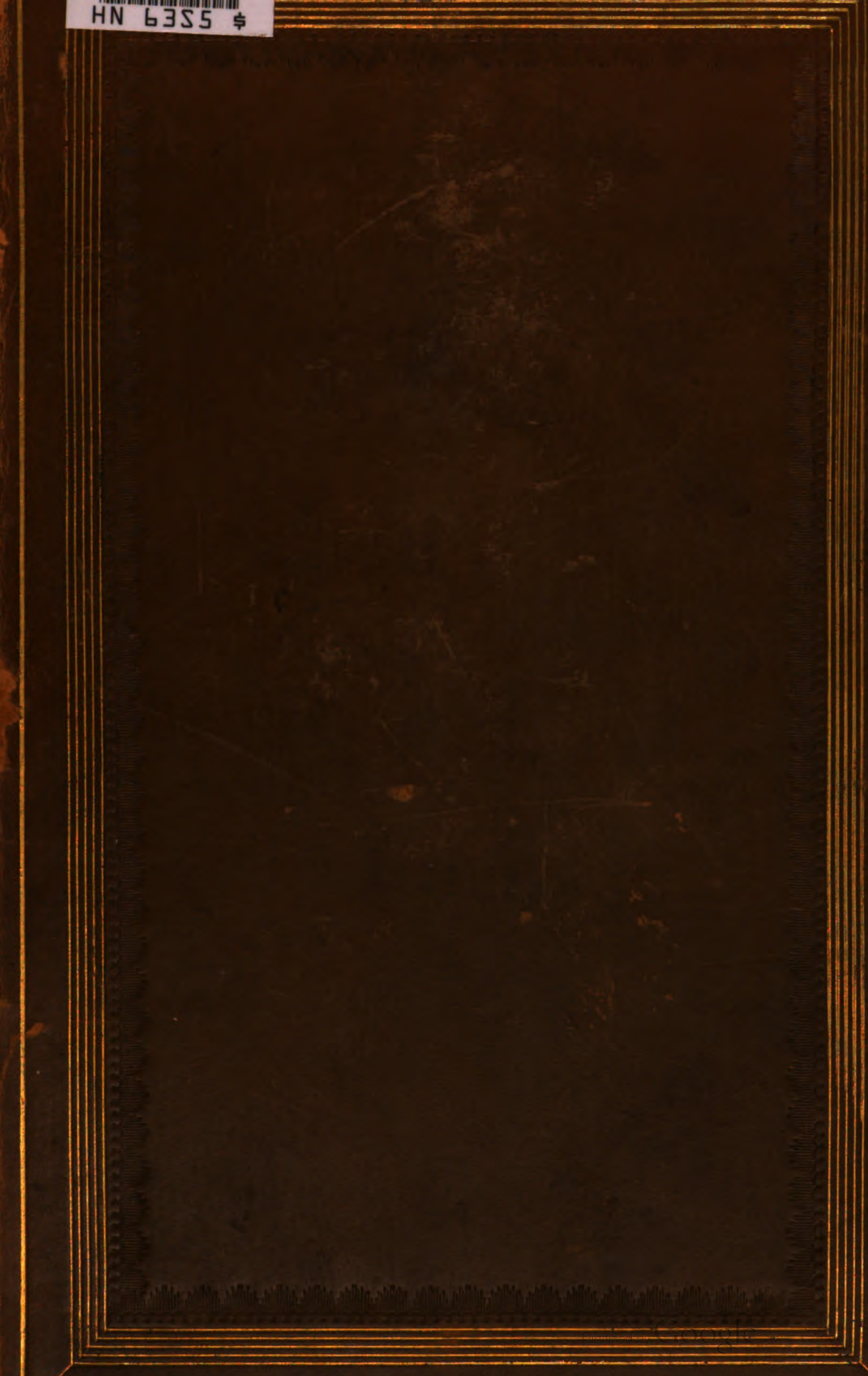
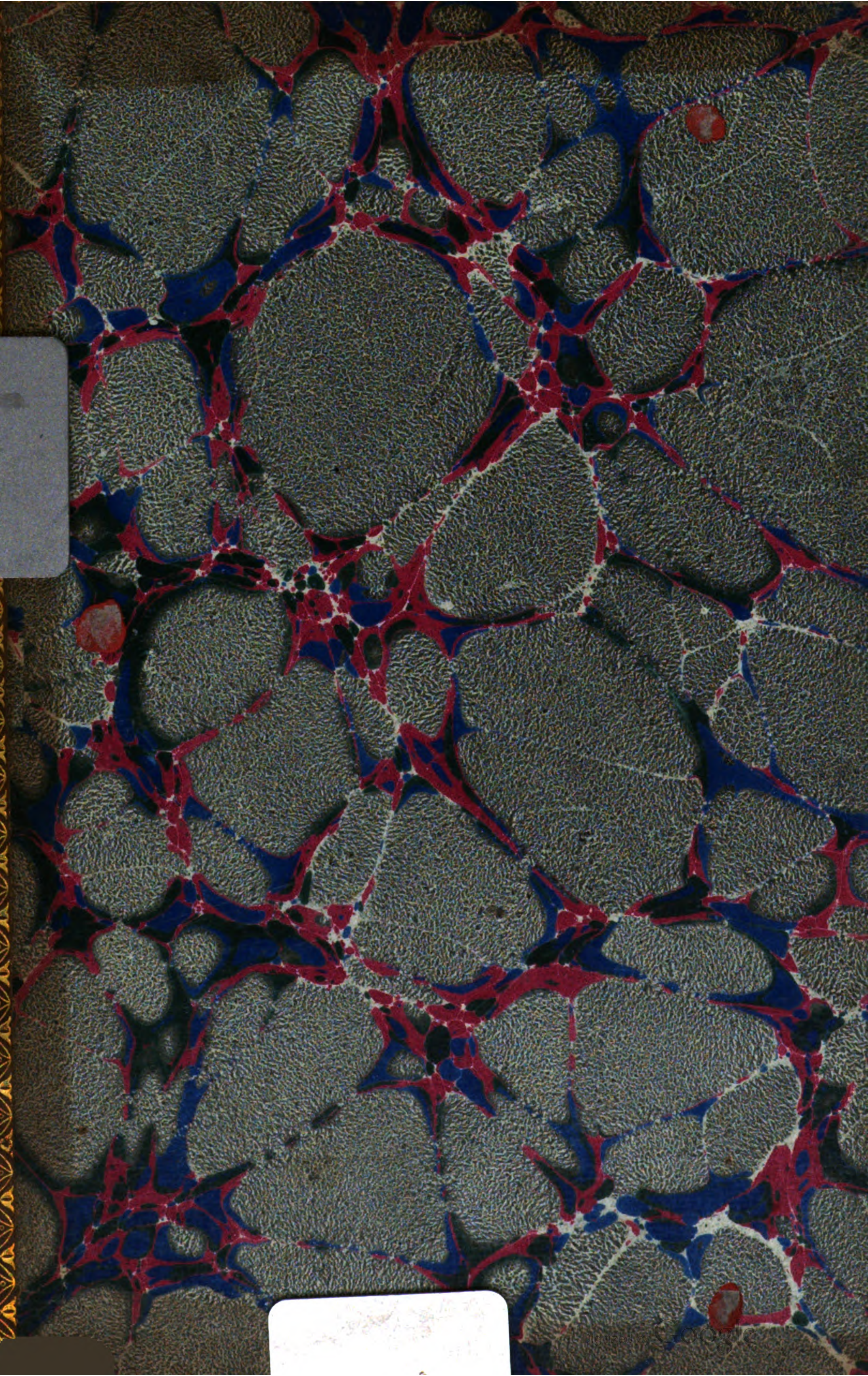
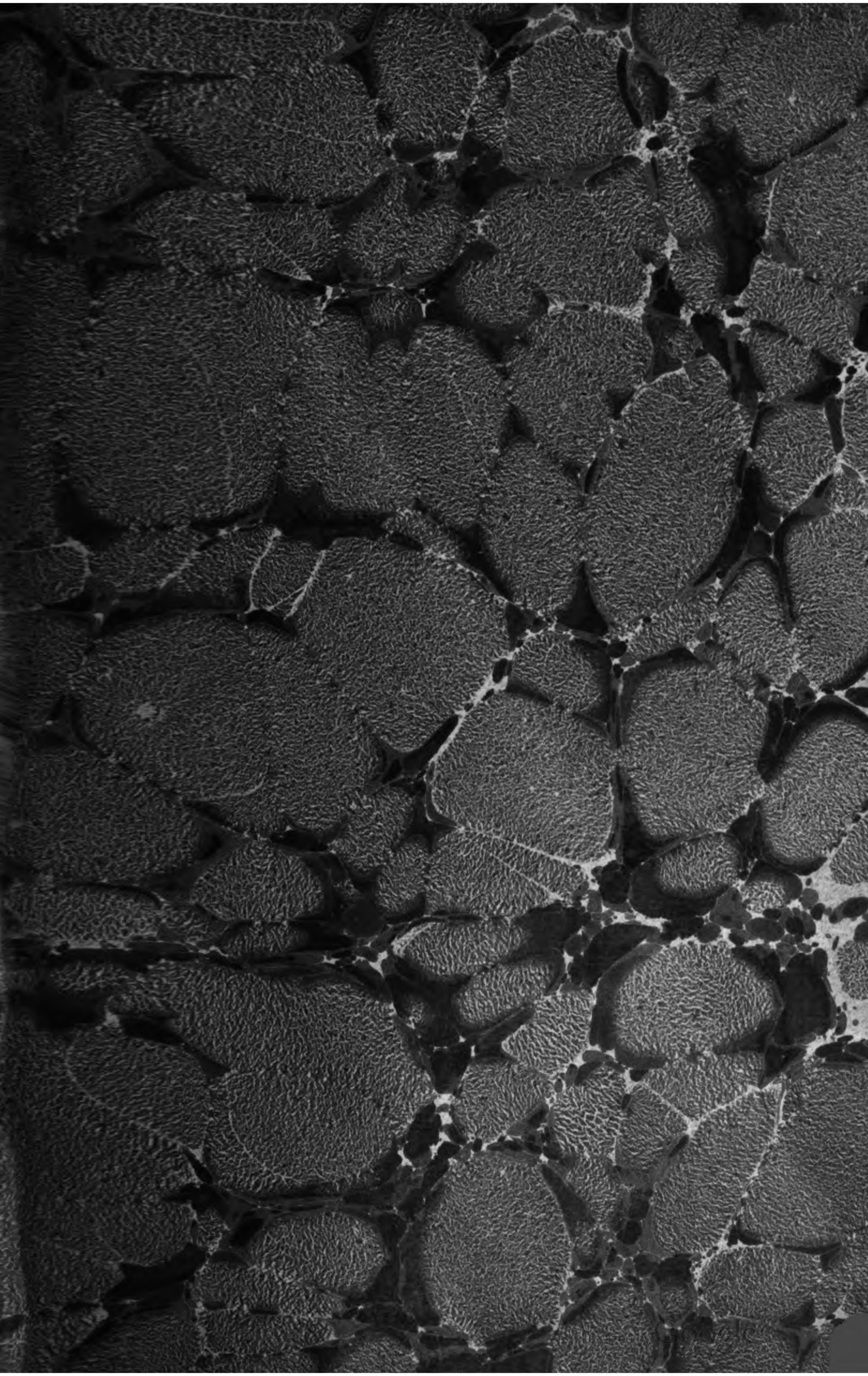
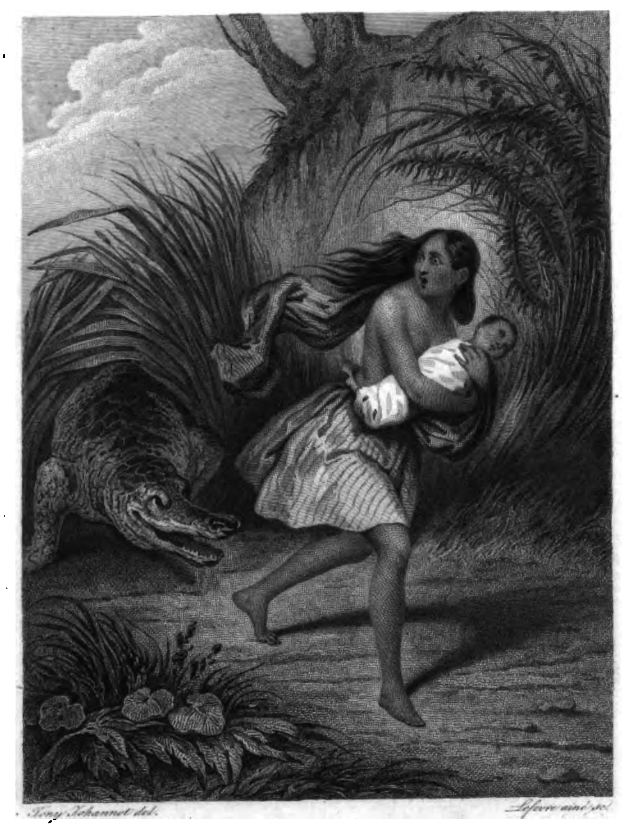

HN 6355 $





LES NATCHEZ.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX,
RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, N° 8.



LES NATCHEZ.

Publié par Furne à Paris.

LES
NATCHEZ

PAR M. LE VICOMTE

DE CHATEAUBRIAND

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.



PARIS.

LEFÈVRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE L'ÉPERON, Nº 6;

LADVOCAT, ÉDITEUR,
QUAI VOLTAIRE.

M DCCC XXXI.

PRÉFACE.

Lorsqu'en 1800 je quittai l'Angleterre pour rentrer en France sous un nom supposé, je n'osai me charger d'un trop gros bagage : je laissai la plupart de mes manuscrits à Londres. Parmi ces manuscrits se trouvoit celui des *Natchez*, dont je n'apportois à Paris que *René*, *Atala*, et quelques descriptions de l'Amérique.

Quatorze années s'écoulèrent avant que les communications avec la Grande-Bretagne se rouvrissent. Je ne songeai guère à mes papiers dans le premier moment de la restauration : et d'ailleurs comment les retrouver? Ils étoient restés renfermés dans une malle, chez une Angloise qui m'avoit loué un petit appartement à Londres. J'avois oublié le nom de cette femme; le nom de la rue, et le numéro de la maison où j'avois demeuré, étoient également sortis de ma mémoire.

Sur quelques renseignements vagues et même contradictoires, que je fis passer à Londres, MM. de Thuisy eùrent la bonté de commencer des recherches; ils les poursuivirent avec un zèle, une persévérance dont il y a très peu d'exemples : je me plais ici à leur en témoigner publiquement ma reconnoissance.

Ils découvrirent d'abord avec une peine infinie la maison que j'avois habitée dans la partie ouest de Londres. Mais mon hôtesse étoit morte depuis plusieurs

années, et l'on ne savoit ce que ses enfants étoient devenus. D'indications en indications, de renseignements en renseignements, MM. de Thuisy, après bien des courses infructueuses, retrouvèrent enfin, dans un village à plusieurs milles de Londres, la famille de mon hôtesse.

Avoit-elle gardé la malle d'un émigré, une malle remplie de vieux papiers à peu près indéchiffrables? N'avoit-elle point jeté au feu cet inutile ramas de manuscrits françois?

D'un autre côté, si mon nom sorti de son obscurité avoit attiré dans les journaux de Londres l'attention des enfants de mon ancienne hôtesse, n'auroient-ils point voulu profiter de ces papiers, qui dès lors acquéroient une certaine valeur?

Rien de tout cela n'étoit arrivé : les manuscrits avoient été conservés; la malle n'avoit pas même été ouverte. Une religieuse fidélité, dans une famille malheureuse, avoit été gardée à un enfant du malheur. J'avois confié avec simplicité le produit des travaux d'une partie de ma vie à la probité d'un dépositaire étranger, et mon *trésor* m'étoit rendu avec la même simplicité. Je ne connois rien qui m'ait plus touché dans ma vie que la bonne foi et la loyauté de cette pauvre famille angloise.

Voici comme je parlois des *Natchez* dans la Préface de la première édition d'*Atala* :

« J'étois encore très jeune lorsque je conçus l'idée de « faire l'*épopée de l'homme de la nature*, ou de peindre « les mœurs des Sauvages, en les liant à quelque évé-

« nement connu. Après la découverte de l'Amérique, je « ne vis pas de sujet plus intéressant, surtout pour « des François, que le massacre de la colonie des Nat- « chez à la Louisiane, en 1727. Toutes les tribus in- « diennes conspirant, après deux siècles d'oppression, « pour rendre la liberté au Nouveau-Monde, me paru- « rent offrir un sujet presque aussi heureux que la con- « quête du Mexique. Je jetai quelques fragments de cet « ouvrage sur le papier, mais je m'aperçus bientôt que « je manquois des vraies couleurs, et que si je voulois « faire une image semblable, il falloit, à l'exemple « d'Homère, visiter les peuples que je voulois peindre.

« En 1789, je fis part à M. de Malesherbes du dessein « que j'avois de passer en Amérique. Mais, désirant en « même temps donner un but utile à mon voyage, je « formai le dessein de découvrir par terre le *passage* « tant cherché, et sur lequel Cook même avoit laissé « des doutes. Je partis; je vis les solitudes américaines, « et je revins avec des plans pour un second voyage, « qui devoit durer neuf ans. Je me proposois de tra- « verser tout le continent de l'Amérique septentrionale, « de remonter ensuite le long des côtes, au nord de la « Californie, et de revenir par la baie d'Hudson, en « tournant sous le pôle [1]. M. de Malesherbes se chargea « de présenter mes plans au gouvernement, et ce fut « alors qu'il entendit les premiers fragments du petit « ouvrage que je donne aujourd'hui au public. La ré-

[1] M. Mackensie a depuis exécuté une partie de ce plan *.

* Le capitaine Franklin est entré dernièrement dans la mer Polaire, vue par Héarne, et continue dans ce moment ses recherches.

« volution mit fin à tous mes projets. Couvert du sang « de mon frère unique, de ma belle-sœur, de celui de « l'illustre vieillard leur père, ayant vu ma mère et « une autre sœur pleine de talents mourir des suites « du traitement qu'elles avoient éprouvé dans les ca- « chots, j'ai erré sur les terres étrangères...

« De tous mes manuscrits sur l'Amérique, je n'ai « sauvé que quelques fragments, en particulier *Atala*, « qui n'étoit elle-même qu'un épisode des *Natchez. Atala* « a été écrite dans le désert, et sous les huttes des « Sauvages. Je ne sais si le public goûtera cette histoire, « qui sort de toutes les routes connues, et qui présente « une nature et des mœurs tout-à-fait étrangères à « l'Europe [1]. »

Dans le *Génie du Christianisme*, tome II des anciennes éditions, au chapitre du *Vague des Passions*, on lisoit ces mots :

« Nous seroit-il permis de donner aux lecteurs un « épisode extrait, comme *Atala*, de nos anciens *Nat-* « *chez* : c'est la vie de ce jeune René à qui Chactas a « raconté son histoire, etc. »

Enfin, dans la Préface générale de l'édition de mes OEuvres, j'ai déja donné quelques renseignements sur les *Natchez*.

Un manuscrit, dont j'ai pu tirer *Atala*, *René* et plusieurs descriptions placées dans le *Génie du Christianisme*, n'est pas tout-à-fait stérile. Il se compose, comme je l'ai dit ailleurs [2], de deux mille trois cent

[1] Préface de la première édition d'*Atala*.
[2] Avertissement des OEuvres complètes.

quatre-vingt-trois pages in-folio. Ce premier manuscrit est écrit de suite sans section; tous les sujets y sont confondus : voyages, histoire naturelle, partie dramatique, etc.; mais auprès de ce manuscrit d'un seul jet, il en existe un autre partagé en livres, qui malheureusement n'est pas complet, et où j'avois commencé à établir l'ordre. Dans ce second travail non achevé, j'avois non seulement procédé à la division de la matière, mais j'avois encore changé le genre de la composition, en la faisant passer du roman à l'épopée.

La révision, et même la simple lecture de cet immense manuscrit, a été un travail pénible : il a fallu mettre à part ce qui est voyage, à part ce qui est histoire naturelle, à part ce qui est drame; il a fallu beaucoup rejeter et brûler encore davantage de ces compositions surabondantes. Un jeune homme qui entasse pêle-mêle ses idées, ses inventions, ses études, ses lectures, doit produire le chaos; mais aussi dans ce chaos il y a une certaine fécondité qui tient à la puissance de l'âge, et qui diminue en avançant dans la vie.

Il m'est arrivé ce qui n'est peut-être jamais arrivé à un auteur, c'est de relire après trente années un manuscrit que j'avois totalement oublié. Je l'ai jugé, comme j'aurois pu juger l'ouvrage d'un étranger : le vieil écrivain formé à son art, l'homme éclairé par la critique, l'homme d'un esprit calme et d'un sang rassis, a corrigé les essais d'un auteur inexpérimenté, abandonné aux caprices de son imagination.

J'avois pourtant un danger à craindre. En repassant le pinceau sur le tableau, je pouvois éteindre les cou-

leurs; une main plus sûre, mais moins rapide, couroit risque de faire disparoître les traits moins corrects, mais aussi les touches plus vives de la jeunesse : il falloit conserver à la composition son indépendance, et pour ainsi dire sa fougue; il falloit laisser l'écume au frein du jeune coursier. S'il y a dans les *Natchez* des choses que je ne hasarderois qu'en tremblant aujourd'hui, il y a aussi des choses que je n'écrirois plus, notamment la lettre de René dans le second volume.

Partout, dans cet immense tableau, des difficultés considérables se sont présentées au peintre : il n'étoit pas tout-à-fait aisé, par exemple, de mêler à des combats, à des dénombrements de troupes à la manière des anciens, de mêler, dis-je, des descriptions de batailles, de revues, de manœuvres, d'uniformes et d'armes modernes. Dans ces sujets mixtes, on marche constamment entre deux écueils, l'affectation ou la trivialité. Quant à l'impression générale qui résulte de la lecture des *Natchez*, c'est, si je ne me trompe, celle qu'on éprouve à la lecture de *René* et d'*Atala :* il est naturel que le tout ait de l'affinité avec la partie.

On peut lire dans Charlevoix (*Histoire de la Nouvelle-France*, tome IV, page 24) le fait historique qui sert de base à la composition des *Natchez*. C'est de l'action particulière, racontée par l'historien, que j'ai fait, en l'agrandissant, le sujet de mon ouvrage. Le lecteur verra ce que la fiction a ajouté à la vérité.

J'ai déja dit qu'il existoit deux manuscrits des *Natchez :* l'un divisé en livres, et qui ne va guère qu'à la moitié de l'ouvrage; l'autre qui contient le tout sans

division, et avec tout le désordre de la matière. De là une singularité littéraire dans l'ouvrage, tel que je le donne au public : le premier volume s'élève à la dignité de l'épopée, comme dans *les Martyrs ;* le second volume descend à la narration ordinaire, comme dans *Atala* et dans *René* [1].

Pour arriver à l'unité du style, il eût fallu effacer du premier volume la couleur épique, ou l'étendre sur le second : or, dans l'un ou l'autre cas, je n'aurois plus reproduit avec fidélité le travail de ma jeunesse.

Ainsi donc, dans le premier volume des *Natchez*, on trouvera le *merveilleux*, et le merveilleux de toutes les espèces : le merveilleux *chrétien*, le merveilleux *mythologique*, le merveilleux *indien ;* on rencontrera des muses, des anges, des démons, des génies, des combats, des personnages allégoriques : la Renommée, le Temps, la Nuit, la Mort, l'Amitié. Ce volume offre des invocations, des sacrifices, des prodiges, des comparaisons multipliées, les unes courtes, les autres longues, à la façon d'Homère, et formant de petits tableaux.

Dans le second volume, le *merveilleux* disparoît, mais l'intrigue se complique, et les personnages se multiplient : quelques uns d'entre eux sont pris jusque dans les rangs inférieurs de la société. Enfin le roman remplace le poëme, sans néanmoins descendre au dessous

[1] Dans les éditions de 1826 et de 1829 *les Natchez* forment en effet deux volumes, mais dans celle-ci les deux volumes sont réunis en un ; le premier finit à la page 292, et le second commence à la page suivante.

du style de *René* et d'*Atala*, et en remontant quelquefois, par la nature du sujet, par celle des caractères et par la description des lieux, au ton de l'épopée.

Le premier volume contient la suite de l'histoire de Chactas et son voyage à Paris. L'intention de ce récit est de mettre en opposition les mœurs des peuples chasseurs, pêcheurs et pasteurs, avec les mœurs du peuple le plus policé de la terre. C'est à la fois la critique et l'éloge du siècle de Louis XIV, et un plaidoyer entre la civilisation et l'état de nature : on verra quel juge décide la question.

Pour faire passer sous les yeux de Chactas les hommes illustres du grand siècle, j'ai quelquefois été obligé de serrer les temps, de grouper ensemble des hommes qui n'ont pas vécu tout-à-fait ensemble, mais qui se sont succédé dans la suite d'un long règne. Personne ne me reprochera sans doute ces légers anachronismes, que je devrois pourtant faire remarquer ici.

Je dis la même chose des événements que j'ai transportés et renfermés dans une période obligée, et qui s'étendent, historiquement, en deçà et au delà de cette période.

On ne me montrera, j'espère, pas plus de rigueur pour la critique des lois. La procédure criminelle cessa d'être publique en France sous François Ier, et les accusés n'avoient pas de défenseurs. Ainsi, quand Chactas assiste à la plaidoirie d'un jugement criminel, il y a anachronisme pour les lois : si j'avois besoin sur ce point d'une justification, je la trouverois dans Racine même ; Dandin dit à Isabelle :

Avez-vous jamais vu donner la question?

ISABELLE.

Non, et ne le verrai, que je crois, de ma vie.

DANDIN.

Venez; je vous en veux faire passer l'envie.

ISABELLE.

Ah! monsieur, peut-on voir souffrir des malheureux!

DANDIN.

Bon! cela fait toujours passer une heure ou deux.

Racine suppose qu'on voyoit de son temps donner la question, et cela n'étoit pas: les juges, le greffier, le bourreau et ses garçons assistoient seuls à la torture.

J'espère enfin, qu'aucun véritable savant de nos jours ne s'offensera du récit d'une séance à l'Académie, et d'une innocente critique de la science sous Louis XIV, critique qui trouve d'ailleurs son contre-poids au *souper chez Ninon*. Ils ne s'en offenseront pas davantage que les gens de robe ne se blesseront de ma relation d'une audience au Palais. Nos avocats, nobles défenseurs des libertés publiques, ne parlent plus comme le Petit-Jean des *Plaideurs;* et dans notre siècle où la science a fait de si grands pas et créé tant de prodiges, la pédanterie est un ridicule complètement ignoré de nos illustres savants.

On trouve aussi dans le premier volume des *Natchez* un livre d'un *Ciel chrétien*, différent du Ciel des *Martyrs :* en le lisant j'ai cru éprouver un sentiment de l'infini qui m'a déterminé à conserver ce livre. Les idées de Platon y sont confondues avec les idées chrétiennes,

et ce mélange ne m'a paru présenter rien de profane ou de bizarre.

Si on s'occupoit encore de style, les jeunes écrivains pourroient apprendre, en comparant le premier volume des *Natchez* au second, par quels artifices on peut changer une composition littéraire, et la faire passer d'un genre à un autre. Mais nous sommes dans le siècle des faits, et ces études de mots paroîtroient sans doute oiseuses. Reste à savoir si le style n'est pas cependant un don nécessaire pour faire vivre les faits : Voltaire n'a pas mal servi la renommée de Newton. L'histoire, qui punit et qui récompense, perdroit sa puissance, si elle ne savoit peindre : sans Tite-Live, qui se souviendroit du vieux Brutus? sans Tacite, qui penseroit à Tibère? César a plaidé lui-même la cause de son immortalité dans ses Commentaires, et il l'a gagnée. Achille n'existe que par Homère. Otez de ce monde l'art d'écrire, il est probable que vous en ôterez la gloire. Cette gloire est peut-être une assez belle inutilité pour qu'il soit bon de la conserver, du moins encore quelque temps.

La description de l'Amérique *sauvage* appelleroit naturellement le tableau de l'Amérique *policée;* mais ce tableau me paroîtroit mal placé dans la préface d'un ouvrage d'imagination. C'est dans le volume où se trouveront les souvenirs de mes voyages en Amérique, qu'après avoir peint les déserts je dirai ce qu'est devenu le Nouveau-Monde, et ce qu'il peut attendre de l'avenir. L'histoire ainsi fera suite à l'histoire, et les divers sujets ne seront pas confondus.

LES NATCHEZ.

LIVRE PREMIER.

A l'ombre des forêts américaines, je veux chanter des airs de la solitude tels que n'en ont point encore entendu des oreilles mortelles; je veux raconter vos malheurs, ô Natchez! ô nation de la Louisiane! dont il ne reste plus que des souvenirs. Les infortunes d'un obscur habitant des bois auroient-elles moins de droits à nos pleurs que celles des autres hommes? et les mausolées des rois dans nos temples sont-ils plus touchants que le tombeau d'un Indien sous le chêne de sa patrie?

Et toi, flambeau des méditations, astre des nuits, sois pour moi l'astre du Pinde! marche devant mes pas, à travers les régions inconnues du Nouveau-Monde, pour me découvrir à ta lumière les secrets ravissants de ces déserts!

René, accompagné de ses guides, avoit remonté le cours du Meschacebé; sa barque flottoit au pied des trois collines dont le rideau dérobe aux regards le beau pays des enfants du Soleil. Il s'élance sur la rive, gravit la côte escarpée, et atteint le sommet le plus élevé des trois coteaux. Le grand village des Natchez se montroit à quelque distance dans

une plaine parsemée de bocages de sassafras : çà et là erroient des Indiennes aussi légères que les biches avec lesquelles elles bondissoient ; leur bras gauche étoit chargé d'une corbeille suspendue à une longue écorce de bouleau ; elles cueilloient les fraises dont l'incarnat teignoit les doigts et les gazons d'alentour. René descend de la colline et s'avance vers le village. Les femmes s'arrêtoient à quelque distance pour voir passer les étrangers, et puis s'enfuyoient vers les bois, ainsi des colombes regardent le chasseur du haut d'une roche élevée, et s'envolent à son approche.

Les voyageurs arrivent aux premières cabanes du grand village, ils se présentent à la porte d'une de ces cabanes. Là une famille assemblée étoit assise sur des nattes de jonc ; les hommes fumoient le calumet ; les femmes filoient des nerfs de chevreuil. Des melons d'eau, des plakmines sèches, et des pommes de mai étoient posés sur des feuilles de vigne-vierge au milieu du cercle : un nœud de bambou servoit pour boire l'eau d'érable.

Les voyageurs s'arrêtèrent sur le seuil et dirent : « Nous sommes venus. » Et le chef de la famille répondit : « Vous êtes venus, c'est bien. » Après quoi chaque voyageur s'assit sur une natte et partagea le festin sans parler. Quand cela fut fait, un des interprètes éleva la voix et dit : « Où est le « Soleil [1] ? » Le chef répondit : « Absent. » Et le silence recommença.

[1] Le *Soleil*, le Grand-Chef, ou l'Empereur des Natchez.

Une jeune fille parut à l'entrée de la cabane. Sa taille haute, fine et déliée tenoit à la fois de l'élégance du palmier et de la foiblesse du roseau. Quelque chose de souffrant et de rêveur se mêloit à ses graces presque divines. Les Indiens, pour peindre la tristesse et la beauté de Céluta, disoient qu'elle avoit le regard de la Nuit et le sourire de l'Aurore. Ce n'étoit point encore une femme malheureuse, mais une femme destinée à le devenir. On auroit été tenté de presser cette admirable créature dans ses bras, si l'on n'eût craint de sentir palpiter un cœur dévoué d'avance aux chagrins de la vie.

Céluta entre en rougissant dans la cabane, passe devant les étrangers, se penche à l'oreille de la matrone du lieu, lui dit quelques mots à voix basse et se retire. Sa robe blanche d'écorce de mûrier ondoyoit légèrement derrière elle, et ses deux talons de rose en relevoient le bord à chaque pas. L'air demeura embaumé sur les traces de l'Indienne du parfum des fleurs de magnolia qui couronnoient sa tête : telle parut Héro aux fêtes d'Abydos; telle Vénus se fit connoître, dans les bois de Carthage, à sa démarche et à l'odeur d'ambroisie qu'exhaloit sa chevelure.

Cependant les guides achèvent leur repas, se lèvent et disent : « Nous nous en allons. » Et le chef indien répond : « Allez où le veulent les Génies; » et ils sortent avec René sans qu'on leur demande quels soins le ciel leur a commis.

Ils passent au milieu du grand village, dont les

cabanes carrées supportoient un toit arrondi en dôme. Ces toits de chaume de maïs entrelacé de feuilles, s'appuyoient sur des murs recouverts en dedans et en dehors de nattes fort minces. A l'extrémité du village les voyageurs arrivèrent sur une place irrégulière que formoient la cabane du grand Chef des Natchez, et celle de sa plus proche parente, la *Femme-Chef*[1].

Le concours d'Indiens de tous les âges animoit ces lieux. La nuit étoit survenue, mais des flambeaux de cèdre allumés de toutes parts jetoient une vive clarté sur la mobilité du tableau. Des vieillards fumoient leurs calumets, en s'entretenant des choses du passé; des mères allaitoient leurs enfants, ou les suspendoient dans leurs berceaux aux branches des tamarins; plus loin de jeunes garçons, les bras attachés ensemble, s'essayoient à qui supporteroit plus long-temps l'ardeur d'un charbon enflammé; les guerriers jouoient à la balle avec des raquettes garnies de peaux de serpents; d'autres guerriers avoient de vives contestations aux jeux des pailles et des osselets; un plus grand nombre exécutoit la danse de la guerre ou celle du buffle, tandis que des musiciens frappoient avec une seule baguette une sorte de tambour, soufflaient dans une conque sauvage, ou tiroient des sons d'un os de chevreuil percé à quatre trous, comme le fifre aimé du soldat.

C'étoit l'heure où les fleurs de l'hibiscus com-

[1] Le fils de cette femme héritoit de la royauté.

mencent à s'entr'ouvrir dans les savanes, où les tortues du fleuve viennent déposer leurs œufs dans les sables. Les étrangers avaient déja passé sur la place des jeux tout le temps qu'un enfant indien met à parcourir une cabane, quand, pour essayer sa marche, sa mère lui présente la mamelle, et se retire en souriant devant lui. On vit alors paroître un vieillard. Le ciel avoit voulu l'éprouver : ses yeux ne voyoient plus la lumière du jour. Il cheminoit tout courbé, s'appuyant d'un côté sur le bras d'une jeune femme, de l'autre sur un bâton de chêne.

Le patriarche du désert se promenoit au milieu de la foule charmée; les Sachems même paroissoient saisis de respect, et faisoient, en le suivant, un cortége de siècles au vénérable homme qui jetoit tant d'éclat et attiroit tant d'amour sur le vieil âge.

René et ses guides l'ayant salué à la manière de l'Europe, le Sauvage averti s'inclina à son tour devant eux; et prenant la parole dans leur langue maternelle, il leur dit : « Étrangers, j'ignorois votre « présence parmi nous. Je suis fâché que mes yeux « ne puissent vous voir; j'aimois autrefois à con« templer mes hôtes et à lire sur leurs fronts s'ils « étoient aimés du ciel. » Il se tourna ensuite vers la foule qu'il entendoit autour de lui : « Natchez, « comment avez-vous laissé ces François si long« temps seuls? Êtes-vous assurés que vous ne serez « jamais voyageurs, loin de votre terre natale? Sa« chez que toutes les fois qu'il arrive parmi vous un

« étranger, vous devez, un pied nu dans le fleuve « et une main étendue sur les eaux, faire un sacri- « fice au Meschacebé, car l'étranger est aimé du « Grand-Esprit. »

Près du lieu où parloit ainsi le vieillard se voyoit un catalpa au tronc noueux, aux rameaux étendus et chargés de fleurs : le vieillard ordonne à sa fille de l'y conduire. Il s'assied au pied de l'arbre avec René et les guides. Des enfants montés sur les branches du catalpa éclairoient avec des flambeaux la scène au dessous d'eux. Frappés de la lueur rougeâtre des torches, le vieil arbre et le vieil homme se prêtoient mutuellement une beauté religieuse; l'un et l'autre portoient les marques des rigueurs du ciel, et pourtant ils fleurissoient encore après avoir été frappés de la foudre.

Le frère d'Amélie ne se lassoit point d'admirer le Sachem. Chactas (c'étoit son nom) ressembloit aux héros représentés par ces bustes antiques qui expriment le repos dans le génie, et qui semblent naturellement aveugles. La paix des passions éteintes se mêloit, sur le front de Chactas, à cette sérénité remarquable chez les hommes qui ont perdu la vue; soit qu'en étant privés de la lumière terrestre nous commercions plus intimement avec celle des cieux, soit que l'ombre où vivent les aveugles ait un calme qui s'étende sur l'ame; de même que la nuit est plus silencieuse que le jour.

Le Sachem, prenant le calumet de paix chargé de feuilles odorantes du laurier de montagne, poussa la première vapeur vers le ciel, la seconde vers la

terre, et la troisième autour de l'horizon. Ensuite il le présente aux étrangers. Alors le frère d'Amélie dit : « Vieillard ! puisse le ciel te bénir dans tes en-« fants ! Es-tu le pasteur de ce peuple qui t'envi-« ronne ? permets-moi de me ranger parmi ton « troupeau. »

— « Étranger, repartit le sage des bois, je ne « suis qu'un simple Sachem, fils d'Outalissi. On me « nomme Chactas, parce qu'on prétend que ma « voix a quelque douceur, ce qui peut provenir de « la crainte que j'ai du Grand-Esprit. Si nous te « recevons comme un fils, nous ne devons point « en retirer de louanges. Depuis long-temps nous « sommes amis d'Ononthio [1] dont le Soleil [2] habite « de l'autre côté du lac sans rivage [3]. Les vieillards « de ton pays ont discouru avec les vieillards du « mien, et mené dans leur temps la danse des forts ; « car nos aïeux étoient une race puissante. Que « sommes-nous auprès de nos aïeux ? Moi-même « qui te parle, j'ai habité jadis parmi tes pères : je « n'étois pas courbé vers la terre comme aujour-« d'hui, et mon nom retentissoit dans les forêts. « J'ai contracté une grande dette envers la France. « Si l'on me trouve quelque sagesse, c'est à un Fran-« çois que je la dois ; ce sont ses leçons qui ont « germé dans mon cœur : les paroles de l'homme « selon les voies du Grand-Esprit sont des graines « fines, que les brises de la fécondité dispersent dans « mille climats, où elles se développent en pur maïs

[1] Le gouverneur françois. [2] Le roi de France. [3] La mer.

« ou en fruits délicieux. Mes os, ô mon fils! repo-
« seroient mollement dans la cabane de la mort, si
« je pouvois, avant de descendre à la contrée des
« ames, prouver ma reconnoissance par quelque
« service rendu aux compatriotes de mon ancien
« hôte du pays des Blancs. »

En achevant de prononcer ces mots, le Nestor des Natchez se couvrit la tête de son manteau, et parut se perdre dans quelque grand souvenir. La beauté de ce vieillard, l'éloge d'un homme policé prononcé au milieu d'un désert par un Sauvage, le titre de fils donné à un étranger, cette coutume naïve des peuples de la nature, de traiter de parents tous les hommes, touchoient profondément René.

Chactas, après quelques moments de silence, reprit ainsi la parole : « Étranger du pays de l'Au-
« rore, si je t'ai bien compris, il me semble que
« tu es venu pour habiter les forêts où le soleil se
« couche ? Tu fais là une entreprise périlleuse ; il
« n'est pas aussi aisé que tu le penses d'errer par
« les sentiers du chevreuil. Il faut que les Manitous
« du malheur t'aient donné des songes bien fu-
« nestes, pour t'avoir conduit à une pareille résolu-
« tion. Raconte-nous ton histoire, jeune étranger ;
« je juge par la fraîcheur de ta voix, et en touchant
« tes bras, je vois par leur souplesse que tu dois
« être dans l'âge des passions. Tu trouveras ici des
« cœurs qui pourront compatir à tes souffrances.
« Plusieurs des Sachems qui nous écoutent con-
« noissent la langue et les mœurs de ton pays ; tu
« dois apercevoir aussi, dans la foule, des blancs,

« tes compatriotes du fort Rosalie, qui seront char-
« més d'entendre parler de leur pays. »

Le frère d'Amélie répondit d'une voix troublée : « Indien, ma vie est sans aventures, et le cœur de « René ne se raconte point. »

Ces paroles brusques furent suivies d'un profond silence : les regards du frère d'Amélie étinceloient d'un feu sombre; les pensées s'amonceloient et s'entr'ouvroient sur son front comme des nuages; ses cheveux avoient une légère agitation sur ses tempes. Mille sentiments confus régnoient dans la multitude : les uns prenoient l'étranger pour un insensé, les autres pour un Génie revêtu de la forme humaine.

Chactas étendant la main dans l'ombre prit celle de René. « Étranger, lui dit-il, pardonne à ma « prière indiscrète : les vieillards sont curieux; ils « aiment à écouter les histoires pour avoir le plaisir « de faire des leçons. »

Sortant de l'amertume de ses pensées, et ramené au sentiment de sa nouvelle existence, René supplia Chactas de le faire admettre au nombre des guerriers natchez, et de l'adopter lui-même pour son fils.

« Tu trouveras une natte dans ma cabane, ré- « pondit le Sachem, et mes vieux ans s'en réjoui- « ront. Mais le Soleil est absent; tu ne peux être « adopté qu'après son retour. Mon hôte, réfléchis « bien au parti que tu veux prendre. Trouveras-tu « dans nos savanes le repos que tu viens y cher- « cher? Es-tu certain de ne jamais nourrir dans

« ton cœur les regrets de la patrie? Tout se réduit « souvent, pour le voyageur, à échanger dans la « terre étrangère des illusions contre des souvenirs. « L'homme entretient dans son sein un désir de « bonheur qui ne se détruit, ni ne se réalise; il y « a dans nos bois une plante dont la fleur se forme « et ne s'épanouit jamais : c'est l'espérance. »

Ainsi parloit le Sachem : mêlant la force à la douceur, il ressembloit à ces vieux chênes où les abeilles ont caché leur miel.

Chactas se lève à l'aide du bras de sa fille. Le frère d'Amélie suit le Sachem que la foule empressée reconduit à sa cabane. Les guides retournèrent au fort Rosalie.

Cependant René étoit entré sous le toit de son hôte, qu'ombrageoient quatre superbes tulipiers. On fait chauffer une eau pure dans un vase de pierre noire, pour laver les pieds du frère d'Amélie. Chactas sacrifie aux Manitous protecteurs des étrangers; il brûle en leur honneur des feuilles de saule : le saule est agréable aux génies des voyageurs, parce qu'il croît au bord des fleuves, emblèmes d'une vie errante. Après ceci Chactas présenta à René la calebasse de l'hospitalité, où six générations avoient bu l'eau d'érable; elle étoit couronnée d'hyacinthes bleues qui répandoient une bonne odeur : deux Indiens, célèbres par leur esprit ingénieux, avoient crayonné sur ses flancs dorés l'histoire d'un voyageur égaré dans les bois. René, après avoir mouillé ses lèvres dans la coupe fragile, la rendit aux mains tremblantes du patron

de la solitude. Le calumet de paix, dont le fourneau étoit fait d'une pierre rouge, fut de nouveau présenté au frère d'Amélie. On lui servit en même temps deux jeunes ramiers qui, nourris de baies de genévrier par leur mère, étoient un mets digne de la table d'un roi. Le repas achevé, une jeune fille aux bras nus parut devant l'étranger; et, dansant la chanson de l'hospitalité, elle disoit :

« Salut, hôte du Grand-Esprit; salut, ô le plus « sacré des hommes! Nous avons du maïs et une « couche pour toi : salut, hôte du Grand-Esprit; « salut, ô le plus sacré des hommes! » La jeune fille prit l'étranger par la main, le conduisit à la peau d'ours qui devoit lui servir de lit, et puis elle se retira auprès de ses parents. René s'étendit sur la couche du chasseur, et dormit son premier sommeil chez les Natchez.

Tandis que la nation du Soleil s'occupe encore de jeux et de fêtes, une fatale destinée précipite de toutes parts les événements. Abandonnant les champs fertilisés par les sueurs de leurs aïeux, de jeunes hommes, plantes étrangères arrachées au doux sol de la France, viennent en foule peupler de leur fructueux exil le fort qui gourmande le Meschacebé, et qui fait redire à ses bords le nom charmant de Rosalie. Perrier, qui gouverne à la Nouvelle-Orléans les vastes champs de la Louisiane, Perrier ordonne à Chépar, vaillant capitaine des François aux Natchez, de faire le dénombrement de ses soldats, afin de porter ensuite, si telle étoit la nécessité, le soc ou la bêche jusque dans

les tombeaux des Indiens. Chépar commande aussitôt à ses bataillons de se déployer à la première aurore sur les bords du fleuve.

A peine les rayons du matin avoient jailli du sein des mers Atlantiques, que le bruit des tambours et les fanfares des trompettes font tressaillir le guerrier dans sa tente assoupi. Le désert s'épouvante et secoue sa chevelure de forêts; la terreur pénètre au fond de ces demeures qui, depuis la naissance du monde, ne répétoient que les soupirs des vents, le bramement des cerfs et le chant des oiseaux.

A ce signal, le démon des combats, le sanguinaire Areskoui [1] et les autres esprits des ombres poussent un cri de joie. L'ange du Dieu des armées répond à leurs menaces en frappant sa lance d'or sur son bouclier de diamant. Telles sont les rumeurs de l'Océan, lorsque les fleuves américains, enflant leurs urnes, fondent tous ensemble sur leur vieux père. L'Océan, fracassant ses vagues entre les rochers, étincelle; il se soulève indigné, se précipite sur ses fils, et les frappant de son trident, les repousse dans leur lit fangeux. Le soldat françois entend ces bruits; il se réveille, comme le cheval de bataille qui dresse l'oreille au frémissement de l'airain, ouvre ses narines fumantes, remplit l'air de ses grêles hennissements, mord les barreaux de sa crèche qu'il couvre d'écume, et décèle dans toutes ses allures l'impatience, le courage, la grace et la légèreté.

[1] Génie, ou dieu de la guerre chez les Sauvages.

Un mouvement général se manifeste dans le camp et dans le fort. Les fantassins courent aux faisceaux d'armes; les cavaliers voltigent déja sur leurs coursiers; on entend le bruit des chaînes et les roulements de la pesante artillerie. Partout brille l'acier, partout flottent les drapeaux de la France : drapeaux immortels couverts de cicatrices, comme des guerriers vieillis dans les combats. Bientôt l'armée se déroule le long du Meschacebé. Le chœur des instruments de Bellone anime de ses airs triomphants tous ces braves, tandis que l'on voit s'agiter en cadence le bonnet du grenadier qui, reposé sur ses armes, bat la mesure avec une gaieté qui inspire la terreur.

Fille de Mnémosine à la longue mémoire! âme poétique des trépieds de Delphes et des colombes de Dodone; déesse qui chantez autour du sarcophage d'Homère sur quelque grève inconnue de la mer Égée; vous qui, non loin de l'antique Parthénope, faites naître le laurier du tombeau de Virgile; Muse! daignez quitter un moment tous ces morts harmonieux et leurs vivantes poussières; abandonnez les rivages de l'Ausonie, les ondes du Sperchius et les champs où fut Troie; venez m'animer de votre divin souffle : que je puisse nommer les capitaines et les bataillons de ce peuple indompté dont les exploits fatigueroient même, ô Calliope! votre poitrine immortelle.

Au centre de l'armée paroissoit ce bataillon vêtu d'azur, qui lance les foudres de Bellone; c'est lui qui, dans presque tous les combats, détermine la

fortune à suivre la France; instruit dans les sciences les plus sublimes, il fait servir le génie à couronner la victoire. Nulle nation ne peut se vanter d'une pareille troupe. Folard la commande, l'impassible Folard qui peut dans les plus grands dangers mesurer la courbe du boulet ou de la bombe, indiquer la colline dont il faut se saisir, tracer et résoudre sur l'arène sanglante, au milieu des feux et de la mort, les figures et les problèmes de Pythagore.

L'infanterie, blanche et légère comme la neige, se forme rapidement devant les lentes machines qui vomissent le fer et la flamme. Marseille dont les galères remontent l'antique Égyptus, Lorient qui fait voguer ses vaisseaux jusque dans les mers de la Trapobane, la Touraine si délicieuse par ses fruits, la Flandre aux plaines ensanglantées, Lyon la romaine, Strasbourg la germanique, Toulouse si célèbre par ses troubadours, Reims où les rois vont chercher leur couronne, Paris où ils viennent la porter; toutes les villes, toutes les provinces, tous les fleuves des Gaules, ont donné ces fameux soldats à l'Amérique.

Leurs armes ne sont plus l'épée ou l'angon; ils ne se parent plus du large bracha et des colliers d'or: ils portent un tube enflammé, surmonté du glaive de Bayonne; leur vêtement est celui du lis, symbole de l'honneur virginal de la France.

Divisée en cinquante compagnies, cinquante capitaines choisis commandent cette infanterie formidable. Là se montrent, et l'infatigable Toustain

qui naquit aux plaines de la Beauce où les moissons roulent en nappes d'or, et le prompt Armagnac qui fut plongé en naissant dans ce fleuve dont les ondes inspirent le courage et les saillies, et le patient Tourville nourri dans les vallées herbues où dansent des paysannes à la haute coiffure et au corset de soie. Mais qui pourroit nommer tant d'illustres guerriers? Beaumanoir sorti des rochers de l'Armorique, Causans que sa tendre mère mit au jour au bord de la fontaine de Laure, d'Aumale qui goûta le vin d'Aï avant le lait de sa nourrice, Saint-Aulaire de Nîmes, élevé sous un portique romain, et Gautier de Paris, dont la jeunesse enchantée coula parmi les roses de Fontenay, les chênes de Senar, les jardins de Chantilly, de Versailles et d'Ermenonville?

Parmi ces vaillants capitaines on distingue surtout le jeune d'Artaguète à la beauté de son visage, à l'air d'humanité et de douceur qui tempère l'intrépidité de son regard. Il suit le drapeau de l'honneur, et brûle de verser son sang pour la France, mais il déteste les injustices, et plus d'une fois dans les conseils de la guerre il a défendu les malheureux Indiens contre la cupidité de leurs oppresseurs.

A la gauche de l'infanterie, s'étendent les lestes escadrons de ces espèces de Centaures, au vêtement vert, dont le casque est surmonté d'un dragon. On voit sur leurs têtes se mouvoir leurs aigrettes de crin, qu'agitent les mouvements du coursier retenu avec peine dans le rang de ses compagnons.

Ces cavaliers enfoncent leurs jambes dans un cuir noirci, dépouille du buffle sauvage; un long sabre rebondit sur leur cuisse, lorsque balayant la terre avec les flancs de leur coursier, ils fondent le pistolet à la main sur l'ennemi. Selon les hasards de Bellone, on les voit quitter leurs chevaux à la crinière dorée, combattre à pied sur la montagne, s'élancer de nouveau sur leurs coursiers, descendre et remonter encore. Ces guerriers ont presque tous vu le jour non loin de ce fleuve où le soleil mûrit un vin léger propre à éteindre la soif du soldat dans l'ardeur de la bataille; ils obéissent à la voix du brillant Villars.

A l'aile opposée du corps de l'armée, paroît, immobile, la pesante cavalerie, dont le vêtement d'un sombre azur, est ranimé par un pli brillant emprunté du voile de l'aurore. Les glands, d'un or filé et tordu, sautent en étincelant sur les épaules des guerriers, au trot mesuré de leurs chevaux. Ces guerriers couvrent leurs fronts du chapeau gaulois, dont le triangle bizarre est orné d'une rose blanche qu'attacha souvent la main d'une vierge timide, et que surmonte de sa cime légère un gracieux faisceau de plumes. C'étoit vous, intrépide Nemours, qui meniez ces fameux chevaux aux combats.

Mais pourrois-je oublier cette phalange qui, placée derrière toute l'armée, devoit la défendre des surprises de l'ennemi? Sacré bataillon de laboureurs, vous étiez descendus des roches de l'Helvétie, vêtus de la pourpre de Mars; la pique

dont vos aïeux percèrent les tyrans est encore dans vos mains rustiques : au milieu du désordre des camps et de la corruption du nouvel âge, vous gardez vos vertus premières. Le souvenir de vos demeures champêtres vous poursuit; ce n'est qu'à regret que vous vous trouvez exilés sur de lointains rivages, et l'on craint de vous faire entendre ces airs de la patrie qui vous rappellent vos pères, vos mères, vos frères, vos sœurs, et le mugissement des troupeaux sur vos montagnes.

D'Erlach tient sous sa discipline ces enfants de Guillaume Tell; il descend d'un de ces Suisses qui teignirent de leur sang, auprès d'Henri III, les Lis abandonnés. Heureux si sur les degrés du Louvre les fils de ces étrangers ne renouvellent point leur sacrifice!

Enfin le Canadien Henry dirige à l'avant-garde cette troupe de François demi-sauvages, enfants sans soucis des forêts du Nouveau-Monde. Ces chasseurs, assemblés pêle-mêle à la tête de l'armée, portent pour tout vêtement une tunique de lin qu'une ceinture rapproche de leurs flancs : une corne de chevreuil, renfermant le plomb et le salpêtre, s'attache par un cordon, en forme de baudrier, sur leur poitrine; une courte carabine rayée se suspend comme un carquois à leurs épaules; rarement ils manquent leur but, et poursuivent les hommes dans les bois comme les daims et les cerfs. Rivaux des peuples du désert, ils en ont pris les goûts, les mœurs et la liberté; ils savent découvrir les traces d'un ennemi, lui tendre des em-

bûches, ou le forcer dans sa retraite. En vain les pandoures, qui les accompagnent sur leurs petits chevaux de race tartare; en vain ces cavaliers du Danube, aux longs pantalons, aux vestes fourrées flottant en arrière, au bonnet oriental, aux moustaches retroussées, veulent devancer les coureurs canadiens : moins rapide est l'hirondelle effleurant les ondes, moins léger le duvet du roseau qu'emporte un tourbillon.

Les troupes ainsi rassemblées bordoient les rives du fleuve, lorsque, monté sur une cavale blanche, élevée vagabonde dans les savanes mexicaines, voici venir Chépar au milieu d'un cortége de guerriers.

Né sous la tente des Luxembourg et des Catinat, le vieux capitaine ne voyoit la société que dans les armes; le monde pour lui étoit un camp. Inutilement il avoit traversé les mers; sa vue restoit circonscrite au cercle qu'elle avoit jadis embrassé, et l'Amérique sauvage ne reproduisoit à ses yeux que l'Europe civilisée : ainsi le ver laborieux, qui ourdit la plus belle trame, ne connoît cependant que sa voûte d'or, et ne peut étendre ses regards sur la nature.

Le chef s'avance, et s'arrête bientôt à quelques pas du front des guerriers : les roulements des tambours se font entendre, les capitaines courent à leur poste, les soldats s'affermissent dans leurs rangs. Au second signal, la ligne se fixe et devient immobile, semblable alors au mur d'une cité, au dessus duquel flottent les drapeaux de Mars.

Les tambours se taisent; une voix s'élève, et va se répétant le long des bataillons de chef en chef, comme d'écho en écho. Mille tubes enlevés de la terre frappent ensemble l'épaule du fantassin; les cavaliers tirent leurs sabres dont l'acier réfléchissant les rayons du soleil, mêle ses éclairs aux triples ondes de feu des baïonnettes : ainsi durant une nuit d'hiver brille une solitude où des tribus canadiennes célèbrent la fête de leurs Génies; réunies sur la surface solide d'un fleuve, elles dansent à la lueur des pins allumés de toutes parts; les cataractes enchaînées, les montagnes de neige, les forêts de cristal se revêtent de splendeur, tandis que les Sauvages croient voir les Esprits du nord voguer dans leurs canots aériens, avec des pagaies de flammes, sur l'aurore mouvante de Borée.

Cependant les rangs de l'armée s'entr'ouvrent et présentent au commandant des allées régulières : il les parcourt avec lenteur, examinant les guerriers soumis à ses ordres, comme un jardinier se promène entre les files des jeunes arbres, dont sa main affermit les racines et dirige les rameaux.

Aussitôt que la revue est finie, Chépar veut que les capitaines exercent les troupes aux jeux de Mars. L'ordre est donné : le coup de baguette retentit. Soudain vous eussiez vu le soldat tendre et porter en avant le pied gauche, avec l'assurance et la fermeté d'un Hercule. L'armée entière s'ébranle; ses pas égaux mesurent la marche que frappent les tambours. Les jambes noircies des soldats ouvrent et ferment une longue avenue, en se croisant

comme les ciseaux d'une jeune fille qui découpe d'ingénieux ouvrages. Par intervalles les caisses d'airain que recouvre la peau de l'onagre, se taisent au signe du géant qui les guide; alors mille instruments, fils d'Éole, animent les forêts, tandis que les cymbales du nègre se choquent dans l'air et tournent comme deux soleils.

Rien de plus merveilleux et de plus terrible à la fois, que de voir ces légions marcher au son de la musique, comme si elles ouvroient les danses de quelque fête: nul ne peut les regarder sans se sentir possédé de la fureur des combats, sans brûler de partager leur gloire et leurs périls. Les fantassins s'appuient et tournent sur leurs ailes de cavalerie comme sur deux pôles; tantôt ils s'arrêtent, ébranlent la solitude par de pesantes décharges, ou par un feu successif qui remonte et redescend le long de la ligne comme les orbes d'un serpent; tantôt ils baissent tous à la fois la pointe de la baïonnette si fatale dans des mains françoises: coucher leurs armes à terre, les reprendre, les lancer à leur épaule, les présenter en salut, les charger ou se reposer sur elles, ce n'est pas la durée d'un moment pour ces enfants de la Victoire.

A cet exercice des armes succèdent de savantes manœuvres. Tour à tour l'armée s'allonge et se resserre, tour à tour s'avance et se retire; ici elle se creuse comme la corbeille de Flore; là elle s'enfle comme les contours d'une urne de Corinthe: le Méandre se replie moins de fois sur lui-même, la danse d'Ariadne gravée sur le bouclier d'Achille,

avoit moins d'erreurs que les labyrinthes tracés sur la plaine par ces disciples de Mars. Leurs capitaines font prendre aux bataillons toutes les figures de l'art d'Uranie : ainsi des enfants étendent des soies légères sur leurs doigts légers ; sans confondre ou briser le dédale fragile, ils le déploient en étoile, le dessinent en croix, le ferment en cercle, et l'entr'ouvrent doucement sous la forme d'un berceau.

Les Indiens assemblés admiroient ces jeux qui leur cachoient des tempêtes.

LIVRE DEUXIÈME.

Satan planant dans les airs, au dessus de l'Amérique, jetoit un regard désespéré sur cette partie de la terre, où le Sauveur le poursuit, comme le soleil qui, s'avançant des portes de l'Orient, chasse devant lui les ténèbres : le Chili, le Pérou, le Mexique, la Californie, reconnoissent déjà les lois de l'Évangile ; d'autres colonies chrétiennes couvrent les rivages de l'Atlantique, et des missionnaires ont enseigné le vrai Dieu aux Sauvages des déserts. Satan, rempli de projets de vengeance, va aux enfers rassembler le conseil des Démons.

Il déroule, devant ses compagnons de douleurs, le tableau de ce qu'il a fait pour perdre la race humaine, pour partager le monde créé avec le Créateur, pour opposer le mal au bien sur la terre, et, au delà de la terre, l'Enfer au Ciel. Il propose aux légions maudites un dernier combat ; il veut armer toutes les nations idolâtres du nouveau continent, il veut unir toutes ces nations dans un vaste complot afin d'exterminer les Chrétiens.

C'est au milieu des Natchez qu'il aperçoit les passions propres à seconder son entreprise. « Dieux « de l'Amérique, s'écrie-t-il, anges tombés avec « moi, vous qui vous faites adorer sous la forme « d'un serpent ; vous que l'on invoque comme les « Génies des castors et des ours ; vous qui, sous le

« nom de Manitous, remplissez les songes, inspirez « les craintes ou entretenez les espérances des peu- « ples barbares ; vous qui murmurez dans les vents, « qui mugissez dans les cataractes, qui présidez au « silence ou à la terreur des forêts, allez défendre « vos autels. Répandez les illusions et les ténèbres ; « soufflez de toute part la discorde, la jalousie, l'a- « mour, la haine, la vengeance. Mêlez-vous aux con- « seils et aux jeux des Natchez ; que tout devienne « prodige chez des hommes où tout est fêtes et com- « bats. Je vous donnerai mes ordres : soyez attentifs « à les exécuter. »

Il dit, et le Tartare pousse un rugissement de joie, qui fut entendu dans les forêts du Nouveau-Monde. Areskoui, démon de la guerre, Athaënsic qui excite à la vengeance, le Génie des fatales amours, mille autres puissances infernales se lèvent à la fois pour seconder les desseins du prince des ténèbres. Celui-ci va chercher sur la terre le démon de la renommée, qui n'avoit point assisté au conseil infernal.

Le soleil ne faisoit que de paroître à l'horizon lorsque le frère d'Amélie ouvrit les yeux dans la demeure d'un Sauvage. L'écorce qui servoit de porte à la hutte avoit été roulée et relevée sur le toit. Enveloppé dans son manteau, René se trouvoit couché sur sa natte de manière que sa tête étoit placée à l'ouverture de la cabane. Les premiers objets qui s'offrirent à sa vue, en sortant d'un profond sommeil, furent la vaste coupole d'un ciel bleu où voloient quelques oiseaux, et la cime

des tulipiers qui frémissoient au souffle des brises du matin. Des écureuils se jouoient dans les branches de ces beaux arbres, et des perruches siffloient sous leurs feuilles satinées. Le visage tourné vers le dôme azuré, le jeune étranger enfonçoit ses regards dans ce dôme qui lui paroissoit d'une immense profondeur et transparent comme le verre. Un sentiment confus de bonheur, trop inconnu à René, reposoit au fond de son ame, en même temps que le frère d'Amélie croyoit sentir son sang rafraîchi descendre de son cœur dans ses veines, et par un long détour remonter à sa source : telle l'antiquité nous peint des ruisseaux de lait s'égarant au sein de la terre, lorsque les hommes avoient leur innocence, et que le soleil de l'âge d'or se levoit aux chants d'un peuple de pasteurs.

Un mouvement dans la cabane tira le voyageur de sa rêverie : il aperçut alors le patriarche des sauvages assis sur une natte de roseau. Auprès du foyer, Saséga, laborieuse matrone, faisoit infuser des dentelles de Loghetto, avec des écorces de pin rouge qui donne une pourpre éclatante. Dans un lieu retiré, la nièce de Chactas empennoit des flèches avec des plumes de faucon. Céluta, son amie, qui l'étoit venue visiter, sembloit l'aider dans son travail; mais sa main, arrêtée sur l'ouvrage, annonçoit que d'autres sentiments occupoient son cœur.

Le frère d'Amélie s'étoit endormi l'homme de la société, il se réveilloit l'homme de la nature. Le ciel étoit sur sa tête, comme le dais de sa couche;

des courtines de feuillages et de fleurs sembloient pendre de ce dais superbe; des vents souffloient la fraîcheur et la santé; des hommes libres, des femmes pures entouroient la couche du jeune homme. Il se seroit volontiers touché pour s'assurer de son existence, pour se convaincre qu'autour de lui tout n'étoit pas illusion. Tel fut le réveil du guerrier aimé d'Armide, lorsque l'enchanteresse trouvant son ennemi plongé dans le sommeil, l'emporta sur une nue et le déposa dans les bocages des îles Fortunées.

René se lève, sort, se plonge dans l'onde voisine, respire l'odeur des sassafras et des liquidambars, salue la lumière de l'orient, les flots du Meschacebé, les savanes et les forêts, et rentre dans la cabane.

Cependant les femmes sourioient des manières de l'étranger; c'étoit de ce sourire de femmes qui ne blesse point. Céluta fut chargée d'apprêter le repas de l'hôte de Chactas : elle prit de la farine de maïs, qu'elle pétrit avec de l'eau de fontaine; elle en forma un gâteau qu'elle présenta à la flamme, en le soutenant avec une pierre. Elle fit ensuite bouillir de l'eau dans un vase en forme de corbeille; elle versa cette eau sur la poudre de la racine de smilax : ce mélange, exposé à l'air, se changea en une gelée rose d'un goût délicieux. Alors Céluta retira le pain du foyer et l'offrit au frère d'Amélie : elle lui servit en même temps, avec la gelée nouvelle, un rayon de miel et de l'eau d'érable.

Ayant fini ces choses avec un grand zèle, elle se

tint debout fort agitée devant l'étranger. Celui-ci, enseigné par Chactas se leva, imposa les deux mains en signe de deuil sur la tête de l'Indienne, car elle avoit perdu son père et sa mère, et elle n'avoit plus pour soutien que son frère Outougamiz. La famille poussa les trois cris de douleur, appelés cris de veuve : Céluta retourna à son ouvrage; René commença son repas du matin.

Alors Céluta, chargée d'amuser le guerrier blanc, se mit à chanter. Elle disoit :

« Voici le plaqueminier; sous ce plaqueminier il « y a un gazon; sous ce gazon repose une femme. « Moi qui pleure sous le plaqueminier, je m'appelle « Céluta : je suis fille de la femme qui repose sous « le gazon; elle étoit ma mère.

« Ma mère me dit en mourant : travaille; sois fi- « dèle à ton époux quand tu l'auras trouvé; s'il est « heureux, sois humble et timide; n'approche de « lui que lorsqu'il te dira : viens; mes lèvres veulent « parler aux tiennes.

« S'il est infortuné, sois prodigue de tes caresses; « que ton ame environne la sienne, que ta chair « soit insensible aux vents et aux douleurs. Moi, qui « m'appelle Céluta, je pleure maintenant sous le « plaqueminier; je suis la fille de la femme qui re- « pose sous le gazon. »

L'Indienne, en chantant ces paroles, trembloit, et des larmes couloient comme des perles le long de ses joues : elle ne savoit pourquoi, à la vue du frère d'Amélie, elle se souvenoit des derniers conseils de sa mère. René sentoit lui-même ses yeux

humides. La famille partageoit l'émotion de Céluta, et toute la cabane pleuroit de regret, d'amour et de vertu. Tel fut le repas du matin.

A peine cette scène étoit terminée qu'un guerrier parut : il apportoit une hache en présent à l'étranger, pour qu'il se bâtît une cabane. Il conduisoit en même temps une vierge plus belle et plus jeune que Chryséis, afin que le nouveau fils de Chactas commençât un lit dans le désert. Céluta baissa la tête dans son sein : Chactas, averti de ce qui se passoit, devina le reste. Alors d'une voix courroucée : « Veut-on faire un affront à Chactas ? Le « guerrier adopté par moi ne doit pas être traité « comme un étranger. »

Consterné à cette réprimande du vieillard, l'envoyé frappa des mains et s'écria : « René adopté « par Chactas ne doit pas être regardé comme un « étranger. »

Cependant Chactas conseilla au frère d'Amélie de faire un présent à Mila, dans la crainte d'offenser une famille puissante qui comptoit plus de trente tombeaux. René obéit : il ouvrit une cassette de bois de papaya ; il en tira un collier de porcelaine ; ce collier étoit monté sur un fil de la racine du tremble, appelé l'arbre du refus, parce que la liane se dessèche autour de son tronc. René faisoit ces choses par le conseil de Chactas ; il donna le collier à Mila, à peine âgée de quatorze ans, en lui disant : « Heureux votre père et votre mère ! plus « heureux celui qui sera votre époux ! » Mila jeta le collier à terre.

La paix descendit sur la cabane le reste de la journée; Céluta retourna chez son frère Outougamiz, Mila chez ses parents, et Chactas alla converser avec les Sachems.

Le soir on se rassembla sous les tulipiers : la famille prit un repas sur l'herbe semée de verveine empourprée et de ruelles d'or. Le chant monotone du will-poor-will, le bourdonnement du colibri, le cri des dindes sauvages, les soupirs de la nonpareille, le sifflement de l'oiseau moqueur, le sourd mugissement des crocodiles dans les glaïeuls, formoient l'inexprimable symphonie de ce banquet.

Échappés du royaume des ombres, et descendant sans bruit à la clarté des étoiles, les songes venoient se reposer sur le toit des Sauvages. C'étoit l'heure où le cyclope européen rallume la fournaise dont la flamme se dilate ou se concentre aux mouvements des larges soufflets. Tout à coup un cri retentit; réveillées en sursaut dans la cabane, les femmes se dressent sur leur couche; Chactas prête l'oreille; une Indienne soulève l'écorce de la porte, et ces mots se pressent sur ses lèvres : « Les méchants Manitous sont déchaînés : sortez! sortez! » La famille se précipite sous les tulipiers.

La nuit régnoit : des nuages brisés ressembloient, dans leur désordre sur le firmament, aux ébauches d'un peintre dont le pinceau se seroit essayé au hasard sur une toile azurée. Des langues de feu livides et mouvantes léchoient la voûte du ciel. Soudain ces feux s'éteignent : on entend quelque chose de terrible passer dans l'obscurité; et du fond des

forêts s'élève une voix qui n'a rien de l'homme.

Dans ce moment un guerrier se présente à la porte de la cabane ; il adresse à Chactas ces paroles précipitées : « Le conseil de la nation s'assemble ; « les Blancs se préparent à lever la hache contre « nous ; il leur est arrivé de nouveaux soldats. D'une « autre part le trouble est dans la nation : la Femme-« Chef, mère du jeune Soleil, est en proie aux mau-« vais Génies ; Ondouré paroît possédé d'une pas-« sion funeste. Le Grand-Prêtre parle d'oracles et « de songes ; on murmure sourdement contre le « François que vous voulez faire adopter. Vous êtes « témoin des prodiges de la nuit : hâtez-vous de vous « rendre au conseil. »

En achevant ces mots, le messager poursuit sa route et va réveiller Adario. Chactas rentre dans sa cabane : il suspend à son épaule gauche son manteau de peau de martre ; il demande son bâton d'hicory [1] surmonté d'une tête de vautour. Miscoue avoit coupé ce bâton dans sa vieillesse ; il l'avoit laissé en héritage à son fils Outalissi, et celui-ci à son fils Chactas qui, appuyé sur ce sceptre héréditaire, donnoit des leçons de sagesse aux jeunes chasseurs réunis au carrefour des forêts. Un Indien complètement armé vient chercher Chactas, et le conduit au conseil.

Tous les Sachems avoient déja pris leur place : les guerriers étoient rangés derrière eux ; les matrones ayant à leur tête la Femme-Chef, mère de

[1] Espèce de noyer.

l'héritier de la couronne, occupoient les siéges qui leur étoient réservés, et au dessous d'elles s'asseyoient les prêtres.

Adario, chef de la tribu de la Tortue, se lève : inaccessible à la crainte, insensible à l'espérance, ce Sachem se distingue par un ardent amour de la patrie : implacable ennemi des Européens qui avoient massacré son père, mais les abhorrant encore plus comme tyrans de son pays, il parloit incessamment contre eux dans les conseils. Quoiqu'il révérât Chactas, et qu'il se plût à confesser la supériorité du Sachem aveugle, il étoit cependant presque toujours d'un avis opposé à celui de son vieil ami.

Les bras pendants et immobiles, les regards attachés à la terre, il prononça ce discours :

« Sachems, matrones, guerriers des quatre tribus, « écoutez :

« Déja l'aloès avoit fleuri deux fois, depuis que « Ferdinand de Soto, l'Espagnol, étoit tombé sous « la massue de nos ancêtres ; déja nous étions allés « combattre les tyrans loin de nos bords, lorsque « le Meschacebé raconta à nos vieillards qu'une na- « tion étrangère descendoit de ses sources. Ce peuple « n'étoit point de la race superbe des guerriers de « feu [1]. Sa gaîté, sa bravoure, son amour des forêts « et de nos usages, le faisoient chérir. Nos cabanes « eurent pitié de sa misère, et donnèrent à Lasalle [2] « tout ce qu'elles pouvoient lui offrir.

[1] Les Espagnols. [2] Il descendit le premier le Missisipi.

« Bientôt la nation légère aborde de toutes parts « sur nos rives : d'Iberville, le dompteur des flots, « fixe ses guerriers au centre même de notre pays. « Je m'opposai à cet établissement; mais vous atta- « châtes le grand canot de l'étranger aux buissons, « ensuite aux arbres, puis aux rochers, enfin à la « grande montagne, et vous asseyant sur la chaîne « qui lioit le canot des Blancs à nos fleuves, vous « ne voulûtes plus faire qu'un peuple avec le peu- « ple de l'Aurore.

« Vous savez, ô Sachems ! quelle fut la récom- « pense de votre hospitalité ! Vous prîtes les armes ; « mais, trop prompts à les quitter, vous rallumâtes « le calumet de paix. Hommes imprudents ! la fumée « de la servitude et celle de l'indépendance pou- « voient-elles sortir du même calumet ? Il faut une « tête plus forte que celle de l'esclave, pour n'être « point troublée par le parfum de la liberté.

« A peine avez-vous enterré la hache [1], à peine, « vous reposant sur la foi des colliers [2], commencez- « vous à éclaircir la chaîne d'union, que, par la plus « noire des perfidies, le chef actuel des François « veut vous attaquer sur vos nattes. La biche n'a « pas changé plus de fois de parure que je n'ai de « doigts à cette main mutilée en défendant mon « père, depuis que les derniers attentats des Blancs « ont souillé nos savanes. Et nous hésitons encore !

« Peut-être, enfants du Soleil, peut-être comptez- « vous changer de désert, abandonner à vos oppres-

[1] Faire la paix. [2] Lettres, contrats, traités, etc.

« seurs la terre de la patrie? Mais où voulez-vous « porter vos pas? Au couchant, au levant, vers « l'étoile immobile [1], vers ces régions où le Génie « du jour s'assied sur la natte de feu [2], partout sont « les ennemis de votre race. Ils ne sont plus ces « temps où vous pouviez disposer de toutes les soli- « tudes, où tous les fleuves couloient pour vous « seuls. Vos tyrans ont demandé de nouveaux satel- « lites; ils méditent une nouvelle invasion de nos « foyers. Mais notre jeunesse est florissante et nom- « breuse; n'attendons pas qu'on vienne nous sur- « prendre et nous égorger comme des femmes. Mon « sang se rallume dans mes veines, ma hache brûle « à ma ceinture. Natchez! soyez dignes de vos pères, « et le vieil Adario vous conduit dès aujourd'hui « aux batailles sanglantes. Puissent les fleuves rouler « à la grande eau les cadavres des ennemis de ma « patrie! Puissiez-vous, ô terre trop généreuse des « chairs rouges! étouffer dans votre sein le froment « empoisonné qu'y jeta la main de la servitude! « Puissent ces moissons impies épandues sur la pous- « sière de nos aïeux, ne porter sur leur tige que les « semences de la tombe! »

Ainsi parle Adario. Les guerriers, les matrones, les vieillards même, troublés par sa mâle éloquence, s'agitent comme le blé dans le boisseau bruyant qui le verse à la meule rapide. Ondouré se lève au milieu de l'assemblée.

Le Grand-Chef des Natchez, bien qu'il fût en-

[1] Le nord. [2] Le midi.

core d'une force étonnante, touchoit aux dernières limites de la vieillesse; sa plus proche parente, la violente Akansie, étoit mère du jeune fils qui devoit hériter du rang suprême; ainsi l'avoit réglé la loi de l'État. Akansie nourrissoit au fond de son cœur une passion criminelle pour Ondouré, un des principaux guerriers de la nation; mais Ondouré, au lieu de répondre à l'amour d'Akansie, brûloit pour Céluta dont le cœur commençoit à incliner vers l'étranger, hôte du vénérable Chactas.

Dévoré d'ambition et d'amour, ayant contracté tous les vices des Blancs qu'il détestoit, mais dont il avoit l'adresse de se faire passer pour l'ami, Ondouré avoit pris la résolution de se taire dans le conseil, afin de se ménager, comme à son ordinaire, entre les deux partis; mais son amour pour Céluta et sa jalousie naissante contre René l'entraînèrent à prononcer ces paroles : « Pères de la patrie, qu'at-« tendons-nous? Le grand Adario ne nous a-t-il pas « tracé la route? Je ne vois ici que le sage Chactas « qui puisse s'opposer à la levée de la hache [1]. Mais « enfin le vénérable fils d'Outalissi montre un trop « grand penchant pour les étrangers. Falloit-il qu'il « introduisît encore parmi nous cet hôte dont l'ar-« rivée a été marquée par des signes funestes? Chac-« tas, cette lumière des peuples, sentira bientôt que « sa générosité l'emporte au delà des bornes de la « prudence : il sera le premier à renier ce fils adoptif, « à le sacrifier, s'il le faut, à la patrie. »

[1] La guerre.

Comme autrefois une Bacchante que l'esprit du Dieu avoit saisie, couroit échevelée sur les montagnes qu'elle faisoit retentir de ses hurlements, la jalouse mère du jeune Soleil se sent transportée de fureur à ces paroles d'Ondouré: elle y découvre la passion de ce guerrier pour une rivale. Ses joues pâlissent, ses regards lancent des éclairs sur l'homme dont elle est méprisée: tous ses membres sont agités comme dans une fièvre ardente. Elle veut parler, et les mots manquent à ses pensées. Que va-t-elle dire? que va-t-elle proposer au conseil? La guerre ou la paix? exigera-t-elle la mort ou le bannissement de l'étranger qui augmente l'amour d'Ondouré pour la fille de Tabamica? Demandera-t-elle au contraire l'adoption du nouveau fils de Chactas, afin de désoler, par la présence de René, l'ingrat qui la dédaigne, afin de lui faire éprouver une partie des tourments qu'elle endure? Ces paroles tombent de ses lèvres décolorées et tremblantes:

« Vieillards insensés! n'avez-vous point songé au « danger de la présence des Européens parmi nous? « Avez-vous des secrets pour rendre le sein des « femmes aussi froid que le vôtre? Lorsque la vierge « trompée sera comme le poisson que le filet a jeté « palpitant sur le sable aride; lorsque l'épouse aura « trahi l'époux de sa couche; lorsque la mère, ou- « bliant son fils, suivra éperdue dans les forêts le « guerrier qui l'entraîne, vous reconnoîtrez, mais « trop tard, votre imprudence. Réveillez-vous de « l'assoupissement de vos années! Oui, il faut du « sang aujourd'hui! La guerre! il faut du sang! les

« Manitous l'ordonnent! un feu dévorant coule dans « tous les cœurs. Ne consultez point les entrailles de « l'ours sacré : les vœux, les prières, les autels sont « inutiles à nos maux! »

Elle dit : sa couronne de plumes et de fleurs tombe de sa tête. Comme un pavot frappé des rayons du soleil se penche vers la terre, et laisse échapper de sa tige les gouttes amères du sommeil; ainsi la femme jalouse, dévorée par les feux de l'amour, baisse son front dont la mort semble épancher des sueurs glacées. La confusion règne dans l'assemblée; une épaisse fumée, répandue par les Esprits du mal, remplit la salle de ténèbres; on entend les cris des matrones, les mouvements des guerriers, la voix des vieillards. Ainsi dans un atelier, des ouvriers préparent les laines d'Albion ou de l'Ibérie; ceux-ci battent les toisons poudreuses, ceux-là les transforment en de merveilleux tissus; plusieurs les plongent dans la pourpre de Tyr ou dans l'azur de l'Indostan : mais si quelque main mal assurée vient à répandre sur la flamme la liqueur des cuves brûlantes, une vapeur s'élève avec un sifflement dans les salles, et des clameurs sortent de cette soudaine nuit.

Toutes les espérances se tournoient vers Chactas; lui seul pouvoit rétablir le calme : il annonce par un signe qu'il va se faire entendre. L'assemblée devient immobile et muette, et l'orateur, qui n'a pas encore parlé, semble déja faire porter aux passions les chaînes de sa paisible éloquence.

Il se lève : sa tête couronnée de cheveux argentés, un peu balancée par la vieillesse et par d'attendrissants souvenirs, ressemble à l'étoile du soir qui paroît trembler avant de se plonger dans les flots de l'Océan. Adressant son discours à son ami Adario, Chactas s'exprime de la sorte :

« Mon frère l'Aigle, vos paroles ont l'abondance « des grandes eaux, et les cyprès de la savane sont « enracinés moins fortement que vous, sur les tom- « beaux de nos pères. Je sais aussi les injustices des « Blancs ; mon cœur s'en est affligé. Mais sommes- « nous certains que nous n'avons rien à nous re- « procher nous-mêmes ? Avons-nous fait tout ce que « nous avons pu pour demeurer libres ? Est-ce avec « des mains pures que nous prétendons lever la « hache d'Areskoui ? Mes enfants, car mon âge et « mon amour pour vous me permettent de vous « donner ce nom, je déplore la perte de l'innocente « simplicité qui faisoit la beauté de nos cabanes. « Qu'auroient dit nos pères, s'ils avoient découvert « dans une matrone les signes qui viennent de trou- « bler le conseil ? Femme, portez ailleurs l'éga- « rement de vos esprits ; ne venez point au milieu « des Sachems, avec le souffle de vos passions, « tirer des plaintes du feuillage flétri des vieux « chênes.

« Et toi, jeune chef, qui as osé prendre la pa- « role avant les vieillards, crois-tu donc tromper « Chactas ? Tremble que je ne dévoile ton ame « aussi creuse que le rocher où se renferme l'ours « du Labrador.

« Préparons-nous aux jeux d'Areskoui, exer-« çons notre jeunesse, faisons des alliances avec « de puissants voisins, mais auparavant prenons « les sentiers de la paix : renouons la chaîne d'al-« liance avec Chépar ; qu'il parle dans la vérité « de son cœur, qu'il dise dans quel dessein il ras-« semble ses guerriers. Mettons les Manitous équi-« tables de notre côté, et si nous sommes enfin « forcés à lever la hache, nous combattrons avec « l'assurance de la victoire ou d'une mort sainte, « la plus belle et la plus certaine des délivrances. « J'ai dit. »

Chactas jette un collier bleu, symbole de paix, au milieu de l'assemblée, et se rassied. Tous les guerriers étoient émus : « quelle expérience! disoient les uns; quelle douceur et quelle autorité! disoient les autres. Jamais on ne retrouvera un tel Sachem. Il sait la langue de toutes les forêts; il connoît tous les tombeaux qui servent de limites aux peuples, tous les fleuves qui séparent les nations. Nos pères ont été plus heureux que nous : ils ont passé leur vie avec sa sagesse; nous, nous ne le verrons que mourir. » Ainsi parloient les guerriers.

L'avis de Chactas fut adopté : quatre députés portant le calumet de paix furent envoyés au fort Rosalie. Mais Areskoui, fidèle aux ordres de Satan, riant d'un rire farouche, suivoit à quelque distance les messagers de paix avec la Trahison, la Peur, la Fuite, les Douleurs et la Mort.

Cependant le Prince des Enfers étoit arrivé aux

extrémités du monde, sous le pôle dont l'intrépide Cook mesura la circonférence à travers les vents et les tempêtes. Là, au milieu des terres Australes qu'une barrière de glaces dérobe à la curiosité des hommes, s'élève une montagne qui surpasse en hauteur les sommets les plus élevés des Andes dans le Nouveau-Monde, ou du Thibet dans l'antique Asie.

Sur cette montagne est bâti un palais, ouvrage des Puissances infernales. Ce palais a mille portiques d'airain; les moindres bruits viennent frapper les dômes de cet édifice, dont le silence n'a jamais franchi le seuil.

Au centre du monument est une voûte tournée en spirale, comme une conque, et faite de sorte que tous les sons qui pénètrent dans le palais y aboutissent; mais par un effet du génie de l'Architecte des Mensonges, la plupart de ces sons se trouvent faussement reproduits: souvent une légère rumeur s'enfle et gronde en entrant par la voie préparée aux éclats du tonnerre, tandis que les roulements de la foudre expirent, en passant par les routes sinueuses destinées aux foibles bruits.

C'est là que l'oreille placée à l'ouverture de cet immense écho, est assis sur un trône retentissant un Démon, la Renommée. Cette Puissance, fille de Satan et de l'Orgueil, naquit autrefois pour annoncer le mal : avant le jour où Lucifer leva l'étendard contre le Tout-Puissant, la Renommée étoit inconnue. Si un monde venoit à s'animer ou à s'éteindre; si l'Éternel avoit tiré un univers du

néant, ou replongé un de ses ouvrages dans le chaos; s'il avoit jeté des soleils dans l'espace, créé un nouvel ordre de Séraphins, essayé la bonté d'une lumière, toutes ces choses étoient aussitôt connues dans le ciel par un sentiment intime d'admiration et d'amour, par le chant mystérieux de la céleste Jérusalem. Mais après la rébellion des mauvais Anges, la Renommée usurpa la place de cette intuition divine. Bientôt précipitée aux enfers, ce fut elle qui publia dans l'abîme la naissance de notre globe, et qui porta l'ennemi de Dieu à tenter la chute de l'homme. Elle vint sur la terre avec la Mort, et dès ce moment elle établit sa demeure sur la montagne, où elle entend et répète confusément ce qui se passe sur la terre, aux enfers et dans les cieux.

Satan, arrivé au palais, pénètre jusqu'au lieu où veilloit la Renommée.

«Ma fille, lui dit-il, est-ce ainsi que tu me sers? «peux-tu ignorer les projets que je médite? Toi «seule n'as point paru dans l'assemblée des Puis-«sances infernales. Cependant, fille ingrate, pour «qui travaillé-je en ce moment, si ce n'est pour «toi? Quel est l'Ange que j'ai aimé plus tendre-«ment que je ne t'aime? Lorsque l'Orgueil, mon «premier amour, te donna naissance, je te pris «sur mes genoux, je te prodiguai les caresses d'un «père. Hâte-toi donc de me prouver que tu n'as «pas rompu les liens qui nous unissent. Viens, «suis-moi; le temps presse; il faut que tu parles, «il faut que tu répètes ce que je t'apprendrai;

« ton silence peut mettre en danger mon empire. »

Le Démon de la renommée, souriant au Prince des ténèbres, lui répond d'une voix éclatante :

« O mon père! je n'ai pas rompu les liens qui « nous unissent. J'ai entendu les bruits répandus « par toi chez les Natchez; j'ai vu avec transport « les grandes choses que tu prépares; mais il me « venoit dans ce moment d'autres bruits de la terre: « j'étois occupée à redire au monde la gloire d'un « monarque de l'Europe [1]. Ces François m'accablent « de leurs merveilles; il me faudroit des siècles « pour les entendre et les raconter. Cependant je « suis prête à te suivre, et j'abandonne tout pour « servir tes desseins. »

En achevant ces mots, la Renommée descend de son trône : de toutes les voûtes, de tous les dômes, de tous les souterrains du palais ébranlé, s'échappent des sons confus et discordants : tels sont les rugissements d'un troupeau de lions, lorsque la gueule enflammée, la langue pendante, ils élèvent la voix durant une sécheresse dans l'aridité des sables africains.

Satan et la Renommée sortent du sonore édifice, s'abattent comme deux aigles au pied de la montagne, où la Nuit leur amène un char. Ils y montent. La Renommée saisit les rênes qui flottoient embarrassées dans les ailes des deux coursiers : Démon fantastique, dans les ténèbres elle ressemble à un géant, à la lumière elle n'est plus

[1] Louis XIV.

qu'un pygmée; l'Étonnement la précède, l'Envie la suit de près, et l'Admiration l'accompagne de loin.

Le couple pervers franchit ces mers inexplorées qui s'étendent entre la coupole de glace et ces terres que n'avoient point encore nommées les Cook et les Lapeyrouse. La Renommée, dirigeant ses coursiers sur la croix du sud, tourne le dos à ces constellations australes qu'un œil humain ne vit jamais; puis, par le conseil de Satan, de peur d'être aperçue de l'Ange qui garde l'Asie, au lieu de remonter l'océan Pacifique, elle descend vers l'orient, pour voler sur la plaine humide qui sépare l'Afrique du nouveau continent. Elle ne voit point Othaïti avec ses palmiers, ses chants, ses chœurs, ses danses, et ses peuples qui recommençoient la Grèce. Plus rapide que la pensée, le char double le cap où un océan, si long-temps ignoré, livre d'éternels combats aux mers de l'ancien monde.

Satan et la Renommée laissent loin derrière eux les flammes qui s'élèvent des Terres Magellaniques; phare lugubre qu'aucune main n'allume, et qui brûle sans gardien, au bord d'une mer sans navigateur. Ils vous saluèrent, ruines fumantes de Rio-Janeiro, monument de ta valeur, ô mon fameux compatriote!

Satan frappe de sa lance les coursiers haletants, et bientôt il a passé ce promontoire qui reçut jadis une colonie des Carthaginois. L'Amazone découvre son immense embouchure, ces flots que La Condamine, conduit par la céleste Uranie, visita dans sa docte course, et que Humboldt devoit illustrer.

A l'instant même, le char traverse la ligne que le soleil brûle de ses feux, entre dans l'autre hémisphère, et laisse sur la gauche la triste Cayenne, que l'avenir a marquée pour l'exil et la douleur. Les deux Puissances infernales, en perdant de vue cette terre qui les fait sourire, volent au dessus des îles des Caraïbes, et se trouvent engagées dans l'Archipel du golfe Mexicain. La montueuse Martinique, qui n'étoit point encore soumise à la valeur françoise, la Dominique conquise par les Anglois, disparoissent sous les roues du char. Saint-Domingue, qui depuis s'enivra de richesses, de sang et de liberté, Saint-Domingue, dont les destinées devoient être si extraordinaires, se montroit alors en partie sauvage, tel que les intrépides flibustiers l'avoient laissé en héritage à la France. Et toi, île de San-Salvador, à jamais célèbre entre toutes les îles! tu fus découverte par l'œil de la Renommée, bien qu'une ingrate obscurité ait succédé à ta gloire. Élevant la tête entre tes sœurs de Bahama, ce fut toi qui souris la première à Colomb; ce fut toi qui vis descendre de ses vaisseaux l'immortel Génois, comme le fils aîné de l'Océan; ce fut sur tes rivages que se visitèrent les peuples de l'Occident et de l'Aurore, qu'ils se saluèrent mutuellement du nom d'hommes! Tes rochers retentissoient du bruit d'une musique guerrière annonçant cette grande alliance, tandis que Colomb tomboit à genoux, et baisoit cette terre, autre moitié de l'héritage des fils d'Adam.

A peine la Renommée a-t-elle quitté San-Salvador, qu'elle aborde à l'isthme des Florides : elle

arrête le char, s'élance avec l'Archange sur les grèves dont la mer se retire. Satan promène un moment ses regards sur les forêts, comme s'il apercevoit déja dans ces solitudes des peuples destinés à changer la face du monde. La Renommée jette un nuage sur son char, étend ses ailes, donne une main à son compagnon : tous deux, renfermés dans un globe de feu, s'élèvent à une hauteur démesurée, et retombent au bord du Meschacebé. Là, Satan quitte sa trompeuse fille pour voler à d'autres desseins, tandis qu'elle se hâte d'exécuter les ordres de son père.

Elle prend la démarche et la contenance d'un vieillard, afin de donner un plus grand air de vérité à ses paroles. Sa tête se dépouille, son corps se courbe sur un arc détendu qu'elle tient à la main en guise de bâton; ses traits ressemblent parfaitement à ceux du Sachem Ondaga, un des plus sages hommes des Natchez. Ainsi transformé, le Démon indiscret va frappant de cabane en cabane, racontant le doux penchant de Céluta pour René, et ajoutant toujours quelque circonstance qui éveille la curiosité, la haine, l'envie ou l'amour. La jalouse mère du jeune Soleil, Akansie, pousse un cri de joie à ces bruits semés par la Renommée, car elle espéroit qu'ainsi rejeté de Céluta, Ondouré reviendroit peut-être à l'amante qu'il avoit dédaignée; mais le faux vieillard ajoute aussitôt qu'Ondouré est tombé dans le plus violent désespoir, et qu'il menace les jours de l'étranger.

Ces dernières paroles glacent le cœur d'Akansie.

La femme infortunée s'écrie : « Sors de ma cabane, « ô le plus imprudent des vieillards! Va continuer « ailleurs tes récits insensés. Puissent les Sachems « faire de toi un exemple mémorable, et t'arracher « cette langue qui distille le poison! »

En prononçant ces mots, Akansie, nouvelle Médée, se sent prête à déchirer ses enfants et à plonger le poignard dans le cœur de sa rivale.

La Renommée quitte la Femme-Chef, et va chercher Ondouré. Elle le trouva derrière sa cabane, travaillant dans la forêt à la construction d'un canot d'écorce de bouleau; fragile nacelle destinée à flotter sur le sein des lacs, comme le cygne, dont elle imitoit la blancheur et la forme.

La Renommée s'avance vers le guerrier, et examine d'abord en silence son ouvrage. Contempteur de la vieillesse et des lois, Ondouré dit au faux Ondaga, en le regardant d'un air moqueur : « Tu « ferois mieux, Sachem, d'aller causer avec les au- « tres hommes dont l'âge a affoibli la raison, et « rendu les pensées semblables à celles des matro- « nes. Tu sais que j'aime peu les cheveux blancs et « les longs propos. Éloigne-toi donc, de peur qu'en « bâtissant ce canot je ne te fasse sentir, sans le « vouloir, la pesanteur de mon bras. Je t'étendrois « à terre comme un if qui n'a plus que l'écorce, et « que le vent traverse dans sa course. »

— « Mon fils, semblable au terrible Areskoui [1], « répondit le rusé vieillard, je ne m'étonne pas des

[1] Génie de la guerre.

« propos odieux que tu viens de tenir à un père de « la patrie : la colère doit être dans ton cœur, et la « vengeance agiter les panaches de ta chevelure. « Lorsque la perfide Endaë, plus belle que l'étoile « qui ne marche pas [1], rejeta autrefois mes présents « pour recevoir ceux de Mengade, mon cœur brûla « de la fureur qui possède aujourd'hui le tien. Je « méconnus mon père lui-même, et, dans l'égare-« ment de ma raison, je levai mon tomahawk [2] sur « celle qui m'avoit porté dans son sein, et qui « m'avoit donné un nom parmi les hommes. Mais « Athaënsic [3] plongea bientôt ma flèche dans le « cœur de mon rival, et Endaë fut le prix de ma « victoire. Malgré le poids des neiges [4], ma mémoire « a conservé fidèlement le souvenir de cette aven-« ture, comme les colliers [5] gardent les actions des « aïeux. Je pardonne à l'imprudence de tes pa-« roles. »

A peine la Renommée achevoit ce perfide discours, que le fer dont Ondouré étoit armé échappe à sa main. Les yeux du Sauvage se fixent, une écume sanglante paroît et disparoît sur ses lèvres ; il pâlit, et ses bras roidis s'agitent à ses côtés. Soudain recouvrant ses sens, il bondit comme un torrent du haut d'un roc, et disparoît.

Alors le démon de la Renommée reprenant sa forme, s'élève triomphant dans les airs : trois fois il remplit de son souffle une trompette dont les

[1] L'Étoile polaire. [2] Massue. [3] Génie de la vengeance.
[4] Années. [5] Traités, contrats, lettres, etc.

sons aigus déchirent les oreilles. En même temps Satan envoie à Ondouré l'Injure et la Vengeance : la première le devance, en répandant des calomnies qui, comme une huile empoisonnée, souillent ce qu'elles ont touché; la seconde le suit, enveloppée dans un manteau de sang. Le prince des ténèbres veut qu'une division éclatante sépare à jamais René et Ondouré, et devienne le premier anneau d'une longue chaîne de malheurs. Cependant Ondouré ne sent pas encore pour Céluta tous les feux d'amour qui le brûleront dans la suite, et qui l'exciteront à tous les crimes; mais son orgueil et son ambition sont à la fois blessés; il ne respire que vengeance. Il va exhalant son dépit en paroles insultantes.

« Quel est donc ce fils de l'étranger qui prétend « m'enlever la femme de mon choix ? Lui donne-« t-on, comme à moi, la première place dans les « festins, et la portion la plus honorable de la vic-« time ? Où sont les chevelures des ennemis qu'il « a enlevées ? Vile chair blanche qui n'as ni père « ni mère, qu'aucune cabane ne réclame ! Lâche « guerrier, à qui je ferai porter le jupon d'écorce « de la vieille femme, et que je formerai à filer le « nerf de chevreuil ! »

Ainsi parloit ce Chef, environné d'une légion d'Esprits qui remplissoient son ame de mille pensées funestes. Lorsque l'automne a mûri les vergers, on voit des hommes agrestes montés sur l'arbre cher à la Neustrie, abattre avec de longues perches la pomme vermeille, tandis que les jeunes filles et les jeunes laboureurs ramassent pêle-mêle

dans une corbeille, les fruits dont le jus doit troubler la raison : ainsi les Anges du mal jettent ensemble leurs dons enivrants dans le sein d'Ondouré. Jalousie insensée ! L'amour ne pouvoit entrer dans le cœur du frère d'Amélie : Céluta aimoit seule. Ces passions, de tous côtés non partagées, ne promettoient que des malheurs sans ressource et sans terme.

LIVRE TROISIÈME.

Le départ de Chactas pour le conseil avait laissé René à la solitude. Il sortoit et rentroit dans la cabane, suivoit un sentier dans le désert, ou regardoit le fleuve couler. Un bois de cyprès avoit attiré sa vue. Perdu quelque temps dans l'épaisseur des ombres, il se trouva tout à coup auprès de l'habitation de Céluta. Devant la hutte s'élevoient quelques gordonias qui étaloient l'or et l'azur dans leurs feuilles vieillies, la verdure dans leurs jeunes rameaux, et la blancheur dans leurs fleurs de neige. Des copalmes se mêloient à ces arbustes, et des azaléas formoient un buisson de corail à leurs racines.

Conduit par le chemin derrière ce bocage, le frère d'Amélie jeta les yeux dans la cabane, où il aperçut Céluta : ainsi, après son naufrage, le fils de Laërte regardoit, à travers les branches de la forêt, Nausicaa, semblable à la tige du palmier de Délos.

La fille des Natchez étoit assise sur une natte ; elle traçoit, en fil de pourpre, sur une peau d'orignal, les guerres des Natchez contre les Siminoles. On voyoit Chactas au moment d'être brûlé dans le cadre de feu, et délivré par Atala. Profondément occupée, Céluta se penchoit sur son ouvrage : ses cheveux, semblables à la fleur d'hyacinthe, se par-



Tony Johannot pinx. Alfred Revel sc.

[illegible]

Publié par Furne à Paris.

tageoient sur son cou, et tomboient des deux côtés de son sein comme un voile. Lorsqu'elle venoit à tirer en arrière un long fil, en déployant lentement son bras nu, les Graces étoient moins charmantes.

Non loin de Céluta, Outougamiz étoit assis sur des herbes parfumées, sculptant une pagaie. On retrouvoit le frère dans la sœur, avec cette différence qu'il y avoit dans les traits du premier plus de naïveté, dans les traits de la seconde plus d'innocence. Égale candeur, égale simplicité, sortoit de leurs cœurs par leurs bouches : tels, sur un même tronc, dans une vallée du Nouveau-Monde, croissent deux érables de sexe différent ; et cependant, le chasseur qui les voit du haut de la colline, les reconnoît pour frère et sœur à leur air de famille, et au langage que leur fait parler la brise du désert.

Le frère d'Amélie étoit le chasseur qui contemploit le couple solitaire ; et bien qu'il ne comprît pas ses paroles, il les écoutoit pourtant, car les deux orphelins échangeoient alors de doux propos.

Génie des forêts à la voix naïve, Génie accoutumé à ces entretiens ignorés de l'Europe, qui font à la fois pleurer et sourire, refuseriez-vous de murmurer ceux-ci à mon oreille ?

« Je ne veux plus voir dormir les jeunes hommes, « disoit la fille des Natchez. Mon frère, quand tu « dors sur ta natte, ton sommeil est un baume ra- « fraîchissant pour moi : est-ce que les hommes « blancs n'ont pas le même repos ?

Outougamiz répondit : « Ma sœur, demandez cela « aux vieillards. »

Céluta repartit : « Il m'a semblé voir le Manitou « de la beauté qui ouvroit et fermoit tour à tour les « lèvres du guerrier blanc, pendant son sommeil, « chez Chactas. »

« Un Esprit, dit Outougamiz, m'est apparu dans « mes songes. Je n'ai pu voir son visage, car sa tête « étoit voilée. Cet Esprit m'a dit : Le grand jeune « homme blanc porte la moitié de ton cœur. »

Ainsi parloient les deux innocentes créatures; leur tendresse fraternelle enchantoit et attristoit à la fois le frère d'Amélie. Il fit un mouvement, et Céluta, levant la tête, découvrit l'étranger à travers la feuillée. La pudeur monta au front de la fille des Natchez, et ses joues se colorèrent : ainsi un lis blanc, dont on a trempé le pied dans la sève purpurine d'une plante américaine, se peint en une seule nuit de la couleur brillante, et étonne au matin l'empire de Flore par sa prodigieuse beauté.

A demi caché dans les guirlandes du buisson, René contemploit Céluta, qui lui sourioit du même air que la divine Io sourioit au maître des dieux, lorsqu'on ne voyoit que la tête de l'Immortel dans la nue. Enfin, la fille de Tabamica ouvrit ses lèvres comme celles de la persuasion, et d'une voix dont les inflexions ressembloient aux accents de la linotte bleue : « Mon frère, voilà le fils de Chactas. »

Outougamiz, le plus léger des chasseurs, se lève, court à l'étranger, le prend par la main, et le conduit dans sa cabane de bois d'ilicium, dont les meu-

bles réflétoient l'éclat des essences qui les avoient embaumés. Il le fait asseoir sur la dépouille d'un ours long-temps la terreur du pays des Esquimaux; lui-même il s'assied à ses côtés, en lui disant: « Enfant de l'Aurore, les étrangers et les pauvres viennent du Grand-Esprit. »

Céluta, dans la couche de laquelle aucun guerrier n'avoit dormi, essaya de continuer son ouvrage; mais ses yeux ne voyoient plus que des erreurs sans issue dans les méandres de ses broderies.

Il est une coutume parmi ces peuples de la nature, coutume qu'on trouvoit autrefois chez les Hellènes: tout guerrier se choisit un ami. Le nœud, une fois formé, est indissoluble; il résiste au malheur et à la prospérité. Chaque homme devient double et vit de deux ames; si l'un des deux amis s'éteint, l'autre ne tarde pas à disparoître. Ainsi ces mêmes forêts américaines nourrissent des serpents à deux têtes, dont l'union se fait par le milieu, c'est-à-dire par le cœur: si quelque voyageur écrase l'un des deux chefs de la mystérieuse créature, la partie morte reste attachée à la partie vivante, et bientôt le symbole de l'amitié périt.

Trop jeune encore lorsqu'il perdit son père, le frère de Céluta n'avoit point fait le choix d'un ami. Il résolut d'unir sa destinée à celle du fils adoptif de Chactas; il saisit donc la main de l'étranger, et lui dit: « Je veux être ton ami. » René ne comprit point ce mot, mais il répéta dans la langue de son hôte le mot *ami*. Plein de joie, Outougamiz se lève, prend une flèche, un collier de porce-

laines [1], et fait signe à René et à Céluta de le suivre.

Non loin de la cabane habitée, on voyoit une autre cabane déserte dans laquelle Outougamiz étoit né; un ruisseau en baignoit le toit tombé et les débris épars. Le jeune Indien y pénètre avec son hôte; Céluta, comme une femme appelée en témoignage devant un juge, demeure debout à quelque distance du lieu marqué par son frère. Outougamiz, parvenu au milieu des ruines, prend une contenance solennelle; il donne à tenir à René un bout de la flèche dont l'autre bout repose dans sa main. Élevant la voix et attestant le ciel et la terre :

« Fils de l'étranger, dit-il, je me confie à toi sur « mon berceau, et je mourrai sur ta tombe. Nous « n'aurons plus qu'une natte pour le jour, qu'une « peau d'ours pour la nuit. Dans les batailles, je « serai à tes côtés. Si je te survis, je donnerai à « manger à ton Esprit, et après plusieurs soleils « passés en festins ou en combats, tu me prépareras « à ton tour une fête dans le pays des ames. Les amis « de mon pays sont des castors qui bâtissent en « commun. Souvent ils frappent leurs tomohawks [2] « ensemble, et quand ils se trouvent ennuyés de la « vie, ils se soulagent avec leur poignard.

« Reçois ce collier : vingt graines rouges mar- « quent le nombre de mes neiges [3]; les dix-sept « graines blanches qui les suivent indiquent les « neiges de Céluta, témoin de notre engagement;

[1] Sorte de coquillage. [2] Massue. [3] Année.

« neuf graines violettes disent que c'est dans la neu-
« vième lune, ou la lune des chasseurs, que nous
« nous sommes juré amitié; trois graines noires succè-
« dent aux graines violettes; elles désignent le nom-
« bre des nuits que cette lune a déja brillé. J'ai dit. »

Outougamiz cessa de parler, et des larmes tombèrent de ses paupières. Comme les premiers rayons du soleil descendent sur une terre fraîchement labourée et humectée de la rosée de la nuit, ainsi l'amitié du jeune Natchez pénétra dans l'ame attendrie de René. A la vivacité du frère de Céluta, au mot d'ami souvent répété, au choix extraordinaire du lieu, René comprit qu'il s'agissoit de quelque chose de grand et d'auguste; il s'écria à son tour : « Quel que soit ce que tu me proposes, « homme sauvage, je te jure de l'accomplir; j'ac« cepte les présents que tu me fais. » Et le frère d'Amélie presse sur son sein le frère de Céluta. Jamais cœur plus calme, jamais cœur plus troublé ne s'étoient approchés l'un de l'autre.

Après ce pacte, les deux amis échangèrent les Manitous de l'amitié. Outougamiz donna à René le bois d'un élan, qui tombant chaque année, chaque année se relève avec une branche de plus, comme l'amitié qui doit s'accroître en vieillissant. René fit présent à Outougamiz d'une chaîne d'or. Le Sauvage la saisit d'une main empressée, parla tout bas à la chaîne, car il l'animoit de ses sentiments, et la suspendit sur sa poitrine, jurant qu'il ne la quitteroit qu'avec la vie; serment trop fidèlement gardé! Comme un arbre consacré dans une forêt à quel-

que divinité, et dont les rameaux sont chargés de saintes reliques, mais qui va bientôt tomber sous la cognée du bûcheron, ainsi parut Outougamiz portant à son cou l'offrande de l'amitié.

Les deux amis plongèrent leurs pieds nus dans le ruisseau de la cabane, pour marquer que désormais ils étoient deux pélerins devant finir l'un avec l'autre leur voyage.

Dans la fontaine qui donnoit naissance au ruisseau, Outougamiz puisa une eau pure où Céluta mouilla ses lèvres, afin de se payer de son témoignage, et de participer à l'amitié qui venoit de naître dans l'ame des deux nouveaux frères.

René, Outougamiz et Céluta errèrent ensuite dans la forêt; Outougamiz s'appuyoit sur le bras de René; Céluta les suivoit. Outougamiz tournoit souvent la tête pour la regarder, et autant de fois il rencontroit les yeux de l'Indienne, où l'on voyoit sourire des larmes. Comme trois vertus habitant la même ame, ainsi passoient dans ce lieu ces trois modèles d'amitié, d'amour et de noblesse. Bientôt le frère et la sœur chantèrent la chanson de l'amitié; ils disoient:

« Nous attaquerons avec le même fer l'ours sur « le tronc des pins; nous écarterons avec le même « rameau l'insecte des savanes : nos paroles secrètes « seront entendues dans la cime des arbres.

« Si vous êtes dans un désert, c'est mon ami qui « en fait le charme; si vous dansez dans l'assemblée « des peuples, c'est encore mon ami qui cause vos « plaisirs.

« Mon ami et moi nous avons tressé nos cœurs
« comme des lianes : ces lianes fleuriront et se des-
« sécheront ensemble. »

Tels étoient les chants du couple fraternel. Le soleil dans ce moment vint toucher de ses derniers rayons les gazons de la forêt : les roseaux, les buissons, les chênes s'animèrent; chaque fontaine soupiroit ce que l'amitié a de plus doux, chaque arbre en parloit le langage, chaque oiseau en chantoit les délices. Mais René étoit le Génie du malheur égaré dans ces retraites enchantées.

Rentrés dans la cabane, on servit le festin de l'amitié : c'étoient des fruits entourés de fleurs. Les deux amis s'apprenoient à prononcer dans leur langue les noms de père, de mère, de sœur, d'épouse. Outougamiz voulut que sa sœur s'occupât d'un vêtement indien pour l'homme blanc. Céluta déroule aussitôt un ruban de lin; elle invite René à se lever, et appuie une main tremblante sur l'épaule du fils de Chactas, en laissant pendre le ruban jusqu'à terre. Mais lorsque, passant le ruban sous les bras de René, elle approcha son sein si près de celui du jeune homme, qu'il en ressentit la chaleur sur sa poitrine; lorsque, levant sur le frère d'Amélie des yeux qui brilloient timidement à travers ses longues paupières; lorsque s'efforçant de prononcer quelques mots, les mots vinrent expirer sur ses lèvres, elle trouva l'épreuve trop forte et n'acheva point l'ouvrage de l'amitié.

Douce journée! votre souvenir ne s'effaça de la cabane des Natchez que quand les cœurs que vous

aviez attendris cessèrent de battre. Pour apprécier vos délices, il faut avoir élevé comme moi sa pensée vers le ciel du fond des solitudes du Nouveau-Monde.

Cependant les quatre guerriers portant le calumet de paix étoient arrivés au fort Rosalie. Chépar a rassemblé le conseil où se trouvent avec les principaux habitants de la colonie les capitaines de l'armée. Un riche trafiquant se lève, prend la parole, et, après avoir traité les Indiens de sujets rebelles, il veut que les députés des Natchez soient repoussés, et que l'on s'empare des terres les plus fertiles.

Le Père Souël se lève à son tour. Une grande doctrine, une vaste érudition, un esprit capable des plus hautes sciences, distinguoient ce missionnaire; charitable comme Jésus-Christ, humble comme ce divin Maître, il ne cherchoit à convertir les ames au Seigneur, que par des actes de bienfaisance et par l'exemple d'une bonne vie : pacifique envers les autres, il aspiroit ardemment au martyre.

Il ne devoit point rester au fort Rosalie, son ancienne résidence : la palme des Confesseurs qu'il demandoit au Roi de gloire, lui devoit être accordée à la mission des Yazous. C'étoit pour la dernière fois qu'il plaidoit la cause de ses néophytes natchez.

Toujours vêtu d'un habit de voyage, le Père Souël avoit l'air d'un pélerin qui ne fait qu'un séjour passager sur la terre, et qui va bientôt retour-

ner à sa patrie céleste : lorsqu'il ouvrit la bouche, un silence profond régna dans le conseil.

Le saint orateur remonta, dans son discours, jusqu'à la découverte de l'Amérique; il traça le tableau des crimes commis par les Européens au Nouveau-Monde. De là, passant à l'histoire de la Louisiane, il fit un magnifique éloge de Chactas qu'il peignit comme un homme d'une vertu digne des anciens Sages du paganisme. Il nomma avec estime Adario, et invita le conseil à se défier d'Ondouré. Exhortant les François à la modération et à la justice, il conclut ainsi :

« J'espère que notre commandant et cette assem-« blée voudront bien pardonner à un Religieux d'a-« voir osé expliquer sa pensée. A Dieu ne plaise « qu'il ait parlé dans un esprit d'orgueil. Ayons, « pour l'amour de Jésus-Christ, notre doux Sei-« gneur, quelque pitié des pauvres Idolâtres; tâ-« chons, en nous montrant vrais Chrétiens, de les « appeler à la lumière de l'Évangile. Plus ils sont « misérables et dépourvus des biens de la vie, plus « nous devons plaindre leurs foiblesses. Mission-« naire du Dieu de paix dans ces déserts, puissé-je « vivre et mourir en semant la parole de l'Agneau. « Puisse mon sang servir au maintien de la con-« corde! mais à tous n'est pas réservée une si grande « bénédiction; à moi n'appartient pas d'aspirer à la « gloire des Brébœuf et des Jogues, morts pour la « foi en Amérique. »

Le Père Souël s'inclina devant le commandant, et reprit sa place. O véritable religion! que tes dé-

lices sont puissantes sur les cœurs! que ta raison est adorable! que ta philosophie est haute et profonde! Dans celle des hommes, il manque toujours quelque chose; dans la tienne tout est surabondant. Le conseil, touché des paroles du missionnaire, croyoit sentir les inspirations de la miséricorde de Dieu.

Le Démon de l'or, envoyé par Satan, craignit l'effet du discours du Père Souël, en voyant les ames s'attendrir à la voix du juste. Cet esprit infernal, à la tête chauve, aux lèvres minces et serrées, au corps diaphane, au cœur sans pitié, à l'esprit toujours plein de nombres, au regard avide et inquiet, aux manières défiantes et cachées, cet Esprit souffle sa concupiscence sur le conseil. Aussitôt les sentiments généreux s'éteignent. Robert, Salency, Artagnan veulent répliquer au Religieux : Fébriano obtient la parole.

Né parmi les Francs sur les côtes de la Barbarie, cet aventurier, chrétien dans son enfance, ensuite parjure à l'Évangile, fut, dans l'ordre des Seyahs, disciple zélé du Coran. Jeté en Europe par un coup de la fortune, entré dans la carrière des armes, trop noble pour lui, il est redevenu extérieurement chrétien, mais il continue à détester les serviteurs du vrai Dieu, et à observer en secret les abominables lois du faux prophète. Chépar l'a rencontré dans les camps, et le traître, moitié moine, moitié soldat, a pris sur le loyal militaire l'ascendant que la bassesse exerce sur les caractères impérieux, et la finesse sur les esprits bornés. Fé-

briano dispose presque toujours de la volonté de Chépar, qui croit suivre ses propres résolutions lorsqu'il ne fait qu'obéir aux inspirations de Fébriano. Ce vagabond étoit du reste un de ces scélérats vulgaires qui ne peuvent briller au rang des grands infames, et qui meurent oubliés dans la portion obscure du crime. Jouet d'Ondouré, dont il recevoit les présents, il en avoit les vices sans en avoir le génie. Rencontré par le frère d'Amélie à la Nouvelle-Orléans, traité par lui avec hauteur dans une contention passagère, Fébriano nourrissoit déja contre René un sentiment de haine et de jalousie. Le renégat élève ainsi la voix contre le pasteur de l'Évangile :

« Les moines se devroient tenir dans leur couvent « ou avec les femmes, et laisser à l'épée le soin de l'é- « pée. Le brave commandant saura bien ce qu'il doit « faire, et sa sagesse n'a pas besoin de nos conseils. « Les Natchez sont des rebelles qui refusent de cé- « der leurs terres aux sujets du Roi. Qu'on me charge « de l'expédition, je réponds d'amener ici enchaînés, « et cet insolent Adario, et ce vieux Chactas qui « reçoit dans ce moment même un homme dont on « ignore la famille et les desseins; un homme qui « pourroit n'être que l'envoyé de quelque puissance « ennemie. »

De bruyants éclats de rire et de longs applaudissements couvrirent ce discours : les habitants de la colonie portoient aux nues l'éloquence de Fébriano. Le Père Souël, sans changer de contenance, soutint le mépris des hommes, comme il auroit reçu leurs

caresses. Mais, indigné de l'affront fait au missionnaire, d'Artaguette rompt le silence qu'il avoit gardé jusqu'alors.

A jamais cher à la France, à jamais cher à l'Amérique qui le vit tomber avec tant de gloire, ce jeune capitaine offroit en lui la loyauté des anciens jours et l'aménité des mœurs du nouvel âge. Placé entre son inclination et son devoir, il étoit malheureux aux Natchez, car avec une ame bien née, il n'avoit cependant point ce caractère vigoureusement épris du beau, qui nous précipite dans le parti où nous croyons l'apercevoir. D'Artaguette auroit été l'ennemi des extrêmes, s'il avoit pu être l'ennemi de quelque chose : il ne blâmoit, et ne louoit rien absolument; il cherchoit à amener tous les hommes à une tolérance mutuelle de leurs foiblesses; il croyoit que les sentiments de nos cœurs et les convenances de notre état se devoient céder tour à tour. C'est ainsi qu'en aimant les Sauvages, il se trouva toute sa vie engagé contre eux : tel un fleuve plein d'abondance et de limpidité, mais dont le cours n'est pas assez rapide, tourne à chaque pas dans la plaine; repoussé par les moindres obstacles, il est sans cesse obligé de remonter contre le penchant de son onde.

« Ornement de notre ancienne patrie dans cette « France nouvelle, dit d'Artaguette, s'adressant au « Père Souël, vous n'avez pas besoin d'un défenseur « tel que moi. Je supplie le commandant de prendre « le temps nécessaire pour peser les ordres qu'il « a reçus du gouverneur-général; je le supplie « d'accepter le calumet de paix des Sauvages. Le

« vénérable missionnaire, rempli de sagesse et « d'expérience, ne peut avoir fait des objections « tout-à-fait indignes d'être examinées. Il ne m'ap- « partient point de juger les deux premiers Sachems « des Natchez, encore moins ce jeune voyageur qui « ne devoit guère s'attendre à trouver son nom mêlé « à nos débats : il me semble téméraire de hasarder « légèrement une opinion sur l'honneur d'un homme, « surtout quand cet homme est François. »

La noble simplicité avec laquelle d'Artaguette prononça ce peu de paroles charma le conseil sans le convaincre. On attendoit avec inquiétude la décision du commandant. Incapable de la moindre bassesse, plein de probité et d'honneur, Chépar commettoit cependant une foule d'injustices qui ne sortoient point de la droiture de son cœur, mais de la foiblesse de sa tête. Il blâma Fébriano d'avoir violé l'ordre et la discipline en parlant avant son supérieur, le capitaine d'Artaguette, mais il reprocha à celui-ci sa tiédeur et sa modération.

« Ce n'est pas ainsi, s'écria-t-il, qu'on servoit à « Malplaquet et à Denain, lorsque j'enlevai un dra- « peau à l'ennemi, et que je reçus un coup de feu « dans la poitrine. Les Villars auroient été bien éton- « nés de tous ces beaux discours de la jeunesse « actuelle; les Marlborough, qu'avoient élevés les « Turenne, auroient eu bon marché d'une armée « d'orateurs, et n'auroient pas acheté si cher leurs « victoires. »

Chépar s'emporta contre les chefs des Sauvages, soutint qu'Ondouré étoit le seul Indien attaché

aux François, quel que fût d'ailleurs le dernier discours prononcé par cet Indien, discours que Chépar prenoit pour une ruse d'Ondouré. Le commandant menaça de sa surveillance et de sa colère ces Européens sans aveu qui venoient, disoit-il, s'établir au Nouveau-Monde. Mais enfin les ordres du gouverneur de la Louisiane n'étoient pas assez précis pour établir immédiatement la colonie sur les terres des Natchez : Chépar donc consentit à recevoir le calumet de paix, et à prolonger les trêves.

C'étoit ainsi que la fatalité attachée aux pas de René le poursuivoit au delà des mers : à peine avoit-il dormi deux fois sous le toit d'un Sauvage, que les passions et les préjugés commençoient à se soulever contre lui chez les François et les Indiens. Les Esprits de ténèbres profitoient du malheur du frère d'Amélie, pour étendre ce malheur sur tout ce qui environnoit la victime : poussant Ondouré à la tentative d'un premier forfait, ils grossirent le germe des divisions.

Lorsqu'un sanglier, la terreur des forêts, a découvert une laie avec son amant sauvage, excité par l'amour, le monstre hérisse ses soies, creuse la terre avec la double corne de son pied, et, blessant de ses défenses le tronc des hêtres, se cache pour fondre sur son rival : ainsi Ondouré, transporté de jalousie par le récit de la Renommée, cherche et trouve le lieu écarté qui doit lui livrer l'Européen dont les maléfices ont déja troublé le cœur de Céluta.

Entre la cabane de Chaotas et celle d'Outougamiz

s'élevoit un bocage de smilax, qui répandoit une ombre noire sur la terre; les chênes verts dont il étoit surmonté en augmentoient les ténèbres. Le frère d'Amélie, revenant de prêter le serment de l'amitié, s'étoit assis auprès d'une source qui couloit parmi ce bois : ainsi que l'Arabe accablé par la chaleur du jour s'arrête au puits du Chameau, René s'étoit reposé sur la mousse qui bordoit la fontaine. Soudain un cri perce les airs : c'était ce cri de guerre des Sauvages, dont il est impossible de peindre l'horreur; cri que la victime n'entend presque jamais, car elle est frappée de la hache au moment même : tel le boulet suit la lumière; tel le cri du fils de Pélée retentit aux rives du Simoïs, lorsque le héros, la tête surmontée d'une flamme, s'avança pour sauver le corps de Patrocle; les bataillons se renversèrent, les chevaux effrayés prirent la fuite, et douze des premiers Troyens tombèrent dans l'éternelle nuit.

C'en étoit fait des jours du frère d'Amélie, si les Esprits attachés à ses pas ne l'avoient eux-mêmes sauvé du coup fatal, afin que sa vie prolongée devînt encore plus malheureuse, plus propre à servir les desseins de l'Enfer. Docile aux ordres de Satan, la Nuit, toujours cachée dans ces lieux, détourna elle-même la hache qui, sifflant à l'oreille de René, alla s'enfoncer dans le tronc d'un arbre.

A cette attaque imprévue, René se lève. Furieux d'avoir manqué le but, Ondouré se précipite, le poignard à la main, sur le frère d'Amélie et le blesse au dessous du sein. Le sang s'élance en jet de

pourpre, comme la liqueur de Bacchus jaillit sous le fer dont une troupe de joyeux vignerons, a percé un vaste tonneau.

René saisit la main meurtrière, et veut en arracher le poignard; Ondouré résiste, jette son bras gauche autour du frère d'Amélie, essaie de l'ébranler et de le précipiter à terre. Les deux guerriers se poussent et se repoussent, se dégagent et se reprennent, font mille efforts, l'un pour dominer son adversaire, l'autre pour conserver son avantage. Leurs mains s'entrelacent sur le poignard que celui-ci veut garder, que celui-là veut saisir. Tantôt ils se penchent en arrière, et tâchent par de mutuelles secousses de s'arracher l'arme fatale; tantôt ils cherchent à s'en rendre maîtres, en la faisant tourner comme le rayon de la roue d'un char, afin de se contraindre à lâcher prise par la douleur. Leurs mains tordues s'ouvrent et changent adroitement de place sur la longueur du poignard; leur genou droit plie, leur jambe gauche s'étend en arrière, leur corps se penche sur un côté, leurs têtes se touchent et mêlent leurs chevelures en désordre.

Tout à coup se redressant, les adversaires s'approchent poitrine contre poitrine, front contre front: leurs bras tendus s'élèvent au dessus de leurs têtes, et leurs muscles se dessinent comme ceux d'Hercule et d'Antée. Dans cette lutte, leur haleine devient courte et bruyante; ils se couvrent de poussière, de sang et de sueur: de leurs corps meurtris s'élève une fumée, comme cette vapeur d'été que le soir fait sortir d'un champ brûlé par le soleil.

Sur les rivages du Nil ou dans les fleuves des Florides, deux crocodiles se disputent au printemps une femelle brillante : les rivaux s'élancent des bords opposés du fleuve, et se joignent au milieu. De leurs bras, ils se saisissent ; ils ouvrent des gueules effroyables ; leurs dents se heurtent avec un craquement horrible ; leurs écailles se choquent comme les armures de deux guerriers ; le sang coule de leurs mâchoires écumantes, et jaillit en gerbes de leurs naseaux brûlants : ils poussent de sourds mugissements semblables au bruit lointain du tonnerre. Le fleuve, qu'ils frappent de leur queue, mugit autour de leurs flancs comme autour d'un vaisseau battu par la tempête. Tantôt ils s'abîment dans des gouffres sans fond, et continuent leur lutte au voisinage des enfers ; un impur limon s'élève sur les eaux ; tantôt ils remontent à la surface des vagues, se chargent avec une furie redoublée, s'enfoncent de nouveau dans les ondes, reparoissent, plongent, reviennent, replongent, et semblent vouloir éterniser leur épouvantable combat : tels se pressent les deux guerriers, tels ils s'étouffent dans leurs bras serrés par les nœuds de la colère. Le lierre s'unit moins étroitement à l'ormeau, le serpent au serpent, la jeune sœur au cou d'une sœur chérie, l'enfant altéré à la mamelle de sa mère. La rage des deux guerriers monte à son comble. Le frère d'Amélie combat en silence son rival qui lui résiste en poussant des cris. René, plus agile, a la bravoure du François ; Ondouré, plus robuste, a la férocité du Sauvage.

L'Éternel n'avoit point encore pesé dans ses balances d'or, la destinée de ces guerriers; la victoire demeuroit incertaine. Mais enfin le frère d'Amélie rassemble toutes ses forces, porte une main à la gorge du Natchez, soulève ses pieds avec les siens, lui fait perdre à la fois l'air et la terre, le pousse d'une poitrine vigoureuse, l'abat comme un pin et tombe avec lui. En vain Ondouré se débat : René le tient sur ses genoux et le menace de la mort avec le poignard arraché à une main déloyale. Déja généreux par la victoire, le frère d'Amélie sent sa colère expirer : un pêcher couvert de ses fleurs, au milieu des plaines de l'Arménie, cache un moment sa beauté dans un tourbillon de vent, mais il reparoît avec toutes ses graces lorsque le tourbillon est passé, et le front de l'arbre charmant sourit immobile dans la sérénité des airs : ainsi René reprend sa douceur et son calme. Il se relève, et tendant la main au Sauvage : « Malheureux, lui dit-il, que t'ai-je « fait ? » René s'éloigne, et laisse Ondouré livré non à ses remords, mais au désespoir d'avoir été vaincu et désarmé.

LIVRE QUATRIÈME.

L'Ange protecteur de l'Amérique, qui montoit vers le soleil, avoit découvert le voyage de Satan et du Démon de la Renommée : à cette vue, poussant un soupir, il précipite le mouvement de ses ailes. Déja il a laissé derrière lui les planètes les plus éloignées de l'œil du monde ; il traverse ces deux globes que les hommes, plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, profanèrent par les noms de Mercure et de Vénus. Il entre ensuite dans ces régions où se forment les couleurs du soleil couchant et de l'aurore ; il nage dans les mers d'or et de pourpre ; et sans en être ébloui, les regards fixés sur l'astre du jour, il surgit à son orbite immense.

Uriel l'aperçoit ; après l'avoir salué du salut majestueux des Anges, il lui dit :

« Esprit diligent, que le Créateur a placé à la « garde d'une des plus belles parties de la terre, je « connois le sujet qui vous amène : tandis que vous « remontiez jusqu'à moi, l'Ange de la Croix, du sud, « descendoit sur ce soleil, pour m'apprendre qu'il « avoit vu Satan et sa compagne s'élancer du pôle « du midi. J'aurois déja communiqué cette nouvelle « aux Archanges des soleils les plus reculés, si je « n'avios aperçu deux illustres voyageuses qui vien- « nent comme vous de la terre, et qui bientôt arri- « veront à nous : elles continueront ensuite leur

« route vers les tabernacles éternels. Reposez-vous « donc en les attendant ici; il n'y a point d'Ange qui « ne soit effrayé de la course à travers l'infini : les « deux saintes pourront se charger de votre mes- « sage; elles témoigneront de votre vigilance, et « vous redescendrez au poste où vous rappelle l'au- « dace du Prince des ténèbres. »

L'Ange de l'Amérique répondit : « Uriel, ce n'est « pas sans raison que l'on vous loue dans les parvis « célestes : vos paroles sont véritablement pleines « de sagesse, et les yeux dont vous êtes couvert ne « vous laissent rien ignorer. Vous daignerez donc « rendre compte de mon zèle ? vous savez que les « flèches du Très-Haut sont terribles, et qu'elles dé- « vorent les coupables. Puisque les deux patronnes « des François s'élèvent aux sanctuaires sublimes, « dans le même dessein qui m'a conduit à l'astre « dont vous dirigez le cours, je vais retourner à la « terre. J'aurai peut-être à livrer des combats, car « Satan semble avoir pris une force nouvelle. »

Uriel repartit : « Ne craignez point cet Archange; « le crime est toujours foible, et Dieu vous enverra « sa victoire. Votre empressement est digne d'éloges, « mais vous pouvez vous arrêter un moment pour « délasser vos ailes. »

En parlant ainsi, l'Ange du soleil présenta à celui de l'Amérique une coupe de diamant, pleine d'une liqueur inconnue; ils y mouillèrent leurs lèvres, et les dernières gouttes du nectar, tombées en rosée sur la terre, y firent naître une moisson de fleurs.

L'Ange de l'Amérique, regardant les champs du soleil, dit à Uriel : « Brûlant Chérubin, si toutefois « ma curiosité n'est point déplacée, et qu'il soit « permis à un Ange de mon rang de connoître de « tels secrets, ce qu'on dit de l'astre auquel vous « présidez, est-il vrai, ou n'est-ce qu'un bruit né de « l'ignorance humaine ? »

Uriel, avec un sourire paisible :

« Esprit rempli de prudence, votre curiosité n'a « rien d'indiscret, puisque vous n'avez pour but « que de glorifier l'œuvre du Père, cet œuvre que « le Fils conserve et que l'Esprit vivifie. Je puis aisé« ment vous satisfaire.

« Non, cet astre qui sert de marche-pied à l'Éter« nel ne fut point formé comme se le figurent les « hommes. Lorsque la création sortit du néant à la « Parole éternelle, et que le Ciel eut célébré le soir « et le matin du premier jour, la clarté émanée du « Saint des saints faisoit seule la lumière du monde.

« Mais cette lumière, toute tempérée qu'elle pou« voit être, trop forte encore pour l'univers, mena« çoit de le consumer. Emmanuel pria Jéhova de « reployer ses rayons, et de n'en laisser échapper « qu'un seul. Le Fils prit ce rayon dans sa main, le « rompit, et du brisement, s'échappa une goutte de « feu que le Fils nomma Soleil.

« Alors brilla dans les cieux ce luminaire qui lie « les planètes autour de lui, par les fils invisibles « qu'il tire sans interruption de son sein inépuisable. « Je reçus l'ordre de m'asseoir à son foyer, moins « pour veiller à la marche des sphères que pour

« empêcher leur destruction : car, lorsque Jéhova, « rentré dans la profondeur de son immensité, ap- « pelle à lui ses deux autres Principes, lorsqu'il en- « fante avec eux ces pensées qui donnent la vie à « des millions d'ames et de mondes, dans ces mo- « ments de conception du Père, il sort de tels feux « du Tabernacle, que tout ce qui est créé seroit « dévoré. Placé au centre du Soleil, je me hâte d'é- « tendre mes ailes et de les interposer entre la créa- « tion et l'effusion brûlante, afin de prévenir l'em- « brasement des globes. L'ombre de mes ailes forme « dans l'astre du jour ces taches que les hommes « découvrent, et que, dans leur science vaine, ils « ont diversement expliquées. »

Ainsi s'entretenoient les deux Anges, et cependant Catherine des Bois et Geneviève touchoient au disque du soleil.

Peuple guerrier et plein de génie, François! c'est sans doute un esprit puissant, un conquérant fameux qui protége du haut du Ciel votre double empire? Non! c'est une bergère en Europe, une fille sauvage en Amérique! Geneviève du hameau de Nanterre, et vous Catherine des bois canadiens, étendez à jamais votre houlette et votre crosse de hêtre sur ma patrie; conservez-lui cette naïveté, ces graces naturelles qu'elle tient sans doute de ses patronnes!

Née d'une mère chrétienne et d'un père idolâtre, sous le toit d'écorce d'une famille indienne, Catherine, élevée dans la religion de sa mère, annonça dès son enfance que l'époux céleste l'avoit réservée

pour ses chastes embrassements. A peine avoit-elle accompli quatre lustres qu'elle fut appelée dans ces domaines incorruptibles, où les Anges célèbrent incessamment les noces de ces femmes qui ont divorcé avec la Terre pour s'unir au Ciel. Les vertus de Catherine resplendirent après sa mort; Dieu couvrit son tombeau de miracles riches et éclatants, en proportion de la pauvreté et de l'obscurité de la Sainte ici-bas. Elle fut publiquement honorée comme patronne du Canada; on lui rendit un culte au bord d'une fontaine, sous le nom de la *Bonne Catherine des Bois*. Cette Vierge ne cesse de veiller au salut de la Nouvelle-France et de s'intéresser aux habitants du désert. Elle revenoit alors du séjour des hommes avec Geneviève.

Les patronnes des fils de saint Louis s'étoient alarmées des malheurs dont Satan menaçoit l'empire françois en Amérique : un même mouvement de charité les emportoit aux célestes habitacles pour implorer la miséricorde de Marie. Tristes autant que des substances spirituelles peuvent ressentir notre douleur, elles versoient ces larmes intérieures dont Dieu a fait présent à ses élus; elles éprouvoient cette sorte de pitié que l'Ange ressent pour l'homme, et qui, loin de troubler la pacifique Jérusalem, ne fait qu'ajouter aux félicités qu'on y goûte.

Geneviève porte encore dans sa main sa houlette garnie de guirlandes de lierre, mais cette houlette est plus brillante que le sceptre d'un monarque de l'Orient. Les roses qui couronnent le front de la fille des Gaules ne sont plus les roses fugitives

dont la bergère se paroit aux champs de Lutèce; ce sont ces roses qui ne se fanent jamais, et qui croissent dans des campagnes merveilleuses, sur les pas de l'Agneau sans tache. Geneviève! une nue blanche forme ton vêtement; des cheveux d'un or fluide accompagnent divinement ta tête : à travers ton immortalité on reconnoît les graces pleines d'amour, les charmes indicibles d'une vierge françoise!

Plus simple encore que la patronne de la France policée, est peut-être la patronne de la France sauvage. Catherine brille de cet éclat qui apparut en elle lorsqu'elle eut cessé d'exister. Les Fidèles accourus à sa couche de mort lui virent prendre une couleur vermeille, une beauté inconnue qui inspiroit le goût de la vertu et le désir d'être saint. Catherine retient, avec la transparence de son corps glorieux, la tunique indienne et la crosse du labour: fille de la solitude, elle aime celui qui se retira au désert avant de s'immoler au salut des hommes.

Ainsi voyagent ensemble les deux Saintes; l'une qui sauva Paris d'Attila, Geneviève qui précéda le premier des rois très chrétiens, qui, dans une longue suite de siècles, opposa l'obscurité et la vertu de ses cendres à toutes les pompes et à toutes les calamités de la monarchie de Clovis; l'autre qui ne devança sur la terre que de peu d'années le dernier des rois très chrétiens [1], Catherine qui ne sait que l'histoire de quelques apôtres de la Nouvelle-France, semblables à ceux que vit la pas-

[1] Ceci est dit, par emphase, de la mort de Louis XVI. J'écrivois un an après la mort du Roi-Martyr.

tourelle de Nanterre, lorsque l'Évangile pénétra dans les vieilles Gaules.

Les épouses du Seigneur se chargèrent du message de l'Ange de l'Amérique, qui se précipita aussitôt sur la terre, tandis qu'elles continuèrent leur route vers le firmament.

Dans un champ du soleil, dans des prairies dont le sol semble être de calcédoine, d'onyx et de saphir, sont rangés les chars subtils de l'ame, chars qui se meuvent d'eux-mêmes et qui sont faits de la même manière que les étoiles [1]. Les deux Saintes se placent l'une auprès de l'autre sur un de ces chars. Elles quittent l'astre de la lumière, s'élèvent par un mouvement plus rapide que la pensée, et voient bientôt le soleil suspendu au dessous d'elles dans les espaces, comme une étoile imperceptible.

Elles suivent la route tracée en losange de lumière par les esprits des Justes qui, dégagés des chaînes du corps, s'envolent au séjour des joies éternelles. Sur cette route passoient et repassoient des ames délivrées, ainsi qu'une multitude d'Anges : ces Anges descendoient vers les mondes pour exécuter les ordres du Très-Haut, ou remontoient à lui, chargés des prières et des vœux des mortels.

Bientôt les Saintes arrivent à cette terre qui s'étend au dessous de la région des étoiles, et d'où l'on découvre le soleil, la lune et les planètes tels qu'ils sont en réalité, sans le milieu grossier de l'air qui les déguise aux yeux des hommes. Douze bandes de différente couleur [2] composent cette terre épu-

[1] Platon. [2] *Idem*.

rée, dont la nôtre est le sédiment matériel : l'une de ces bandes est d'un pourpre étincelant, l'autre d'un vif azur, une troisième d'un blanc de neige : ces couleurs surpassent en éclat celles de notre peinture, qui n'en sont que les ombres.

Catherine et Geneviève traversent cette zone sans s'arrêter, et bientôt elles entendent cette harmonie des sphères que l'oreille ne sauroit saisir, et qui ne parvient qu'au sens intérieur de l'ame. Elles entrent dans la région des étoiles qu'elles voient comme autant de soleils, avec leurs systèmes de planètes tributaires. Grandeur de Dieu! qui pourra te comprendre? Déja les Saintes s'approchent de ces premiers mondes placés à des distances que la balle poussée par le salpètre mettroit des millions d'années à franchir; et cependant les deux vierges ne sont que sur les plus lointaines limites du royaume de Jéhova, et des soleils après des soleils émergent de l'immensité, et des créations inconnues succèdent à des créations plus inconnues encore!

Un homme qui, pour comprendre l'infini, se plaçant en imagination au milieu des espaces, chercheroit à se représenter l'étendue suivie de l'étendue, des régions qui ne commencent et ne finissent en aucun lieu, cet homme saisi de vertiges, détourneroit sa pensée d'une entreprise si vaine : tels seroient mes inutiles efforts, si j'essayois de tracer la route que parcouroient Geneviève et Catherine. Tantôt elles s'ouvrent une voie au travers des sables d'étoiles; tantôt elles coupent les cercles ignorés où les comètes promènent leurs pas vagabonds. Les

deux Saintes croient avoir fait des progrès, et elles ne touchent encore qu'à l'essieu commun de tous les univers créés[1].

Cet axe d'or vivant et immortel voit tourner tous les mondes autour de lui dans des révolutions cadencées. A distance égale, le long de cet axe, sont assis trois Esprits sévères : le premier est l'Ange du passé, le second l'Ange du présent, le troisième l'Ange de l'avenir. Ce sont ces trois Puissances qui laissent tomber le temps sur la terre, car le temps n'entre point dans le ciel et n'en descend point. Trois Anges inférieurs, semblables aux fabuleuses Sirènes pour la beauté de la voix, se tiennent aux pieds de ces trois premiers Anges et chantent de toutes leurs forces : le son que rend l'essieu d'or du monde en tournant sur lui-même accompagne leurs hymnes. Ce concert forme cette triple voix du temps qui raconte le passé, le présent et l'avenir, et que des sages ont quelquefois entendue sur la terre, en approchant l'oreille d'un tombeau durant le silence des nuits.

Le char subtil de l'ame vole encore : les épouses de Jésus-Christ abordent à ces globes où se pressent les ames des hommes que l'Éternel créa par sa seconde idée, après avoir pensé les anges[2]. Dieu forma à la fois tous les exemplaires des ames humaines, et les distribua dans diverses demeures, où ils attendent le moment qui les doit unir à des corps ter-

[1] Platon.

[2] Doctrine de quelques Pères de l'Église.

restres. La création fut une et entière. Dieu n'admet point de succession pour produire.

Les chastes pélerines furent émues au spectacle de ces ames égales en innocence qui devoient devenir inégales par le péché; les unes restant immaculées, les autres portant la marque des clous avec lesquels les passions les attacheroient un jour au sang et à la chair[1].

Par delà ces globes où sommeillent les ames qui n'ont point encore subi la vie mortelle, se creuse la vallée où elles doivent revenir pour être jugées, après leur passage sur la terre. Les Saintes aperçoivent dans la formidable Josaphat le cheval pâle monté par la Mort, les sauterelles au visage d'homme, aux dents de lion, aux ailes bruyantes comme un chariot de bataille. Là, paroissent les sept Anges avec les sept coupes pleines de la colère de Dieu; là se tient la femme assise sur la bête de couleur écarlate, au front de laquelle est écrit *mystère*. Le puits de l'Abîme fume à l'une des extrémités de la vallée, et l'Ange du jugement approchant peu à peu la trompette de ses lèvres, semble prêt à la remplir du souffle qui doit dire aux morts : « *Levez-vous!* »

En sortant de la mystique vallée, Geneviève et Catherine entrèrent enfin dans ces régions où commencent les joies du Ciel. Ces joies ne sont pas, comme les nôtres, sujettes à fatiguer et à rassasier le cœur; elles nourrissent, au contraire, dans celui

[1] Plusieurs Pères de l'Église ont soutenu ces doctrines qui ne sont pas ici règle de foi, mais matière de poésie.

qui les goûte, une soif insatiable de les goûter encore.

A mesure que les patronnes de la France approchent du séjour de la Divinité, la clarté et la félicité redoublent. Aussitôt qu'elles découvrent les murs de la Jérusalem céleste, elles descendent du char et se prosternent comme des pélerines aux champs de la Judée, lorsque, dans la splendeur du Midi, Sion se montre tout à coup à leur foi ardente. Geneviève et Catherine se relèvent, et glissant dans un air qui n'est point un air, mais qu'il faut appeler de ce nom pour se faire comprendre, elles entrent par la porte de l'Orient. Au même instant le bienheureux Las Casas et les martyrs canadiens, Brebœuf et Jogues se pressent sur les pas de Catherine. Toujours brûlés de charité pour les Indiens, ils ne cessent de veiller à leur salut. Par un effet de la gloire de Dieu, plus ces Confesseurs ont souffert de leurs ingrats néophytes, plus ils les chérissent. Las Casas adressant la parole à la patronne de la France nouvelle :

« Servante du Seigneur, quelque péril menace« roit-il nos frères des terres américaines? La tris« tesse de votre visage, et celle qui respire sur le « front de Geneviève, me feroient craindre un mal« heur. Nous avons été occupés à chanter la création « du monde, et je n'ai pu descendre aux régions « sublunaires. »

« Protecteur des cabanes, répondit Catherine, « votre bonté ne s'est point en vain alarmée. Satan « a déchaîné l'Enfer sur l'Amérique : les François et

« leurs frères Sauvages sont menacés. L'Ange gar-
« dien du Nouveau-Monde s'est vu forcé de monter
« vers Uriel pour l'instruire des attentats des esprits
« pervers. Je viens, chargée de son message avec la
« vierge de la Seine, supplier Marie d'intercéder au-
« près du Rédempteur. Prélat, et vous Confesseurs
« de la foi, joignez-vous à nous : implorons la misé-
« ricorde divine. »

Tandis que la fille des torrents parloit de la sorte, les Saints, les Anges, les Archanges, les Séraphins et les Chérubins, rassemblés autour d'elles, ressen toient une religieuse douleur. Las Casas, et les Missionnaires canadiens tout resplendissants de leurs plaies, se réunissent aux deux illustres femmes. Voici venir le saint roi Louis, la palme à la main, qui se met à la tête des enfants de la France, et dirige les suppliants vers les tabernacles de Marie. Ils s'avancent au milieu des chœurs célestes, à travers les champs qu'habitent à jamais les hommes qui ont pratiqué la vertu.

Les eaux, les arbres, les fleurs de ces champs inconnus, n'ont rien qui ressemble aux nôtres, hors les noms : c'est le charme de la verdure, de la solitude, de la fraîcheur de nos bois, et pourtant ce n'est pas cela ; c'est quelque chose qui n'a qu'une existence insaisissable.

Une musique qu'on entend partout, et qui n'est nulle part, ne cesse jamais dans ces lieux : tantôt ce sont des murmures comme ceux d'une harpe éolienne que la foible haleine du zéphyr effleure pendant une nuit de printemps ; tantôt l'oreille d'un

mortel croiroit ouïr les plaintes d'une harmonica divine, ces vibrations qui n'ont rien de terrestre, et qui nagent dans la moyenne région de l'air. Des voix, des modulations brillantes sortent tout à coup du fond des forêts célestes, puis dispersés par le souffle des Esprits, ces accents semblent avoir expiré. Mais bientôt une mélodie confuse se relève dans le lointain, et l'on distingue ou les sons veloutés d'un cor sonné par un Ange, ou l'hymne d'un Séraphin qui chante les grandeurs de Dieu au bord du fleuve de vie.

Un jour grossier comme ici-bas n'éclaire point ces régions; mais une molle clarté tombant sans bruit sur les terres mystiques s'y fond pour ainsi dire comme une neige, s'insinue dans tous les objets, les fait briller de la lumière la plus suave, leur donne à la vue une douceur parfaite. L'éther, si subtil, seroit encore trop matériel pour ces lieux: l'air qu'on y respire est l'amour divin lui-même; cet air est comme une sorte de mélodie visible qui remplit à la fois de splendeur et de concerts toutes les blanches campagnes des ames.

Les passions, filles du temps, n'entrent point dans l'immortel Éden. Quiconque apprenant de bonne heure à méditer et à mourir, s'est retiré au tombeau, pur des infirmités du corps, s'envole au séjour de vie. Délivrée de ses craintes, de son ignorance, de ses tristesses, cette ame dans des ravissements infinis, contemple à jamais ce qui est vrai, divin, immuable et au dessus de l'opinion: toutefois si elle n'a plus les passions du monde, elle con-

serve le sentiment de ses tendresses. Seroit-il de véritable bonheur sans le souvenir des personnes qui nous furent chères, sans l'espoir de les voir se réunir à nous? Dieu, source d'amour, a laissé aux prédestinés toute la sensibilité de leur cœur, en ôtant seulement à cette sensibilité ce qu'elle peut avoir de foible : les plus heureux, comme les plus grands saints, sont ceux qui ont le plus aimé.

Ainsi s'écoulent rapidement les siècles des siècles. Les élus existent, pensent, et voient tout en Dieu : la félicité dont cette union les remplit est délectable. A la source de la vraie science, ils y puisent à longs traits, et pénètrent dans les artifices de la sagesse. Quel spectacle merveilleux ! et que l'éternité même, passée dans de telles extases, doit être courte !

Les secrets les plus cachés et les plus sublimes de la nature sont découverts à ces hommes de vertu. Ils connoissent les causes du mouvement de l'abîme et de la vie des mers ; ils voient l'or se filtrer dans les entrailles de la terre ; ils suivent la circulation de la sève dans les canaux des plantes ; et l'hysope et le cèdre ne peuvent dérober à l'œil du saint la navette qui croise la trame de leurs feuilles, et le tissu de leur écorce.

Mais que dis-je ! ce ne sont point de si curieux secrets, qui occupent uniquement les bienheureux : Jéhova leur donne d'autres joies et d'autres spectacles. Ils embrassent de leurs regards les cercles sur lesquels roulent les astres divers ; ils connoissent la loi qui gouverne les globes, qui les chasse ou les

attire; ils découvrent les chaînes qui retiennent ces globes, et viennent aboutir à la main de Dieu; chaînes que son doigt pourroit rompre avec la facilité de l'ouvrier qui brise une soie. Les élus voient les comètes accourir aux pieds du Très-Haut, recevoir ses ordres et partir avec des yeux rougis et une chevelure flamboyante, pour fracasser quelque monde. O Paradis! ton chantre ne peut suffire à peindre tes grandeurs! O Vertu! prête-moi tes ailes pour atteindre à ces régions de béatitude! Déserts et vous rochers! venez à moi! prenez-moi dans votre sein, afin que, nourri loin de la corruption des hommes, je puisse, au sortir de cette misérable vie, monter au séjour de l'éternelle science et de la souveraine beauté!

Dans les régions de la grace et de l'amour, le saint roi, et les saintes patronnes de la France, vont chercher le trône de Marie. Un chant séraphique leur annonce le lieu où réside la Vierge qui renferma dans son flanc celui que l'univers ne peut contenir. Ils découvrent dans une crèche resplendissante, au milieu des anges en adoration, au milieu d'un nuage d'encens et de fleurs, la libératrice du monde, ornée des sept dons du Saint-Esprit. Seule de tous les justes, Marie a conservé un corps. Une tendre compassion pour les hommes dont elle fut la fille, une patience, une douceur sans égale, rayonnent sur le front de la mère du Sauveur.

Geneviève, Catherine, Louis, roi dans le ciel comme sur la terre, le bienheureux Las Casas, les saints martyrs de la Nouvelle-France, s'avancent

au milieu de la foule céleste qui, s'entr'ouvrant sur leur passage, les laisse approcher du trône de Marie; ils s'y prosternent. Catherine :

« Marie d'Emmanuel ! seconde Ève, reine dont je « suis la plus indigne des servantes, prenez pitié « d'un peuple prêt à périr. Le serpent dont vous « avez écrasé la tête, est retourné au monde pour « persécuter les hommes, et surtout l'empire nou- « veau de saint Louis. O Marie ! recevez les humbles « vœux de la fille d'une nouvelle Église, de la pre- « mière vierge consacrée au bord du torrent ! écou- « tez la prière de cette autre vierge et de ces saints, « profondément humiliés à vos pieds ! »

Divine Mère de Dieu, vous ouvrîtes vos lèvres : un parfum délicieux remplit l'immensité du ciel. Telles furent vos paroles :

« Vierge du désert, charitables patronnes des « deux Frances, saint roi, miséricordieux prélat, et « vous courageux martyrs, vos prières ont trouvé « grace à mon oreille : je vais monter au trône de « mon fils. »

Elle dit et part comme une colombe qui prend son vol. Ses yeux sont levés vers le séjour du Christ, ses bras sont déployés en signe d'oraison, ses cheveux flottent portés par des faces de Chérubins d'une beauté incomparable. Les plis de la tunique dont elle se revêtoit sur la terre enveloppent ses pieds qui se découvrent à travers le voile immortalisé. Les vierges et les saints tombés à genoux, regardent éblouis son ascension : Gabriel précède la consolatrice des affligés, en chantant la Salutation

que les échos sacrés répètent. Moins ravissant étoit dans l'antiquité ce mode de musique, expression du charme d'un ciel où le génie de la Grèce se marioit à la beauté de l'Asie.

Marie approche du Calvaire immatériel : l'aspect du paradis commence à prendre une majesté plus terrible. Là, aucun saint, quelle que soit l'élévation de son bonheur et de ses vertus, ne peut paroître; là, les Anges, les Archanges, les Trônes, les Dominations, les Séraphins, n'osent errer: les seuls Chérubins, premiers nés des Esprits, peuvent supporter l'ardeur du sanctuaire où réside Emmanuel. Dans ces abîmes flottent des visions comme celle qui réveilla Job au milieu de la nuit, et qui fit hérisser le poil de sa chair : les unes ont quatre têtes et quatre ailes, les autres ne sont qu'une main, la main qui saisit Ézéchiel par les cheveux, ou qui traça les mots inexplicables au festin de Balthazar. Ces lieux sont obscurs à force de lumière, et le foudre à trois pointes les sillonne.

Un rideau, dont celui qui déroboit l'arche aux regards des Hébreux fut l'image, sépare les régions inférieures du Ciel, de ces régions sublimes; toute la puissance réunie des hommes et des Anges n'en pourroit soulever un pli : la garde en est confiée à quatre Chérubins armés d'épées flamboyantes. A peine ces ministres du Très-Haut ont aperçu la fille de David, qu'ils s'inclinent, et la Charité ouvre sans effort le rideau de l'éternité. Le Sauveur apparoît à Marie : il est assis sur une tombe immortelle à travers laquelle il communique avec les hommes.

Marie, saisie d'un saint respect, touche à cet autel de l'Agneau : elle y présente ses vœux et ceux de la terre, que le Christ à son tour va porter aux pieds du Père tout-puissant. Qui pourroit redire l'entretien de Marie et d'Emmanuel ? Si la femme a pour son enfant des expressions si divines, qu'étoient-ce que les paroles de la mère d'un Dieu, d'une mère qui avoit vu mourir son fils sur la croix, et qui le retrouvoit vivant d'une vie éternelle ? Que devoient être aussi les paroles d'un fils et d'un Dieu ? Quel amour filial, quels embrassements maternels ! Un seul moment d'une pareille félicité suffiroit pour anéantir dans l'excès du bonheur tous les mondes.

Le Christ sort de son trône, avec un labarum de feu, qui se forme soudainement dans sa main ; sa mère reste au sanctuaire de la croix. Marie elle-même ne pourroit entrer dans ces profondeurs du Père, où le Fils et l'Esprit se plongent. Dans le tabernacle le plus secret du Saint des saints, sont les trois idées existantes d'elles-mêmes, exemplaires incréés de toutes les choses créées. Par un mystère inexplicable, le chaos se tient caché derrière Jéhova. Lorsque Jéhova veut former quelque monde, il appelle devant lui une petite partie de la Matière, laissant le reste derrière lui, car la Matière s'animeroit à la fois si elle étoit exposée aux regards de Dieu.

Une voix unique fait retentir éternellement une parole unique autour du Saint des saints. Que dit-elle ?

LIVRE CINQUIÈME.

L'Éternel révéla à son Fils bien-aimé ses desseins sur l'Amérique : il préparoit au genre humain, dans cette partie du monde, une rénovation d'existence. L'homme s'éclairant par des lumières toujours croissantes et jamais perdues, devoit retrouver cette sublimité première d'où le péché originel l'avoit fait descendre ; sublimité dont l'esprit humain étoit redevenu capable, en vertu de la rédemption du Christ. Cependant le souverain du Ciel permet à Satan un moment de triomphe, pour l'expiation de quelques fautes particulières. L'Enfer profitant de la liberté laissée à sa rage, saisit et fait naître toutes les occasions du mal.

Le bruit du combat d'Ondouré et du frère d'Amélie s'étoit répandu chez les Natchez. Akansie qui n'y voyoit qu'une preuve de plus de l'amour d'Ondouré pour Céluta, éprouvoit de nouvelles angoisses. Le parti des Sauvages nourri dans les sentiments d'Adario demandoit pourquoi l'on recevoit ces étrangers, instruments de trouble et de servitude ; les Indiens qui s'attachoient à Chactas louoient au contraire le courage et la générosité de leur nouvel hôte. Quant au frère d'Amélie, qui ne trouvoit ni dans les sentiments de son cœur, ni dans sa conduite, les motifs de l'inimitié d'Ondouré, il ne pouvoit comprendre ce qui avoit porté ce Sauvage

à tenter un homicide. Si Ondouré aimoit Céluta, René n'étoit point son rival : toute pensée d'hymen étoit odieuse au frère d'Amélie; à peine s'étoit-il aperçu de la passion naissante de la sœur d'Outougamiz.

Cependant le retour du Grand Chef des Natchez étoit annoncé : on entendit retentir le son d'une conque. « Guerrier blanc, dit Chactas à « son hôte, voici le Soleil : prête-moi l'appui de « ton bras, et allons nous ranger sur le passage « du chef. » Aussitôt le Sachem et René, dont la blessure n'étoit que légère, s'avancent avec la foule.

Bientôt on aperçoit le Grand-Prêtre et les deux Lévites, maîtres de cérémonies du temple du Soleil : ils étoient enveloppés de robes blanches; le premier portoit sur la tête un hibou empaillé. Ces sacrificateurs affectoient une démarche grave; ils tenoient les yeux attachés à terre et murmuroient un hymne sacré. Chactas apprit à René que le principal jongleur étoit un prêtre avide et crédule qui pouvoit devenir dangereux, à l'instigation de quelques hommes plus méchants que lui.

Après les Lévites s'avançoit un vieillard que ne distinguoit aucune marque extérieure. « Quel est, « demanda le frère d'Amélie à son hôte, quel est le « Sachem qui marche derrière les prêtres et dont « la contenance est affable et sereine ?

« Mon fils, répondit Chactas, c'est le Soleil : il est « cher aux Natchez par le sacrifice qu'il a fait à sa « patrie des prérogatives de ses aïeux. C'est un

« homme d'une douceur inaltérable, d'une patience « que rien ne peut troubler, d'une force presque « surnaturelle à supporter la douleur. Il a lassé le « temps lui-même, car il est au moment d'accomplir « sa centième année. J'ai eu le bonheur de contri- « buer avec lui et Adario à la révolution qui nous « a rendu l'indépendance. Les Natchez veulent bien « nous regarder comme leurs trois chefs, ou plutôt « comme leurs pères. »

A la suite du Soleil venoit une femme qui conduisoit par la main son jeune fils. René fut frappé des traits de cette femme, sur lesquels la nature avoit répandu une expression alarmante de passion et de foiblesse. Le frère d'Amélie la désigna au Sachem.

« Elle se nomme Akansie, répondit Chactas : nous « l'appelons la Femme-Chef : c'est la plus proche « parente du Soleil, et c'est son fils, à l'exclusion « du fils même du Soleil, qui doit occuper un jour « la place de Grand-Chef des Natchez : la succession « au pouvoir a lieu, parmi nous, en ligne féminine.

« Hélas! mon fils, ajouta Chactas, nous autres, « habitants des bois, nous ne sommes pas plus à « l'abri des passions que les hommes de ton pays. « Akansie nourrit pour Ondouré, qui la dédaigne et « la trahit, un amour criminel : Ondouré aime « Céluta, cette Indienne qui prépara ton premier « repas du matin, et qui est la sœur de ce naïf « Sauvage dont l'amitié t'a été jurée sur les débris « d'une cabane; Céluta a toujours repoussé le cœur « et la main d'Ondouré. Tu as déja éprouvé jus-

« qu'où peuvent aller les transports de la jalousie. « Si jamais Ondouré s'attachoit à Akansie, il est im-« possible de calculer les maux que produiroit une « pareille union. »

Immédiatement après la Femme-Chef marchoient les capitaines de guerre. L'un d'eux ayant touché, en passant, l'épaule de Chactas, René demanda à son père adoptif quel étoit ce Sachêm au visage maigre, dont l'air rigide formoit un si grand contraste avec l'air de bonté des autres vieillards.

« C'est le grand Adario, répondit Chactas, l'ami « de mon enfance et de ma vieillesse. Il a pour la « liberté un amour qui lui feroit sacrifier sa femme, « ses enfants et lui-même. Nous avons combattu « ensemble dans presque toutes les forêts. Il y a « cinquante ans que nous nous estimons, quoique « nous soyons presque toujours en opposition d'idées « et de desseins. Je suis le rocher, il est la plante « marine qui s'est attachée à mes flancs : les flots de « la tempête ont miné nos racines ; nous roulerons « bientôt ensemble dans l'abîme sur lequel nous « nous penchons tous deux. Adario est l'oncle de « Céluta, et lui sert de père. »

Lorsque les chefs de guerre furent passés, on vit paroître les deux officiers commis au règlement des traités, et l'édile, chargé de veiller aux travaux publics. Cet édile songeoit à se retirer, et Ondouré convoitoit sa place. Cette place, la première de l'État après celle du Grand-Chef, donnoit le droit de régence dans la minorité des Soleils. Une troupe de guerriers, appelés Allouez, qui jadis compo-

soient la garde du Soleil, fermoit le cortége; mais ces guerriers, dispersés dans les tribus, n'existoient plus comme un corps distinct et séparé.

Le Grand-Chef, accompagné de la foule, s'étant arrêté sur la place publique, Chactas se fit conduire vers lui, en poussant trois cris. Il dit alors au Soleil qu'un François demandoit à être adopté par une des tribus des Natchez. Le Grand-Chef répondit : « C'est bien, » et Chactas se retira en poussant trois autres cris un peu différents des premiers. Le frère d'Amélie apprit que l'on traiteroit de son adoption dans trois jours.

Il employa ces jours à porter de cabane en cabane les présents d'usage : les uns les reçurent, les autres les refusèrent, selon qu'ils se prononçoient pour ou contre l'adoption de l'étranger. Quand René se présenta chez les parents de Mila, la petite Indienne lui dit : « Tu n'as pas voulu que je fusse « ta femme, je ne veux pas être ta sœur; va-t'en. » La famille accepta les dons que l'enfant étoit fâché de refuser.

René offrit à Céluta un voile de mousseline qu'elle promit, en baissant les yeux, de garder le reste de sa vie : elle vouloit dire qu'elle le conserveroit pour le jour de son mariage; mais aucune parole d'amour ne sortoit de la bouche du frère d'Amélie. Céluta demanda timidement des nouvelles de la blessure de René, et Outougamiz, charmé de la valeur du compagnon qu'il s'étoit choisi, portoit avec orgueil la chaîne d'or qui le lioit à la destinée de l'homme blanc.

Le jour de l'adoption étant arrivé, elle fut accordée sur la demande de Chactas, malgré l'opposition d'Ondouré. La honte d'une défaite avoit changé en haine implacable, dans le cœur de cet homme, un sentiment de jalousie. Aussi impudent que perfide, ce Sauvage s'osoit montrer après son attentat. Les lois, chez les Indiens, ne recherchent point l'homicide : la vengeance de ce crime est abandonnée aux familles ; or René n'avoit point de famille.

Le renouvellement des trêves rendit l'adoption de René plus facile ; mais le Prince des ténèbres fit jaillir de cette solennité une nouvelle source de discorde. Au moment où l'adoption fut proclamée à la porte du temple, le jongleur dévoué à la puissance d'Akansie, et gagné par les présents d'Ondouré, annonça que le serpent sacré avoit disparu sur l'autel. La foule se retira consternée : l'adoption du nouveau fils de Chactas fut déclarée désagréable aux Génies, et de mauvais augure pour la prospérité de la nation.

En ramenant la saison des chasses, l'automne suspendit quelque temps l'effet de ces craintes superstitieuses, et de ces machinations infernales. Chactas, quoique aveugle, est désigné maître de la grande chasse du castor, à cause de son expérience et du respect que les peuples lui portoient. Il part avec les jeunes guerriers : René, admis dans la tribu de l'Aigle, et accompagné d'Outougamiz, est au nombre des chasseurs. Les pirogues remontent le Meschacebé et entrent dans le lit de l'Ohio. Pendant le cours d'une navigation solitaire, René

interroge Chactas sur ses voyages aux pays des Blancs, et lui demande le récit de ses aventures : le Sachem consentit à le satisfaire. Assis auprès du frère d'Amélie à la poupe de la barque indienne, le vieillard raconte son séjour chez Lopez, sa captivité chez les Siminoles, ses amours avec Atala, sa délivrance, sa fuite, l'orage, la rencontre du père Aubry, et la mort de la fille de Lopez[1].

« Après avoir quitté le pieux Solitaire et les cendres d'Atala, continua Chactas, je traversai des régions immenses sans savoir où j'allois : tous les chemins étoient bons à ma douleur, et peu m'importoit de vivre.

« Un jour, au lever du soleil, je découvris un parti d'Indiens qui m'eut bientôt entouré. Juge, ô René ! de ma surprise, en reconnoissant parmi ces guerriers de la nation iroquoise, Adario, compagnon des jeux de mon enfance. Il étoit allé apprendre l'art d'Areskoui[2] chez les belliqueux Canadiens, anciens alliés des Natchez.

« Je m'informai avec empressement des nouvelles de ma mère ; j'appris qu'elle avoit succombé à ses chagrins, et que ses amis lui avoient fait les dons du sommeil. Je résolus de suivre l'exemple d'Adario, de me mettre à l'école des combats chez les Cinq-Nations[3]. Mon cœur étoit animé du désir de mêler la gloire à mes regrets ; je brûlois de confondre les souvenirs de la fille de Lopez avec une action digne de sa mémoire. Déja je comptois plu-

[1] Voyez *Atala*. [2] Génie de la guerre. [3] Les Iroquois.

sieurs neiges, et je n'avois fait aucun bien. Si le Grand-Esprit m'eût appelé alors à son tribunal, comment lui aurois-je présenté le collier de ma vie, où je n'avois pas attaché une seule perle?

« Lorsque nous entrâmes dans les forêts du Canada, l'oiseau de rizière étoit prêt à partir pour le couchant, et les cygnes arrivoient des régions du nord. Je fus adopté par une des nations iroquoises. Adario et moi nous fîmes le serment d'amitié: notre cri de guerre étoit le nom d'Atala, de cette vierge tombée dans le lac de la Nuit, comme ces colombes du pays des Agniers, qui se précipitent, au coucher du soleil, dans une fontaine où elles disparoissent.

« Nous nous engageâmes, sur le bâton de nos pères, à faire nos efforts pour rendre la liberté à notre patrie, après avoir étudié les gouvernements des nations.

« Je me livrai, dans l'intervalle des combats, à l'étude des langues iroquoises ou yendates, en même temps que j'apprenois la langue polie ou la langue des traités, c'est-à-dire la langue algonquine, dont les Indiens du Nord se servent pour communiquer d'une nation à l'autre. Je m'étois approché de l'ami du père Aubry, du père Lamberville, missionnaire chez les Iroquois. Aidé de lui, je parvins à entendre et à parler facilement la langue françoise, et je m'instruisis dans l'art des colliers[1] des Blancs.

« Le Religieux me racontoit souvent les souf-

[1] L'art d'écrire, de lire, etc.

frances de ce Dieu qui s'est dévoué pour le salut du monde. Ces enseignements me plaisoient, car ils rappeloient tous les intérêts de ma vie, le père Aubry et Atala. La raison des hommes est si foible, qu'elle n'est souvent que la raison de leurs passions. Poursuivi de mes souvenirs, je cherchois à me sauver au sanctuaire de la miséricorde, comme le prisonnier racheté des flammes se réfugie à la cabane de paix.

« On commençoit à m'aimer chez les peuples; mon nom reposoit agréablement sur les lèvres des Sachems. J'avois fait quelque bruit dans les combats: c'est une malheureuse nécessité de s'habituer à la vue du sang; et ce qu'il y a de plus triste encore, diverses qualités dépendent de celle qui fait un guerrier. Il est difficile d'être compté comme homme, avant d'avoir porté les armes.

« Je vis pourtant avec horreur les supplices réservés aux victimes du sort des combats. En mémoire d'Atala, je donnai la vie et la liberté à des guerriers arrêtés de ma propre main. Et moi aussi j'avois été prisonnier, loin de la douce lumière de ma patrie!

« J'eus le bonheur d'arracher ainsi à la mort quelques François. Ononthio[1] me fit offrir en échange les dons de l'amitié; il me proposoit même une hache de capitaine parmi ses soldats. Mais comme ses paroles étoient celles du secret, et qu'il y joi-

[1] Nom que les Sauvages donnoient à tous les gouverneurs du Canada. Il signifie la *grande montagne*. Ainsi *Ononthio*-Denonville; *Ononthio*-Frontenac, etc.

gnoit des sollicitations peu justes, je priai les présents de retourner vers les richesses d'Ononthio.

« Le printemps s'étoit renouvelé autant de fois qu'il y a d'œufs dans le nid de la fauvette, ou d'étoiles à la constellation des chasseurs, depuis que j'habitois chez les nations iroquoises. Elles avoient fumé le calumet de paix avec les François. Cette paix fut bientôt rompue : Athaënsic[1] balaya les feuilles qui commençoient à couvrir les chemins de la guerre, et fit croître l'herbe dans les sentiers du commerce.

« Après divers succès on proposa une suspension d'armes; des députés furent envoyés par les Iroquois au fort Catarakoui. J'étois du nombre de ces guerriers, et je leur servois d'interprète. A peine entrés dans le fort, nous fûmes enveloppés par des soldats. Nous réclamâmes la protection du calumet de paix : le chef qui nous arrêta nous répondit que nous étions des traîtres, qu'il avoit ordre d'Ononthio de nous embarquer pour Kanata[2], d'où nous serions menés en esclavage au pays des François. On nous enleva nos haches et nos flèches; on nous serra les bras et les pieds avec des chaînes : nous fûmes jetés dans des pirogues qui nous conduisirent au port de Québec, par le fleuve Hochelaga[3]. De Kanata un large canot nous porta au delà des grandes eaux, à la contrée des mille villages, dans la terre où tu es né.

[1] Génie de la vengeance. [2] Québec.
[3] Le fleuve Saint-Laurent.

« Les cabanes[1] où nous abordâmes sont bâties sous un ciel délicieux, au fond d'un lac intérieur[2], où Michabou, Dieu des eaux, ne lève point deux fois le jour son front vert couronné de cheveux blancs, comme sur les rives canadiennes.

« Nous fûmes reçus aux acclamations de la foule. L'amas des cabanes, des grands canots et des hommes, tout ce spectacle si différent de celui de nos solitudes, confondit d'abord nos idées. Je ne commençai à voir quelque chose de distinct que lorsque nous eûmes été conduits à la hutte de l'esclavage[3].

« Peut-être, mon jeune ami, seras-tu étonné qu'après avoir été traité de la sorte, je conserve encore pour ton pays de l'attachement. Outre les raisons que je t'en donnerai bientôt, l'expérience de la vie m'a appris que les tyrans et les victimes sont presque également à plaindre, que le crime est plus souvent commis par ignorance que par méchanceté. Enfin, une chose me paroît encore certaine : le Grand-Esprit, qui mêle le bien et le mal dans sa justice, a quelquefois rendu amer le souvenir des bienfaits, et toujours doux celui des persécutions. On aime facilement son ennemi, surtout s'il nous a donné occasion de vertu ou de renommée. Tu me pardonneras ces réflexions : les vieillards sont sujets à allonger leurs propos. »

René répondit : « Chactas, si les discours que tu « vas me faire sont aussi beaux que ceux que tu

[1] Marseille. [2] La Méditerranée. [3] Les bagnes.

« m'as déja faits, le soleil pourroit finir et recom-
« mencer son tour avant que je fusse las de t'écou-
« ter. Continue à répandre dans ton récit cette
« raison tendre, cette douce chaleur des souvenirs
« qui pénètrent mon cœur. Quelle idée de la société
« dut avoir un Sauvage aux galères ! »

Chactas reprit le récit de ses aventures. Ses paroles étoient toutes naïves ; il y mêla une sorte d'aimable enjouement ; on eût dit que, par une délicatesse digne des graces d'Athènes, ce Sauvage cherchoit à rendre sa voix ingénue, pour adoucir aux oreilles de René l'histoire de l'injustice des François.

« Une forte résolution de mourir, dit-il, m'empêcha d'abord de sentir trop vivement mon malheur dans la hutte de l'esclavage : trois jours entiers nous chantâmes notre chanson de mort, moi et les autres chefs. Jusqu'alors je m'étois cru la prudence d'un Sachem, et pourtant, loin d'enseigner les autres, je reçus des leçons de sagesse.

« Un François, mon frère de chaînes, s'étoit rendu coupable d'une action qui l'avoit fait condamner au tribunal de tes vieillards. Jeune encore, Honfroy prenoit légèrement la vie. Charmé de m'entendre parler sa langue, il me racontoit ses aventures ; il me disoit : « Chactas, tu es un Sauvage, et je suis
« un homme civilisé. Vraisemblablement tu es un
« honnête homme, et moi je suis un scélérat. N'est-
« il pas singulier que tu arrives exprès de l'Amé-
« rique pour être mon compagnon de boulet en
« Europe, pour montrer la liberté et la servitude,

« le vice et la vertu, accouplés au même joug? Voilà, « mon cher Iroquois, ce que c'est que la société. « N'est-ce pas une très belle chose? mais prends « courage et ne t'étonne de rien : qui sait si un jour « je ne serai point assis sur un trône? Ne t'alarme « pas trop d'être appareillé avec un criminel au char « de la vie : la journée est courte, et la mort viendra « vite nous dételer. »

« Je n'ai jamais été si étonné qu'en entendant parler cet homme : il y avoit dans son insouciance une espèce d'horrible raison qui me confondoit. Quelle est, dis-je en moi-même, cette étrange nation, où les insensés semblent avoir étudié la sagesse, où les scélérats supportent la douleur comme ils goûteroient le plaisir? Honfroy m'engagea à lui ouvrir mon cœur : il me fit sentir qu'il y avoit lâcheté à se laisser vaincre du chagrin. Ce malheureux me persuada : je consentis à vivre, et j'engageai les autres chefs à suivre mon exemple.

« Le soir, après le travail, mes compagnons s'assembloient autour de moi, et me demandoient des histoires de mon pays. Je leur disois comment nous poursuivions les élans dans nos forêts, comment nous nous plaisions à errer dans la solitude avec nos femmes et nos enfants. A ces peintures de la liberté, je voyois des pleurs couler sur toutes les mains enchaînées. Les galériens me racontoient à leur tour les diverses causes du châtiment qu'ils éprouvoient. Il m'arriva à ce sujet une chose bizarre : je m'imaginai que ces malfaiteurs devoient être les véritables honnêtes gens de la société, puis-

qu'ils me sembloient punis pour des choses que nous faisons tous les jours sans crime dans nos bois.

« Cependant notre vêtement, et notre langage, excitoient la curiosité. Les premiers guerriers et les principales matrones nous venoient voir : lorsque nous étions au travail, ils nous apportoient des fruits et nous les donnoient en retirant la main. Le chef des esclaves nous montroit pour quelque argent; l'homme étoit offert en spectacle à l'homme.

« Nous n'étions pas sans consolations. Le Grand-Chef de la prière du village [1] nous visitoit : Ce digne pasteur, qui me rappeloit le père Aubry, nous amenoit quelquefois ses parents.

« Chactas, me disoit-il, voilà ma mère! figure-« toi que c'est la femme qui t'a nourri et qui t'a « porté dans la peau d'ours, comme nous l'appren-« nent nos missionnaires. » A ce souvenir de ma famille et des coutumes de mon pays, mon cœur étoit noyé d'amertume et de plaisir. Ce prêtre charitable nous laissoit toujours en nous quittant des pleurs pour effacer les maux de la veille, des espérances pour nous conduire à travers les maux du lendemain.

Le chef de la hutte des chaînes, dans la vue de prolonger notre existence, utile à ses intérêts, nous permettoit quelquefois de nous promener avec lui au bord de la mer.

Un soir j'errois ainsi sur les grèves : mes yeux

[1] L'évêque de Marseille.

parcourant l'étendue des flots, tâchoient de découvrir dans le lointain les côtes de ma patrie. Je me figurois que ces flots avoient baigné les rives américaines. Dans l'illusion de ma douleur, la mer me sembloit murmurer des plaintes comme celles des arbres de mes forêts ; alors je lui racontois mon malheur, afin qu'elle le redit à son tour aux tombeaux de mes pères.

« Le gardien, occupé avec d'autres guerriers, oublia de me ramener à mes chaînes. Des millions d'étoiles percèrent la voûte céleste, et la lune s'avança dans le firmament. Je découvris à sa lumière un vieillard assis sur un rocher. Les flots calmés expiroient aux pieds de ce vieillard, comme aux pieds de leur maître. Je le pris pour Michabou, Génie des eaux : je m'allois retirer, lorsqu'un soupir apporté à mon oreille m'apprit que le dieu étoit un homme.

« Cet homme de son côté m'aperçut : la vue de mon vêtement natchez lui fit faire un mouvement de surprise et de frayeur : « Que vois-je ! s'écria-t-il, l'ombre d'un Sauvage des Florides ? Qui es-tu ? Viens-tu chercher Lopez ? » — « Lopez ! » répétai-je en poussant un cri. Je m'approche du père d'Atala ; je crois le reconnoître. Il me regarde avec le même étonnement, la même hésitation ; il me tend à demi les bras ; il me parle de nouveau. C'est sa voix ! sa voix même ! Erreur ou vérité, je me précipite dans les bras de mon vieil ami, je le serre sur mon cœur ; je baigne son visage de mes larmes. Lopez, hors de lui, doutoit encore de la réalité. « Je suis Chactas,

« lui disois-je, Chactas, ce jeune Natchez que vous « comblâtes de vos bienfaits à Saint-Augustin, et « qui vous quitta avec tant d'ingratitude! » A ces derniers mots, je fus obligé de soutenir le vieillard prêt à s'évanouir; et pourtant il me pressoit encore de ses mains devenues tremblantes par l'âge et par le chagrin.

« L'effusion de ces premiers transports passés, après avoir ranimé mon ancien hôte, je lui dis : « Lopez, quels semblables et funestes Génies pré- « sident à nos destinées? quelle infortune t'amène « comme moi sur ces bords? que tu es malheureux « dans tes enfants! Pourras-tu croire que j'ai creusé « le tombeau de ta fille, de ta fille qui devoit être « mon épouse? »

— « Que me dis-tu? » répondit le vieillard.

— « J'ai aimé Atala, m'écriai-je, la fille de cette « Floridienne que tu as aimée. » Ici ma voix étouffée dans mes larmes s'éteignit. Mille souvenirs m'accablèrent : c'étoient la patrie, l'amour, la liberté, les déserts perdus!

« Lopez, qui me comprenoit à peine, me pria de m'expliquer. Je lui fis succinctement le récit de mes aventures. Il en fut touché, il admira et pleura cette fille qu'il n'avoit point connue! Il s'étendit en longs regrets sur le bonheur que nous eussions pu goûter réunis dans une cabane, au fond de quelque solitude.

« Mais, mon fils, ajouta-t-il, la volonté de Dieu « s'est opposée à nos desseins; c'est à nous de nous « soumettre. A peine m'aviez-vous quitté à Saint-

« Augustin que des méchants m'accusèrent : des « colons puissants à qui j'avois enlevé quelques In-« diens esclaves en les rachetant à un prix élevé, « se joignirent à mes ennemis. Le gouverneur, qui « étoit au nombre de ces derniers, nous fit saisir « moi et ma sœur : on nous transporte à Mexico, où « nous comparûmes au Tribunal de l'Inquisition. « Nous fûmes acquittés, mais après plusieurs an-« nées de prison, durant lesquelles ma sœur mou-« rut. On me permit alors de retourner à Saint-« Augustin. Mes biens avoient été vendus. J'attendis « quelque temps dans l'espoir d'obtenir justice : « l'iniquité prévalut. Je me décidai à abandonner « cette terre de persécution.

« Je m'embarquai pour les vieilles Espagnes : « comme je mettois le pied au rivage, j'appris que « mes ennemis, redoutant mes plaintes, avoient ob-« tenu contre moi un ordre d'exil. Je remontai sur « le vaisseau, et je me réfugiai dans la Provence. « Le prélat de Marseille m'accueillit avec bonté : ses « secours ont soutenu ma vie. J'ai fait autrefois la « charité, et maintenant je suis nourri du pain des « pauvres. Mais j'approche du moment de la déli-« vrance éternelle, et Dieu, j'espère, me fera part « de son froment. »

« Comme Lopez finissoit de parler, le guerrier qui surveilloit ma servitude revint, et m'ordonna de le suivre. Le Sachem espagnol me voulut accompagner, mais son habit n'étoit pas celui d'un possesseur de grandes cabanes, et le guide repoussa l'indigent étranger. « Rocher insensible, m'écriai-je,

« les Esprits vengeurs de l'hospitalité violée vous « frapperont pour votre dureté. Ce Sachem est un « suppliant comme moi parmi votre peuple ; il y a « plus : c'est un vieillard et un infortuné. Ce n'est « pas ainsi que je vous traiterois, si vous veniez dans « le pays des chevreuils : je vous présenterois le ca- « lumet de paix ; je fumerois avec vous, je vous offri- « rois une peau d'ours et du maïs : le Grand-Esprit « veut que l'on traite de la sorte les étrangers. »

« A ces paroles, le guerrier des cités se prit à rire : j'aurois tiré de ce méchant une vengeance soudaine, mais songeant que j'exposois Lopez, j'apaisai le bouillonnement de mon cœur. Lopez, à son tour, dans la crainte de m'attirer quelque mauvais traitement, s'éloigna, promettant de me venir voir. Je regagnai la natte du malheur, sur laquelle sont assis presque tous les hommes.

« Lopez et le Grand-Chef de la prière accoururent le lendemain : je formai avec eux et mes compagnons sauvages une petite société libre et vertueuse au milieu de la servitude et du vice, comme ces cocotiers chargés de fruits et de lait, qui croissent ensemble sur un écueil aride, au milieu des flots mexicains. Les autres esclaves assistoient à nos discours : plusieurs commencèrent à régler leurs ames qu'ils avoient laissées jusqu'alors dans un affreux abandon. Bientôt, par la patience, par la confession de nos erreurs, par la puissance des prières, nous enchantâmes nos fers. C'est de cette façon, me disoit le ministre des chrétiens, que d'anciens esclaves avoient racheté autrefois leur

liberté, en répétant à leurs maîtres les compositions d'un homme divin, et des chants aimés du ciel.

Du village où nous étions, on nous transporta à un autre village [1], où nous fûmes employés aux travaux d'un port : on nous ramena ensuite à notre première demeure. Le mérite de nos souffrances supportées avec humilité monta vers le Grand-Esprit : celui que vous appelez le Seigneur plaça ce mérite auprès de nos fautes ; ainsi me l'a conté le prêtre instruit des choses merveilleuses. Comme une veuve indienne, pleine d'équité, met dans ses balances le reste des richesses de son époux et l'objet offert en échange par l'Européen : elle égalise les deux poids dans toute la sincérité de son cœur, ne voulant ni nuire à ses enfants, ni à l'étranger qui se confie en elle ; de même le Juge Suprême pesa l'offense et la réparation : celle-ci l'emporta aux yeux de sa miséricorde. Dans ce moment même je vis venir Lopez, tenant un collier [2] qu'il me montroit de loin, en criant : « Vous êtes libre ! » Je m'empresse de déployer le collier ; il étoit marqué du sceau d'Ononthio-Frontenac, chef du Canada avant Ononthio-Denonville. Les premières branches du collier s'exprimoient ainsi :

« Le Soleil [3] de la grande nation des François a « désapprouvé la conduite d'Ononthio-Denonville. « Le Chef de tous les chefs a su que son fils Chac- « tas, qui lui avoit renvoyé plusieurs de ses enfants

[1] Toulon. [2] Une lettre. [3] Louis XIV.

« dans le Canada, étoit retenu dans la hutte de l'es-« clavage. Ononthio-Denonville est rappelé. Moi, « ton père Ononthio-Frontenac, je retourne au Ca-« nada; je t'y ramènerai avec tes compagnons. Hâte-« toi de venir me trouver au grand village, où je « t'attends pour te présenter au Soleil. Essuie les « pleurs de tes yeux; le calumet de paix ne sera « plus violé, et la natte du sang sera lavée avec « l'eau du fleuve. »

« Je fis à haute voix l'explication du collier aux chefs sauvages; à l'instant même un guerrier détacha nos fers. Aussitôt que nous sentîmes nos pieds dégagés des entraves, nous présentâmes en sacrifice au Grand-Esprit un pain de tabac, que nous jetâmes dans la mer, après avoir coupé l'offrande en douze parties.

« Le chef de la Prière nous donna l'hospitalité, et nous reçûmes, avec de l'or, des vêtements nouveaux, faits à la façon de notre pays.

« Dès que l'Esprit du jour eut attelé le soleil à son traîneau de flamme, on nous conduisit à la hutte roulante [1] qui nous devoit emporter : Lopez et le chef de la Prière nous accompagnoient. Longtemps, à la porte de la cabane mobile, je tins serré contre mon cœur le père d'Atala : je lui disois :

« Lopez! faut-il que je vous quitte encore, que « je vous quitte lorsque vous êtes malheureux? Sui-« vez votre fils : venez parmi vos Indiens planter « votre bienfaisante vie, dans le sol de ma cabane. « Là, vous ne serez point méprisé parce que vous

[1] Carrosse.

« êtes pauvre : je chasserai pour votre repas, vous « serez honoré comme un Génie. Si mes prières « trouvent votre cœur fermé, si vous craignez de « vous exposer aux fatigues d'un long voyage, je res- « terai avec vous : j'apprendrai les arts des Blancs, « je vous mettrai par mon travail au dessus de l'in- « digence. Qui vous fermera les yeux ? qui cueillera « le dernier jour de votre vieillesse ? Souffrez que « la main d'un fils vous présente au moins la coupe « de la mort : d'autres l'agiteroient peut-être, et « vous la feroient boire troublée. »

— « Sage et indulgent Lopez, vous me répondîtes: « Vous n'avez jamais été ingrat envers moi ; quand « vous me quittâtes à Saint-Augustin, vous suiviez le « penchant naturel à tous les hommes ; loin de vous « rien reprocher, je vous admirai. Dans ce moment « vous seriez coupable en demeurant sur ces bords : « Dieu a enrichi votre ame des plus beaux dons de « l'adversité ; vous devez ces richesses à votre patrie. « Que si je refuse de vous suivre, ne croyez pas que « ce soit faute de vous aimer ; mais je serois un trop « vieux voyageur. Il faut que chacun accomplisse « les ordres de la Providence : vous dormirez auprès « des os de vos pères ; moi je dois mourir ici. La « charité partagera ma dépouille ; les enfants de « l'étranger viendront jouer autour de ma tombe, « et l'effaceront sous leurs pas. Aucune épouse, au- « cun fils, aucune sœur, aucune mère ne s'arrêtera « à ma pierre funèbre visitée seulement du mal- « heureux, et sur laquelle passera le sentier du pé- « lerin. »

« Et Lopez m'inondoit de ses larmes, comme un jardinier arrose l'arbrisseau qu'il a planté. Le chef de la Prière voulant prévenir une plus longue foiblesse nous cria : « A quoi pensez-vous ? où est donc « votre courage ? » Il me jette dans la hutte roulante, en ferme brusquement la porte, et fait un geste de la main. A ce signal le guide du traîneau pousse ses coursiers qui s'agitoient dans leurs traits et blanchissoient le frein d'écume : frappant de leurs seize pieds d'airain le pavé sonore, ils partent suivis des quatre ailes bruyantes de la cabane mobile, qui roulent avec des étincelles de feu. Les édifices fuient des deux côtés ; nous franchissons des portes qui s'ébranlent à notre passage, et bientôt le traîneau, lancé dans une longue carrière, glisse comme une pirogue sur la surface unie d'un fleuve.

LIVRE SIXIÈME.

« La force de mon ame resta long-temps abattue par la tendresse de mes adieux à Lopez. Le Génie de la renommée nous a devancés : durant tout le voyage, nous reçûmes l'hospitalité dans des huttes que le Soleil avoit fait préparer pour nous. Notre simplicité en conclut que ces hommes que nous voyions étoient les esclaves du Soleil, que ces champs cultivés que nous traversions étoient des pays conquis, labourés par les vaincus pour les vainqueurs; vainqueurs qui, sans doute, fumoient tranquillement sur leur natte, et que nous allions trouver au grand village. Cette idée nous donna un mépris profond pour les peuples qui nous environnoient; nous brûlions d'arriver à la résidence des vrais François, ou des guerriers libres.

« Nous fûmes étrangement surpris en entrant au grand village [1] : les chemins [2] étoient sales et étroits; nous remarquâmes des huttes de commerce [3] et des troupeaux de serfs comme dans le reste de la France. On nous conduisit chez notre père Ononthio-Frontenac. La cabane étoit pleine de guerriers qu'Ononthio nous dit être de ses amis. Il nous avertit que nous irions, dès le lendemain, à un autre village [4], où nous allumerions le feu du Conseil avec le Chef

[1] Paris. [2] Les rues. [3] Des boutiques. [4] Versailles.

des chefs. Après avoir pris le repas de l'hospitalité, nous nous retirâmes dans une des chambres de la cabane, où nous dormîmes sur des peaux d'ours.

« Le soleil éclairoit les travaux de l'homme civilisé et les loisirs du Sauvage, lorsque nous partîmes du grand village. Des coursiers couverts de fumée, nous traînèrent à la hutte [1] du Chef des chefs, en moins de temps qu'un Sachem plein d'expérience, et l'oracle de sa nation, met à juger un différent qui s'élève entre deux mères de famille.

« A travers une foule de gardes, nous fûmes conduits jusqu'au père des François. Surpris de l'air d'esclavage que je remarquois autour de moi, je disois sans cesse à Ononthio : « Où est donc la nation des guerriers libres ? » Nous trouvâmes le Soleil [2] assis comme un Génie, sur je ne sais quoi qu'on appeloit un trône, et qui brilloit de toutes parts. Il tenoit en main un petit bâton avec lequel il jugeoit les peuples. Ononthio nous présenta à ce Grand-Chef en disant :

« Sire, les sujets de Votre Majesté..... »

« Je me tournai vers les chefs des Cinq-Nations, et leur expliquai la parole d'Ononthio. Ils me répondirent : « C'est faux ; » et ils s'assirent à terre, les jambes croisées. Alors, m'adressant au premier Sachem :

« Puissant Soleil, lui dis-je, toi dont les bras s'é-
« tendent jusqu'au milieu de la terre ! Ononthio
« vient de prononcer une parole qu'un Génie ennemi

[1] Château de Versailles. [2] Louis XIV.

« lui aura sans doute inspirée : mais toi qu'Athaënsic[1]
« n'a pas privé de sens, tu es trop prudent pour te
« persuader que nous soyons tes esclaves. »

« A ces paroles qui sortoient ingénument de mes lèvres, il se fit un mouvement dans la hutte. Je continuai mon discours :

« Chef des chefs, tu nous a retenus dans la hutte
« de la servitude par la plus indigne trahison. Si tu
« étois venu chanter la chanson de paix chez nos
« vieillards, nous aurions respecté en toi les Mani-
« tous vengeurs des traités. Cependant la grandeur
« de notre ame veut que nous t'excusions, car le
« souverain Esprit ôte et donne la raison comme il
« lui plaît, et il n'y a rien de plus insensé et de plus
« misérable qu'un homme abandonné à lui-même.
« Enterrons donc la hache dont le manche est teint
« de sang. Éclaircissons la chaîne d'amitié, et puisse
« notre union durer autant que la terre et le soleil !
« j'ai dit. »

« En achevant ces mots, je voulus présenter le calumet de paix au Soleil; mais sans doute quelque Génie frappa ce chef de ses traits invisibles, car la pâleur étendit son bandeau blanc sur son front : on se hâta de nous emmener dans une autre partie de la cabane.

« Là, nous fûmes entourés d'une foule curieuse : les jeunes hommes surtout nous sourioient avec complaisance ; plusieurs me serrèrent secrètement la main.

[1] La Vengeance.

« Trois héros s'approchèrent de nous : le premier paroissoit rassasié de jours, et cependant on l'auroit pris pour l'immortel vieillard des foudres, tant il traînoit après lui de grandeur. A peine pouvoit-on soutenir l'éclat de ses regards : l'ame brillante, ingénieuse et guerrière de la France respiroit tout entière dans cet homme.

« Le second cachoit, sous des sourcils épais et un air indécis, une expression extraordinaire de vertu et de courage ; on sentoit qu'il pouvoit être le rival du premier héros, et le frein de sa fortune.

« Le troisième guerrier, beaucoup plus jeune que les deux autres, portoit la modération sur ses lèvres et la sagesse sur son front. Sa physionomie étoit fine, son œil observateur, sa parole tranquille. Le premier de ces guerriers achevoit ses jours de gloire dans une superbe cabane, parmi les bois et les eaux jaillissantes, avec neuf vierges célestes qu'on nomma les Muses ; le second ne quittoit le grand village que pour habiter les camps ; le troisième vivoit retiré dans un petit héritage non loin d'un temple où il se promenoit souvent autour des tombeaux...

« J'invitai ces trois enfants des batailles à venir chanter au milieu du sang notre chanson de guerre ; l'aîné des fils d'Areskoui [1] sourit, le second s'éloigna, le troisième fit un mouvement d'horreur [2].

« Ononthio me fit observer plus loin des guerriers qui causoient ensemble avec chaleur. « Voilà, me « dit-il, trois hommes que la France peut opposer à

[1] Génie de la guerre. [2] Condé, Turenne et Catinat.

« l'Europe combinée. Quel feu dans le plus jeune « des trois! quelle impétuosité dans sa parole! Il s'ef« force de convaincre ce Sachem inflexible qui l'é« coute, qu'on doit faire servir les galères de la mer « intérieure sur les flots de l'Océan. Ce fils illustre « d'un père encore plus fameux fait sourire le troi« sième guerrier qui veut ne pas décider entre les « deux autres, et s'excuse en disant qu'il ignore les « arts de Michabou [1], il ne tient que d'Areskoui le « secret des ceintures inexpugnables dont il envi« ronne les cités [2]. »

« Dans ce moment un jeune héros s'avança vers le guerrier au regard sévère [3]; il lui presenta un collier [4] de suppliant. Le fils altier de la montagne jeta les yeux sur le collier, et le rendit durement au héros, avec les paroles du refus. Le jeune homme rougit et sortit, en jetant sur la cabane un regard qui me fit frémir, car il me sembla qu'il avoit imploré le génie des vengeances [5].

« Je fus distrait de ces pensées par un grand bruit qui se fit à une porte. Entrent aussitôt deux guerriers qui se tenoient en riant sous le bras. Leur taille arrondie annonçoit les fils heureux de la joie; leurs pas étoient un peu chancelants; leur haleine étoit encore parfumée des esprits du plus excellent jus du feu [6]. Leurs vêtements flottoient négligés comme au sortir d'un long festin; leur visage étoit

[1] Génie des eaux.

[2] Seignelay, fils de Colbert, Louvois et Vauban.

[3] Louvois. [4] Un placet, une lettre. [5] Le prince Eugène.

[6] Du vin.

tout empreint des poudres chères au conseil des Sachems [1]. Je ne sais quoi de brave, de populaire, de spirituel, d'insouciant, de libéral jusqu'à la prodigalité, étoit répandu sur leur personne; ils avoient l'air de ne rien voir avec un cœur ennemi, de se divertir des hommes, de penser peu aux Dieux, et de rire de la mort. On les eût pris pour des jumeaux qu'Areskoui [2] auroit eus d'une mortelle après la victoire, ou pour les fils illégitimes de quelque Roi fameux; ils mêloient à la noblesse des hautes destinées de leur père, ce que l'amour et une plus humble condition ont de gracieux et de fortuné [3].

« A peine ces enfants joufflus des vendanges avoient-ils posé un pied mal assuré dans la cabane, que deux autres guerriers coururent se joindre à eux. Un de ces derniers avoit reçu en naissant un coup fatal de la main d'un Génie, mais c'étoit l'enfant des bons succès [4]; l'autre ressembloit parfaitement à un Génie sauveur [5]. Je l'avois vu arrêter par le bras le jeune homme qui étoit sorti de la grande cabane après le refus du guerrier hautain [6].

« Ainsi réunis, ces quatre guerriers alloient parcourant la hutte, réjouissant les cœurs par leurs agréables propos: ils ne dédaignèrent pas de causer avec un Sauvage. Les deux frères me demandèrent si les banquets étoient longs et excellents dans mes

[1] Du tabac. [2] Génie de la guerre.

[3] Les deux Vendôme, petits-fils de Henri IV, par Gabrielle.

[4] Luxembourg. [5] Villars.

[6] Louvois refusa un régiment au prince Eugène, et celui-ci passa au service de l'empereur.

forêts, et si l'on sommeilloit beaucoup d'heures sur la peau d'ours. Je tâchai de faire honneur à mes bois, et de mettre dans ma réponse une gaieté qui respiroit sur les lèvres de ces hommes. Un esprit me favorisa, car ils parurent contents, et me voulurent montrer eux-mêmes la somptuosité de la hutte du Soleil.

« Nous parcourûmes d'immenses galeries dont les voûtes étoient habitées par des Génies, et dont les murs étoient couverts d'or, d'eau glacée [1], et de merveilleuses peintures. Les guerriers blancs désirèrent savoir ce que je pensois de ces raretés.

« Mes hôtes, répondis-je, je vous dirai la vérité, « telle que les Manitous me l'inspirent, dans toute « la droiture de mon cœur : vous me semblez très « à plaindre et fort misérables; jamais je n'ai tant « regretté la cabane de mon père Outalissi, ce « guerrier honoré des nations comme un Génie. « Ce palais dont vous vous enorgueillissez a-t-il « été bâti par l'ordre des Esprits? N'a-t-il coûté ni « sueurs ni larmes? Ses fondements sont-ils jetés « dans la sagesse, seul terrain solide? Il faut une « vertu magnifique pour oser habiter la magnifi- « cence de ces lieux : le vice seroit hideux sous ces « dômes. A la pesanteur de l'air que je respire, à « je ne sais quoi de glacé dans cet air, à quelque « chose de sinistre et de mortel que j'aperçois sous « le voile des sourires, il me semble que cette hutte « est la hutte de l'esclavage, des soucis, de l'ingra- « titude et de la mort. N'entendez-vous pas une

[1] Des glaces.

« voix douloureuse qui sort de ces murs, comme « s'ils étoient l'écho où se viennent répéter les sou- « pirs des peuples? Ah! qu'il seroit grand ici le « bruit des pleurs, si jamais il commençoit à se « faire entendre! Un tel édifice tombé ne seroit « point rebâti, tandis que ma hutte se peut relever « plus belle en moins d'une journée. Qui sait si les « colonnes de mes chênes ne verdiront point en- « core à la porte de ma cabane, lorsque les piliers « de marbre de ce palais seront prosternés dans la « poudre? »

« C'est ainsi, ô René! qu'un ignorant Sauvage de la Nouvelle-France devisoit avec les plus grands hommes de ta vieille patrie, sous le règne du plus grand Roi, au milieu des pompes de Versailles. Nous quittâmes les galeries, et nous descendîmes dans les jardins au milieu du fracas des armes.

« Dans ces jardins, malgré les préjugés de ma natte, je fus vraiment frappé d'étonnement : la façade entière du palais semblable à une immense ville, cent degrés de marbre blanc conduisant à des bocages d'orangers, des eaux jaillissant au milieu des statues et des parterres, des grottes, séjour des Esprits célestes, des bois où les premiers héros, les plus belles femmes, les esprits les plus divins erroient en méditant les triples merveilles de la guerre, de l'amour et du génie, tout ce spectacle enfin saisit fortement mon ame. Je commençai à entrevoir une grande nation où je n'avois aperçu que des esclaves, et pour la première fois je rougis de ma superbe du désert.

« Nous nous avançâmes parmi les bronzes, les marbres, les eaux et les ombrages : chaque flot, contraint de sortir de la terre, apportoit un Génie à la surface des bassins. Ces Génies varioient selon leur puissance : les uns étoient armés de tridents, les autres sonnoient des conques recourbées; ceux-ci étoient montés sur des chars, ceux-là vomissoient l'onde en tourbillon. Mes compagnons s'étant écartés, je m'assis au bord d'un bain solitaire. La rêverie vint planer autour de moi; elle secouoit sur mes cheveux les songes et les souvenirs : elle m'envoya la plus douce des tristesses du cœur, celle de la patrie absente.

« Nous abandonnâmes enfin la hutte des Rois, et la nuit, marchant devant nous avec la fraîcheur, nous reconduisit au grand village.

« Lorsque les dons du sommeil eurent réparé mes forces, Ononthio me tint ce discours : « Chactas, fils d'Outalissi, vous vous plaignez que vous « n'avez point encore vu les guerriers libres, et « vous me demandez sans cesse où ils sont : je vous « les veux faire connoître. Un esclave va vous con« duire aux cabanes où s'assemblent diverses espèces « de Sachems : allez et instruisez-vous, car on ap« prend beaucoup par l'étude des mœurs étrangères. « Un homme qui n'est point sorti de son pays, ne « connoît pas la moitié de la vie. Quant aux autres « chefs, vos compagnons, comme ils n'entendent « pas la langue de la terre des chairs blanches, ils « préfèreront sans doute rester sur la natte, à fu« mer leur calumet et à parler de leur pays. »

« Il dit. Plein de joie, je sors avec mon guide : comme un aigle qui demande sa pâture, je m'élance plein de la faim de la sagesse. Nous arrivons à une cabane [1] où étoient assemblés des hommes vénérables.

« J'entrai avec un profond respect dans le conseil, et je fus d'autant plus satisfait, qu'on ne parut faire aucune attention à moi. Je remerciai les Génies, et je me dis : « Voici enfin la nation françoise. C'est comme nos Sachems! » Je pris une pipe consacrée à la paix, et je m'apprêtai à répondre à ce qu'on alloit sans doute me demander touchant les mœurs, les usages et les lois des chairs rouges. Je prêtai attentivement l'oreille, et je promis le sacrifice d'un ours à Michabou [2], s'il vouloit m'envoyer la prudence pour faire honneur à mon pays.

« Par le Grand-Lièvre [3], ô mon fils! je fus dans la dernière confusion, quand je m'aperçus que je n'entendois pas un mot de ce que disoient les divins Sachems. Je m'en pris d'abord à quelque Manitou, ennemi de ma gloire et de mes forêts : je m'allois retirer plein de honte, lorsque l'un des vieillards, se tournant vers moi, dit gravement : « Cet homme est rouge, non par nature, car il a la « peau blanche comme l'Européen. » Un autre soutint que la nature m'avoit donné une peau rouge; un troisième fut d'avis de m'adresser des questions; mais un quatrième s'y opposa, disant que, d'après

[1] Le Louvre. [2] Génie des eaux.

[3] Divinité souveraine des chasseurs.

la conformation extérieure de ma tête, il étoit impossible que je comprisse ce qu'on me demanderoit.

« Pensant, dans la simplicité de mon cœur, que les Sachems se divertissoient, je me pris à rire. « Voyez, » s'écria celui qui avoit énoncé la dernière opinion, « je vous l'avois dit! Je serois assez porté « à croire, à en juger par ses longues oreilles, que « le Canadien est l'espèce mitoyenne entre l'homme « et le singe. » Ici s'éleva une dispute violente sur la forme de mes oreilles. « Mais voyons, » dit enfin un des vieillards qui avoit l'air plus réfléchi que les autres: « il ne se faut pas laisser aller à des « préventions. »

« Alors le Sachem s'approcha de moi avec des précautions qu'il crut nécessaires, et me dit: « Mon « ami, qu'avez-vous trouvé de mieux dans ce « pays-ci. »

« Charmé de comprendre enfin quelque chose à tous ces discours, je répondis: « Sachem, on voit « bien à votre âge que les Génies vous ont accordé « une grande sagesse: les mots qui viennent de « sortir de votre bouche prouvent que je ne me « suis pas trompé. Je n'ai pas encore acquis beau- « coup d'expérience, et je pourrois être un de vos « fils: quand je quittai les rives du Meschacebé, les « magnolias avoient fleuri dix-sept fois, et il y a dix « neiges que je pleure la hutte de ma mère. Cepen- « dant, tout ignorant que je suis, je vous dirai la « vérité. Jusqu'à présent je n'ai point encore vu « votre nation, ainsi je ne saurois vous parler des

« guerriers libres; mais voici ce que j'ai trouvé de « mieux parmi vos esclaves : les huttes de commerce [1] où l'on expose la chair des victimes, me « semblent bien entendues et parfaitement utiles. »

« A cette réponse, un rire qui ne finissoit point bouleversa l'assemblée : mon conducteur me fit sortir, priant les Sachems d'excuser la stupidité d'un Sauvage. Comme je traversois la hutte, j'entendis argumenter sur mes ongles, et ordonner de noter aux colliers [2] ce conseil, comme un des meilleurs de la lune dans laquelle on étoit alors.

« De cette assemblée, nous nous rendîmes à celle des Sachems appelés juges. J'étois triste, en songeant à mon aventure, et je rougissois de n'avoir pas plus d'esprit. Arrivé dans une île [3] au milieu du grand village, je traversai des huttes obscures et désertes, et je parvins au lieu [4] où résidoit le conseil. De vénérables Sachems, vêtus de longues robes rouges et noires, écoutoient un orateur qui parloit d'une voix claire et perçante : « Voici, dis-je « intérieurement, les vrais Sachems; les autres, je « le vois à présent, ne sont que des sorciers et des « jongleurs. »

« Je me plaçai dans le rang des spectateurs avec mon guide, et m'adressant à mon voisin : « Vaillant « fils de la France, lui dis-je, cet orateur à la voix

[1] Boutiques de charcutier et de boucher. Les Sauvages amenés à Paris, sous Louis XIV, ne furent frappés que de l'étal des viandes de boucherie.

[2] Registres, livres, contrats, lettres, en général toute sorte d'écrits.

[3] La Cité. [4] Le Palais de Justice.

« de cigale parle sans doute pour ou contre la « guerre, ce fléau des peuples? Quelle est, je te « supplie de me le dire, l'injustice dont il se plaint « avec tant de véhémence? »

« L'étranger, me regardant avec un sourire, me répondit : « Mon cher Sauvage, il s'agit bien de la « guerre ici! De la guerre, oui, à ce misérable que « tu vois, et qui sera sans doute étranglé pour avoir « eu la foiblesse de confesser dans les tourments « un crime dont il n'y a d'autre preuve que l'aveu « arraché à ses douleurs! »

« Je conjurai mon conducteur de me ramener à la hutte d'Ononthio, puisqu'on s'amusoit partout de ma simplicité.

« Nous retournions en effet chez mon hôte, lorsqu'en passant devant la cabane des Prières [1], nous vîmes la foule rassemblée aux portes : mon guide m'apprit qu'il y avoit dans cette cabane une fête de la Mort. Je me sentis un violent désir d'entrer dans ce lieu saint : nous y pénétrâmes par une ouverture secrète. On se taisoit alors pour écouter un Génie dont le souffle animoit des trompettes d'airain [2] : ce Génie cessa bientôt de murmurer. Les colonnes de l'édifice enveloppées d'étoffes noires, auroient versé à leurs pieds une obscurité impénétrable, si l'éclat de mille torches n'eût dissipé cette obscurité. Au milieu du sanctuaire, que bordoient des chefs de la Prière [3], s'élevoit le simulacre d'un cercueil. L'autel et les statues des hommes protec-

[1] Une Église. [2] L'orgue. [3] Les prêtres.

teurs de la patrie, se cachoient pareillement sous des crêpes funèbres. Ce que le grand village et la cabane du Soleil contenoient de plus puissant et de plus beau, étoit rangé en silence dans les bancs de la nef.

« Tous les regards étoient attachés sur un orateur vêtu de blanc au milieu de ce deuil, et qui, debout, dans une galerie suspendue [1], les yeux fermés, les mains croisées sur sa poitrine, s'apprêtoit à commencer un discours : il sembloit perdu dans les profondeurs du ciel. Tout à coup ses yeux s'ouvrent, ses mains s'étendent, sa voix, interprète de la mort, remplit les voûtes du temple, comme la voix même du Grand-Esprit [2]. Avec quelle joie je m'aperçus que j'entendois parfaitement le chef de la Prière! Il me sembloit parler la langue de mon pays, tant les sentiments qu'il exprimoit étoient naturels à mon cœur!

« Je m'aurois voulu jeter aux pieds de ce sacrificateur, pour le prier de parler un jour sur ma tombe, afin de réjouir mon esprit dans la contrée des ames; mais lorsque je vins à songer à mon peu de vertu, je n'osai demander une telle faveur : le murmure du vent et du torrent est la seule éloquence qui convient au monument d'un Sauvage.

« Je ne sortis point de la cabane de la Prière sans avoir invoqué le Dieu de la fille de Lopez. Revenu chez Ononthio, je lui fis part des fruits de ma journée; je lui racontai surtout les paroles de l'orateur de la Mort. Il me répondit :

[1] La chaire. [2] Bossuet.

« Chactas, connois la nature humaine : ce grand « homme qui t'a enchanté n'a pu se défendre d'être « importuné d'une autre renommée que la sienne : « pour quelques mots mal interprétés, il partage « maintenant la cour et la ville, et persécute un ami [1].

« Tu verras bien d'autres contradictions parmi « nous. Mais tu ne serois pas aussi sage que ton « père, fils d'Outalissi, si tu nous jugeois d'après « ces foiblesses. »

« Ainsi me parloit Ononthio qui avoit vécu bien des neiges [2]. Les choses qu'il venoit de me dire m'occupèrent dans le silence de ma nuit. Aussitôt que la mère du jour, la fraîche Aurore, eut monté sur l'horizon avec le jeune Soleil, son fils, suspendu à ses épaules dans des langes de pourpre, nous secouâmes de nos paupières les vapeurs du sommeil. Par ordre d'Ononthio, nous jetâmes autour de nous nos plus beaux manteaux de castors, nous couvrîmes nos pieds de mocassines merveilleusement brodées, et nous ombrageâmes de plumes nos cheveux relevés avec art : nous devions accompagner notre hôte à la fête que le Grand-Chef préparoit dans des bois, non loin des bords de la Seine.

« Vers l'heure où l'Indienne chasse avec un rameau les mouches qui bourdonnent autour du berceau de son fils, nous partons; nous arrivons bientôt au séjour des Manitous et des Génies [3]. Ononthio nous place sur une estrade élevée.

[1] Fénelon. [2] Années. [3] Fêtes de Louis XIV.

« Le Chef des chefs paroît couvert de pierreries: il étoit monté sur un cheval plus blanc qu'un rayon de la lune, et plus léger que le vent. Il passe sous des portiques semblables à ceux de nos forêts : cent héros l'accompagnent vêtus comme les anciens guerriers de la France.

« Une barrière tombe : les héros s'avancent; un char immense et tout d'or les suit. Quatre Siècles, quatre Saisons, les Heures du jour et de la nuit, marchent à côté de ce char. On se livre des combats qui nous ravissent.

« La nuit enveloppe le ciel; les courses cessent, mille flambeaux s'allument dans les bosquets. Tout à coup une montagne brillante de clarté s'élève du fond d'un antre obscur; un Génie et sa compagne sont debout sur la cime : ils en descendent et couvrent des raretés de la terre et de l'onde une table de cristal. Des femmes éblouissantes de beauté, viennent s'asseoir au banquet, et sont servies par des Nymphes et des Amours.

« Un amphithéâtre sort du sein de la terre, et étale sur ses gradins des chœurs harmonieux qui font retentir mille instruments. A un signal la scène s'évanouit; quatre riches cabanes, chargées des dons du commerce et des arts, remplacent les premiers prodiges. Ononthio me fait observer les personnages qui distribuent les présents de la munificence royale.

« Voyez-vous, me dit-il, cette femme si belle, « mais d'un port un peu altier [1], qui préside à l'une

[1] Mme de Montespan.

« des quatre cabanes avec le fils d'un Roi? Un nuage « est sur son front : c'est un astre qui se retire « devant cette autre beauté, au regard plus doux « mais plein d'art, qui tient la seconde cabane avec « ce jeune prince [1]. Si le Grand-Chef avoit voulu « être heureux parmi les femmes, il n'eût écouté « ni l'une ni l'autre de ces beautés, et l'ame la plus « tendre ne se consumeroit pas aujourd'hui dans « une solitude chrétienne [2]. »

« Tandis que j'écoutois ces paroles, je remarquai plusieurs autres femmes que je désignai à Ononthio. Il me répondit :

« Les Graces mêmes ont arrangé les colliers [3] que « cette matrone envoie à sa fille chérie : quant à ces « trois autres fleurs qui balancent ensemble leurs « tiges, l'une se plaît au bord des ruisseaux [4], l'autre « aime à parer le sein des princesses infortunées [5], « et la troisième offre ses parfums à l'amitié [6]. Voilà « plus loin deux palmiers illustres par leur race, « mais ils n'ont pas la grace des trois fleurs, et ne « sont ornés que de colliers politiques [7]. Chactas, « quand ce talent dans les femmes se trouve réuni « au génie dans les hommes, c'est ce qui établit la « supériorité d'un peuple. Trois fois favorisées du « ciel les nations où la muse prend soin d'aplanir « les sentiers de la vie, les nations chez lesquelles

[1] Mme de Maintenon. [2] Mme de La Vallière.

[3] Lettres de Mme de Sévigné. [4] Mme Deshoulières.

[5] Mme de La Fayette. [6] Mme Lambert.

[7] Mémoires de Mlle de Montpensier et de MADAME, seconde femme du frère de Louis XIV.

« règne assez d'urbanité pour adoucir les mœurs, « pas assez pour les corrompre! »

« Durant ce discours, la voix de deux hommes se fit entendre derrière nous. Le plus jeune disoit au plus âgé : « Je ne m'étonne pas que vous soyez « surpris de cette institution de la Chambre ardente : « nous sommes, en tous genres, au temps des choses « extraordinaires. Si l'on pouvoit parler du *masque « de fer...* » Ici la voix du guerrier devint sourde comme le bruit d'une eau qui tombe sous des racines, au fond d'une vallée pleine de mousse.

« Je tournai la tête et j'aperçus un guerrier que je reconnus pour étranger à son vêtement : il portoit une coiffure de pourpre. Ononthio, qui vit ma surprise, se hâta de me dire : « Fils de la terre des « chasseurs, tu te trouves dans le pays des enchan- « tements. Le guerrier qui nous a interrompus par « ses propos, est lui-même ici une merveille : c'est « un roi [1] venu de la ville de marbre, pour humi- « lier son peuple aux pieds du Soleil des François. »

« A peine Ononthio s'étoit exprimé de la sorte, que la terreur saisit toute l'assemblée : le Chef des chefs se troubla aux paroles secrètes que lui porta un héraut. Tandis que des cris retentissoient au loin, le silence et l'inquiétude étoient sur toutes les lèvres et sur tous les fronts : un castor, qui a entendu des pas au bord de son lac, suspend les coups dont il battoit le ciment de ses digues, et prête au bruit une oreille alarmée. Après quelques moments,

[1] Le doge de Gênes.

les plaintes s'évanouirent, et le calme revint dans la fête. Je demandai à Ononthio la cause de cet accident; il hésita avant de répondre. Voici quelles furent ses paroles :

« C'est une imprudence causée par une troupe « de guerriers, qui a passé trop près de ce lieu en « escortant des bannis. »

« Je répliquai : « Ils ont donc commis des crimes? « A leurs gémissements, je les aurois pris pour des « infortunés, plutôt que pour des hommes haïs du « Grand-Esprit à cause de leurs injustices : il y a « dans la douleur un accent auquel on ne se peut « tromper. D'ailleurs, ils me sembloient bien nom-« breux ces hommes : y auroit-il tant de cœurs amis « du mal? »

« Ononthio repartit : « On compte plusieurs mil-« liers de François ainsi condamnés à l'exil; on les « bannit, parce qu'ils veulent adorer Dieu à des au-« tels nouvellement élevés [1]. »

— « Ainsi, m'écriai-je, c'est la voix de plusieurs « milliers de François malheureux que je viens d'en-« tendre au milieu de cette pompe françoise : O na-« tion incompréhensible! d'une main vous faites des « libations au Manitou des joies, de l'autre vous ar-« rachez vos frères à leur foyer! vous les forcez « d'abandonner, avec toutes sortes de misères, leurs « Génies domestiques! »

— « Chactas! Chactas! s'écria vivement Onon-« thio, on ne parle point de cela ici. »

[1] Les protestants. Révocation de l'Édit de Nantes, dragonnades.

« Je me tus; mais le reste des jeux me parut empoisonné : incapable de fixer mes pensées sur les mœurs et les lois des Européens, je regrettai amèrement ma cabane et mes déserts.

« Nous nous retrouvâmes avec délices chez Ononthio. Heureux, me disois-je en cédant au sommeil, heureux ceux qui ont un arc, une peau de castor, et un ami!

« Le lendemain, vers la première veille de la nuit, Ononthio me fit monter avec lui sur son traîneau, et nous arrivâmes au portique d'une longue cabane[1] qu'inondoient les flots des peuples. Par d'étroits passages, éclairés à la lueur de feux renfermés dans des verres, nous pénétrons jusqu'à une petite hutte[2] tapissée de pourpre, dont une esclave nous ouvrit la porte.

« A l'instant je découvre une salle où quatre rangs de cabanes, semblables à celle où j'entrois, étoient suspendus aux contours de l'édifice : des femmes d'une grande beauté, des héros à la longue chevelure et chargés de vêtements d'or, brilloient dans les cabanes à la clarté des lustres. Au dessous de nous, au fond d'un abîme, d'autres guerriers debout et pressés, onduloient comme les vagues de la mer. Un bruit confus sortoit de la foule; de temps en temps des voix, des ris plus distincts se faisoient entendre, et quelques fils de l'harmonie, rangés au bas d'un large rideau, exécutoient des airs tristes qu'on n'écoutoit pas.

[1] Un théâtre. [2] Une loge.

« Tandis que je contemplois ces choses si nouvelles pour moi, tandis qu'Ononthio et ses amis étudioient dans mes yeux les sensations d'un Sauvage, un sifflement tel que celui des perruches dans nos bois part d'un lieu inconnu : le rideau se replie dans les airs comme le voile de la Nuit, touché par la main du Jour.

« Une cabane soutenue par des colonnes se découvre à mes regards. La musique se tait; un profond silence règne dans l'assemblée. Deux guerriers, l'un jeune, l'autre déja atteint par la vieillesse, s'avancent sous les portiques. René, je ne suis qu'un Sauvage; mes organes grossiers ne peuvent sentir toute la mélodie d'une langue parlée par le peuple le plus poli de l'univers; mais, malgré ma rudesse native, je ne saurois te dire quelle fut mon émotion lorsque les deux héros vinrent à ouvrir leurs lèvres au milieu de la hutte muette. Je crus entendre la musique du ciel : c'étoit quelque chose qui ressembloit à des airs divins, et cependant ce n'étoit point un véritable chant; c'étoit je ne sais quoi qui tenoit le milieu entre le chant et la parole. J'avois ouï la voix des vierges de la solitude durant le calme des nuits; plus d'une fois j'avois prêté l'oreille aux brises de la lune, lorsqu'elles réveillent dans les bois les Génies de l'harmonie; mais ces sons me parurent sans charmes auprès de ceux que j'écoutois alors.

« Mon saisissement ne fit qu'augmenter à mesure que la scène se déroula. O Atala! quel tableau de la passion, source de toutes nos infortunes! Vaincu

par mes souvenirs, par la vérité des peintures [1], par la poésie des accents, les larmes descendirent en torrent de mes yeux : mon désordre devint si grand, qu'il troubla la cabane entière.

« Lorsque le rideau retombé eut fait disparoître ces merveilles, la plus jeune habitante [2] d'une hutte voisine de la nôtre me dit : « Mon cher Huron, je « suis charmée de toi, et je te veux avoir ce soir à « souper, avec celui que tu appelles ton père. » Ononthio me prit à part, et me raconta que cette femme gracieuse étoit une célèbre Ikouessen [3], chez laquelle se réunissoit la nation françoise. Ravi de la proposition, je répondis à l'Ikouessen : « Amante « du plaisir, tes lèvres sont trop aimables pour rece- « voir un refus. Tu excuseras seulement ma simpli- « cité, parce que je reviens des grandes forêts. »

« Dans ce moment la toile s'enleva de nouveau. Je fus plus étonné du second spectacle que je ne l'avois peut-être été du premier, mais je le compris moins. Les passions que vous appelez tragiques sont communes à tous les peuples, et peuvent être entendues d'un Natchez et d'un François; les pleurs sont partout les mêmes, mais les ris diffèrent selon les temps et les pays.

« Les jeux finis, l'Ikouessen s'enveloppa dans un voile, et me forçant, avec la folâtrerie des Amours, à lui donner la main, nous descendîmes les degrés de la hutte, où se pressoit une foule de spectateurs : Ononthio nous suivoit. L'Indien ne sait point rougir; je ne me sentis aucun embarras, et je remar-

[1] Phèdre. [2] Ninon. [3] Courtisane.

quai qu'on avoit l'air d'applaudir à la naïve hauteur de ma contenance.

« Nous montons sur un traîneau au milieu des armes protectrices, des torches flamboyantes, et des cris des esclaves qui faisoient retentir les voûtes du nom pompeux de leurs maîtres. Comme le char de la Nuit, roulent les cabanes mobiles : l'enfant du commerce, retiré dans la paix de ses foyers, entend frémir les vitrages de sa hutte, et sent trembler sous lui la couche nuptiale. Nous arrivons chez la Divinité des plaisirs. S'élançant du traîneau rapide auquel ils étoient suspendus, des esclaves nous en ouvrent les portes : nous descendons sous un vestibule de marbre orné d'orangers et de fleurs. Nous pénétrons dans des cabanes voluptueuses, aux lambris de bois d'ébène gravés en payages d'or. Partout brûloient les trésors dérobés[1] aux filles des rochers et des vieux chênes. La véritable nation françoise (car je l'avois reconnue au premier coup d'œil) étoit déja établie aux foyers de l'Ikouessen. Un ton d'égalité, une franchise semblable à celle des Sauvages, régnoit parmi les guerriers.

« J'adressai ma prière à l'Amour hospitalier, Manitou de cette cabane, et me mêlant à la foule, je me trouvai pour la première fois aussi à l'aise que si j'eusse été dans le conseil des Natchez.

« Les guerriers étoient rassemblés en divers groupes, comme des faisceaux de maïs planté dans le champ des peuples. Chacun enseignoit son voisin, et étoit enseigné par lui : tour à tour les pro-

[1] La cire.

pos étoient graves comme ceux des vieillards, fugitifs comme ceux des jeunes filles. Ces hommes, capables de grandes choses, ne dédaignoient pas les agréables causeries; ils répandoient au dehors la surabondance de leurs pensées; ils formoient de discours légers un entretien aimable et varié : dans un atelier européen, des ouvriers aux bras robustes, filent le métal flexible qui réunit les diverses parties de la parure de la beauté; l'un en aiguise la pointe, l'autre en polit la longueur, un troisième y attache l'anneau qui fixe le nuage transparent sur le sein de la vierge, ou le ruban sur sa tête.

« Abandonné à moi-même, j'errois de groupe en groupe, charmé de ce que j'entendois, car je comprenois toutes les paroles : on ne montroit aucune surprise de ma façon étrangère.

« Tandis que je promenois mes pas à travers la foule, j'aperçus, dans un coin, un homme qui ne conversoit avec personne, et qui paroissoit profondément occupé. J'allai droit à lui. « Chasseur, lui « dis-je, je te souhaite un ciel bleu, beaucoup de « chevreuils et un manteau de castor. De quel désert « es-tu? car, je le vois bien, tu viens comme moi « d'une forêt. »

Le héros, qui eut l'air de se réveiller, me regarda, et me répondit : « Oui, je viens d'une « forêt.

« Je ne dormirai point sous de riches lambris;
« Mais voit-on que le somme en perde de son prix?
« En est-il moins profond et moins plein de délices?
« Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices. »

« Je l'avois bien deviné, m'écriai-je ; ton appa-« rence est simple, mais tu es excellent. Y a-t-il rien « de moins brillant que le castor, le rossignol et « l'abeille ? »

« Comme j'achevois de prononcer ces mots, un guerrier, au regard pénétrant, s'approcha de nous, mettant un doigt sur sa bouche. « Je parie, dit-il, « que nos deux Sauvages sont charmés l'un de « l'autre ? »

« En même temps, il passa son bras sous le mien, et m'entraîna dans une autre partie de la cabane. « Laissons-nous donc tout seul cet enfant des bois ? » lui dis-je. — « Oh ! répliqua mon conducteur, il « se suffit à lui-même : il ne parle pas d'ailleurs « le langage des hommes, et n'entend que celui « des Dieux, des lions, des hirondelles et des co-« lombes [1]. »

« Nous traversions la foule : un des plus beaux François que j'aie jamais vus, s'appuyant sur les bras de deux de ses amis, nous accosta. Mon guide lui dit : « Quel chef-d'œuvre vous nous avez donné ! « vous avez vu les transports dans lesquels il a jeté « ce Sauvage. » — « J'avoue, repartit le guerrier, « que c'est un des succès qui m'ont le plus flatté « dans ma vie. » — « Et cependant, dit un de ses « amis d'un ton sévère, vous eussiez mieux fait de « ne pas tant céder au goût du siècle, de retrancher « votre Aricie, au risque de perdre cette scène qui « a ravi cet Iroquois. »

[1] La Fontaine.

« Le second ami du guerrier le voulut défendre. « Voilà vos foiblesses, s'écria le premier, voilà « comme vous êtes descendu du Misanthrope au sac « dans lequel vous enveloppez votre Scapin! » A ce propos j'allois à mon tour m'écrier : « Sont-ce là les « hommes aimés du ciel dont j'ai entendu les chants? » Mais les trois amis s'éloignèrent [1], et je me retrouvai seul avec mon guide.

« Il me conduisit à l'autre extrémité de la cabane, et me fit asseoir près de lui sur une natte de soie. De là, promenant ses yeux sur la foule tantôt en mouvement, tantôt immobile, il me dit : « Chactas, « je te veux faire connoître les caractères des per- « sonnages que tu vois ici ; ils te donneront une idée « de ce siècle et de ma patrie.

« Remarque d'abord ces guerriers qui sont non- « chalamment étendus sur cette demi-couche d'édre- « don. Ce sont des enfants des Jeux et des Ris ; ils « tiennent l'immortalité de leur naissance, car bien « qu'ils te paroissent déja vieux, ils sont toujours « jeunes comme les Graces, leurs mères. Retirés « loin du bruit dans un faubourg paisible, ils pas- « sent leurs jours assis à des banquets. Les tempes « ornées de lierre, et le front couronné de fleurs, « ils mêlent à des vins parfumés l'eau d'une source « que les hommes nomment Hippocrène et les « Dieux Castalie. Toutefois tu te tromperois, Chac- « tas, si tu prenois ces hommes pour des efféminés « sans courage. Nul guerrier n'est peut-être moins

[1] Racine, Molière et Boileau.

« qu'eux attaché à la vie; ils la briseroient avec la « même insouciance que les vases fragiles qu'ils « s'amusent quelquefois à fracasser dans les fes- « tins. »

« Emerveillé de la fine peinture de mon curieux démonstrateur, je regardois avec intérêt ces hommes [1] qui présentoient un caractère inconnu chez les Sauvages; mais mon hôte m'arracha à ces réflexions pour me faire observer une espèce d'ermite qui causoit avec l'Ikouessen. « Il a été prêtre, « me dit-il, il va devenir roi, et avant qu'il s'ennuie « de son second bandeau, il vit ici en simple jon- « gleur [2]. Quant à cet autre guerrier si vieux, dont « les pieds sont supportés par un coussin de velours, « c'est un étranger nouvellement arrivé. Son père « conduisit un monarque à l'échafaud, et mit sur « sa tête la couronne qu'il avoit abattue [3]. Richard, « plus sage qu'Olivier, a préféré le repos à l'agita- « tion d'une vie éclatante : rentré dans l'état obscur « de ses aïeux, il n'estime la gloire de son père « qu'autant qu'il la compte au nombre de ses plai- « sirs. »

—« Par Michabou [4], m'écriai-je, voici un étrange « mélange ! il ne manquoit ici qu'un Sauvage « comme moi » Mon exclamation fit rire l'observateur des hommes, qui me répondit : « Tu es loin, « mon cher Chactas, d'avoir tout vu : quelle que « soit ton envie de connoître, on la peut aisément

[1] La société du Marais, Chaulieu, La Fare, etc.

[2] Casimir, roi de Pologne. [3] Olivier Cromwell.

[4] Génie des eaux.

« rassasier. Ces quatre hommes appuyés contre cette « table d'albâtre sont les quatre artistes qui ont « créé les merveilles de Versailles : l'un en a élevé « les colonnes, l'autre en a dessiné les jardins, le « troisième en a sculpté les statues, le quatrième en « a peint les tableaux [1].

« Regarde assis à leurs pieds, sur ces tapis d'O-« rient, ces hommes au visage bronzé et aux robes « de soie : ils sont venus des portes de l'Aurore, « comme toi de celles du Couchant, eux pour être « ambassadeurs à notre Cour [2], toi pour servir sur « nos galères; mais eux et toi pour payer également « un tribut à notre génie, et faire de ce siècle un « siècle à jamais miraculeux.

« Du reste, ces Sauvages de l'Inde sont plus heu-« reux aujourd'hui que ceux de la Louisiane, car ils « trouvent du moins ici à parler le langage de leur « patrie. Ces guerriers blancs, qui s'entretiennent « avec eux, sont des voyageurs qui ont recueilli « les simples des montagnes, ou les débris de l'an-« tiquité [3].

« Ces autres hommes, resserrés dans l'embrasure « de cette fenêtre, sont des savants que la munifi-« cence de notre Roi a été chercher jusque dans « une terre ennemie, pour les combler de bienfaits. « Les lettres qu'ils tiennent à la main, et qu'ils par-« courent avec tant d'intérêt, sont la correspondance « de plusieurs Sachems qui, bien que nés dans des pays

[1] Mansard, Le Nôtre, Coustou, Le Brun.
[2] Ambassadeurs de Siam.
[3] Tournefort, Boucher, Gerbillon, Chardin, etc.

« divers, forment, en Europe, une illustre républi-
« que dont Paris est le centre. Par ces lettres ils
« s'apprennent mutuellement leurs découvertes : l'un
« d'entre eux, au moment où je te parle, vient de
« trouver le vrai système de la nature, et un autre
« lui fait passer en réponse ses calculs sur l'infini [1].

« Non loin de ces étrangers, tu peux remarquer
« un homme qui raisonne avec une grande force :
« c'est un fameux Sachem de ceux que nous appe-
« lons philosophes. Albion est sa patrie; mais de-
« puis quelque temps il s'est exilé sur les rives
« bataves d'où il est venu rendre hommage à la
« France [2].

« Eh bien! continua notre hôte, que penses-tu
« maintenant de notre nation? Trouves-tu ici assez
« d'hommes et de choses extraordinaires? Des pré-
« lats aussi différents de talents que de principes,
« des gens de lettres remarquables par le contraste
« de leur génie, des bureaux de beaux-esprits en
« guerre, des filles de la volupté intriguant avec
« des moines auprès du trône, des courtisans se
« disputant leurs dépouilles mutuelles, des géné-
« raux divisés, des magistrats qui ne s'entendent
« pas, des ordonnances admirables mais transgres-
« sées, la loi proclamée souveraine mais toujours
« suspendue par la dictature royale, un homme en-
« voyé aux galères pour un temps mais y demeurant
« toute sa vie, la propriété déclarée inviolable mais
« confisquée par le bon plaisir du maître, tous les
« citoyens libres d'aller où ils veulent et de dire ce

[1] Newton, Leibnitz. [2] Locke.

« qu'ils pensent, sous la réserve d'être arrêtés s'il « plaît au Roi, et d'être envoyés au gibet en témoi- « gnage de la liberté des opinions; enfin, des édifices « élevés, des manufactures formées, des colonies « fondées, la marine créée, l'Europe à demi subju- « guée, une partie de la nation chassant une autre « partie de cette nation : tel est ce siècle dont tu « vois l'abrégé dans cette salle; siècle qui, malgré « ses erreurs, restera modèle de gloire; siècle dont « on ne sentira bien la grandeur que lorsqu'on le « prétendra surpasser. »

En achevant ces mots, mon instructeur me quitta pour aller ailleurs observer les hommes : il ne me parut pas une des moindres raretés du siècle qu'il venoit de peindre [1].

« Des esclaves annoncèrent le banquet aux conviés. Des tables couvertes de fleurs, de fruits et d'oiseaux, nous offrirent leurs élégantes richesses. Le vin étoit excellent, la gaîté véritable, et les propos aussi fins que ceux des Hurons. La volage Ikouessen, qui m'avoit donné un siége à sa droite, se railloit de moi, et me disoit : « Parle-moi donc « de tes forêts. Je voudrois savoir si en Huronie il « y a, comme parmi nous, de grandes dames qui « veulent faire enfermer au couvent de pauvres « jeunes filles, parce que ces jeunes filles préten- « dent jouir de leur liberté? Oh! c'est un beau « pays que le tien, où l'on dit ce que l'on pense au « Grand-Chef, et où chacun fait ce qu'il a envie de

[1] La Bruyère.

« faire ! Ici c'est précisément le contraire : tout le « monde est obligé de mentir au Soleil, et de se « soumettre à la volonté de son voisin : c'est pour « cela que tout va chez nous à merveille. »

« Cette femme ajouta beaucoup d'autres propos où, sous l'apparence de la frivolité, je découvris des pensées très graves. On joua gracieusement sur la réponse que j'avois faite aux sorciers de la grande hutte, et que l'Ikouessen disoit être admirable ; mais ajouta-t-elle : « Je veux savoir à mon « tour ce que tu as trouvé de plus sensé parmi « nous. Comme je ne t'ai parlé ni de ta peau, ni de « tes oreilles, j'espère que tu me feras une autre « réponse que celle qui t'a perdu dans l'esprit de « nos philosophes. »

— « Mousse blanche des chênes qui sers à la « couche des héros, répondis-je, les galériens et « les femmes comme toi me semblent avoir toute la « sagesse de ta nation. »

« Ce mot fit rire la table hospitalière, et la coupe de la liberté fut vidée en l'honneur de Chactas.

« Alors les Génies des amours dérobèrent la conversation, et la tournèrent sur un sujet trop aimable. Le souvenir de la fille de Lopez remua les secrets de mon sein et le fit palpiter. Un convive remarqua que si la passion crée des tempêtes, l'âge les vient bientôt calmer, et que l'on recouvre en peu de temps la tranquilité d'ame où l'on étoit avant d'avoir perdu la paix de l'enfance. Les guerriers applaudirent à cette observation : je répondis :

« Je ne puis trouver le calme, dont on jouit après « l'orage, semblable à celui qui a précédé cet orage : « le voyageur qui n'est pas parti, n'est pas le voya- « geur revenu ; le bûcher qui n'a point encore été « allumé, n'est pas le bûcher éteint. L'innocence et « la raison sont deux arbres plantés aux extrémi- « tés de la vie : à leurs pieds, il est vrai, on trouve « également le repos ; mais l'arbre de l'innocence est « chargé de parfums, de boutons de fleurs, de « jeune verdure ; l'arbre de la raison n'est qu'un « vieux chêne séché sur sa tige, dépouillé de « son ombrage par la foudre et les vents du ciel. »

« C'étoit ainsi que nous devisions à ce festin : je t'en ai fait le détail minutieux, car c'est là qu'ayant aperçu les hommes à leur plus haut point de civilisation, je te les devois peindre avec une scrupuleuse exactitude. Les choses de la société et de la nature, présentées dans leur extrême opposition, te fourniront le moyen de peser, avec le moins d'erreur possible, le bien et le mal des deux états.

« Nous étions prêts à quitter les tables, lorsqu'on apporta à notre magicienne un berceau couronné de fleurs : il renfermoit un enfant du voisinage, qui réclamoit, disoit la nourrice, les présents de naissance. L'Ikouessen connoissoit les parents du nouveau-né : elle le prit dans ses bras, lui trouva un air malicieux [1], et promit de lui donner un jour des grains de porcelaines [2] pour acheter des colliers [3].

[1] Voltaire. [2] De l'argent. [3] Des livres.

LIVRE SEPTIÈME.

Le lendemain de ce jour si complétement employé, je me résolus de chercher moi-même la nation françoise, et d'essayer si je ne la rencontrerois pas mieux seul qu'à l'aide d'un conducteur.

« Je sortis sans guide vers la première moitié du matin. Après avoir parcouru des chemins étroits et tortueux, j'arrivai à un pont, où je saluai un Roi bienfaisant que portoit un cheval de bronze [1]. De là, remontant le cours du fleuve aux eaux blanches, dans lequel les femmes lavoient des tuniques de lin, je parvins à la place du sang [2]. Une grande foule s'y trouvoit rassemblée : on me dit qu'on alloit attacher une victime à la machine qu'on me montra, et sur laquelle j'aperçus le Génie de la mort [3] sous la forme d'un homme.

« Persuadé qu'il s'agissoit de l'exécution d'un prisonnier de guerre, je m'assis pour entendre chanter ce prisonnier et pour l'encourager à souffrir les tourments comme un Indien. Je dis à l'un de mes voisins qui paroissoit fort touché : « Fils de « l'humanité, ce guerrier a-t-il été pris en combat- « tant avec courage, ou bien est-ce un enfant des « foibles, que l'homicide Areskoui [4] a saisi dans sa « fuite ? »

[1] Le Pont-Neuf et la statue de Henri IV.

[2] La Grève. [3] Le bourreau. [4] Génie de la guerre.

« Le guerrier me répondit : « Ce n'est point un « soldat qui va cesser de vivre; c'est un chef de la « Prière [1], qui, banni de la France pour des opi- « nions religieuses, n'a pu supporter les chagrins « de l'exil. Vaincu par le sentiment qui subjugue « tous les hommes, il est revenu déguisé dans son « pays : le jour il se tenoit caché dans un souter- « rain, la nuit il erroit autour du champ paternel, « à la clarté des astres qui présidèrent à sa nais- « sance. Quelques misérables l'ont reconnu dans « ces promenades où il respiroit en secret l'air de « sa patrie; ils l'ont dénoncé : la loi le condamne à « mort pour avoir rompu son ban. »

« Le guerrier se tut, et je vis un vieillard s'avancer au milieu de la foule; arrivé aux piliers de sang, ce vieillard dépouilla sa robe, se mit à genoux, et adora. Ensuite, mettant un pied assuré sur le premier barreau de l'échelle, et s'élevant d'échelon en échelon, il sembloit monter vers le ciel. Ses cheveux blancs flottoient sur son cou ridé et bruni par l'âge; on voyoit sa vieille poitrine à nu, qui respiroit tranquillement sous sa tunique entr'ouverte : il jeta un dernier regard sur la France, et la mort le lia par la cime comme une gerbe moissonnée.

« Je me levai dans le trouble de mes sens, qui ne m'avoit pas d'abord permis de me dérober à l'abominable spectacle. Je m'écriai : « Remenez-moi « à mes déserts! reconduisez-moi dans mes forêts! »

[1] Un ministre protestant.

et je m'éloignois à grands pas. Long-temps j'errai à l'aventure tout en pleurs, et comme hors de moi-même. Mais enfin la lassitude du corps parvint à distraire les fatigues de l'ame; et, me trouvant aussi harassé qu'un chasseur qui a poursuivi un cerf agile, je fus contraint de demander quelque part les dons de l'hospitalité.

Je heurte à la porte d'une très belle cabane; un esclave vient m'ouvrir : « Que veux-tu? » me dit-il brusquement. — « Va dire à ton maître, répondis-je, « qu'un guerrier des chairs rouges veut boire avec « lui la coupe du banquet. » L'esclave se prit à rire, et referma la porte.

« Cette épreuve ne me découragea point. A quelque distance, dans une petite voie écartée, une habitation assez semblable à nos huttes s'offrit à mes regards. Je me présente sur le seuil de cette demeure. J'aperçois au fond d'une case obscure un guerrier demi nu, une femme et trois enfants; j'augurai bien de mes hôtes, lorsque je vis qu'ils restoient tranquilles à mon aspect comme des Indiens. J'entre dans la cabane, je m'assieds au foyer dont je salue le Manitou domestique; et, prenant dans mes bras le plus jeune des trois enfants, ces douces lumières de leur mère, j'entonne la chanson du suppliant.

« Quand cela fut fait, je dis en françois : « J'ai « faim, » et le guerrier me répondit : « Tu as faim? » ce qui me fit penser qu'il avoit été voyageur chez les peuples de la solitude. Il se leva, prit un gâteau de maïs noir, et me le donna : je ne le pus manger,

car je vis la mère répandre une larme, et les enfants dévorer des yeux le pain que je portois à ma bouche. Je le distribuai à leur innocence, et je dis au guerrier leur père : « Les mânes des ours n'ont « donc pas été apaisés par des sacrifices la neige [1] « dernière, puisque la chasse n'a pas été bonne et « que tes enfants ont faim ? » — « Faim ! répondit mon « hôte, oui ! Pour nous autres, misérables, cette « faim dure toute notre vie. »

« Je repartis : « Il y a sans doute quelque autre « guerrier dont le soleil a regardé les érables, et « dont les flèches ont été favorisées du grand Cas- « tor : il te fera part de son abondance. » L'homme sourit amèrement, ce qui me fit juger que j'avois dit une chose peu sage.

« Une veuve qui, du lit désert où elle est couchée, voit les toiles de l'insecte suspendues sur sa tête, se plaint de l'abandon de sa cabane; ainsi la laborieuse matrone dont je recevois l'hospitalité adressa les paroles de l'injure à son époux, en l'accusant d'oisiveté. Le guerrier frappa rudement son épouse : je me hâtai d'étendre le calumet de paix entre mes hôtes, et d'apaiser la colère qui monte du cœur au visage en nuage de sang. J'eus alors pour la première fois l'idée de la dégradation européenne dans toute sa laideur. Je vis l'homme abruti par la misère, au milieu d'une famille affamée, ne jouissant point des avantages de la société, et ayant perdu ceux de la nature.

[1] Année.

« Je me levai; je mis un grain d'or dans la main du guerrier, je l'invitai à venir s'asseoir avec sa famille dans ma cabane. « Ah! » s'écria mon hôte tout ému, « quoique vous ne soyez qu'un Iroquois, « on voit bien que vous êtes un roi des Sauvages. » — « Je ne suis point un roi, » répondis-je en me hâtant de quitter cette cabane où j'avois trouvé quelques vertus primitives poussant encore foiblement au milieu des vices de la civilisation : le bouquet de romarin que nos chefs décédés emportent avec eux au tombeau prend quelquefois racine sur l'argile même de l'homme, et végète jusque dans la main des morts.

« J'avoue qu'après de telles expériences, je fus prêt à renoncer à mes études, à retourner chez Ononthio. En vain je cherchois ta nation et des mœurs, et je ne trouvois ni les secondes ni la première. La nature me sembloit renversée; je ne la découvrois, dans la société, que comme ces objets dont on voit les images inverties dans les eaux. Génie propice, qui arrêtâtes mes pas, qui m'engageâtes à continuer mes recherches, puissiez-vous, en récompense des faveurs que vous m'avez faites, puissiez-vous approcher le plus près du Grand-Esprit! Sans vous, sans votre conseil, je ne serois pas ce que je suis, je n'aurois pas connu un homme qui m'a réconcilié avec les hommes, et de qui mes cheveux blancs tiennent le peu de sagesse qui les couronne.

« Je marchois le cœur serré, la tête baissée, lorsque la voix de deux esclaves, qui causoient à la

porte d'une cabane, me tira de ma rêverie. Mon premier mouvement fut de m'éloigner; mais, frappé de l'air d'honnêteté des deux esclaves, je me sentis disposé à faire une dernière tentative. Je m'avançai donc, et, m'adressant au plus vieux des serviteurs : « Va, lui dis-je, apprendre à ton maître « qu'un guerrier étranger a faim. »

« L'esclave me regarda avec étonnement, mais je ne vis point l'impudence et la bassesse dans ses regards. Sans me répondre, il entra précipitamment dans les cours de la cabane, et, revenant quelques moments après tout hors d'haleine, il me dit : « Seigneur Sauvage, mon maître vous prie de « lui faire l'honneur d'entrer. » Je suivis aussitôt le bon esclave.

« Nous montons les degrés de marbre qui circuloient autour d'une rampe de bronze. Nous traversons plusieurs huttes où régnoit, avec la paix, une demi-lumière, et nous arrivons enfin à une cabane pleine de colliers [1]. Là, je vis un homme occupé à tracer sur des feuilles les signes de ses pensées. Il étoit assez maigre, et d'une taille élevée : un air de bonté intelligente étoit répandu sur son visage; l'expression de ses yeux ne se sauroit décrire : c'étoit un mélange de génie et de tendresse, une beauté, ne sais laquelle, que jamais peintre n'a pu exprimer. Ainsi me le raconta depuis Ononthio.

« Chactas, me dit l'homme en se levant aus-

[1] De livres, de papiers, etc. Une bibliothèque.

« sitôt qu'il m'aperçut, nous ne sommes déja plus « des étrangers l'un à l'autre. Un de mes parents, « qui a prêché notre sainte religion en Amérique, « se hâta de m'écrire lorsque vous fûtes si injuste- « ment arrêté. Je sollicitai, de concert avec le gou- « verneur du Canada, votre délivrance, et nous « avons eu le bonheur de l'obtenir. Je vous ai vu « depuis à Versailles, et, d'après le portrait qu'on « m'a fait de vous, il me seroit difficile de vous « méconnoître. Je vous avouerai d'ailleurs que la « manière dont vous venez, par hasard, de me faire « demander l'hospitalité, m'a singulièrement tou- « ché; car, ajouta-t-il avec un léger sourire, je suis « moi-même un peu Sauvage. »

— « Serois-tu, m'écriai-je aussitôt, ce généreux « chef de la Prière qui s'est intéressé à ma liberté « et à celle de mes frères? Puisse le Grand-Esprit « te récompenser! Je ne t'ai vu encore qu'un mo- « ment, mais je sens que je t'aime et te respecte « déja comme un Sachem. »

« Mon hôte me prenant par la main, me fit asseoir avec lui auprès d'une table. On servit le pain et le vin, la force de l'homme. Les esclaves s'étant retirés pleins de vénération pour leur maître, je commençai à échanger les paroles de la confiance avec le serviteur des autels.

« Chactas, me dit-il, nous sommes nés dans des « pays bien éloignés l'un de l'autre, mais croyez- « vous qu'il y ait entre les hommes de grandes dif- « férences de vertus et conséquemment de bonheur?

« Je lui répondis : « Mon père, à te parler sans

« détour, je crois les hommes de ton pays plus mal-
« heureux que ceux du mien. Ils s'enorgueillissent
« de leurs arts et rient de notre ignorance; mais si
« toute la vie se borne à quelques jours, qu'importe
« que nous ayions accompli le voyage dans un petit
« canot d'écorce, ou sur une grande pirogue char-
« gée de lianes et de machines? Le canot même est
« préférable, car il voyage sur le fleuve le long de
« la terre où il peut trouver mille abris; la pirogue
« européenne voyage sur un lac orageux où les ports
« sont rares, les écueils fréquents, et où souvent on
« ne peut jeter l'ancre, à cause de la profondeur de
« l'abîme.

« Les arts ne font donc rien à la félicité de la vie;
« et c'est là pourtant le seul point où vous paroissez
« l'emporter sur nous. J'ai été ce matin témoin d'un
« spectacle exécrable qui seul décideroit la ques-
« tion en faveur de mes bois. Je viens de frapper à
« la porte du riche et à celle du pauvre : les esclaves
« du riche m'ont repoussé; le pauvre n'est lui-même
« qu'un esclave.

« Jusqu'à présent j'avois eu la simplicité de croire
« que je n'avois point encore vu ta nation; ma der-
« nière course m'a donné d'autres idées. Je com-
« mence à entrevoir que ce mélange odieux de rangs
« et de fortunes, d'opulence extraordinaire et de pri-
« vations excessives, de crime impuni et d'inno-
« cence sacrifiée, forme en Europe ce qu'on appelle
« la société. Il n'en est pas de même parmi nous :
« entre dans les huttes des Iroquois, tu ne trouveras
« ni grands, ni petits, ni riches, ni pauvres; partout

« le repos du cœur et la liberté de l'homme. » Ici, je fis le mieux qu'il me fut possible la peinture de notre bonheur, et je finis, comme à l'ordinaire, par inviter mon hôte à se faire Sauvage.

« Il m'avoit écouté avec la plus grande attention : le tableau de notre félicité le toucha : « Mon enfant, « me dit-il, je me confirme dans ma première pen« sée : les hommes de tous les pays, quand ils ont « le cœur pur, se ressemblent, car c'est Dieu alors « qui parle en eux, Dieu qui est toujours le même. « Le vice seul établit entre nous des différences hi« deuses : la beauté n'est qu'une; il y a mille lai« deurs. Si jamais je trace le tableau d'une vie « heureuse et sauvage, j'emploierai les couleurs sous « lesquelles vous me la venez de peindre.

« Mais, Chactas, je crains que dans vos opinions « vous n'apportiez un peu de préjugés, car les In« diens en ont comme les autres hommes. Il arrive « un temps où le genre humain, trop multiplié, ne « peut plus exister par la chasse : il faut alors avoir « recours à la culture. La culture entraîne des lois, « les lois des abus. Seroit-il raisonnable de dire « qu'il ne faut point de lois, parce qu'il y a des « abus ? Seroit-il sensé de supposer que Dieu a « rendu la condition sociale la pire de toutes, lors« que cette condition paroît être l'état universel des « hommes ?

« Ce qui vous blesse, sincère Sauvage, ce sont « nos travaux, l'inégalité de nos rangs; enfin cette « violation du droit naturel, qui fait que vous nous « regardez comme des esclaves infiniment malheu-

« reux : ainsi votre mépris pour nous tombe en « partie sur nos souffrances. Mais, mon fils, s'il « existoit une félicité relative dont vous n'avez ni ne « pouvez avoir aucune idée; si le laboureur à son « sillon, l'artisan dans son atelier, goûtoient des « biens supérieurs à ceux que vous trouvez dans « vos forêts, il faudroit donc retrancher d'abord « de votre mépris tout ce que vous donnez de ce « mépris à nos prétendues misères.

« Comment vous expliquerai-je ensuite ce sixième « sens où les cinq autres viennent se confondre, le « sens des beaux-arts? Les arts nous rapprochent « de la Divinité; ils nous font entrevoir une per-« fection au dessus de la nature, et qui n'existe que « dans notre intelligence. Si vous m'objectiez que « les jouissances dont je parle sont vraisemblable-« ment inconnues de la classe indigente de nos « villes, je vous répondrois qu'il est d'autres plai-« sirs sociaux accordés à tous : ces plaisirs sont ceux « du cœur.

« Chez vous, les attachements de la famille ne « sont fondés que sur des rapports intéressés de « secours accordés et rendus : chez nous, la société « change ces rapports en sentiments. On s'aime « pour s'aimer; on commerce d'ames; on arrive « au bout de sa carrière à travers une vie pleine « d'amour. Est-il un labeur pénible à celui qui tra-« vaille pour un père, une mère, un frère, une « sœur? Non, Chactas, il n'en est point; et, tout « considéré, il me semble que l'on peut tirer de la « civilisation autant de bonheur que de l'état sau-

« vage. L'or n'existe pas toujours sous sa forme pri-
« mitive, tel qu'on le trouve dans les mines de votre
« Amérique : souvent il est façonné, filé, fondu en
« mille manières ; mais c'est toujours de l'or.

« La condition politique qui nous courbe vers la
« terre, qui oblige l'un à se sacrifier à l'autre, qui
« fait des pauvres et des riches, qui semble, en un
« mot, dégrader l'homme, est précisément ce qui
« l'élève : la générosité, la pitié céleste, l'amour
« véritable, le courage dans l'adversité, toutes ces
« choses divines sont nées de cette condition poli-
« tique. Le citoyen charitable qui va chercher, pour
« la secourir, l'humanité souffrante dans les lieux
« où elle se cache, peut-il être un objet de mépris ?
« Le prêtre vertueux qui naguère trempoit vos fers
« de ses larmes, sera-t-il frappé de vos dédains ?
« L'homme qui, pendant de longues années, a lutté
« contre le malheur, qui a supporté sans se plaindre
« toutes les sortes de misères, est-il moins admi-
« rable dans sa force que le prisonnier sauvage dont
« le mérite se réduit à braver quelques heures de
« tourments ?

« Si les vertus sont des émanations du Tout-
« Puissant ; si elles sont nécessairement plus nom-
« breuses dans l'ordre social que dans l'ordre natu-
« rel, l'état de société qui nous rapproche davantage
« de la Divinité, est donc un état supérieur à celui
« de nature.

« Il est parmi nous d'ardents amis de leur patrie,
« des cœurs nobles et désintéressés, des courages
« magnanimes, des ames capables d'atteindre à ce

« qu'il y a de plus grand. Songeons, quand nous « voyons un misérable, non à ses haillons, non à « son air humilié et timide, mais aux sacrifices qu'il « fait, aux vertus quotidiennes qu'il est obligé de « reprendre chaque matin avec ses pauvres vête- « ments, pour affronter les tempêtes de la journée! « Alors, loin de le regarder comme un être vil, « vous lui porterez respect. Et s'il existoit dans la « société un homme qui en possédât les vertus sans « en avoir les vices, seroit-ce à cet homme que vous « oseriez comparer le Sauvage ? En paroissant tous « les deux au tribunal du Dieu des chrétiens, du « Dieu véritable, quelle seroit la sentence du juge? « Toi, diroit-il au Sauvage, tu ne fis point de mal, « mais tu ne fis point de bien. Qu'il passe à ma « droite, celui qui vêtit l'orphelin, qui protégea la « veuve, qui réchauffa le vieillard, qui donna à « manger au Lazare, car c'est ainsi que j'en agis, « lorsque j'habitois entre les hommes [1]. »

Ici le chef de la Prière cessa de se faire entendre. Le miel distilloit de ses lèvres; l'air se calmoit autour de lui à mesure qu'il parloit. Ce qu'il faisoit éprouver n'étoit pas des transports, mais une succession de sentiments paisibles et ineffables. Il y avoit dans son discours je ne sais quelle tranquille harmonie, je ne sais quelle douce lenteur, je ne

[1] J'avois pris autrefois quelque chose de ce dernier paragraphe, pour le transporter dans un morceau littéraire, sur un Voyage de M. de Humboldt, que l'on peut voir dans les *Mélanges littéraires*, tome xv de l'édition complète. Je n'ai pas cru devoir retrancher cette vingtaine de lignes dans le récit de Chactas : elles se trouvent ici à leur véritable place.

sais quelle longueur de graces, qu'aucune expression ne peut rendre. Saisi de respect et d'amour, je me jetai aux pieds de ce bon Génie.

« Mon père, lui dis-je, tu viens de faire de moi « un nouvel homme. Les objets s'offrent à mes yeux « sous des rapports qui m'étoient auparavant in« connus. O le plus vénérable des Sachems! chaste « et pure hermine des vieux chênes, que ne puis-je « t'emmener dans mes forêts! Mais, je le sens, tu « n'es pas fait pour habiter parmi des Sauvages; ta « place est chez un peuple où l'on peut admirer ton « génie et jouir de tes vertus. Je vais bientôt ren« trer dans les déserts du Nouveau-Monde; je vais « reprendre la vie errante de l'Indien; après avoir « conversé avec ce qu'il y a de plus sublime dans « la société, je vais entendre les paroles de ce qu'il « y a de plus simple dans la nature : mais quels que « soient les lieux où le Grand-Esprit conduise mes « pas, sous l'arbre, au bord du fleuve, sur le rocher, « je rappellerai tes leçons, et je tâcherai de devenir « sage de ta sagesse. »

— « Mon fils, me répondit mon hôte en me re« levant, chaque homme se doit à sa patrie : mon « devoir me retient sur ces bords pour y faire le « peu de bien dont je suis capable; le vôtre est de « retourner dans votre pays. Dieu se sert souvent « de l'adversité comme d'un marchepied pour nous « élever; il a permis contre vous une injustice afin « de vous rendre meilleur. Partez, Chactas; allez « retrouver votre cabane. Moins heureux que vous, « je suis enchaîné dans un palais. Si je vous ai ins-

« piré quelque estime, répandez-la sur ma nation, « de même que je chéris la vôtre ; devenez parmi « vos compatriotes le protecteur des François. N'ou- « bliez pas que, tous tant que nous sommes, nous « méritons plus de pitié que de mépris. Dieu a fait « l'homme comme un épi de blé ; sa tige est fragile, « et se tourmente au moindre souffle, mais son grain « est excellent.

« Souvenez-vous enfin, Chactas, que si les ha- « bitants de votre pays ne sont encore qu'à la base « de l'échelle sociale, les François sont loin d'être « arrivés au sommet : dans la progression des lu- « mières croissantes, nous paraîtrons nous-mêmes « des Barbares à nos arrière-neveux. Ne vous irritez « donc point contre cette civilisation qui appar- « tient à notre nature, contre une civilisation qui « peut-être un jour, envahissant vos forêts, les « remplira d'un peuple où la liberté de l'homme « policé s'unira à l'indépendance de l'homme sau- « vage. »

Le chef de la Prière se leva ; nous marchâmes lentement vers la porte. « Je ne suis pas ici chez « moi, me dit-il ; je retourne au palais d'un prince « dont l'éducation me fut confiée. Si je puis vous « être utile, ne craignez pas de vous adresser à mon « zèle ; mais vous autres Sauvages, vous avez peu « de chose à demander aux Rois. »

Je répondis : « Ta bonté m'enhardit ; je laisse « en France un père qui languit dans l'adversité. « Demande son nom à toutes les infortunes soula- « gées, elles te diront qu'il s'appelle Lopez. »

« A ces paroles, que je prononçai d'une voix altérée, un Génie porta les larmes que j'avois aux yeux dans ceux de mon hôte. Cet hôte, plein de bonté, m'apprit que le chef de la Prière qui visitoit mes chaînes à Marseille, lui avoit raconté les traverses de mon ami, et les liens qui m'unissoient à cet Espagnol; que déja Lopez étoit à l'abri de l'indigence, et qu'il retourneroit bientôt riche et heureux dans sa vieille patrie. On avoit même adouci le sort d'Honfroy, mon compagnon de boulet.

« Ces mots inondèrent mon cœur d'un torrent de joie, et la vivacité de ma reconnoissance m'ôta la force de l'exprimer. Cependant l'homme miséricordieux avoit tiré un cordon qui correspondoit à un écho d'airain; à la voix de cet écho, les esclaves accoururent, et nous conduisirent aux degrés de marbre. Là je dis un dernier adieu au pasteur des peuples; je pleurois comme un Européen. Je brisai mon calumet en signe de deuil, et j'entonnai à demi-voix le chant de l'absence: « Bénissez « cette cabane hospitalière, ô Génie des fleuves « errants! que l'herbe ne couvre jamais le sentier « qui mène à ses portes, jour et nuit ouvertes au « voyageur! »

« Tandis que ma voix attendrie résonnoit sous le vestibule, le prêtre, les yeux levés vers le ciel, offroit à Dieu sa prière. Les serviteurs tombèrent à genoux, et reçurent la bénédiction que le sacrificateur pacifique répandoit sur moi. Alors, dans un grand désordre, je descendis précipitamment les degrés. Parvenu au dernier marbre, je levai la

tête et j'aperçus mon hôte [1], qui, penché sur les fleurs de bronze, me suivoit complaisamment de ses regards : bientôt il se retira comme s'il se sentoit trop ému. Je restai quelque temps immobile dans l'espérance de le revoir, mais le retentissement des portes que j'entendis se fermer m'avertit qu'il étoit temps de m'arracher de ce lieu. Dans la cour, et sous les péristyles, une foule indigente attendoit les bienfaits du maître charitable : je joignis mes vœux à ceux que faisoient pour lui tant d'infortunés, et je sortis de cette cabane, plein de reconnoissance, d'amiration et d'amour.

« Ononthio reçut enfin l'ordre de son départ et du nôtre. Nous quittâmes Paris pour nous rendre à un golfe du lac sans rivages [2]. Comme notre traîneau passoit sur un pont d'où l'on découvroit la file prolongée des cabanes du grand village, je m'écriai : « Adieu, terre des palais et des arts! adieu « terre sacrée où j'aurois voulu passer ma vie, si « les tombeaux de mes ancêtres ne s'élevoient loin « d'ici ! »

« Je me laissai retomber au fond du traîneau. Oui, mon fils, j'éprouvai de vifs regrets en quittant la France. Il y a quelque chose dans l'air de ton pays que l'on ne sent point ailleurs, et qui feroit oublier à un Sauvage même ses foyers paternels.

« Nous fîmes un voyage charmant jusqu'au port où nous attendoient les vaisseaux. Nous roulâmes d'abord sur des chaussées bordées d'arbres à perte

[1] Fénelon. [2] La mer.

de vue ; ensuite nous descendîmes au bord d'un fleuve[1] qui couloit dans un vallon enchanté. On ne voyoit que des laboureurs qui creusoient des sillons, ou des bergers qui paissoient des troupeaux. Là le vigneron effeuilloit le cep sur une colline pierreuse ; ici, le cultivateur appuyoit les branches du pommier trop chargé ; plus loin, des paysannes chassoient devant elles l'âne paresseux qui portoit le lait et les fruits à la ville, tandis que des barques, traînées par de forts chevaux, rebroussoient le cours du fleuve. Des étrangers, des gens de guerre, des commerçants, alloient et venoient sur toutes les voies publiques. Les coteaux étoient couronnés de riants villages ou de châteaux solitaires. Les tours des cités apparoissoient dans les lointains ; des fumées s'élevoient du milieu des arbres : on voyoit se dérouler la brillante écharpe des campagnes, toute diaprée de l'azur des fleuves, de l'or des moissons, de la pourpre des vignes, et de la verdure des prés et des bois.

« Ononthio me disoit : « Tu vois ici, Chactas, « l'excuse des fêtes de Versailles : dans toute l'étendue de la France, c'est la même richesse ; les travaux seulement et les paysages diffèrent, car ce « royaume renferme dans son sein tout ce qui peut « servir aux besoins ou aux délices de la vie. L'attention que l'œil du maître donne à l'agriculture « s'étend sur les autres parties de l'État. Nous avons « été chercher jusque dans les pays étrangers les

[1] La Loire.

« hommes qui pouvoient faire fleurir le commerce « et les manufactures. Ce Roi qui t'a paru si su- « perbe, si occupé de ses plaisirs, travaille labo- « rieusement avec ses Sachems ; il entre jusque « dans les moindres détails. Le plus petit citoyen lui « peut soumettre des plans et obtenir audience de « lui : de la même main qu'il protége les arts et fait « céder l'Europe à nos armes, il corrige les lois et « introduit l'unité dans nos coutumes.

« Il est trois choses que les ennemis de ce siècle « lui reprochent : le faste des monuments et des « fêtes, l'excès des impôts, l'injustice des guerres.

« Quant à nos fêtes, ce n'est pas aux François « à en faire un crime à leur souverain : elles sont « dans nos mœurs, et elles ont contribué à imprimer « à notre âge cette grandeur que le temps n'effacera « point. Nous sommes devenus la première nation « du monde par nos édifices et par nos jeux, comme « le furent jadis, par les mêmes pompes, les habi- « tants d'un pays appelé la Grèce.

« Le reproche relatif à l'accroissement de l'impôt « n'a aucun fondement raisonnable : nul royaume « ne paye moins à son gouvernement, en propor- « tion de sa fertilité, que la France.

« Il est malheureux qu'on ne puisse aussi facile- « lement nous justifier du reproche fait à notre am- « bition. Mais, belliqueux Sauvage, tu le sais, est-il « beaucoup de guerres dont les motifs soient équi- « tables ? Louis a révélé à la France le secret de ses « forces ; il a prouvé qu'elle se peut rire des ligues « de l'Europe jalouse. Après tout, les étrangers qui

« cherchent à rabaisser notre gloire, doivent cependant ce qu'ils sont à notre génie. Louis est moins « le législateur de la France que celui de l'Europe. « Descendez sur les rivages d'Albion, pénétrez dans « les forêts de la Germanie, franchissez les Alpes « ou les Pyrénées, partout vous reconnoîtrez qu'on « a suivi nos édits pour la justice, nos règlements « pour la marine, nos ordonnances pour l'armée, « nos institutions pour la police des chemins et des « villes : jusqu'à nos mœurs et nos habits, tout a « été servilement copié. Telle nation qui, dans son « orgueil, se vante aujourd'hui de ses établissements « publics, en a emprunté l'idée à notre nation. Vous « ne pouvez faire un pas chez les étrangers sans re- « trouver la France mutilée : Louis est venu après « des siècles de barbarie, et il a créé le monde « civilisé. »

« Après six jours de voyage nous arrivâmes au bord de la grande eau salée. Nous passâmes une lune entière à attendre des vents favorables. Je contemplai avec étonnement ce port [1] qui venoit d'être construit dans le lac qui marche [2], de même que j'avois vu cet autre [3] port du lac immobile [4], auquel le Manitou de la nécessité m'avoit contraint de travailler. Je visitai les arsenaux et les bassins; je n'eus pas moins de sujet d'admirer le génie de ta nation dans ces arts nouveaux pour elle, que dans ceux où depuis long-temps elle etoit exercée. Une activité gé-

[1] Rochefort. [2] L'Océan.

[3] Toulon. [4] La Méditerranée.

nérale régnoit dans le port et dans la ville : on voyoit sortir des vaisseaux qui emportoient des colonies aux extrémités du monde, en même temps que des flottes rapportoient à la France les richesses des terres les plus éloignées. Un matelot embrassoit sa mère sur la grève, au retour d'une longue course; un autre recevoit en s'embarquant les adieux de sa femme. Onze mille guerriers des troupes d'Areskoui [1]; cent soixante-six mille enfants des mers, mille jeunes fils de vieux marins, instruits dans les hautes sciences de Michabou [2], cent quatre-vingt-dix-huit monstres nageants [3] qui vomissoient des feux par soixante bouches, trente galères dont je dois me souvenir, vous rendoient alors dominateurs des flots, comme vous étiez les maîtres de la terre.

« Enfin le Grand-Esprit envoya le vent du milieu du jour qui nous étoit favorable : l'ordre du départ est proclamé; on s'embarque en tumulte. De petits canots nous portent aux grands navires; nous arrivons sous leurs flancs; nous y demeurons quelque temps balancés par la lame grossie : nous montons sur les machines flottantes à l'aide de cordes qu'on nous jette. A peine avons-nous atteint le bord que nos matelots, comme des oiseaux de la tempête, se répandent sur les vergues. La foudre [4], sortant du vaisseau d'Ononthio, donne le signal au reste de la flotte : tous les vaisseaux, avec de longs ef-

[1] Génie de la guerre. [2] Génie de la mer.
[3] Vaisseaux de guerre. [4] Le canon.

forts, arrachent leur pied[1] d'airain des vases tenaces. La double serre ne s'est pas plus tôt déprise de la chevelure de l'abîme, qu'un mouvement se fait sentir dans le corps entier du vaisseau. Les bâtiments se couvrent de leurs voiles : les plus basses, déployées dans toute leur largeur, s'arrondissent comme de vastes cylindres; les plus élevées, comprimées dans leur milieu, ressemblent aux mamelles gonflées d'une jeune mère. Le pavillon sans tache de la France se déroule sur les haleines harmonieuses du matin. Alors de la flotte épandue s'élève un chœur qui salue par trois cris d'amour, les rivages de la patrie. A ce dernier signal, nos coursiers marins déploient leurs dernières ailes, s'animent d'un souffle plus impétueux, et, s'excitant mutuellement dans la carrière, ils labourent à grand bruit le champ des mers.

« Les transports de la joie ne descendirent point dans mon cœur à ce départ de la contrée des mille cabanes. J'avois perdu Atala; je quittois Lopez; le pays des belliqueuses nations du Canada n'étoit pas celui qui m'avoit vu naître : sorti presque enfant de la terre des sassafras, que retrouverois-je dans la hutte de mes aïeux, si jamais les Génies bienfaisants me permettoient de rentrer sous son écorce ?

« La scène imposante que j'avois sous les yeux servoit à nourrir ma mélancolie : je ne pouvois me rassasier du spectacle de l'Océan. Ma retraite favo-

[1] L'ancre

rite, lorsque je voulois méditer durant le jour, étoit la cabane grillée [1] du grand mât de notre navire, où je montois et m'asseyois, dominant les vagues au dessous de moi. La nuit, renfermé dans ma couche étroite, je prêtois l'oreille au bruit de l'eau qui couloit le long du bord : je n'avois qu'à déployer le bras pour atteindre de mon lit à mon cercueil.

« Cependant le cristal des eaux que nous avoient donné les rochers de la France commençoit à s'altérer. On résolut d'aborder aux îles non loin desquelles les vaisseaux se trouvoient alors. Nous saluons les génies de ces terres propices; nous laissons derrière nous Fayal enivrée de ses vins, Tercère aux moissons parfumées, Santa-Crux qui ignore les forêts, et Pico dont la tête porte une chevelure de feu. Comme une troupe de colombes passagères, notre flotte vient ployer ses ailes sous les rivages de la plus solitaire des filles de l'Océan.

« Quelques marins étant descendus à terre, je les suivis; tandis qu'ils s'arrêtoient au bord d'une source, je m'égarai sur les grèves et je parvins à l'entrée d'un bois de figuiers sauvages : la mer se brisoit en gémissant à leurs pieds, et dans leurs cimes on entendoit le sifflement aride du vent du nord. Saisi de je ne sais quelle horreur, je pénètre dans l'épaisseur de ce bois, à travers les sables blancs et les joncs stériles. Arrivé à l'extrémité

[1] La hune.

opposée, mes yeux découvrent une statue portée sur un cheval de bronze : de sa main droite, elle montroit les régions du couchant[1].

« J'approche de ce monument extraordinaire. Sur sa base baignée de l'écume des flots étoient gravés des caractères inconnus : la mousse et le salpêtre des mers rongeoient la surface du bronze antique; l'alcyon perché sur le casque du colosse y jetoit, par intervalles, des voix langoureuses; des coquillages se colloient aux flancs et aux crins du coursier, et lorsqu'on approchoit l'oreille de ses naseaux ouverts, on croyoit ouïr des rumeurs confuses. Je ne sais si jamais rien de plus étonnant s'est présenté à la vue et à l'imagination d'un mortel.

« Quel dieu ou quel homme éleva ce monument? quel siècle, quelle nation le plaça sur ces rivages? qu'enseigne-t-il par sa main déployée? Veut-il prédire quelque grande révolution sur le globe, laquelle viendra de l'Occident? Est-ce le Génie même de ces mers qui garde son empire et menace quiconque oseroit y pénétrer?

« A l'aspect de ce monument qui m'annonçoit un noir océan de siècles écoulés, je sentis l'impuissance et la rapidité des jours de l'homme. Tout nous échappe dans le passé et dans l'avenir; sortis du néant pour arriver au tombeau, à peine connoissons-nous le moment de notre existence.

« Je m'empressai de retourner aux vaisseaux, et de raconter à Ononthio la découverte que j'avois

[1] Tradition historique.

faite. Il se préparoit à visiter avec moi cette merveille, mais une tempête s'éleva, et la flotte fut obligée de gagner la haute mer.

« Bientôt cette flotte est dispersée. Demeuré seul et chassé par le souffle du midi, notre vaisseau, pendant douze nuits entières, vole sur les vagues troublées. Nous arrivons dans ces parages où Michabou fait paître ses innombrables troupeaux[1]. Une brume froide et humide enveloppe la mer et le ciel; les flots glapissent dans les ténèbres : un bourdonnement continu sort des cordages du vaisseau, dont toutes les voiles sont ployées; la lame couvre et découvre sans cesse le pont inondé; des feux sinistres voltigent sur les vergues, et, en dépit de nos efforts, la houle qui grossit nous pousse sur l'île des Esquimaux[2].

« J'avois, ô mon fils, été coupable d'un souhait téméraire : j'avois appelé de mes vœux le spectacle d'une tempête. Qu'il est insensé celui qui désire être témoin de la colère des Génies! Déja nous avions été le jouet des mers, autant de jours qu'un étranger peut en passer dans une cabane, avant que son hôte lui demande le nom de ses aïeux ; le soleil avoit disparu pour la sixième fois. La nuit étoit horrible : j'étois couché dans mon hamac agité; je prêtois l'oreille aux coups des vagues qui ébranloient la structure du vaisseau : tout à coup j'entends courir sur le pont, et des paquets de cordages tomber; j'éprouve en même temps le mou-

[1] Le banc de Terre-Neuve. [2] Terre-Neuve.

vement que l'on ressent lorsqu'un vaisseau vire de bord. Le couvercle de l'entre-pont s'ouvre et une voix appelle le capitaine. Cette voix solitaire au milieu de la nuit et de la tempête, avoit quelque chose qui faisoit frémir. Je me dresse sur ma couche; il me semble ouïr des marins discutant le gisement d'une terre que l'on avoit en vue. Je monte sur le pont: Ononthio et les passagers s'y trouvoient déja rassemblés.

« En mettant la tête hors de l'entre-pont, je fus frappé d'un spectacle affreux, mais sublime. A la lueur de la lune qui sortoit de temps en temps des nuages, on découvroit sur les deux bords du navire, à travers une brume jaune et immobile, des côtés sauvages. La mer élevoit ses flots comme des monts dans le canal où nous étions engouffrés. Tantôt les vagues se couvroient d'écume et d'étincelles; tantôt elles n'offroient plus qu'une surface huileuse, marbrée de taches noires, cuivrées ou verdâtres, selon la couleur des bas-fonds sur lesquels elles mugissoient: quelquefois une lame monstrueuse venoit roulant sur elle-même sans se briser, comme une mer qui envahiroit les flots d'une autre mer. Pendant un moment le bruit de l'abîme et celui des vents étoient confondus; le moment d'après, on distinguoit le fracas des courants, le sifflement des récifs, la triste voix de la lame lointaine. De la concavité du bâtiment sortoient des bruits qui faisoient battre le cœur au plus intrépide. La proue du navire coupoit la masse épaisse des vagues avec un froissement affreux; et au gou-

vernaïl, des torrents d'eau s'écouloient en tourbillonnant comme au débouché d'une écluse. Au milieu de ce fracas, rien n'étoit peut-être plus alarmant qu'un murmure sourd, pareil à celui d'un vase qui se remplit.

« Cependant des cartes, des compas, des instruments de toutes les sortes, étoient étendus à nos pieds. Chacun parloit diversement de cette terre où étoit assis sur un cercueil le Génie du naufrage. Le pilote déclara que le naufrage étoit inévitable. Alors l'aumônier du vaisseau lut à haute voix la prière qui porte, dans un tourbillon, l'ame du marin au Dieu des tempêtes. Je remarquai que des passagers alloient chercher ce qu'ils avoient de plus précieux, pour le sauver : l'espérance est comme la montagne Bleue dans les Florides : de ses hauts sommets le chasseur découvre un pays enchanté, et il oublie les précipices qui l'en séparent. Moi et les autres chefs sauvages, nous prîmes un poignard pour nous défendre, et un fer tranchant pour couper un arc et tailler une flèche. Hors la vie qu'avions-nous à perdre ? Le flot qui nous jetoit sur une côte inhabitée nous rendoit à notre bonheur : l'homme nu saluoit le désert et rentroit en possession de son empire.

« Il plut à la souveraine sagesse de sauver le vaisseau, mais la même vague qui le poussa hors des écueils, emporta l'un de ses mâts et me jeta dans l'abîme : j'y tombai comme un oiseau de mer qui se précipite sur sa proie. En un clin d'œil le vaisseau, chassé par les vents, parut à une immense

distance de moi; il ne pouvoit s'arrêter sans s'exposer une seconde fois au naufrage, et il fut contraint de m'abandonner. Perdant tout espoir de le rejoindre, je commençai à nager vers la côte éloignée. »

LIVRE HUITIÈME.

« Les premiers pas du matin s'étoient imprimés en taches rougeâtres dans les nuages de la tempête, lorsque couvert de l'écume des flots j'abordai au rivage. Courant sur des limons verdis, tout hérissés des pyramides de l'insecte des sables, je me dérobe à la fureur du Génie des eaux. A quelque distance s'offroit une grotte dont l'entrée étoit fermée par des framboisiers. J'écarte les broussailles et pénètre sous la voûte du rocher où je fus agréablement surpris d'entendre couler une fontaine. Je puisai de l'eau dans le creux de ma main, et faisant une libation : « Qui que tu sois, m'écriai-je, Manitou « de cette grotte, ne repousse pas un suppliant que « le Grand-Esprit a jeté sur tes rivages; que cette « malédiction du ciel ne t'irrite pas contre un infor- « tuné. Si jamais je revois la terre des sassafras, je « te sacrifierai deux jeunes corbeaux dont les ailes « seront plus noires que celles de la nuit. »

« Après cette prière, je me couchai sur des branches de pin : épuisé de fatigue je m'endormis aux soupirs du Sommeil qui baignoit ses membres délicats dans l'eau de la fontaine.

« A l'heure où le fils des cités, couvert d'un riche manteau, se livre aux joies d'un festin servi par la main de l'abondance, je me réveillai dans ma grotte solitaire. En proie aux attaques de la faim, je me

lève : comme un élan échappé à la flèche du chasseur, croit bientôt retourner à ses forêts ; près de rentrer sous leur ombrage, il rencontre une autre troupe de guerriers qui l'écartent avec des cris et le poursuivent de nouveau sur les montagnes : ainsi j'étois éloigné de ma patrie par les traits de la fortune.

« A l'instant où je sortois de la grotte, un ours blanc se présente pour y entrer, je recule quelques pas et tire mon poignard. Le monstre poussant un mugissement, me menace de ses serres énormes, de son museau noirci et de ses yeux sanglants : il se lève et me saisit dans ses bras comme un lutteur qui cherche à renverser son adversaire. Son haleine me brûle le visage, la faim de ses dents est prête à se rassasier de ma chair ; il m'étouffe dans ses embrassements ; aussi facilement qu'ils ouvrent un coquillage au bord de la mer, ses ongles vont séparer mes épaules. J'invoque le Manitou de mes pères ; et, de la main qui me reste libre, je plonge mon poignard dans le cœur de mon ennemi. Les bras du monstre se relâchent ; il abandonne sa proie, s'affaisse, roule à terre, expire.

« Plein de joie, j'assemble des mousses et des racines à l'entrée de ma grotte. Deux cailloux me donnent le feu ; j'allume un bûcher dont la flamme et la fumée s'élèvent au dessus des bois. Je dépouille la victime, je la mets en pièces, je brûle les filets de la langue et les portions consacrées aux Génies : je prends soin de ne point briser les os, et je fais

rôtir les morceaux les plus succulents. Je m'assieds sur des pierres polies par la douce lime des eaux ; je commence un repas avec l'hostie de la destinée, avec des cressons piquants et des mousses de roches aussi tendres que les entrailles d'un jeune chevreuil. La solitude de la terre et de la mer étoit assise à ma table : je découvrois à l'horizon, non sans une sorte d'agréable tristesse, les voiles du vaisseau où j'avois fait naufrage.

« L'abondance ayant chassé la faim, et la nuit étant revenue sur la terre, je me retirai de nouveau au fond de l'antre, avec la fourrure du monstre que j'avois terrassé. Je remerciai le Grand-Esprit qui m'avoit fait Sauvage, et qui me donnoit dans ce moment tant d'avantages sur l'homme policé. Mes pieds étoient rapides, mon bras vigoureux, ma vie habituée aux déserts : un Génie ami des enfants, le Sommeil, fils de l'Innocence et de la Nuit, ferma mes yeux, et je bus le frais sumac du Meschacebé dans la coupe dorée des Songes.

« Les sifflements du courlis et le cri de la barnacle perchée sur les framboisiers de la grotte m'annoncèrent le retour du matin : je sors. Je suspends par des racines de fraisiers les restes de la victime à mes épaules ; j'arme mon bras d'une branche de pin ; je me fais une ceinture de joncs où je place mon poignard, et comme un lion marin je m'avance le long des flots.

« Pendant mon séjour chez les Cinq-Nations Iroquoises le commerce et la guerre m'avoient conduit chez les Esquimaux, et j'avois appris quelque

chose de la langue de ce peuple. Je savois que l'île [1] de mon naufrage s'approchoit, dans la région de l'étoile immobile [2], des côtes du Labrador : je cherchai donc à remonter vers ce détroit.

« Je marchai autant de nuits qu'une jeune femme, qui n'a point encore nourri de premier né, reste dans le doute sur le fruit que son sein a conçu : craignant de tromper son époux, elle ne confie ses tendres espérances qu'à sa mère; mais aux défaillances de cette femme, annonces mystérieuses de l'homme, à son secret qui éclate dans ses regards, le père devine son bonheur, et tombant à genoux, offre au Grand-Esprit son fils à naître.

« Je traversai des vallées de pierres revêtues de mousse, et au fond desquelles couloient des torrents d'eau demi-glacée : des bouquets de framboisiers, quelques bouleaux, une multitude d'étangs salés couverts de toutes sortes d'oiseaux de mer, varioient la tristesse de la scène. Ces oiseaux me procuroient une abondante nourriture, et des fraises, des oseilles, des racines, ajoutoient à la délicatesse de mes banquets.

« Déja mes pas étoient arrivés au détroit des tempêtes. Les côtes du Labrador se montroient quelquefois par delà les flots au coucher et au lever du soleil. Dans l'espoir de rencontrer quelque navigateur, je cheminois le long des grèves; mais lorsque j'avois franchi des caps orageux, je n'apercevois

[1] Terre-Neuve.

[2] Étoile polaire.

qu'une suite de promontoires aussi solitaires que les premiers.

« Un jour j'étois assis sous un pin : les flots étoient devant moi ; je m'entretenois avec les vents de la mer et les tombeaux de mes ancêtres. Une brise froide s'élève des régions du Nord, et un reflet lumineux voltige sous la voûte du ciel. Je découvre une montagne de glace flottante ; poussée par le vent, elle s'approche de la rive. Manitou du foyer de ma cabane ! dites quel fut mon étonnement lorsqu'une voix, sortant de l'écueil mobile, vint frapper mon oreille. Cette voix chantoit ces paroles, dans la langue des Esquimaux :

« Salut, Esprit des tempêtes, salut, ô le plus beau « des fils de l'Océan !

« Descends de ta colline où l'importun soleil ne « luit jamais, descends, charmante Élina ! Embar-« quons-nous sur cette glace. Les courants nous em-« portent en pleine mer ; les loups marins viennent « se livrer à l'amour sur la même glace que nous. »

« Sois-moi propice, Esprit des tempêtes, ô le plus « beau des fils de l'Océan !

« Élina, je darderai pour toi la baleine ; je te ferai « un bandeau pour garantir tes beaux yeux de l'é-« clat des neiges ; je te creuserai une demeure sous « la terre pour y habiter avec un feu de mousse ; je « te donnerai trente tuniques impénétrables aux « eaux de la mer. Viens sur le sommet de notre ro-« cher flottant. Nos amours y seront enchaînées par « les vents, au milieu des nuages et de l'écume des « flots.

« Salut, Esprit des tempêtes, ô le plus beau des « fils de l'Océan! »

« Tel étoit ce chant extraordinaire. Couvrant mes yeux de ma main, et jetant dans les flots une partie de mon vêtement, je m'écriai : « Divinité de cette « mer dont je viens d'entendre la voix, soyez-moi « propice; favorisez mon retour. » Aucune réponse ne sortit de la montagne qui vint s'échouer sur les sables à quelque distance du lieu où j'étois assis.

« J'en vis bientôt descendre un homme et une femme vêtus de peaux de loups marins. Aux caresses qu'ils prodiguoient à un enfant, je les reconnus pour mari et femme. Ainsi l'a voulu le Grand-Esprit; le bonheur est de tous les peuples et de tous les climats : le misérable Esquimaux, sur son écueil de glace, est aussi heureux que le monarque européen sur son trône; c'est le même instinct qui fait palpiter le cœur des mères et des amantes dans les neiges du Labrador et sur le duvet des cygnes de la Seine.

« Je dirige mes pas vers la femme, dans l'espérance que l'homme accourroit au secours de son épouse et de son enfant. L'Esprit qui m'inspira cette pensée ne trompa point mon attente. Le guerrier s'avance vers moi avec fureur : il étoit armé d'un javelot surmonté d'une dent de vache marine : ses yeux sanglants étinceloient derrière ses ingénieuses lunettes; sa barbe rousse se joignant à ses cheveux noirs lui donnoit un air affreux. J'évite les premiers coups de mon adversaire, et m'élançant sur lui, je le terrasse.

Élina, arrêtée à quelque distance, faisoit éclater les signes de la plus vive douleur; ses genoux fléchirent; elle tomba sur le rocher. Comme le pois fragile qui s'élève autour de la gerbe de maïs, sa fleur délicate se marie au blé robuste, et joint ainsi la grace à la vie utile de son époux; mais si la pierre tranchante de l'Indienne vient à moissonner l'épi, l'humble pois qu'une tige amie ne soutient plus, s'affaisse et couvre de ses grappes fanées le sol qui l'a vu naître : ainsi la jeune Sauvage étoit tombée sur la terre. Elle tenoit embrassé son fils, tendre fleur de son sein.

« Je rassure l'Esquimaux vaincu; je le caresse en passant la main sur ses bras, comme un chasseur encourage l'animal fidèle qui le guide au fond des bois; l'Esquimaux se relève à demi, et presse mes genoux, en signe de reconnoissance et de foiblesse. Dans cette attitude il n'avoit rien de rampant à la manière de l'Europe : c'étoit l'homme obéissant à la nécessité.

« La femme revient de son évanouissement. Je l'appelle. Elle fait un pas vers nous, fuit, revient, et toujours resserrant le cercle, s'approche de plus en plus de son maître et de son mari. Bientôt elle met les mains à terre et s'avance ainsi jusqu'à mes pieds. Je prends l'enfant qu'elle portoit sur son dos; je lui prodigue des caresses : ces caresses apprivoisèrent tellement la mère de l'enfant, qu'elle se mit à bondir de joie à mes côtés. Lorsqu'un guerrier emporte dans ses bras un chevreau qu'il a trouvé sur la montagne, la mère, traînant ses longues

mamelles, et surmontant sa frayeur, suit avec de doux bêlements le ravisseur qu'elle semble craindre d'irriter contre le jeune hôte des forêts.

« Aussitôt que l'Esquimaux eut reconnu mon droit de force, il devint aussi soumis qu'il s'étoit montré intraitable. Je descendis la côte avec mes deux nouveaux sujets, et je leur fis entendre que je voulois passer au Labrador.

L'Esquimaux va prendre sur le rocher de glace des peaux de loup marin que je n'avois pas aperçues; il les étend avec des barbes de baleine; il en forme un long canot; il recouvre ce canot d'une peau élastique. Il se place au milieu de cette espèce d'outre, et m'y fit entrer avec sa femme et son enfant : refermant alors la peau autour de ses reins, semblable à Michabou lui-même, il gourmande les mers.

« Un traîneau parti du grand village de tes pères, au moment où nous quittâmes l'île du naufrage, n'auroit atteint le palais de tes Rois qu'après notre arrivée aux rivages du Labrador. C'étoit l'heure où les coquillages des grèves s'entr'ouvrent au soleil, et la saison où les cerfs commencent à changer de parure. Les Génies me préparoient encore une nouvelle destinée : je commandois; j'allois servir.

« Nous ne tardâmes pas à rencontrer un parti d'Esquimaux. Ces guerriers, sans s'informer des arbres de mon pays, ni du nom de ma mère, me chargèrent de l'attirail de leurs pêches, et me contraignirent d'entrer dans un grand canot. Ils armèrent mon bras d'une rame, comme si depuis

long-temps leurs Manitous eussent été en alliance avec les miens, et nous remontâmes le long des rochers du Labrador.

« Les deux époux naguère mes esclaves s'étoient embarqués avec nous; ils ne me donnèrent pas la moindre marque de pitié ou de reconnoissance: ils avoient cédé à mon pouvoir; ils trouvoient tout simple que je subisse le leur: au plus fort l'empire, au plus foible l'obéissance.

« Je me résignai à mon sort.

« Nous arrivâmes à une contrée où le soleil ne se couchoit plus. Pâle et élargi, cet astre tournoit tristement autour d'un ciel glacé; de rares animaux erroient sur des montagnes inconnues. D'un côté s'étendoient des champs de glaces contre lesquels se brisoit une mer décolorée; de l'autre, s'élevoit une terre hâve et nue qui n'offroit qu'une morne succession de baies solitaires et de caps décharnés. Nous cherchions quelquefois un asile dans des trous de rochers, d'où les aigles marins s'envoloient avec de grands cris. J'écoutois alors le bruit des vents répétés par les échos de la caverne, et le gémissement des glaces qui se fendoient sur la rive.

« Et cependant, mon jeune ami, il est quelquefois un charme à ces régions désolées. Rien ne te peut donner une idée du moment où le soleil, touchant la terre, sembloit rester immobile, et remontoit ensuite dans le ciel, au lieu de descendre sous l'horizon. Les monts revêtus de neige, les vallées tapissées de la mousse blanche que broutent les rennes, les mers couvertes de baleines et semées

de glaces flottantes, toute cette scène, éclairée comme à la fois par les feux du couchant et par la lumière de l'aurore, brilloit des plus tendres et des plus riches couleurs : on ne savoit si on assistoit à la création ou à la fin du monde. Un petit oiseau, semblable à celui qui chante la nuit dans tes bois, faisoit entendre un ramage plaintif. L'amour amenoit alors le sauvage Esquimaux sur le rocher où l'attendoit sa compagne : ces noces de l'homme aux dernières bornes de la terre n'étoient ni sans pompe ni sans félicité.

« Mais bientôt à une clarté perpétuelle succéda une nuit sans fin. Un soir le soleil se coucha et ne se leva plus. Une aurore stérile, qui n'enfanta point l'astre du jour, parut dans le septentrion. Nous marchions à la lueur du météore dont les flammes mouvantes et livides s'attachoient à la voûte du ciel comme à une surface onctueuse.

« Les neiges descendirent; les daims, les carribous, les oiseaux même disparurent : on voyoit tous ces animaux passer et retourner vers le midi : rien n'étoit triste comme cette migration qui laissoit l'homme seul. Quelques coups de foudre qui se prolongeoient dans des solitudes où aucun être animé ne les pouvoit entendre, semblèrent séparer les deux scènes de la vie et de la mort. La mer fixa ses flots; tout mouvement cessa, et au bruit des glaces brisées succéda un silence universel.

« Aussitôt mes hôtes s'occupèrent à bâtir des cabanes de neige : elles se composoient de deux ou trois chambres qui communiquoient ensemble par

des espèces de portes abaissées. Une lampe de pierre, remplie d'huile de baleine et dont la mèche étoit faite d'une mousse séchée, servoit à la fois à nous réchauffer et à cuire la chair des veaux marins. La voûte de ces grottes sans air fondoit en gouttes glacées; on ne pouvoit vivre qu'en se pressant les uns contre les autres, et en s'abstenant, pour ainsi dire, de respirer. Mais la faim nous forçoit encore de sortir de ces sépulcres de frimas: il falloit aller aux dernières limites de la mer gelée épier les troupeaux de Michabou.

«Mes hôtes avoient alors des joies si sauvages, que j'en étois moi-même épouvanté. Après une longue abstinence, avions-nous dardé un phoque, on le traînoit sur la glace: la matrone la plus expérimentée montoit sur l'animal palpitant, lui ouvroit la poitrine, lui arrachoit le foie, et en buvoit l'huile avec avidité. Tous les hommes, tous les enfants se jetoient sur la proie, la déchiroient avec les dents, dévoroient les chairs crues; les chiens, accourus au banquet, en partageoient les restes, et léchoient le visage ensanglanté des enfants. Le guerrier vainqueur du monstre recevoit une part de la victime plus grande que celle des autres: et lorsque, gonflé de nourriture, il ne se pouvoit plus repaître, sa femme, en signe d'amour, le forçoit encore d'avaler d'horribles lambeaux qu'elle lui enfonçoit dans la bouche. Il y avoit loin de là, René, à ma visite au palais de tes Rois, et au souper chez l'élégante Ikouessen.

«Un chef des Esquimaux vint à mourir; on le

laissa auprès de nous, dans une des chambres de la hutte où l'humidité causée par les lampes amena la dissolution du corps. Les ossements humains, ceux des dogues et les débris des poissons, étoient jetés à la porte de nos cabanes; l'été fondant le tombeau de glace qui croissoit autour de ces dépouilles, les laissoit pêle-mêle sur la terre.

« Un jour nous vîmes arriver sur un traîneau, que tiroient six chiens à longs poils, une famille alliée à celle dont j'étois l'esclave. Cette famille retourna bientôt après aux lieux d'où elle étoit venue; mon maître l'accompagna et m'ordonna de le suivre.

« La tribu d'Esquimaux chez laquelle nous arrivâmes n'habitoit point, comme la nôtre, dans des cabanes de neige; elle s'étoit retirée dans une grotte dont on fermoit l'ouverture avec une pierre. Comme on voit, au commencement de la lune voyageuse, des corneilles se réunir en bataillons dans quelque vallée, ou comme des fourmis se retirent sous une racine de chêne, ainsi cette nombreuse tribu d'Esquimaux étoit réfugiée dans le souterrain.

Je fis le tour de la salle, pour chercher quelques vieillards qui sont la mémoire des peuples : le Grand-Esprit lui-même doit sa science à son éternité. Je remarquai un homme âgé, dont la tête étoit enveloppée dans la dépouille d'une bête sauvage. Je le saluai en lui disant : « Mon père! » Ensuite j'ajoutai : « Tu as beaucoup honoré tes parents, car « je vois que le Ciel t'a accordé une longue vie. En « faveur de mon respect pour tes aïeux, permets-« moi de m'asseoir sur la natte à tes côtés. Si je sa-

« vois où une douce mort a déposé les os de tes « pères, je te les aurois apportés pour te réjouir. »

« Le vieillard souleva son bonnet de peau d'ours, et me regarda quelque temps, en méditant sa réponse. Non, le bruit des ailes de la cigogne qui s'élève d'un bocage de magnolias dans le ciel des Florides est moins délicieux à l'oreille d'une vierge, que ne le furent pour moi les paroles de cet homme, lorsque je retrouvai sur ses lèvres, dans l'antre des affreux Esquimaux, le langage du prêtre divin des bords de la Seine.

« Je suis fils de la France, me dit le vieillard : « lorsque nous enlevâmes aux enfants d'Albion les « forts bâtis aux confins du Labrador, je suivois le « brave d'Iberville. Ma tendresse pour une jeune « fille des mers me retint dans ces régions désolées, « où j'ai adopté les mœurs et la vie des aïeux de « celle que j'aimois. »

« Tels que dans les puits des savanes d'Atala, on voit sortir des canaux souterrains, l'habitant des ondes, brillant étranger que l'amour a égaré loin de sa patrie, ainsi, ô Grand-Esprit! tu te plais à conduire les hommes par des chemins qui ne sont connus que de ta Providence. René, on trouve les guerriers de ton pays chez tous les peuples : les plus civilisés des hommes, ils en deviennent, quand ils le veulent, les plus barbares. Ils ne cherchent point à nous policer, nous autres Sauvages ; ils trouvent plus aisé de se faire Sauvages comme nous. La solitude n'a point de chasseurs plus adroits, de combattants plus intrépides; on les a vus sup-

porter les tourments du cadre de feu [1] avec la fortitude des Indiens mêmes, et malheureusement devenir aussi cruels que leurs bourreaux. Seroit-ce que le dernier degré de la civilisation touche à la nature? Seroit-ce que le François possède une sorte de génie universel qui le rend propre à toutes les vies, à tous les climats? Voilà ce que pourroit seul décider la sagesse du Père Aubry, ou du chef de la Prière [2] qui corrigea l'orgueil de mon ignorance.

« Je passai la saison des neiges dans la société du vieillard demi-sauvage, à m'instruire de tout ce qui regardoit les lois ou plutôt les mœurs des peuples au milieu desquels j'habitois.

« L'hiver finissoit; la lune avoit regardé trois mois, du haut des airs, les flots fixes et muets qui ne réfléchissoient point son image. Une pâle aurore se glissa dans les régions du Midi, et s'évanouit : elle revint, s'agrandit et se colora. Un Esquimaux, envoyé à la découverte, nous apprit, un matin, que le soleil alloit paroître; nous sortîmes en foule du souterrain, pour saluer le père de la vie. L'astre se montra un moment à l'horizon, mais il se replongea soudain dans la nuit, comme un juste qui élevant sa tête rayonnante du séjour des morts, se recoucheroit dans son tombeau à la vue de la désolation de la terre : nous poussâmes un cri de joie et de deuil.

« Le soleil parcourut peu à peu un plus long chemin dans le ciel. Des brouillards couvrirent la

[1] Les tourments qu'on fait subir aux prisonniers de guerre.

[2] Fénelon.

terre et la mer. La surface solide des fleuves se détacha des rivages; on entendit pour premier bruit le cri d'un oiseau; ensuite quelques ruisseaux murmurèrent : les vents retrouvèrent la voix. Enfin les nuages amassés dans les airs crevèrent de toutes parts. Des cataractes d'une eau troublée se précipitèrent des montagnes; des monceaux de neiges tombèrent avec fracas des rocs escarpés : le vieil Océan réveillé au fond de ses abîmes, rompit ses chaînes, secoua sa tête hérissée de glaçons, et vomissant les flots renfermés dans sa vaste poitrine, répandit sur ses rivages les marées mugissantes.

« A ce signal les pêcheurs du Labrador quittèrent leur caverne et se dispersèrent : chaque couple retourna à sa solitude pour bâtir son nouveau nid et chanter ses nouvelles amours. Et moi, me dérobant par la fuite à mon maître, je m'avançai vers les régions du midi et du couchant, dans l'espoir de rencontrer les sources de mon fleuve natal.

« Après avoir traversé d'immenses déserts et vécu quelques années chez des hordes errantes, j'arrivai chez les Sioux, hommes chéris des Génies pour leur hospitalité, leur justice, leur piété et pour la douceur de leurs mœurs.

« Ces peuples habitent des prairies entre les eaux du Missouri et du Meschacebé, sans chef et sans loi; ils paissent de nombreux troupeaux dans les savanes.

« Aussitôt qu'ils apprirent l'arrivée d'un étranger, ils accoururent et se disputèrent le bonheur de me recevoir. Nadoué, qui comptoit six garçons et un

grand nombre de gendres, obtint la préférence : on déclara qu'il la méritoit comme le plus juste des Sioux et le plus heureux par sa couche. Je fus introduit dans une tente de peaux de buffle, ouverte de tous côtés, supportée par quatre piquets, et dressée au bord d'un courant d'eau. Les autres tentes, sous lesquelles on apercevoit les joyeuses familles, étoient distribuées çà et là dans les plaines.

« Après que les femmes eurent lavé mes pieds, on me servit de la crème de noix et des gâteaux de malomines. Mon hôte ayant fait des libations de lait et d'eau de fontaine au paisible Tébée, Génie pastoral de ces peuples, conduisit mes pas à un lit d'herbe, recouvert de la toison d'une chèvre. Accablé de lassitude je m'endormis au bruit des vœux de la famille hospitalière, aux chants des pasteurs, et aux rayons du soleil couchant, qui passant horizontalement sous la tente, fermèrent avec leurs baguettes d'or mes paupières appesanties.

« Le lendemain je me préparai à quitter mes hôtes; mais il me fut impossible de m'arracher à leurs sollicitations. Chaque famille me voulut donner une fête. Il fallut raconter mon histoire que l'on ne se lassoit point d'entendre et de me faire répéter.

« De toutes les nations que j'ai visitées, celle-ci m'a paru la plus heureuse : ni misérable comme le pêcheur du Labrador, ni cruel comme le chasseur du Canada, ni esclave comme jadis le Natchez, ni corrompu comme l'Européen, le Sioux réunit tout

ce qui est désirable chez l'homme sauvage et chez l'homme policé. Ses mœurs sont douces comme les plantes dont il se nourrit; il fuit les hivers, et, s'attachant au printemps, il conduit ses troupeaux de prairie en prairie : ainsi la voyageuse des nuits, la lune, semble garder dans les plaines du ciel les nuages qu'elle mène avec elle; ainsi l'hirondelle suit les fleurs et les beaux jours; ainsi la jeune fille, dans ses gracieuses chimères, laisse errer ses pensées de rivages en rivages et de félicités en félicités.

« Je pressois mon hôte de me permettre de retourner à la cabane de mes aïeux. Un matin, au lever du soleil, je fus étonné de voir tous les pasteurs rassemblés. Nadoué se présente à moi avec deux de ses fils, et me conduit au milieu des anciens : ils étoient assis en cercle à l'ombre d'un petit bocage d'où l'on découvroit toute la plaine. Les jeunes gens se tenoient debout autour de leurs pères.

« Nadoué prit la parole et me dit : « Chactas, la « sagesse de nos vieillards a examiné ce qu'il y avoit « de mieux pour la nation des Sioux. Nous avons vu « que le Manitou de nos foyers n'alloit point avec « nous aux batailles, et qu'il nous livroit à l'ennemi, « car nous ignorons les arts de la guerre. Or, vous « avez le cœur droit; l'expérience des hommes a « rempli votre ame d'excellentes choses : soyez notre « chef, défendez-nous; régnez avec la justice. Nous « quitterons pour vous les coutumes des anciens « jours; nous cesserons de former des familles iso-

« lées; nous deviendrons un peuple : par là vous « acquerrez une gloire immortelle.

« Or voici ce que nous ferons : vous choisirez la « plus belle des filles des Sioux. Chaque famille vous « offrira quatre génisses de trois ans avec un fort « taureau, sept chèvres pleines, cinquante autres « donnant déja une grande abondance de lait, et six « chiens rapides qui pressent également les che- « vreuils, les cerfs et toutes les bêtes fauves. Nous « joindrons à ces dons quarante toisons de buffles « noirs pour couvrir votre tente. En voyant vos « grandes richesses, nul ne pourra s'empêcher « de vous réputer heureux. Que les Génies vous « gardent de rejeter notre prière! Votre père n'est « plus; votre mère dort avec lui. Vous ne serez qu'un « étranger dans votre patrie. Si nous allions vous « maudire dans notre douleur, vous savez que le « Grand-Esprit accomplit les malédictions pronon- « cées par les hommes simples. Soyez donc touché « de notre peine et entendez nos paroles. »

« Frappé des flèches invisibles d'un Génie, je demeurai muet au milieu de l'assemblée. Rompant enfin le silence, je répondis : « O Nadoué, que les « peuples honorent! je vous dirai la vérité toute « pure. Je prends à témoins les Manitous hospita- « liers du foyer où je reçus un asile, que la parole « du mensonge n'a jamais souillé mes lèvres : vous « voyez si je suis touché. Sioux des savanes! jamais « l'accueil que j'ai reçu de vous ne sortira de ma « mémoire. Les présents que vous m'offrez ne pour- « roient être rejetés par aucun homme qui auroit

« quelque sens; mais je suis un infortuné condamné « à errer sur la terre. Quel charme la royauté m'of- « friroit-elle? Craignez d'ailleurs de vous donner « un maître : un jour vous vous repentiriez d'avoir « abandonné la liberté. Si d'injustes ennemis vous « attaquent, implorez le ciel, il vous sauvera, car « vos mœurs sont saintes.

« O Sioux! puisqu'il est vrai que je vous ai inspiré « quelque pitié, ne retenez plus mes pas; conduisez- « moi aux rives du Meschacebé; donnez-moi un « canot de cyprès : que je descende à la terre des « sassafras. Je ne suis point un méchant que les « Génies ont puni pour ses crimes; vous n'avez point « à craindre la colère du Grand-Esprit en favorisant « mon retour. Mes songes, mes veilles, mon repos, « sont tout remplis des images d'une patrie que je « pleure sans cesse. Je suis le plus misérable des « chevreuils des bois; ne fermez pas l'oreille à mes « plaintes. »

Les bergers furent attendris : le Grand-Esprit les avoit faits compatissants. Quand le murmure de la foule eut cessé, Nadoué me dit : « Les hommes « sont touchés de vos paroles, et les Génies le sont « aussi. Nous vous accordons la pirogue du retour. « Mais contractons d'abord l'alliance : rassemblons « des pierres pour en faire un haut lieu, et man- « geons dessus. »

« Or cela fut fait comme il avoit été dit : le Manitou de Nadoué, celui des Sioux, celui des Natchez, reçurent le sacrifice. L'alliance accomplie et trouvée parfaitement belle par les pasteurs, je marchai

avec eux pendant six jours pour arriver au Meschacebé; mon cœur tressailloit en approchant. Du plus loin que je découvris le fleuve, je me mis à courir vers lui; je m'y élançai comme un poisson qui, échappé du filet, retombe plein de joie dans les flots. Je m'écriai en portant à ma bouche l'eau sacrée :

« Te voilà donc enfin, ô fleuve qui coules dans le « pays de Chactas! fleuve où mes parents me plon« gèrent en venant au monde! fleuve où je me jouois « dans mon enfance avec mes jeunes compagnons! « fleuve qui baignes la cabane de mon père et l'arbre « sous lequel je fus nourri! Oui, je te reconnois! « Voilà les osiers pliants qui croissent dans ton lit « aux Natchez, et que j'avois accoutumé de tresser « en corbeilles; voilà les roseaux dont les nœuds me « servoient de coupe. C'est bien encore le goût et « la douceur de ton onde, et cette couleur qui res« semble à celle du lait de nos troupeaux. »

« Ainsi je parlois dans mon transport, et les délices de la patrie couloient déja dans mon cœur. Les Sioux, doués de simplicité et de justice, se réjouissoient de mon bonheur. J'embrassai Nadoué et ses fils; je souhaitai toutes sortes de dons à mes hôtes, et, entrant dans ma pirogue chargée de présents, je m'abandonnai au cours du Meschacebé. Les Sioux rangés sur la rive me saluoient du geste et de la voix; moi-même je les regardois en faisant des signes d'adieu, et priant les Génies d'accorder leur faveur à cette nation innocente. Nous continuâmes de nous donner des marques d'amour jus-

qu'au détour d'un promontoire qui me déroba la vue de mes pasteurs; mais j'entendois encore le son de leurs voix affoiblies, que les brises dispersoient sur les eaux, le long des rivages du fleuve.

« Maintenant chaque heure me rapprochoit de ce champ paternel dont j'étois absent depuis tant de neiges. J'en étois sorti sans expérience, dans ma dix-septième lune des fleurs; j'allois y rentrer dans ma trente-troisième feuille tombée, et plein de la triste connoissance des hommes. Que d'aventures éprouvées! que de régions parcourues! que de peuples les pas de mes malheurs avoient visités! Ces réflexions rouloient dans mon esprit, et le courant entraînoit ma nacelle.

« Je franchis l'embouchure du Missouri. Je vis à l'orient le désert des Casquias et des Tamarouas qui vivent dans les républiques unies; au confluent de l'Ohio, fils de la montagne Allegany et du fleuve Monhougohalla, j'aperçus le pays des Chéroquois qui sèment comme l'Européen, et des Wabaches, toujours en guerre avec les Illinois. Plus loin je passai la rivière Blanche fréquentée des crocodiles, et l'Akensas qui se joint au Meschacebé par la rive occidentale. Je remarquai à ma gauche la contrée des Chicassas venus du midi, et celle des Yazous coureurs des montagnes; à ma droite je laissai les Sélonis et les Panimas qui boivent les eaux du ciel et vivent sous les lataniers. Enfin je découvris la cime des hauts magnolias qui couronnent le village des Natchez. Mes yeux se troublèrent, mon cœur flotta dans mon sein : je tombai sans mouvement

au fond de ma pirogue qui, poussée par la main du Fleuve, alla s'échouer sur la rive.

« Bocages de la Mort, qui couvrirez bientôt de votre ombre les cendres du vieux Chactas! Chênes antiques, mes contemporains de solitude! vous savez quelles furent mes pensées, quand revenu, de l'atteinte du Génie de la Patrie, je me trouvai assis au pied d'un arbre et livré à une foule curieuse qui s'empressoit autour de moi. Je regardois le ciel, la terre, le fleuve, les Sauvages, sans pouvoir ni parler, ni déclarer les transports de mon ame. Mais lorsqu'un des inconnus vint à prononcer quelques mots en natchez, alors soulagé et tout en pleurs, je serre dans mes bras ma terre natale; j'y colle mes lèvres comme un amant à celles d'une amante; puis me relevant :

« Ce sont donc là les Natchez! Manitou de mes « malheurs, ne me trompez-vous point encore? « Est-ce la langue de mon pays que je viens d'en- « tendre? Mon oreille ne m'a-t-elle point déçu? »

« Je touchois les mains, le visage, le vêtement de mes frères. Je dis à la troupe étonnée : « Mes « amis, mes chers amis, parlez, répétez ces mots « que je n'ai point oubliés! Parlez, que je retrouve « dans votre bouche les doux accents de la patrie! « O langage chéri des Génies! langage dans lequel « j'appris à prononcer le nom de mon père, et que « j'entendois lorsque je reposois encore dans le sein « maternel! »

« Les Natchez ne pouvoient revenir de leur surprise : au désordre de mes sens, ils se persuadèrent

que j'étois un homme possédé d'Athaënsic pour quelque crime commis dans un pays lointain; ils songeoient déja à m'écarter, comme un sacrilége, du Bois du Temple et des Bocages de la Mort.

« La foule grossissoit. Tout à coup un cri s'élève; je pousse moi-même un cri en reconnoissant les chefs compagnons de mon esclavage dans ta patrie, et, en m'élançant dans leurs bras, nous mêlons nos pleurs d'amitié et de joie... « Chactas ! Chactas ! » C'est tout ce qu'ils peuvent dire dans leur attendrissement. Mille voix répétèrent : « Chactas ! Chactas ! Génies immortels, est-ce là le fils d'Outalissi, « ce Chactas que nous n'avons point connu, et qu'on « disoit enseveli au sein des flots ? »

« Telles étoient les acclamations. On entendoit un bruit confus semblable aux échos des vagues dans les rochers. Mes amis m'apprirent qu'arrivés à Québec sur le vaisseau, après mon naufrage, ils retournèrent d'abord chez les Iroquois d'où ils vinrent, après trois ans, conter mes malheurs à mes parents et à mon pays. Leur récit achevé, ils me conduisirent au temple du Soleil, où je suspendis mes vêtements en offrande. De là, après m'être purifié et avant d'avoir pris aucune nourriture, je me rendis au Bocage de la Mort pour saluer les cendres de mes aïeux. Les vieillards m'y vinrent trouver, car la nouvelle de mon retour avoit déja volé de cabane en cabane. Plusieurs d'entre eux me reconnurent à ma ressemblance avec mon père. L'un disoit : « Voilà les cheveux d'Outalissi. » Un autre : « C'est son regard et sa voix. » Un troisième :

« C'est sa démarche, mais il diffère de son aïeul « par sa taille qui est plus élevée. »

« Les hommes de mon âge accouroient aussi, et à l'aide de circonstances reproduites à ma mémoire, ils me rappeloient les jours de notre jeunesse; alors je retrouvois sur leur visage des traits qui ne m'étoient point inconnus. Les matrones et les jeunes femmes ne pouvoient rassasier leur curiosité : elles m'apportoient toutes sortes de présents.

« La sœur de ma mère existoit encore, mais elle étoit mourante : mes amis me conduisirent auprès d'elle. Lorsqu'elle entendit prononcer mon nom, elle fit un effort pour me regarder; elle me reconnut, me tendit la main, leva les yeux au ciel avec un sourire, et accomplit sa destinée. Je me retirai l'ame en proie aux plus tristes pressentiments en voyant mon retour marqué par la mort du dernier parent que j'eusse au monde.

« Mes compagnons d'esclavage me menèrent à leur hutte d'écorce; j'y passai la nuit avec eux. Nous y racontâmes sur la peau d'ours beaucoup de choses tirées du fond du cœur, de ces choses que l'on dit à un ami échappé d'un grand danger.

Le lendemain, après avoir salué la lumière, les arbres, les rochers, le fleuve et toute la patrie, je désirai rentrer dans la cabane de mon père. Je la trouvai telle que l'avoient mise la solitude et les années : un magnolia s'élevoit au milieu, et ses branches passoient à travers le toit; les murs crevassés étoient recouverts de mousse, et un lierre

embrassoit le contour de la porte de ses mains noires et chevelues.

« Je m'assis au pied du magnolia, et je m'entretins avec la foule de mes souvenirs. « Peut-être, « me disois-je, selon ma religion du désert, est-ce « ma mère elle-même qui est revenue dans sa ca-« bane, sous la forme de ce bel arbre! » Ensuite je caressois le tronc de ce suppliant réfugié au foyer de mes ancêtres, et qui s'en étoit fait le Génie domestique pendant l'ingrate absence des amis de ma famille. J'aimois à retrouver pour successeur sous mon toit héréditaire, non les fils indifférents des hommes, mais une paisible génération d'arbres et de fleurs : la conformité des destinées, qui sembloit exister entre moi et le magnolia demeuré seul debout parmi ces ruines, m'attendrissoit. N'étoit-ce pas aussi une rose de magnolia que j'avois donnée à la fille de Lopez, et qu'elle emporta dans la tombe?

« Plein de ces pensées qui font le charme intérieur de l'ame, je songeois à rétablir ma hutte, à consacrer le magnolia à la mémoire d'Atala, lorsque j'entendis quelque bruit. Un Sachem, aussi vieux que la terre, se présente sous les lierres de la porte : une barbe épaisse ombrageoit son menton; sa poitrine étoit hérissée d'un long poil semblable aux herbes qui croissent dans le lit des fleuves; il s'appuyoit sur un roseau; une ceinture de joncs pressoit ses reins; une couronne de fleurs de marais ornoit sa tête, un manteau de loutre et de castor flottoit suspendu à ses épaules; il paroissoit

sortir du fleuve, car l'eau ruisseloit de ses vêtements, de sa barbe et de ses cheveux.

« Je n'ai jamais su si ce vieillard étoit en effet quelque antique Sachem, quelque prêtre instruit de l'avenir et habitant une île du Meschacebé, ou si ce n'étoit pas l'ancêtre des fleuves, le Meschacebé lui-même. « Chactas, » me dit-il d'un son de voix semblable au bruit de la chute d'une onde, « cesse « de méditer le rétablissement de cette cabane. En « disputeras-tu la possession contre un Génie, ô le « plus imprudent des hommes? Crois-tu donc être « arrivé à la fin de tes travaux, et qu'il ne te reste « plus qu'à t'asseoir sur la natte de tes pères? Un « jour viendra que le sang des Natchez.... »

« Il s'interrompt, agite le roseau qu'il tenoit à la main, me lance des regards prophétiques, tandis que, baissant et relevant la tête, sa barbe limoneuse frappe sa poitrine. Je me prosterne aux pieds du vieillard; mais lui, s'élançant dans le fleuve, disparoît au milieu des vagues bouillonnantes.

« Je n'osai violer les ordres de cet homme ou de ce Génie, et j'allai bâtir ma nouvelle demeure sur la colline où tu la vois aujourd'hui. Adario revint du pays des Iroquois; je travaillai avec lui et le vieux Soleil à l'amélioration des lois de la patrie. Pour un peu de bien que j'ai fait, on m'a rendu beaucoup d'amour.

« J'avance à grands pas vers le terme de ma carrière; je prie le ciel de détourner les orages dont il a menacé les Natchez, ou de me recevoir en sacrifice. A cette fin je tâche de sanctifier mes jours,

pour que la pureté de la victime soit agréable aux Génies : c'est la seule précaution que j'aie prise contre l'avenir. Je n'ai point interrogé les jongleurs : nous devons remplir les devoirs que nous enseigne la vertu, sans rechercher curieusement les secrets de la Providence. Il est une sorte de sagesse inquiète et de prudence coupable que le ciel punit. Telle est, ô mon fils ! la trop longue histoire du vieux Chactas. »

LIVRE NEUVIÈME.

Le récit de Chactas avoit conduit les Natchez jusqu'aux vallées fréquentées par les castors, dans le pays des Illinois. Ces paisibles et merveilleux animaux furent attaqués et détruits dans leurs retraites. Après des holocaustes offerts à Michabou, Génie des eaux, les Indiens, au jour marqué par le jongleur, commencèrent à dépouiller, tous ensemble, leurs victimes. A peine le fer avoit-il entr'ouvert les peaux moelleuses, qu'un cri s'élève : « Une femelle « de castor ! » Les guerriers les plus fermes laissent échapper leur proie ; Chactas lui-même paroît troublé.

Trois causes de guerre existent entre les Sauvages : l'invasion des terres, l'enlèvement d'une famille, la destruction des femelles de castor. Ignorant du droit public des Indiens, et n'ayant point encore l'expérience des chasseurs, René avoit tué des femelles de castor. On délibère en tumulte : Ondouré veut qu'on abandonne le coupable aux Illinois pour éviter une guerre sanglante. Le frère d'Amélie est le premier à se présenter en expiation. « Je traîne partout mes infortunes, dit-il à Chactas ; « délivrez-vous d'un homme qui pèse sur la terre. »

Outougamiz soutint que le guerrier blanc dont il portoit le Manitou d'or, gage de l'amitié jurée,

n'avoit péché que par ignorance : « Ceux qui ont « une si grande terreur des Illinois, s'écria-t-il, « peuvent les aller supplier de leur accorder la « paix. Quant à moi, je sais un moyen plus sûr de « l'obtenir, c'est la victoire. L'homme blanc est mon « ami, quiconque est son ennemi est le mien. » En prononçant ces paroles, le jeune Sauvage laissoit tomber sur Ondouré des regards terribles.

Outougamiz étoit renommé chez les Natchez pour sa candeur autant que pour son courage : ils l'avoient surnommé Outougamiz le Simple. Jamais il ne prenoit la parole dans un conseil, et ses vertus ne se manifestoient que par des actions. Les chasseurs furent étonnés de la hardiesse avec laquelle il s'exprima et de la soudaine éloquence que l'amitié avoit placée sur ses lèvres : ainsi la fleur de l'hémerocale, qui referme son calice pendant la nuit, ne répand ses parfums qu'aux premiers rayons de la lumière. La jeunesse, généreuse et guerrière, applaudit aux sentiments d'Outougamiz. René lui-même avoit pris sur ses compagnons sauvages l'empire qu'il exerçoit involontairement sur les esprits : l'avis d'Ondouré fut rejeté; on conjura les mânes des femelles des castors; Chactas recommanda le secret; mais le rival du frère d'Amélie s'étoit déja promis de rompre le silence.

Cependant on crut devoir abréger le temps des chasses : le retour précipité des guerriers étonna les Natchez. Bientôt on murmura tout bas la cause secrète de ce retour. Repoussé de plus en plus de Céluta, Ondouré se rapprocha de son ancienne

amante, et chercha dans l'ambition des consolations et des vengeances à l'amour.

Durant l'absence des chasseurs, les habitants de la colonie s'étoient répandus dans les villages indiens : des aventuriers sans mœurs, des soldats dans l'ivresse, avoient insulté les femmes. Fébriano, digne ami d'Ondouré, avoit tourmenté Céluta, et d'Artaguette l'avoit protégée. Au retour d'Outougamiz, l'orpheline raconta à son frère les persécutions par elle éprouvées; Outougamiz les redit à René, qui, déja défendu dans le conseil par le généreux capitaine, l'alla remercier au fort Rosalie. Un attachement, fondé sur l'estime, commença entre ces deux nobles François. Trop touché de la beauté de Céluta, d'Artaguette cédoit au penchant qui l'entraînoit vers l'homme aimé de la vertueuse Indienne. Ainsi se formoient de toutes parts des liens que le ciel vouloit briser, et des haines que le temps devoit accroître. Un événement développa tout à coup ces germes de malheurs.

Une nuit, Chactas au milieu de sa famille, veilloit sur sa natte : la flamme du foyer éclairoit l'intérieur de la cabane. Une hache teinte de sang tombe aux pieds du vieillard : sur le manche de cette hache étoient gravés l'image de deux femelles de castors, et le symbole de la nation des Illinois. Dans les cabanes des différents Sachems de pareilles armes furent jetées, et les hérauts illinois, qui étoient ainsi venus déclarer la guerre, avoient disparu dans les ténèbres.

Ondouré, dans l'espoir de perdre celui qui lui

enlevoit le cœur de Céluta, avoit fait avertir secrètement les Illinois de l'accident de la chasse. Peu importoit à ce chef de plonger son pays dans un abîme de maux, s'il pouvoit à la fois rendre son rival odieux à la nation, et atteindre peut-être par la chance des armes à la puissance absolue. Il avoit prévu que le vieux Soleil seroit obligé de marcher à l'ennemi : au défaut de la flèche des Illinois, Ondouré ne pourroit-il pas employer la sienne pour se débarrasser d'un chef importun? Akansie, mère du jeune Soleil, disposeroit alors du pouvoir souverain, et par elle l'homme qu'elle adoroit parviendroit facilement à la dignité d'édile, dignité qui le rendroit tuteur du nouveau prince. Enfin Ondouré, qui détestoit les François, mais qui les servoit pour se faire appuyer d'eux, ne trouveroit-il pas quelque moyen de les chasser de la Louisiane, lorsqu'il seroit revêtu de l'autorité suprême? Maître alors de la fortune, il immoleroit le frère d'Amélie, et soumettroit Céluta à son amour.

Tels étoient les desseins qu'Ondouré rouloit vaguement dans son ame. Il connoissoit Akansie; il savoit qu'elle se prêteroit à tous ses forfaits, s'il la persuadoit de son repentir, si elle se pouvoit croire aimée. Il affecte donc pour cette femme une ardeur qu'il ne ressent pas; il promet de sacrifier Céluta, exigeant à son tour d'Akansie qu'elle serve une ambition dont elle recueillera les fruits. La crédule amante consent à des crimes pour une caresse.

La passion de Céluta s'augmentoit en silence. René étoit devenu l'ami d'Outougamiz. Ne seroit-il

pas possible à Céluta d'obtenir la main de René ? Les murmures que l'on commençoit à élever de toutes parts contre le guerrier blanc ne faisoient qu'attacher davantage l'Indienne à ce guerrier : l'amour se plaît au dévouement et aux sacrifices. Les prêtres ne cessoient de répéter que des signes s'étoient montrés dans les airs, la nuit de la convocation du conseil ; que le Serpent sacré avoit disparu le jour d'une adoption funeste ; que les femelles de castor avoient été tuées ; que le salut de la nation se trouvoit exposé par la présence d'un étranger sacrilége : il falloit des expiations. Redits autour d'elle, ces propos troubloient Céluta : l'injustice de l'accusation la révoltoit, et le sentiment de cette injustice fortifioit son amour, désormais irrésistible.

Mais René ne partageoit point ce penchant ; il n'avoit point changé de nature ; il accomplissoit son sort dans toute sa rigueur ; déja la distraction qu'un long voyage et des objets nouveaux avoient produite dans son ame, commençoit à perdre sa puissance : les tristesses du frère d'Amélie revenoient, et le souvenir de ses chagrins, au lieu de s'affoiblir par le temps, sembloit s'accroître. Les déserts n'avoient pas plus satisfait René que le monde, et dans l'insatiabilité de ses vagues désirs, il avoit déja tari la solitude, comme il avoit épuisé la société. Personnage immobile au milieu de tant de personnages en mouvement, centre de mille passions qu'il ne partageoit point, objet de toutes les pensées par des raisons diverses, le frère d'Amélie devenoit

la cause invisible de tout : aimer et souffrir étoit la double fatalité qu'il imposoit à quiconque s'approchoit de sa personne. Jeté dans le monde comme un grand malheur, sa pernicieuse influence s'étendoit aux êtres environnants : c'est ainsi qu'il y a de beaux arbres sous lesquels on ne peut s'asseoir ou respirer sans mourir.

Toutefois René ne se voyoit pas sans une douleur amère, tout innocent qu'il étoit, la cause de la guerre entre les Illinois et les Natchez. « Quoi! se disoit-il, pour prix de l'hospitalité que j'ai reçue, je livre à la désolation les cabanes de mes hôtes! Qu'avois-je besoin d'apporter à ces Sauvages le trouble et les misères de ma vie? Je répondrai à chaque famille du sang qui sera versé. Ah! qu'on accepte plutôt en réparation le sacrifice de mes jours! »

Ce sacrifice n'étoit plus possible que sur le champ de bataille : la guerre étoit déclarée, et il ne restoit aux Natchez qu'à la soutenir avec courage. Le Soleil prit le commandement de la tribu de l'Aigle, avec laquelle il fut résolu qu'il envahiroit les terres des Illinois. Adario demeura aux Natchez avec la tribu de la Tortue et du Serpent, pour défendre la patrie. Outougamiz fut nommé chef des jeunes guerriers qui devoient garder les cabanes. René, adopté dans la tribu de l'Aigle, devoit être de l'expédition commandée par le vieux Soleil.

Le jour du départ étant fixé, Outougamiz dit au frère d'Amélie : « Tu me quittes; les Sachems « m'obligent à demeurer ici; tu vas marcher au

« combat sans ton compagnon d'armes : c'est bien « mal à moi de te laisser seul ainsi. Si tu meurs, « comment ferai-je pour t'aller rejoindre? Souviens-« toi de nos Manitous dans la bataille. Voici la chaîne « d'or de notre amitié, qui m'avertira de tout ce que « tu feras. J'aurois voulu au moins que tu eusses « été mon frère avant de me quitter. Ma sœur t'aime; « tout le monde le dit; il n'y a que toi qui l'ignores. « Tu ne lui parles jamais d'amour. Comment! ne la « trouves-tu pas belle? Ton ame est-elle engagée « ailleurs? Je suis Outougamiz, qu'on appelle le « Simple, parce que je n'ai point d'esprit; mais je « serai toujours heureux de t'aimer, soit que je « devienne malheureux ou heureux par toi. » Ainsi parla le Sauvage : René le pressa sur son sein, et des pleurs d'attendrissement mouillèrent ses yeux.

Bientôt la tribu se mit en marche, ayant le Soleil à sa tête; toutes les familles étoient accourues sur son passage : les femmes et les enfants pleuroient. Céluta pouvoit à peine contenir les mouvements de sa douleur, et suivoit des regards le frère d'Amélie. Chactas bénit en passant son fils adoptif, et regretta de ne le pouvoir suivre. La petite Mila, à moitié confuse, cria à René : « Ne va pas mourir! » et rentra, toute rougissante, dans la foule. Le capitaine d'Artaguette salua le frère d'Amélie lorsqu'il passa devant lui, en l'invitant à se souvenir de la gloire de la France. Ondouré fermoit la marche : il devoit commander la tribu, dans le cas où le vieux Soleil succomberoit aux fatigues de la marche ou sous les coups de l'ennemi.

A peine la tribu de l'Aigle s'étoit éloignée des Natchez, que des inquiétudes se répandirent parmi les habitants du fort Rosalie. Les colons découvrirent les traces d'un complot parmi les noirs, et l'on disoit qu'il avoit des ramifications chez les Sauvages. En effet, Ondouré entretenoit depuis long-temps des intelligences avec les esclaves des Blancs : il avoit fait entendre à leur oreille le doux nom de liberté, pour se servir d'eux, si jamais ils pouvoient devenir utiles à son ambition. Un jeune nègre, nommé Imley, chef de cette association mystérieuse, cultivoit une Concession voisine de la cabane de Céluta et d'Outougamiz.

Ces récits sont portés à Fébriano. Le renégat, que la soif de l'or dévore, voit, dans les circonstances où se trouvent les Natchez, une possibilité de destruction dont profiteroient à la fois son avarice et sa lubricité. Fébriano recevoit des présents d'Ondouré, et l'instruisoit de tout ce qui se passoit au conseil des François; mais, dans l'absence de ce chef, n'ayant plus de guide, il crut trouver l'occasion de s'enrichir de la dépouille des Sauvages.

Comme un dogue que son gardien réveille, Fébriano se lève aux dénonciations de ses agents secrets : il se prépare au dessein qu'il médite par l'accomplissement des rites de son culte abominable.

Enfermé dans sa demeure, il commence, demi-nu, une danse magique représentant le cours des astres. Il fait ensuite sa prière, le visage tourné vers le temple de l'Arabie, et il lave son corps dans

les eaux immondes. Ces cérémonies achevées, le moine mahométan redevient guerrier chrétien : il enveloppe ses jambes grêles du drap funèbre des combats; il endosse l'habit blanc des soldats de la France. Une touffe de franges d'or, semblable à celle qui pendoit au bouclier de Pallas, embrasse, comme une main, l'épaule gauche de Fébriano : il place sur sa poitrine un croissant d'où jaillissent des éclairs; il suspend à son baudrier une épée à la poignée d'argent, à la lame azurée, qui enfonce une triple blessure dans le flanc de l'ennemi : abaissant sur ses sourcils le chapeau de Mars, le renégat sort et va trouver Chépar.

Pareil à la tunique dévorante, qui sur le mont Œta fit périr Hercule, l'habit du grenadier françois se colle aux os du fils des Maures, et fait couler dans ses veines les poisons enflammés de Bellone. Le commandant n'a pas plutôt aperçu Fébriano, qu'il se sent lui-même possédé de la fureur guerrière, comme si le démon des combats secouoit, par sa crinière de couleuvres, la tête d'une des trois Gorgones.

« Illustre chef, s'écrie Fébriano, c'est avec raison « qu'on vous donne les louanges de prudence et de « courage; vous savez saisir l'occasion, et tandis que « les plus braves d'entre nos ennemis sont partis « pour une guerre lointaine, vous jugez qu'il est à « propos de se saisir des terres des rebelles. Les « trêves sont au moment d'expirer, et vous ne pré- « tendez pas qu'on les renouvelle. Vous savez de « quels dangers la colonie est menacée : on soulève

« les esclaves : c'est un misérable nègre, voisin de « l'habitation du conspirateur Adario, et de la de- « meure du François adopté par Chactas, c'est Imley « que l'on désigne comme le chef de ce complot. « J'apprends avec joie que vous avez donné des « ordres, que tout est en mouvement dans le camp, « et que si les factieux refusent les concessions « demandées, les cadavres des ennemis du Roi « deviendront la proie des vautours. »

Par ce discours plein de ruse, Fébriano évite de blesser l'orgueil de Chépar, toujours prêt à se révolter contre un conseil direct. Charmé de voir attribuer à sa prudence des choses auxquelles il n'avoit pas songé, le commandant répond à Fébriano : « Vous m'avez toujours paru doué de péné- « tration. Oui : je connoissois depuis long-temps les « machinations des traîtres. Les dernières instruc- « tions de la Nouvelle-Orléans me laissent libre : « je pense qu'il est temps d'en finir. Allez déclarer « aux Sauvages qu'ils aient à céder les terres, ou « qu'ils se disposent à me recevoir avec les troupes « de mon maître. »

Fébriano, dérobant au commandant un sourire ironique, se hâte d'aller porter aux Natchez la décision de Chépar. Le père Souël, retiré à la mission des Yazous, n'étoit plus au fort Rosalie pour plaider la cause de la justice, et d'Artaguette reçut l'ordre de se préparer aux combats et non aux discours.

Le conseil des Sachems se rassemble : on écoute les paroles et les menaces du messager françois.

« Ainsi, lui répond Chactas, vous profitez de l'ab-
« sence de nos guerriers pour refuser le renouvel-
« lement des traités : cela est-il digne du courage
« de la noble nation dont vous vous dites l'inter-
« prète ? Qu'il soit fait selon la volonté du Grand-
« Esprit ! Nous désirions vivre en paix, mais nous
« saurons nous immoler à la patrie. »

Dernier essai de la modération et de la prudence ! Chactas veut aller lui-même présenter encore le calumet au fort Rosalie : les Sachems comptoient sur l'autorité de ses années ; ils y comptoient vainement. Les habitants de la colonie poussoient le commandant à la violence ; Fébriano l'obsédoit par le récit de divers complots : dans un camp on désire la guerre, et le soldat est plus sensible à la gloire qu'à la justice. Tout précipitoit donc les partis vers une première action. Non seulement Chépar refusa la paix, mais, à l'instigation de Fébriano il retint Chactas au fort Rosalie. « Plus ce
« vieillard est renommé, dit le commandant, plus
« il est utile de priver les rebelles de leur meilleur
« guide. J'estime Chactas, à qui le grand Roi offrit
« autrefois un rang dans notre armée : on ne lui
« fera aucun mal ; il sera traité ici avec toutes sortes
« d'égards, mais il n'ira pas donner à des factieux
« le moyen d'échapper au châtiment. »

— « François, dit Chactas, vous étiez destinés à
« violer deux fois dans ma personne le droit des
« nations ! Quand je fus arrêté au Canada, on pou-
« voit au moins dire que ma main manioit la hache ;
« mais que craignez-vous aujourd'hui d'un vieillard

« aveugle ? » — « Ce ne sont pas tes coups que nous « craignons, s'écrièrent à la fois les colons, mais « tes conseils. »

Chépar avoit espéré que la captivité de leur premier Sachem, répandant la consternation parmi les Natchez, les amèneroit à se soumettre au partage des terres : il en fut autrement. La rage s'empare de tous les cœurs; on s'assemble en tumulte; on délibère à la hâte. L'Enfer, qui voit ses desseins près d'être renversés, songe à sauver le culte du soleil de l'attaque imprévue des François. Satan appelle à lui les esprits de ténèbres; il leur ordonne de soutenir les Natchez par tous les moyens dont il a plu à Dieu de laisser la puissance au Génie du mal. Afin de donner aux Indiens le temps de se préparer, le Prince des démons déchaîne un ouragan dans les airs, soulève le Meschacebé, et rend pendant quelques jours les chemins impraticables. Profitant de cette trêve de la tempête, les Natchez envoient des messagers aux nations voisines : la jeunesse s'empresse d'accourir.

Chépar n'attendoit que la fin de l'orage pour marcher au grand village des Natchez. La sixième aurore ramena la sérénité, et vit les soldats françois porter en avant leurs drapeaux, mais l'inondation de la plaine contraignit l'armée à faire un long détour.

Aussitôt que la Renommée eut annoncé aux Natchez la nouvelle de l'approche de l'ennemi, l'air retentit de gémissements : les femmes fuient, emportant leurs enfants sur leurs épaules, et laissant

les Manitous suspendus aux portes des cabanes abandonnées. On voit s'agiter les guerriers qui n'ont eu le temps de se préparer au combat, ni par les jeûnes, ni par les potions sacrées, ni par l'étude des songes. Le cri de guerre, la chanson de mort, le son de la danse d'Areskoui, se mêlent de toutes parts. Le bataillon des Amis, la troupe des jeunes gens se dispose à descendre à la contrée des ames : Outougamiz est à la tête de ce bataillon sacré. Outougamiz seul est triste : il n'a point son compagnon, le guerrier blanc, à ses côtés.

Céluta vient trouver son frère ; elle le serre dans ses bras, elle le prie de ménager ses jours. « Songe, « lui dit-elle, ô mon aigle protecteur ! que je suis « née avec toi dans le nid de notre mère. Le cygne « que tu as choisi pour ami, a volé aux rivières « lointaines ; Chactas est prisonnier ; Adario va peut-« être recevoir la mort ; d'Artaguette est dans les « rangs de l'ennemi : que me restera-t-il, si je te « perds ? »

— « Fille de Tabamica, répond Outougamiz, sou-« viens-toi du repas funèbre ; si l'homme blanc étoit « ici, le soin lui en appartiendroit ; mais voilà son Ma-« nitou d'or sur mon cœur ; il me préservera de tout « péril, car il m'a parlé ce matin, et m'a dit des choses « secrètes. Rassure-toi donc : invoquons l'Amitié et « les Génies qui punissent les oppresseurs. Ne crois « pas que les François soient les plus nombreux ; « en combattant pour les os de nos pères, nos pères « combattront pour nous. Ne les vois-tu pas, ces « aïeux qui sortent des bocages funèbres ? « Cou-

« rage! nous crient-ils, courage! Ne souffrez pas « que l'étranger viole nos cendres; nous accourons « à votre secours avec les puissances de la nuit et de « la tombe! » Crois-tu, Céluta, que les ennemis puis- « sent résister à cette pâle milice? Entends-tu la « Mort qui marche à la tête des squelettes, armée « d'une massue de fer? O Mort! nous ne redoutons « point ta présence : tu n'es pour nos cœurs inno- « cents qu'un Génie paisible. »

Ainsi parle Outougamiz dans l'exaltation de son ame. Céluta est entraînée dans les bois par Mila et les matrones.

Toute la force des Natchez est dans la troupe de jeunes hommes, que les Sachems ont placée autour des Bocages de la Mort. Les Sachems eux-mêmes forment entre eux un bataillon qui s'assemble dans le bois, à l'entrée du temple du Soleil : la nation, ainsi divisée, s'étoit mise sous la protection des tombeaux et des autels. Une admiration profonde saisissoit le cœur à l'aspect des vieillards armés : on voyoit se mouvoir, dans l'obscurité du bois, leurs têtes chauves ou blanchies, comme les ondes argentées d'un fleuve, sous la voûte des chênes. Adario qui commande les Sachems, et qui s'élève au dessus d'eux de toute la hauteur du front, ressemble à l'antique étendard de cette troupe paternelle. Non loin, sur un bûcher, le Grand-Prêtre fait des sacrifices, consulte les Esprits, et ne promet que des malheurs. Ainsi, aux approches des tempêtes de l'hiver, quand la brise du soir apporte l'odeur des feuilles séchées, la corneille, perchée

sur un arbre dépouillé, prononce des paroles sinistres.

Bientôt, aux yeux éblouis des Natchez, sort du fond d'une vallée la pompe des troupes françoises, semblable au feu annuel dont les sauvages consument les herbages et qui s'étend comme un lac de feu. Indiens, à ce spectacle vous sentîtes une sorte d'étonnement furieux; la patrie, enchantan vos ames les défendoit de la terreur; mais non de la surprise. Vous contempliez les ondulations régulières, les mouvements mesurés, la superbe ordonnance de ces soldats. Au dessus des flots de l'armée se hérissoient les baïonnettes, telles que ces lances du roseau, qui tremblent dans le courant d'un fleuve.

Un vieillard se présente seul devant les guerriers de la France. D'une main il tient le calumet de paix, de l'autre il lève une hache dégouttante de sang: il chante et danse à la fois, et ses chants et ses pas sont mêlés de mouvements tumultueux et paisibles. Tour à tour il invoque la fureur des jeux d'Areskoui et l'ardeur des luttes de l'amour, la terreur de la bataille des héros et le charme du combat des graces et de la lyre. Tantôt il tourne sur lui-même en poussant des cris et lançant le tomakawk; tantôt il imite le ton d'un Augure qui préside à la fête des moissons. Le visage de ce vieillard est rigide, son regard impérieux, son front d'airain; tout son air décèle le père de la patrie et l'enthousiaste de la liberté. On mène l'envoyé des Natchez à Chépar.

Debout au milieu d'une foule de capitaines, sans s'incliner, sans fléchir le genou, il parle ainsi au commandant des François :

« Mon nom est Adario : de père en fils, tous mes « ancêtres sont morts pour la défense de leur terre « natale. Je te viens, de la part des Sachems, re- « demander Chactas et te proposer une dernière « fois la paix. Si j'avois été le chef de ma nation, « tu ne m'eusse vu que la hache à la main. Que « veux-tu ? Quels sont tes desseins ? Que t'avons- « nous fait ?

« Prétends-tu nous massacrer dans les cabanes « où nous avons donné l'hospitalité à tes pères, « lorsque, foibles et étrangers, ils n'avoient ni « huttes pour se garantir des frimas, ni maïs pour « apaiser leur faim ?

« Si tu persistes à nous opprimer, sache qu'avant « que nous te cédions les tombeaux de nos ancê- « tres, le soleil se lèvera où il se couche, les chênes « porteront les fruits du noyer, et le vautour nour- « rira les petits de la colombe.

« Tu as violé la foi publique en arrêtant Chactas. « Je n'ai pourtant pas craint de me présenter de- « vant toi : ou ton cœur sera rappelé à des senti- « mens d'équité, ou tu commettras une nouvelle « injustice; dans le premier cas, nous aurons la « paix; dans le second tu combleras la mesure. Le « Grand-Esprit se chargera de notre vengeance.

« Choisis : voilà le calumet de paix, fume; voici « la hache de sang, frappe. »

Tel qu'un fer présenté à la forge se pénètre

d'une pourpre brûlante, ainsi le visage de Chépar s'allume des feux de la colère au discours du Sauvage. L'indomptable vieillard levoit sa tête au dessus de l'assemblée émue, comme un chêne américain qui, laissé debout sur son sol natal, domine de sa tige inflexible les moissons de l'Europe flottantes à ses pieds. Alors Chépar :

« Rebelle, ce pays appartient au Roi mon maî« tre; si tu oses t'opposer au partage des terres que « j'ai distribuées aux habitants de la colonie, je fe« rai de ta nation un exemple épouvantable. Retire« toi, de peur que je ne te fasse éprouver le châti« ment épargné à Chactas. »

— « Et moi, s'écrie Adario brisant le calumet de « paix, je te déclare, au nom des Natchez, guerre « éternelle; je te dévoue toi et les tiens à l'implaca« ble Athaënsic. Viens faire un pain digne de tes « soldats avec le sang de nos vieillards, le lait de « nos jeunes épouses, et les cendres de nos pères! « Puissent mes membres, quand ton fer les aura « séparés de mon corps, se ranimer pour la ven« geance, mes pieds marcher seuls contre toi, ma « main coupée lancer la hache, ma poitrine éteinte « pousser le cri de guerre, et jusqu'à mes cheveux, « réseau funeste, tendre autour de ton armée les « inévitables filets de la Mort! Génies qui m'écoutez! « que les os des oppresseurs soient réduits en pou« dre, comme les débris du calumet écrasés sous « mes pieds! que jamais l'arbre de la paix n'étende « ses rameaux sur les Natchez et sur les François, « tant qu'il existera un seul guerrier des deux na-

« tions, tant que les mères continueront d'être fé-
« condes chez ces peuples! »

Il dit : les Démons exaucent sa prière : ils sortent de l'abîme et remplissent les cœurs d'une rage infernale. Le jour se voile, le tonnerre gronde, les mânes hurlent dans les forêts, et les femmes indiennes entendent leur fruit se plaindre dans leur sein. Adario jette la hache au milieu des guerriers : la terre s'entr'ouvre et la dévore ; on l'entend tomber dans de noires profondeurs. Les capitaines françois ne se peuvent empêcher d'admirer le courage du vieillard qui, retourné au milieu des siens, leur adresse ce discours :

« Natchez, aux armes! Assez long-temps nous « sommes restés assis sur la natte! Jeunesse, que « l'huile coule sur vos cheveux, que vos visages se « peignent, que vos carquois se remplissent, que « vos chants ébranlent les forêts. Désennuyons nos « morts!

« Il vit infame celui qui fuit : les femmes lui pré« sentent la pagne qui voile la pudeur ; il siége au « conseil parmi les matrones. Mais celui qui meurt « pour son pays, oh! comme il est honoré! Ses os « sont recueillis dans des peaux de castor, et dépo« sés au tombeau des aïeux ; son souvenir se mêle « à celui de la religion protégée, de la liberté dé« fendue, des moissons recueillies. Les vierges disent « à l'époux de leur choix sur la montagne : « Assure« moi que tu seras semblable à ce héros. » Son nom « devient la garantie de la publique félicité, le si« gnal des joies secrètes des familles.

« Sois-nous favorable, Areskoui ! ton casse-tête « est armé de dents de crocodile ; le couteau d'es- « calpe est à ta ceinture : ton haleine exhale, comme « celle des loups, l'odeur du carnage ; tu bois le « bouillon de la chair des morts dans le crâne du « guerrier. Donne à nos jeunes fils une envie irré- « sistible de mourir pour la patrie : qu'ils sentent « une grande joie lorsque le fer de l'ennemi leur « percera le cœur ! »

Ainsi parle ou plutôt ainsi chante Adario, et les Sauvages lui répondent par des hurlements. Chacun prend son rang et attend l'ordre de la marche. Le Grand-Prêtre saisit une torche et se place à quelques pas en avant. Sa tunique, tachée du sang des victimes, claque dans l'air; des serpents, qu'il a le pouvoir de charmer, sortent en sifflant de sa poitrine et s'entrelacent autour du simulacre de l'oiseau de la nuit qui surmonte sa chevelure : telle les poëtes ont peint la Discorde, entre les bataillons des Grecs et des Troyens. Le jongleur entonne la chanson de la guerre que répète le bataillon des Amis : ainsi, sur les ondes de l'Eurotas, les cygnes d'Apollon chantoient leur dernier hymne, en se préparant à rejoindre les dieux.

Alors le Prince des ténèbres appelle le Temps et lui dit : « Puissance dévorante que j'ai enfantée, « toi qui te nourris de siècles, de tombeaux et de « ruines, rival de l'Éternité assise au ciel et dans « l'enfer, ô Temps, mon fils ! si je t'ai préparé au- « jourd'hui une ample pâture, seconde les efforts « de ton père. Tu vois la foiblesse de nos enfants ;

« leur petite troupe est exposée à une destruction « qui renverseroit nos projets : vole sur les deux « flancs de l'armée indienne, coupe les bois an« tiques, pour en faire un rempart aux Natchez : « rends inutile la supériorité du nombre chez les « adorateurs de notre implacable ennemi. »

Le Temps obéit; il s'abat dans la forêt, avec le bruit d'un aigle qui engage ses ailes dans les branches des arbres : les deux armées ouïrent sa chute et tournèrent les yeux de ce côté. Aussitôt on entend retentir, dans la profondeur du désert, les coups de la hache de ce Bûcheron qui sa peégalement les monuments de la nature et ceux des hommes. Le père et le destructeur des siècles renverse les pins, les chênes, les cyprès, qui expirent avec de sourds mugissements : les solitudes de la terre et du ciel demeurent nues, en perdant les colonnes qui les unissent.

Le prodige étonne les deux armées : les François le prennent pour le ravage d'un nouvel ouragan, les Natchez y voient la protection de leurs Génies. Adario s'écrie : « Les Manitous se déclarent pour les opprimés, marchons. » Tout s'ébranle. Les François formés en bataille, s'émerveillent de voir ces hommes demi-nus qui s'avancent en chantant contre le canon et l'étincelante baïonnette. Quel courage n'inspire-tu point, sublime amour de la patrie !

LIVRE DIXIÈME.

Déja les Natchez s'approchoient de l'ennemi. Chépar fait un signe : le centre de l'armée se replie et démasque les foudres ; à chaque bronze se tient un guerrier avec une mèche enflammée. L'infanterie exécute un mouvement rapide : les grenadiers du premier rang tombent un genou en terre ; les deux autres rangs tournent obliquement et présentent, par les brisures de la ligne, le flanc et les armes aux Indiens. A ce mouvement, les Natchez s'arrêtent et retiennent toutes leurs voix ; un silence et une immobilité formidable règnent des deux côtés : on n'entend que le bruit des ailes de la Mort qui plane sur les bataillons.

Lorsque l'ardente canicule engendre dans les mers du Mexique le vent pestilentiel du midi, ce vent destructeur pousse, en haletant, une haleine humide et brûlante. La nature se voile : les paysages s'agrandissent ; la lumière scarlatine des tropiques se répand sur les eaux, les bois et les plaines ; des nuages pendent en énormes fragments aux deux horizons du ciel ; un midi dévorant semble être levé pour toujours sur le monde ; on croit toucher à ces temps annoncés de l'embrasement de l'univers : ainsi paroissent les armées arrêtées l'une devant l'autre, et prêtes à se charger avec furie. Mais l'épée de Chépar a brillé..... Muse,

soutiens ma voix, et tire de l'oubli les noms de ces guerriers dignes d'être connus de l'avenir!

Une fumée blanche, d'où s'échappent à chaque instant des feux, enveloppe d'abord les deux armées. Une odeur de salpêtre, qui irrite le courage, s'exhale de toutes parts. On entend le cri des Indiens, la voix des chefs françois, le hennissement des chevaux, le sifflement de la balle, du boulet et des bombes qui montent avec une lumière dans le ciel.

Tant que les Natchez conservent du plomb et des poudres, leurs tubes empruntés à l'Europe ne cessent de brûler dans la main de leurs chasseurs: tous les coups que dirige un œil exercé portent le deuil dans le sein de quelque famille. Les traits des François sont moins sûrs : les bombes se croisent sans effet dans les airs, comme l'orbe empenné que des enfants se renvoient sur la raquette. Folard est surpris de l'inutilité de son art, et Chépar de la résistance des Sauvages. Mais lorsque ceux-ci ont épuisé les semences de feu qu'ils avoient obtenues des peuples d'Albion, Adario élève la voix :

« Jeunes guerriers des tribus du Serpent et du « Castor, suivez vos pères, ils vont vous ouvrir le « chemin. » Il dit et fond à la tête des Sachems sur les enfants des Gaules. Outougamiz l'entendit, et se tournant vers ses compagnons : « Amis, imitons « nos pères! » Suivi de toute la jeunesse, il se précipite dans les rangs des François.

Comme deux torrents formés par le même orage, descendent parallèlement le flanc d'une montagne,

et menacent la mer de leur égale fureur : ainsi les deux troupes des Sachems et des jeunes guerriers attaquent à la fois les ennemis ; et comme la mer repousse ces torrents, ainsi l'armée françoise oppose sa barrière à l'assaut des deux bataillons. Alors commence un combat étrange. D'un côté, tout l'art de la moderne Bellone, telle qu'elle parut aux plaines de Lens, de Rocroy et de Fleurus ; de l'autre, toute la simplicité de l'antique Mars, tel qu'on le vit marcher sur la colline des Figuiers et aux bords du Simoïs. Un vent rapide balaie la fumée, et le champ de bataille se découvre. La difficulté du terrain, encombré par les forêts abattues, rend l'habileté vaine et remet la victoire à la seule valeur ; les chevaux engagés entre les troncs des arbres déchirent leurs flancs ou brisent leurs pieds ; la pesante artillerie s'ensevelit dans des marais ; plus loin, les lignes de l'infanterie, rompues par l'impétuosité des Sauvages, ne peuvent se reformer sur un terrain inégal, et l'on combat partout homme à homme.

Maintenant, ô Calliope, quel fut le premier Natchez qui signala sa valeur dans cette mêlée sanglante ?

Ce fut vous, fils magnanime du grand Siphane, indomptable et terrible Adario.

Les Sauvages ont raconté que sous les ombrages de la Floride, dans une île au milieu d'un lac qui étend ses ondes comme un voile de gaze, coule une mystérieuse fontaine. Les eaux de cette fontaine peuvent redresser les membres pliés par les

ans [1], et rebrunir, au feu des passions, la chevelure sur la tête blanchie des vieillards. Un éternel printemps habite au bord de cette source : là, les ormeaux n'entretiennent avec le lierre que des amitiés nouvelles; là, les chênes sont étonnés de ne compter leurs années que par l'âge des roses. Les illusions de la vie, les songes du bel âge, habitent avec les zéphyrs les feuilles de lianes qui projettent sur le cristal de la fontaine un réseau d'ombre. Les vapeurs qui s'exhalent des bois d'alentour sont les parfums de la jeunesse ; les colombes qui boivent l'eau de la source, les fleurs qu'elle arrose dans son cours, ont sans cesse des œufs dans leur nid, des boutons sur leur tige. Jamais l'astre de la lumière ne se couche sur ces bords enchantés, et le ciel y est toujours entr'ouvert par le sourire de l'Aurore.

Ce fut à cette fontaine, dont la renommée attira les premiers Européens dans la Floride, que le Génie de la patrie alla, d'après le récit des Natchez, puiser un peu d'eau : il verse, au milieu de la bataille, quelques gouttes de cette eau sur la tête du fils de Siphane. Le Sachem sent rentrer dans ses veines le sang de sa première jeunesse : ses pas deviennent rapides; son bras s'étend et s'assouplit; sa main reprend la fermeté de son cœur.

Il y avoit, dans l'armée françoise, un jeune homme nommé Sylvestre, que le chagrin d'un amour sans espérance avoit amené sur ces rives lointaines pour y chercher la gloire ou la mort. Le riche et

[1] Tradition historique.

inflexible Aranville n'avoit jamais voulu consentir à l'hymen de son fils avec l'indigente Isabelle. Adario aperçut Sylvestre au moment où il essayoit de dégager ses pieds d'une vigne rampante : le Sachem, levant sa massue, en décharge un coup sur la tête de l'héritier d'Aranville : la tête se brise comme la calebasse sous le pied de la mule rétive. La cervelle de l'infortuné fume en se répandant à terre. Adario insulte par ces paroles à son ennemi :

« En vérité, c'est dommage que ta mère ne soit « pas ici ! elle baigneroit ton front dans l'eau d'es« quine ! Moi qui ne suis qu'un barbare, j'ai gros« sièrement lavé tes cheveux dans ton sang ! Mais « j'espère que tu pardonneras à ma débile vieillesse, « car je te promets un tombeau..... dans le sein des « vautours. »

En achevant ces mots, Adario se jette sur Lesbin ; il lui enfonce son poignard entre la troisième et la quatrième côte à l'endroit du cœur : Lesbin s'abat comme un taureau que le stylet a frappé. Le Sachem lui appuie un pied sur le cou ; d'une main, il saisit et tire à lui la chevelure du guerrier, de l'autre il la découpe avec une partie du crâne, et, suspendant l'horrible trophée à sa ceinture, il assaillit le brave Hubert qui l'attendoit. D'un coup de son fort genou Adario lui meurtrit le flanc, et, tandis qu'Hubert se roule sur la poussière, du tranchant de sa hache, l'Indien lui abat les deux bras, et le laisse expirer rugissant.

Comme un loup qui, ayant dévoré un agneau, ne respire plus que le meurtre, le Sachem vise

15.

l'enseigne Gédoin, et d'une flèche lui attache la main au bâton du drapeau françois. Il blesse ensuite Adémar, le fils de Charles. Habitant des rives de la Dordogne, Adémar avoit été élevé avec toute sorte de tendresse par un vieux père dont il étoit le seul appui, et qu'il nourrissoit de l'honorable prix donné à ses armes. Mais Charles ne devoit jamais presser son fils dans ses bras, au retour des pays lointains. La hache du Sachem, atteignant Adémar au visage, lui enleva une partie du front, du nez et des lèvres. Le soldat reste quelque temps debout, objet affreux, au milieu de ses compagnons épouvantés : tel se montre un bouleau dont les Sauvages ont enlevé l'écorce au printemps ; le tronc mis à nu, et teint d'une sève rougie, se fait apercevoir de loin parmi les arbres de la forêt. Adémar tombe sur son visage mutilé, et la nuit éternelle l'environne.

Comme une laie de Cilicie, ou comme un tigre du désert de Sahara, qui défend ses petits, Adario, redoublant de fureur à la vue de ses propres exploits, s'écrie : « Voilà comme vous périrez tous, « vils étrangers ! tel est le sort que vous réservent « les Natchez ! » En même temps il arrache un mousquet à Kerbon, et lui plonge dans la bouche la baïonnette ; le triple glaive perce le palais et sort par le haut du crâne de la pâle victime, dont les yeux s'ouvrent et se ferment avec effort. Adario abandonne l'arme avec le cadavre, qui demeurent écartés et debout, comme les deux branches d'un compas.

Soulevant une pierre énorme, telle que deux Européens la porteroient à peine pour marquer la borne de quelques jeux dans une fête publique, le Sachem la lance aussi légèrement qu'une flèche contre le fils de Malherbe. La pierre roule et fracasse les jambes du soldat : il frappe le sol de son front, et, dans sa douleur, mord les ronces ensanglantées. O Malherbe ! la faux de la mort te moissonne au milieu de tes belles années ! Mais tant que les Muses conserveront le pouvoir d'enchanter les peuples, ton nom vivra comme ceux des François auxquels ton illustre aïeul donna l'immortalité !

Partout Adario se fait jour avec la hache, la massue, le poignard ou les flèches. Geblin, qu'enivre la gloire ; d'Assas, au nom héroïque ; l'imprudent d'Estaing, qui eût osé défier Mars lui-même ; Marigni, Comines, Saint-Alban, cèdent au fils de Siphane. Animés par son exemple, les Natchez viennent mugissant comme des taureaux sauvages, bondissant comme des léopards. La terre se pèle et s'écorche sous les pas redoublés et furieux des guerriers ; des tourbillons de poussière répandent de nouveau la nuit sur le champ de bataille ; les visages sont noircis, les armes brisées, les vêtements déchirés, et la sueur coule en torrents du front des soldats.

Alors le ciel envoya l'épouvante aux François. Fébriano, qui combattoit devant le Sachem, fut le premier à prendre la fuite, et les soldats, abandonnés de leurs chefs, ouvrent leurs rangs.

Adario et les Sachems y pénètrent avec un bruit semblable à celui des flots qui jaillissent contre les épieux noircis, plantés devant les murs d'une cité maritime. Chépar, du haut d'une colline, voit la défaite de l'aile gauche de son armée; il ordonne à d'Artaguette de faire avancer ses grenadiers. En même temps Folard, parvenu à sauver quelques bronzes, les place sur un tertre découvert, et commence à foudroyer les Sachems.

Vous prévîtes le dessein du commandant des François, vaillant frère de Céluta! et pour sauver vos pères, vous vous élançâtes, soutenu des jeunes Indiens, contre la troupe choisie. Trois fois les compagnons d'Outougamiz s'efforcent de rompre le bataillon des grenadiers, trois fois ils se viennent briser contre la masse impénétrable.

L'ami de René s'adressant au Ciel : « O Génies! « si vous nous refusez la victoire, accordez-nous « donc la mort. » Et il attaque d'Artaguette.

Deux coursiers, fils des vents, et amants d'une cavale, fille d'Éole, du plus loin qu'ils s'aperçoivent dans la plaine, courent l'un à l'autre avec des hennissements. Aussitôt que leurs haleines enflammées se mêlent, ils se dressent sur leurs jarrêts, s'embrassent, couvrent d'écume et de sang leur crinière, et cherchent mutuellement à se dévorer; puis tout à coup se quittant pour se charger de nouveau, tournant la croupe, dressant leurs queues hérissées, ils heurtent leurs soles dans les airs : des étincelles jaillissent du demi-cercle d'airain qui couvre leurs pieds homicides. Ainsi combattoient

d'Artaguette et Outougamiz; tels étoient les éclairs qui partoient de l'acier de leurs glaives. La foudre dirigée par Folard les oblige à se séparer, et répand le désordre dans les rangs des jeunes Natchez.

« Tribus du Serpent et de la Tortue! s'écrie le « frère de Céluta, soutenez l'assaut de d'Artaguette, « tandis que je vais, avec les alliés, m'emparer des « tonnerres. »

Il dit : les guerriers alliés marchent derrière lui deux à deux, et s'avancent vers la colline où les attend Folard. Intrépides Sauvages, si mes chants se font entendre dans l'avenir, si j'ai reçu quelque étincelle du feu de Prométhée, votre gloire s'étendra parmi les hommes aussi long-temps que le Louvre dominera les flots de la Seine; aussi long-temps que le peuple de Clovis continuera d'être le premier peuple du monde; aussi long-temps que vivra la mémoire de ces laboureurs qui viennent de renouveler le miracle de votre audace dans les champs de la Vendée [1].

Outougamiz commence à gravir la colline : bientôt il disparoît dans un torrent de feu et de fumée: tel Hercule s'élevoit vers l'Olympe, dans les flammes de son bûcher; tel sur la voie d'Airain, et près du temple des Euménides, un orage ravit Œdipe au séjour des Dieux. Rien n'arrête les Indiens dont le péril s'accroît à mesure qu'ils approchent des bouches dévorantes. A chaque pas, la mort enlève quelques uns des assaillants. Tansou, qui se plaît à

[1] On voit par ce passage à quelle époque ce livre a été écrit.

porter un arc de cèdre, reçoit un boulet au milieu du corps; il se sépare en deux comme un épi rompu par la main d'un enfant. Kiousse, qui, prêt à s'engager dans les chaînes de l'hymen, avoit déja éteint le flambeau dans la cabane de sa maîtresse, voit ses pieds rapides soudainement écrasés; il tombe du haut d'un roc dans une terre limoneuse où il demeure enfoncé jusqu'à la ceinture; Tani est frappé d'un globe d'airain à la tête; son crâne emporté se va suspendre par la chevelure à la branche fleurie d'un érable.

De tous ces guerriers, Sépine suivoit Outougamiz avec le plus d'ardeur. Ce héros descendoit d'OEkala qui avoit régné sur les Siminoles. OEkala eut trois fils: Nape, qui devançoit les chevreuils à la course; Téran, qui épousa Nitianis, dont les esprits stériles fermèrent le sein; et Scoute, qui fut le dernier des trois enfants d'OEkala. Scoute eut de la chaste Nibila la charmante Élisoë et le fier Alisinape, père de Sépine. Cet ardent Sauvage avoit promis à sa mère de lui apporter la chevelure du commandant des François; mais il avoit négligé de faire des sacrifices aux Génies, et il ne devoit plus rentrer dans la cabane de ses pères. Un boulet l'atteignit dans les parties inférieures du corps. Renversé sur la terre, il se roule dans ses entrailles. Son ami, Télaza, lui tend la main pour l'aider à se relever; mais un second boulet arrache le bras secourable qui va frapper Outougamiz.

Déja il ne restoit plus que soixante guerriers de la troupe qui escaladoit la colline des foudres: ils

arrivent au sommet. Outougamiz, perçant à travers les baïonnettes que Folard oppose à ses efforts, s'élance le premier sur un canon, abat la tête du Cyclope qui alloit y porter la mèche, embrasse le tube, et appelle à lui les Sauvages. Là se fait un carnage épouvantable des François et des Indiens. Folard crie aux premiers : « Quelle honte pour « vous, si vous étiez vaincus ! » Outougamiz crie aux seconds : « Encore un moment de courage, et à nous « la victoire ! »

On entend le frémissement du sang qui se dessèche et s'évapore en tombant sur la machine rougie, pour la possession de laquelle on combat. Les décharges des mousquets et des batteries font de la colline un effroyable chaos. Tels sont les mugissements, les ténèbres et les lueurs de l'Etna, lorsque le volcan se réveille : un ciel d'airain d'où tombe une pluie de cendre, s'abaisse sur les campagnes obscurcies, au milieu desquelles la montagne brûle avec un funèbre flambeau ; des fleuves d'un feu violet sillonnent les plaines mouvantes ; les hommes, les cités, les monuments, disparoissent, et Vulcain, vainqueur de Neptune, fait bouillonner les mers sur ses fourneaux embrasés.

Toutes les fureurs de la guerre se rassemblent autour du bronze qu'a saisi le frère de Céluta. Les Indiens tâchent d'ébranler la lourde masse, et de la précipiter du haut du coteau : les uns l'embrassent par sa bouche béante ; les autres poussent avec effort les roues qui laissent dans le sol de profondes traces ; ceux-ci tournent contre les François

les armes qu'ils leur ont arrachées; ceux-là se font massacrer sur le canon que souillent la moelle éparse, les cervelles fumantes, les lambeaux de chair, les fragments d'os. Chaque soldat, noirci par le salpêtre, est couvert du sang de ses amis et de ses ennemis. On se saisit par les cheveux; on s'attaque avec les pieds et les mains: tel a perdu les bras qui se sert de ses dents pour combattre: c'est comme un festin de la mort. Déja Folard est blessé; déja l'héroïsme de quelques Sauvages l'emporte sur tout l'art européen, lorsqu'un grenadier parvient à mettre le feu au tube. Aussitôt la couleuvre de bronze dégorge ses entrailles avec un dernier rugissement: sa destinée étant accomplie, elle éclate, mutile, renverse, tue la plus grande partie des guerriers qui l'environnent. L'on n'entend qu'un cri, suivi d'un silence formidable.

Comme deux flottes puissantes, se disputant l'empire de Neptune, se rencontrent à l'embouchure de l'antique Égyptus; le combat s'engage à l'entrée de la nuit. Bientôt un vaisseau s'enflamme par sa poupe pétillante : à la lueur du mouvant incendie on distingue la mer semblable à du sang et couverte de débris: la terre est bordée des nations du désert; les navires, ou démâtés, ou rasés au niveau des vagues, dérivent en brûlant. Tout à coup le vaisseau en feu mugit; son énorme carcasse crève, et lance jusqu'au ciel les tubes d'airain, les pins embrasés et les cadavres des matelots: la nuit et le silence s'étendent sur les ondes. Outougamiz reste seul de sa troupe, après l'explosion du

foudre. Il se vouloit jeter parmi les François; mais le Génie de l'amitié lui fait au fond du cœur cette réprimande : « Où cours-tu, insensé ? de quel fruit « ta mort peut-elle être maintenant à ta patrie ? « Réserve ce sacrifice pour une occasion plus favo-« rable, et souviens-toi que tu as un ami. » Ému par ces tendres sentiments, le fils de Tabamica bondit du haut de la colline, va se plonger dans le fleuve; et animé par la fraîcheur de l'onde, il rejoint les guerriers qui n'avoient cessé de combattre contre d'Artaguette.

Les Sachems, aussi prudents qu'intrépides, craignant d'être coupés dans leur retraite, s'étoient réunis aux bataillons de leurs fils. Tous ensemble soutenoient à peine les efforts de Beaumanoir, qui, du côté des François, obtenoit l'honneur de la journée. Beaumanoir avoit pour ancêtre ce fameux chevalier breton qui but son sang au combat des Trente. Douze générations séparoient Beaumanoir de cette source illustre : Étienne, Matthieu, Charles, Robert, Geofroy, le second Étienne, Paul, François, qui mourut à Jarnac, George le Balafré, Thomas, François deuxième du nom, et Jean le Solitaire, qui habitoit le donjon d'où l'on découvre la colline isolée [1] que couronnent les ruines d'un temple druidique.

Armé d'un casse-tête à l'instar de l'ennemi, Beaumanoir ravage les rangs des Natchez : Adario soutient à peine sa furie. Déja le vieux Nabal, le riche

[1] Le Mont-Dol.

Lipoé qui possédoit deux cents peaux de castor, trente arcs de bois de merisier et trois cabanes; Ouzao, de la tribu du Serpent; Arimat qui portoit un aigle d'azur sur son sein, une perle à sa lèvre, et une couronne de plumes sur sa tête, tous ces guerriers avoient péri sous les ongles de ce fier lion, Beaumanoir.

On remarquoit dans l'armée des Natchez un Sachem redouté, le robuste Nipane; trois fils secondoient son courage : Tanitien aux oreilles découpées, Masinaïke, favori de sa mère, et le grand Ossani. Les trois Nipanides, s'avançant à la tête des Sauvages, lançoient leurs flèches contre les François et se retiroient ensuite à l'abri de la valeur de leur père. Comme un serpent à la peau changeante, à la queue sonore, reposant aux ardeurs du soleil, veille sur ses enfants qui se jouent autour de lui; si quelque bruit vient à se faire entendre, les jeunes reptiles se réfugient dans la bouche de leur mère; l'amour les renferme de nouveau dans le sein dont l'amour les fit sortir : tel étoit Nipane et ses fils.

Au moment où les trois frères alloient attaquer Beaumanoir, Beaumanoir fond sur eux comme le milan sur des colombes. Nipane, qui observe le mouvement du guerrier françois, s'avance pour secourir les objets de sa vigilante tendresse. Privé d'une victoire qu'il regardoit comme assurée, le soldat breton se tourne vers le Sachem, et l'abat d'un coup de massue.

A la vue de Nipane terrassé, les Natchez poussent un cri : Tanitien, Masinaïke et Ossani lancent à la

fois leurs flèches contre le meurtrier de leur père. Beaumanoir se baisse pour éviter la mort, et se jetant sur les trois jeunes sauvages, il les immole.

Nipane, revenu de son évanouissement, mais répandant le sang par les yeux et par les narines; ne peut, heureux dans son infortune, apercevoir ses fils étendus à ses côtés. « O mes fils! dit-il d'une « voix mourante, sauvez mon corps de la rage des « François. Est-il rien de plus pitoyable qu'un Sachem « renversé par Areskoui? Les ennemis comptent « ses cheveux blancs et insultent à son cadavre : « Insensé, disent-ils, pourquoi quittois-tu le bâton « de chêne? Ils le dépouillent et plaisantent entre « eux sur les restes inanimés du vieillard. » Nipane expire, parlant en vain à ses fils, et, arrivé chez les morts, il gémit de retrouver ces mêmes fils qui l'ont précédé dans la tombe.

Le Grand-Prêtre, armé d'une torche ardente, rallie les Sauvages autour du corps de Nipane. Adario et Outougamiz enlèvent le cadavre; mais Beaumanoir saisit d'une main le Sachem, l'oblige à lâcher sa proie, tandis que de l'autre main il lève la massue. Adario recule et détourne le coup. Alors le Ciel marque à la fois la fin de la gloire et de la vie de Beaumanoir. D'un revers de sa hache, Adario fend le côté de son ennemi : le Breton sent l'air entrer dans sa poitrine par un chemin inconnu, et son cœur palpiter à découvert. Ses yeux deviennent blancs; il tord les lèvres; ses dents craquent; la massue échappe à sa main; il tombe : la vie l'abandonne; ses membres se roidissent dans la mort.

Adario s'élançant sur Beaumanoir pour lui enlever la chevelure : « A moi, Natchez! s'écrie-t-il, « Nipane est vengé ! » Les Sauvages jettent de grandes clameurs, et reviennent à l'attaque. Du côté des François, les tambours battent la charge, la musique et les clairons retentissent : d'Artaguette, faisant baisser la baïonnette à ses grenadiers, s'avance pour protéger le corps de son loyal compagnon d'armes. La mêlée devient horrible : Lameck reçoit au dessous des côtes un coup d'épée, comme il saisissoit par les pieds le cadavre de Beaumanoir. La membrane qui soutenoit les entrailles de Lameck est rompue; elles s'affaissent dans les aines, lesquelles se gonflent comme une outre. L'Indien se pâme avec d'accablantes douleurs, et un dur sommeil ferme ses yeux.

Le sort du noble Yatzi ne fut pas moins déplorable : ce guerrier descendoit des rois Yendats, qui avoient régné sur les grands lacs. Lorsque les Iroquois envahirent la contrée de ses pères, sa mère le sauva dans une peau d'ours, et, l'emportant à travers les montagnes, elle devint suppliante aux foyers des Natchez. Élevé sur ces bords étrangers, Yatzi déploya au sortir de l'enfance la générosité d'un roi et la vaillance de ses ancêtres. Sa hutte étoit ouverte à tous les infortunés, car il l'avoit été lui-même : la solitude n'avoit point de cœur plus hospitalier.

Yatzi voit dans les rangs ennemis un François qu'il avoit reçu jadis sur la natte : le fils de l'exil prenant à sa ceinture un calumet de paix, s'avance

pour renouveler l'alliance de la cabane; mais le François qui ne le reconnoît pas, lui appuie un pistolet sur la poitrine : le coup part; la balle fracasse la moelle épinière; Yatzi, enveloppé d'une nuit soudaine, roule aux pieds de son hôte. Son ame égarée sur ses lèvres, est prête à s'envoler vers celui qui reçoit le voyageur fatigué.

Transporté de colère, Siégo, autre banni des bois canadien, Siégo qui étoit né sous un savanier (car sa mère fut surprise des douleurs de l'enfantement en allant à la fontaine), Siégo prétend tirer une vengeance éclatante du sort que vient d'éprouver son ami. Insensé qui couroit lui-même à sa perte! une balle lancée au hasard lui crève le réservoir du fiel. Le guerrier sent aussitôt sur sa langue une grande amertume; son haleine expirante fait monter, comme par le jeu d'une pompe, le sang qui vient bouillonner à ses lèvres. Ses genoux chancellent; il s'affaisse doucement sur l'infortuné Yatzi qui, d'un dernier mouvement convulsif, le serre dans ses bras : ainsi l'abeille se repose dans le caliçe de la miraculeuse Dionée, mais la fleur se referme sur la fille du Ciel, et l'étouffe dans un voile parfumé.

Les Indiens à leur tour arrachent à la vie une foule de François, et sarclent le champ de bataille. A la supériorité de l'art, ils opposent les avantages de la nature : leurs coups sont moins nombreux, mais ils portent plus juste. Le climat ne leur est point un fardeau; les lieux où ils combattent sont ceux où ils s'exercèrent aux jeux de leur enfance :

tout leur est arme, rempart ou appui; ils nagent dans les eaux, ils glissent ou ils volent sur la terre. Tantôt cachés dans les herbes, tantôt montés sur les chênes, ils rient du boulet qui passe sur leur tête ou sous leurs pieds. Leurs cris, leurs chants, le bruit de leurs chichikoués et de leurs fifres, annoncent un autre Mars, mais un Mars non moins redoutable que celui des François. Les cheveux rasés ou retroussés des Indiens, les plumes et les ornements qui les décorent, les couleurs qui peignent le visage du Natchez, les ceintures où brille la hache, où pend le casse-tête et le couteau d'escalpe, contrastent avec la pompe guerrière européenne. Quelquefois les Sauvages attaquent tous ensemble, remplissant l'espace qui les sépare des ennemis, de gestes et de danses héroïques; quelquefois ils viennent un à un combattre un adversaire qu'ils ont remarqué comme étant le plus digne d'éprouver leur valeur.

Outougamiz se distingue de nouveau dans cette lutte renaissante. On le prendroit pour un guerrier échappé récemment au repos de ses foyers, tant il déploie de force et d'ardeur. Le tranchant de sa hache étoit fait d'un marbre aiguisé avec beaucoup de soin par Akomanda, aïeul du jeune héros. Ce marbre avoit ensuite été inserré, comme une greffe, dans la tige fendue d'un plant de cormier : l'arbuste en croissant s'étoit refermé sur la pierre; et, coupé à une longueur de flèche, il étoit devenu un instrument de mort dans la main des guerriers.

Outougamiz fait tourner l'arme héréditaire autour de sa tête, et, la laissant échapper, elle va, d'un vol impétueux, frapper Valbel au dessous de l'oreille gauche : la vertèbre est coupée. Le soldat ami de la joie penche la tête sur l'épaule droite, tandis que son sang rougit son bras et sa poitrine : on diroit qu'il s'endort au milieu des coupes de vin répandues, comme il vouloit faire dans les orgies d'un festin.

Le rapide Sauvage suit la hache qu'il a lancée, la reprend, et en décharge un coup effroyable sur Bois-Robert, dont la poitrine s'ouvre comme celle d'une blanche victime sous le couteau du sacrificateur. Bois-Robert avoit pour aïeul ce guerrier qui escalada les rochers de Fécamp. Il comptoit à peine dix-sept années : sa mère, assise sur le rivage de la France, avoit long-temps regardé, en répandant des pleurs, le vaisseau qui emportoit le fils de son amour. Outougamiz est tout à coup frappé de la pâleur du jeune homme, de la grace de cette chevelure blonde qui ombrage un front décoloré, et descend, second voile, sur des yeux déja recouverts de leurs longues paupières.

« Pauvre nonpareille, lui dit-il, qui te revêtois à
« peine d'un léger duvet, te voilà tombée de ton
« nid! Tu ne chanteras plus sur la branche! Puisse
« ta mère, si tu as une mère, pardonner à Outou-
« gamiz! Les douleurs d'une mère sont bien grandes.
« Hélas! tu étois à peu près de mon âge! Et moi
« aussi, il me faudra mourir; mais les Esprits sont
« témoins que je n'avois aucune haine contre toi;

« je n'ai fait ce mal qu'en défendant la tombe de « ma mère. » Ainsi, vous parliez, naïf et tendre Sauvage; les larmes rouloient dans vos yeux. Bois-Robert entendit votre simple éloge funèbre, et il sourit en exhalant son dernier soupir.

Tandis que vaincus et vainqueurs, les François et les Natchez, continuent de toute part le combat, Chépar ordonne aux légers dragons de mettre pied à terre, d'écarter les arbres et les morts pour ouvrir un passage à la pesante cavalerie et au bataillon helvétique. L'ordre est exécuté. On roule avec effort, on soulève avec des leviers faits à la hâte, le tronc des chênes, les débris des canons et des chars: un écoulement est ouvert aux eaux dont le fleuve a inondé la plaine.

De paisibles castors, dans des vallons solitaires, s'empressent à finir un commun ouvrage: les uns scient des bouleaux et les abattent sur le courant d'une onde, afin d'en former une digue; les autres traînent sur leur queue les matériaux destinés aux architectes; les palais de la Venise du désert s'élèvent; des artisans du luxe en tapissent les planchers avec une fraîche verdure, et préparent les salles du bain, tandis que des constructeurs bâtissent plus loin, au bord du lac, les agréables châteaux de la campagne. Cependant de vieux castors, pleins d'expérience, dirigent les travaux de la république, font préparer les magasins de vivres, placent des sentinelles avancées pour la sûreté du peuple, récompensent les citoyens diligents, et exilent les paresseux; ainsi l'on voyoit travailler les François

sur le champ des combats. Partout se forment des pyramides où les guerriers moissonnés par le fer, sont entassés au hasard : les uns ont le visage tourné vers la terre qu'ils pressent de leurs bras roidis; les autres laissent flotter leurs chevelures sanglantes du haut des pyramides funèbres, comme les plantes humides de rosée pendent du flanc des roches; ceux-ci sont tournés sur le côté; ceux-là semblent regarder le ciel de leurs yeux hagards, et sur leurs traits immobiles la mort a fixé les convulsions de la vie fugitive. Des têtes séparées du tronc, des membres mutilées remplissent les vides de ces trophées; du sang épaissi cimente ces épouvantables monuments de la rage des hommes et de la colère du Ciel. Bien différents, s'élèvent dans une riante prairie, au milieu des ruisseaux et des doux ombrages, ces monceaux d'herbes et de fleurs tombées sous la faux de l'homme champêtre : Flore, un râteau à la main, invite les bergers à danser à la fête printanière; et les jeunes filles, avec leurs compagnes, se laissent rouler en folâtrant du sommet de la meule embaumée.

La trompette sonne, et la cavalerie se précipite dans les chemins qui lui sont ouverts. Un bruit sourd s'élève de la terre que l'on sent trembler sous ses pas. Des batteries soudainement démasquées mugissent à la fois. Les échos des forêts multiplient la voix de ces tonnerres, et le Meschacebé y répond en battant ses rives. Satan mêle à ce tumulte des rumeurs surnaturelles qui glaceroient d'effroi les cœurs les plus intrépides. Jamais tel bruit n'avoit été ouï, depuis le jour où le Chaos, forcé de fuir

devant le Créatèur, se précipita aux confins des mondes arrachés de ses entrailles; un fracas plus affreux ne se fera point entendre, lorsque la trompette de l'Ange, réveillant les morts dans leur pous sière, tous les tombeaux s'ouvriront à la fois, et reproduiront la race pâlissante des hommes. Les légions infernales répandues dans les airs obscurcissent le soleil; les Indiens crurent qu'il s'alloit éteindre. Tremblantes sur leurs bases, les Andes secouèrent leurs glaçons, et les deux Océans soulevés menacèrent de rompre l'isthme qui joint l'une et l'autre Amérique.

Suivi de ses centaures, Causans plonge dans les rangs des Natchez. Comme, dans une colonie naissante, un laboureur, empruntant de son voisin des poulains et des cavales, les fait entrer dans une grange où les gerbes de froment sont régulièrement étendues; des enfants, placés au centre de l'aire, contraignent par leurs cris joyeux les paisibles animaux à fouler les richesses rustiques; une charmante harmonie règne entre la candeur des enfants, l'innocence des dons de Cérès, et la légèreté des jeunes poulains qui bondissent sur les épis, en suivant leurs mères : Causans et ses chevaux homicides broient sous leurs pas une moisson de héros. Et, comme des abeilles, dont un ours a découvert les trésors dans le creux d'un chêne, se jettent sur le ravisseur et le percent de leur aiguillon, ainsi, ô Natchez, le poignard à la main, vous résistez aux cavaliers et à leur chef, fils du brave Henri et de l'aimable Laure.

Les chevaux percés de flèches bondissent, se cabrent, secouent leur crinière, frottent leur bouche écumante contre leur pied roidi, ou lèvent leurs naseaux sanglans vers le ciel; superbes encore dans leur douleur guerrière, soit qu'ils aient renversé leurs maîtres, soit qu'ils les emportent à travers le champ de bataille.

Peut-être, dans l'ardeur dont les combattants étoient animés, tous les François et tous les Indiens alloient périr, si, des bords entr'ouverts du firmament, Catherine des Bois, qui voyoit ce massacre, n'eût levé les mains vers le trône du Tout-Puissant. Une voix divine se fit entendre : « Vierge compatis« sante, cessez vos douleurs; ma miséricorde vien« dra après ma justice. Mais bientôt l'auteur de tous « ces maux va suspendre lui-même, afin de mieux « favoriser ses projets, la fureur des guerriers. »

Ainsi retentirent dans l'éternité ces paroles qui tombèrent de soleil en soleil, et descendirent, comme une chaîne d'or, jusqu'aux abîmes de la terre.

En même temps le Roi des Enfers, jugeant le combat arrivé au point nécessaire pour l'accomplissement de ses desseins, songe à séparer les combattants.

Il vole à la grotte où le Démon de la nuit se cache pendant que le soleil anime la nature. La Reine des ténèbres étoit alors occupée à se parer. Les Songes plaçoient des diamants dans sa chevelure azurée; les Mystères couvroient son front d'un bandeau, et les Amours, nouant autour d'elle les crêpes de son

écharpe, ne laissoient paroître qu'une de ses mamelles, semblable au globe de la lune: pour sceptre, elle tenoit à la main un bouquet de pavots. Tantôt elle sourioit dans un profond silence, tantôt elle faisoit entendre des chants comme ceux du rossignol; la volupté rouvroit sans cesse ses yeux qu'un doux sommeil fermoit sans cesse; le bruit de ses ailes imitoit le murmure d'une source ou le frémissement du feuillage; les zéphyrs naissoient de son haleine. Ce Démon de la Nuit avoit toutes les graces de l'Ange de la Nuit; mais, comme celui-ci, il ne présidoit point au repos de la vertu, et ne pouvoit inspirer que des plaisirs ou des crimes.

Jamais le Monarque des ombres n'avoit vu sa fille aussi charmante. « Ange ravissant, lui dit-il, il « n'est pas temps de vous parer : quittez ces bril« lants atours, et prenez votre robe des tempêtes. « Vous savez ce que vous me devez : vous n'étiez « pas avant la chute de l'homme, et vous avez pris « naissance dans mes ténèbres. »

La Nuit, fille obéissante, arrache ses ornements : elle se revêt de vapeurs et de nuages, comme lorsqu'elle veut favoriser des amours funestes ou les noirs complots de l'assassin. Elle attèle à son char deux hiboux qui poussent des cris dolents et lamentables : conduite par le Prince des Enfers, elle arrive sur le champ de bataille.

Soudain les guerriers cessent de se voir, et ne portent plus dans l'ombre que des coups inutiles. Le ciel ouvre ses cataractes; un déluge, se précipitant des nues, éteint les salpêtres de Mars. Les

vents agitent les forêts; mais cet orage est sans tonnerre, car Jéhova s'est réservé les trésors de la grêle et de la foudre.

Le combat cessé : Chépar fait sonner la retraite : l'armée françoise se replie confusément dans l'obscurité, et rétrograde vers ses retranchements. Chaque chef suit avec sa troupe le chemin qu'il croit le plus court, tandis que des soldats égarés tombent dans les précipices, ou se noient dans les torrents.

Alors la Nuit, déchirant ses voiles et calmant ses souffles, laisse descendre une lueur incertaine sur le champ du combat où les Indiens étoient demeurés épars. Aux reflets de la lune, on apercevoit des arbres brisés par les bombes et les boulets, des cadavres flottants dans le débordement du Meschacebé, des chevaux abattus ou errant à l'aventure, des caissons, des affuts et des canons renversés, des armes et des drapeaux abandonnés, des groupes de jeunes Sauvages immobiles, et quelques Sachems isolés, dont la tête chauve et mouillée jetoit une pâle lumière. Ainsi, du haut de la forteresse de Memphis, quand le Nil a surmonté ses rivages, on découvre au milieu des plaines inondées, quelques palmiers à demi déracinés, des ruines qui sortent du sein des flots, et le sommet grisâtre des pyramides.

Bientôt ce qui reste des tribus se retire vers les Bocages de la Mort. Outougamiz, en pénétrant dans l'enceinte sacrée, entrevoit, assis sur un tombeau, un guerrier couvert de sang. Le frère de

Céluta s'arrête : « Qui es-tu? dit-il : est-tu l'ame « de quelque guerrier tombé aujourd'hui sous le « tomahawk d'Areskoui, en défendant les foyers de « nos pères? »

L'ombre inclinée ne répond point; le Grand-Prêtre survient, et s'avance vers le fantôme avec des évocations. Les Sauvages le suivent. Soudain un cri : « Un homme blanc! un homme blanc! »

D'Artaguette, blessé dans le combat et perdu dans la nuit, s'étoit réfugié aux tombeaux des Sauvages. Outougamiz reconnoît le François contre lequel il a combattu, le François protecteur de Céluta, le François ami de René. Touché des malheurs de d'Artaguette, et désirant le sauver, il le réclame comme son prisonnier. « Je ne souffrirai « point, s'écrie-t-il, que l'on brûle ce suppliant. « Quoi! il auroit vainement demandé l'hospitalité « aux tombeaux de nos aïeux? il auroit en vain « cherché la paix dans le lieu où toutes les guerres « finissent? Et, que diroit René du pays de l'Aurore, « le fils adoptif du sage Chactas, cet ami qui m'a « donné la chaîne d'or? « Va, me diroit-il, homme « cruel, cherche un autre compagnon pour errer « dans les vallées; je ne veux point de commerce « avec les vautours qui déchirent les infortunés. » « Non! non! je ne descendrai point chez les morts « avec un pareil grain noir dans le collier de ma « vie. »

Ainsi parloit le frère de Céluta. L'inexorable Adario ordonne que l'on saisisse le guerrier blanc, et qu'il soit réservé au supplice du feu. Chactas

avoit fait abolir cet affreux usage, mais le vénérable Sachem étoit prisonnier au fort Rosalie, et les Indiens irrités n'écoutoient que la vengeance. Les femmes qui avoient perdu leurs fils dans le combat entouroient l'étranger, en poussant des hurlements : telles les ombres se pressoient autour d'Ulysse, dans les ténèbres Cymmériennes, pour boire le sang des victimes; tels les Grecs chantoient autour du bûcher la fille d'Hécube, immolée aux mânes de l'impitoyable Achille.

LIVRE ONZIÈME.

Sur une colline, à quelque distance du champ de bataille, s'élevoit un sycomore dont la cime étoit couronnée : tous les soirs des milliers de colombes se venoient percher sur ses rameaux desséchés. Ce fut au pied de cet arbre que le commandant de l'armée françoise résolut de passer la nuit, et d'assembler le conseil des officiers pour délibérer sur le parti qui restoit à prendre.

Le bûcher du bivouac est allumé; des sentinelles sont placées à diverses distances, et les chefs arrivent aux ordres de Chépar. Ils forment un cercle autour du foyer des veilles. On voyoit, à la lueur des flammes, les visages fatigués et poudreux, les habits déchirés et sanglants, les armes demi-brisées, les casques fracassés, les chapeaux percés de balles, et tout le noble désordre de ces vaillants capitaines, tandis que les colombes, fidèles à leur retraite accoutumée, loin de fuir les feux, se venoient reposer avec les guerriers.

La résistance inattendue des Sauvages avoit effrayé le commandant du fort Rosalie : il commençoit à craindre de s'être laissé trop emporter à l'humeur intéressée des colons. Il avoit livré combat sans en avoir reçu l'ordre précis du gouverneur de la Louisiane, et avant l'arrivée des troupes annoncées d'Europe. Un nombre assez considérable de

soldats et plusieurs officiers étoient restés sur le champ de bataille : l'absence du capitaine d'Artaguette alarmoit.

L'opinion des chefs, rassemblés autour de Chépar, étoit partagée : les uns vouloient continuer le combat au lever du jour ; les autres prétendoient que le châtiment infligé aux Sauvages étoit assez sévère : il s'agissoit moins, disoient-ils, d'exterminer ces peuples, que de les soumettre ; sans doute les Indiens seroient disposés à un arrangement, et dans tous les cas la suspension des hostilités donneroit aux François le temps de recevoir des secours.

Fébriano ne parut point à ce conseil : sa conduite sur le champ de bataille lui fit craindre la présence de ses valeureux compagnons d'armes : c'étoit dans de secrètes communications avec Chépar que le renégat espéroit reprendre son influence et son crédit.

Le feu du bivouac ne jetoit plus que des fumées ; l'aube blanchissoit l'orient ; les oiseaux commençoient à chanter ; le conseil n'avoit point encore fixé ses résolutions. Tout à coup retentit l'appel d'une sentinelle avancée ; on voit courir des officiers : la grand'garde fait le premier temps des feux. Un parti de jeunes Indiens, commandé par cet Outougamiz, dont l'armée françoise avoit admiré la valeur, se présentoit au poste. Ces guerriers s'arrêtent à quelque distance ; de leurs rangs sort un jeune homme, pâle, la tête nue, portant un uniforme françois taché de sang : c'étoit d'Artaguette. Il s'appuyoit sur le bras d'une négresse qui allaitoit un enfant : on

le reçut à l'avant-garde; les Indiens se retirèrent.

Conduit au général, d'Artaguette parla de la sorte devant le conseil :

« Blessé vers la fin du combat, le brave grenadier « Jacques me porta hors de la mêlée. Jacques étoit « blessé lui-même; je le forçai de se retirer : il obéit « à mes ordres, mais dans le dessein de m'aller cher- « cher des secours. La nuit ayant fait cesser le com- « bat, je parvins à me traîner à ce cimetière des « Indiens, qu'ils appellent les Bocages de la Mort : « là je fus trouvé par le jongleur : on me condamna « au supplice des prisonniers de guerre. Outougamiz « me voulut en vain sauver : sa sœur, non moins « généreuse, fit ce qu'il n'avoit pu faire. La loi « indienne permet à une femme de délivrer un pri- « sonnier, en l'adoptant ou pour frère ou pour mari. « Céluta a rompu mes liens; elle a déclaré que j'étois « son frère : elle réserve sans doute l'autre titre à un « homme plus digne que moi de le porter.

« Les Indiens, dont je suis devenu le fils adoptif, « m'ont chargé de paroles de paix. Outougamiz, mon « frère sauvage, m'a escorté jusqu'à l'avant-garde « de notre armée; une négresse appelée Glazirne, « que j'avois connue au fort Rosalie, et qui se trou- « voit aux Natchez, m'a prêté l'appui de son bras « pour arriver au milieu de vous. Je ne dirai point « au général que j'étois opposé à la guerre : il a dû, « dans son autorité et dans sa sagesse, décider ce « qui convenoit le mieux au service du Roi; mais je « pense que les Natchez étant aujourd'hui les pre- « miers à parler de paix, l'honneur de la France est

« à couvert. Les Indiens m'ont accordé la vie et rendu « la liberté. Chactas peut être échangé contre moi : « je serai glorieux d'avoir servi de rançon à ce « vieillard illustre. »

Le sang et le courage du capitaine d'Artaguette étoient encore plus éloquents que ses paroles : un murmure flatteur d'applaudissements se répandit dans le conseil. Chépar vit un moyen de se tirer avec honneur du pas dangereux où il s'étoit engagé : il déclara que, puisque les Sauvages imploroient une trêve, il consentoit à la leur accorder, leur voulant apprendre qu'on n'avoit jamais recours en vain à sa clémence. Chactas, qu'on envoya chercher au fort Rosalie, conclut une suspension d'armes qui devoit durer un an, et dans le cours de laquelle des Sachems expérimentés et de notables François s'occuperoient à régler le partage des terres.

Quelques jours suffirent pour donner la sépulture aux morts ; une nature vierge et vigoureuse eut bientôt fait disparoître dans les bois les traces de la fureur des hommes ; mais les haines et les divisions ne firent que s'accroître. Tous ceux qui avoient perdu des parents ou des amis sur le champ de bataille respiroient la vengeance : les Indiens, rendus plus fiers par leur résistance, étoient impatients de redevenir entièrement libres ; les habitants de la colonie, trompés dans leur premier espoir, convoitoient plus que jamais les concessions dont ils se voyoient privés ; et Chépar, humilié d'avoir été arrêté par des Sauvages, se promettoit, quand il auroit réuni de nouveaux soldats, de faire ou-

blier le mauvais succès d'une démarche précipitée.

Cependant on ne recevoit aux Natchez aucune nouvelle du Soleil et de son armée : les messagers envoyés au Grand-Chef pour l'instruire de l'attaque des François n'étoient point revenus. L'inquiétude commençoit à se répandre, et l'on remarquoit dans Akansie une agitation extraordinaire.

Toute la tendresse de Céluta, qui n'étoit plus alarmée pour Outougamiz sorti du combat couvert de gloire, s'étoit portée sur le frère d'Amélie. Outougamiz auroit déja volé vers René, s'il n'eût été occupé, par ordre des Sachems, à donner les fêtes de l'hospitalité aux guerriers des tribus alliées qui s'étoient trouvés au combat. Outougamiz disoit à sa sœur : « Sois tranquille ; mon ami aura triomphé « comme moi : c'est à son Manitou que je dois la « victoire; le mien l'aura sauvé de tous les périls. »

Outougamiz jugeoit par la force de son amitié de la puissance de son Génie tutélaire : il jugeoit mal.

Une nuit, un Indien détaché du camp du Soleil annonça le retour de la tribu de l'Aigle. La nouvelle se répand dans les cabanes ; les familles s'assemblent sous un arbre, à la lueur des flambeaux pour écouter les cris d'arrivée : Outougamiz et Céluta sont les premiers au rendez-vous.

On entend d'abord le cri d'avertissement de l'approche des guerriers : toutes les oreilles s'inclinent, toutes les têtes se penchent en avant, toutes les bouches s'entr'ouvrent, tous les yeux se fixent, tous les visages expriment le sentiment confus de la crainte et de l'espérance.

Après le cri d'avertissement commencent les cris de mort. Chactas comptoit à haute voix ces cris, répétés autant de fois qu'il y avoit de guerriers perdus : la nation répondit par une exclamation de douleur. Chaque famille se demande si elle n'a point fourni quelque victime au sacrifice, si un père, un frère, un fils, un mari, un amant, ne sont point descendus à la contrée des ames : Céluta trembloit et Outougamiz paroissoit pétrifié.

Les cris de guerre succédèrent aux cris de mort; ils annonçoient la quantité de chevelures enlevées à l'ennemi et le nombre des prisonniers faits sur lui. Ces cris de guerre excédant les cris de mort, une exclamation de triomphe se prolongea dans les forêts.

La tribu de l'Aigle parut alors, et défila entre deux rangs de flambeaux. Les spectateurs cherchoient à découvrir leur bonheur ou leur infortune : on vit tout d'abord que le vieux Soleil manquoit; et Outougamiz et sa sœur n'aperçurent point le frère d'Amélie. Céluta, défaillante, fut à peine soutenue dans les bras d'Outougamiz aussi consterné qu'elle. Mila se cacha, en disant : « Je lui avois recommandé de ne pas mourir! »

Ondouré, qui remplaçoit le Soleil dans le commandement des guerriers, marchoit d'un air victorieux. Il salua la Femme-Chef qui, au lieu de jouir de l'avénement de son fils au pouvoir suprême, sembloit troublée par quelque remords. Averti de ce qui se passoit, Chactas gardoit une contenance douloureuse et sévère.

A mesure que la troupe s'avançoit vers le grand village, les chefs adressoient quelques mots aux diverses familles : « Ton fils s'est conduit dans la bataille comme un buffle indompté, » disoit un guerrier à un père, et le père répondoit : « C'est « bien. » — « Ton fils est mort, » disoit un autre guerrier à une mère, et la mère répondoit en pleurant : « C'est égal. »

Le Conseil des Sachems s'assemble : Ondouré, appelé devant ce Conseil, fait le récit de l'expédition. Selon ce récit, les Natchez avoient trouvé les Illinois venant eux-mêmes attaquer les Natchez : dans le combat produit par cette rencontre, la victoire s'étoit déclarée en faveur des premiers, mais malheureusement le Soleil étoit tombé mort, percé d'une flèche. « Quant au coupable auteur de cette « guerre, ajouta Ondouré, resté au pouvoir de l'en- « nemi, il expie à présent même, dans le cadre de « feu, le châtiment dû à son sacrilége. »

Ondouré auroit bien voulu accuser de lâcheté son rival, mais René, blessé trois fois en défendant le Soleil, avoit fait si publiquement éclater sa valeur aux yeux des Sauvages, qu'Ondouré même fut obligé de rendre témoignage à cette valeur.

« Devenu Chef des guerriers, reprit-il, j'aurois « poursuivi ma victoire, si l'un de vos messagers ne « m'eût apporté la nouvelle de l'attaque des François : « j'ai commandé la retraite, et suis accouru à la dé- « fense de nos foyers. »

Pendant le récit d'Ondouré, la Femme-Chef avoit

donné des signes d'un trouble extraordinaire : on la vit rougir et pâlir. D'après quelques mots échappés à son coupable amant, lorsqu'il marcha aux Illinois, Akansie ne douta point que la flèche lancée contre le vieux Soleil ne fût partie de la main d'Ondouré. Le criminel lui-même se vint bientôt vanter, auprès de la jalouse Indienne, d'avoir fait commencer le règne du jeune Soleil. « Ma passion « pour vous, dit-il, m'a emporté trop loin peut-être; « disposez de moi et ne songez qu'à établir votre « puissance. » Ondouré espéroit se faire nommer édile par le crédit de la Femme-Chef, et gouverner la nation comme tuteur du souverain adolescent.

La mort du vieux Soleil opéroit une révolution dans l'État : en lui expiroit un des trois vieillards qui avoient aboli la tyrannie des anciens despotes des Natchez. Il ne restoit plus que Chactas et Adario, tous deux au moment de disparoître.

Chactas conçut des soupçons sur le genre de mort de son ami : on ne disoit point de quel côté la flèche avoit frappé le chef centenaire; on ne rapportoit point le corps de ce vénérable chef, bien qu'on eût obtenu la victoire. Un bruit couroit parmi les guerriers de la tribu de l'Aigle, que le Soleil avoit été blessé par derrière, qu'il étoit tombé sur le visage, et que, long-temps défendu à terre par le guerrier blanc, l'un et l'autre, indignement abandonnés, étoient demeurés vivants aux mains de l'ennemi.

Ce bruit n'avoit que trop de fondement; telle

étoit l'affreuse vérité ; René et le Soleil avoient été faits prisonniers. Les Illinois se consolèrent de leur défaite en se voyant maîtres du Grand-Chef des Natchez : non poursuivis dans leur retraite, ils emmenèrent paisiblement leurs victimes.

Après un mois de marche, de repos et de chasse, ils arrivèrent à leur grand village : là, les prisonniers devoient être exécutés. Par un raffinement de barbarie, on avoit pris soin de panser les blessures du frère d'Amélie et du Soleil : les captifs étoient gardés jour et nuit, avec les précautions que le Démon de la cruauté inspire aux peuples de l'Amérique.

Lorsque les Illinois découvrirent leur grand village, ils s'arrêtèrent pour préparer une entrée triomphante. Le chef de la troupe s'avança le premier en jetant les cris de mort. Les guerriers venoient ensuite rangés deux à deux : ils tenoient, par l'extrémité d'une corde, René et le chef des Natchez, à moitié nus, les bras liés au dessus du coude.

Le cortége parvint ainsi sur la place du village : une foule curieuse s'y trouvoit déja assemblée. Cette foule se pressoit, s'agitoit, dansoit autour du vieux Soleil et de son compagnon : telles, dans un soir d'automne, d'innombrables hirondelles voltigent autour de quelques ruines solitaires ; tels les habitants des eaux se jouent dans un rayon d'or qui pénètre les vagues du Meschacebé, tandis que les fleurs des magnolias, détachées par le souffle de la brise, tombent en pluie sur la surface de l'onde.

Lorsque l'armée et tous les Sauvages furent réunis dans le lieu de douleur, le Grand-Prêtre donna le signal du prélude des supplices, appelé, par l'horrible Athaënsic [1], *les caresses aux prisonniers.*

Aussitôt les Indiens, rangés sur deux lignes, frappent avec des bâtons de cèdre le chef des Natchez : celui-ci, sans hâter sa marche, passe entre ses bourreaux, comme un fleuve qui roule la lenteur de ses flots entre deux rives verdoyantes René s'attendoit à voir tomber la victime; il ignoroit que ces maîtres en supplice évitoient de porter les coups aux parties mortelles, afin de prolonger leurs plaisirs. « Vénérable Sachem, s'écrioit le frère « d'Amélie, quelle destinée! Moi, je suis jeune; je « puis souffrir; mais vous! »

Le Soleil répondit : « Pourquoi me plains-tu? je « n'ai pas besoin de ta pitié. Songe à toi; rappelle tes « forces. L'épreuve du feu commencera par moi, « parce que je suis un chêne desséché sur ma tige, « et propre à m'embraser rapidement. J'espère je-« ter une flamme dont la lumière éclairera ma patrie « et réchauffera ton courage. »

Après ces traitements faits à la vieillesse, le jeune François eut à supporter les mêmes barbaries; ensuite les deux prisonniers furent conduits dans une cabane, où on leur prodigua tous les secours et tous les plaisirs : l'oiseau de Minerve canadienne brise le pied de ses victimes, et

[1] La Vengeance.

les engraisse dans son aire durant les beaux jours, pour les dévorer dans la saison des frimas.

La nuit vint : René, couvert de blessures, étoit couché sur une natte à l'une des extrémités de la cabane. Des gardes veilloient à la porte. Une femme vêtue de blanc, une couronne de jasmin jaune sur la tête, s'avance dans l'ombre; on entendoit couler ses larmes. « Qui es-tu ? » dit René en se soulevant avec peine. — « Je suis *la Vierge* « *des dernières amours* [1], » répondit l'Indienne. « Mes parents ont demandé pour moi la préfé- « rence, car ils haïssent Venclao que j'aime. Voilà « pourquoi je pleure à ton chevet : je m'appelle « Nélida. »

René répondit dans la langue des Sauvages : « Les baisers d'une bouche qui n'est point aimée « sont des épines qui percent les lèvres. Nélida, va « retrouver Venclao; dis-lui que l'étranger des Sas- « safras a respecté ton amour et ton malheur. » A ces mots, la fille des Illinois s'écria : « Manitou des « infortunés, écoute ma prière! Fais que ce prison- « nier échappe au sort qu'on lui réserve! Il n'a « point flétri mon sein! Puisse sa bien-aimée lui être « attachée comme l'épouse de l'alcyon, qui porte « aux rayons du soleil son époux languissant sous « le poids des années! »

En achevant ces paroles, *la Vierge des dernières amours* prit les fleurs de jasmin qui couvroient ses cheveux et les déposa sur le front de

[1] Voyez, pour l'explication de cet usage, l'épisode d'*Atala*.

René : mœurs extraordinaires dont la trame semble être tissue par les Muses et par les Furies.

« Couronné de ta main, » dit le jeune homme à Nélida, « la victime sera plus agréable au Grand-« Esprit. » René depuis long-temps avoit assez de la vie ; content de mourir, il offroit au ciel les tourments qu'il alloit endurer pour l'expiation de ceux d'Amélie.

Dans ce moment les gardes entrèrent, et la fille des Illinois se retira.

Elle vint, l'heure des supplices : les Indiens racontèrent que l'astre de la lumière épouvanté ne sortit point ce jour-là du sein des mers, et qu'Athaënsic, déesse des vengeances, éclaira seule la nature. Les prisonniers furent conduits au lieu de l'exécution.

Le chef des Natchez est attaché à un poteau, au pied duquel s'élevoit un amas d'écorces et de feuilles séchées : le frère d'Amélie est réservé pour la dernière victime. Le Grand-Prêtre paroît au milieu du cercle que formoit la foule autour du poteau : il tient à la main une torche, qu'il secoue en dansant. Bientôt il communique le feu au bûcher : on eût cru voir un de ces sacrifices offerts par les anciens Grecs sur les bords de l'Hellespont : le mont Ida, le Xante et le Simoïs pleuroient Astyanax et les ruines fumantes d'Ilion.

On brûle d'abord les pieds du vieillard, aussi tranquille au feu du bûcher que s'il eût été assis, aux rayons du matin, à la porte de sa cabane. Le Sachem chante au milieu des tourments qui le con-

duisent à la tombe, comme l'époux répète le cri d'hyménée, en s'approchant du lit nuptial. Les bourreaux irrités épuisent la fécondité de leur infernal génie. Ils enfoncent dans les plaies de l'ami de Chactas des éclisses de pin enflammées, et lui crient : « Éclaire-nous donc, maintenant, ô bel « astre [1]. » Tel un soleil, couronnant son front du feu le plus doux, se couche au milieu du concert de la nature : ainsi parut aux Illinois la victime rayonnante.

Athaënsic souffle sa rage dans les cœurs : un jongleur, qu'une louve avoit nourri dans un antre du Niagara, se précipite sur le Sachem, lui arrache la peau de la tête, et répand des cendres rougies sur le crâne découvert du vieillard. La douleur abat le Chef des Natchez aux pieds de ses ennemis.

Bientôt réveillé d'un évanouissement dont il s'indigne, il saisit un tison, appelle et défie ses persécuteurs : cantonné au milieu de son bûcher, il est un moment la terreur de toute une armée. Un faux pas le livre de nouveau aux inventeurs des tortures : ils se jettent sur le vieillard : la hache coupe ces pieds qui visitoient la cabane des infortunés, ces mains qui pansoient les blessures. On roule un tronc encore vivant sur la braise dont la violence sert de remède aux plaies de la victime et les cicatrise, tandis que le sang fume sur les charbons, comme l'encens dans un sacrifice.

[1] Historique.

Le Chef n'a pas succombé; il écarte encore de ses regards les guerriers les plus proches, et fait reculer les bourreaux. Moins effrayant est le serpent dont le voyageur a séparé les anneaux avec un glaive: le dragon mutilé s'agite aux pieds de son ennemi, soufflant sur lui ses poisons, le menaçant de ses ardentes prunelles, de sa triple langue, et de ses longs sifflements.

« René! » s'écrie enfin le vieillard d'une voix qui semble avoir redoublé de force, « je vais re« joindre mes pères! Je ne me suis livré à ces ac« tions qu'afin de t'encourager à mourir, et de te « montrer ce que peut un homme lorsqu'il veut « exercer toute la puissance de son ame. Pour « l'honneur de ta nouvelle patrie, imite mon « exemple. »

Il expire. Il avoit accompli un siècle: sa vertu antique, cultivée si long-temps sur la terre, s'épanouit aux rayons de l'éternité, comme l'aloës américain qui, au bout de cent printemps, ouvre sa fleur aux regards de l'aurore.

LIVRE DOUZIÈME.

Le courage du Chef des Natchez avoit exalté la fureur des Illinois. Ils s'écrioient pleins de rage : « Si nous n'avons pu tirer un mugissement de ce « vieux buffle, voici un jeune cerf qui nous dédom- « magera de nos peines. » Femmes, enfants, Sachems, tous s'empressent au nouveau sacrifice : le Génie des vengeances sourit aux tourments et aux larmes qu'il prépare.

Sur une habitation américaine que gouverne un maître humain et généreux, de nombreux esclaves s'empressent à recueillir la cerise du café : les enfants la précipitent dans des bassins d'une eau pure ; les jeunes Africaines l'agitent avec un rateau pour détacher la pulpe vermeille du noyau précieux, ou étendent sur les claies la récolte opulente. Cependant le maître se promène sous des orangers, promettant des amours et du repos à ses esclaves qui font retentir l'air des chansons de leur pays : ainsi les Illinois s'empressent, sous les regards d'Athaënsic, à recueillir une nouvelle moisson de douleurs. En peu de temps l'ouvrage se consomme, et le frère d'Amélie, dépouillé par les sacrificateurs, est attaché au pilier du sacrifice.

Au moment où le flambeau abaissoit sa chevelure de feu pour la répandre sur les écorces, des

tourbillons de fumée s'élèvent des cabanes voisines : parmi des clameurs confuses on entend retentir le cri des Natchez; un parti de cette nation portoit la flamme chez les Illinois. L'épouvante et la confusion se mettent dans la foule assemblée autour du frère d'Amélie; les jongleurs prennent la fuite; les femmes et les enfants les suivent : on se disperse sans écouter la voix des chefs, sans se réunir pour se défendre. Dans la terreur dont les esprits sont frappés, la petite troupe des Natchez pénètre jusqu'au lieu du sang. Un jeune chef, la hache à la main, devance ses compagnons. Qui déja ne l'a nommé? C'est Outougamiz. Il est au bûcher; il a coupé les liens funestes!

Toutes les paroles de tendresse et de piété prêtes à s'échapper de son ame, par lui sont étouffées. Rien n'est fait encore : René n'est pas sauvé; un seul instant de retard le peut perdre. Revenus de leur première frayeur, les Illinois se sont aperçus du petit nombre des Natchez; ils se rassemblent avec des cris et entourent la troupe libératrice. Les efforts de cette troupe lui ouvrent un chemin; mais que peuvent douze guerriers contre tant d'ennemis? En vain les Natchez ont placé au milieu d'eux le frère d'Amélie : ses blessures le rendent boiteux et pesant; sa main percée d'une flèche ne peut lever la hache, et presque à chaque pas il va mesurer la terre.

Outougamiz charge le frère d'Amélie sur ses épaules : le fardeau sacré semble lui avoir donné des ailes : le frère de Céluta glisse sur la pointe

des herbes ; on n'entend ni le bruit de ses pas, ni le murmure de son haleine. D'une main il retient son ami, de l'autre il frappe et combat. A mesure qu'il s'avance vers la forêt voisine, ses compagnons tombent un à un à ses côtés : quand il pénétra avec René dans la forêt, il restoit seul.

Déja la nuit étoit descendue ; déja Outougamiz s'étoit enfoncé dans l'épaisseur des taillis, où déposant René parmi de longues herbes, il s'étoit couché près de lui : bientôt il entend des pas. Les Illinois allument des flambeaux qui éclairent les plus sombres détours du bois.

René veut adresser les paroles de sa tendre admiration au jeune Sauvage, mais celui-ci lui ferme la bouche : il connoissoit l'oreille subtile des Indiens. Il se lève, trouve avec joie que le frère d'Amélie a repris quelque force, lui ceint les reins d'une corde, et l'entraîne au bas d'une colline qui domine un marais.

Les deux infortunés cherchent un asile au fond de ce marais : tantôt ils plongent dans le limon qui bouillonne autour de leur ceinture ; tantôt ils montrent à peine la tête au dessus des eaux. Ils se fraient une route à travers les herbes aquatiques qui entravent leurs pieds comme des liens, et parviennent ainsi à de hauts cyprès, sur les genoux [1] desquels ils se reposent.

Des voix errantes s'élèvent autour du marais. Des guerriers se disoient les uns aux autres : « Il est

[1] On appelle *genoux* du cyprès chauve les grosses racines qui sortent de terre.

« échappé. » Plusieurs soutenoient qu'un Génie l'avoit délivré. Les jeunes Illinois se faisoient de mutuels reproches, tandis que des Sachems assuroient qu'on retrouveroit le prisonnier, puisqu'on étoit sur ses traces; et ils poussoient des dogues dans les roseaux. Les voix se firent entendre ainsi quelquelque temps : par degré elles s'éloignèrent, et se perdirent enfin dans la profondeur des forêts.

Le souffle refroidi de l'aube engourdit les membres de René; ses plaies étoient déchirées par les buissons et les ronces; et de la nudité de son corps découloit une eau glacée : la fièvre vint habiter ses os; et ses dents commencèrent à se choquer avec un bruit sinistre. Outougamiz saisit René de nouveau, le réchauffa sur son cœur, et quand la lumière du soleil eut pénétré sous la voûte des cyprès, elle trouva le Sauvage tenant encore son ami dans ses bras.

Mère des actions sublimes! toi qui depuis que la Grèce n'est plus, as établi ta demeure sur les tombeaux indiens, dans les solitudes du Nouveau-Monde! toi qui parmi ces déserts es pleine de grandeur parce que tu es pleine d'innocence! Amitié sainte! prête-moi tes paroles les plus fortes et les plus naïves, ta voix la plus mélodieuse et la plus touchante, tes sentiments exaltés, tes feux immortels, et toutes les choses ineffables qui sortent de ton cœur, pour chanter les sacrifices que tu inspires! Oh! qui me conduira aux champs des Rutules, à la tombe d'Euryale et de Nisus, où la Muse console encore des mânes fidèles! Tendre divinité

de Virgile, tu n'eus à soupirer que la mort de deux amis : moi j'ai à peindre leur vie infortunée.

Qui dira les douces larmes du frère d'Amélie; qui fera voir ses lèvres tremblantes où son ame venoit errer; qui pourra représenter sous l'abri d'un cyprès, parmi des roseaux, Outougamiz, sa chaîne d'or, Manitou de l'amitié, serrée à triple nœud sur sa poitrine, Outougamiz soutenant dans ses bras l'ami qu'il a délivré, cet ami couvert de fange et de sang, et dévoré d'une fièvre ardente? Que celui qui le peut exprimer nous rende le regard de ces deux hommes, quand, se contemplant l'un l'autre en silence, les sentiments du Ciel et du malheur rayonnoient et se confondoient sur leur front. Amitié! que sont les empires, les amours, la gloire, toutes les joies de la terre, auprès d'un seul instant de ce douloureux bonheur?

Outougamiz, par cet instinct de la vertu qui fait deviner le crime, avoit ajouté peu de foi au récit d'Ondouré; ce qu'il recueillit de la bouche de divers guerriers augmenta ses doutes. Dans tous les cas, René étoit mort ou pris, et il falloit ou lui donner la sépulture ou le délivrer des flammes.

Outougamiz cache ses desseins à Céluta; il n'avertit qu'une troupe de jeunes Natchez qui consentent à le suivre. Il se dépouille de tout vêtement, et ne garde qu'une ceinture pour être plus léger; il peint son corps de la couleur des ombres, ceint le poignard, s'arme du tomahawk [1]; attache sur son cœur la chaîne d'or, suspend de petits pains

[1] Hache.

de maïs à son côté, jette l'arc sur son épaule, et rejoint dans la forêt ses compagnons. Il se glisse avec eux dans les ténèbres : arrivé au Bayouc des Pierres, il le traverse, aborde la rive opposée, pousse le cri du castor qui a perdu ses petits, bondit, et il disparoît dans le désert.

Huit jours entiers il marche, ou plutôt il vole; pour lui plus de sommeil, pour lui plus de repos. Ah! le moment où il fermeroit la paupière ne pourroit-il pas être le moment même qui lui raviroit son ami? Montagnes, précipices, rivières, tout est franchi : on diroit un aimant qui cherche à se réunir à l'objet qui l'attire à travers les corps qui s'opposent à son passage. Si l'excès de la fatigue arrête le frère de Céluta, s'il sent, malgré lui, ses yeux s'appesantir, il croit entendre une voix qui lui crie du milieu des flammes : « Outougamiz! Outou« gamiz! où est le Manitou que je t'ai donné? » A cette voix intérieure, il tressaille, se lève, baise la chaîne d'or, et reprend sa course.

La lenteur avec laquelle les Illinois retournèrent à leurs villages donna le temps à Outougamiz d'arriver avant la consomption de l'holocauste. Ce Sauvage n'est plus le simple, le crédule Outougamiz : à sa résolution, à son adresse, à la manière dont il a tout prévu, tout calculé, on prendroit ce soldat pour un chef expérimenté. Il sauve René, mais en perdant ses nobles compagnons, troupe d'amis qui offre à l'amitié ce magnanime sacrifice! il sauve René, l'entraîne dans le marais; mais que de périls il reste encore à surmonter!

Le lieu où les deux amis se reposèrent d'abord étant trop voisin du rivage, Outougamiz résolut de se réfugier sous d'autres cyprès qui croissoient au milieu des eaux : lorsqu'il voulut exécuter son dessein, il sentit toute sa détresse. Un peu de pain de maïs n'avoit pu rendre les forces à René; ses douleurs s'étoient augmentées, ses plaies s'étoient rouvertes; une fièvre pesante l'accabloit, et l'on ne s'apercevoit de sa vie qu'à ses souffrances.

Accablé par ses chagrins et ses travaux, affoibli par la privation presque totale de nourriture, le frère de Céluta eût eu besoin pour lui-même des soins qu'il prodiguoit à son ami. Mais il ne s'abandonna point au désespoir; son ame, s'agrandissant avec les périls, s'élève comme un chêne qui semble croître à l'œil, à mesure que les tempêtes du ciel s'amoncèlent autour de sa tête. Plus ingénieux dans son amitié qu'une mère indienne qui ramasse de la mousse pour en faire un berceau à son fils, Outougamiz coupe des joncs avec son poignard, en forme une sorte de nacelle, parvient à y coucher le frère d'Amélie, et, se jetant à la nage, traîne après lui le fragile vaisseau qui porte le trésor de l'amitié.

Outougamiz avoit été au moment d'expirer de douleur; il se sentit près de mourir de joie, lorsqu'il aborda la cyprière. « Oh! » s'écria-t-il en rompant alors pour la première fois le silence, « il est « sauvé! Délicieuse nécessité de mon cœur! pauvre « colombe fugitive! te voilà donc à l'abri des chas- « seurs! Mais, René, je crains que tu ne me veuilles

« pas pardonner, car c'est moi qui suis la cause de « tout ceci, puisque je n'étois point auprès de toi « dans la bataille. Comment ai-je pu quitter mon « ami qui m'avoit donné un Manitou sur mon ber- « ceau ? C'est fort mal, fort mal à toi, Outou- « gamiz ! »

Ainsi parloit le Sauvage ; la simplicité de ses propos, en contraste avec la sublimité de ses actions, firent sortir un moment René de l'accablement de la douleur : levant une main débile et des yeux éteints, il ne put prononcer que ces mots : « Te « pardonner ! »

Outougamiz entre sous les cyprès : il coupe les rameaux trop abaissés ; il écarte des genoux de ces arbres les débris des branches : il y fait un doux lit avec des cimes de joncs pleins d'une moelle légère ; puis, attirant son ami sur ce lit, il le recouvre de feuilles séchées : ainsi, un castor, dont les eaux ont inondé les premiers travaux, prend son nourrisson et le transporte dans la chambre la plus élevée de son palais.

Le second soin du frère de Céluta fut de panser les plaies du frère d'Amélie. Il sépare deux nœuds de roseaux, puise un peu d'eau du marais, verse cette eau d'une coupe dans l'autre pour l'épurer, et lave les blessures dont il a sucé d'abord le venin. La main d'un fils d'Esculape, armé des instruments les plus ingénieux, n'auroit été ni plus douce, ni plus salutaire que la main de cet ami. René ne pouvoit exprimer sa reconnoissance que par le mouvement de ses lèvres. De temps en temps l'Indien lui

disoit avec inquiétude : « Te fais-je mal ? te trouves-« tu un peu soulagé ? » René répondoit par un signe qu'il se sentoit soulagé, et Outougamiz continuoit son opération avec délices.

Le Sauvage ne songeoit point à lui : il avoit encore quelque reste de maïs, il le réservoit pour René. Outougamiz ne faisoit qu'obéir à un instinct sublime, et les plus belles actions n'étoient chez lui que l'accomplissement des facultés de sa vie. Comme un charmant olivier nourri parmi les ruisseaux et les ombrages laisse tomber, sans s'en apercevoir, au gré des brises, ses fruits mûrs sur les gazons fleuris, ainsi l'enfant des forêts américaines semoit, au souffle de l'amitié, ses vertus sur la terre, sans se douter des merveilleux présents qu'il faisoit aux hommes.

Rafraîchi et calmé par les soins de son libérateur, René sentit ses paupières se fermer, et Outougamiz tomba lui-même dans un profond sommeil à ses côtés : les Anges veillèrent sur le repos de ces deux hommes qui avoient trouvé grace auprès de celui qui dormit dans le sein de Jean.

Outougamiz eut un songe. Une jeune femme lui apparut : elle s'appuyoit en marchant sur un arc détendu, entouré de lierre comme un thyrse ; un chien la suivoit. Ses yeux étoient bleus ; un sourire sincère entr'ouvroit ses lèvres de rose : son air étoit un mélange de force et de grace. Presque nue, elle ne portoit qu'une ceinture plus belle que celle de Vénus. Outougamiz se figuroit lui tenir ce discours :

« Étrangère, j'avois planté un érable sur le sol « de la hutte où je suis né : voilà que, pendant mon « absence, de méchants Manitous ont blessé son « écorce et ont fait couler sa sève. Je cherche des « simples dans ce marais pour les appliquer sur « les plaies de mon érable. Dis-moi où je trouverai « la feuille du savinier. »

D'une voix paisible l'Indienne paroissoit répondre à Outougamiz : « En vérité, je dis qu'il connoîtra « toutes les ruses de la sagesse, l'homme qui pourra « pénétrer celle de votre amitié. Ne craignez rien; « j'ai dans le jardin de mon père des simples pour « guérir tous les arbres, et en particulier les éra- « bles blessés. »

En prononçant ces paroles, qu'Outougamiz croyoit entendre, l'Indienne, fille du songe, prit un air de majesté : sa tête se couronna de rayons; deux ailes blanches bordées d'or ombragèrent ses épaules divines. L'extrémité d'un de ses pieds touchoit légèrement la terre, tandis que son corps flottoit déja dans l'air diaphane.

—« Outougamiz, sembloit dire le brillant fan- « tôme, élève-toi par l'adversité. Que les vertus de « la nature te servent d'échelons pour atteindre aux « vertus plus sublimes de la religion de cet homme « à qui tu as dévoué ta vie : alors je reviendrai vers « toi, et tu pourras compter sur les secours de l'Ange « de l'Amitié. »

Ainsi parle la vision au jeune Natchez plongé dans le sommeil. Un parfum d'ambroisie, embaumant les lieux d'alentour, répand la force dans

l'ame du frère de Céluta, comme l'huile sacrée qui fait les rois, ou prépare l'ame du mourant aux béatitudes célestes.

En même temps le rêve devient magnifique : le Séraphin dont il produit l'image, poussant la terre de son pied, comme un plongeur qui remonte du fond de l'abîme, s'élève dans les airs. Cette Vertu calme ne se meut point avec la rapidité des messagers qui portent les ordres redoutables du Tout-Puissant; son assomption vers la région de l'éternelle paix, est mesurée, grave et majestueuse. Aux champs de l'Europe un globe lumineux, arrondi par la main d'un enfant des Gaules, perce lentement la voûte du ciel; aux champs de l'Inde l'oiseau du paradis flotte sur un nuage d'or, dans le fluide azuré du firmament.

Outougamiz se réveille; la voix du héron annonçoit le retour de l'aurore : le frère de Céluta se sentoit tout fortifié par son rêve et par son sommeil. Après quelques moments employés à rassembler ses idées, l'Indien, rappelant et les périls passés et les dangers à venir, se lève pour commencer sa journée. Il visite d'abord les blessures de René, frotte les membres engourdis du malade avec un bouquet d'herbes aromatiques, partage avec lui quelques morceaux de maïs, change les joncs de la couche, renouvelle l'air en agitant les branches des cyprès, et replace son ami sur de frais roseaux ; on eût dit d'une matrone laborieuse qui arrange au matin sa cabane, ou d'une mère qui donne de tendres soins à son fils.

Ces choses de l'amitié étant faites, Outougamiz songe à se parer avant d'accomplir les desseins qu'il méditoit. Il se mire dans les eaux, peigne sa chevelure, et ranime ses joues décolorées avec la pourpre d'une eraie précieuse. Ce Sauvage avoit tout oublié dans son héroïque entreprise, hors le vermillon des fêtes, mêlant ainsi l'homme et l'enfant, portant la gravité du premier dans les frivolités du second, et la simplicité du second dans les occupations du premier : sur l'arbre d'Atalante, le bouton parfumé qui sert d'ornement à la jeune fille, grossit auprès de la pomme d'or qui rafraîchit la bouche du voyageur fatigué.

La nature avoit placé dans le cœur d'Outougamiz l'intelligence qu'elle a mise dans la tête des autres hommes : le souffle divin donnoit à la Pythie des vues de l'avenir moins claires et moins pénétrantes, que l'Esprit dont il étoit animé ne découvroit au frère de Céluta les malheurs qui pouvoient menacer son ami. Saisissant le Temps corps à corps, l'Amitié forçoit le mystérieux Protée à lui révéler ses secrets.

Outougamiz, ayant pris ses armes, dit au nouveau Philoctète couché dans son antre, mais que l'amitié des déserts, plus fidèle que celle des palais, n'avoit point trahi : « Je vais chercher les dons du « Grand-Esprit, car il faut bien que tu vives, et il « faut aussi que je vive. Si je ne mangeois pas, « j'aurois faim, et mon ame s'en iroit dans le pays « des ames. Et comment ferois-tu alors ? Je vois « bien tes pieds, mais ils sont immobiles ; je vois

« bien tes mains, mais elles sont froides et ne peu-
« vent serrer les miennes. Tu es loin de ta forêt et
« de ta retraite : qui donneroit la pâture à l'her-
« mine blessée, si le castor qui l'accompagne alloit
« mourir ? Elle baisseroit la tête, ses yeux se fer-
« meroient ; elle tomberoit en défaillance : les chas-
« seurs la trouveroient expirante, et diroient : voyez
« l'hermine blessée loin de sa forêt et de sa retraite. »

A ces mots l'indien s'enfonça dans la cyprière, mais non sans tourner plusieurs fois la tête vers le lieu où reposoit la vie de sa vie. Il se parloit incessamment, et se disoit : « Outougamiz ! tu es « un chevreuil sans esprit ; tu ne connois point les « plantes, tu ne fais rien pour sauver ton frère. » Et il versoit des larmes sur son peu d'expérience, et il se reprochoit d'être inutile à son ami !

Il chercha long-temps dans les détours du marais des herbes salutaires : il cueillit des cressons, et tua quelques oiseaux. En revenant à l'asile consacré par son amitié, il aperçut de loin les joncs bouleversés et épars. Il approche, appelle, touche à la couche, soulève les roseaux : le frère d'Amélie n'y étoit plus !

Le désespoir s'empare d'Outougamiz : prêt à se briser la tête contre le tronc des cyprès, il s'écrie : « Où es-tu ? m'as-tu fui comme un faux ami ? Mais « qui t'a donné des pieds ou des ailes ? Est-ce la « Mort qui t'a enlevé ?... »

Tandis que le Sauvage s'abandonne à ses transports, il croit entendre un bruit à quelque distance : il se tait, retient son haleine, écoute : puis

soudain se plonge dans l'onde, bondit, nage, bondit encore, et bientôt découvre René qui se débat expirant contre un Illinois.

Outougamiz pousse le cri de mort : l'effort qu'il fait en s'élançant est si prodigieux, que ses pieds s'élèvent au dessus de la surface de l'eau. Il est déja sur l'ennemi, le renverse, se roule avec lui parmi les limons et les roseaux. Comme lorsque deux taureaux viennent à se rencontrer dans un marais où il ne se trouve qu'un seul lieu pour désaltérer leur soif, ils baissent leurs dards recourbés ; leurs queues hérissées se nouent en cercle ; ils se heurtent du front ; des mugissements sortent de leur poitrine, l'onde jaillit sous leurs pieds, la sueur coule autour de leurs cornes et sur le poil de leurs flancs. Outougamiz est vainqueur ; il lie fortement avec des racines tressées son prisonnier, au pied d'un arbre, et étend à l'ombre, sous le même arbre, l'ami qu'il vient encore de sauver.

Par les violentes secousses que le frère d'Amélie avoit éprouvées, ses plaies s'étoient rouvertes. Le Natchez, dans le premier moment de sa vengeance, fut près d'immoler l'Illinois.

« Comment, lui dit-il, as-tu pu être assez cruel « pour entraîner ce cerf affoibli ? S'il eût été dans « sa force, lâche ennemi, d'un seul coup de tête il « eût brisé ton bouclier. Tu mériterois bien que cette « main t'enlevât ta chevelure. »

Outougamiz s'arrêtant comme frappé d'une pensée : « As-tu un ami ? » dit-il à l'Illinois ? — « Oui, » répondit le prisonnier.

— « Tu as un ami ! » reprit le frère de Céluta s'approchant de lui et le mesurant des yeux ; « ne va « pas faire un mensonge. »

— « Je dis la vérité, » reprit l'Illinois.

— « Eh bien ! » s'écria Outougamiz tirant son poignard, après avoir approché de son oreille la petite chaîne d'or ; « eh bien ! rends graces à ce Manitou « qui vient de me défendre de te tuer : il ne sera « pas dit qu'Outougamiz le Natchez, de la tribu « du Serpent, ait jamais séparé deux amis. Que « seroit-ce de moi, si tu m'avois privé de René ? « Ah ! je ne serois plus qu'un chevreuil solitaire. Tu « vois, ô Illinois ! ce que tu allois faire ; et ton ami « seroit ainsi ? et il iroit seul murmurant ton nom « dans le désert ? Non ! il seroit trop infortuné ! et « ce seroit moi !... »

Le Sauvage coupe aussitôt les liens de l'Illinois. « Sois libre, lui dit-il ; retourne à l'autre moitié de « ton ame, qui te cherche peut-être, comme je cher- « chois à l'instant ma couronne de fleurs, lorsque « tu étois assez inhumain pour la dérober à ma che- « velure. Mais je compte sur ta foi : tu ne décou- « vriras point mon lieu à tes compatriotes. Tu ne « leur diras point : « Sous le cyprès de l'amitié, Ou- « tougamiz le Simple a caché la chair de sa chair. » « Jure par ton ami que tes lèvres resteront fermées, « comme les deux coupes d'une noix que la lune des « moissons n'a point achevé de mûrir. »

— « Moi, Nassoute, reprit l'étranger, je jure par « mon ami, qui est pour moi comme un baume « lorsque j'ai des peines dans le cœur, je jure que je

« ne découvrirai point ton lieu, et que mes lèvres « resteront fermées comme les deux coupes d'une « noix que la lune des moissons n'a point achevé « de mûrir. »

A ces mots Nassoute alloit s'éloigner, lorsque Outougamiz l'arrêta et lui dit : « Où sont les guerriers « illinois ? » — « Crois-tu, répliqua l'étranger, que « je sois assez lâche pour te l'apprendre ? » Frère de Céluta, vous répondîtes : « Va retrouver ton ami : « je te tendois un piége ; si tu avois trahi ta patrie, « je n'eusse point cru à ton serment, et tu tombois « sous mes coups. »

Nassoute s'éloigne : Outougamiz vient donner ses soins au frère d'Amélie, comme s'il ne s'étoit rien passé, et comme s'il n'y eût aucun lieu de douter de la foi de l'Illinois, puisqu'il avoit fait le serment de l'amitié.

Quelques jours s'écoulèrent : les blessures de René commençoient à se cicatriser ; les meurtrissures étoient moins douloureuses ; la fièvre se calmoit. Le frère d'Amélie seroit revenu plus promptement à la vie, si une nourriture abondante avoit pu rétablir ses forces ; mais Outougamiz trouvoit à peine quelques baies sauvages ; elles manquèrent enfin : il ne resta plus au frère de Céluta qu'à tenter les derniers efforts de l'amitié.

Une nuit, il sort furtivement du marais, cachant son entreprise à René, et laissant çà et là des paquets flottants de roseaux pour reconnoître la route, si les Génies lui permettoient le retour. Il monte à travers le bois de la colline ; il découvre

le camp des Illinois, où il étoit résolu de pénétrer.

Des feux étoient encore allumés : la plupart des familles dormoient étendues autour de ces feux. Le jeune Natchez, après avoir noué sa chevelure à la manière des guerriers ennemis, s'avance vers l'un des foyers. Il aperçoit un cerf à demi dépouillé, dont les chairs n'avoient point encore pétillé sur la braise. Outougamiz en dépèce avec son poignard les parties les plus tendres, aussi tranquillement que s'il eût préparé un festin dans la cabane de ses pères. Cependant on voyoit çà et là quelques Illinois éveillés qui rioient et chantoient. La matrone du foyer où le frère de Céluta déroboit une part de la victime, ouvrit elle-même les yeux, mais elle prit l'étranger pour le jeune fils de ses entrailles, et se replongea dans le sommeil. Des chasseurs passent autour de l'ami de René, lui souhaitant un ciel bleu, un manteau de castor et l'espérance. Outougamiz leur rend à demi-voix la salut de l'hospitalité.

Un d'entre eux s'arrêtant, lui dit : « Il a singu-« lièrement échappé. » — « Un Génie sans doute l'a « ravi, » répond le frère de Céluta. L'Illinois repartit : « Il est caché dans le marais ; il ne se peut « sauver, car il est environné de toutes parts : nous « boirons dans son crâne. »

Tandis qu'Outougamiz se trouvoit engagé dans cette conversation périlleuse, la voix d'une femme se fit entendre à quelque distance ; elle chantoit : « Je suis l'épouse de Venclao. Mon sein, avec son « bouton de rose, est comme le duvet d'un cygne que

« la flèche du chasseur a taché d'une goutte de « sang au milieu. Oui, mon sein est blessé, car je « ne puis secourir l'étranger qui respecta la vierge « des dernières amours. Puissé-je du moins sauver « son ami ! » L'Indienne se tut ; puis, s'approchant du Natchez dans les ombres, elle continua de la sorte :

« La nonpareille des Florides croyoit que l'hiver « avoit changé sa parure, et qu'elle ne seroit point « reconnue parmi les aigles des rochers chez les- « quels elle cherchoit la pâture ; mais la colombe « fidèle le découvrit, et lui dit : « Fuis, imprudent « oiseau ; la douceur de ton chant t'a trahi. »

Ces paroles frappèrent le frère de Céluta ; il lève les yeux et remarque les pleurs de la jeune femme ; il entrevoit en même temps les guerriers armés qui s'avancent. Il charge sur ses épaules une partie de la dépouille du cerf, s'enfonce dans les ombres, franchit le bois, rentre dans les détours du marais, et après quelques heures de fatigue et de périls se retrouve auprès de son ami.

Un ingénieux mensonge lui servit à cacher à René sa dangereuse aventure ; mais il falloit préparer le banquet : le jour on en pouvoit voir la fumée ; la nuit on en pouvoit découvrir les feux ; Outougamiz préféra pourtant la nuit : il espéra trouver un moyen de masquer la lueur de la flamme.

Lorsque le soleil fut descendu sous l'horizon, et que les dernières teintes du jour se furent évanouies, l'Indien tira une étincelle de deux branches de cyprès en les frottant l'une contre l'autre, et en

embrasa quelques feuilles. Tout réussit d'abord; mais des roseaux secs, placés trop près du foyer, prennent feu, et jettent une grande lumière. Outougamiz les veut précipiter dans l'eau, et ne fait qu'étendre la flamme. Il s'élance sur le monceau ardent et cherche à l'écraser sous ses pieds. René épuise ses forces renaissantes pour seconder son ami : soins inutiles! le feu se propage, court en pétillant sur la cime séchée des joncs, et gagne les branches résineuses des cyprès. Le vent s'élève, des tourbillons de flammes, d'étincelles et de fumée montent dans les airs, qui prennent une couleur sanglante. Un vaste incendie se déploie sur le marais.

Comment fuir? comment échapper à l'élément terrible qui, après s'être éloigné de son centre, s'en rapprochoit et menaçoit les deux amis? Déja étoient consumés les paquets de joncs sur lesquels le frère de Céluta auroit pu tenter encore de transporter René dans d'autres parties du marais. Essayer de passer au désert voisin : les cruels Illinois n'y campoient-ils pas? N'étoit-il pas probable qu'attirés par l'incendie, ils fermoient toutes les issues? Ainsi lorsqu'on croit être arrivé au comble de la misère, on aperçoit par delà de plus hautes adversités. Il est difficile au fils de la femme de dire : « Ceci est « le dernier degré du malheur. »

Outougamiz étoit presque vaincu par la fortune: il voyoit perdu tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors. Il n'avoit donc sauvé son ami du cadre de feu que pour brûler cet ami de sa propre main! Il s'écria d'une voix douloureuse : « René, c'est moi qui t'im-

« mole! Que tu es infortuné de m'avoir eu pour « ami ! »

Le frère d'Amélie, d'un bras affoibli et d'une main pâle, pressa tendrement le Sauvage sur son sein. « Crois-tu, lui dit-il, qu'il ne me soit pas « doux de mourir avec toi ? Mais pourquoi descen-« drois-tu au tombeau ? Tu es vigoureux et habile ; « tu te peux frayer un chemin à travers les flammes. « Revole à tes ombrages ; les Natchez ont besoin de « ton cœur et de ton bras ; une épouse, des enfants « embelliront tes jours, et tu oublieras une amitié « funeste. Pour moi, je n'ai ni patrie ni parents sur « la terre : étranger dans ces forêts, ma mort ou ma « vie n'intéresse personne ; mais toi, Outougamiz, « n'as-tu pas une sœur ? »

— « Et cette sœur, répliqua Outougamiz, n'a-« t-elle pas levé sur toi des regards de tendresse ? « Ne reposes-tu pas dans le secret de son cœur ? « Pourquoi l'as-tu dédaignée ? Que me conseilles-tu ? « De t'abandonner ! Et depuis quand t'ai-je prouvé « que j'étois plus que toi attaché à la vie ? Depuis « quand m'as-tu vu me troubler au nom de la mort ? « Ai-je tremblé quand, au milieu des Illinois, j'ai « brisé les liens qui te retenoient ? Mon cœur pal-« pitoit-il de crainte quand je te portois sur mes « épaules avec des angoisses que je n'aurois pas « échangées contre toutes les joies du monde ? Oui, « il palpitoit ce cœur, mais ce n'étoit pas pour moi ! « Et tu oses dire que tu n'as point d'ami ! Moi, « t'abandonner ! Moi, trahir l'amitié ! Moi, former « d'autres liens après ta mort ! Moi, heureux sans

« toi, avec une épouse et des enfants! Apprends-
« moi donc ce qu'il faut que je raconte à Céluta
« en arrivant aux Natchez! lui dirois-je : « J'avois dé-
« livré celui pour lequel je t'appelai en témoignage
« de l'amitié; le feu a pris à des joncs; j'ai eu peur,
« j'ai fui. J'ai vu de loin les flammes qui ont consumé
« mon ami. » Tu sais mourir, prétends-tu, René;
« moi, je sais plus, je sais vivre. Si j'étois dans ta
« place et toi dans la mienne, je ne t'aurois pas dit :
« Fuis et laisse-moi. » Je t'aurois dit : « Sauve-moi,
« ou mourons ensemble. »

Outougamiz avoit prononcé ces paroles d'un ton qui ne lui étoit pas ordinaire. Le langage de la plus noble passion étoit sorti dans toute sa magnificence des lèvres du simple Sauvage. « Reste avec « moi, s'écria à son tour le frère d'Amélie : je ne « te presse plus de fuir. Tu n'es pas fait pour de « tels conseils. »

A ces mots, quelque chose de serein et d'ineffable se répandit sur le visage d'Outougamiz, comme si le ciel s'étoit entr'ouvert, et que la clarté divine se fût réfléchie sur le front du frère de Céluta. Avec le plus beau sourire que l'Ange des amitiés vertueuses ait jamais mis sur les lèvres d'un mortel, l'Indien répondit : « Tu viens de parler comme « un homme; je sens dans mon sein toutes les dé- « lices de la mort. »

Les deux amis cessant d'opposer à l'incendie des efforts impuissants, et de tenter une retraite impossible, assis l'un près de l'autre, attendirent l'accomplissement de leur destinée.

La flamme se repliant sur elle-même avoit embrasé le cyprès qui leur servoit d'asile; des brandons commençoient à tomber sur leurs têtes. Tout à coup, à travers les masses de feu et de fumée, on entend un léger bruit dans les eaux. Une espèce de fantôme apparoît : ses cheveux sont consumés sur ses tempes; sa poitrine et ses bras sont à demi brûlés, tandis que le bas de son corps dégoutte d'une eau bourbeuse. « Qui est-tu? lui crie « Outougamiz; es-tu l'Esprit de mon père qui vient « nous chercher, pour nous conduire au pays des « ames? »

— « Je suis Venclao, répond le spectre, l'ami de « Nassoute, auquel tu as donné la vie, et l'époux « de Nélida, cette vierge des dernières amours, que « ton ami a respectée. Je viens payer ma double « dette. La flamme a découvert votre asile; les tri- « bus des Illinois environnent le marais; déja plu- « sieurs guerriers nagent pour arriver jusqu'à vous; « je les ai devancés. Nassoute nous attend à l'en- « droit de la rive que l'on a confiée à sa garde. Hâ- « tons-nous. »

Venclao passe un bras vigoureux sous le bras du frère d'Amélie, et fait signe à Outougamiz de le soutenir du côté opposé. Ainsi entrelacés, tous trois se plongent dans les eaux; ils s'avancent à travers des champs de cannes embrasées, tantôt menacés par le feu, tantôt prêts à s'engloutir dans l'onde. Chaque instant augmente le danger : des cris, des voix se font entendre de toutes parts. Tels furent les périls d'Énée lorsque, dans la nuit

fatale d'Ilion, il alloit à la lueur des flammes, par des rues solitaires et détournées, cacher sur le mont Ida, et les anciens dieux de l'antique Troie et les dieux futurs du Capitole.

Outougamiz, Venclao et René arrivent au lieu où Nassoute les attendoit. Le frère d'Amélie est à l'instant placé sur un lit de branchages que Venclao, Nassoute et Outougamiz portent tour à tour. Ils s'éloignent à grands pas du fatal marais; toute la nuit ils errent par le silence des bois. Aux premiers rayons de l'aurore, les deux Illinois s'arrêtent, et disent aux deux guerriers ennemis : « Natchez, implorez vos Manitous; fuyez. Nous avons « rendu vos bienfaits. Quittes envers vous, nous « nous devons maintenant à notre patrie. Adieu. »

Venclao et Nassoute posent à terre le lit du blessé, mettent un bâton de houx dans la main gauche du frère d'Amélie, donnent à Outougamiz des plantes médicinales, de la farine de maïs, deux peaux d'ours, et se retirent.

Les deux fugitifs continuèrent leur chemin. René marchoit lentement le premier, courbé sur le bâton qu'il soulevoit à peine; Outougamiz le suivoit répandant des feuilles séchées, afin de cacher l'empreinte de son passage : l'hôte des forêts est moins habile à tromper la meute avide que ne l'étoit l'Indien à mêler les traces de René pour le dérober à la recherche de l'ennemi.

Parvenu sur une bruyère, Outougamiz dit tout à coup : « J'entends des pas précipités »; et bientôt après une troupe d'Illinois se montre à l'horizon

vers le nord. Le couple infortuné eut le temps de gagner un bois étroit qui bordoit l'autre extrémité; il y pénètre, et, l'ayant traversé, il se trouve à l'endroit même où s'étoit donné le combat si fatal au Grand-Chef des Natchez et au frère d'Amélie.

A peine les deux amis fouloient-ils le champ de la mort, qu'ils ouïrent l'ennemi dans le bois voisin. Outougamiz dit à René : « Couche-toi à terre : « je te viendrai bientôt trouver. »

René ne vouloit plus disputer sa vie; il étoit las de lutter si long-temps pour quelques misérables jours; mais il fut encore obligé d'obéir à l'amitié. Son infatigable libérateur le couvre des effroyables débris du combat, et s'enfonce dans l'épaisseur d'une forêt.

Lorsque des enfants ont découvert le lieu où un rossignol a bâti son nid, la mère, poussant des cris plaintifs et laissant pendre ses ailes, voltige, comme blessée, devant les jeunes ravisseurs qui s'égarent à sa poursuite et s'éloignent du gage fragile de ses amours : ainsi le frère de Céluta, jetant des voix dans la solitude, attire les ennemis de ce côté, et les écarte du trésor plus cher à son cœur que l'œuf plein d'espérance ne l'est à l'oiseau amoureux.

Les Illinois ne purent joindre le léger Sauvage à qui l'amitié avoit, pour un moment, rendu toute sa vigueur. Ils approchoient du pays des Natchez, et, n'osant aller plus loin, ils abandonnèrent la poursuite.

Le frère de Céluta vint alors dégager René des ruines hideuses qui avoient protégé sa jeunesse et

sa beauté. Les deux amis reprirent leur chemin au lever de l'aurore après s'être lavés dans une belle source. Il se trouva que les restes glacés sous lesquels René avoit conservé l'étincelle de la vie, étoient ceux de deux Natchez, d'Aconda et d'Irinée. Le frère d'Amélie les reconnut, et, frappé de cette fortune extraordinaire, il dit à Outougamiz:

« Vois-tu ces corps défigurés, déchirés par les « aigles et étendus sans honneurs sur la terre? « Aconda et Irinée! vous étiez deux amis comme « nous; vous fûtes jeunes et infortunés comme nous! « Je vous ai vus périr, lorsqu'abattus j'essayois en« core de vous défendre. Outougamiz, tu confiois, « cette nuit même, l'ami vivant au secret de deux « amis décédés. Ces morts se sont ranimés au feu « de ton ame, pour me prêter leur abri. »

Outougamiz pleura sur Aconda et sur Irinée, mais il étoit trop foible pour leur creuser un tombeau.

Comme des laboureurs, après une longue journée de sueurs et de travaux, ramènent leurs bœufs fatigués à leur chaumière; ils croient déja découvrir leur toit rustique; ils se voient déja entourés de leurs épouses et de leurs enfants: ainsi les deux amis, en approchant du pays des Natchez, commençoient à sentir renaître l'espérance; leurs désirs franchissoient l'espace qui les séparoit de leurs foyers. Ces illusions, comme toutes celles de la vie, furent de courte durée.

Les forces de René, épuisées une dernière fois, touchoient à leur terme; et pour comble de cala-

mité il ne restoit plus rien des dons de Venclao et de Nassoute.

Outougamiz lui-même succomboit : ses joues étoient creuses ; ses jambes amaigries et tremblantes ne portoient plus son corps. Trois fois le soleil vint donner la lumière aux hommes, et trois fois il retrouva les voyageurs se traînant sur une bruyère qui n'offroit aucune ressource. Le frère d'Amélie et le frère de Céluta ne se parloient plus ; ils jetoient seulement par intervalles l'un sur l'autre des regards furtifs et douloureux. Quelquefois Outougamiz cherchoit encore à aider la marche de René : deux jumeaux qui se soutiennent à peine, s'appuient de leurs foibles bras, et ébauchent des pas incertains aux yeux de leur mère attendrie.

Du lieu où les amis étoient parvenus, jusqu'au pays des Natchez, il ne restoit plus que quelques heures de chemin ; mais René fut contraint de s'arrêter. Excité par Outougamiz, qui le conjuroit d'avancer, il voulut faire quelques pas, afin de ne point ravir volontairement à son sublime ami le fruit de tant de sacrifices : ses efforts furent vains. Outougamiz essaya de le porter sur ses épaules ; mais il plia et tomba sous le fardeau.

Non loin du sentier battu murmuroit une fontaine ; René s'en approcha en rampant sur les genoux et sur les mains, suivi d'Outougamiz qui pleuroit : le pasteur affligé accompagne ainsi le chevreau qui a brisé ses pieds délicats en tombant d'une roche élevée, et qui se traîne vers la bergerie.

La fontaine marquoit la lisière même de la savane

qui s'étend jusqu'au Bayouc des Pierres, et qui n'a d'autres bornes à l'orient que les bois du fort Rosalie. Outougamiz assit son compagnon au pied d'un saule. Le jeune Sauvage attachoit ses regards sur le pays de ses aïeux : être venu si près! « René! dit-il, « je vois notre cabane. »

— « Tourne-moi le visage de ce côté, » répondit le frère d'Amélie. Outougamiz obéit.

Le frère de Céluta eut un moment la pensée de se rendre aux Natchez pour y chercher du secours; mais craignant que l'homme de son cœur n'expirât pendant son absence, il résolut de ne le point quitter. Il s'assit auprès de René, lui prit le front dans ses deux mains, et le pencha doucement sur sa poitrine: alors, baissant son visage sur une tête chérie, il se prépara à recueillir le dernier soupir de son ami. Comme deux fleurs que le soleil a brûlées sur la même tige, ainsi paroissoient ces deux jeunes hommes inclinés l'un sur l'autre vers la terre.

Un bruit léger et le souffle d'un air parfumé firent relever la tête à Outougamiz : une femme étoit à ses côtés. Malgré la pâleur et le vêtement en désordre de cette femme, comment l'Indien l'auroit-il méconnue? Outougamiz laisse échapper de surprise et de joie le front de René; il s'écrie : « Ma sœur, « est-ce toi? »

Céluta recule; elle s'étoit approchée des amis sans les découvrir; le son de la voix de son frère l'a étonnée; « Mon frère! répond-elle mon frère! les « Génies me l'ont ravi! l'homme blanc a expiré dans « le cadre de feu! Tous les jours je viens attendre

« les voyageurs à cette limite ; mais ils ne reparoî-
« tront plus ! »

Outougamiz se lève, s'avance vers Céluta, qui auroit pris la fuite si elle n'avoit remarqué avec une pitié profonde la marche chancelante du guerrier. Vous eussiez vu sur le front de l'Indienne passer tour à tour le sentiment de la plus profonde terreur et de la plus vive espérance. Céluta hésitoit encore, quand elle aperçoit, attaché au sein de son frère, le Manitou de l'amitié. Elle vole à Outougamiz, qu'elle embrasse et soutient à la fois ; mais Outougamiz :

« Je l'ai sauvé! il est là! mais il est mort si tu n'as « rien pour le nourrir. »

L'amour a entendu la voix de l'amitié! Céluta est déja à genoux : timide et tremblante, elle a relevé le front de l'étranger mourant ; René lui-même a reconnu la fille du désert, et ses lèvres ont essayé de sourire. Outougamiz, la tête penchée dans son sein, les mains jointes et tombantes, disoit : « Té-« moin du serment de l'amitié, ma sœur, tu viens « voir si je l'ai bien tenu. J'aurois dû ramener mon « ami plein de vie, et le voilà qui expire ! je suis un « mauvais ami, un guerrier sans force. Mais toi, « as-tu quelque chose pour ranimer mon ami ? »

—« Je n'ai rien, » s'écrie Céluta désespérée. « Ah ! « s'il eût été mon époux, s'il eût fécondé mon sein, « il pourroit boire avec son enfant à la source de la « vie ! » Souhait divin de l'amante et de la mère !

La chaste Indienne rougit comme si elle eût craint d'avoir été comprise de René. Les yeux de

cette femme étoient fixés au ciel, son visage étoit inspiré : on eût dit que, dans une illusion passionnée, Céluta croyoit nourrir et son fils et le père de son fils.

Amitié! qui m'avez raconté ces merveilles, que ne me donnâtes-vous le talent pour les peindre! j'avois le cœur pour les sentir[1].

[1] Fin du premier volume. Voyez la Préface.

LES NATCHEZ.[1]

Lorsque Céluta rencontra les deux amis au bord de la fontaine, il y avoit déja plusieurs jours qu'elle étoit errante dans les bois. Une fièvre ardente l'avoit saisie à la nouvelle de la captivité de René : le départ subit d'Outougamiz redoubla les maux de l'infortunée, car elle devina que son frère avoit volé à la délivrance de son ami. Or, cette seconde victime n'auroit-elle pas été immolée à la rage des Illinois ?

La fille de Tabamica s'étoit obstinée à demeurer seule dans sa cabane. Un jour, couchée sur la natte de douleur, elle vit entrer Ondouré. Les succès de cet homme avoient enflé son orgueil; ses vices s'étoient augmentés de toute l'espérance de ses passions. Sûr maintenant d'Akansie qui connoissoit son crime et qui en profitoit, Ondouré se croyoit déja maître du pouvoir absolu, sous le nom de tuteur du jeune Soleil : il songeoit à rétablir l'ancienne tyrannie; et, après avoir trompé les François, il se flattoit de trouver quelque moyen de les perdre.

Une seule chose menaçoit l'ambition du Sauvage, c'étoit un sentiment plus fort que cette am-

[1] Commencement du second volume. Voyez la Préface des *Natchez* relativement à ce second volume.

bition même, c'étoit l'amour toujours croissant qu'il ressentoit pour Céluta : la vanité blessée, la soif de la vengeance, la fougue des sens, avoient transformé cet amour en une sorte de frénésie dont les accès pouvoient réveiller la jalousie de la Femme-Chef.

Dans la première exaltation de son triomphe, Ondouré accourut donc à la demeure de la sœur d'Outougamiz. Il s'avança vers la couche où languissoit la vierge solitaire. « Céluta, dit-il, réveille-« toi ! » et il lui secouoit rudement la main. « Réveille-« toi, voici Ondouré : n'es-tu pas trop heureuse « qu'un guerrier comme moi veuille bien encore « te choisir pour maîtresse, toi, rose fanée par le « misérable Blanc dont les Manitous nous ont dé-« livrés ? »

Céluta essaie de repousser le barbare. « Comme « elle est charmante dans sa folie ! s'écrie Ondouré; « que son teint est animé ! que ses cheveux sont « beaux ! » Et le Sauvage veut prodiguer des caresses à sa victime.

Dans ce moment, Akansie, que l'instinct jaloux égaroit souvent autour de la cabane de sa rivale, paroît sur le seuil de la porte. Alors Céluta : « O mère « du Soleil ! secourez-moi. » Ondouré laisse échapper sa proie : confondu, honteux, balbutiant, il suit Akansie qui s'éloigne les yeux sanglants, l'ame agitée par les Furies.

Les parentes de Céluta, qui l'avoient voulu garder dans l'absence de son frère, reviennent offrir leur secours à leur amie : elles voient le désordre

de sa couche. Céluta leur tait ses nouveaux chagrins; elle affecte de sourire, elle prétend qu'elle se sent soulagée : on la croit, on se retire. Libre des soins qui l'importunent, la fille de Tabamica sort au milieu de la nuit, s'enfonce dans les forêts, et va sur le chemin du pays des Illinois, attendre des protecteurs qu'elle rencontre; protecteurs qu'elle supposoit perdus sans retour, alors même qu'elle les cherchoit encore.

Qui sauvera les trois infortunés? Céluta seule conserve un peu de forces; mais a-t-elle le temps de voler jusqu'au village des Natchez? René et Outougamiz n'auront-ils point expiré avant qu'elle revienne? Elle pose doucement la tête de René sur la mousse, et se lève : la Providence aura pitié de tant de malheurs. Des guerriers se montrent vers la forêt. Qui sont-ils? N'importe! Dans ce moment Céluta imploreroit le secours même d'Ondouré.

« Qui que vous soyez, » s'écrie-t-elle en s'avançant vers les guerriers, « venez rendre la vie à René et à « mon frère! »

Des soldats et de jeunes officiers du fort Rosalie accompagnoient le capitaine d'Artaguette à la source même où reposoient les deux amis, source dont les eaux avoient la vertu de cicatriser les blessures. D'Artaguette reconnoît à sa voix l'Indienne qu'il n'auroit pas reconnue à ses traits, tant ils étoient altérés. « Est-ce vous, ma sœur, ma libératrice? » s'écrie à son tour le capitaine.

Céluta vole à lui, verse des pleurs de douleur et de joie, saisit la main de son frère adoptif, la

porte avec ardeur à ses lèvres, cherche à entraîner d'Artaguette vers la fontaine, en répétant le nom d'Outougamiz et de René : la troupe se hâte sur les pas de Céluta.

Bientôt on découvre deux hommes, ou plutôt deux spectres, l'un couché, l'autre debout mais près de tomber; on les environne. « Chasseurs, dit « Outougamiz, je puis mourir à présent, prenez soin « de mon ami ! » et il s'affaissa sur le gazon.

On croyoit dans la colonie, comme aux Natchez, que René avoit été brûlé par les Illinois. Les secours sont prodigués aux deux mourants : ce fut Céluta qui offrit les premiers aliments à son frère et à l'ami de son frère. D'Artaguette essayoit de soutenir l'un et l'autre d'un bras encore mal assuré. Jacques, le grenadier, attaché au généreux capitaine, est envoyé aux Natchez pour annoncer le retour miraculeux. Les guerriers et les femmes accourent, les Sachems les suivent. Déja les François avoient entrelacé des branches d'arbres sur lesquelles étoient déposés séparément les deux amis. Huit jeunes officiers portoient tour à tour les couches sacrées, comme ils auroient porté les trophées de l'honneur. Auprès de ces lits de feuillage marchoient Céluta, pleine d'un bonheur qu'elle n'osoit croire, et d'Artaguette dont le front pâle annonçoit qu'il manquoit encore du sang à un noble cœur.

Ce fut dans cet ordre que la foule des Natchez rencontra la pompe triomphale de l'amitié, élevée par les mains de la vaillance. Les bois retentirent d'acclamations prolongées; on se presse, on veut

savoir jusqu'aux moindres circonstances d'une délivrance dont Outougamiz parle à peine, et que René ne peut encore raconter. Les jeunes gens serroient la main d'Outougamiz, et se juroient les uns aux autres une amitié pareille dans l'adversité. Les Sachems disoient à Adario et à Chactas qu'ils avoient d'illustres enfants : « C'est vrai, » répondoient les deux vieillards. Adario même étoit attendri.

Les femmes et les enfants caressoient Céluta ; Mila la vouloit porter, bien qu'elle se sentît un peu triste au milieu de la joie. Dans l'effusion générale des cœurs, les militaires françois avoient leur part des éloges. D'Artaguette disoit à Céluta : « Ma sœur, « votre frère soutient bien son rôle de libérateur. » René, qui entendit ces mots, murmura d'une voix mourante : « Vous ne savez rien ; Outougamiz ne « vous apprendra pas ce qu'il a fait : c'est moi qui « vous le dirai, si je vis. » Tous les yeux versoient aussi des larmes sur les jeunes Indiens qui s'étoient immolés au triomphe de l'amitié.

Ondouré et Akansie seuls n'étoient pas présents à cette scène : les méchants fuient comme un supplice le spectacle de la vertu récompensée. René fut déposé chez son père Chactas, mais Adario voulut qu'on portât son neveu Outougamiz et sa nièce Céluta à sa cabane, afin de prendre soin luimême de ce couple qu'il reconnoissoit digne de son sang.

Ondouré avoit apaisé Akansie par ces mensonges, par ces serments et ces caresses que la passion trompée ne croit plus, mais auxquels elle se laisse

aller comme à sa dernière ressource. Quand on a fait un pas dans le crime, on se persuade qu'il est impossible de reculer, et l'on s'abandonne à la fatalité du mal : la Femme-Chef se voyoit forcée de servir les projets d'un scélérat, d'élever Ondouré jusqu'à elle pour se justifier de s'être abaissée jusqu'à lui. Le retour de René avoit rallumé dans le cœur d'Ondouré les flammes de la jalousie; déçu dans sa vengeance, il lui devenoit plus que jamais nécessaire d'atteindre au rang suprême pour exécuter, comme souverain, le crime qu'il avoit manqué comme sujet. Il alarme la Femme-Chef : « Il est « possible, lui dit-il, que René m'ait vu lancer la « flèche; le seul moyen de dominer tous les périls « est de s'élever au dessus de tous les pouvoirs. Que « je sois tuteur de votre fils; que l'ancienne garde « des Allouez soit rétablie, et je vous réponds de « tout. » Akansie ne pouvoit plus rien refuser; elle avoit livré sa vertu.

L'Indien, afin de mieux réussir dans ses desseins, s'adressa d'abord aux François.

Traité rudement par Chépar, Fébriano avoit repris peu à peu, à force d'humiliations, son ascendant sur le vieux militaire : la bassesse se sert des affronts qu'elle reçoit comme d'un marche-pied pour s'élever. Mais le renégat sentoit que son crédit étoit affoibli s'il ne parvenoit à détruire, par quelque service éclatant, la fâcheuse impression qu'avoient laissée ses premiers conseils. Le Gouverneur de la Louisiane avoit témoigné son mécontentement au commandant du fort Rosalie, et dans la

lettre où il lui annonçoit l'envoi de troupes nouvelles, il l'invitoit à réparer une imprudence dont souffroit la colonie.

Fébriano épioit donc l'occasion de regagner sa puissance, au moment où Ondouré cherchoit le moyen de satisfaire son ambition. Ces deux traîtres, jadis compagnons de débauche, par une conformité de passions avoient conçu l'un et l'autre une haine violente contre René. L'homme sauvage alla trouver l'homme policé; il lui parla de la mort du Soleil : « Dans les changements prêts à s'opérer aux « Natchez, lui dit-il, si le commandant des François « me veut seconder, je lui ferai obtenir les conces-« sions, objet de tant de troubles et de malheurs. »

Ravi d'une proposition qui le rendoit important, en le rendant utile, Fébriano court avertir Chépar : celui-ci consent à recevoir Ondouré au milieu de la nuit, sur un des ravelins du fort.

« Sachem des François, dit Ondouré en l'abor-« dant, je ne sais ce que vous méditez. De nouveaux « guerriers vous sont arrivés; peut-être est-ce votre « dessein de lever encore une fois la hache contre « nous? Au lieu de vous engager dans cette route « incertaine, je puis vous mener à votre but par une « voie plus sûre. Depuis long-temps je suis l'ami « des François; employez votre autorité à me faire « élever à la place qui me rendra tuteur du jeune « Soleil. Je m'engage alors à vous faire céder les « terres que vous réclamez, et dont vos députés et « les nôtres doivent régler les limites. Dans deux « jours la nomination de l'édile aura lieu. Que l'on

« envoie par vos ordres des présents aux jeunes « guerriers, aux matrones et aux prêtres, et je l'em- « porterai sur mes compétiteurs. »

Flatté d'entendre parler de sa puissance, regardant comme un grand coup de politique de mettre Ondouré, qu'il croyoit l'ami de la France, à la tête des Natchez, espérant surtout réparer sa faute par l'obtention des terres dont on lui fait la promesse, Chépar se précipite dans le projet d'Ondouré : il charge Fébriano de la distribution des présents.

Ondouré retourne auprès d'Akansie qu'il s'étonne de trouver abattue : il en est du crime comme de ces boissons amères que l'habitude seule rend supportables. « Il ne s'agit plus d'hésiter, s'écrie « Ondouré : voulez-vous commander avec moi, ou « voulez-vous rester esclave sous un Sachem de « votre famille ? Songez qu'il y va de votre vie et « de la mienne : si nous ne sommes pas assez forts « pour proscrire nos ennemis, nous serons proscrits « par eux. Tôt ou tard quelque voix accusatrice ré- « vèlera le secret de la mort du Soleil, et au lieu « de monter au pouvoir, nous serons traînés au sup- « plice. Allez donc ; parlez aux matrones ; obtenez « leurs voix ; je cours m'assurer de celle des jeunes « guerriers. Outougamiz qui balance seul mon cré- « dit auprès d'eux, Outougamiz, encore trop foible, « ne peut sortir de sa cabane. Que le jongleur dé- « voué à nos intérêts fasse s'expliquer les Génies, « et nous triompherons de la résistance de Chactas « et d'Adario. »

L'assemblée générale de la nation étant convoquée pour procéder au choix de l'édile, Chactas proposa d'élever René, son fils adoptif, à cette place importante; mais le jongleur déclara que l'étranger, coupable à la fois de la disparition du Serpent sacré, de la mort des femelles de castors, et de la guerre dans laquelle le vieux Soleil avoit péri, étoit réprouvé du Grand-Esprit.

Le frère d'Amélie rejeté, Adario présenta son neveu Outougamiz, qui venoit de faire éclater tant de vertu et de vaillance : Outougamiz fut écarté à cause de la simplicité de sa vertu. Chactas et Adario ne vouloient point pour eux-mêmes une charge dont leur âge ne leur permettoit plus l'exercice.

Akansie désigna à son tour Ondouré : ce nom fit rougir les hommes qui conservoient encore quelque pudeur. Chactas repoussa de toute la dignité de son éloquence un guerrier dont il osa peindre les vices. Adario, qui sentoit le tyran dans Ondouré, menaça de le poignarder s'il attentoit jamais à la liberté de la patrie; mais les présents de Fébriano avoient produit leur effet : les matrones enchantées par des parures, les jeunes guerriers séduits par des armes, un assez bon nombre de Sachems, à qui l'ambition ôtoit la prudence, soutinrent le candidat de la Femme-Chef. Les Manitous consultés approuvèrent l'élection d'Ondouré. Ainsi l'éducation d'un enfant, qui devoit un jour commander à des peuples, fut remise à des mains oppressives et souillées : le champ empoisonné de Gomorrhe fait mourir la plante qu'on lui confie,

ou ne porte que des arbres dont les fruits sont remplis de cendre.

Cependant les blessures de René se fermoient; des simples, connus des Sauvages, rétablissoient ses forces avec une étonnante rapidité. Il n'avoit qu'un moyen de payer à Outougamiz la dette d'une amitié sublime, c'étoit d'épouser Céluta. Le sacrifice étoit grand : tout lien pesoit au frère d'Amélie; aucune passion ne pouvoit entrer dans son cœur; mais il crut qu'il se devoit immoler à la reconnaissance; du moins ce n'étoit pas à ses yeux démentir sa destinée, que de trouver un malheur dans un devoir.

Il fit part de sa résolution à Chactas : Chactas demanda la main de Céluta à Adario; Outougamiz fut rempli de joie en apprenant que son ami alloit devenir son frère. Céluta, rougissant, accorda son consentement avec cette grace modeste qui respiroit en elle; mais elle éprouvoit quelque chose de plus que ce plaisir mêlé de frayeur qu'éprouve la jeune vierge prête à passer dans les bras d'un époux. Malgré l'amour qui entraînoit vers René la fille de Tabamica, malgré la félicité dont elle se faisoit l'image, elle étoit frappée d'une tristesse involontaire; un secret pressentiment serroit son cœur: René lui inspiroit une terreur dont elle ne pouvoit se défendre; elle sentoit qu'elle alloit tomber dans le sein de cet homme comme on tombe dans un abîme.

Les parents ayant approuvé le mariage, Chactas dit à René : « Bâtis ta cabane, porte-s-y le collier « pour charger les fardeaux, et le bois pour allumer

« le feu; chasse pendant six nuits; à la septième, « Céluta te suivra à tes foyers. »

René établit sa demeure dans une petite vallée qu'arrosoit une rivière tributaire du Meschacebé. Quand l'ouvrage fut fini, on découvroit de la porte la nouvelle cabane, les prairies du vallon entrecoupées d'arbustes à fleurs : une forêt, vieille comme la terre, couvroit les collines, et dans l'épaisseur de cette forêt tomboit un torrent.

Des danses et des jeux signalèrent le jour du mariage. Placés au milieu d'un cercle de leurs parents, René et Céluta furent instruits de leurs devoirs : on conduisit ensuite les époux au toit qu'ils devoient habiter.

L'aurore les trouva sur le seuil de la cabane : Céluta, un bras jeté autour du cou de René, s'appuyoit sur le jeune homme. Les yeux de l'Indienne, avec une expression de respect et de tendresse, cherchoient ceux de son époux. D'un cœur religieux et reconnoissant, elle offroit sa félicité au Maître de la nature comme un don qu'elle tenoit de lui : la rosée de la nuit remonte, au lever du soleil, vers le ciel d'où elle est descendue.

Les regards distraits du frère d'Amélie se promenoient sur la solitude : son bonheur ressembloit à du repentir. René avoit désiré un désert, une femme et la liberté : il possédoit tout cela, et quelque chose gâtoit cette possession. Il auroit béni la main qui, du même coup l'eût débarrassé de son malheur passé, et de sa félicité présente, si toutefois c'étoit une félicité.

Il essaya de réaliser ses anciennes chimères : quelle femme étoit plus belle que Céluta ? Il l'emmena au fond des forêts et promena son indépendance de solitude en solitude; mais quand il avoit pressé sa jeune épouse contre son sein, au milieu des précipices; quand il l'avoit égarée dans la région des nuages, il ne rencontroit point les délices qu'il avoit rêvées.

Le vide qui s'étoit formé au fond de son ame ne pouvoit plus être comblé. René avoit été atteint d'un arrêt du Ciel, qui faisoit à la fois son supplice et son génie; René troubloit tout par sa présence : les passions sortoient de lui et n'y pouvoient rentrer : il pesoit sur la terre qu'il fouloit avec impatience, et qui le portoit à regret.

Si l'impitoyable Ondouré avoit pénétré dans le cœur du frère d'Amélie, s'il en avoit connu toutes les misères, s'il avoit vu les alarmes de Céluta et l'espèce d'épouvante que lui inspiroit son mari, l'union du couple infortuné n'auroit point fait sentir au Sauvage les tourments qu'il éprouva lorsque la renommée lui apprit la nouvelle de cette union. Qu'importoit à Ondouré d'avoir satisfait son ambition ? Céluta échappoit à son amour ! René n'étoit point encore immolé à sa jalousie ! Les succès du détestable Indien lui coûtoient cher : il étoit obligé de subir la tendresse d'une femme odieuse ; il avoit fait à Chépar des promesses qu'il ne pouvoit ni ne vouloit remplir. Comment perdre ces étrangers du fort Rosalie qui étoient devenus ses maîtres, puisqu'ils possédoient une partie de son secret ; com-

ment sacrifier ce rival, que les mauvais Génies avoient envoyé aux Natchez pour le désespoir d'Ondouré ?

Plusieurs projets s'offrirent d'abord à la pensée de l'édile, mais les uns n'étoient pas assez sûrs, les autres n'enveloppoient pas assez de victimes. Le dégoût de l'état de nature, le désir de posséder les jouissances de la vie sociale, augmentoient le trouble des esprits d'Ondouré : il dévoroit des regards tout ce qu'il apercevoit dans les habitations des Blancs; on le voyoit errer à travers les villages, l'air farouche, l'œil en feu, les lèvres agitées d'un mouvement convulsif.

Un jour qu'il promenoit ainsi ses noires rêveries, il arrive à la cabane de René; le frère d'Amélie parcouroit alors les déserts avec Céluta. Mille passions, mille souvenirs accompagnés de mille desseins funestes, agitent le cœur d'Ondouré. Il fait d'abord à pas lents le tour de la hutte; bientôt il heurte à la porte, l'ouvre et jette des regards sinistres dans l'intérieur du lieu. Il y pénètre, s'assied au foyer solitaire, comme ces Génies du mal attachés à chaque homme, et qui, selon les Indiens, se plaisent à fréquenter les demeures abandonnées. Des lits de joncs, des armes européennes, quelques voiles de femmes, un berceau, présent de la famille de Céluta, tout ce qui frappe la vue d'Ondouré accroît son supplice : « C'est donc ici qu'ils ont été heureux ! » murmure-t-il à voix basse. Son imagination s'égare; il se lève, disperse les roseaux des couches et brise les armes dont il jette

au loin les éclats. Les parures de Céluta appellent ensuite sa rage : il les soulève d'une main tremblante, les approche de sa bouche comme pour les couvrir de baisers, puis les déchire avec fureur. Déja ses bras se levoient sur le berceau, lorsqu'il les laisse tout à coup retomber à ses côtés; sa tête se penche sur sa poitrine, son front se couvre d'un nuage sombre : le Sauvage paroît travaillé par la conception douloureuse d'un crime.

C'en est fait! les destinées de Céluta, les destinées du frère d'Amélie, les destinées des François sont fixées! Ondouré pousse un profond soupir, et souriant comme Satan à ses perversités : « Je te « remercie, dit-il, ô Athaënsic! Tu m'as bien inspiré! « Génie de cette cabane, je te remercie! tu m'as « conduit ici pour me découvrir les moyens d'ac- « complir mes vengeances, d'atteindre à la fois le « but de mes desseins divers. Oui, vous périrez, « ennemis d'Ondouré! et toi, Céluta!... » Il ne se révèle à lui-même toute l'horreur et toute l'étendue de son projet que par un cri qu'il pousse en sortant de la cabane, ce cri fut entendu des François et des Natchez; les premiers en frissonnèrent; les seconds prévirent la ruine de leur patrie.

Lorsque René revint de ses courses, il fut frappé du désordre de sa cabane, sans en pouvoir pénétrer la cause : nourrie dans la religion des Indiens, Céluta tira de ce désordre un présage funeste. Elle n'avoit point rapporté le bonheur de son pélerinage au désert : René étoit pour elle inexplicable; elle avoit cependant aperçu quelque chose de mysté-

rieux au fond du cœur de l'homme auquel elle étoit unie, mais cet homme ne lui avoit point révélé ses secrets; il ne les avoit racontés à personne. Après son retour à sa cabane, René sembla devenir plus sombre et moins affectueux : la timide Céluta n'osoit l'interroger; elle ne tarda pas à prendre pour de la lassitude ou de l'inconstance ce qui n'étoit que l'effet du malheur et d'un caractère impénétrable. Le hasard vint donner quelque apparence de réalité aux premiers soupçons de la sœur d'Outougamiz.

René traversoit un jour une cyprière, lorsqu'il entendit des cris dans un endroit écarté : il court à ces cris. Il aperçoit entre les arbres une Indienne se débattant contre un Européen. A l'apparition d'un témoin, le ravisseur s'enfuit. Le frère d'Amélie avoit reconnu Fébriano et Mila. « Ah! » s'écria l'adolescente en se jetant dans ses bras, « si tu avois « voulu m'épouser, tu n'aurois pas été obligé de ve- « nir à mon secours. Que je te remercie, pourtant! « J'ai eu si grand'peur lorsque l'homme noir m'a « surprise, que j'ai fermé les yeux de toutes mes « forces, dans la crainte de le voir. » René sourit; il rassura la jeune Sauvage, et lui promit de la reconduire chez son père. Il l'aida d'abord à laver son visage meurtri. Mila lui dit alors : « Que ta main est « douce! c'est tout comme celle de ma mère! Les « méchants! ils racontent tant de mal de toi, et tu « es si bon! » Quand il se fallut quitter, Mila trouva que le chemin étoit si court! Elle fondit en larmes, et s'échappa en disant : « Je ne suis qu'une linotte

« bleue, je ne sais point chanter pour le chasseur « blanc. » Le frère d'Amélie reprit le chemin de sa cabane, et ne songea plus à cette aventure.

Elle fut bientôt connue d'Ondouré ; elle lui fournit l'occasion d'ajouter une calomnie de plus à toutes celles qu'il inventoit pour assouvir sa haine ; il se félicita de pouvoir faire partager à Céluta ces tourments de jalousie qu'il avoit connus par elle. La rencontre de René et de Mila fut représentée à la chaste sœur d'Outougamiz comme l'infidélité de l'homme qu'elle aimoit. Céluta pleura et cacha ses larmes.

Cependant Céluta étoit mère ; l'épouse féconde n'assuroit-elle pas les droits de l'amante ? Lorsque René eut la certitude que sa femme portoit un enfant dans son sein, il s'approcha d'elle avec un saint respect ; il la pressa doucement de peur de la blesser : « Femme, lui dit-il, le ciel a béni tes entrailles ! »

Céluta répondit : « Je n'ai pas osé faire des vœux « avant vous pour l'enfant que le Grand-Esprit m'a « donné. Je ne suis que votre servante : mon devoir « est de nourrir votre fils ou votre fille, je tâcherai « d'y être fidèle. »

Le front du frère d'Amélie s'obscurcit. « Nourrir « mon fils ou ma fille ! » dit-il avec un sourire amer : « sera-t-il plus heureux que moi ? sera-t-elle plus « heureuse que ma sœur ? Qui auroit dit que j'eusse « donné la vie à un homme ? » Il sortit, laissant Céluta dans une inexprimable douleur.

Ondouré poursuivoit ses projets : malgré l'autorité d'Adario et de Chactas, il avoit rétabli dans toute

leur puissance les Allouez, gardes dévoués au despotisme des anciens Soleils ; il avoit dépêché des messagers, avec des ordres secrets, pour toutes les nations indiennes. Plus que jamais il trompoit le commandant du fort Rosalie à l'aide de fausses confidences : il lui faisoit dire par Fébriano que, sans l'opposition d'Adario, de Chactas et de René, il seroit entièrement maître du conseil des Natchez ; que ces trois ennemis du nom françois l'empêchoient de tenir sa promesse. Ondouré invitoit Chépar à les enlever quand il lui en donneroit le signal. Par cette politique, il avoit le double dessein de livrer ses adversaires aux étrangers, et de soulever les Natchez contre ces mêmes étrangers, lorsque ceux-ci se seroient portés à quelque violence contre deux Sachems, idoles de la patrie.

Il falloit néanmoins ne rien précipiter ; il falloit que toutes les forces des Indiens fussent secrètement rassemblées, afin de frapper sûrement le dernier coup. Il étoit en même temps aussi difficile de modérer ces éléments de discorde que de les faire agir de concert. Les trêves, sans cesse renouvelées, suspendoient à peine des hostilités toujours prêtes à renaître : les François et les Natchez s'exerçoient aux armes, en cultivant ensemble les champs où ils se devoient exterminer.

Plusieurs mois étoient nécessaires à Ondouré pour l'exécution de son vaste plan. Chépar, de son côté, n'avoit point encore reçu tous les secours qu'il attendoit. Une paix forcée par la position des chefs régnoit donc dans la colonie ; les Indiens, en

attendant l'avenir, s'occupoient de leurs travaux et de leurs fêtes.

Mila, ayant des liens de famille avec Céluta, vint remercier celui qu'elle appeloit son libérateur. Elle lui apporta une gerbe de maïs qui ressembloit à une quenouille chargée d'une laine dorée : « Voilà, « lui dit-elle, tout ce que je te puis donner, car je « ne suis pas riche. » René accepta l'offrande.

Céluta sentit ses yeux se remplir de larmes, mais elle reçut sa jeune parente avec son inaltérable douceur ; elle caressa même avec bonté l'aimable enfant, qui lui demanda si elle assisteroit à la moisson de la folle-avoine[1], Céluta lui dit qu'elle s'y trouveroit. Mila sortit pleine de joie, en voyant René tenir encore dans sa main la gerbe de maïs.

Depuis le jour où le capitaine d'Artaguette avoit ramené aux Natchez les infortunés amis, il étoit allé à la Nouvelle-Orléans voir son frère, le général Diron d'Artaguette, et le jeune conseiller Harlay, qui devoit épouser Adelaïde, fille du gouverneur de la Louisiane. Il revint au fort Rosalie la veille de la moisson annoncée par Mila. Il avoit appris le mariage du frère d'Amélie avec Céluta : la reconnoissance que le capitaine devoit à cette belle Sauvage, le tendre penchant qui l'entraînoit vers elle, l'estime qu'il sentoit pour René, le conduisirent à la cabane des nouveaux époux. Il trouva la famille réunie prête à partir pour la moisson : Chactas, Adario, Céluta, René, Outougamiz rétabli dans

[1] Sorte de riz qui croît dans les rivières.

toute sa force, Outougamiz qui avoit oublié ce qu'il avoit fait, et qui fuyoit lorsque René racontoit les prodiges de sa délivrance.

D'Artaguette fut reçu avec la plus touchante hospitalité par Céluta qui l'appeloit son frère. Outougamiz lui dit : « Céluta t'a sauvé, tu as sauvé « mon ami : je t'aime, et si nos nations combattent « encore, ma hache se détournera de toi. » René proposa au capitaine d'assister à la fête de la moisson : « Très volontiers », répondit d'Artaguette. Ses regards ne se pouvoient détacher de Céluta, dont une secrète langueur augmentoit la beauté.

On s'embarque dans des canots, sur la rivière qui couloit au bas de la colline où la cabane de René étoit bâtie. On remonte le courant pour arriver au lieu de la moisson. Les chênes-saules dont la rivière étoit bordée y répandoient l'ombre; les pirogues s'ouvroient un chemin à travers les plantes qui couvroient de feuilles et de fleurs la surface de l'eau. Par intervalles, l'œil pénétroit la profondeur des flots roulant sur des sables d'or, ou sur des lits veloutés d'une mousse verdoyante. Des martins-pêcheurs se reposoient sur des branches pendantes au dessus de l'onde, ou fuyoient devant les canots, en rasant le bord de la rivière.

On arrive au lieu désigné : c'étoit une baie où la folle-avoine croissoit en abondance. Ce blé, que la Providence a semé en Amérique pour le besoin des Sauvages, prend racine dans les eaux; son grain est de la nature du riz; il donne une nourriture douce et bienfaisante.

A la vue du champ merveilleux, les Natchez poussèrent des cris, et les rameurs, redoublant d'efforts, lancèrent leurs pirogues au milieu des moissons flottantes. Des milliers d'oiseaux s'enlevèrent, et, après avoir joui des bienfaits de la nature, cédèrent leur place aux hommes.

En un instant les nacelles furent cachées dans la hauteur et l'épaisseur des épis. Les voix qui sortoient du labyrinthe mobile ajoutoient à la magie de la scène. Des cordes de bouleau furent distribuées aux moissonneurs; avec ces cordes ils saisissoient les tiges de la folle-avoine qu'ils lioient en gerbe; puis, inclinant cette gerbe sur le bord de la pirogue, ils la frappoient avec un fléau léger, le grain mûr tomboit dans le fond du canot. Le bruit des fléaux qui battoient les gerbes, le murmure de l'eau, les rires et les joyeux propos des Sauvages, animoient cette scène moitié marine, moitié rustique.

Le champ étoit moissonné : la lune se leva pour éclairer le retour de la flotte; sa lumière descendoit sur la rivière entre les saules à peine frémissants. De jeunes Indiens et de jeunes Indiennes suivoient les canots à la nage, comme des Sirènes ou des Tritons; l'air s'embaumoit de l'odeur de la moisson nouvelle mêlée aux émanations des arbres et des fleurs. La pirogue du Grand-Chef étoit à la tête de la flotte, et un prêtre, debout à la poupe de cette pirogue, redisoit le chant consacré à l'astre des voyageurs :

« Salut, épouse du Soleil! tu n'as pas toujours été

« heureuse! Lorsque, contrainte par Athaënsic de « quitter le lit nuptial, tu sors des portes du matin, « tes bras arrondis, étendus vers l'orient, appellent « inutilement ton époux.

« Ce sont encore ces beaux bras que tu en- « tr'ouvres lorsque tu te retournes vers l'occi- « dent, et que la cruelle Athaënsic force à son tour « le Soleil à fuir devant toi.

« Depuis ton hymen infortuné, la mélancolie est « devenue ta compagne; elle ne te quitte jamais, « soit que tu te plaises à errer à travers les nuages, « soit qu'immobile dans le ciel tu tiennes tes yeux « fixés sur les bois, soit que penchée au bord des « ondes du Meschacebé tu t'abandonnes à la rêve- « rie, soit que tes pas s'égarent avec les fantômes le « long des pâles bruyères.

« Mais, ô Lune! que tu es belle dans ta tristesse! « L'Ourse étoilée s'éclipse devant tes charmes, tes « regards veloutent l'azur du ciel; ils rendent les « nues diaphanes, ils font briller les fleuves comme « des serpents; ils argentent la cime des arbres, ils « couvrent de blancheur le sommet des montagnes; « ils changent en une mer de lait les vapeurs de la « vallée.

« C'est ta lumière, ô Lune! qui donne de grandes « pensées aux Sachems; c'est ta lumière qui remplit « le cœur d'un amant du souvenir de sa maîtresse; « à ta clarté, la mère veille au berceau de son fils; « à ta clarté, les guerriers marchent aux ennemis de « la patrie; à ta clarté, les chasseurs tendent des « piéges aux hôtes des forêts; et maintenant à ta

« clarté, chargés des dons du Grand-Esprit, nous « allons revoir nos heureuses cabanes. »

Ainsi chantoit le prêtre : à chaque strophe, la conque mêloit ses sons au chœur général des Natchez ; un recueillement religieux avoit saisi Céluta, René, d'Artaguette, Outougamiz, Adario et le vieux Chactas : le pressentiment d'un avenir malheureux s'étoit emparé de leur cœur. La tristesse est au fond des joies de l'homme : la nature attache une douleur à tous ses plaisirs, et quand elle ne nous peut refuser le bonheur, par un dernier artifice, elle y mêle la crainte de le perdre. Une voix vint arracher les amis à leurs graves réflexions ; cette voix sembloit sortir de l'eau ; elle disoit : « Mon libérateur, me « voici. » René, d'Artaguette, Outougamiz, Chactas, Adario, Céluta, regardent dans le fleuve, et ils aperçoivent Mila qui nageoit auprès du canot. Enveloppée d'un voile, elle ne montroit au dessus de l'eau que ses épaules demi-nues et sa tête humide ; quelques épis de folle-avoine, capricieusement tressés, ornoient son front. Sa figure riante brilloit à la clarté de la lune, au milieu de l'ébène de ses cheveux ; des filets d'argent couloient le long de ses joues : on eût pris la petite Indienne pour une naïade qui avoit dérobé la couronne de Cérès.

« Outougamiz, disoit-elle, viens donc te baigner « avec moi ; pour le guerrier blanc, ton frère, j'en « aurois peur. »

Outougamiz saute par dessus le bord de la pirogue. Mila se mit à nager de concert avec lui. Tantôt elle se balançoit lentement le visage tourné vers le

ciel; vous eussiez cru qu'elle dormoit sur les vagues; tantôt, frappant de son pied l'onde élastique, elle glissoit rapidement dans le fleuve. Quelquefois, s'élevant à demi, elle avoit l'air de se tenir debout; quelquefois ses bras écartoient l'onde avec grace : dans cette position elle tournoit un peu la tête, et l'extrémité de ses pieds se montroit à la surface des flots. Son sein, légèrement enflé à l'œil, sous le voile liquide, paroissoit enfermé dans un globe de cristal; elle traçoit, par ses mouvements, une multitude de cercles qui, se poussant les uns les autres, s'étendoient au loin : Mila s'ébattoit au milieu de ces ondulations brillantes, comme un cygne qui baigne son cou et ses ailes.

La langueur des attitudes de Mila auroit pu faire croire qu'elle cherchoit des voluptés cachées dans ces ondes mystérieuses, mais le calme de sa voix et la simplicité de ses paroles ne déceloient que la plus tranquille innocence. Il en étoit ainsi des caprices de l'élégante Indienne avec Outougamiz : elle passoit à son cou un bras humide; elle approchoit son visage si près du sien, qu'elle lui faisoit sentir à la fois la fraîcheur de ses joues et la chaleur de ses lèvres. Liant ses pieds aux pieds de son compagnon de bain, elle n'étoit séparée de lui que par l'onde, dont la molle résistance rendoit encore ses entrelacements plus doux: « N'étoit-ce pas ainsi, disoit-« elle, que tu étois couché avec René sur le lit de « roseaux, au fond du marais? » Il ne falloit chercher dans ces jeux que ceux d'un enfant plein de charme; et si quelque chose d'inconnu se mêloit

aux pensées de Mila, ce n'étoit point à Outougamiz que s'adressoient ces pensées.

Tant de graces n'avoient point échappé à la fille de Tabamica; moins René y avoit paru sensible, plus elle craignit une délicatesse affectée. Rentrée dans sa demeure, elle se trouva mal : bien que son sein maternel n'eût encore compté que sept fois le retour de l'astre témoin des plaisirs de Mila, Céluta sentit que l'enfant de René se hâteroit d'arriver à la triste lumière des cieux, afin de partager les destinées de son père.

Le frère d'Amélie avoit passé la nuit dans les bois : au lever du soleil il ne retrouva Céluta, ni dans la cabane, ni à la fontaine, ni au champ des fleurs. Il apprit bientôt que, pressée pendant la nuit par les douleurs, son épouse s'étoit retirée à la hutte que lui avoient bâtie les matrones, selon l'usage, et qu'elle resteroit dans cette hutte un nombre de jours plus ou moins long, selon le sexe de l'enfant.

Céluta pensa perdre la vie en la donnant à une fille que l'on porta à son père, et qu'en versant des pleurs, il nomma Amélie. Cette seconde Amélie paroissoit au moment d'expirer : René se vit obligé de verser l'eau du baptême sur la tête de l'enfant en péril; l'enfant poussa un cri. Le baptême parmi les Sauvages étoit regardé comme un maléfice : Ondouré accusa le guerrier blanc d'avoir voulu faire mourir sa fille, par dégoût pour Céluta, et par amour pour une autre femme. Ainsi s'accomplissoit le sort de René : tout lui devenoit fatal, même le bonheur.

L'enfant vécut, et les jours de retraite expirèrent : Céluta revint à son toit où l'attendoient ses parents. Les vêtements de la jeune mère étoient nouveaux; elle ne devoit rien porter de ce qui lui avoit servi autrefois : son enfant étoit suspendu à sa mamelle. Lorsqu'elle mit le pied sur le seuil de sa cabane, ses yeux, jusqu'alors baissés avec modestie, se levèrent sur René qui lui tendoit les bras pour recevoir son enfant : tout ce que la passion d'une amante, tout ce que la dignité d'une épouse, tout ce que la tendresse d'une mère, tout ce que la soumission d'une esclave, tout ce que la douleur d'une femme, peuvent jamais réunir de plus touchant, fut exprimé par le regard de Céluta. « Je ne vous ai « donné qu'une fille, dit-elle; pardonnez à la stérilité « de mon sein : je ne suis pas heureuse. »

René prit son enfant, l'éleva vers le ciel, et le remit dans les bras de sa mère. Tous les parents bénirent la fille de Céluta : Outougamiz lui suspendit un moment au cou le Manitou d'or, et sembla la consacrer ainsi au malheur.

Chez les Sauvages ce sont les parents maternels qui imposent les noms aux nouveau-nés. Selon la religion de ces peuples, le père donne l'ame à l'enfant, la mère ne lui donne que le corps : on suppose d'après cela que la famille de la femme connoît seule le nom que le corps doit porter. René s'obstinant à appeler sa fille Amélie, blessa de plus en plus les mœurs des Indiens.

Depuis qu'il étoit père, sa tristesse étoit singulièrement augmentée. Il passoit des jours entiers

au fond des forêts. Quand il revenoit chez lui, il prenoit sa fille sur ses genoux, la regardoit avec un mélange de tendresse et de désespoir, et tout à coup la remettoit dans son berceau comme si elle lui faisoit horreur. Céluta détournoit la tête, et cachoit ses larmes, attribuant le mouvement de René à un sentiment de haine pour elle.

Si René rentrant au milieu de la nuit adressoit des mots de bonté à Céluta, c'étoit avec peine qu'elle parvenoit à dissimuler l'altération de sa voix; si René s'approchoit de son épouse pendant le jour, elle lui laissoit adroitement sa fille dans les bras et s'éloignoit de lui; si René montroit quelque inquiétude de la santé chancelante de la sœur d'Outougamiz, celle-ci en attribuoit le dérangement à la naissance d'Amélie. Elle disoit alors des choses si touchantes en s'efforçant de prendre un air serein, que son trouble paroissoit davantage à travers ce calme de la vertu résignée.

Mila se retrouvoit partout sur les pas du frère d'Amélie; elle venoit souvent à la cabane où Céluta l'accueilloit toujours avec douceur.

« Si tu étois ma mère, » disoit Mila à l'épouse affligée, « je serois toujours avec toi; j'entendrois le « guerrier blanc te parler de l'amitié de ton frère et « te raconter des histoires de son pays. Nous préparerions ensemble la couche du guerrier blanc; et « puis, quand il dormiroit, je rafraîchirois son sommeil avec un éventail de plume. »

Mila terminoit ordinairement ses discours en se jetant dans les bras de Céluta : c'étoit chercher la

tranquillité au sein de l'orage, la fraîcheur au milieu des feux du midi. La jeune Indienne obtenoit un regard de pitié des yeux dont elle faisoit couler les larmes; elle sollicitoit l'amitié d'un cœur qu'elle venoit de poignarder.

La mère de Mila, impatiente de ces courses, avoit menacé sa fille de lui jeter de l'eau au visage, châtiment qu'infligent à leurs enfants les matrones indiennes. Mila avoit répondu qu'elle mettroit le feu à la cabane de sa mère; les parents avoient ri, et Mila avoit continué de chercher René.

Un soir celui-ci étoit assis au bord d'un de ces lacs que l'on trouve partout dans les forêts du Nouveau-Monde. Quelques baumiers isolés bordoient le rivage; le pélican, le cou reployé, le bec reposant comme une faux sur sa poitrine, se tenoit immobile à la pointe d'un rocher; les dindes sauvages élevoient leur voix rauque du haut des magnolias; les flots du lac, unis comme un miroir, repétoient les feux du soleil couchant.

Mila survint. « Me voici! dit-elle; je suis tout « étonnée, je t'assure; j'avois peur d'être grondée. »

— « Et pourquoi vous gronder? » dit René.

— « Je ne sais, » répondit Mila en s'asseyant et s'appuyant sur les genoux du guerrier blanc.

— « N'auriez-vous point quelque secret? » répliqua René.

— « Grand-Esprit, s'écria Mila, est-ce que j'aurois « un secret? J'ai beau penser, je ne me souviens « de rien. »

Mila posa ses deux petites mains sur le genou

de René, inclina la tête sur ses mains, et se mit à rêver en regardant le lac. René souffroit de cette attitude, mais il n'avoit pas le courage de repousser cette enfant. Il s'aperçut, au bout de quelque temps, que Mila s'étoit endormie.

Age de candeur, qui ne connois aucun péril! âge de confiance, que tu passes vite! « Quel bonheur « pour toi, Mila! murmura sourdement René, si tu « dormois ici ton dernier sommeil! »

— « Que dis-tu? s'écria Mila, tirée de son assou- « pissement. Pourquoi m'as-tu réveillée? Je faisois « un si beau rêve! »

— « Vous feriez mieux, dit René, de me chanter « une chanson, plutôt que de dormir ainsi comme « un enfant. »

— « C'est bien vrai, dit Mila; attends, que je « me réveille. » Et elle frotta ses yeux humides de sommeil et de larmes.

« Je me souviens, reprit-elle, d'une chanson de « Céluta. O Céluta! comme elle est heureuse! comme « elle mérite de l'être! C'est ta femme, n'est-ce pas? »

Mila se prit à chanter; elle avoit dans la voix une douceur mêlée d'innocence et de volupté. Elle ne put chanter long-temps; elle brouilla tous ses souvenirs, et pleura de dépit de ne pouvoir redire la chanson de Céluta.

La mère de Mila, qui la suivoit, la trouva assise aux genoux de René; elle la frappa avec une touffe de lilas qu'elle tenoit à la main, et Mila s'échappa en jetant des feuilles à sa mère. L'imprudente colère de la matrone révéla la course de sa fille; le

bruit s'en répandit de toutes parts. Mila elle-même s'empressa de dire à Céluta qu'elle avoit dormi sur les genoux du guerrier blanc au bord du lac. Céluta n'avoit pas besoin de ce qu'elle prenoit pour une nouvelle preuve du malheur qui l'avoit frappée.

Le frère d'Amélie connoissoit trop les passions pour ne pas apercevoir ce qui naissoit au fond du cœur de Mila; il devint plus sévère avec elle : cette rigueur effraya la gentille Sauvage. Ses sentiments repoussés se replièrent sur tout ce qui aimoit René, sur Céluta, sur Outougamiz, qui avoit délivré le guerrier blanc avec tant de courage, et qui avoit si bien nagé dans le fleuve. Mila rencontroit souvent Outougamiz dans les cabanes : la naïveté héroïque du jeune homme plaisoit à la naïveté malicieuse de la jeune fille.

« Tu as sauvé ton ami du cadre de feu, disoit « un jour Mila à Outougamiz. C'est bien beau ! j'au- « rois voulu être là. » — « Tu m'aurois beaucoup « gêné, répondit le frère de Céluta, parce que tu « aurois eu faim; et que t'aurois-je donné à manger ? »

« C'est vrai, répliqua l'Indienne; mais si j'avois « été avec toi, j'aurois pris la tête de ton ami dans « mes deux mains, j'aurois réchauffé ses yeux avec « mes lèvres; et pour voir si son cœur battoit en- « core, j'aurois mis ma main sur son cœur. » Et Mila portoit la main au cœur d'Outougamiz.

« Ne fais pas cela, dit le Sauvage. Est-ce que tu « serois devenue amoureuse ? » — « Non, certaine- « ment, s'écria l'Indienne étonnée; mais je le de- « manderai à Céluta. »

L'ame de la jeunesse, en prenant son essor, essaie de tous les sentiments, goûte, comme l'enfant, à toutes les coupes, douces ou amères, et n'apprend à s'y connoître que par l'expérience. Attirée d'abord par René, Mila trouva bientôt en lui quelque chose de trop loin d'elle. Le cœur d'Outougamiz étoit le cœur qui convenoit à celui de Mila; leur sympathie une fois déclarée, promettoit d'être durable, et cette sympathie alloit naître.

Hélas! ces simples et gracieuses amours qui auroient dû couler sous un ciel tranquille, se formoient au moment des orages! Malheureux, ô vous qui commencez à vivre quand les révolutions éclatent! Amour, amitié, repos, ces biens qui composent le bonheur des autres hommes, vous manqueront; vous n'aurez le temps ni d'aimer ni d'être aimés. Dans l'âge où tout est illusion, l'affreuse vérité vous poursuivra; dans l'âge où tout est espérance, vous n'en nourrirez aucune: il vous faudra briser d'avance les liens de la vie, de peur de multiplier des nœuds qui sitôt doivent se rompre!

René, vivant en lui-même, et comme hors du monde qui l'environnoit, voyoit à peine ce qui se passoit autour de lui; il ne faisoit rien pour détruire des calomnies qu'il ignoroit, ou qu'il auroit méprisées s'il les eût connues; calomnies qui n'en alloient pas moins accumuler sur sa tête des malheurs publics et des chagrins domestiques. Se renfermant au sein de ses douleurs et de ses rêveries, dans cette espèce de solitude morale, il devenoit de plus en plus farouche et sauvage: impatient de

tout joug, importuné de tout devoir, les soins qu'on lui rendoit lui pesoient; on le fatiguoit en l'aimant. Il ne se plaisoit qu'à errer à l'aventure; il ne disoit jamais ce qu'il devenoit, où il alloit; lui-même ne le savoit pas. Étoit-il agité de remords ou de passions, cachoit-il des vices où des vertus, c'est ce qu'on ne pouvoit dire. Il étoit possible de tout croire de lui, hors la vérité.

Assise à la porte de sa cabane, Céluta attendoit son mari des journées entières. Elle ne l'accusoit point, elle n'accusoit qu'elle-même : elle se reprochoit de n'avoir ni assez de beauté ni assez de tendresse. Dans la générosité de son amour, elle alloit jusqu'à croire qu'elle pourroit devenir l'amie de toute autre femme, maîtresse du cœur de René; mais quand elle portoit son enfant à son sein, elle ne pouvoit s'empêcher de le baigner de larmes. Lorsque le frère d'Amélie revenoit, Céluta apprêtoit le repas; elle ne prononçoit que des paroles de douceur; elle ne craignoit que de se rendre importune; elle ébauchoit un sourire qui expiroit à ses lèvres; et lorsque jetant des regards furtifs sur René elle le voyoit pâle et agité, elle auroit donné toute sa vie pour lui rendre un moment de repos.

Chactas essayoit quelquefois d'apaiser par sa tranquille raison les troubles de l'ame du frère d'Amélie; mais il ne lui pouvoit arracher son secret. « Qu'as-tu ? lui disoit-il. Tu voulois la solitude; ne « te suffit-elle plus ? Avois-tu pensé que ton cœur « étoit inépuisable ? Les sources coulent-elles tou- « jours ? »

— « Mais qui empêche, répondit René, quand « on s'aperçoit de la fuite du bonheur, de clore la « vie ? Pourquoi des amis inséparables n'arrivent-ils « pas ensemble dans le monde où les félicités ne « passent plus ? »

— « Je n'attache pas plus de prix que toi à la vie, « répliquoit le Sachem expérimenté : vous mourez, « et vous êtes oublié ; vous vivez, et votre existence « n'occupe pas plus de place que votre mémoire. « Qu'importent nos joies ou nos douleurs dans la « nature ? Mais pourquoi t'occuper toi-même de ce « qui dure si peu ? Tu as déja rempli parmi nous « les devoirs d'un homme envers ta patrie adoptive : « il t'en reste d'autres à accomplir. Peut-être n'at- « tendras-tu pas long-temps ce que tu désires. »

Les paroles de la vieillesse sont des oracles : tout, en effet, commençoit à précipiter la catastrophe aux Natchez. Les messagers d'Ondouré étoient revenus avec des paroles favorables de la part des nations indiennes. Le commandant françois, qui avoit reçu de nouveaux soldats, n'avoit pas besoin d'être excité secrètement, comme il l'étoit par Fébriano, pour exercer des violences contre René, Chactas et Adario. Chépar pressoit Ondouré de tenir ses promesses relativement au partage des terres ; Ondouré répondoit qu'il les mettroit à exécution aussitôt qu'on l'auroit débarrassé de ses adversaires.

Les calomnies répandues par Ondouré, à l'aide du jongleur, avoient produit tout leur effet contre le frère d'Amélie : pour les Natchez, l'impie René

étoit le complice secret des mauvais desseins des François; pour les François, le traître René étoit l'ennemi de son ancienne patrie.

La famille de Chactas, au milieu de laquelle Mila passoit maintenant ses jours, prenoit un matin son repas accoutumé dans la cabane de Céluta, lorsqu'elle vit entrer le grenadier Jacques: il étoit chargé d'un billet du capitaine d'Artaguette, adressé au fils adoptif de Chactas, ou, dans son absence, au vénérable Sachem lui-même. Ce billet informoit René de l'ordre qui venoit d'être donné de l'arrêter avec Adario. « Vous n'avez pas un moment à perdre pour « vous dérober à vos ennemis, mandoit le capitaine « au frère d'Amélie. Vous êtes dénoncé comme ayant « porté les armes contre la France; un conseil de « guerre est déja nommé afin de vous juger. Adario, qu'on retiendra prisonnier tant que les terres « ne seront pas concédées, répondra de la conduite « des Natchez. On n'ose encore toucher à la tête « de Chactas. »

A cette lecture Céluta fut saisie d'un tremblement; pour la première fois elle bénit l'absence de René; depuis deux jours il n'avoit point paru. Céluta, Mila et Outougamiz convinrent de courir dans les bois, de chercher le frère d'Amélie, et de le tenir éloigné des cabanes; Chactas, avec le reste de la famille, se hâta de se rendre chez Adario.

Instruit du sort qu'on lui prépare, Adario refuse de fuir: il déploie une natte, s'assied à terre. Fatigué des cris qu'il entend: « Indigne famille! dit-il « d'une voix terrible, que me conseillez-vous? Moi!

« me cacher devant des brigands ! donner un tel « exemple à la jeunesse ! Chactas, j'attendois d'au- « tres sentiments d'un des pères de la patrie. »

— « De quelle utilité peut être à la patrie votre « captivité ou votre mort ? répondit Chactas ; en « vous retirant, au contraire, dès demain peut-être, « nous pourrons nous défendre contre les oppres- « seurs de notre liberté ; mais aujourd'hui le temps « nous manque ; je ne sais quelle main perfide a « écarté la plupart des jeunes guerriers. »

— « Non, dit Adario, je ne me retirerai point ; je « vous laisse le soin de me venger. »

Adario se lève et prend ses armes : sa famille n'ose s'opposer à son dessein. Le Sachem se rassied : un profond silence règne autour de lui.

On entend au dehors les pas d'une troupe de concessionnaires conduits par Fébriano. A la gauche du Sachem étoit son fils, derrière lui sa vieille épouse, et sa jeune fille, mère d'un enfant qu'elle tenoit dans ses bras, devant lui Chactas appuyé sur un bâton blanc.

Fébriano entre, déploie un ordre, et commande à Adario de le suivre.

« Oui, je te vais suivre, répond le Sachem ; je vois « que tu m'as reconnu ; je t'ai fait assez peur le jour « de la bataille pour que tu te souviennes de moi. »

Adario s'élance de sa natte, et appuie le bout d'un javelot sur la poitrine de Fébriano. Chactas, dont les regards ne dirigent plus les mains tremblantes, cherche en vain, dans la nuit qui l'environne, à détourner les coups et à faire entendre des

paroles pacifiques. Le renégat recule, et sa troupe avance. Des cris s'échappent de la multitude remplissant les lieux d'alentour. Les femmes éplorées se suspendent aux fusils des concessionnaires. Une voix s'élève, la bande armée tire: le fils d'Adario tombe mort à ses côtés. Le Sachem se défend quelque temps derrière le corps de son fils; Chactas, renversé, est foulé aux pieds. Une épaisse fumée monte dans les airs; la cabane est en flammes; tout fuit. Lié des mains de Fébriano, Adario est conduit avec sa femme, sa fille et son petit-fils au fort Rosalie. D'autres sicaires du complice d'Ondouré, envoyés à la demeure de René, n'avoient trouvé que le silence et la solitude.

Les habitants de la colonie accoururent en foule sur le passage des prisonniers. Ceux-ci auroient inspiré une pitié profonde, s'il ne suffisoit pas d'être malheureux parmi les hommes pour en être haï et persécuté. D'Artaguette, qui avoit refusé de conduire des soldats aux Natchez, subissoit lui-même une captivité militaire, et ne pouvoit plus être d'aucun secours à la famille enchaînée.

Le conseil de Chépar s'étant assemblé, Fébriano déclara qu'Adario s'étoit armé, qu'il avoit méprisé les ordres du roi, et qu'on avoit été obligé de l'enlever de vive force. Deux avis furent ouverts: le premier, de transporter le rebelle aux îles; le second, de le vendre, avec sa famille, au fort Rosalie. Ce dernier avis l'emporta. Le commandant choisit le parti le plus violent comme le plus capable de frapper les Natchez d'une épouvante salutaire: l'im-

prudence et la dureté paroissent souvent aux esprits étroits de l'habileté et du courage. Il fut donc résolu qu'Adario, sa femme et ses enfants seroient, à l'instant même, publiquement vendus, et employés aux travaux de la colonie.

Ondouré passa secrètement quelques heures au fort Rosalie : Fébriano l'informa du jugement rendu par le conseil ; le Sauvage s'en réjouit, ainsi que du meurtre du fils d'Adario et de l'incendie de la cabane. Il regrettoit seulement de n'avoir pu abattre du premier coup sa principale victime, mais il s'en consoloit dans la pensée que René n'avoit échappé à son sort que pour peu de temps.

L'Indien espéroit trouver la rage des Natchez à son comble, et les esprits disposés à tout entreprendre : il ne se trompoit pas. Revenu du fort Rosalie, il se rendit au lieu où Chactas, après l'enlèvement d'Adario, avoit rassemblé les tribus : c'étoit au bord du lac des bois, dans l'endroit où Mila s'étoit endormie sur les genoux de René.

Le chef parut avec un front triste au milieu de l'assemblée. Tous les yeux se tournèrent vers lui. Les jeunes guerriers, à peine de retour d'une longue chasse, s'écrièrent : « Tuteur du Soleil, que nous « conseillez-vous ? »

— « Mon opinion, répondit modestement le rusé « Sauvage, est celle des Sachems. »

Les Sachems louèrent cette modération, excepté Chactas qui découvrit l'hypocrite.

« Que la Femme-Chef s'explique, » dit-on de toutes parts.

— « O malheureux Natchez ! dit Akansie sub-« juguée et criminelle, on conspire ! » et elle se tut.

« Il la faut forcer de parler ! » fut le cri de la foule. Alors Ondouré :

« Remarquez, ô guerriers ! que le fils adoptif de « Chactas que l'on représentoit comme une des vic-« times désignées par Chépar, a pourtant été sou-« strait à la trahison de nos ennemis, tandis qu'Adario « est dans les fers. Sachems et guerriers, avez-vous « quelque confiance en moi ? »

— « Oui, oui ! » répétèrent mille voix. Celle de Chactas, dans ce moment de passion, ne fut point écoutée.

« Voulez-vous faire, reprit Ondouré, ce que j'or-« donnerai pour votre salut ? »

— « Parlez, nous vous obéirons, » s'écria de nouveau l'assemblée.

« Eh bien ! dit Ondouré, rentrez dans vos ca-« banes ; ne montrez aucun ressentiment ; ayez l'air « soumis ; supportez de nouvelles injustices, et je « vous promets... Mais il n'est pas temps de parler. « Je découvrirai au Grand-Prêtre ce qu'Athaënsic « m'a inspiré. Oui, Natchez, Athaënsic m'est appa-« rue dans la vallée ! ses yeux étoient deux flammes ; « ses cheveux flottoient dans les airs comme les « rayons du soleil à travers les nuages de la tem-« pête ; tout son corps étoit quelque chose d'im-« mense et d'indéfinissable : on ne pouvoit la voir « sans ressentir les terreurs de la mort. « Délivre la « patrie, m'a-t-elle dit ; concerte toute chose avec le

« serviteur de mes autels. . . . . »
« Alors l'Esprit m'a révélé ce que je devois d'abord « apprendre au seul jongleur : ce sont des mystères « redoutables. »

L'assemblée frémit. Le Grand-Prêtre s'écria : « N'en doutons point, Athaënsic a remis sa puis-« sance à Ondouré. Guerriers, le tuteur du Soleil « vous recommande, par ma voix, de vous séparer. « Retirez-vous et reposez-vous sur le Ciel du soin « de votre vengeance. »

A ces mots les Sauvages se dispersèrent, pleins d'une horreur religieuse qu'augmentoient l'ombre et le calme des forêts.

Ondouré ne désiroit point armer, dans ce moment, les Natchez contre les François, ils n'étoient pas assez forts pour triompher, et tout se seroit réduit à une action aussi peu décisive que la première. Ce n'étoit pas d'ailleurs un combat ouvert et loyal que vouloit le Sauvage; il prétendoit porter un coup plus sûr mais plus ténébreux. Or, tout n'étoit pas préparé, et le jour où le complot pouvoit éclater avec succès étoit encore loin.

L'amant dédaigné de Céluta avoit fait de l'absence de son rival un nouveau moyen de calomnie : non content de perdre René dans l'opinion des Natchez, il le faisoit chercher de toutes parts pour le livrer aux François. Avec un dessein bien différent, Céluta s'étoit empressée de suivre les traces de son époux, mais elle avoit en vain interrogé les rochers et les bruyères. Elle sortoit de sa cabane, elle y revenoit, dans la crainte que René n'y fût

rentré par un autre chemin : quelquefois elle songeoit à se rendre au fort Rosalie, se figurant que l'objet de sa tendresse y avoit déja été conduit; quelquefois elle s'asseyoit au carrefour d'un bois, et ses regards s'enfonçoient dans les divers sentiers qui se dérouloient sous l'ombrage; elle n'osoit appeler René de peur de le trahir par les sons mêmes de sa voix. Amélie ne quittoit point les bras maternels, et Céluta retrouvoit des forces en pleurant sur ce cher témoin de sa douleur.

Outougamiz, toujours inspiré quand il s'agissoit des périls de son ami, avoit été plus heureux que sa sœur; depuis long-temps il s'étoit aperçu que le frère d'Amélie aimoit à diriger ses pas vers une colline qui bordoit le Meschacebé, et dans le flanc de laquelle s'ouvroit une grotte funèbre : il commença ses recherches de ce côté. Un autre instinct conduisit Mila au même lieu : la colombe au loin transportée trouve, à travers les champs de l'air, le chemin qui la ramène à sa compagne.

Les deux fidèles messagers se rencontrèrent à l'entrée de la grotte. « Qui t'amène ici ? » dit Mila à Outougamiz.

— « Mon Génie, répondit le Sauvage; et il mon« troit la chaîne d'or. Et toi, Mila, qui t'a conduite « de ce côté ? »

— « Je n'en sais rien, répliqua l'Indienne; quel« que chose qui est peut-être la femme de ton Gé« nie. Tu verras que nous avons deviné, et que le « guerrier blanc est ici. »

En effet, ils aperçurent René assis en face du

fleuve, sous la voûte de la caverne : on voyoit auprès de lui un livre, des fruits, du maïs et des armes. Cette caverne étoit un lieu redouté des Natchez : ils y avoient déposé une partie des os de leurs pères. On racontoit qu'un Esprit de la tombe veilloit jour et nuit à cette demeure.

« Oh! s'écria Mila, j'aurois bien peur, si le guer-
« rier blanc n'étoit ici. »

Étonné de l'apparition de son frère et de la jeune Indienne, René crut qu'ils s'étoient donné rendez-vous dans ce sanctuaire propre à recevoir un serment, et comme il appeloit leur union de tous ses vœux, il fut charmé de cette rencontre.

Outougamiz et Mila ne dirent rien au frère d'Amélie du véritable objet de leur descente à la grotte : tant les cœurs naïfs deviennent intelligents quand il s'agit de ce qu'ils aiment! Ils comprirent que s'ils révéloient à René les périls dont il étoit menacé, loin de pouvoir l'arrêter, il échapperoit à leur tendresse. Le couple ingénu laissa donc l'homme blanc croire ce qu'il voudroit croire, et ne songea qu'à le retenir dans cette retraite par le charme d'un entretien amical.

Le frère de Céluta ignoroit ce qui s'étoit passé aux Natchez : il supposoit qu'Adario se seroit éloigné avec Chactas, jusqu'au moment où les enfants du Soleil pourroient venger leur injure. Outougamiz eût désiré calmer les inquiétudes de sa sœur, mais il ne vouloit pas quitter René; il espéroit que Mila trouveroit quelque prétexte pour quitter la grotte et pour aller rassurer la femme infortunée.

« Mon sublime frère, » dit René au jeune Sauvage avec un sourire qui rarement déridoit son front, « accours-tu encore pour me délivrer? Pourquoi « ces armes? Je n'ai aucun danger à craindre : je « ne suis qu'avec les morts, et tu sais qu'ils sont « mes amis. Et vous, petite Mila, que cherchez-« vous? la vie sans doute? elle n'est pas ici, et vous « ne pourriez la rendre à cette foule poudreuse qui « peut-être ne consentiroit pas à la reprendre. »

Le religieux Outougamiz gardoit le silence; Mila trembloit, et dans sa frayeur se serroit fortement contre Outougamiz. Un foible rayon du jour, en pénétrant dans la caverne, ne servoit qu'à en redoubler l'horreur : les ossements blanchis reflétoient une lumière fantastique; on eût cru voir remuer et s'animer l'immobile et l'insensible dépouille des hommes. Le fleuve rouloit ses ondes à l'entrée de la grotte, et des herbes flétries pendantes à la voûte frémissoient au souffle du vent.

Mila, en voulant s'avancer vers René, ébranla un tas d'ossements qui roulèrent sur elle. « J'en mour-« rai! j'en mourrai, » s'écria Mila : c'étoit comme quelque chose de si singulier!

— « Ma jeune amie, dit le frère d'Amélie, rassu-« rez-vous. » — « Je te jure, repliqua l'Indienne, que « cela a parlé. »

— « Parlé! » dit Outougamiz.

René sourit, fit asseoir Mila auprès de lui, et prenant la main de l'enfant :

« Oui, dit-il, cela a parlé : les tombeaux nous « disent que dans leur sein finissent nos douleurs

« et nos joies ; qu'après nous être agités un moment « sur la terre, nous passons au repos éternel. Mila « est charmante, son cœur palpite de toutes les « sortes d'amour ; mon admirable frère est tout ame : « encore quelques soupirs sur la terre (et Dieu « veuille qu'ils soient de bonheur), le cœur de Mila « se glacera pour jamais, et les cendres de l'homme « à qui l'amitié fit faire des prodiges seront con-« fondues avec la poussière de celui qui n'a jamais « aimé. »

René s'interrompit, appuya son front sur sa main, et regarda couler le fleuve.

« Parle encore, dit Mila, c'est si triste et pour-« tant si doux ce que tu dis. »

René ramenant ses regards dans l'intérieur de la caverne, et les fixant sur un squelette, dit tout à coup : « Mila, pourrois-tu m'apprendre son nom ? »

— « Son nom ! répéta l'Indienne épouvantée, je « ne le sais pas : ces morts se ressemblent tous. »

— « Tu me fais voir ce que je n'aurois jamais vu « seul, dit Outougamiz : est-ce que les morts sont « si peu de chose ? »

— « La nature de l'homme est l'oubli et la pe-« titesse, répondit le frère d'Amélie ; il vit et meurt « ignoré. Dis-moi, Outougamiz, entends-tu l'herbe « croître dans cette tête que j'approche de ton « oreille ? Non sans doute. Eh bien ! les pensées qui « y végétoient autrefois ne faisoient pas plus de « bruit à l'oreille de Dieu. L'existence coule à l'en-« trée du souterrain de la mort, comme le Mescha-« cebé à l'entrée de cette caverne : les bords de

« l'étroite ouverture nous empêchent d'étendre nos « regards au dessus et au dessous sur le fleuve de « la vie; nous voyons seulement passer devant nous « une petite portion des hommes voyageant du ber- « ceau à la tombe dans leur succession rapide, sans « que nous puissions découvrir où ils vont et d'où « ils viennent. »

— « Je conçois bien ton idée, s'écria Mila. Si je « disois à mon voisin, placé dans une autre caverne, « au dessus de celle où nous sommes : Voisin, as-tu « vu passer ce flot qui étoit si brillant (je suppose « une jeune fille)? Il me répondroit peut-être : j'ai « vu passer un flot troublé, car il s'est élevé de « l'orage entre ma caverne et la tienne. »

— « Admirablement, Mila! dit René : oui! tels « nous paroissons en fuyant sur la terre; notre éclat, « notre bonheur, ne vont pas loin, et le flot de notre « vie se ternit avant de disparoître. »

— « Voilà que tu m'enhardis, s'écria Mila. J'avois « tant peur en entrant dans la grotte! Maintenant « je pourrois toucher ce que je n'osois d'abord re- « garder. » La main de Mila prit la tête de mort que René n'avoit pas replacée avec les autres. Elle en vit sortir des fourmis.

« La vie dans la mort, dit René : c'est par ce côté « que le tombeau nous ouvre une vue immense. « Dans ce cerveau qui contenoit autrefois un monde « intellectuel, habite un monde qui a aussi son mou- « vement et son intelligence; ces fourmis périront « à leur tour. Que renaîtra-t-il de leur grain de « poussière? »

René cessa de parler. Animée par le premier essai de son esprit, Mila dit à Outougamiz:

« Je songeois que si j'allois t'épouser et que tu « vinsses à mourir comme ceux qui sont ici, je serois « si triste que je mourrois aussi. »

— « Je t'assure que je ne mourrai pas, dit vive-« ment Outougamiz : si tu veux m'épouser, je te « promets de vivre. »

—« Oui, dit Mila, belle promesse! Avec ton ami-« tié pour le guerrier blanc, tu me garderois bien ta « parole! »

Mila, qui avoit oublié de rejeter la relique quelle tenoit de la main de René, échauffoit contre son sein l'effigie pâle et glacée : les beaux cheveux de la jeune fille ombrageoient en tombant le front chauve de la mort. Avec ses joues colorées, ses lèvres vermeilles, les graces de son adolescence, Mila ressembloit à ces roses de l'églantier qui croissent dans les cimetières champêtres, et qui penchent leurs têtes sur la tombe.

Les grandes émotions nées du spectacle de la grotte funèbre, l'ardente amitié du frère de Céluta pour René, avoient pu seuls éloigner un moment de la pensée d'Outougamiz le souvenir du péril qui environnoit ses parents et sa patrie : l'Indien fit un léger signe à Mila, qui comprit ce signe, et s'écria: « Qu'il y a long-temps que je suis ici! Comme je « vais être grondée! » Et elle s'enfuit, non pour aller trouver sa mère, mais pour aller apprendre à Céluta que le guerrier blanc étoit en sûreté. Le frère de Céluta demeura auprès du frère d'Amélie; fei-

gnant un peu de lassitude et de souffrance, il déclara qu'il se vouloit reposer dans la grotte : c'étoit le moyen d'y retenir son ami.

Tandis qu'ils étoient renfermés dans ce tabernacle des morts, des scènes de deuil affligeoient le fort Rosalie.

Si Chactas, au lieu d'Adario, se fût trouvé prisonnier, il eût, par de sages discours, consolé ses amis : mais Adario, muet et sévère, ne savoit point faire parler avec grace son cœur sur ses lèvres; il songeoit peu à sa famille, encore moins à lui-même: toutes ses pensées, toutes ses douleurs étoient réservées à son pays.

Pour subir l'arrêt du conseil, et pour être vendu à l'enchère, il avoit été conduit sur la place publique où la foule étoit assemblée. Sa femme, et sa fille qui portoit son jeune fils dans ses bras, le suivoient en pleurant. Le Sachem se tourna brusquement vers elles, et leur montra de la main les cabanes de la patrie: les deux femmes étouffèrent leurs sanglots. Un large cercle se forma autour de la famille indienne: les principaux marchands qui faisoient la traite des nègres et des Indiens s'avancèrent. On commença par dépouiller les esclaves. L'épouse et la fille d'Adario, cachant leur nudité de leurs mains, se pressoient honteuses et tremblantes contre le vieillard, dont le corps étoit tout couvert d'anciennes cicatrices et tout meurtri de nouveaux coups.

Les traitants, écartant les bras chastes des Indiennes, livroient ces femmes à des regards encore

plus odieux que ceux de l'avarice. Des femmes blanches, instruites dans l'abominable trafic, prononçoient sur la valeur des effets à vendre.

« Ce vieillard, » disoit un colon en frappant le Sachem de son bambou, « ne vaut pas une pièce « d'or : il est mutilé de la main gauche ; il est criblé « de blessures ; il est plus que sexagénaire ; il n'a « pas trois années à servir. »

— « D'ailleurs, » disoit un autre colon qui cherchoit à ravaler l'objet de l'encan pour l'obtenir à bas prix, « ces Sauvages sont des brutes qui ne va- « lent pas le quart d'un nègre : ils aiment mieux se « laisser mourir que de travailler pour un maître. « Quand on en sauve un sur dix on est bien heu- « reux. »

Discutant de la sorte, on tâtoit les épaules, les flancs, les bras d'Adario. « Touche-moi, misérable, « disoit l'Indien, je suis d'une autre espèce que « toi ! »

« Je n'ai point vu de plus insolent vieillard, » s'écria un des courtiers de chair humaine ; et il rompit sa gaule de frêne sur la tête du Sachem.

On fit ensuite des remarques sur les femmes : la mère étoit vieille, affoiblie par le chagrin ; elle n'auroit plus d'enfants. La fille valoit un peu mieux, mais elle étoit délicate, et les premiers six mois de travail la tueroient. L'enfant, arraché tout nu à la mère, fut à son tour examiné : il avoit les membres gros ; il promettoit de grandir : « Oui, dit un bro- « canteur, mais c'est un capital avancé sans rentrée « certaine : il faut nourrir cela en attendant. »

La mère suivoit avec des yeux où se peignoit la plus tendre sollicitude, les mouvements qu'on faisoit faire à son fils; elle craignoit qu'on ne l'en séparât pour toujours. Une fois l'enfant, trop serré, poussa un cri; l'Indienne s'élança pour reprendre le fruit de ses entrailles; on la repoussa à coups de fouet : elle tomba, toute sanglante, la face contre terre, ce qui fit rire aux éclats l'assemblée. On lui rejeta pourtant son fils, dont les membres étoient à moitié disloqués. Elle le prit, l'essuya avec ses cheveux, et le cacha dans son sein. Le marché fut conclu : on rendit les vêtements à la famille.

Adario s'attendoit à être brûlé; quand il sut qu'il étoit esclave, sa constance pensa l'abandonner : ses yeux cherchoient un poignard, mais on lui avoit enlevé tout moyen de s'affranchir. Un soupir, ou plutôt un sourd rugissement s'échappa du fond de la poitrine du Sachem, lorsqu'on le conduisit aux cases des nègres, en attendant le jour du travail. Là, avec sa famille, Adario vit danser et chanter autour de lui ces Africains qui célébroient la bienvenue d'un Américain, enchaîné avec eux par des Européens, sur le sol où il étoit né. Dans ce troupeau d'hommes se trouvoit le nègre Imley, accusé de vouloir soulever ses compagnons de servitude : on ne l'avoit pu convaincre de ce crime ou de cette vertu; il en avoit été quitte pour cinquante coups de fouet. Il serra secrètement la main d'Adario.

Cette même nuit, qui plaçoit ce Sachem au rang des esclaves, apportoit de nouveaux chagrins à Outougamiz : il ne pouvoit plus prolonger l'erreur

du frère d'Amélie, ni le retenir sous un vain prétexte dans la grotte funèbre; il se détermina donc à rompre le silence.

« Tu m'as fait faire, dit-il à René, le premier « mensonge de ma vie. Je ne suis point malade, et « Mila ne m'avoit pas donné de rendez-vous ici. Son « bon Génie, qui ne ressemble cependant pas au « mien, lui avoit découvert ta retraite, et nous étions « accourus pour t'obliger à te cacher. »

— « Me cacher! dit René; tu sais que ce n'est « guère ma coutume. »

— « C'est bien pour cela, répondit Outougamiz, « que j'ai menti. Je savois que je te fâcherois si je « te proposois de rester dans la caverne; pourtant « Chactas t'ordonnoit d'y rester. »

Outougamiz fit à sa manière le récit de ce qui s'étoit passé aux Natchez, ajoutant qu'Adario auroit certainement pris le parti de se retirer, afin de mieux se préparer à combattre.

« Je n'en crois rien, » dit René se levant et saisissant ses armes; « mais allons défendre Céluta qui « ignore où je suis, et qui doit être dans une vive « inquiétude. »

— « Et pourquoi donc, reprit Outougamiz, Mila « nous a-t-elle quittés? Elle a plus d'esprit que toi « et que moi, et elle vole comme un oiseau. »

René voulut sortir de la grotte; Outougamiz se jette au devant de lui. « Il n'y a pas encore assez « long-temps que le soleil est couché, dit le jeune « Sauvage; attends quelques moments de plus. Tu « sais que c'est la nuit que je te délivre. »

Ce mot arrêta le frère d'Amélie, qui pressa Outougamiz dans ses bras.

Ils ouïrent alors dans les eaux du fleuve le bruit d'une pirogue; cette pirogue aborde presque aussitôt à la grotte : elle étoit conduite par le grenadier Jacques et par d'Artaguette lui-même. Le capitaine saute sur le rocher, et dit à René :

« Vous êtes découvert; Ondouré vous a fait suivre; « il vient d'indiquer au commandant le lieu de votre « retraite. Instruit, par le hasard, de cette nouvelle, « j'ai forcé mes arrêts pendant la nuit; je me suis « jeté dans cette pirogue avec Jacques; grace au « ciel, nous arrivons les premiers! Mais fuyez; il y a « des vivres dans l'embarcation; traversez le fleuve, « vous serez en sûreté sur l'autre bord. Ne balancez « pas! Adario n'a pas voulu se retirer, il a été pris « avec sa famille : son fils a été tué à ses côtés; le « Sachem lui-même, conduit au fort, a été vendu « comme esclave. Nous tâcherons de réparer le mal : « vous ne feriez que l'aggraver en tombant entre les « mains de nos ennemis. »

L'étonnement et l'indignation soulevoient la poitrine de René : « Capitaine, dit-il, tandis qu'on « égorge mes amis, ce n'est pas sans doute sérieu- « sement que vous me proposez la fuite. Adario « esclave! son fils massacré! Et ma femme et ma « fille, que sont-elles devenues? Courons les dé- « fendre; soulevons la nation; délivrons la terre « généreuse qui m'a donné l'hospitalité!... »

— « Nous prendrons soin de votre femme, de « votre fille, de Chactas, de tous vos amis, dit

« d'Artaguette en interrompant René; mais vous les « perdrez dans ce moment si vous vous obstinez à « vous montrer. Partez encore une fois; épargnez-« moi le malheur de vous voir saisir sous mes yeux. « Songez que vous exposez ce brave grenadier. »

— « Quelle vie que la mienne! » s'écria René avec l'accent du désespoir; puis tout à coup : « Eh bien! « généreux d'Artaguette, je ne vous exposerai point; « je n'exposerai point ce brave grenadier; je ne com-« promettrai point, comme vous me le dites, ma « femme, ma fille, Chactas et mes amis; mais ne « me comptez pas ébranler dans la résolution que « je viens de prendre; je ne suis point un scélérat, « obligé de me cacher le jour dans les cavernes, la « nuit dans les forêts. J'accepte votre pirogue, je « pars, je descends à la Nouvelle-Orléans, je me « présente au gouverneur, je demande quel est mon « crime, je propose ma tête pour celle d'Adario : « j'obtiendrai sa grace ou je périrai. »

Le capitaine, en admirant la résolution de René, tâcha de le dissuader de la suivre : « Vos ennemis, « lui dit-il, sont de petits hommes : ils ne sentiront « ni votre mérite, ni le prix de votre action. Étran-« ger, inconnu, sans protecteurs, vous ne réussirez « pas; vous ne parviendrez même pas à vous faire « entendre. Je ne le vous puis cacher : d'après les « calomnies répandues contre vous, d'après la puis-« sance de vos calomniateurs, la rigueur de l'auto-« rité militaire dans une colonie nouvelle peut vous « être funeste. »

— « Tant mieux, répondit brusquement le frère

« d'Amélie; le fardeau est trop pesant, et je suis « las. Je vous recommande Céluta, sa fille, ma se- « conde Amélie!... Chactas, mon second père!... » Puis se tournant vers Outougamiz qui n'avoit rien compris à leur langage françois, il lui dit en natchez :

« Mon ami, je vais faire un voyage; quand nous « reverrons-nous? qui le sait? peut-être dans un « lieu où nous aurons plus de bonheur : il n'y a « rien sur la terre qui soit digne de ta vertu. »

— « Tu peux partir, si tu veux, répondit Outou- « gamiz, mais tu sais bien que je sais te suivre et te « retrouver. Je vais aller chercher Mila qui a plus « d'esprit que moi; j'apprendrai par elle ce que tu « ne me dis pas. »

On entendit le bruit des armes. « Je ne cherche « plus à vous retenir, dit le capitaine. J'écrirai pour « vous à mon frère le général, et à mon ami le « conseiller Harlay. » D'Artaguette ordonne au grenadier de sortir de la pirogue; il y fait entrer René : celui-ci repoussant le rivage avec un aviron, est entraîné par le cours du fleuve.

Fébriano ne trouva plus le frère d'Amélie; il rencontra seulement le capitaine d'Artaguette et le grenadier; il ne douta point que René ne dût son salut à leur dévouement : il y a des hommes qu'on peut toujours accuser d'avoir fait le bien, comme il y en a d'autres qu'on peut toujours soupçonner d'avoir fait le mal. D'Artaguette jeta un regard de mépris à Fébriano qui n'y répondit que par un geste menaçant adressé à Jacques. Outougamiz, en

voyant s'éloigner le frère d'Amélie, s'étoit dit: « Je « le suivrois bien à la nage; mais il faut que je con- « sulte Mila. » Et il étoit allé consulter Mila.

On peut juger du soulagement de Céluta quand, après de longues heures d'attente, elle vit accourir sa jeune amie, dont le visage riant annonçoit de loin que le guerrier blanc étoit en sûreté. « Céluta, « s'écria Mila toute haletante, tu aurois été assise « trois lunes de suite à pleurer que tu n'aurois rien « trouvé. Moi, j'ai été tout droit, sans qu'on me le « dît, à la grotte où étoit mon libérateur; Outou- « gamiz y arrivoit en même temps que moi. Grand- « Esprit! j'aurois eu tant de peur, si je n'avois eu « tant de plaisir! Imagine-toi que ton frère garde « ton mari dans la grotte où ils parlent comme deux « aigles. »

Céluta comprit sur-le-champ que René étoit dans la caverne funèbre avec Outougamiz. Elle embrassa la petite Indienne, lui disant: « Charmante enfant, « tu me fais à présent autant de bien que tu m'as « fait de mal. »

« Je t'ai fait du mal! repartit Mila. Comment? « est-ce que tu ne veux pas que j'épouse ton frère « Outougamiz le Simple? Nous venons pourtant de « nous promettre de nous marier dans la grande « caverne. » Et Mila fuit de nouveau, disant: « Je « reviens, je reviens; mais il faut que je m'aille « montrer à ma mère. »

Céluta remplit une corbeille de gâteaux et de fruits, suspendit sa fille à ses épaules, et appuyée sur un roseau, s'avança vers la grotte des Ancêtres.

Il étoit plus de minuit lorsqu'elle y arriva : elle ne se put défendre d'une secrète terreur, à l'abord de ce lieu redoutable. Elle s'arrête, écoute : aucun bruit ne frappe son oreille; elle nomme à voix basse Outougamiz, n'osant nommer René : aucune voix ne répond à sa voix.

« Ils dorment peut-être, » se dit-elle, et elle pénètre dans le souterrain, elle marche sur des os roulants, répétant à chaque pas ces mots : « Êtes-vous là ? Ses accents s'évanouissent dans le silence de la mort. L'Indienne se sent prête à défaillir; elle promène ses regards dans les ombres de ce tombeau ; nul être vivant n'y respire.

Céluta sort épouvantée : elle gravit la rive escarpée, jette les yeux sur le fleuve et sur les campagnes à peine visibles à la lueur des étoiles ; elle appelle René et Outougamiz, se tait, recommence ses cris, les suspend encore, s'épuise en courses inutiles, et ne se résout à reprendre le chemin de sa cabane que quand elle aperçoit les premières teintes du jour.

La fille de Tabamica traversoit le grand village, abandonné par la plupart des Indiens depuis l'enlèvement d'Adario ; elle entend marcher derrière elle ; elle tourne la tête, et aperçoit son frère. « Où « est ton ami ? » s'écrie-t-elle. « Il est parti, répond « Outougamiz ; il ne reviendra peut-être jamais ; « mais qu'est-ce que cela fait, puisque je vais le re-« joindre ? Je ne sais pas où il est allé ; mais Mila me « le dira. » Mila, échappée à sa mère, arrive dans ce moment. Elle voit Céluta en pleurs, et Outougamiz

avec cet air inspiré qu'il avoit lorsque l'amitié faisoit palpiter son cœur. Elle apprend le sujet de leurs nouvelles alarmes : « Vous voilà bien embar-« rassés pour rien, leur dit-elle ; allons au fort « Rosalie ; l'autre bon guerrier blanc nous appren-« dra où est mon libérateur. » Elle ouvrit la corbeille que portoit Céluta, distribua les fruits et les gâteaux, en prit sa part, et se mit à descendre vers la colonie, se faisant suivre du frère et de la sœur.

Le soleil éclairoit alors une scène affreuse. Adario avoit été reçu avec des chants et des danses par les hommes noirs, compagnons de sa servitude : la nuit s'écoula dans cette joie de chaînes. Au lever du jour, le chef de l'atelier conduisit le Sachem au champ du travail avec un troupeau de bœufs et de nègres. Des soldats campoient sur les défrichements.

La captivité d'Adario et de sa famille étoit un exemple dont le commandant prétendoit effrayer ce qu'il appeloit les mutins. On avoit appris que la nuit s'étoit passée tranquillement aux Natchez, et l'on ignoroit que cette tranquillité étoit l'effet des complots même d'Ondouré. Chépar crut les Indiens abattus, et pour achever de dompter leur esprit d'indépendance, il leur voulut montrer le plus fameux de leurs vieillards, après Chactas, réduit à la condition d'esclave. L'ordre fut donné de laisser approcher les Sauvages, mais sans armes, s'ils se présentoient au champ du travail.

Le commandeur des Nègres, un fouet à la main,

fit un signe à Adario, et lui prescrivit de sarcler les herbes dans une plantation de maïs : le Sachem ne daigna pas même jeter un regard sur le pâtre d'hommes. Mais déja la femme du Sachem, et sa fille qui portoit son enfant sur ses épaules, étoient courbées sur un sillon : « Que faites-vous ? » leur cria Adario d'une voix terrible. Elles se relevèrent; le fouet les contraignit de se courber de nouveau. Adario recevoit les coups qui s'adressoient à lui, et qui lui enlevoient des lambeaux de chair, comme si son corps eût été le tronc d'un chêne.

Dans ce moment on vit venir un vieillard aveugle conduit par un enfant; c'étoit Chactas : malgré la délibération du conseil et l'opposition d'Ondouré, Chactas s'étoit présenté seul avec le calumet de paix à la porte du fort Rosalie. Chépar avoit refusé de recevoir le Sachem, qui s'étoit fait mener alors au champ du travail.

Chactas étoit si respecté, même des Européens, que le commandeur ne crut pas devoir l'empêcher d'approcher de son ami. Les deux vieillards demeurèrent quelque temps serrés dans les bras l'un de l'autre : « Adario, dit Chactas, j'ai aussi porté « des fers. »

— « Tu ne voyois pas les arbres de la patrie, » reprit Adario.

— « Tu reprendras bientôt ta liberté, dit Chactas : nous périrons tous, ou tu seras délivré. »

— « Peu importe, répliqua Adario : mes mains « sont désormais déshonorées. Après tout, je n'ai « qu'un jour à vivre; mais cet enfant que tu vois,

« le fils du fils que les brigands ont tué hier à mes « côtés! cet enfant! toute une vie esclave! »

— « Vieillards, c'est assez, s'écria le comman- « deur, séparez-vous. »

— « Attends du moins, répondit Adario, que « Chactas ait embrassé mon dernier enfant. Ma « fille, apporte-moi mon petit-fils : que je le dé- « pose dans les bras de mon vieil ami; que cet ami « libre lui donne une bénédiction qui n'appartient « plus à ces mains enchaînées. »

La fille d'Adario remet en tremblant l'enfant à son aïeul : Adario le prend, le baise tendrement, l'élève vers le ciel, le reporte de nouveau à sa bouche paternelle, penche sa tête sur le visage de l'enfant qui sourit : le Sachem presse le nourrisson sur son sein, fait un pas à l'écart comme pour verser des larmes sur le dernier né de sa race, et reste quelques moments immobile.

Adario se retourne : il tient par un pied l'enfant étranglé! Il le lance au milieu des François. « Le « premier est mort libre, s'écrie-t-il, j'ai délivré le « second : le voilà! »

Des clameurs confuses s'élèvent : O crime! disoient les uns; ô vertu! disoient les autres. Les Sauvages présents à ce spectacle, bien qu'ils eussent déposé leurs armes, selon les ordres, se précipitent sur les soldats; une rude mêlée s'engage, les Indiens sont repoussés. Adario est plongé dans les cachots du fort; sa fille seule est avec lui, sa fille qui ne nourrit plus l'enfant ravi à son sein par la main paternelle! La vieille épouse d'Adario, frap-

pée d'un glaive inconnu au milieu de l'émeute, étoit allée rejoindre dans la tombe son fils et son petit-fils.

Tout étoit possible désormais à l'ambition et aux crimes d'Ondouré, l'indignation des Natchez ne connoissoit plus de bornes ; il les pouvoit faire entrer dans tous les desseins par lesquels il avoit promis de les venger. Il ne s'agissoit plus que de calmer une tempête trop violemment excitée, et dont Ondouré n'étoit pas encore prêt à recueillir les ravages. Il falloit atteindre René échappé aux premiers complots; il falloit parvenir, au milieu du massacre des François, à immoler le frère d'Amélie, à ravir Céluta, et à monter enfin au rang suprême, en rétablissant l'ancien pouvoir des Soleils : telles étoient les noires pensées que le chef indien rouloit dans son ame.

Le frère d'Amélie avoit à peine perdu de vue le pays des Natchez, que, se contentant de gouverner la pirogue avec un aviron placé en arrière, il s'étoit abandonné au cours des flots. La beauté des rivages, le premier éclat du printemps dans les forêts, ne faisoit point diversion à sa tristesse.

Il traça quelques lignes au crayon sur des tablettes :

« Me voici seul. Nature qui m'environnez! mon « cœur vous idolâtroit autrefois ; serois-je devenu « insensible à vos charmes ? Le malheur m'a touché ; « sa main m'a flétri.

« Qu'ai-je gagné en venant sur ces bords ? In- « sensé ! ne te devois-tu pas apercevoir que ton

« cœur feroit ton tourment, quels que fussent les « lieux habités par toi ?

« Rêveries de ma jeunesse, pourquoi renoissez-« vous dans mon souvenir ? Toi seule, ô mon Amé-« lie ! tu as pris le parti que tu devois prendre ! Du « moins, si tu pleures, c'est dans les abris du port : « je gémis sur les vagues, au milieu de la tempête. »

En approchant de la Nouvelle-Orléans, René vit une croix plantée par des missionnaires, sur de hautes collines, dans l'endroit où l'on avoit trouvé le corps d'un homme assassiné. Il aborde au rivage, attache sa pirogue sous un peuplier, et accomplit un pélerinage à la croix : il ne devoit point être exaucé, car il alloit demander, non le pardon de ses fautes, mais la rémission de ces souffrances que Dieu impose à tous les hommes. Arrivé au pied du calvaire, il s'y prosterne :

« O toi qui as voulu laisser sur la terre l'instru-« ment de ton supplice comme un monument de ta « charité et de l'iniquité du méchant ! Divin Voya-« geur ici-bas, donne-moi la force nécessaire pour « continuer ma route. J'ai à traverser encore des « pays brûlés par le soleil ; j'ai faim de ta manne, « ô Seigneur ! car les hommes ne m'ont vendu qu'un « pain amer. Rappelle-moi vite à la patrie céleste : « je n'ai pas ta résignation pour boire la lie du ca-« lice ; mes os sont fatigués ; mes pieds sont usés à « force de marcher : aucun hôte n'a voulu recevoir « l'étranger ; les portes ont été fermées contre « moi. »

René dépose au pied de la croix une branche de

chêne en *ex-voto.* Il descend les collines, rentre dans sa pirogue, et bientôt découvre la capitale de la Louisiane.

Il passe au milieu des vaisseaux à l'ancre ou amarrés le long des quais. Comme il traversoit un labyrinthe de câbles, il fut hélé du bord d'une frégate à laquelle étoit dévolue la police du port. On lui cria en françois avec un porte-voix : « De quelle na« tion indienne êtes-vous ? » Il répondit : « Natchez. » On ordonne au frère d'Amélie d'aborder la frégate.

Le capitaine étonné de rencontrer un François sous l'habit d'un Indien, lui demanda ses passeports : René n'en avoit point. Questionné sur l'objet de son voyage, il déclara ne pouvoir s'en ouvrir qu'au gouverneur. Sa pirogue étant visitée, on y découvrit les tablettes dont les pages crayonnées parurent inintelligibles et suspectes. René fut consigné à bord de la frégate et un officier expédié à terre : celui-ci étoit chargé d'apprendre au gouverneur qu'on avoit arrêté un François déguisé en Sauvage ; que les réponses de cet homme étoient embarrassées et ses manières extraordinaires. Le capitaine ajoutoit, dans sa lettre, que l'étranger refusoit de dire son nom, et qu'il demandoit à parler au gouverneur : l'officier portoit aussi les tablettes trouvées dans la pirogue.

L'alarme étoit vive à la Nouvelle-Orléans : depuis le combat livré aux Natchez, et dans lequel ces sauvages avoient montré tant d'habileté et de valeur, on n'avoit cessé d'être inquiet. Le commandant du fort Rosalie faisoit incessamment partir

des courriers chargés de rapports formidables sur l'indocilité des Indiens. Les divers chefs se trouvoient nommés dans ces dépêches : c'étoient ceux que Fébriano, à l'instigation d'Ondouré, prenoit soin de dénoncer au crédule Chépar. Adario, Chactas même, et René surtout, étoient représentés comme les auteurs d'une conspiration permanente, comme des hommes qui, voulant la rupture des traités et la continuation de la guerre, s'opposoient à l'établissement des concessionnaires. Un dernier messager annonçoit la capture d'Adario, et faisoit craindre un mouvement parmi les Sauvages.

Si Ondouré accabloit René de ses calomnies, Fébriano lui prêtoit ses crimes : le peuple racontoit que le frère d'Amélie avoit marché sur un crucifix, qu'il avoit vendu son ame au Démon, qu'il passoit sa vie dans les forêts avec une femme indienne abandonnée à la magie, qu'ayant été tué dans une bataille contre les Illinois, un Sauvage, nécromancien comme lui, lui avoit rendu la vie : élévation du génie, dévouement de l'amour, prodiges de l'amitié et de la vertu, vous serez toujours incompréhensibles aux hommes.

Le gouverneur, à la lecture de la lettre du capitaine, ne douta pas que l'étranger ne fût cet homme inconnu, naturalisé Natchez : il ordonna de le conduire devant lui. Le bruit se répandit aussitôt, dans la ville, que le fameux chef françois des Natchez étoit fait prisonnier : les rues furent obstruées d'une foule superstitieuse, et les fenêtres bordées de spectateurs. Au milieu de ce tumulte,

René, escorté d'un détachement de soldats de marine, débarque à la cale du port; des cris de *Vive le Roi!* retentissent, comme si l'on eût remporté quelque victoire. Cependant l'étonnement fut extrême lorsque, au lieu du personnage attendu, on ne vit qu'un beau jeune homme dont la démarche étoit noble sans fierté, et qui n'avoit sur le front ni insolence ni remords.

Le gouverneur reçut René dans une galerie où se trouvoient réunis les officiers, les magistrats et les principaux habitants de la ville. Adelaïde, fille du gouverneur, avoit aussi voulu voir celui qu'elle connoissoit par les récits du capitaine d'Artaguette, et dont elle venoit de lire les tablettes avec un mélange d'intérêt et d'étonnement. Lorsque René parut, il se fit un profond silence. Il s'avança vers le gouverneur, et lui dit : « Je vous étois venu chercher. La fortune, pour la première fois de ma « vie, m'a été favorable : elle m'amène devant vous « plus tôt que je ne l'aurois espéré. »

La contenance, les regards, la voix de l'étranger surprirent l'assemblée; on ne pouvoit retrouver en lui le vagabond sans éducation et sans naissance que dénonçoit la renommée. Le gouverneur, d'un caractère froid et réservé, fut lui-même frappé de l'air de noblesse du frère d'Amélie : il y avoit dans René quelque chose de dominateur, qui s'emparoit fortement de l'ame. Adelaïde paroissoit tout agitée; mais son père, loin d'être mieux disposé en faveur de l'inconnu, le regarda dès lors comme infiniment

plus dangereux que l'homme vulgaire dont parloient les dépêches du fort Rosalie.

« Puisque vous m'étiez venu chercher, dit le « gouverneur, vous aviez sans doute quelque chose « à me dire : quel est votre nom ? »

— « René, » répondit le frère d'Amélie.

— « Tout le monde l'avoit supposé, répliqua le « gouverneur. Vous êtes François et naturalisé Nat- « chez ? Eh bien ! que me voulez-vous ? »

— « Puisque vous savez déja qui je suis, répondit « René, vous aurez sans doute aussi deviné le sujet « qui m'amène. Adopté par Chactas, illustre et sage « vieillard de la nation des Natchez, j'ai été témoin « de toutes les injustices dont on s'est rendu cou- « pable envers ce peuple. Un vil ramas d'hommes, « enlevés à la corruption de l'Europe, a dépouillé « de ses terres une nation indépendante. On a trou- « blé cette nation dans ses fêtes, on l'a blessée dans « ses mœurs, contrariée dans ses habitudes. Tant « de calamités l'ont enfin soulevée; mais avant de « prendre les armes, elle vous a demandé, et elle « a espéré de vous justice : trompée dans son attente, « de sanglants combats ont eu lieu. Quand on a vu « qu'on ne pouvoit dompter les Natchez à force ou- « verte, on a eu recours à des trêves mal obser- « vées par les chefs de la colonie. Il y a peu de « jours que le commandant du fort Rosalie s'est « porté aux derniers outrages; j'ai été désigné avec « Adario, frère du père de ma femme, comme une « des premières victimes. On a saisi le Sachem, on « l'a vendu publiquement : j'ignore les malheurs

« qui ont pu suivre cette monstrueuse violence. Je « me suis venu remettre en vos mains, et me pro- « poser en échange pour Adario.

« Je n'entrerai point dans des justifications que « je dédaigne, ne sachant d'ailleurs de quoi on « m'accuse : le soupçon des hommes est déja une « présomption d'innocence. Je viens seulement vous « déclarer que s'il y a quelque conspirateur parmi « les Natchez, c'est moi, car je me suis toujours « opposé à vos oppressions. Comme François je « vous puis paroître coupable; comme homme je « suis innocent. Exercez donc sur moi votre ri- « gueur; mais souffrez que je vous le demande: « pouvez-vous punir Adario d'avoir défendu son « pays? Revenez à des sentiments plus équitables; « brisez les fers d'un généreux Sauvage, dont « tout le crime est d'avoir aimé sa patrie. Si vous « m'ôtez la liberté et si vous la rendez au Sa- « chem, vous satisferez à la fois la justice et la pru- « dence. Qu'on ne dise pas qu'on nous peut retenir « tous deux: en brisant les fers d'Adario, vous dis- « poserez en votre faveur les Indiens qui révèrent « ce vieillard, et qui ne vous pardonneroient jamais « son esclavage; en portant sur moi vos vengeances, « vous n'armerez pas un bras contre vous; personne, « pas même moi, ne réclamera contre la balle qui « me percera la poitrine. »

On ne sauroit décrire l'effet que ce discours produisit sur l'assemblée. Adelaïde versoit des larmes: appuyée sur le dos du fauteuil de son père, elle avoit écouté avidement les paroles du frère d'Amélie;

on voyoit se répéter sur le visage de cette jeune femme tous les mouvements de crainte ou d'espérance que le prisonnier faisoit éprouver à son cœur.

« Avez-vous porté les armes contre les François ? » dit le gouverneur.

— « Je ne me suis point trouvé au combat des « Natchez, répondit René, j'étois alors dans les « rangs des guerriers qui marchoient contre les Illi- « nois; mais si j'avois été au grand village, je n'au- « rois pas hésité à combattre pour ma nouvelle pa- « trie. » Le gouverneur se leva et dit : « C'est au « conseil de guerre à prononcer. » Il ordonna de déposer l'étranger à la prison militaire.

René fut conduit à la prison, et, le lendemain, transféré de la prison au conseil. On lui avoit nommé un défenseur, mais il refusa de s'entretenir avec lui, et ne le voulût pas même voir. Ce défenseur, Pierre de Harlay, ami du capitaine d'Artaguette, étoit au moment d'épouser Adelaïde ; il partageoit avec la fille du gouverneur l'attrait qu'elle se sentoit pour René : le refus même que celui-ci avoit fait de l'entendre, ne le rendit que plus ardent dans la cause d'un homme ressemblant si peu aux autres hommes.

La salle du conseil étoit remplie de tout ce qu'il y avoit de plus puissant dans la colonie. Les militaires chargés de l'instruction du procès firent à René les questions d'usage; quelques lettres du commandant du fort Rosalie furent produites contre lui. On lui demanda ce que signifioient les phrases écrites sur ses tablettes, si ce nom d'Amélie n'étoit

point un nom emprunté et cachant quelque mystère ; l'infortuné jeune homme pâlit. Une joie cruelle s'étoit glissée au fond de son cœur : se sentir innocent et être condamné par la loi étoit, dans la nature des idées de René, une espèce de triomphe sur l'ordre social. Il ne répondit que par un sourire de mépris aux accusations de trahison : il fit l'éloge le plus touchant de Céluta, dont on avoit prononcé le nom. Il répéta qu'il étoit venu uniquement pour solliciter la délivrance d'Adario, oncle de sa femme, et qu'on pouvoit au reste faire de lui tout ce qu'il plairoit à Dieu.

Harlay se leva :

« Mon client, dit-il, n'a pas plus voulu s'expli-
« quer avec moi qu'avec ses juges ; il a refusé de se
« défendre; mais, n'est-il pas aisé de trouver dans
« ses courtes réponses quelques mots qui jettent de
« la lumière sur un complot infame? Avec quelle
« vivacité il a parlé de l'Indienne unie à son sort! Et
« quelle est cette femme? c'est cette Céluta, connue
« de toute la colonie pour avoir arraché aux flammes
« un de nos plus braves officiers. Ne seroit-il pas
« possible que la beauté de cette généreuse Sauvage
« eût allumé des passions qui poursuivent aujour-
« d'hui leur vengeance sur la tête d'un innocent? Je
« n'avance point ceci sur de simples conjectures.
« Cette nuit même j'ai examiné tous les papiers;
« j'ai fait des recherches, et je me suis procuré la
« lettre que je vais lire au conseil. »

Ici Pierre de Harlay lut une lettre datée du fort Rosalie : cette lettre étoit écrite par le grenadier

Jacques à sa mère, qui demeuroit à la Nouvelle-Orléans. Le soldat exprimoit, dans toute la franchise militaire, son admiration pour son capitaine, d'Artaguette, son estime pour René, sa compassion pour Céluta, son mépris pour Fébriano et pour Ondouré.

« Cette lettre, s'écria le défenseur de René, porte « un caractère d'honnêteté et de vérité auquel on ne « se peut méprendre. La justice doit-elle aller si vite ? « N'est-il pas de son devoir d'entendre les témoins « en faveur de l'accusé ? Je sais qu'une commission « militaire juge sans appel et sommairement ; mais « cette procédure rapide n'exclut pas l'équité. Je « ne veux pour preuve de l'innocence de l'accusé « que la démarche qui le livre aujourd'hui au glaive « des lois. Quoi ! vous accepteriez cette tête qu'il est « venu vous offrir pour la tête d'un vieillard ? Il est « aisé de persécuter un homme sans amis et sans « protecteurs ; il est aisé de lui prodiguer les épi-« thètes de vagabond et de traître : la seule présence « de mon client a déja donné un démenti à ces basses « calomnies. Enfin, quand on s'obstineroit dans une « accusation qui ne porte que sur des faits dénués « de preuve, je soutiens que René n'est plus Fran-« çois, et qu'il ne vous appartient pas de le juger.

« J'ignore quels motifs ont pu porter l'homme « qui comparoît aujourd'hui devant vous à quitter « la France ; mais que l'on ait le droit de changer « de patrie, c'est ce que l'on ne sauroit contester. « Des tyrans m'auront enchaîné, des ennemis m'au-« ront persécuté, j'aurai été trompé dans mes affec-

« tions, et il ne me seroit pas permis d'aller chercher « ailleurs la liberté, le repos et l'oubli de l'amitié « trahie! La nature seroit donc plus généreuse que « les hommes, elle qui ouvre ses déserts à l'infor- « tuné, elle qui ne lui dit pas : « Tu habiteras telle « forêt ou telle autre ; » mais qui lui dit : « Choisis les « abris les plus convenables aux dispositions de ton « ame. » Soutiendriez-vous que les Sauvages de la « Louisiane sont sujets du roi de France? Aban- « donnez cette odieuse prétention. Assez long-temps « ont été opprimés ces peuples qui jouissoient du « bonheur et de l'indépendance, avant que nous « eussions introduit la servitude et la corruption « dans leur terre natale. Soldats-juges, vous por- « tez aujourd'hui deux épées ; Dieu vous a remis le « glaive de sa puissance et celui de sa justice ; pre- « nez garde de les lui rendre ébréchés ou couverts « de taches : on émousse le premier en frappant la « liberté, on souille le second en répandant le sang « innocent. »

L'orateur cessa de parler. L'auditoire étoit visiblement ému. Adelaïde, cachée dans une tribune, ne se put empêcher d'applaudir ; ce fut la plus douce récompense de Harlay : ce couple que les liens d'un amour heureux alloient unir, prenoit seul, par une sympathie touchante, la défense d'un étranger qui devoit à une passion tous ses malheurs.

On fit retirer l'accusé ; les juges délibérèrent. Ils inclinoient à trouver René coupable ; mais ils se divisèrent sur la question de droit, relative au

changement de patrie. Ils remirent au lendemain la prononciation de la sentence. René dit à Harlay : « Je « ne vous connoissois pas quand j'ai refusé de vous « entendre ; je ne vous remercie pas, car vous « m'avez trop bien défendu. Dites à la fille du gou- « verneur que je lui souhaiterois le bonheur, si mes « vœux n'étoient des malédictions. »

Le frère d'Amélie fut reconduit en prison, entre deux rangs de marchands d'esclaves, de mariniers étrangers, de trafiquants de tous les pays, de toutes les couleurs, qui l'accabloient d'outrages sans savoir pourquoi.

Rentré dans la tour de la geôle, René désira écrire quelques lettres. Le gardien lui apporta une mauvaise feuille de papier, un peu d'encre dans le fond d'un vase brisé, et une vieille plume; laissant ensuite le prisonnier, il ferma la porte qu'il assujettit avec les verroux. Demeuré seul, René se mit à genoux au bord du lit de camp dont la planche lui servit de table, et éclairé par le foible jour qui pénétroit à travers les barreaux d'une fenêtre grillée, il écrivit à Chactas : il chargeoit le Sachem de traduire les deux lettres qu'il adressoit en même temps à Céluta et à Outougamiz.

La femme du geôlier entra; un enfant de six à sept ans lui aidoit à porter une partie du souper. René demanda à cette femme si elle n'auroit pas quelque livre à lui prêter : elle répondit qu'elle n'avoit que la Bible. Le prisonnier pria la geôlière de lui confier le livre saint. Adélaïde n'avoit point oublié René, et lorsqu'il demanda une lampe

pour passer la nuit, le gardien, adouci par les présents de la fille du gouverneur, ne refusa point cette lampe.

Le lendemain on trouva aux marges de la Bible quelques mots à peine lisibles. Auprès du quatrième verset du septième chapitre de l'*Ecclésiastique*, on déchiffroit ces mots :

« Comme cela est vrai ! *la tristesse du cœur est* « *une plaie universelle!* Dans le chagrin toutes les « parties du corps deviennent douloureuses ; les os « meurtris ne trouvent plus de couche assez molle. « Tout est triste pour le malheureux, tout saigne « comme son cœur : *c'est une plaie universelle!* »

D'autres passages étoient commentés dans le même esprit.

Ce premier verset du dixième chapitre de *Job*, *mon ame est fatiguée de ma vie*, étoit souligné.

Une des furieuses tempêtes de l'équinoxe du printemps s'étoit élevée pendant la nuit : les vents mugissoient ; les vagues du fleuve s'enfloient comme celles de la mer ; la pluie tomboit en torrents. René crut distinguer des plaintes à travers le fracas de l'orage : il ferma la Bible, s'approcha de la fenêtre, écouta, et n'entendit plus rien. Comme il regagnoit le fond de sa prison, les plaintes recommencèrent ; il retourna à la fenêtre : les accents de la voix d'une femme parviennent alors distinctement à son oreille. Il dérange la planche qui recouvroit la grille de la croisée, regarde à travers les barreaux, et à la lueur d'un réverbère

agité par le vent, il croit distinguer une femme assise sur une borne en face de la prison : « Malheureuse créature! lui cria René, pourquoi restez-vous exposée à l'orage? Avez-vous besoin de « quelques secours? »

A peine avoit-il prononcé ces mots, qu'il voit l'espèce de fantôme se lever et accourir vers la tourelle. Le frère d'Amélie reconnoît le vêtement d'une femme indienne; une lueur mobile du réverbère vient en même temps éclairer le visage pâle de Céluta; c'étoit elle! René tombe à genoux, et d'une voix entrecoupée de sanglots : « Dieu « tout-puissant, dit-il, sauve cette femme! » Céluta a entendu la voix de René; les entrailles de l'épouse et de la mère tressaillent de douleur et de joie. La sœur d'Outougamiz fut quelques moments sans pouvoir prononcer une parole; recouvrant enfin la voix, elle s'écrie : « Guerrier, où es-tu? je ne te « vois pas dans l'ombre et à travers la pluie. Ex- « cuse-moi; je t'importune; je suis venue pour te « servir. Voici ta fille. »

—« Femme, répondit René, c'est trop de vertu! « retire-toi; cherche un abri; n'expose pas ta « vie et celle de ta fille. Oh! qui t'a conduite ici? »

Céluta répondit : « Ne crains rien, je suis forte : « ne suis-je pas Indienne? Si j'ai fait quelque chose « qui te déplaise, punis-moi, mais ne me renvoie « pas. »

Cette réponse brisa le cœur de René: « Ma bien- « aimée, lui dit-il, ange de lumière, fuis cette terre « de ténèbres; tu es ici dans un antre où les hom-

« mes te dévoreront. Du moins pour le moment, « tâche de trouver quelque retraite. Tu reviendras, « si tu le veux, quand l'orage sera dissipé. »

Cette permission vainquit en apparence la résistance de Céluta. « Bénis ta fille, dit-elle à René, « avant que je ne m'éloigne; elle est foible : la pâ« ture a manqué au petit oiseau, parce que son « père n'a pu lui aller chercher des graines dans la « savane. »

En disant cela, la mère ouvrit le méchant manteau chargé de pluie, sous lequel elle tenoit sa fille abritée ; elle éleva l'innocente créature vers la tourelle pour recevoir la bénédiction de René. René passa ses mains à travers les barreaux, les étendit sur la petite Amélie, et s'écria : « Enfant! « ta mère te reste. »

Céluta cacha de nouveau son trésor dans son sein, et feignit de se retirer; mais elle n'essaya point de retourner aux pirogues qui l'avoient amenée, et elle s'arrêta à quelque distance de la prison.

Céluta, Mila et Outougamiz étoient arrivés au fort Rosalie au moment où Adario, après avoir étouffé son fils, venoit d'être plongé dans les cachots : ils furent arrêtés, comme parents et com plices du Sachem et de René. La colonie se croyoit au moment d'être attaquée par les Natchez : on ne voyoit que des hommes et des femmes occupés à mettre à l'abri les meubles et les troupeaux de leurs habitations, à élever des redoutes, à creuser des fossés, tandis que les soldats, sous les armes,

occupoient toutes les avenues du fort. Le mouvement de la foule avoit séparé Céluta de Mila et d'Outougamiz : celui-ci, en voulant défendre l'Indienne dont l'extrême gentillesse provoquoit la grossièreté d'une troupe d'habitants débauchés, fut traité de la manière la plus barbare.

Chactas n'étoit plus au fort Rosalie quand la fille de Tabamica y vint chercher des renseignements sur le voyage de René. Les jeunes Sauvages avoient enlevé le Sachem au milieu du tumulte, et l'avoient reporté aux Natchez ; mais Céluta retrouva son protecteur accoutumé. Le péril qui paroissoit imminent avoit forcé Chépar de lever les arrêts de d'Artaguette : le capitaine rencontra Céluta comme Fébriano la faisoit traîner en prison, avec une espérance impure qu'il ne dissimuloit point. « Je réclame ma sœur, dit d'Artaguette en poussant rudement Fébriano ; j'en répondrai au commandant. « Quant à vous, monsieur, ajouta-t-il, en regardant « le misérable soldat jusqu'au fond de l'ame, vous « savez où me trouver. »

Après avoir conduit Céluta dans une maison au bord du fleuve, le capitaine envoya le grenadier Jacques chercher la négresse Glazirne, qui parloit la langue des Natchez. Cette pauvre femme accourut avec son enfant, et servit de truchement à une autre femme infortunée comme elle. D'Artaguette apprit alors à Céluta que René étoit descendu à la Nouvelle-Orléans, dans le dessein de solliciter la délivrance d'Adario. « Je ne l'ai pu « retenir, dit-il, et peut-être n'ai-je qu'un moment

« pour vous sauver vous-même. Où voulez-vous aller?

—« Retrouver mon mari, » répondit Céluta.

La négresse traduisit aisément ces simples paroles : la langue et le cœur des épouses sont les mêmes sous les palmiers de l'Afrique et sous les magnolias des Florides.

Des Yazous, qui se trouvoient au fort Rosalie, étoient prêts à se rendre à la Nouvelle-Orléans : d'Artaguette proposa à sa sœur adoptive de la confier à ces Sauvages ; elle accepta avec joie la proposition. Le capitaine lui donna un billet pour le général d'Artaguette, et un autre pour Harlay : il recommandoit le couple infortuné à son frère et à son ami. Céluta s'embarqua sur les pirogues qui déployèrent au souffle du nord leurs voiles de jonc et de plumes.

La flottille des Yazous toucha à la Nouvelle-Orléans le jour même où le frère d'Amélie avoit comparu devant le conseil. Céluta ne put descendre à terre que le soir : pour comble de malheur, elle avoit perdu les billets du capitaine. La nièce d'Adario savoit à peine quelques mots de françois ; elle pria le chef indien, qui venoit souvent à la Nouvelle-Orléans échanger des pelleteries contre des armes, de s'informer du sort de René. Le Sauvage n'alla pas loin sans apprendre ce que Céluta désiroit connoître : il sut que le fils adoptif de Chactas étoit enfermé dans la hutte du sang [1], et qu'on lui devoit casser la tête ; tel étoit le bruit populaire.

[1] La prison.

La fille de Tabamica, au lieu d'être abattue par ce récit, sentit son ame s'élever : celle qui, timide et réservée, rougissoit à la seule vue d'un étranger, se trouva tout à coup le courage d'affronter une ville remplie d'hommes blancs ; elle demanda au chef sauvage s'il savoit où étoit la hutte du sang, et s'il l'y pourroit conduire : sur la réponse affirmative du chef, Céluta, portant Amélie à son sein, suivit son guide. La nuit étoit déja avancée et la pluie commençoit à tomber lorsqu'ils arrivèrent au noir édifice. Le Yazou, le montrant de la main à la femme Natchez, lui dit : « Voilà ce que tu cher-« ches, » et la quittant, il retourna à ses pirogues.

Restée seule dans la rue, Céluta contemploit les hauts murs de la prison, ses tourelles, ses doubles portes, ses guichets surbaissés, ses fenêtres étroites défendues par des grilles ; demeure formidable qui avoit déja l'air antique de la douleur, sur cette terre nouvelle, dans une colonie d'un jour. Les Européens n'avoient point encore de tombeaux en Amérique, qu'ils y avoient déja des cachots : c'étoient les seuls monuments du passé pour cette société sans aïeux et sans souvenirs.

Consternée à la vue de cette bastille, Céluta demeura d'abord immobile, puis frappa doucement à une porte ; le soldat de garde contraignit l'Indienne à se retirer. Elle fit le tour de la prison par des rues de plus en plus désertes : le ciel continuant à se charger de nuages, et les roulements de la foudre se multipliant, l'infortunée s'assit sur la borne où René l'aperçut du haut de la tour. Elle

mit sa fille sur ses genoux, se pencha sur elle pour la garantir de la pluie et la réchauffer contre son cœur. Un violent coup de tonnerre ayant fait lever les yeux à Céluta, elle fut frappée d'un rayon de lumière qui s'échappoit à travers une fenêtre grillée: par un instinct secret, elle ne cessa plus de regarder cette lumière qui éclairoit l'objet d'un si tendre et si fidèle amour. Plusieurs fois Céluta appela René; les vents emportèrent ses cris. Ce fut alors qu'elle commença à chanter de longues chansons, dont l'air triste et les paroles plaintives lui servirent à la fois à se faire entendre de son mari et à endormir son enfant.

Cette pauvre jeune mère, après avoir été reconnue du frère d'Amélie, s'étoit retirée pour lui obéir. Elle languissoit à quelque distance : ses membres étoient engourdis; le froid et la pluie avoient pénétré jusqu'à sa fille qui se glaçoit au sein maternel.

Céluta promenoit des regards tristes sur ces déserts habités où pas une cabane ne s'ouvroit à ses misères, quand elle découvrit auprès d'elle une petite lueur qui sembloit sortir de terre. Une trappe se leva; une femme âgée mit la tête au soupirail pour voir si l'orage commençoit à s'éloigner. Cette vieille aperçut Céluta. « Oh! pauvre Indienne, s'écria-t-elle, descends vite ici. » Elle acheva d'ouvrir la trappe, et avançant une main ridée, elle aida l'épouse de René à descendre dans le caveau dont elle referma l'entrée.

Il n'y avoit dans cette espèce de souterrain qu'un

lit recouvert d'un lambeau de laine : une serge grossière, clouée à une poutre, servoit de rideau à cette couche. Deux morceaux de bois vert, dans le milieu d'un large foyer, jetoient, sans se consumer, de grosses fumées : une lampe de fer suspendue à un crochet brûloit dans le coin noirci de ce foyer. Une escabelle étoit placée devant un rouet dont la fusée de coton annonçoit le travail de la maîtresse de ce réduit.

La vieille femme jeta dans le feu quelques copeaux, et prenant son escabelle, elle en voulut faire les honneurs à Céluta.

« Femme-Chef de la cabane profonde, dit l'Indienne, tu es une matrone ; tu dois être la lumière « du conseil des guerriers blancs, si j'en juge par « ton hospitalité. A toi appartient la natte ; moi je ne « suis encore qu'une jeune mère. »

En disant cela, Céluta s'assit sur la pierre du foyer, débarrassa sa fille de ses langes trempés d'eau, et la présenta à la flamme.

« Bon ! voici un enfant à présent ! » s'écrie la vieille dans la langue de la sœur d'Outougamiz. « Tu es « Natchez ? J'ai été long-temps aux Natchez ; mais, « pauvre chétive créature, comme tu es mouillée ! « que tu as l'air malade ! Et puis voilà un enfant ! »

Céluta fondit en larmes, en entendant des paroles si affectueuses prononcées dans la langue de son pays ; elle se jeta au cou de la matrone. « Attends, « attends, » dit celle-ci. Elle courut en trébuchant à son lit, en arracha la couverture qu'elle vint chauffer au feu, dépouilla malgré elle Céluta d'une par-

tie de ses vêtements, et l'enveloppa avec le nourrisson dans la couverture brûlante.

« Vénérable femme blanche, aussi bonne que la « femme noire du fort, disoit Céluta, je suis bien « malheureuse de ne t'avoir pas reçue dans ma ca- « bane aux Natchez. »

La femme blanche n'écoutoit pas; elle préparoit du lait dans une calebasse. Elle l'offrit à l'Indienne qui fut obligée d'y porter ses lèvres, afin de ne pas déplaire à son hôtesse.

La vieille prit alors la petite Amélie, et la déposa dans son tablier; chantant d'une voix cassée, elle faisoit danser devant la flamme l'enfant qui sourioit. Céluta regardoit ces jeux avec des yeux de mère, tandis que toutes ses pensées se reportoient vers son mari.

« Jacques étoit tout comme cela quand il étoit « petit, dit la vieille, bon enfant! ne pleurant ja- « mais! Il avoit seulement les cheveux plus noirs « que ceux de cette mignonne. »

— « Quel étoit ce Jacques, ma mère? » dit Céluta.

— « Comment! reprit la vieille femme avec viva- « cité, Jacques, mon fils! tout le monde le connoît. « un des plus beaux grenadiers qui soient dans les « troupes du roi, et un des plus vaillants aussi. Le « brave garçon! c'est lui qui me nourrit; sans lui je « ne pourrois pas vivre, car je suis trop vieille pour « travailler. Je suis bien fâchée de n'avoir pas la « dernière lettre que mon fils m'écrivoit, je te la « lirois : si le capitaine d'Artaguette savoit ce que

« Jacques dit de lui, il seroit bien fier. Ils ont été « ensemble, Jacques et le capitaine, chercher un « gentilhomme appelé René dans une grande ca- « verne... »

Céluta interrompit cette effusion de la tendresse et de l'orgueil maternels, et jetant de nouveau ses beaux bras autour de son hôtesse : « Grand-Esprit ! « s'écria-t-elle en sanglotant, tu es la mère de ce « pauvre guerrier, compagnon de mon frère d'Ar- « taguette ! C'est la mère de ce guerrier qui me re- « çoit dans sa cabane ! »

— « Qu'as-tu ? » demanda la vieille. — « Ce que « j'ai, dit Céluta ; ne suis-je pas la femme de René ? »

— « Comment, s'écria à son tour la mère de « Jacques, tu serois cette Céluta qui a sauvé le « capitaine, et à cause de cela ils veulent tuer ton « mari ! » Le coup frappa Céluta au cœur : elle s'é- vanouit.

Ayant bientôt repris ses sens par les soins de sa charitable hôtesse, elle lui dit : « Femme blanche, « voilà le jour ; laisse-moi retourner à la hutte du « sang, je veux rejoindre mon mari. » La vieille trouva que c'étoit juste ; elle couvrit sa tête d'une petite cornette blanche, et ses épaules d'un petit mantelet rouge ; elle prit sa béquille dans sa main, et se prépara à conduire l'Indienne à la prison.

« Je ne te puis blâmer, » disoit-elle à Céluta : si « Jacques fait quelque chose de bien, et qu'il soit « envoyé aux galères, j'irai aussi avec lui. »

Céluta vêtue de nouveau de sa tunique indienne, et ayant enveloppé sa fille dans les peaux séchées,

monta les degrés perpendiculaires qui conduisoient à la trappe; la vieille la suivit avec peine : quand elles se trouvèrent dans la rue, l'orage étoit dissipé. Le soleil, émergeant d'une nuit sombre, éclairoit le fleuve, les campagnes et la ville, de même que sortirent de leur demeure ténébreuse les deux merveilles de l'amour conjugal et de l'amour maternel.

« Nous touchons à la prison, dit la mère de Jac-« ques, on ne t'en ouvrira pas la porte, et tu ne « pourras pas parler à René : si tu m'en crois, nous « irons plutôt chez le gouverneur. » Céluta se laissa conduire par sa vénérable hôtesse.

Elles se mirent en route. Chemin faisant elles entendirent un bruit confus de cloches et de musique : la vieille se signa pour l'agonie que sonnoit la cloche, et s'avança vers le palais du gouvernement où la musique annonçoit une fête.

En réjouissance du mariage prochain d'Adelaïde avec le défenseur de René, un bal avoit été donné malgré le procès du frère d'Amélie et l'orage de la nuit : il étoit dans le caractère du gouverneur de ne rien changer aux choses préparées, quels que fussent les événements. Le bal duroit encore lorsque le jour parut. La mère de Jacques et Céluta entrèrent dans les premières cours du palais; les esclaves blancs et noirs, qui attendoient leurs maîtres, s'attroupèrent autour des étrangères : les éclats de rire et les insultes furent prodigués à l'infortune et à la jeunesse qui se présentoient sous la protection de la vieillesse et de l'indigence. « Si

« Jacques étoit ici, disoit la vieille, comme il vous « obligeroit à me faire place! »

Les deux femmes pénétrèrent avec peine jusqu'aux soldats de garde aux portes : ils reconnurent la mère de leur camarade et la laissèrent passer. Plus loin elle fut arrêtée de nouveau par le concierge. La fête finissoit; on commençoit à sortir du palais : Adelaïde se montra à une fenêtre avec Harlay; le couple généreux parloit avec vivacité et sembloit oublier la fête; en jetant les yeux dans la cour, il aperçut les étrangères repoussées par le concierge. Le vêtement indien frappa Adelaïde, qui fit signe à la vieille de s'approcher sous le balcon : « Ma jeune dame, dit la mère de Jacques, c'est la « femme de René qui veut parler à votre père, et « l'on ne nous veut pas laisser entrer. »

— « La femme du prisonnier, s'écria Adelaïde! « cette jeune Sauvage qui a sauvé le capitaine d'Ar- « taguette! » Adelaïde, obéissant aux mouvements de son bon cœur, ouvre les portes, et, dans toute la parure du bal d'un brillant hyménée, se précipite au devant de la malheureuse Céluta. L'Indienne lui présentoit sa fille et lui disoit : « Jeune femme « blanche, le Grand-Esprit vous bénira : vous aurez « un petit guerrier qui sera plus heureux que ma « fille. »

— « Que je suis fâchée de ne pas la comprendre! « disoit Adelaïde : je n'ai jamais entendu une plus « douce voix. »

Dans la pompe de ses adversités, Céluta paroissoit d'une beauté divine : son front pâli étoit om-

bragé de ses cheveux noirs; ses grands yeux exprimoient l'amour et la mélancolie; son enfant, qu'elle portoit avec grace sur son sein, montroit son visage riant auprès du visage attristé de sa mère : le malheur, l'innocence et la vertu ne se sont jamais prêté tant de charmes.

Tandis qu'on se pressoit autour de Céluta, on entendit au dehors prononcer ces mots dans la foule : « Vous ne passerez pas! » Une voix d'homme répondoit à des menaces, mais dans une langue inconnue. Le mouvement s'accroît; un Sauvage, défendant une femme, se débat au milieu des soldats, et poussé et repoussé arrive jusqu'à la porte du palais. Il disoit, les yeux étincelants:

« Je suis venu chercher mon ami par l'ordre de « ce Manitou (et il montroit une chaîne d'or); je ne « veux faire de mal à personne. Mais est-il ici un « guerrier qui m'ose empêcher de passer? »

— « Mon frère! » s'écria Céluta.

— « Oh! bien! dit Mila : Outougamiz, voici ta « sœur! »

La mère de Jacques expliquoit ce colloque à Adelaïde, qui fit entrer tous ces Sauvages dans le palais.

« Bon Manitou! disoit Mila en embrassant son « amie, que je hais ces chairs blanches! Nous avons « frappé à leurs cabanes pour demander l'hospita- « lité, et on nous a presque battus. Et puis de gran- « des huttes si larges! si vilaines! des guerriers si « sauvages! »

— « Tu parles trop, dit Outougamiz. Cherchons

« Ononthio [1]; il faut qu'il me rende mon ami à « l'instant. »

Outougamiz quitte Céluta, et, suivi de Mila, fend la presse à travers les salles. Les spectateurs regardoient avec surprise ce couple singulier qui, occupé d'un sentiment unique, n'avoit pas l'air d'être plus étonné au milieu de ce monde nouveau que s'il eût été dans ses bois.

« Ne me déclarez pas la guerre, disoit Outouga« miz en avançant toujours, vous vous en repenti« riez. » Faisant tourner son casse-tête, il ouvroit à Mila un large chemin. La confusion devient générale : la musique se tait, le bal cesse, les femmes fuient. Le roulement des carrosses qui veulent s'éloigner, le bruit du tambour qui rappelle les soldats, la voix des officiers qui font prendre les armes, ajoutent au sentiment de terreur, et augmentent le désordre. Adelaïde, la mère de Jacques, Céluta, Mila, Outougamiz, sont emportés et séparés par la foule : le gouverneur montra un grand ressentiment de cette scène.

Le conseil de guerre s'étoit assemblé afin de prononcer l'arrêt qui devoit être lu à René dans la prison. Les charges examinées de nouveau ne parurent pas suffisantes pour motiver la peine de mort, mais le frère d'Amélie fut condamné à être transporté en France, comme perturbateur du repos de la colonie. Un vaisseau du roi devoit mettre à la voile dans quelques heures; le gouverneur irrité du bruit dont René avoit été l'objet, ordonna

[1] Le gouverneur.

d'exécuter sur-le-champ la sentence, et de transporter le prisonnier à bord de la frégate.

René connut presque à la fois le jugement qui le condamnoit à sortir de la Louisiane, et l'ordre de l'exécution immédiate de ce jugement : il se seroit réjoui de mourir; il fut consterné d'être banni. Renvoyer en France le frère d'Amélie, c'étoit le reporter à la source de ses maux. Cet homme, étranger sur ce globe, cherchoit en vain un coin de terre où il pût reposer sa tête : partout où il s'étoit montré il avoit créé des misères. Que retrouveroit-il en Europe ? une femme malheureuse. Que laisseroit-il en Amérique ? une femme malheureuse. Dans le monde et dans le désert son passage avoit été marqué par des souffrances. La fatalité qui s'attachoit à ses pas le repoussoit des deux hémisphères; il ne pouvoit aborder à un rivage qu'il n'y soulevât des tempêtes : sans patrie entre deux patries, à cette ame isolée, immense, orageuse, il ne restoit d'abri que l'Océan.

En vain René demanda à ne pas subir le supplice de l'existence; en vain il sollicita la commutation de la peine de vivre en un miséricordieux arrêt de mort : on ne l'écouta point. Il désira parler à Céluta; on n'admit pas que cette Indienne fût sa femme légitime; on lui refusa toute communication avec elle pour abréger des scènes qui troubloient, disoit-on, la tranquillité publique.

L'arrivée d'une troupe d'Yazous, suivie de celle d'Outougamiz, avoit donné lieu à mille bruits : on prétendoit que les Sauvages s'étoient introduits en

grand nombre dans la ville avec le dessein de délivrer leur chef, le guerrier blanc. Ces bruits parurent assez inquiétants au gouverneur pour qu'il fît border d'infanterie et de cavalerie la route que René devoit suivre en se rendant de la prison au fleuve.

Le palais du gouvernement n'étoit pas loin de la foule. Céluta, suivant le cours de la foule, se retrouva bientôt devant le sombre édifice dont le souvenir étoit trop bien gravé dans sa mémoire. Là, le torrent populaire s'étoit élargi et arrêté; Céluta ignoroit ce qui se passoit; mais en voyant cette multitude autour de la hutte du sang, elle comprit qu'un nouveau désastre menaçoit la tête de René. Repoussée d'un peuple ennemi des Sauvages, elle ne trouva de pitié que chez les soldats; ils la laissèrent entrer dans leurs rangs. Les mains armées sont presque toujours généreuses; rien n'est plus ami de l'infortune que la gloire.

Deux heures s'étoient écoulées de cette sorte, lorsqu'un mouvement général annonça la translation du prisonnier. Un piquet de dragons, le sabre nu, sort de la cour intérieure de la prison; il est suivi d'un détachement d'infanterie, et derrière ce détachement, entre d'autres soldats, marche le frère d'Amélie.

Céluta s'élance et tombe aux pieds de son mari avec son enfant; René se penche sur elles, les bénit de nouveau; mais la voix lui manque pour dire un dernier adieu à la fille et à la mère. Le cortége s'arrête, les larmes coulent des yeux des soldats.

Céluta se relève, entoure René de ses bras, et s'écrie: « Où menez-vous ce guerrier? Pourquoi m'em-
« pêcheriez-vous de le suivre? son pays n'est-il pas
« le mien? »

— « Ma Céluta, disoit René, retourne dans tes
« forêts, va embellir de ta vertu quelque solitude que
« les Européens n'aient point souillée; laisse-moi
« supporter mon sort; je ne te l'ai déja que trop fait
« partager! »

— « Voilà mes mains, répondit Céluta, qu'on les
« charge de fers; que l'on me force, comme Adario,
« à labourer le sillon: je serai heureuse si René est
« à mes côtés. Prends pitié de ta fille; je l'ai portée
« dans mon sein. Permets que je te suive comme
« ton esclave, comme la femme noire des blancs.
« Me refuseras-tu cette grace? »

Cette scène commençoit à attendrir la foule impitoyable qui, un moment auparavant, trouvoit la sentence trop douce, et qui auroit salué avec des hurlements de joie le supplice de René. Le commissaire chargé de faire exécuter l'arrêt du conseil ordonne de séparer les deux époux et de continuer la marche; mais un Sauvage se courbant et passant sous le ventre des chevaux, se réunit au couple infortuné et s'écrie: « Me voici encore! Je l'ai sauvé
« des Illinois, je le sauverai bien de vos mains, guer-
« riers de la chair blanche! »

— « C'est vrai, » dit Mila, sortant à son tour de la foule.

— « Et si Jacques étoit ici, dit une vieille femme,
« tout cela ne seroit pas arrivé. »

Forcés à regret d'obéir, les militaires écartèrent Céluta, Mila, Outougamiz et la mère de Jacques. René est conduit au rivage du Meschacebé. La chaloupe de la frégate que montoient douze forts matelots, et que gardoient des soldats de marine, attendoit le prisonnier : on l'y fait entrer. Au coup de sifflet du pilote, les douze matelots enfoncent à la fois leurs rames dans le fleuve : la chaloupe glisse sur les vagues comme la pierre aplatie qui, lancée par la main d'un enfant, frappe le flot, se relève, bondit et rebondit en effleurant la surface de l'onde.

Céluta s'étoit traînée sur le quai. Une frégate étoit mouillée au milieu du Meschacebé ; virée à pic sur une ancre, elle plongeoit un peu la proue dans le fleuve : son pavillon flottoit au grand mât ; ses voiles étoient à demi déferlées : on apercevoit des matelots sur toutes les vergues et de grands mouvements sur le pont. La chaloupe accoste le vaisseau : tous ceux qui étoient dans cette chaloupe montent à bord ; la chaloupe elle-même est enlevée et suspendue à la poupe du bâtiment. Une lumière et une fumée sortent soudain de la frégate, et le coup de canon du départ retentit : de longues acclamations y répondent du rivage. Céluta avoit aperçu René : elle tombe évanouie sur des balles de marchandises qui couvroient le quai.

Ce fut alors qu'un Sauvage s'élança dans le Meschacebé, s'efforçant de suivre à la nage le vaisseau qui fuyoit devant une forte brise, tandis qu'une Indienne se débattoit entre les bras de ceux qui la

retenoient, pour l'empêcher de se précipiter dans les flots.

Un murmure lointain se fait entendre; il approche : la foule, qui commençoit à se disperser, se rassemble de nouveau. Voici venir un officier qui disoit à des soldats : « Où est-elle ? où est-elle ? » et ils répondoient : « Ici, mon capitaine, » lui montrant Céluta sur les ballots. D'Artaguette se précipite aux genoux de Céluta. « Femme, s'écria-t-il, que ton « ame, au séjour de paix qu'elle habite, reçoive les « vœux de celui qui te doit la vie, et que tu hono- « rois du nom de frère ! »

A ces paroles, les soldats mettent un genou en terre comme leur capitaine; la multitude, emportée par ce sentiment du beau qui touche quelquefois les ames les plus communes, se prosterne à son tour et prie pour l'Indienne : le bruit du fleuve qui battoit ses rives accompagnoit cette prière, et la main de Dieu pesoit sur la tête de tant d'hommes involontairement humiliés aux pieds de la vertu.

Céluta ne donnoit aucun signe de vie; la profonde léthargie dans laquelle elle étoit plongée ressembloit absolument à la mort; mais sa fille vivoit sur son sein, et sembloit communiquer quelque chaleur au cœur de sa mère. L'épouse de René avoit la tête penchée sur le front d'Amélie, comme si, en voulant donner un dernier baiser à son enfant, elle eût expiré dans cet acte maternel.

En ce moment on vint dire à d'Artaguette qu'il y avoit là tout auprès une autre Indienne qui ne cessoit de pleurer. « C'est Mila ! s'écria le capitaine;

« qu'on lui dise mon nom, et elle va venir. » Les soldats apportent dans leurs bras Mila échevelée, le visage meurtri, les habits déchirés. Elle n'eut pas plus tôt reconnu d'Artaguette qu'elle se jeta dans son sein, s'écriant : « C'est lui qui est une bonne « chair blanche ! Il ne m'empêchera pas de mourir ; » et suspendant ses bras au cou du capitaine, elle se serroit fortement autour de lui.

Mais tout à coup elle aperçoit Céluta ; elle quitte d'Artaguette, se précipite sur son amie en disant : « Céluta ! ma mère ! meilleure que ma mère ! sœur « d'Outougamiz ! femme de René ! voici Mila ! elle « est seule ! Comment vais-je faire pour enterrer « tes os, car tu n'es pas aux Natchez ? Il n'y a ici « que des méchants qui n'entendent rien aux tom- « beaux. »

Les soldats firent alors un mouvement : ils répétoient tous ces mots : « Entrez, entrez, notre mère. » Et la mère de Jacques, avec sa cornette blanche, son manteau d'écarlate et sa béquille, s'avança dans le cercle des grenadiers.

« Mon capitaine, dit-elle à d'Artaguette, voici « la mère de Jacques, qui vient aussi voir ce que « c'est que tout ceci. Je suis bien vieille pourtant, « comme dit le conseiller Harlay, qui est un hon- « nête homme, et Dieu soit loué ! car il n'y en a « guère. »

La vieille avisant Céluta : « Bon Dieu ! n'est-ce « pas là la jeune femme à qui j'ai donné à manger « cette nuit ? Comme elle parloit de vous, mon capi- « taine ! » — Pauvre vieille créature ! dit d'Artaguette,

« seule dans toute une ville, recevoir, réchauffer, « nourrir Céluta! Et toi-même nourrie de la paye de « ce digne soldat! »

La mère de Jacques examinoit attentivement Céluta; elle prit une de ses mains. « Retire-toi, « matrone blanche, lui dit Mila; tu ne sais pas « pleurer. »

— « Je le sais aussi bien que toi, » repartit en natchez la vénérable Françoise.

— « Magicienne! s'écria Mila effrayée, qui t'a ap« pris la langue des chairs rouges? »

— « Capitaine, dit la mère de Jacques sans écou« ter Mila, cette jeune femme n'est pas morte: vite « du secours! » Mille voix répètent: « Elle n'est pas « morte! »

Céluta donnoit en effet quelques signes de vie. « Allons, grenadiers, dit la vieille, à qui on laissoit « tout faire, il faut sauver cette femme, qui a sauvé « votre capitaine; portons la mère et l'enfant chez « le général d'Artaguette. »

Un dragon prêta son manteau; on y coucha Céluta; Mila prit dans ses bras la petite Amélie, et ne pleuroit plus qu'Outougamiz et René. Des soldats soulevant le manteau par les quatre coins, enlevèrent doucement la fille de Tabamica; le cortége se mit en marche.

Le soleil, qui se couchoit, couvroit d'un réseau d'or les savanes et la cime aplatie des cyprières sur la rive occidentale du fleuve; sur la rive orientale, la métropole de la Louisiane opposoit ses vitrages étincelants aux derniers feux du jour: les clochers

s'élevoient au dessus des ondes comme des flèches de feu. Le Meschacebé rouloit entre ces deux tableaux ses vagues de rose, tandis que les pirogues des Sauvages et les vaisseaux des Européens présentoient aux regards leurs mâts ou leurs voiles teints de la pourpre du soir.

Déposée sur une couche, dans un salon de l'habitation du frère du capitaine d'Artaguette, Céluta ne parloit point encore; ses yeux entr'ouverts étoient enveloppés d'une ombre qui leur déroboit la lumière. Des cris prolongés de *Vive le Roi!* se font entendre au dehors; la porte de la salle s'ouvre avec fracas : le grenadier Jacques, tête nue, sans habit, les reins serrés d'une forte ceinture, paroît. « Les voici, » dit-il. René entre avec Outougamiz : personne ne pouvoit parler dans le saisissement de l'étonnement et de la joie.

« Mon capitaine, reprit le grenadier, adressant « la parole à d'Artaguette, j'ai exécuté vos ordres; « mais on m'a remis les paquets trop tard; la fré- « gate étoit partie. J'ai couru le plus vite que j'ai pu « à travers le marais, afin de la rejoindre au Grand « Détour : heureusement elle avoit été obligée de « laisser tomber l'ancre, le vent étant devenu con- « traire. Je me suis jeté à la nage pour aller à bord, « et j'ai rencontré au milieu du fleuve ce terrible « Sauvage que j'avois vu au combat du fort Rosa- « lie; il étoit prêt à se noyer quand je suis arrivé « à lui. »

Mila a volé dans les bras d'Outougamiz; René est auprès de Céluta; Jacques soutient sa vieille

mère, qui lui essuie le front et les cheveux; Adelaïde et Harlay se viennent joindre à leurs amis.

Céluta commençoit à faire entendre quelques paroles inarticulées d'une douceur extrême. « Elle « vient de la patrie des Anges, dit le capitaine; elle « en a rapporté le langage. » Mila, qui regardoit Adelaïde, disoit: « C'est Céluta ressuscitée en femme « blanche. » Tous les cœurs étoient pleins des plus beaux sentiments : la religion, l'amour, l'amitié, la reconnoissance se mêloient à ce soulagement qui suit une grande douleur passée. Ce n'étoit pas, il est vrai, un retour complet au bonheur, mais c'étoit un coup de soleil à travers les nuages de la tempête. L'ame de l'homme, si sujette à l'espérance, saisissoit avec avidité ce rayon de lumière, hélas, trop rapide! « Tout le monde pleure encore! « disoit Mila; mais c'est comme si l'on rioit. »

Ces rencontres, en apparence si mystérieuses, s'expliquoient avec une grande simplicité. Le capitaine d'Artaguette avoit tour à tour sauvé et délivré au fort Rosalie René, Céluta, Mila et Outougamiz; Céluta, Mila et Outougamiz avoient suivi René à la Nouvelle-Orléans, tous trois entraînés par le dévouement au malheur, tous trois arrivés à quelques heures de distance les uns des autres, pour se mêler à des scènes de deuil et d'oppression.

D'une autre part, Ondouré s'étoit vu au moment d'être pris dans ses propres piéges: s'il avoit désiré une attaque de Chépar contre Adario et Chactas, pour se délivrer du joug de ces deux

vieillards, il ne s'attendoit pas à la scène que produisit l'esclavage du premier Sachem. Il craignit que ces violences, en amenant une rupture trop prompte entre les François et les Sauvages, ne fissent avorter tout son plan. Dans cette extrémité, l'édile, fécond en ressources, se hâta d'offrir l'abandon des terres pour le rachat de la liberté d'Adario; Chépar accepta l'échange, et d'Artaguette fut chargé de porter la convention à la Nouvelle-Orléans.

Le capitaine arriva à l'instant même où le conseil venoit de prononcer la sentence contre René. D'Artaguette, après avoir annoncé au gouverneur la pacification des troubles, réclama le prisonnier comme son ami et comme son frère. Il montra des lettres d'Europe qui prouvoient que René tenoit à une famille puissante. Cette découverte agit plus que toute autre considération sur un homme à la fois prudent et ambitieux :

« Si vous croyez, dit le gouverneur au capitaine, « qu'on a trop précipité cette affaire, il est encore « temps d'envoyer un contre-ordre; mais qu'on ne « me parle plus de ce René, en faveur duquel Harlay et Adelaïde n'ont cessé de m'importuner depuis « trois jours. »

La cédule pour l'élargissement du prisonnier fut signée; mais délivrée trop tard, elle seroit devenue inutile sans le dévouement du grenadier Jacques. le capitaine avoit amené avec lui ce fidèle militaire. Tandis que celui-ci suivoit la frégate, d'Artaguette, instruit de toutes les circonstances de l'apparition

de Céluta, de Mila et d'Outougamiz, s'empressa de chercher ces infortunés : il fut ainsi conduit par les soldats au lieu où il trouva Céluta expirante.

Le bonheur, ou ce qui sembloit être le bonheur comparé aux maux de la veille, rendit à l'épouse de René, sinon toutes ses forces, du moins tout son amour. Le capitaine d'Artaguette et le général son frère se proposèrent de donner à leurs amis une petite fête, bien différente de celle qu'avoit entrevue Céluta au palais du gouverneur. Adelaïde et Harlay y furent invités les premiers ; Jacques et sa mère étoient du nombre des convives. La riante *villa* du général avoit été livrée à ses hôtes, et Mila et Outougamiz s'en étoient emparés comme de leur cabane.

Le simple couple n'avoit pas plus tôt vu tout le monde heureux, qu'il ne s'étoit plus souvenu de personne : après avoir parcouru les appartements et s'être miré dans les glaces, il s'étoit retiré dans un cabinet rempli de toutes les parures d'une femme.

« Eh bien ! dit Mila, que penses-tu de cette grande « hutte ? »

— « Moi, dit Outougamiz, je n'en pense rien. »

— « Comment ! tu n'en penses rien ? » répliqua Mila en colère.

— « Écoute, dit Outougamiz, tu parles mainte-« nant comme une chair blanche, et je ne t'entends « plus. Tu sais que je n'ai point d'esprit : quand « René est fait prisonnier par les Illinois ou par les « François, je m'en vais le chercher. Je n'ai pas be-

« soin de penser pour cela ; je ne veux point penser « du tout, car je crois que c'est là le mauvais Ma-« nitou de René. »

— « Outougamiz, dit Mila en croisant les bras « et s'asseyant sur le tapis, tu me fais mourir de « honte parmi toutes ces chairs blanches; il faut « que je te remmène bien vite. J'ai fait là une belle « chose de te suivre! Que dira ma mère? Mais tu « m'épouseras, n'est-ce pas? »

— « Sans doute, dit Outougamiz, mais dans ma « cabane et non pas dans cette grande vilaine hutte. « As-tu vu ce Sachem à la robe noire, qui étoit « pendu au mur, qui ne remuoit point, et qui me « suivoit toujours des yeux [1]? »

— « C'est un Esprit, répondit Mila. La grande « salle où je me voyois quatre fois [2] me plaît assez : « elle n'est cependant bonne que pour les Blancs, « chez lesquels il y a plus de corps que d'ames. »

— « N'est-ce pas de la salle des ombres dont tu « veux parler? dit Outougamiz. Elle ne me plaît « point du tout à moi : je voyois plusieurs Mila, et « je ne savois laquelle aimer. Retournons à nos bois, « nous ne sommes pas bien ici. »

— « Tu as raison, dit Mila, et j'ai peur d'être « jugée comme René. »

— « Comment jugée! s'écria Outougamiz. Bon, « repartit Mila, est-ce que je ne t'aime pas? est-ce « que je n'ai pas pitié de ceux qui souffrent? est-ce « que je ne suis pas juste, belle, noble, désintéres-

[1] Un portrait. [2] Des glaces.

« sée? N'en voilà-t-il pas assez pour me faire juger « et mourir, puisque c'est pour cela qu'ils vouloient « casser la tête à René? »

— « Partons, Mila! dit Outougamiz. Léger nuage « de la lune des fleurs! le matin ne te coloreroit « point ici dans un ciel bleu; tu ne répandrois point « la rosée sur l'herbe du vallon; tu ne te balancerois « point sur les brises parfumées. Sous le ciel nébu« leux des chairs blanches, tu demeurerois som« bre; la pluie de l'orage tomberoit de ton sein, et « tu serois déchiré par le vent des tempêtes. »

Mila se souvint que l'heure du festin approchoit. On lui avoit dit que tout ce qui étoit dans le cabinet étoit pour elle : elle se plaça devant une glace, essayant les robes qu'elle ne savoit comment arranger; elle finit cependant par se composer, avec des voiles, des plumes, des rubans et des fleurs, un habillement que n'auroit pas repoussé la Grèce. Suivie d'Outougamiz avec un mélange d'orgueil et de timidité, elle se rendit à la salle du festin.

Céluta étoit aussi parée, mais parée à la manière des Indiennes : elle avoit refusé un vêtement européen malgré les prières d'Adelaïde. Sur un lit de repos, elle recevoit les marques de bienveillance qu'on lui prodiguoit, avec une confusion charmante, mais sans cet air d'infériorité que donne chez les peuples civilisés une éducation servile : elle n'avoit au visage que cette rougeur que les bienfaits font monter d'un cœur reconnoissant sur un front ouvert.

Mila fit la joie du festin. Tous les yeux étoient

fixés avec admiration sur Outougamiz, dont René avoit raconté les miracles. « Comme il ressemble à sa sœur! » disoit Adelaïde qui ne se lassoit point de le regarder. « Quel frère! et quelle sœur! » répétoit-elle. A ces noms de frère et de sœur, René avoit baissé la tête.

« Mila la blanche, dit la future épouse d'Outou-« gamiz à Adelaïde, tu ris, mais j'ai cependant noué « ma ceinture aussi bien que toi. » René servoit d'interprète. Adelaïde fit demander à Mila pourquoi elle l'appeloit Mila la blanche. Mila posa la main sur le cœur de Harlay son voisin, ensuite sur celui d'Adelaïde qui rougissoit, et elle se prit à rire : « Bon, s'écria-t-elle, demande-moi encore pourquoi « je t'appelle Mila la blanche! Voilà comme je rou-« gis quand je regarde Outougamiz. »

On ne brise point la chaîne de sa destinée : pendant le repas, d'Artaguette reçut une lettre du fort Rosalie. Cette lettre, écrite par le père Souël, momentanément revenu aux Natchez, avertissoit le capitaine qu'une nouvelle dénonciation contre René venoit d'être envoyée au gouverneur-général; que malgré la délivrance d'Adario, on conservoit de grandes inquiétudes; que divers messagers étoient partis des Natchez dans un dessein inconnu, qu'Ondouré accusoit Chactas et Adario de l'envoi des messagers, tandis qu'il étoit probable que ces négociations secrètes avec les nations indiennes, étoient l'œuvre même d'Ondouré et de la Femme-Chef. Le père Souël ajoutoit que si René avoit été rendu à la liberté, il lui conseilloit de ne pas rester

un seul moment à la Nouvelle-Orléans, où ses jours ne lui paroissoient pas en sûreté.

D'Artaguette, après le repas, communiqua cette lettre à René, et l'invita à retourner sur-le-champ aux Natchez. « Moi-même, dit-il, je partirai incessamment pour le fort Rosalie; ainsi nous allons « bientôt nous retrouver. Quant à Céluta, vous n'a-« vez plus rien à craindre : il lui seroit impossible « dans ce moment de vous suivre, mais mon frère, « Adelaïde et Harlay lui serviront de famille; lors-« qu'elle sera guérie, elle reprendra le chemin de « son pays : vous la pourrez venir chercher vous-« même à quelque distance de la Nouvelle-Orléans. »

René vouloit apprendre son départ à Céluta : le médecin s'y opposa, disant qu'elle étoit hors d'état de soutenir une émotion violente et prolongée. Le capitaine se chargea d'annoncer à sa sœur indienne la triste nouvelle, quand René seroit déja loin : il se flattoit de rendre le coup moins rude par toutes les précautions de l'amitié.

Avant de quitter la Nouvelle-Orléans, le frère d'Amélie remercia ses hôtes, Jacques et sa mère, le général d'Artaguette, Adelaïde et Harlay. « Je « suis sans doute, leur dit-il, un homme étrange à « vos yeux; mais peut-être que mon souvenir vous « sera moins pénible que ma présence. »

René se rendit ensuite auprès de sa femme; il la trouva presque heureuse; elle tenoit son enfant endormi sur son sein. Il serra la mère et la fille contre son cœur avec un attendrissement qui ne lui étoit pas ordinaire : reverroit-il jamais Céluta! quand et

dans quelles circonstances la reverroit-il? Rien n'étoit plus déchirant à contempler que ce bonheur de Céluta : elle en avoit si peu joui! et elle sembloit le goûter au moment d'une séparation qui pouvoit être éternelle! L'Indienne, elle-même, effrayée des étreintes affectueuses de son mari, lui dit : « Me faites-vous des adieux? » Le frère d'Amélie ne lui répondit rien : malheur à qui étoit pressé dans les bras de cet homme! il étouffoit la félicité.

Dès la nuit même Rèné quitta la Nouvelle-Orléans avec Outougamiz et Mila. Ils remontèrent le fleuve dans un canot indien : en arrivant aux Natchez, un spectacle inattendu se présenta à leurs regards.

Des colons poussoient tranquillement leurs défrichements jusqu'au centre du grand village et autour du temple du soleil; des Sauvages les regardoient travailler avec indifférence, et sembloient avoir abandonné à l'étranger la terre où reposoient les os de leurs aïeux.

Les trois voyageurs virent Adario qui passoit à quelque distance; ils coururent à lui : au bruit de leurs pas, le Sachem tourna la tête, et fit un mouvement d'horreur en apercevant le frère d'Amélie. Le vieillard frappa dans la main de son neveu, mais refusa de prendre la main du mari de sa nièce : René venoit d'offrir sa vie pour racheter celle d'Adario!

« Mon oncle, dit Outougamiz, veux-tu que je « casse la tête à ces étrangers qui sèment dans le « champ de la patrie? » — « Tout est arrangé, » répondit Adario d'une voix sombre, et il s'enfonça dans un bois.

Outougamiz dit à Mila : « Les Sachems ont tout « arrangé, il ne reste plus à faire que notre mariage. » Mila retourna chez ses parents, dont elle eut à soutenir la colère; elle les apaisa, en leur apprenant qu'elle alloit épouser Outougamiz. René se rendit à la cabane de Chactas : le Sachem étoit au moment de partir pour une mission près des Anglois de la Géorgie.

Devenu le maître de la nation, Ondouré avoit dérobé à Chactas la connoissance d'un projet que la vertu de ce Sachem eût repoussé; il éloignoit l'homme vénérable, afin qu'il ne se trouvât pas au conseil général des Indiens, où le plan du conspirateur devoit être développé.

Le noble et incompréhensible René garda avec Chactas et le reste des Natchez un profond silence sur ce qu'il avoit fait pour Adario; il ne lui resta de sa bonne action que les dangers auxquels il s'étoit exposé. Le frère d'Amélie se contenta de parler à son père adoptif de la surprise qu'il avoit éprouvée en voyant les François promener leur charrue aux environs des Bocages de la Mort : le vieillard apprit à René que cet abandon des terres étoit le prix de la délivrance d'Adario. Chactas ne connoissoit pas la profondeur des desseins d'Ondouré; il ignoroit que la concession des champs des Natchez avoit pour but de séparer les colons les uns des autres, de les attirer au milieu du pays ennemi, et de rendre ainsi leur extermination plus facile. Par cette combinaison infernale, Ondouré, en délivrant Adario, gagnoit l'affection des Natchez, de

même qu'il obtenoit la confiance des François, en leur payant la rançon d'Adario, rançon qui leur devoit être si funeste.

« Au reste, dit Chactas à René, les Sachems « m'ont commandé une longue absence : ils pré- « tendent que mon expérience peut être utile dans « une négociation avec des Européens. Mon grand « âge et ma cécité ne peuvent servir de prétexte « pour refuser cette mission : plus on me suppose « d'autorité, plus je dois l'exemple de la soumis- « sion, à une époque où personne n'obéit. Que « ferois-je ici ? Le Grand-Chef a disparu, le malheur « a rendu Adario intraitable, ma voix n'est plus « écoutée, une génération indocile s'est élevée, et « méprise les conseils des vieillards. On se cache de « moi, on me dérobe des secrets ; puissent-ils ne « pas causer la ruine de ma patrie ! »

« Toi, René, conserve ta vie pour la nation qui « t'a adopté ; écarte de ton cœur les passions que tu « te plais à y nourrir ; tu peux voir encore d'heu- « reux jours. Moi je touche au terme de la course. « En achevant mon pélerinage ici-bas, je vais tra- « verser les déserts où je l'ai commencé, ces déserts « que j'ai parcourus, il y a soixante ans, avec Atala. « Séparé de mes passions et de mes premiers mal- « heurs par un si long intervalle, mes yeux fermés « ne pourront pas même voir les forêts nouvelles « qui recouvrent mes anciennes traces et celles de « la fille de Lopez. Rien de ce qui existoit au moment « de ma captivité chez les Muscogulges n'existe au- « jourd'hui ; le monde que j'ai connu est passé : je

« ne suis plus que le dernier arbre d'une vieille fu-
« taie tombée, arbre que le temps a oublié d'abattre. »

René sortit de chez son père le cœur serré, et présageant de nouveaux malheurs. Arrivé à sa cabane, il la trouva dévastée; il s'assit sur une gerbe de roseaux séchés, dans un coin du foyer dont le vent avoit dispersé les cendres. Pensif, il rappeloit tristement ses chagrins dans sa mémoire, lorsqu'un nègre lui apporta une lettre de la part du père Souël : ce missionnaire étoit encore retenu pour quelques jours au fort Rosalie. La lettre venoit de France ; elle étoit de la supérieure du couvent de.... ; elle apprenoit à René la mort de la sœur Amélie de la Miséricorde.

Cette nouvelle, reçue dans une solitude profonde, au milieu des débris de la cabane abandonnée de Céluta, réveilla au fond du cœur du malheureux jeune homme des souvenirs si poignants, qu'il éprouva, pendant quelques instants, un véritable délire. Il se mit à courir à travers les bois comme un insensé. Le père Souël, qui le rencontra, s'empressa d'aller chercher Chactas; le sage vieillard et le grave Religieux parvinrent un peu à calmer la douleur du frère d'Amélie. A force de prières, le Sachem obtint de la bouche de l'infortuné un récit long-temps demandé en vain. René prit jour avec Chactas et le père Souël, pour leur raconter les sentiments secrets de son ame. Il donna le bras au Sachem qu'il conduisit, au lever de l'aurore, sous un sassafras, au bord du Meschacebé; le missionnaire ne tarda pas à arriver au rendez-vous. Assis

entre ces deux vieux amis, le frère d'Amélie leur révéla la mystérieuse douleur qui avoit empoisonné son existence [1].

Quelques jours après cette confession déplorable, René fut mandé au conseil des Natchez : Chactas étoit parti pour la Géorgie; le père Souël avoit repris le chemin de sa mission.

René trouva quelques Sachems, presque tous parents d'Akansie, assemblés dans la cabane du jeune Soleil : Ondouré étoit à leur tête; il rayonnoit de la joie du crime. Les vieillards, fumant leurs calumets dans un profond silence, reçurent le mari de Céluta avec un visage menaçant.

« Prends ces colliers, lui dit Ondouré d'un air « moqueur; va traiter avec les Illinois : tu fus la « cause de la guerre, beau prisonnier; sois l'instru- « ment de la paix. »

Qu'importoient au frère d'Amélie ces insultes? Qu'étoit-ce que ces peines communes auprès des chagrins qui rongeoient son cœur? Il prit les colliers, et sortit en déclarant qu'il obéiroit aux ordres des Sachems.

Dans la disposition où se trouvoit alors René, ce n'étoit pas sans un amer plaisir qu'il se voyoit obligé à s'éloigner de Céluta : il la supposoit au moment de revenir aux Natchez. Une course solitaire parmi les déserts convenoit encore en ce moment au frère d'Amélie : il se pourroit du moins livrer à sa douleur sans être entendu des hommes.

[1] Ici se trouvoit le récit de René. Voyez l'épisode de *René*.

Il ne chercha point son frère, alors occupé de son mariage avec Mila : il étoit trop juste que, pour tant de courage et de sacrifices, Outougamiz jouît d'une lueur de félicité.

Il entroit dans les précautions d'Ondouré d'éloigner le guerrier blanc : il craignoit que celui-ci, demeuré aux Natchez, ne démêlât quelque chose des trames ourdies. Le tuteur du Soleil désiroit encore que Céluta, à son retour de la Nouvelle-Orléans, se trouvât seule, afin qu'elle pût être livrée sans défense aux persécutions d'un détestable amour. Ce chef avoit calculé le temps que devoit durer le voyage du frère d'Amélie : selon ce calcul de la jalousie et de la vengeance, René ne pouvoit revenir aux Natchez que quelques jours avant la catastrophe, assez tôt pour y être enveloppé, trop tard pour la prévenir.

Furieux d'avoir vu sa proie échapper à ses premiers piéges, Ondouré s'étoit abandonné à de nouvelles calomnies contre le fils adoptif de Chactas. Dans un conseil assemblé la nuit sur les décombres de la cabane d'Adario, le tuteur du Soleil avoit dépeint René comme l'auteur de tous les maux de la nation. Remontant jusqu'au jour de l'arrivée de l'étranger aux Natchez, il avoit rappelé les présages sinistres qui signalèrent cette arrivée, la disparition du Serpent sacré, le meurtre des femelles de castor, la guerre contre les Illinois, suite de ce meurtre, et la mort du vieux Soleil, résultat de cette guerre : Ondouré chargeoit ainsi l'innocence de ses propres iniquités.

Entrant dans la vie privée de son rival, le Chef parla de la prétendue infidélité de René envers Céluta, du maléfice du baptême employé pour faire périr un enfant devenu odieux à un père criminel; il parla du Manitou funeste donné à Outougamiz pour altérer la raison du naïf Sauvage. Ondouré représenta les liaisons du frère d'Amélie et du capitaine d'Artaguette comme la première cause de toutes les trahisons et de toutes les violences des François.

« Quant aux persécutions que cet homme semble « essuyer de ses compatriotes, ajouta-t-il, ce n'est « évidemment qu'un jeu entre des conspirateurs. « Remarquez que René échappe toujours à ces per- « sécutions apparentes : il n'a point été pris aux « Natchez avec Adario. Sous le prétexte de délivrer « ce Sachem, il est allé rendre compte à la Nouvelle- « Orléans de ce qui se passoit au fort Rosalie. On a « feint de juger le mari de Céluta; mais la preuve « que ce n'étoit qu'un vain appareil, déployé pour « nous donner plus de confiance dans un traître, « c'est que ce traître n'a point subi sa sentence, et « qu'à la grande surprise des François eux-mêmes, « il est revenu sain et sauf aux Natchez. Vous ne « douterez pas un moment des pernicieuses intrigues « de ce misérable, si vous observez son inclination « à errer seul dans les bois : il craint que sa con- « science ne se montre sur son visage, et il se dé- « robe aux regards des hommes. »

Ondouré obtint un succès complet; le Conseil fut convaincu : comment ne l'auroit-il pas été? Quelle

liaison dans les faits! quelle vraisemblance dans les accusations! Tout se transforme en crime : pas un sourire qui ne soit interprété, pas une démarche qui n'ait un but! Les sentiments que René inspire deviennent des sujets de calomnie : s'il a sauvé Mila, c'est qu'il l'a séduite; s'il a fait d'Outougamiz le modèle d'une amitié sublime, c'est qu'il a jeté un sort à ce simple jeune homme. Des rapports d'estime avec d'Artaguette sont une trahison; un acte religieux est un infanticide; un noble dévouement pour un Sachem est une basse délation; les persécutions, les souffrances même ne sont que des moyens de tromper, et si René cherche la solitude; c'est qu'il y va cacher des remords ou méditer des forfaits. Dieu tout-puissant! quelle est la destinée de la créature lorsque le malheur s'attache à ses pas! quelle lumière as-tu donnée aux mortels pour connoître la vérité? quelle est la pierre de touche où l'innocence peut laisser sa marque d'or?

Les Sachems déclarèrent que René méritoit la mort et qu'il se falloit saisir du perfide. Ondouré loua le vertueux courroux des Sachems, mais il soutint qu'il étoit prudent de ne sacrifier le principal coupable qu'avec les autres coupables : une mort prématurée et isolée pouvant faire avorter le plan général. Il proposa donc d'éloigner seulement René jusqu'au jour où le grand coup seroit frappé. Le jongleur déclara que telle étoit la volonté des Génies : le Conseil adopta l'opinion d'Ondouré.

L'intégrité d'Adario avoit elle-même été surprise : l'erreur dans laquelle il étoit fut la cause des re-

gards farouches qu'il lança au frère d'Amélie lorsque celui-ci revint de la Nouvelle-Orléans. Si les Indiens rencontroient l'homme blanc dans les bois, ils se détournoient de lui comme d'un sacrilége. René, qui ne voyoit rien, qui n'entendoit rien, qui ne se soucioit de rien, partit pour le pays des Illinois, ignorant que la sentence de mort dont des juges civilisés l'avoient menacé à la Nouvelle-Orléans, avoit été prononcée contre lui aux Natchez par des juges sauvages.

On voit quelquefois à la fin de l'automne une fleur tardive; elle sourit seule dans les campagnes et s'épanouit au milieu des feuilles séchées qui tombent de la cime des bois : ainsi les amours de Mila et d'Outougamiz répandoient un dernier charme sur des jours de désolation. Avant de demander la jeune fille en mariage, le frère de Céluta se conforma à la coutume indienne, appelée l'*Épreuve du flambeau :* éteindre le flambeau qu'on lui présente, c'est pour une vierge donner son consentement à un hymen projeté.

Outougamiz, tenant une torche odorante à la main, sortit au milieu de la nuit; les brises agitoient les rayons d'or de l'étoile amoureuse, comme on raconte que les zéphyrs se jouoient à Paphos, dans la chevelure embaumée de la mère des Graces. Le jeune homme entrevoit le toit de sa maîtresse : des craintes et des espérances soulèvent son sein. Il s'approche, il relève l'écorce suspendue devant la porte de la cabane de Mila et se trouve dans la partie même de cette cabane où l'Indienne dormoit seule.

La jeune fille étoit couchée sur un lit de mousse. Un voile d'écorce de mûrier se rouloit en écharpe autour d'elle; ses bras nus reposoienr croisés sur sa tête, et ses mains avoient laissé tomber des fleurs.

Un pied tendu en arrière, le corps penché en avant, Outougamiz contemploit à la lueur de son flambeau la scène charmante. Agitée par les illusions d'un songe, Mila murmure quelques mots; un sourire se répand sur ses lèvres. Outougamiz croit distinguer son nom dans des paroles à demi formées; il s'incline au bord de la couche, prend une branche de jasmin des Florides échappée à la main de Mila, et réveille la fille des bois, en passant légèrement sur sa bouche virginale la fleur parfumée.

Mila s'éveille, fixe des regards effrayés sur son amant, sourit, reprend son air d'épouvante, sourit encore. « C'est moi! s'écrie Outougamiz, moi, le frère « de Céluta, le guerrier qui veut être ton époux. » Mila hésite, avance ses lèvres pour éteindre la torche de l'hymen, retire la tête avec précipitation, rapproche encore sa bouche du flambeau..., la nuit s'étend dans la cabane.

Quelques instants de silence suivirent l'invasion des ombres. Outougamiz dit ensuite à Mila : « Je « t'aime comme la lumière du soleil; je veux être « ton frère. »

— « Et moi, ta sœur, » répondit Mila.

— « Tu deviendras mon épouse, continua l'ami « de René; un petit guerrier te sourira; tu baiseras

« ses yeux, tu lui chanteras les exploits de ses « pères; tu lui apprendras à prononcer le nom « d'Outougamiz. »

— « Tu me fais pleurer, répondit Mila : moi, je « t'accompagnerai dans les forêts, je porterai tes « flèches, et j'allumerai le bûcher de la nuit. »

La lune descendoit alors à l'occident : un de ses rayons, pénétrant par la porte de la hutte, vint tomber sur le visage et sur le sein de Mila. La reine des nuits se montroit au milieu d'un cortége d'étoiles : quelques nuages étoient déployés autour d'elle, comme les rideaux de sa couche. Dans les bois régnoit une sorte de douteuse obscurité, semblable à celle d'une ame qui s'entr'ouvre pour la première fois aux tendres passions de la vie. Le couple heureux tomba dans un recueillement d'esprit involontaire : on n'entendoit que le bruit de la respiration tremblante de la jeune Sauvage. Mais bientôt Mila :

« Il faut nous quitter : l'oiseau de l'aube a com« mencé son premier chant ; retourne sans être « aperçu à ta demeure. Si les guerriers te voyoient, « ils diroient : « Outougamiz est foible ; les Illinois « le prendront dans la bataille, car il fréquente la « cabane des Indiennes. »

Outougamiz répondit : « Je serai la liane noire « qui se détourne dans la forêt de tous les autres « arbres, et qui va chercher le sassafras auquel elle « veut uniquement s'attacher. »

Mila se couvrit la tête d'un manteau, et dit : « Guerrier, je ne te vois plus. »

Outougamiz enterra le flambeau nuptial à la porte de la cabane, et s'enfonça dans les bois.

Le mariage fut célébré avec la pompe ordinaire chez les Sauvages. Les deux époux souffroient de cet appareil et se disoient : « Nous ne nous marions « pas pour être heureux, puisque nos amis ne le sont « pas. » Laissés seuls dans leur cabane nouvelle, ils y goûtèrent une joie digne de leur innocence. Ils pleurèrent aussi, comme ils en avoient fait le projet. Les larmes qui couloient de leurs yeux descendoient jusqu'à leurs lèvres, et Mila disoit en recevant les embrassements d'Outougamiz : « Ta bouche « touche la mienne à travers les malheurs de René. »

Hélas! le fidèle Indien alloit verser bien d'autres pleurs! Ce n'étoit pas assez pour le tuteur du Soleil d'avoir perdu le frère d'Amélie auprès de la foule, de l'avoir fait condamner au Conseil des vieillards, il le vouloit frapper jusque dans le cœur d'un ami.

Le succès des complots d'Ondouré exigeoit qu'Outougamiz assistât à la grande assemblée des Sauvages, où le plan général devoit être développé.

Si Outougamiz étoit absent de cette assemblée, il ne porteroit point le joug du serment que l'on y devoit prononcer, et il pourroit dans ce cas s'opposer au complot à l'instant de l'exécution;

Si Outougamiz ne croyoit pas René coupable de trahison envers les Natchez, rien n'empêcheroit le frère de Céluta, aussitôt qu'il connoîtroit le secret, de le confier au frère d'Amélie:

Il falloit donc, combinaison digne de l'enfer!

qu'Outougamiz fût enchaîné par un serment, et que, persuadé en même temps du crime de René, il se trouvât placé entre la nécessité de perdre son ami pour sauver sa patrie, ou de perdre sa patrie pour sauver son ami.

Le lendemain du mariage de l'héroïque ami et de la courageuse amie de René, le jour même où Mila, toute brillante de ses félicités, conversoit avec Outougamiz sur une natte semée de fleurs, Ondouré entra dans la cabane.

« Mauvais Esprit! s'écria Mila, que viens-tu faire « ici, viens-tu nous porter malheur? »

Ondouré affectant un sourire ironique s'assit à terre et dit :

« Outougamiz! je viens t'offrir les vœux que je « fais pour toi; tu méritois d'être heureux. »

— « Heureux! repartit Outougamiz, et quel homme « l'est plus que moi? Où pourrois-tu rien trouver de « comparable à ma femme et à mon ami? »

— « Je ne veux point détruire tes illusions, dit « Ondouré d'un air attristé, mais si tu savois ce que « toute la nation sait! quel méchant Manitou t'a lié « avec cette chair blanche! »

— « Tuteur du Soleil! répliqua Outougamiz rou- « gissant, je te respecte; mais ne calomnie pas mon « ami. Il vaudroit mieux pour toi que tu n'eusses « jamais existé. »

Ondouré repartit : « Admirable jeune homme! « que n'as-tu trouvé une amitié digne de la tienne? »

— « Chef! s'écria Outougamiz avec l'accent de « l'impatience, tu me tourmentes comme le vent

« qui agite la flamme du bûcher; qu'y a-t-il? que « veux-tu? que cherches-tu? »

— « O patrie! patrie! » dit avec un soupir Ondouré.

Au mot de patrie, les yeux d'Outougamiz se troublent; il se lève précipitamment de sa natte et s'approche d'Ondouré qui s'étoit levé à son tour. La crainte de quelque affreux secret avoit passé à travers le cœur du frère de Céluta.

« Qu'y a-t-il donc dans la patrie? dit le noble « Sauvage. Faut-il prendre les armes? marchons : « où sont les ennemis? »

— « Les ennemis! dit Ondouré, ils sont dans nos « entrailles! Nous étions vendus, livrés comme des « esclaves; un traître..... »

— « Un traître! nomme-le, s'écria Outougamiz « d'une voix où mille sentiments contraires avoient « mêlé leurs accents; nomme-le; mais prends garde « à ce que tu vas dire. »

Ondouré observe Outougamiz dont les mains trembloient de colère; il saisit le bras du jeune homme pour prévenir le premier coup, il s'écrie : « René! »

— « Tu mens, réplique Outougamiz cherchant à « dégager son bras; je t'arracherai ta langue infer- « nale; je ferai de toi un mémorable exemple. »

Mila se jette entre les deux guerriers. « Laisse « vivre ce misérable, dit-elle à Outougamiz; chasse-le « seulement de ta cabane. »

A la voix de Mila les transports d'Outougamiz s'apaisent.

« Tuteur du Soleil! dit-il, je le vois à présent, tu « te voulois amuser de ma simplicité; mais ne re- « nouvelle pas ces jeux, cela me fait trop de mal. »

— « Je te quitte, dit Ondouré; bientôt tu me « rendras plus de justice; interroge le prêtre du « Soleil et ton oncle Adario. » Ondouré sort de la cabane.

Outougamiz veut paroître tranquille, il ne l'est plus; il se veut reposer, et il ne sait comment les joncs de sa natte sont plus piquants que les épines de l'acacia. Il se relève, marche, s'assied de nouveau. Mila lui parle et il ne l'entend pas. « Pour- « quoi, murmuroit-il à voix basse, pourquoi ce « Chef a-t-il parlé! J'étois si heureux! »

— « N'y pense plus, lui dit Mila; les paroles du « méchant sont comme le sable qu'un vent brûlant « chasse au visage : il aveugle et fait pleurer le « voyageur. » — « Tu as raison, Mila, s'écrie Outou- « gamiz; me voilà bien tranquille à présent. »

Infortuné! le coup mortel est frappé : tu ne trouveras plus le repos; ton sommeil, naguère léger comme ton innocence, se va charger de songes funestes! Tel est le bonheur des hommes, un mot suffit pour le détruire. Douce confiance de l'ame, union intime et sacrée, adieu pour toujours! Sainte amitié, elles sont passées tes délices, tes tourments commencent! finiront-ils jamais?

« Mila, dit Outougamiz, je me sens malade, je « veux aller voir le jongleur. »

— « Le jongleur, repartit Mila! Ne va pas voir « cet homme-là. René t'aime, tu l'aimes; il te doit

« suffire comme tu me suffis. Si la colombe prête « l'oreille à la voix de la corneille, celle-ci lui dira « des choses qui la troubleront, parce qu'elle ne « parle pas son langage. »

— « Ce n'est pas pour parler de René que je veux « voir le jongleur, dit Outougamiz; je suis malade, « il me guérira. »

Mila posa la main sur le cœur d'Outougamiz, et dit à son époux, en le regardant avec un demi-sourire : « Malade! oui, bien malade, puisqu'un « mensonge vient de sortir de tes lèvres. »

Outougamiz s'obstina à vouloir consulter le jongleur qu'Ondouré lui avoit exprès nommé dans ses révélations mystérieuses. « Va donc, dit Mila, pau- « vre abeille de la savane; mais évite de te reposer « sur la fleur empoisonnée de l'acota. »

L'homme ne peut être parfait; aux qualités les plus héroïques, Outougamiz mêloit une foiblesse : de la crainte de Dieu, crainte salutaire sans laquelle il n'y a point de vertu, Outougamiz étoit descendu jusqu'à la plus aveugle crédulité. La simplicité de son caractère le rendoit facile à tromper; un prêtre étoit pour le frère de Céluta un oracle; et si ce ministre du Grand-Esprit parloit au nom de la patrie, de la patrie si chère aux Sauvages, quel moyen pour Outougamiz d'échapper à ce double pouvoir de la terre et du ciel?

L'ami de René arrive à la porte de la cabane du jongleur : dans ce moment même Ondouré sortoit de la demeure du prêtre, et, avec un regard qui disoit tout, il laissa le passage libre à l'ami de René.

Le jongleur, apercevant Outougamiz, se mit à tracer des cercles magiques : Outougamiz élève vers lui une voix suppliante.

« Qui parle? s'écrie le prêtre d'un air égaré. Quel « audacieux mortel trouble l'interprète des Génies? « Fuyez, profane! la patrie demande seule mes « prières. O patrie! tu nourrissois un monstre dans « ton sein! L'infame étranger méditoit ta ruine : par « lui les femelles des castors ont été massacrées; il « trahissoit Céluta; il versoit sur la tête de son en-« fant l'eau mortelle du maléfice! Comme il trom-« poit ce jeune et innocent Outougamiz! Malheur à « toi, époux de Mila! si désormais tu ne te séparois « de ce traître, si tu refusois de croire à ses crimes! « Les fantômes s'attacheroient à tes pas, et les os « de tes aïeux s'agiteroient dans leur tombe. »

Le jongleur bondit hors de sa cabane et se jeta dans une forêt où on l'entendit pousser des hurlements.

Le frère de Céluta demeure anéanti : une sueur froide qu'il croit sentir découler de son cœur et pénétrer à travers ses membres, l'inonde. Il faudroit avoir fait les prodiges d'amitié d'Outougamiz pour pouvoir peindre sa douleur : René un traître! lui? Qui l'ose ainsi calomnier? Où est-il le calomniateur, qu'Outougamiz le puisse dévorer? Mais, n'est-ce pas le prêtre du Soleil? celui qui commerce avec les Esprits? celui qui parle au nom de la patrie? Malheureux! tu ne crois pas quand le Ciel même t'ordonne de croire?... Non, cet ami n'est point coupable; des monstres seuls ont élevé la

voix contre lui. Le frère de Céluta vengera René aux yeux de la nation; l'éloquence descendra sur les lèvres d'Outougamiz; il s'exprimera mieux que Chactas; il proposera de combattre les accusateurs... Je pars, je vole où m'appelle le Manitou d'or... Insensé! n'entends-tu pas le cri des fantômes? ne vois-tu pas se lever les os de tes pères qui viennent témoigner des crimes de ton ami?

Telle est la foible peinture des combats qui se passoient dans l'ame du frère de Céluta. Il quitte la cabane du jongleur; lent et pâle, il se traîne sur la terre; il croit ouïr des bruits dans l'air et l'herbe murmurer sous ses pas. Où va-t-il?... il l'ignore. Quelque chose de fatal le pousse involontairement vers Adario. Adario est son oncle; Adario lui tient lieu de père; Adario, dans l'absence de Chactas, est le premier Sachem de la nation; enfin, Adario est le plus affligé des hommes. Le malheur est aussi une religion : il doit être consulté; il rend des oracles : la voix de l'infortune est celle de la vérité. Voilà ce que se disoit Outougamiz en allant chercher le rigide vieillard.

Le Sachem avoit vu tuer son fils à ses côtés et les flammes dévorer sa cabane; le Sachem avoit étouffé son petit-fils de ses propres mains; la femme du Sachem étoit tombée dans l'émeute qui suivit l'affreux sacrifice : il ne restoit de toute sa famille, à Adario, que la fille même dont il avoit étranglé l'enfant. Renfermé, avec cette fille, dans les cachots du fort Rosalie, il avoit dû terminer ses jours à un gibet : « Élève-moi bien haut, disoit-il au bourreau

« qui le conduisoit au supplice, afin que je puisse « découvrir, en expirant, les arbres de ma patrie. » On sait pourquoi, comment, à quel prix et dans quel dessein Ondouré racheta la vie d'Adario.

Ce fut un grand spectacle que le retour de l'ami de Chactas aux Natchez. Le Sachem ressembloit à un squelette échappé de la tombe : quelques cheveux gris, souillés de poussière, tomboient des deux côtés de sa tête chauve : ses vêtements pendoient en lambeaux. Il cheminoit en silence, les yeux baissés; sa fille venoit derrière lui, dans le même silence, comme la victime marche après le sacrificateur : elle portoit, attachés à ses épaules, un berceau vide et les langes désormais inutiles d'un nouveau-né.

Adario ne voulut point relever sa cabane : il établit sa demeure au milieu des bois. Sa fille suivoit de loin son terrible père, n'osant lui parler, veillant sur ses jours, s'asseyant quand il s'asseyoit, avançant quand il poursuivoit sa route. Quelquefois le Sachem contemploit les François qui labouroient les champs de sa patrie : l'ange exterminateur n'auroit pas lancé des regards plus dévorants sur un monde dont le Dieu vivant auroit retiré sa main.

Après la délivrance d'Adario, Ondouré déroula, aux yeux du vieillard, le plan d'une grande vengeance. Il lui présenta pour but la liberté des Natchez, et l'expulsion de la race des Blancs de tous les rivages de l'Amérique; il lui cacha les ressorts secrets, les sentiments honteux, les mystérieuses lâchetés qui faisoient mouvoir cette conspi-

ration : Adario n'eût jamais emprunté le voile du crime pour couvrir un seul moment la vertu.

Le Sachem assista au Conseil secret convoqué la nuit par Ondouré ; il approuva ce que le tuteur du Soleil exposa de ses desseins ; savoir : la convocation des nations indiennes dans une assemblée générale, afin de prendre contre les étrangers une mesure commune ; il ratifia la condamnation de René, de René qu'il croyoit coupable d'impiété et de trahison. Ces résolutions adoptées, les vieillards voulurent déterminer Adario à se livrer à ses occupations ordinaires.

« Tant que je respirerai, dit le Sachem, je n'au-« rai d'abri que la voûte du ciel. Comme défenseur « de la patrie, je suis innocent ; comme père, je « suis criminel. Je consens à vivre encore quelques « jours pour mon pays ; mais Adario s'est réservé « le droit de se punir, lorsque les Natchez auront « cessé d'avoir besoin de lui. »

C'étoit à ce cœur inflexible, c'étoit à l'homme le moins compatissant aux sentiments de la nature, à l'homme le plus aigri par le chagrin, que l'ami de René alloit demander des conseils en sortant de l'audience du prêtre.

Outougamiz trouva le Sachem à moitié nu, assis au bord d'un torrent sur la pointe d'un roc : il lui raconte les inspirations du jongleur. Adario fait à son neveu le tableau des prétendus crimes de René. « Tu me tues comme ton fils, » s'écrie le frère de Céluta avec un accent dont le Sachem même fut touché.

Jamais le malheur ne se grave si subitement et d'une manière plus énergique sur le front d'un homme, que sur celui d'Outougamiz : plus le marbre est pur, plus l'inscription est profonde. L'infortuné s'éloigne d'Adario : il saisit la chaîne d'or, la regarde avec passion, la veut jeter dans le torrent, puis la presse contre son cœur et la suspend de nouveau sur sa poitrine. Cependant Outougamiz ignoroit le sort réservé à René : Adario avoit peint l'homme blanc coupable, mais il n'avoit pas voulu accabler entièrement son neveu ; il s'étoit abstenu de l'instruire de la sentence des Sachems ; sentence prononcée d'ailleurs sous le sceau du secret. Le souvenir de Mila vint comme une brise rafraîchissante, soulever un peu le brûlant chagrin d'Outougamiz : le jeune époux songe que l'épouse nouvelle qui porte encore sur sa tête la couronne du premier matin, est déja demeurée veuve sous son toit ; il se détermine à chercher des consolations auprès de sa compagne.

Mila vole à lui : elle s'aperçoit qu'il chancelle ; elle le soutient en disant : « C'est la liane qui appuie « maintenant le tulipier ! Eh bien ! je te l'avois pré- « dit ! assieds-toi et repose ta tête sur mon sein. « Que t'ont dit les méchants ? »

— « Ils m'ont répété ce que m'avoit dit Ondouré, « répondit Outougamiz : Adario parle aussi comme « le jongleur. »

— « Quand ce seroit Kitchimanitou lui-même, « s'écria Mila, je soutiendrois qu'il fait un men- « songe : moi ! je croirois aux calomnies répandues

« contre mon ami! Celui qui t'a donné le Manitou « d'or croiroit-il le mal qu'on lui diroit de toi? »

Cette question fit monter les larmes dans les yeux d'Outougamiz; Mila pleurant à son tour : « Ah! « c'est un bon guerrier que le guerrier blanc! ils le « tueront, j'en suis sûre. »

— « Ils le tueront! reprit Outougamiz : qui t'a « dit cela? »

— « Je le devine, répondit l'Indienne : si tu ne « sauves René une troisième fois, ils le mettront « dans le Bocage de la Mort. »

— « Non, non, s'écria Outougamiz, ou j'y dormi- « rai près de lui. Que ne suis-je déja au lieu de « mon repos! Tout est si agité à la surface de la « terre! tout est si calme, une longueur de flèche « au dessous! Mais, Mila, la patrie! »

— « La patrie! repartit Mila; et que me fait à « moi la patrie si elle est injuste? J'aime mieux un « seul cheveu d'Outougamiz innocent que toutes « les têtes grises des Sachems pervertis. Qu'ai-je « besoin d'une cabane aux Natchez? j'en puis bâtir « une dans un lieu où il n'y aura personne : j'em- « mènerai mon mari et son ami avec moi, malgré « vous tous, méchants. Voilà comme j'aurois parlé « au jongleur. Il auroit fait des tours, tracé des cer- « cles, bondi trois fois comme un orignal; j'aurois « ri à sa face, joué, tourné, sauté comme lui et « mieux que lui. Il y a là un Génie (et elle appuyoit « la main sur son cœur) qui n'obéit point aux noirs « enchantements. »

— « Comme tu me consoles! comme tu parles

« bien! s'écrie l'excellent Sauvage; tu me voudrois « donc suivre dans le désert? »

Mila le regarda et lui dit: « C'est comme si le « ruisseau disoit à la fleur qu'il a détachée de son « rivage et qu'il entraîne dans son cours: Fleur, « veux-tu suivre mon onde? la fleur répondroit: « Non, je ne le veux pas; et cependant les flots la « pousseroient doucement devant eux. »

L'aimable Indienne avoit préparé le repas du soir; après avoir mouillé ses lèvres dans la coupe, elle retourna à ce lit nuptial non chanté, qui ne tiroit sa pompe que de sa simplicité et de la grace des deux époux. Les jeunes bras de Mila bercèrent et calmèrent les chagrins d'Outougamiz, comme ces légères bandes de soie qui pressent et soulagent à la fois la blessure d'un guerrier.

Heures fugitives, dérobées par l'amour à la douleur, que vous deviez promptement disparoître! Déja le conseil des Sachems avoit reçu les premiers colliers de ses messagers secrets: toutes les nuits Ondouré rassembloit quelques uns des chefs dans les cavernes. Le gouverneur de la Louisiane, moins facile à tromper que le commandant du fort Rosalie, ne s'endormoit point au milieu des périls: il regrettoit d'avoir rendu la liberté au frère d'Amélie, et s'il ne fit pas arrêter Céluta, c'est qu'il se laissa fléchir aux larmes d'Adelaïde.

Lorsque Céluta apprit le départ de René, on essaya inutilement de la retenir à la Nouvelle-Orléans. En vain Adelaïde, Harlay, le général d'Artaguette (le capitaine avec le grenadier étoient re-

tournés aux Natchez) lui représentèrent que ses forces ne suffiroient pas aux fatigues d'un si long voyage; elle conjura sa sœur et ses frères de la chair blanche, comme elle les appeloit, de la laisser reprendre le chemin de son pays : il fallut céder à ses ardentes prières que traduisoit la vieille mère de Jacques; Céluta embrassa avec émotion cette pauvre et vénérable matrone, son hôtesse dans la nuit funeste. « Mon frère et ma sœur, dit-elle à « Harlay et à Adelaïde, souvenez-vous de Céluta « quand vous serez au pays des Blancs. J'espère « vous retrouver quelque jour dans la contrée des « ames, si l'on permet l'entrée de la belle forêt que « vous habiterez à de misérables Indiennes comme « moi. »

La fille du gouverneur conduisit son amie jusqu'aux pirogues d'un grand parti de Pannis qui se préparoient à remonter le fleuve : là se renouvelèrent de tendres adieux. Céluta s'embarqua sur la flotte pannisienne. « Adieu, disoit-elle à Adelaïde « qui pleuroit assise au rivage; que les bons Génies « vous rendent vos bienfaits! je ne vous reverrai « plus sur la terre où vous resterez long-temps « après moi, mais je tâcherai de faire le moins « de mal que je pourrai dans mon rapide passage, « afin de me rendre digne de votre souvenir. » Les pirogues s'éloignèrent.

Lorsque Céluta sortit de la ville des François, son front étoit couvert de la pâleur des chagrins et d'une maladie cessant à peine. Sa fille, qui montroit déja dans son regard quelque chose de la

beauté et de la tristesse d'Amélie, sa fille, dont le jour natal n'avoit point encore été éclairé deux fois par le soleil, sembloit elle-même au moment d'expirer. Céluta la tenoit suspendue à ses épaules, dans des peaux blanches d'hermine : tel un cygne qui transporte ses petits, les place entre son cou flexible et ses ailes un peu soulevées; les charmants passagers se jouent à demi cachés dans le duvet de leur mère.

L'ame entière de Céluta étoit partagée entre son enfant et son époux : que de maux déja passés! quels étoient ceux qui devoient naître encore? Les pirogues avoient à peine remonté le Meschacebé pendant quelques heures, que les Pannis, par un de ces caprices si fréquents chez les Sauvages, s'arrêtèrent sur la rive orientale du fleuve. Céluta descendit à terre avec ses conducteurs; mais ceux-ci, par un autre caprice, se dispersèrent bientôt, les uns commençant une chasse, les autres se rembarquant sans bruit. Céluta s'étoit assoupie à l'écart, derrière un rocher qui lui cachoit le fleuve: la nuit étoit venue. Quand l'épouse de René se réveilla, elle étoit abandonnée.

L'insouciance indienne l'avoit délaissée, le courage indien la soutint: elle étoit accoutumée à la solitude. Les ténèbres empêchoient les Pannis de voir la sœur d'Outougamiz, et le vent ne leur permettoit pas d'entendre ses cris; résignée, elle attendit le jour.

Lorsque l'aurore parut, Céluta sortit de l'abri du rocher; regardant les différents points du ciel,

elle se dit : « Mon mari est de ce côté-là, » et ses pas se dirigèrent vers le septentrion. Elle n'eut pas même la pensée de retourner à la Nouvelle-Orléans ; elle se trouvoit plus en sûreté dans les bois que parmi les hommes. Pour sa nourriture elle comptoit sur les fruits sauvages, et son sein suffiroit au besoin de sa fille.

Tout le jour elle marcha, cueillant çà et là quelques baies dans les buissons.

A l'heure où la hulotte bleue commence à voltiger dans les forêts américaines, Céluta atteignit le sommet d'une colline ; elle se détermina à passer la nuit au pied d'un tamarin, dans le tronc caverneux duquel les Indiens allumoient quelquefois le feu du voyageur. Au midi on découvroit la ville des Blancs, au couchant le Meschacebé, au nord de hautes falaises où s'élevoit une croix.

Prenant dans ses bras la fille de l'homme des passions, Céluta lui présenta son sein que l'enfant débile serroit à peine dans ses lèvres : un jardinier arrose une plante qui languit; mais elle continue de dépérir, car la terre ne l'a point reçue favorablement à sa naissance. Dans son effroi maternel, Céluta n'osoit regarder le tendre nourrisson, de peur d'apercevoir les progrès du mal ; ses yeux, chargés de pleurs, erroient vaguement sur les objets d'alentour. Telles furent vos douleurs dans la solitude de Bersabée, malheureuse Agar, lorsque, détournant la vue d'Ismaël, vous dites : « Je ne verrai point mourir mon enfant. » La nuit fut triste et froide.

Au lever du jour, après avoir fait un repas de pommes de mai et de racines de canneberge, la voyageuse, chargée de son trésor, reprit sa route. La monotonie du désert n'étoit interrompue que par la vue encore plus monotone de la croix. Cette croix étoit celle où René avoit accompli un pélerinage en descendant de la Nouvelle-Orléans; Dieu seul savoit ce qu'avoit demandé en secret le fervent pélerin. Une pierre encore tachée du sang de l'homme assassiné gisoit près de l'arbre expiatoire : un torrent s'écouloit à quelque distance.

La sœur d'Outougamiz s'assit sur la pierre du meurtre : elle prit involontairement dans sa main la branche de chêne que René avoit déposée en *ex-voto* au pied du calvaire; les regards de l'Indienne se fixoient sur le rameau desséché qu'elle balançoit lentement, comme si elle eût trouvé une ressemblance de destinée entre elle et la branche flétrie. Céluta rêvoit au bruit aride du vent dans le bois de la croix et dans la cime de quelques chardons qui perçoient les roches. Plusieurs fois elle crut entendre des voix, comme si les anges de la Croix et de la Mort eussent conversé invisiblement dans ce lieu.

L'épouse de René se hâta de quitter un monument de douleur, qu'elle supposoit gardé par les Esprits redoutables des Européens. Le large vallon qui terminoit le plateau des bruyères la conduisit au bord d'un courant d'eau. Dans le fond de ce vallon s'élevoient de petits tertres couverts de tulipiers, de liquidambars, de cyprès, de magnolias,

et autour desquels se replioit l'onde qui portoit son tribut au Meschacebé. Du sein de la terre échauffée sortoit le parfum de l'angélique et de différentes herbes odorantes.

Attirée et presque rassurée par le charme de cette solitude, Céluta s'assied sur la mousse et prépare le banquet maternel. Elle couche Amélie sur ses genoux, et déroule l'une après l'autre les peaux d'hermine dont l'enfant étoit enveloppé. Quelques larmes, tombées des yeux de la mère, ranimèrent la fille souffrante, comme si cet enfant ne devoit tenir la vie que de la douleur.

Quand Céluta eut prodigué à sa fille ses caresses et ses soins, elle chercha pour elle-même un peu de nourriture.

Les lieux où elle se trouvoit avoient naguère été habités par une tribu Indienne. On voyoit encore dans un champ anciennement moissonné quelques rejets de maïs, et l'épi de ce blé-sauvageon étoit rempli d'une crème onctueuse : il servit au repas de Céluta.

Vers le baisser du soleil, la sœur d'Outougamiz se retira à l'entrée d'une grotte tapissée de jasmin des Florides, et environnée de buissons d'azaléas. Dans cette grotte se vinrent réfugier une foule de nonpareilles, de cardinaux, d'oiseaux moqueurs, de perruches, de colibris qui brilloient comme des pierreries au feu du couchant.

La nuit se leva revêtue de cette beauté qu'elle n'a que dans les solitudes américaines. Le ciel étoilé étoit parsemé de nuages blancs semblables

à de légers flocons d'écume, ou à des troupeaux errants dans une plaine azurée. Toutes les bêtes de la création, les biches, les caribous, les bisons, les chevreuils, les orignaux, sortoient de leur retraite pour paître les savanes. Dans le lointain on entendoit les chants extraordinaires des raines, dont les unes imitant le mugissement du bœuf laboureur, les autres le tintement d'une cloche champêtre, rappeloient les scènes rustiques de l'Europe civilisée, au milieu des tableaux agrestes de l'Amérique sauvage.

Les zéphyrs embaumés par les magnolias, les oiseaux cachés sous le feuillage, murmuroient d'harmonieuses plaintes que Céluta prenoit pour la voix des enfants à naître; elle croyoit voir les petits Génies des ombres et ceux qui président au silence des bois, descendre du firmament sur les rayons de la lune; légers fantômes qui s'égaroient à travers les arbres et le long des ruisseaux. Alors elle adressoit la parole à sa fille couchée sur ses genoux; elle lui disoit : « Si j'avois le malheur de « te perdre à présent, que deviendrois-je? Ah! si « ton père m'aimoit encore, je t'aurois bientôt re- « trouvée! Je découvrirois mon sein; j'épierois ton « ame errante avec les brises de l'aube, sur la tige « humectée des fleurs, et mes lèvres te recueille- « roient dans la rosée. Mais ton père s'éloigne de « moi, et les ames des enfants ne rentrent jamais « dans le sein des mères qui ne sont point aimées. »

L'Indienne versoit, en prononçant ces mots, des larmes religieuses, semblable à un délicieux ananas

qui a perdu sa couronne, et dont le cœur exposé aux pluies se fond et s'écoule en eau.

Des pélicans, qui voloient au haut des airs, et dont le plumage couleur de rose réfléchissoit les premiers feux de l'aurore, avertirent Céluta qu'il étoit temps de reprendre sa course. Elle dépouilla d'abord son enfant pour le baigner dans une fontaine où se désaltéroient, en allongeant la tête, des écureuils noirs accrochés à l'extrémité d'une liane flottante. La blanche et souffreteuse Amélie, couchée sur l'herbe, ressembloit à un narcisse abattu par l'orage, ou à un oiseau tombé de son nid avant d'avoir des ailes. Céluta enveloppa dans des mousses de cyprès plus fines que la soie sa fille purifiée; elle n'oublia point de la parer avec des graines de différentes couleurs et des fleurs de divers parfums; enfin elle la renferma dans les peaux d'hermine et la suspendit de nouveau à ses épaules par une tresse de chèvre-feuille : la pélerine qui s'avance pieds nus dans les montagnes de Jérusalem porte ainsi les présents sacrés qu'elle doit offrir au saint Tombeau.

La fille de Tabamica traversa, sur un pont de liane, la rivière qui lui fermoit le chemin. Elle avoit à peine marché une heure, qu'elle se trouva engagée au milieu d'un terrain coupé de flaques d'eau remplies de crocodiles. Tandis qu'elle hésite sur le parti qu'elle doit prendre, elle entend haleter derrière elle; elle tourne la tête et voit briller les yeux vitrés et sanglants d'un énorme reptile. Elle fuit; mais elle heurte du pied un autre monstre,

et tombe sur les écailles sonores. Le dragon rugit, Céluta se relève, et ne sent plus le poids léger que portoient ses épaules. Elle jette un cri; prête à être dévorée, elle n'est attentive qu'à ce qu'elle a perdu. Tout à coup les deux monstres, dont elle sentoit déja la brûlante haleine sur ses pieds, se détournent; ils se hâtent vers une autre proie. Que les regards d'une mère sont perçants! ils découvrent parmi de hautes herbes l'objet qui attire les affreux animaux! Céluta s'élance, saisit son enfant, et ses pas, que n'auroit point alors devancés le vol de l'hirondelle, la portent au sommet d'un promontoire d'où l'œil suit au loin les détours du Meschacebé.

Victoire d'une femme! qui dira ton orgueil et tes joies? L'astre des nuits, qui vient de dissiper dans le ciel les nuages d'une tempête, paroît moins beau que la pâle Céluta, triomphante au désert. Amélie avoit ignoré le péril; elle ne s'étoit pas même réveillée dans son lit de mousse; sa parure conservoit la fraîcheur et la symétrie. Chargée du berceau où l'innocence dormoit sous des fleurs, Céluta avoit accompli sa fuite, comme l'élégante Canéphore achevoit sa course, sans déranger dans sa corbeille les guirlandes et les couronnes. Mais la frayeur, qui n'avoit pu troubler l'enfant, avoit exercé son pouvoir sur la mère; le sein de Céluta s'étoit tari : ainsi, quand la terre est ébranlée par les secousses de l'Etna, disparoît une fontaine dans les champs de la Sicile, et l'agneau demande en vain l'eau salutaire à la source épuisée.

Que Céluta manquât de nourriture pour son

enfant; que son sein fût stérile quand son cœur surabondoit de tendresse, voilà ce que l'Indienne ne pouvoit comprendre. Elle accusoit sa foiblesse, elle se reprochoit jusqu'à ses douleurs, jusqu'à l'excès de sa frayeur maternelle. Elle cherchoit une cause à ce châtiment du Grand-Esprit : elle se demandoit si elle avoit cessé d'être fidèle à son époux, si elle avoit été injuste envers ses amis, si elle avoit souhaité du mal à ses ennemis, si sa cabane, sa famille, sa tribu, son pays, les Manitous, les Génies, n'avoient point eu à se plaindre d'elle? Les yeux levés vers le séjour du père nourricier des hommes, elle montroit au ciel son sein desséché, réclamant sa fécondité première, se plaignant d'une rigueur non méritée.

Tout à coup Amélie, déposée sur l'herbe, pousse un gémissement; elle sollicite le festin accoutumé; ses mains suppliantes se tournent vers sa mère. Le désespoir s'empare de la sœur d'Outougamiz; elle prend son enfant dans ses bras, le presse sur son sein avec des sanglots: que ne pouvoit-elle l'abreuver de ses larmes! du moins cette source étoit inépuisable.

Une inspiration funeste fait battre le cœur de la femme délaissée: Céluta se dit que le lait maternel n'étoit que le sang de son époux, que c'étoit René qui retiroit à lui cette source de vie; mais ne pouvoit-elle pas elle-même s'ouvrir une veine, et remplacer par son propre sang le sang qui se refusoit aux lèvres de sa fille?

Peut-être auroit-elle pris quelque résolution

extrême si ses regards n'avoient aperçu des fumées qui montoient des deux côtés du Meschacebé, et qui annonçoient l'habitation de l'homme. Cette vue rendit des forces à Céluta; l'Indienne n'étoit pas d'ailleurs tout-à-fait déterminée à mourir, car son époux vivoit et vivoit infortuné. Elle descendit donc du promontoire portant le cher et funeste gage de son amour; mais le fleuve étoit plus éloigné qu'il ne lui avoit paru, et lorsqu'elle arriva sur ses bords la nuit enveloppoit le ciel.

La fumée des cabanes s'étoit perdue dans les ombres; la lune en se levant versa sur les flots du Meschacebé moins de lumière que de mélancolie et de silence. Céluta cherchoit des yeux quelque nacelle. Ses regards suivoient, dans leur succession rapide, les lames passagères qui tour à tour élevoient leur sommet brillant vers l'astre de la nuit. Elle aperçut un objet flottant.

Bientôt elle vit sortir du fleuve, à quelques pas d'elle, un jeune nègre presque entièrement nu: une pagne lui ceignoit les reins, à la mode de son pays, et sa tête étoit ornée d'une couronne de plumes rouges. Il chantoit à demi-voix quelque chose de doux dans sa langue; il étendoit les bras vers les eaux, et sembloit adresser à un objet invisible des paroles passionnées. Céluta reconnut Imley, qui la reconnut à son tour; il s'approcha d'elle en s'écriant: « Céluta! ô redoutable Niang[1]! Céluta ici! »

Céluta répondit: « Je viens de la ville des Pleurs;

[1] Dieu du mal: l'Arimane des Nègres.

« la biche des Natchez va perdre son faon que voilà, « car son sein est tari. »

Alors Imley : « La biche des Natchez ne perdra « point son faon; nous trouverons une mère pour « le nourrir. Céluta est belle comme une Fétiche « bienfaisante. »

— « Comment Imley est-il dans ce lieu ? » dit Céluta.

— « Mon ancien maître, répondit Imley, après « m'avoir battu, parce que j'aimois ma liberté, m'a « vendu à l'habitant des cases voisines. Venez avec « moi, je vous donnerai du maïs et une femme « noire de mes bois pour allaiter l'enfant rouge « de vos forêts; les Blancs ne sauront rien de tout « cela. »

Céluta se mit à suivre son guide.

« Et tu es toujours infortunée, pauvre Céluta ! « disoit en marchant l'Africain. Et moi aussi je suis « bien malheureux le jour, mais la nuit !... » Imley posa un doigt sur sa bouche en signe de mystère.

— « Et la nuit tu es moins à plaindre, dit Céluta; moi je pleure toujours. »

— « Céluta, reprit Imley, si tu savois ! elle est « belle comme le palmier des sables ! Quand elle « dit au sourire de venir visiter ses lèvres, ses « dents ressemblent aux perles de la rosée dans les « feuilles rouges du Béthel. »

L'enfant de Cham arrêtant tout à coup Céluta, et lui montrant le fleuve : « Vois-tu la cime argentée « de ces copalmes, là-bas, sur les eaux ? Vois-tu « tout auprès les ombres de ces hêtres pourpres,

« presque aussi belles que celles du front de ma « maîtresse? Vois-tu les deux colonnes de ces pa- « payas entre lesquelles apparoît la face de la Lune, « comme la tête de mon Izéphar entre ses deux bras « levés pour me caresser? Eh bien! ce sont les « arbres d'une île. Ile de l'Amour, île d'Izéphar, les « ondes ne cesseront de baigner tes rivages, les « oiseaux d'enchanter tes bois, et les brises d'y sou- « pirer la volupté! C'est là, Céluta!.. Elle habite sur « l'autre bord du Meschacebé; moi j'ai ma case sur « cette rive; chaque nuit elle traverse à la nage le « bras du fleuve pour se rendre dans l'île : son Imley « s'y trouve toujours le premier. Je reçois Izéphar au « moment où elle sort de l'onde; je la cache dans « mon sein; je lui sers d'abri et de vêtement; nos « baisers sont plus lents que ceux des brises qui « caressent les fleurs de l'aloës au déclin du jour; « deux beaux serpents noirs s'entrelacent moins « étroitement: nous sommeillons au bord du fleuve « en disputant de paresse avec ses ondes.

« Souvent aussi nous parlons de la patrie : nous « chantons Niang, Zanhar[1], et les amours des lions. « Je reprends toutes les nuits la parure que tu me « vois, et que je portois quand j'étois libre sous les « bananiers de Madinga. J'agite la force de ma main « dans les airs; il me semble que je lance encore la « zagaie contre le tigre, ou que j'enfonce dans la « gueule de la panthère mon bras entouré d'une « écorce. Ces souvenirs remplissent mes yeux de

[1] Dieu du bien.

« larmes plus douces que celles du benjoin, ou que « la fumée de la pipe chargée d'encens. Alors je crois « boire avec Izéphar le lait du coco sous l'arcade de « figuiers; je m'imagine errer avec ma gazelle à « travers les forêts de girofliers, d'acajous et de « sandals. Que tu es belle, ô mon Izéphar! tu rends « délicieux tout ce qui touche à tes charmes. Je « voudrois dévorer les feuilles de ton lit, car ta « couche est divine, ô fille de la Nuit! divine comme « le nid des hirondelles africaines, comme ce nid « qu'on sert à la table de nos rois et que composent « avec des débris de fleurs les aromates les plus « précieux. »

Ainsi disoit Imley : il baisoit l'air en feu autour de lui, et chargoit l'éther brûlant d'aller trouver les lèvres de la femme aimée, par la route impatiente des désirs.

La petite Amélie vint alors à jeter un cri. Imley imposa ses deux mains sur la tête de la mère et dit: « Vous êtes la femme des tribulations. »

A quoi Céluta répondit: « Je prie le Grand-Esprit « qu'Izéphar ait des entrailles plus heureuses que les « miennes. »

Enfant des peuples de Caïn, vous répliquâtes avec une grande vivacité: « J'aime Izéphar comme « une perle, mais son sein ne portera jamais un « esclave: l'éléphant m'a enseigné sa sagesse. »

En conversant de la sorte, l'épouse de René et son guide étoient arrivés aux cases des nègres de l'habitation. Les toits écrasés de ces cases se montroient entre de hauts tournesols. Imley et Céluta

traversèrent des carrés d'ignames et de patates, que l'esclave africain cultive dans ses courts moments de loisirs, pour sa subsistance et pour celle de sa famille. Un calme profond régnoit dans ces lieux : sur cette terre étrangère, dans la couche de la servitude, le sommeil berçoit ces exilés des illusions de la liberté et de la patrie. Imley dit à voix basse à Céluta : « Ils dorment, mes frères noirs! les insen-« sés! ils prennent des forces, afin de travailler pour « un maître. Moi... »

L'Américaine et l'Africain entrèrent dans une case dont Imley poussa doucement la porte. Il se dépouilla de sa pagne qu'il cacha sous des chaumes : « Car, disoit-il, nos maîtres prétendent que l'habit « de mon pays est une Fétiche qui leur portera « malheur. » Il reprit l'habit de l'esclave et réveilla une femme. Cette femme descend de son hamac de coton bleu, souffle des charbons assoupis, en jetant dans le foyer des cannes de sucre desséchées; une grande flamme éclaire subitement l'intérieur de la case. Céluta reconnoît la négresse Glazirne! Glazirne demeure immobile d'étonnement. Les deux femmes se prennent à pleurer.

« Bonne mère des pays lointains, dit Céluta, votre « petite fille indienne est prête à mourir; mon sein « s'est fermé : j'espère que le vôtre est resté ouvert « à votre fils. »

Glazirne répondit : « Je croyois ne plus vous « revoir. Mon maître, aux Natchez, m'a vendue « avec Imley, parce que j'avois eu trop de pitié de « vous chez le bon Blanc d'Artaguette. Mon maître

« n'aimoit point la pitié : voilà ma joie dans son « berceau. »

Glazirne découvrit un berceau caché sous une natte, prit son nourrisson, le mit à l'une de ses mamelles, suspendit à l'autre l'enfant de Céluta, et s'assit à terre.

Quand l'épouse de René vit cette pauvre esclave presser sur son sein les deux petites créatures si étrangères par leur pays, si différentes par leur race, si ressemblantes par leur misère; quand elle la vit les nourrir en leur prodiguant ces petits chants, ce langage maternel, le même en tous climats, elle adressa au ciel la prière de la reconnoissance. Elle regardoit les deux enfants; comparant la foiblesse de sa fille à la force du fils de Glazirne, elle dit avec un mélange de joie, de douleur et d'une tendre jalousie : « Femme noire, que ton fils est « grand et fort ! Il est pourtant de l'âge de ma fille ! »

— « Femme rouge, dit Glazirne en se levant, j'ai « commencé par ta fille, prends maintenant pour « toi ces ignames, et bois ce suc d'une plante de « mon pays, qui te rendra la fécondité. Mais hâte-« toi de t'éloigner, le jour va naître; mon nouveau « maître hait les femmes indiennes; ne reviens plus « aux cases. Cache-toi dans la forêt; Imley te con-« duira à un lieu secret connu de nous autres « esclaves. Au milieu du jour je t'irai porter la « pâture, et au milieu de la nuit pleurer avec toi. « Mon cœur n'est point fait de l'acier des Blancs; je « ne suis point née sans père ni sans mère, quoique « ma mère m'ait vendue pour un collier. »

Glazirne remplit une coupe de bois de citronnier d'une liqueur particulière, et la présenta à la voyageuse comme la Madianite offroit un vase d'eau à l'étranger, au bord du puits du Chameau. Céluta vida la coupe et sortit avec Imley, qui la conduisit au lieu désigné.

A l'heure où les cigales, vaincues par l'ardeur du soleil, cessent leurs chants, Céluta entendit un cri: c'étoit celui que les nègres poussent dans le désert pour écarter les serpents et les tigres. Elle découvrit Glazirne qui regardoit s'il n'y avoit point de Blancs à l'entour.

La négresse, se glissant dans le bois, déposa quelque chose au pied d'un arbre, et se retira. Céluta, s'avançant à son tour, enleva la calebasse déposée. Il y avoit du lait pour la fille, des fruits et des gâteaux pour la mère : ce commerce clandestin de l'infortune et de la misère se faisoit à la porte du riche et de l'heureux.

Les ombres revinrent sur la terre. Céluta ouït vers le milieu de la nuit un bruissement léger; elle étendit la main dans les ténèbres et rencontra bientôt celle de Glazirne : le bonheur repousse le bonheur, mais les larmes appellent les larmes ; elles viennent se mêler dans les cœurs des infortunés comme ces eaux sympathiques qui se cherchent à travers les feuilles d'un livre mystérieux, et qui y font paroître, en se confondant, des caractères disposés d'avance par l'amour.

La négresse apportoit avec elle son fils : elle mit l'hostie pacifique entre les bras de l'Indienne, qui

sentit ce compliment à la façon de la nature. Les deux femmes s'assirent ensuite sous un térébinthe dans une clairière ; elles parlèrent de leur frère d'Artaguette, que l'une avoit sauvé, que l'autre avoit ramené blessé au camp des François. Glazirne prononça des paroles magiques de son pays sur la fille de Céluta, sur ce vaisseau à peine ébauché que la flamme avoit à demi dévoré dans le chantier de la vie. Puis la négresse ouvrit le haut de sa tunique d'esclave dans laquelle elle tenoit cachée une colombe : elle rendit la liberté à l'oiseau blanc qui, plein de frayeur, allongeoit le cou hors du sein de l'Africaine. Cet emblème d'une ame pure qui s'envole vers les cieux, échappée des prisons de la vie, rappeloit en même temps l'idée de la liberté que Glazirne avoit perdue.

« Est-ce que tu crois que ma fille va mourir, dit « Céluta, puisque la colombe s'est envolée ? »

— « Non, dit Glazirne, la colombe a porté au « redoutable Niang les paroles que j'ai murmurées « tout bas, pour guérir ta fille.

— « Fais à la mode de ton pays, repartit l'In- « dienne : je m'y accoutumerai mieux qu'à la mode « du pays des Blancs. »

Glazirne déroula une feuille de roseau dans laquelle elle avoit enveloppé un coquillage de l'océan africain ; elle adressa à cette Fétiche des reproches et des prières. Céluta porta à ses lèvres ce Manitou du malheur. Religion des infortunés, vous êtes partout la même ! les chagrins ont une source commune : cette source est le cœur de l'homme.

Ces femmes sauvages, si remplies des merveilles de Dieu, voulurent endormir leurs enfants : elles les placèrent sur des peaux moelleuses, l'un auprès de l'autre, dans les festons d'une liane fleurie qui descendoit des branches d'un vieux liquidambar : le fils de Glazirne tout nu et obscur comme l'ébène, la fille de Céluta parée d'un collier et éclatante comme l'ivoire; ensuite elles agitèrent doucement le berceau suspendu. Céluta chantoit, et la nature lui inspiroit à la fois l'air et les paroles de son hymne au Sommeil.

« Enfants, plus heureux que vos mères, que votre « sommeil soit également paisible et sans songes! « N'êtes-vous point sur cette branche de fleur les « deux Génies de la nuit et de la lumière? vous êtes « blanc et noir comme ces jumeaux célestes.

« L'un porte la chevelure dorée du matin; l'autre « couvre son front du léger crêpe du soir. Char- « mantes nonpareilles, reposez ensemble dans ce « nid : soyez plus heureux que vos mères. »

Les accents de la voix de Céluta étoient pleins de mélodie; ils sortoient de son ame, et son ame étoit comme une lyre sous la main des Anges. Sollicité au repos par le ralentissement graduel du mouvement de la branche, le couple innocent s'endormit : les mères confièrent à la brise le soin de balancer encore leurs gracieux nourrissons.

Mais le maukavis commençoit à chanter le réveil de l'aurore; les deux amies songèrent à se séparer; avant de quitter ce lieu, elles amassèrent quelques pierres pour en faire une marque au siècle futur,

et les appelèrent, chacune dans sa langue, l'Autel des Femmes affligées.

L'Africaine promit de revenir. Cependant l'Indienne en vain espéra de revoir sa compagne; sa compagne ne reparut plus. Une fois seulement Céluta crut avoir entendu dans le lointain la voix de Glazirne : il arrive que les vents de l'automne jettent, le soir, sur nos bords, un oiseau de l'autre hémisphère; nous comptons retrouver au matin l'hôte de la tempête, mais il est déja remonté sur le tourbillon, et son cri, du milieu des nuages, nous apporte son dernier adieu.

Après deux jours d'attente, Céluta se résolut à poursuivre sa route; il lui tardoit de revoir ses amis. Elle part; elle franchit des ruisseaux sur des branches entrelacées, légers ponts que les Sauvages jettent en passant; elle traverse des marais, en sautant d'une racine à une autre racine; elle se cache quelquefois auprès d'une habitation où des Blancs prennent leur repas dans le champ par eux labouré; lorsqu'ils se sont retirés, elle accourt avec une nuée de petits oiseaux qui guettoient comme elle les miettes tombées de la table de l'homme. Après une marche longue et pénible elle entre dans ses forêts natales, et arrive enfin aux Natchez.

Le premier Indien qu'elle aperçoit c'est Ondouré. Le bourreau a reconnu la victime; il s'avance vers elle, et d'une voix adoucie, il la félicite de son retour. « Où est René? dit Céluta; chef cruel, « te devois-je rencontrer le premier! »

—« Ton mari, répondit Ondouré avec une modé-

« ration de langage que ses regards démentoient, ton « mari est allé, par ordre des Sachems, chanter le « calumet de paix aux Illinois. »

Quand on s'est attendu à quelque malheur, tout ce qui n'est pas ce malheur semble un bien. « Il « vit! » s'écrie Céluta, et elle se sent soulagée.

Les Sauvages environnent bientôt la nièce d'Adario; Mila et Outougamiz fendent la foule et se précipitent dans le sein de leur sœur.

« Je suis la femme de ton frère, s'écrie Mila « sanglotant de joie, mais je suis toujours ta petite « fille. »

— « Tu es la femme de mon frère, dit Céluta « avec un mouvement de plaisir dont elle ne se « rendit pas compte; aime-le et partage ses peines! »

— « Oh! dit Mila, j'ai déja plus pleuré pour lui « dans quelques jours que je n'ai pleuré pour moi « dans toute ma vie. »

La voyageuse, conduite à sa cabane, la trouva dévastée, telle que René l'avoit trouvée lui-même à son retour. Céluta jeta un regard triste sur la vallée, sur la rivière, sur le sentier de la colline à demi caché dans l'herbe, sur tous ces objets où son œil découvroit des traces de la fuite du temps. La cabane fut promptement rétablie dans son premier ordre par Outougamiz et par Mila; ils y vinrent demeurer avec leur sœur.

Cependant le couple ingénu n'osa raconter à Céluta déja trop éprouvée, ce qui s'étoit passé aux Natchez pendant son absence; il n'osa lui dire les malheurs d'Adario, les calomnies dont

René étoit la victime, les vertueuses inquiétudes d'Outougamiz. La fille de Tabamica voyoit qu'on lui cachoit quelque chose : tout lui paroissoit extraordinaire, l'éloignement de Chactas et de René, l'établissement des François sur le champ des Indiens, l'affectation des Indiens qui murmuroient des paroles de paix, du même air qu'ils auroient entonné l'hymne de guerre. Adario n'étoit point venu voir sa nièce, où étoit-il? Céluta résolut d'aller trouver son oncle, de lui demander l'explication de ces mystères, et de s'éclaircir du sort de René.

Enveloppée d'un voile, elle sort de sa cabane, lorsque les étoiles, déja chassées de l'orient par le crépuscule, sembloient s'être réfugiées dans la partie occidentale du ciel. Elle se glisse le long des prairies comme ces vapeurs matinales qui suivent le cours des ruisseaux; elle arrive au grand village, cherche la cabane d'Adario, et ne trouve qu'un amas de cendres. Un chasseur vient à passer: « Chasseur, lui dit Céluta, où est maintenant la « demeure d'Adario? » Le chasseur lui montre un bois avec son arc, et continue sa route.

La sœur d'Outougamiz s'avance vers le bois; elle aperçoit à l'entrée la fille d'Adario, sentinelle vigilante qui observoit de loin les mouvements de son père. Le Sachem erroit lentement entre les arbres, comme un de ces spectres de la nuit qui se retirent au lever du jour. Sa tête chauve et ses membres dépouillés étoient humides de rosée, sa hache, si

terrible dans les combats, reposant sur une de ses épaules nues près de son oreille, sembloit lui conseiller la vengeance.

Céluta ne se sentoit pas la hardiesse d'aborder le Sachem; elle l'entendit pousser de profonds soupirs. Le vieillard tourne tout à coup la tête, et s'écrie d'une voix menaçante: « Qui suit mes pas? » —« C'est moi, » répond doucement Céluta.

— « C'est toi, ma nièce! Ne me présente pas ton « enfant, mes mains sont dévorantes. »

— « Je n'ai point apporté ma fille, » reprend l'épouse de René, qui déja embrasse les genoux du Sachem : « Et ma cousine? » ajoute Céluta d'une voix suppliante.

— « Ta cousine! dit Adario; où est-elle? qu'elle « vienne! elle n'a plus rien à craindre de mes em- « brassements. »

La fille d'Adario, assise à l'écart sur une pierre, regardoit de loin cette scène avec un mélange de terreur et d'envie. Elle accourt au signe que lui fait Céluta: pour la première fois, depuis le retour du fort Rosalie, elle se sent pressée sur le cœur paternel par la main qui lui a ravi son fils. Adario, surmontant de la tête ces deux femmes, et les serrant contre sa poitrine avec son bras armé de la haehe, ressembloit à un bûcheron qui va couper deux arbustes chargés de fleurs.

Le Sachem, se dégageant des caresses de ces femmes : « Il n'est pas temps de pleurer comme un « cerf; c'est du sang qu'il nous faut. » Montrant d'une main la terre à Céluta, et de l'autre la voûte

des arbres : « Voilà, lui dit-il, le lit et le toit que « les étrangers m'ont laissés.

— « Est-ce eux qui ont incendié ta cabane ? dit « Céluta ; tes enfants t'en pourront bâtir une autre. »

Les lèvres d'Adario tremblèrent, son regard parut égaré ; il saisit sa nièce par la main : « Mes « enfants ! dis-tu ; mes enfants, ils sont libres ! Ils « ne rebâtiront point ma hutte dans la terre de « l'esclavage. »

Adario rejeta avec violence la main de Céluta. La fille du Sachem cachoit dans ses cheveux son visage baigné de larmes. Céluta s'aperçut alors que sa cousine ne portoit point son fils ; elle eut un affreux soupçon de la vérité.

L'épouse de René crut devoir calmer ces douleurs, dont elle ne connoissoit pas encore la source, par quelques paroles d'amour. « Sachem, dit-elle, « tu es un rempart pour les Natchez ; et j'espère « que mon mari reviendra bientôt chargé de colliers « pacifiques. »

— « N'appelle pas ton mari, dit le vieillard, l'in- « fame que la colère d'Athaënsic a vomi sur ces « rivages. Si tu conserves encore quelque attache- « ment pour lui, ôte-toi de devant mes yeux ; que le « roc qui me sert de couche ne soit pas souillé de « l'empreinte de tes pas. »

— « Ah ! s'écrie Céluta, voici le commencement « des mystères dont j'étois venue demander l'expli- « cation ! Eh bien ! Adario, qu'a donc fait René ? « Parle, je t'écoute. »

Adario s'appuie contre un chêne, et répète à Cé-

luta la longue série des calomnies inventées par Ondouré. A ce discours, qui auroit dû foudroyer l'Indienne, vous l'eussiez vue prendre un air serein, une contenance hardie : « Je respire ! dit-elle ; cher « et malheureux époux ! si je t'avois jamais soup- « çonné, maintenant tu serois pur à mes yeux comme « la rosée du ciel. Que le monde entier te déclare « coupable, je te proclame innocent; que l'univers « te déteste, j'aurai le bonheur de t'aimer sans ri- « vale. Moi, t'abandonner, lorsque tu es calomnié, « persécuté ! »

Les grandes ames s'entendent : Adario admira sa nièce. « Tu es de mon sang, dit-il, et c'est pour cela « que l'amour de la patrie triomphera dans ton « cœur de l'amour d'un homme. Que peux-tu oppo- « ser à ce que je t'ai raconté ? »

— « Ce que j'y oppose ? répliqua vivement Céluta : « le malheur de René. Mon mari coupable ! Il ne l'est « point : tu en as trop dit, Adario, pour me con- « vaincre. N'as-tu pas été jusqu'à parler de Mila ? « C'est à moi d'avoir affaire avec mon cœur, de dé- « vorer mes peines, si j'en ai; mais chercher à me « faire croire à des trahisons envers les Natchez, par « le ressentiment d'une infidélité qui ne regarde- « roit que moi ! Sachem, je rougis pour ta vertu ! « j'ignorois que ton grand cœur fût si sensible à « un chagrin de femme ! »

La fureur d'Adario s'allume; il ne voit dans ce dévouement de l'amour conjugal que la foiblesse d'un esprit fasciné par la passion. Blessé des paroles de Céluta, il s'écrie : « Tremble, misérable

« servante d'un Blanc; tremble qu'un indigne amour « te fasse hésiter sur tes devoirs; apprends que si « ton sang étoit demandé par la patrie, cette main « qui a étouffé mon fils te sauroit bien retrouver. » Adario, s'arrachant du chêne contre lequel il est appuyé, va chercher la caverne des ours pour y fuir la vue des hommes, aussi insensible au mal qu'il a fait que le poignard qui ne sent pas les palpitations du cœur qu'il a percé.

Le coup a pénétré jusqu'aux sources de la vie : la victime s'est débattue contre le trait au moment où ce trait l'a frappée, mais à la blessure refroidie s'attache une douleur cuisante. Céluta ne croit point au crime de René, mais il suffit qu'on accuse celui qu'elle aime pour qu'elle soit navrée de douleur; elle ne croit pas à l'inconstance de son époux; elle ne supposera jamais René capable d'avoir donné pour femme sa maîtresse à son ami; mais que font la raison, l'élévation des sentiments, la générosité de caractère contre ces vagues soupçons qui traversent le cœur? on s'en défend, on les repousse; vaine tentative! ils renaissent comme ces songes qui se reproduisent dans le cours d'un pénible sommeil.

Céluta regagne à pas tremblants sa cabane, elle y trouve ses aimables hôtes. « Mon frère, dit-elle « en entrant, je sais tout : on trame quelque com- « plot. Sauvons ton ami! »

— « C'est parler cela, dit Mila en avançant d'un « air courageux son joli visage. Ce n'est pas comme « toi, Outougamiz, qui es triste comme un che-

vreuil blessé : sauvons René! c'est ce que je disois « tantôt. »

Les deux sœurs et le frère s'assirent ensemble sur la même natte, approchèrent leurs trois têtes, et se mirent à examiner comment ils pourroient sauver René. Les conspirations des bons ne sont pas comme celles des méchants : on nuit facilement, on répare avec peine. Le fond du secret étoit ignoré de la femme, de l'ami, et de l'amie de René : ils ne pouvoient donc apporter le remède à un mal dont la nature leur étoit inconnue. Mila ne savoit autre chose que de tuer Ondouré : elle soutenoit par son caractère résolu le frère et la sœur, dont les ames, disoit-elle, étoient aussi pesantes que le vol d'un aigle blanc. « Les Sachems, ajoutoit Mila, ont « plus de sagesse que nous, mais ils n'aiment point. « Opposons nos cœurs à leurs têtes, et nous saurons « bien comment agir quand le moment sera venu. »

Prêt à consommer ses forfaits, Ondouré sentoit ses passions s'exalter. Céluta, de retour de son pélerinage, parut toute divine aux yeux du scélérat. Une femme en pleurs, une femme qui vient de faire des choses extraordinaires, a des attraits irrésistibles : plus l'ame s'élève vers le ciel, plus le corps se couvre de grace, et le criminel, pour son supplice comme pour celui de sa victime, aime particulièrement la beauté qui tient à la vertu. « Quoi ! « cette femme, disoit Ondouré, si dévouée à mon « rival, ne m'accorderoit pas même un sourire ! « Céluta, tu seras à moi ! j'assouvirai sur toi mes « désirs, fusses-tu dans les bras de la mort. »

Au milieu de son triomphe, Ondouré éprouvoit pourtant une vive inquiétude : la jalousie de la Femme-Chef, endormie pendant les troubles aux Natchez et pendant l'absence de Céluta, jetoit maintenant de nouvelles flammes ; elle menaçoit le tuteur du Soleil d'un éclat qui l'eût perdu. Une scène inattendue fut au moment de produire la catastrophe qu'il redoutoit.

La fête de la pêche avoit été proclamée, fête sacrée à laquelle personne ne se pouvoit dispenser d'assister. Céluta s'y rendit avec Mila et son frère : le Grand-Prêtre ordonna la danse générale des femmes. La sœur d'Outougamiz fut obligée de figurer dans ce chœur religieux : émue par ses souvenirs, se laissant aller à une imagination attendrie, elle commence à faire parler ses pas, car la danse a aussi son langage ; tantôt elle lève les bras vers le ciel, comme le rameau d'un suppliant ; tantôt elle incline sa tête comme une rose affaissée sur sa tige. L'air de langueur et de tristesse de Céluta ajoutoit un charme à ses graces.

Ondouré dévoroit des yeux la touchante Sauvage ; Akansie, qui ne le perdoit pas de vue, se sentoit prête à rugir comme une lionne. Dans l'illusion de sa passion elle crut pouvoir lutter avec sa rivale, et descendit dans l'arène. Les mouvements de la femme jalouse étoient durs ; ses mains s'agitoient par convulsions ; ses pas se marquoient par intervalles courts et précipités ; le crime avoit l'air de peser sur le ressort qui la faisoit tressaillir. Honteux pour elle, le tuteur du Soleil détourna la vue :

la Femme-Chef s'en aperçut, et n'ayant le courage ni de cesser, ni de continuer la danse, elle se mit à tourner sur elle-même avec des espèces de hurlements.

Alors Mila, qui voulut tenir compagnie à sa sœur et se rire d'Akansie, vint voltiger sur le gazon. Ses pieds et ses bras se déploient par des mouvements brillants et onduleux; elle se balance comme un jeune peuplier caressé des brises : le sourire de l'amour est sur ses lèvres, l'ivresse du plaisir dans ses yeux; c'est un faon qui bondit, un oiseau qui vole; elle se joue, nage dans l'air comme un papillon.

Le contraste qu'offroient les trois femmes étonnoit les Natchez et les François présents à la fête : c'étoient la douleur, la jalousie et le plaisir qui mêloient leurs pas. Un hymne ordinairement chanté à cette cérémonie étoit répété en dialogue par les danseuses; Céluta disoit :

« Retire-toi, vagabonde du désert : le bruit de tes « pleurs est pour moi plus détestable que celui de « l'ondée qui perd la moisson : je hais les infortu- « nés. Ma cabane se plaît dans la solitude : jamais « un tombeau ne m'a détournée de mon chemin; « je le foule aux pieds, et je passe sur son gazon. »

La Femme-Chef répondoit :

« Je suis étrangère, je suis le serpent noir qui ne « fait point de mal. Mon époux est loin, mon enfant « va mourir : matrone de la cabane solitaire, sois « bonne, donne à manger à ma faim; les Génies t'en « récompenseront : celui que tu aimes ne sera jamais « loin, ni ton enfant prêt à mourir. »

Mila répliquoit :

« Viens dans ma cabane, viens, pauvre étrangère :
« malheur à qui repousse l'infortuné! Viens, n'im-
« plore plus cette matrone. C'est une femme de
« sang : ses mains sont homicides; les lèvres de son
« enfant ne caressoient point son sein ; elles la fai
« soient souffrir. Lorsque son enfant lui disoit : « Ma
« mère ! » elle n'avoit jamais besoin de sourire. Viens
« dans ma cabane, pauvre étrangère : malheur à qui
« poursuit l'innocent ! »

Il étoit temps que cette danse cessât : Céluta et Akansie étoient prêtes à s'évanouir. Le hasard, en mettant dans leur bouche le chant opposé à leur position et à leur caractère, les accabloit. Quelle leçon pour la Femme-Chef! le persécuteur avoit pris un moment la place du persécuté, afin que le premier eût une idée de sa propre injustice. Lorsqu'à la fin du chant les trois femmes vinrent à mêler leurs voix, il sortit de ces voix confondues des sons qui arrachèrent un cri d'étonnement à la foule. La mère du Soleil quitta brusquement les jeux, faisant signe à Ondouré de la suivre : il ne lui osa désobéir.

Le couple impur arrive à la cabane du Soleil. Akansie éclate en reproches : « Voilà donc, s'écrie-
« t-elle, celui à qui j'ai tout sacrifié! Honneur, re-
« pos, vertu, tout a péri dans la fatale passion qui
« me dévore! Pour toi j'ai livré mon ame aux mau-
« vais Génies; pour toi j'ai consenti à laisser tuer le
« Grand-Chef. J'ai approuvé tous tes complots; es-
« clave de ton ambition comme de ton amour, je

« me suis étudiée à satisfaire les moindres caprices « de tes crimes. Heureuse, autant qu'on peut l'être « sous le poids d'une conscience bourrelée, je me « disois : il m'aime ! Esprit des ombres, enseignez-moi « ce qu'il faut faire pour conserver son cœur ! De « quel nouveau forfait dois-je souiller mes mains « pour donner plus de charmes à mes caresses ? « Parle, je suis prête : renversons les lois, usurpons « le pouvoir, immolons la patrie, et, s'il le faut, « l'enfant royal que j'ai porté dans mes flancs ! »

Ces paroles sortant à flots pressés d'un sein qui les avoit long-temps retenues, suffoquent la misérable Akansie : elle tombe dans les convulsions du désespoir aux pieds d'Ondouré. Effrayé des révélations qu'elle pouvoit faire, le monstre eut un moment la pensée d'étouffer sa complice au milieu de cette crise de remords, avant que le repentir la rendît à l'innocence ; mais il avoit encore besoin du pouvoir de la Femme-Chef ; il la rappelle donc à la vie, il essaie de la calmer par des paroles d'amour. « Tu ne me tromperas plus, dit-elle, je n'ai « déja été que trop crédule ; j'ai vu tes regards ido- « lâtrer ma rivale ; je les ai vus se détourner de moi « avec dégoût. Je repousse tes caresses ; tu te les « reprocherois, ou peut-être, en me les prodiguant, « les offrirois-tu, dans le secret de ton cœur, à cette « Céluta qui te méprise. »

Akansie s'arrête comme épouvantée de ce qu'elle va dire : ses yeux sont tachés de sang, son sein se goufle et rompt les liens de fleurs dont il étoit entouré. Elle s'approche du chef inquiet, appuie ses

mains aux épaules du guerrier, et parlant d'une voix étouffée, presque sur les lèvres du traître : « Écoute, lui dit-elle, plus d'amour; il ne me faut « à présent que des vengeances! J'ai favorisé tes « projets; sers les miens! Que Céluta soit envelop-« pée, avec son mari, dans le massacre que tu mé-« dites. Je veux tenir dans ma main cette tête char-« mante, la présenter par ses cheveux sanglants à « tes baisers. Si tu hésites à m'offrir ce présent, dès « demain j'assemble la nation, je rends l'éclat à la « vertu que tu as ternie, je dévoile tes crimes et les « miens, et nous recevrons ensemble le châtiment « dû à notre perversité. »

Akansie, les yeux attachés sur ceux d'Ondouré, cherche à surprendre sa pensée : « N'est-ce que cela « que tu demandes pour t'assurer de mon amour, « répondit l'homme infernal d'un ton glacé, tu se-« ras satisfaite : tu m'as livré René, je te livrerai « Céluta. »

— « Mais avant qu'elle soit à toi! » s'écrie Akansie.

Ce mot fit hocher la tête à Ondouré : le scélérat vit qu'il étoit deviné. Il recula quelques pas. « Il faut « donc tout te promettre! » s'écria-t-il à son tour.

Il sort, méditant un crime qui le délivreroit de la crainte de voir publier ceux qu'il avoit déja commis. Les affreux amants se quittèrent, pénétrés de l'horreur qu'ils s'inspiroient mutuellement : au seul souvenir de ce qu'ils avoient découvert dans l'ame l'un de l'autre, leurs cheveux se hérissoient

Céluta, dont la tête venoit d'être demandée et promise, étoit rentrée dans sa cabane, plus lan-

gnissante que jamais : elle avoit trouvé Amélie accablée d'une fièvre violente Mila prenoit l'enfant dans ses bras et lui disoit : « Fille de René, en cas « que tu viennes à mourir, j'irai le matin respirer « ton ame dans les parfums de l'aurore. Je te ren-« drai ensuite à Céluta; car que seroit-ce si une « autre femme alloit te ravir à nous, si tu descen-« dois, par exemple, dans le sein d'Akansie ? »

Outougamiz, qui écoutoit ce monologue, s'écria : « Mila, tu es toute notre joie et toute notre tristesse. « Est-ce que tu vas bientôt cueillir une ame ? Tu me « donnerois envie de mourir pour renaître dans ton « sein. »

L'idée de la mort, tout adoucie qu'elle étoit par cette gracieuse croyance, ne pouvoit cependant entrer dans le cœur d'une mère sans l'épouvanter. Cette mère demandoit inutilement des nouvelles de son époux. On n'avoit point entendu parler de René depuis son départ. Chactas étoit absent; le capitaine d'Artaguette et le grenadier Jacques, après avoir passé un moment au fort Rosalie, avoient été envoyés à un poste avancé sur la frontière des tribus sauvages; tous les appuis manquoient à la fois à Céluta, et elle alloit encore être privée de la protection d'Outougamiz.

Un soir, assise avec sa sœur à quelque distance de sa cabane, elle entendit du bruit dans l'ombre : Mila prétendit qu'elle voyoit un fantôme. « Ce n'est « point un fantôme, dit Imley, c'est moi qui viens « visiter Céluta. » — « Guerrier noir, s'écria Céluta, « qui te ramène ici ? Glazirne est-elle avec toi, cette

« colombe étrangère qui a réchauffé ma petite co-
« lombe sous ses ailes ? »

— « Glazirne est toujours esclave, répondit Imley,
« mais j'ai rompu mes chaînes et celles d'Izéphar.
« Ondouré, le fameux chef, me nourrit dans la
« forêt, en attendant l'assemblée au grand lac. »

— « De quelle assemblée parles-tu ? » demande
Céluta étonnée.

— « Tais-toi, reprit Imley, c'est un secret que je
« ne sais pas entièrement; mais Outougamiz sera du
« voyage. Céluta, nous serons tous libres ! Izéphar
« est avec moi ; depuis qu'elle est fugitive, jamais
« elle n'a été si belle. Si tu la voyois dans les grandes
« herbes, où je la cache le jour, tu la prendrois pour
« une jeune lionne. Quand la nuit vient, nous nous
« promenons, en parlant de notre pays où nous
« allons bientôt retourner. J'entends déja le chant
« du coq de ma case ; je vois déja à travers les arbres
« la fumée des pipes des Zangars ! » Imley, dansant
et chantant, se replongea dans le bois, laissant Mila
riante et charmée du caribou noir.

L'indiscrète légèreté de l'Africain jeta Céluta dans
de nouvelles inquiétudes : quel étoit le voyage que
devoit bientôt entreprendre Outougamiz et dont
l'Indien n'avoit jamais parlé ?

Outougamiz n'avoit pu parler de ce voyage, car
il ignoroit encore ce qu'il étoit au moment d'ap-
prendre. Imley, chef des noirs qu'Ondouré avoit
débauchés à leurs maîtres, pour les armer un jour
contre les Blancs, ne savoit pas lui-même le fond
du complot : il connoissoit seulement quelques

détails qu'on s'étoit cru obligé de lui apprendre, afin de soutenir son courage et celui de ses compagnons.

L'apparition d'Imley ne fut précédée de celle d'Adario que de quelques heures. Le Sachem vint à la cabane de Céluta chercher son neveu; il l'emmène dans un champ stérile et dépouillé où toute surprise étoit impossible; il parle ainsi au jeune homme :

« L'assemblée générale des Indiens pour la déli-« vrance des chairs rouges a été convoquée au nom « du Grand-Esprit par les Natchez. Quatre messa-« gers ont été envoyés avec le calumet d'alliance « aux quatre points de l'horizon : les guerres parti-« culières sont pour un moment suspendues. Le « calumet a été remis à la première nation que les « messagers ont rencontrée; cette nation l'a porté « à une autre, et ainsi de suite jusqu'à la limite où « la terre a été bornée par le ciel et l'eau : nulle « tribu n'a désobéi à l'ordre de Kitchimanitou[1]. Des « députés de tous les peuples sont en marche pour « le rendez-vous, fixé au rocher du grand lac. Le « conseil des Sachems t'a nommé avec le jongleur « et le tuteur du Soleil, pour assister à l'assemblée « générale.

« Outougamiz, il faut partir : la patrie te réclame; « montre-toi digne du choix des vieillards. Cepen-« dant si tu te sentois foible, dis-le moi : nous cher-« cherons un autre guerrier jaloux de faire vivre

[1] Le Grand-Esprit.

« son nom dans la bouche des hommes. Toi, tu « prendras la tunique de la vieille matrone; le jour « tu iras dans les bois abattre de petits oiseaux avec « des flèches d'enfant; la nuit, tu reviendras secrè- « tement dans les bras de ta femme qui te proté- « gera; elle te donnera pour postérité des filles que « personne ne voudra épouser. »

Outougamiz regarda le Sachem avec des larmes d'indignation. « Qu'ai-je fait, lui dit-il? Ai-je mérité « que mon oncle me parle ainsi? Depuis quand ai-je « refusé de donner mon sang à mon pays? Si j'ai « jamais eu quelque amour de la vie, ce n'est pas « en ce moment. »

— « Nourris cette noble ardeur, s'écrie Adario. « Oui! je le vois; tu es prêt à sacrifier... »

— « Qui? » dit Outougamiz en l'interrompant.

— « Toi-même, » repartit le Sachem qui sentit l'imprudence de la parole à demi échappée à ses lèvres; « va, mon neveu, va t'occuper de ton dé- « part; tu apprendras le reste sur le rocher du grand « lac. » Adario quitta Outougamiz, et celui-ci rentra dans la cabane de René plein d'une nouvelle tristesse dont il ne pouvoit trouver la cause. On sait par quelle profondeur de haine et de crime Ondouré avoit voulu qu'Outougamiz se trouvât à l'assemblée générale, afin de le lier par un serment qu'il ne pourroit rompre.

Mila et Céluta observoient Outougamiz; elles le virent préparer ses armes dans un endroit obscur de la cabane; il tira de son sein la chaîne d'or et lui dit : « Manitou, te porterai-je avec moi? Oui :

« les guerriers disent que tu me feras mourir, je te « veux donc garder. » Les deux sœurs étoient hors d'elles-mêmes en entendant Outougamiz parler ainsi.

« Mon frère, dit Céluta, tu vas donc faire un « voyage? »

— « Oui, ma sœur, » répondit le jeune guerrier.

— « Seras-tu long-temps? dit Mila. Je sais que « tu vas au rocher du grand lac. »

— « Cela est vrai, repartit Outougamiz; mais « comment le sais-tu? Il s'agit de la patrie, il faut « partir. »

Mila ne trouvoit plus de paroles : assise sur sa natte, elle pleuroit; un Allouez de la garde du Soleil se présente. « Guerrier, dit-il à Outougamiz, les « Sachems assemblés t'attendent. »

— « Je te suis, » répond Outougamiz. Mila et Céluta volent à leur mari et à leur frère. « Quand « te reverrons-nous? » dirent-elles en l'entourant de leurs bras.

— « Les lierres, répondit Outougamiz, ne pres« sent que les vieux chênes : je suis trop jeune en« core pour que vous vous attachiez à moi; je ne « vous pourrois soutenir. »

— « Si je portois ton fils dans mon sein, dit Mila, « me quitterois-tu? Comment ferons-nous sans René « et sans Outougamiz? »

— « Tu es sage comme une vieille matrone, Mila, » repartit le Sauvage.

— « Ne te fie pas à mes cheveux blancs, dit Mila « avec un sourire; c'est de la neige d'été sur la

« montagne; elle fond au premier rayon du soleil. »

L'Allouez pressant Outougamiz de partir, Céluta s'écria : « Grand-Esprit! fais qu'il nous rapporte le « bonheur! » prière qui n'arriva pas jusqu'au ciel. Les deux femmes restèrent sur le seuil de la cabane à écouter les pas d'Outougamiz, qui retentissoient dans la nuit. Quand elles n'entendirent plus rien, elles rentrèrent et pleurèrent jusqu'au lever du jour.

Arrivé à la grotte des Sachems, Outougamiz apprit que le jongleur et Ondouré, avec leur suite et les présents, étoient déja partis, et qu'il les devoit rejoindre. Les vieillards exhortèrent le frère de Céluta à soutenir l'honneur et la liberté de sa patrie. Le même garde qui l'avoit amené au conseil le conduisit dans la forêt où se croisoient divers chemins. Outougamiz marcha vers le nord; il trouva le jongleur et Ondouré au lieu désigné : ce lieu étoit la fontaine même où Céluta avoit rencontré son mari et son frère lors de leur retour du pays des Illinois.

Sur la côte septentrionale du lac Supérieur s'élève une roche d'une hauteur prodigieuse; sa cime porte une forêt de pins; de cette forêt sort un torrent qui, se précipitant dans le lac, ressemble à une zone blanche suspendue dans l'azur du ciel. Le lac s'étend comme une mer sans bornes; l'île des Ames apparoît à peine à l'horizon. Sur les côtes du lac la nature se montre dans toute sa magnificence sauvage. Les Indiens racontent que ce fut du sommet de la *Roche-Isolée* que le Grand-Esprit

examina la terre après l'avoir faite, et qu'en mémoire de cette merveille il voulut qu'une partie de cette terre restât visible du lieu d'où il avoit contemplé la création au sortir de ses mains.

C'étoit à ce rocher, témoin des œuvres du Grand-Esprit, que toutes les nations indiennes se devoient réunir. Une flotte aussi nombreuse que singulière commençoit à s'assembler au pied du rocher; le canot pesant de l'Iroquois voguoit auprès du canot léger du Huron; la pirogue de l'Illinois, d'un seul tronc de chêne, flottoit avec le radeau du Pannis; la barque ronde du Poutoüais étoit soulevée par la vague qui ballottoit l'outre de l'Esquimaux.

Les députés des Natchez gravirent la roche sauvage; de jeunes Indiens de toutes les tribus les accompagnèrent. Sur les deux rives du torrent, dans l'épaisseur du bois, ils construisirent, en abattant des pins, une salle dont les troncs des arbres renversés formoient les siéges. Au milieu de cet amphithéâtre ils allumèrent un immense bûcher.

Toutes les nations étant arrivées, elles montèrent au rocher du Grand-Esprit, et vinrent occuper tour à tour l'enceinte préparée.

Les Iroquois parurent les premiers : nulle autre nation n'auroit osé passer avant eux. Ces guerriers avoient la tête rasée, à l'exception d'une touffe de cheveux qui composoit, avec des plumes de corbeau, une espèce de diadème; leur front étoit peint en rouge; leurs sourcils étoient épilés : leurs longues oreilles découpées se rattachoient sur leur poitrine. Chargés d'armes européennes et sauvages, ils por-

toient une carabine en bandoulière, un poignard à la ceinture, un casse-tête à la main. Leur démarche étoit fière, leur regard intrépide : c'étoient les républicains de l'état de nature. Seuls de tous les Sauvages ils avoient résisté aux Européens et dompté les Indiens de l'Amérique septentrionale. Le Canada étoit leur pays. Ils entrèrent dans la salle du conseil en exécutant le pas d'une danse guerrière ; ils prirent, à la droite du torrent, la place la plus honorable.

Après eux parurent les Algonquins, reste d'une nation, autrefois si puissante, et qu'après trois siècles de guerre les Iroquois avoient presque exterminée. Leur langue, devenue la langue polie du désert, comme celle des Grecs et des Romains dans l'ancien monde, attestoit leur grandeur passée. Ils n'avoient que deux jeunes hommes pour députés : ceux-ci, d'une taille élevée, d'une contenance guerrière, ne portant ni ornements, ni peintures, entrèrent simplement et sans danser dans l'enceinte. Ils passèrent devant les Iroquois, la tête haute, et se placèrent en silence sur la gauche du torrent, en face de leurs ennemis.

Les Hurons venoient les troisièmes : vifs, légers, braves, d'une figure sensible et animée, c'étoient les François du Nouveau-Monde. De tout temps alliés d'Onontbio [1] et ennemis des Iroquois, ils occupoient quelques bourgades autour de Québec. Ils se précipitèrent dans la salle du conseil, jetè-

[1] Le gouverneur du Canada.

rent en passant un regard moqueur aux Iroquois, et s'assirent auprès de leurs amis les Algonquins.

Un prêtre, suivi d'un vieillard, et ce vieillard suivi lui-même d'un guerrier sur l'âge, arrivèrent après les Hurons. Le prêtre n'avoit pour tout vêtement qu'une étoffe rouge roulée en écharpe autour de lui : il tenoit à la main deux tisons enflammés, et murmuroit à voix basse des paroles magiques. Le vieillard qui le suivoit étoit un Sagamo ou un Roi : ses cheveux longs flottoient sur ses épaules; son corps nu étoit chargé d'hiéroglyphes. Le guerrier qui marchoit après le vieillard portoit sur la tête un berceau, par honneur pour les enfants qu'on adoroit dans son pays. Ces trois Sauvages représentoient les nations Abénaquises, habitantes de l'Acadie et des côtes du Canada. Ils prirent la gauche des Iroquois.

Un homme, dont le visage annonçoit la majesté tombée, se présenta le cinquième sur le rocher. Un manteau de plumes de perruches et de geais bleus, suspendu à son cou par un cordon, flottoit derrière lui comme des ailes. C'étoit un empereur de ces anciens peuples qui habitoient jadis la Virginie, et qui depuis se sont retirés dans les montagnes aux confins des Carolines.

Un autre débris des grandeurs sauvages venoit après l'empereur virginien : il étoit chef des Paraoustis, races indigènes des Carolines, presque totalement extirpées par les Européens. Le prince étoit jeune, d'une mine fière, mais aimable; tout son corps frotté d'huile avoit une couleur cuivrée;

un androgyne, être douteux très commun chez les Paraoustis, portoit les armes de ce chef. Un Ionas, prêtre, ou un jongleur, le précédoit en jouant d'un instrument bizarre.

Parurent alors les députés des nations confédérées de la Floride, les fameux Criques, Muscogulges, Siminoles et Chéroquois. Un nez aquilin, un front élevé, des yeux longs, distinguoient ces Indiens des autres Sauvages : leur tête étoit ceinte d'un bandeau, ombragée d'un panache ; en guise de tunique, ils portoient une chemise européenne bouffante, rattachée par une ceinture ; le Mico ou le Roi marchoit à leur tête ; des esclaves Yamasées et des femmes gracieuses les suivoient. Tout ce cortége entra avec de grandes cérémonies : les nations déja assises, excepté les Iroquois, se levèrent et chantèrent sur son passage. Les Criques s'assirent au fond de la salle sur les troncs des pins qui faisoient face au lac, et qui n'étoient point encore occupés.

Les Chicassaws et les Illinois, voisins des Natchez, leur ressembloient par l'habillement et par les armes. Après eux défilèrent les députés des peuples Transmeschacebéens : les Clamoëts, qui souffloient en passant dans l'oreille des autres Sauvages pour les saluer; les Cénis, qui portoient au bras gauche un petit plastron de cuir pour parer les flèches; les Macoulas, qui habitent des espèces de ruches, comme des abeilles; les Cachenouks, qui ont appris à faire la guerre à cheval, qui lancent une fronde avec le pied, et cassent en galo-

pant la tête à leurs ennemis; les Ouras au crâne aplati, qui marchent en imitant la danse de l'ours, et dont les joues sont traversées par des os de poissons.

Des Sauvages petits, d'un air doux et timide, vêtus d'un habit qui leur descendoit jusqu'à la moitié des cuisses, s'avancèrent : ils avoient sur la tête des touffes de plumes, à la main des Quipos, aux bras et au cou des colliers de cet or qui leur fut si funeste. Un Cacique portoit devant lui le premier calumet envoyé de l'île de San-Salvador, pour annoncer aux nations américaines l'arrivée de Colomb. On reconnut les tristes débris des Mexicains. Il se fit un profond silence dans l'assemblée à mesure que ces Indiens passoient.

Les Sioux, peuple pasteur, anciens hôtes de Chactas, auroient fermé la marche si derrière eux on n'eût aperçu les Esquimaux. Une triple paire de chaussons et de bottes fourrées abritoient les cuisses, les jambes et les pieds de ces Sauvages; deux casaques, l'une de peau de cygne, l'autre de peau de veau marin, enveloppoient leur corps; un capuchon ramené sur leur tête laissoit à peine voir leurs petits yeux couverts de lunettes; un toupet de cheveux noirs, qui leur pendoit sur le front, venoit rejoindre leur barbe rousse. Ils menoient en laisse des chiens semblables à des loups; de la main droite ils tenoient un harpon, de la main gauche une outre remplie d'huile de baleine.

Ces pauvres Barbares, en horreur aux autres Sauvages, furent repoussés de tous les rangs où ils

se voulurent asseoir : le Cacique Mexicain les appela, et leur fit une place auprès de lui; Outougamiz le remercia de son hospitalité. L'assemblée ainsi complète, un grand festin fut servi. Les guerriers des diverses nations s'étonnoient de ne point voir Chactas; tous croyoient avoir été convoqués par son ordre, et les vieillards avoient amené leurs fils, pour être témoins de sa sagesse. Ondouré balbutia quelques excuses où, mieux instruit, on eût découvert ses crimes.

C'étoit au coucher du soleil que devoit commencer la délibération; Outougamiz ne savoit ce qu'il alloit apprendre, mais il pressentoit quelque chose de sinistre. L'ouverture de la salle étoit tournée vers le couchant, de sorte que les députés, assis dans le bois sur le tronc des pins, découvroient la vaste perspective du lac et le soleil incliné sur l'horizon: le bûcher brûloit au milieu du conseil. La roche élevée portoit dans les airs, comme sur un piédestal, et ce bois né avec la terre, et cette assemblée de Sauvages, prête à délibérer sur la liberté de tout un monde.

Aussitôt que le disque du soleil toucha les flots du lac, par delà l'île des Ames, le jongleur des Natchez, les bras tendus vers l'astre du jour, s'écria : « Peuples, levez-vous! » Quatre interprètes des quatre langues mères de l'Amérique répétèrent le commandement du jongleur, et les députés se levèrent.

Le silence règne : on n'entend que le bruit du torrent qui coule au milieu du conseil, et qui cesse

de gronder en se précipitant dans le lac où il n'arrive qu'en vapeur.

Tous les yeux sont fixés sur le jongleur : il déploie lentement un rouleau de peaux de castor; la dernière enveloppe s'entr'ouvre : on aperçoit des ossements humains !

« Les voilà, s'écrie le prêtre, ces témoins redou-« tables ! Ossements sacrés, vous reposerez encore « dans une terre libre ! Oui ! pour vous, nous allons « entreprendre des choses qui ne se sont point en-« core vues ! sur vous, nous allons prêter le serment « d'un secret plus profond que les abîmes de la « tombe, dont nous vous avons retirés. »

Le jongleur s'arrête, puis s'écrie de nouveau : « Peuples, jurez ! » Il prononce ainsi la formule du plus terrible des serments :

« Par le Grand-Esprit, par Athaënsic, par les « cendres de nos pères, par la patrie, par la liberté, « je jure d'adhérer fidèlement à la résolution qui « sera prise, soit en général par tous les peuples, « soit en particulier par ma nation. Je jure que « quelles que soient les mesures que les peuples « en général ou ma nation en particulier, adoptent « dans cette assemblée, je garderai un inviolable « secret. Je ne révèlerai ce secret ni à mes frères, « ni à mes sœurs, ni à mon père, ni à ma mère, ni « à ma femme, ni à mes amis, encore moins à ceux « contre qui ces mesures pourroient être adoptées. « Si je révèle ce secret, que ma langue soit coupée « en morceaux, que l'on m'enferme vivant dans un « tombeau, qu'Athaënsic me poursuive, que mon

« corps après ma mort soit livré aux mouches,
« et que mon ame n'arrive jamais au pays des
« ames ! »

Agité du Génie de la mort, le jongleur se tait; il promène des yeux hagards sur l'assemblée que glace une religieuse terreur. Tout à coup, les Sauvages déployant un bras armé s'écrient : « Nous le « jurons ! »

Le soleil tombe sous l'horizon, le lac bat ses rivages, le bois murmure, le bûcher du conseil pousse une noire fumée, les ossements semblent tressaillir : Outougamiz a juré !

Il a juré ! et comment eût-il pu ne pas prononcer le serment? La religion, la mort, la patrie, avoient parlé ! Cent vieillards avoient promis de se taire sur la délivrance de toutes les nations américaines !

Ondouré avoit prévu pour Outougamiz cet entraînement inévitable, il jeta un regard plein d'une joie affreuse sur l'infortuné : Outougamiz sentit passer sur lui ce fatal regard. Il leva les yeux et lut son malheur au visage du monstre. Un cri aigu sort de la poitrine du frère de Céluta : « René est « mort ! j'ai tué mon ami ! »

Ce cri, ce désespoir trouble l'assemblée. Ondouré explique tout bas aux Sachems que ce neveu du grand Adario a quelquefois des accès de frénésie, effet d'un sort à lui jeté par un magicien de la chair blanche. Les prêtres entourent le jeune Sauvage, et prononcent sur lui des paroles mystérieuses. Outougamiz revient du pre-

mier égarement de sa douleur : il n'ose plus se plaindre devant les ministres du Grand-Esprit; il écoute la délibération qui commence. Un vague espoir lui reste de trouver le moyen d'échapper à des maux qu'il prévoit, mais que cependant il ne connoît pas, puisqu'il ignore ce qu'on va proposer.

Ondouré porte la parole au nom des Natchez. Six Sachems, chargés de garder dans leur mémoire le discours du chef, se distribuèrent les bûchettes qui devoient servir à noter la partie du discours que chacun d'eux étoit obligé de retenir.

« L'arbre de la paix, dit Ondouré, étendoit ses « rameaux sur toute la terre des chairs rouges qui « croyoient être seules dans le monde. Nos pères vi« voient rassemblés à l'ombre de l'arbre : les forêts « ne savoient que faire de leurs chevreuils et les lacs « de leurs poissons.

« Donnez douze colliers de porcelaine bleue. »

Le jongleur des Natchez jette douze colliers au milieu du conseil.

« Un jour, reprit Ondouré, jour fatal ! un bruit « vint du Levant; ce bruit disoit : des guerriers « vomissant le feu et montés sur des monstres ma« rins sont arrivés à travers le lac sans rivages. Nos « aïeux rirent : guerriers Mexicains, que je vois ici, « vous savez si le bruit disoit vrai.

« Nos pères, enfin convaincus de l'apparition « des étrangers, délibérèrent. Ils dirent : Bien « que les étrangers soient blancs, ils n'en sont

« pas moins des hommes ; on leur doit l'hospita-
« lité.

« Alléchés par nos richesses, les Blancs descen-
« dirent de toutes parts sur nos rives. Mexicains,
« ils vous ensevelirent dans la terre ; Chicassaws, ils
« vous obligèrent de vous enfoncer dans la solitude ;
« Paraoustis, ils vous exterminèrent ; Abénaquis, ils
« vous empoisonnèrent avec une poudre ; Iroquois,
« Algonquins, Hurons, ils vous détruisirent les uns
« par les autres ; Esquimaux, ils s'emparèrent de
« vos filets ; et nous, infortunés Natchez, nous suc-
« combons aujourd'hui sous leurs perfidies. Nos Sa-
« chems ont été enchaînés ; le champ qui couvroit
« les cendres de nos ancêtres est labouré par les
« étrangers que nous avions reçus avec le calumet
« de paix.

« Donnez douze peaux d'élan pour la cendre des
« morts. »

Le jongleur donne douze peaux d'élan.

« Mais pourquoi, continua Ondouré, m'étendrois-
« je sur les maux que les étrangers ont fait souffrir
« à notre patrie ? Voyez ces hommes injustes se
« multiplier à l'infini, tandis que nos nations dimi-
« nuent sans cesse. Ils nous détruisent encore plus
« par leurs vices que par leurs armes ; ils nous dé-
« vorent en s'approchant de nous : nous ne pouvons
« respirer l'air qu'ils respirent ; nous ne pouvons
« vivre sur le même sol. Les Blancs en avançant, et
« en abattant nos bois, nous chassent devant eux
« comme un troupeau de chevreuils sans asile. La
« terre manquera bientôt à notre fuite, et le der-

« nier des Indiens sera massacré dans la dernière de « ses forêts.

« Donnez un grand soleil de pierre rouge, pour « le malheur des Natchez. »

Le jongleur jette une pierre en forme de soleil au centre du conseil.

Ondouré se rassied : les Sauvages frappent leurs casse-têtes en signe d'applaudissements.

Le chef Natchez, voyant les esprits préparés à tout entendre, crut qu'il étoit temps de dévoiler le secret. Il se lève de nouveau, et reprenant la parole, il fait observer d'abord qu'un coup soudainement frappé est le seul moyen de délivrer les Indiens; qu'attaquer les Blancs à force ouverte, c'étoit s'exposer à une destruction certaine, puisque ceux-ci étoient sûrs de triompher par la supériorité de leurs armes; que le crime étant prouvé, peu importoit la manière de le punir; que se laisser arrêter par une pitié pusillanime, c'étoit sacrifier la liberté des générations à venir aux petites considérations d'un moment. « Voici donc, dit-il, ce que « les Natchez vous proposent. »

Le silence redouble dans l'assemblée; Outougamiz sent sa peau se coller à ses os.

« Dans tous les lieux où il se trouve des Blancs, « il faut que les Indiens paroissent leurs amis et « même leurs esclaves. Une nuit, les chairs rouges « se lèveront à la fois, et extermineront leurs en- « nemis. Les esclaves noirs nous aideront dans « notre vengeance, qui sera la leur; deux races « seront délivrées du même coup : les Indiens

« chez lesquels il n'y a point d'étrangers, se réuni-
« ront à leurs frères opprimés pour accomplir la
« justice.

« Le moment de cette justice sera fixé à l'épo-
« que des grands jeux chez les nations. Ces jeux
« offriront le prétexte naturel des rassemblements;
« mais, comme il est essentiel que le coup soit
« frappé partout la même nuit, on formera des
« gerbes de roseaux contenant autant de roseaux
« qu'il y aura de jours à compter du jour de l'ou-
« verture des jeux au jour de l'exécution, les jon-
« gleurs seront chargés de la garde de ces gerbes;
« chaque nuit ils retireront un roseau et le brû-
« leront, de sorte que le dernier roseau brûlé
« sera la dernière heure des Blancs. Jetez un poi-
« gnard. »

Le jongleur jette un poignard aux pieds des guerriers.

Ici se brisent les paroles d'Ondouré, de même que se rompent quelquefois ces chaînes de fer qui attachent les prisonniers dans les cachots: libre d'une attention pénible, le conseil commence à s'agiter. Un murmure d'horreur, d'étonnement, de blâme, d'approbation, circule dans les rangs de l'assemblée, grossit et bientôt éclate en mille clameurs. Les Sauvages montés sur les pins abattus n'étoient éclairés, dans la profondeur de la nuit, qu'à la lueur des flammes du bûcher; on les eût pris, à travers les branches et les troncs des arbres, pour un peuple répandu parmi les ruines et les colonnes d'une ville embrasée. Tous vouloient par-

ler à la fois : on se menaçoit; on levoit les massues; le cri de guerre, poussé de la cime du roc, se perdoit sur les flots du lac où le bûcher du conseil se reflétoit comme un phare sinistre.

Les jongleurs courant çà et là, agitant des baguettes, maniant des serpents, au lieu de rétablir la paix, ne faisoient qu'augmenter le désordre. On venoit de mettre aux prises les principes les plus chers aux hommes : la liberté de tout temps, la morale de toute éternité. Ondouré avoit conçu le crime et les détails du crime, le plan et les moyens d'exécution, avec la férocité d'un tigre et la ruse d'un serpent. Cependant le calme peu à peu se rétablit. Outougamiz, qui veut élever la voix, est sévèrement réprimandé par les Sachems; c'étoit aux Iroquois à se faire entendre. Le Chef de cette nation s'étant levé, on prête une oreille attentive et inquiète à l'opinion d'un peuple si célèbre.

L'orateur répéta d'abord, selon l'usage, le discours entier d'Ondouré, dont chaque division lui étoit soufflée par un des six Sachems chargés des bûchettes de la mémoire. Ensuite, répondant à ce discours, il dit :

« Ce que le chef des Natchez a proposé est grand, « mais est-il juste? Chactas, mon vieil ami, n'est pas « là-dedans; j'y vois Adario : les yeux de Chactas « sont tombés comme deux étoiles, sous un ciel qui « annonce l'orage. J'ai dit.

« Nous ne sommes point les amis des Blancs; de« puis deux cents neiges nous les combattons; mais « une injustice justifie-t-elle un meurtre? Devien-

« drons-nous, en nous vengeant, semblables aux « chairs blanches ? l'Iroquois est un chêne qui op- « pose la dureté de son bois à la hache qui le veut « couper; mais il ne laisse point tomber ses branches « pour écraser celui qui le frappe. On n'est pas libre « parce qu'on se dit libre : la première pierre de la « cabane de la liberté est la vertu. J'ai dit.

« L'Iroquois avoit cru qu'il s'agissoit de s'associer « pour lever la hache[1]; veut-on chanter la guerre « à l'étranger, l'Iroquois se met à votre tête. Mar- « chons, volons. L'Iroquois rugit comme un ours, il « fend les flots des chairs blanches, il brise les têtes « avec sa massue, il crie : « Suivez-moi au fort des « Blancs. » Il s'élance dans le fossé; de son corps il « vous fait un pont comme une liane pour passer « sur le fleuve de sang, pour rendre la liberté aux « chairs rouges. Voilà l'Iroquois, mais l'Iroquois n'est « pas une fouine; il ne suce pas le sang de l'oiseau « qui dort. J'ai dit. »

L'orateur, en prononçant la dernière partie de son discours, imitoit à chaque parole l'objet dont il empruntoit l'image. « Marchons, » et il marchoit; « volons, » et il étendoit les bras. Il rugissoit comme un ours, il frappoit les pins avec son casse-tête, il montoit à l'escalade, il se jetoit en arc comme un pont.

Des acclamations, les une de joie, les autres de rage, ébranlent le bois sacré. Outougamiz s'écrioit : « Voilà l'Iroquois, voilà Chactas, voilà moi, voilà « René, voilà Céluta, voilà Mila ! »

[1] Déclarer la guerre.

Ondouré paroissoit consterné : de ses desseins avortés, il ne lui restoit que le crime. Un Chicassaws, prenant impétueusement la parole, rompit l'ordre de la délibération, et rendit l'espérance au tuteur du Soleil.

« Quoi ! dit ce Chicassaws, est-ce bien un Iro-« quois que nous venons d'entendre ? Le peuple qui « devroit nous soutenir dans une guerre sacrée « nous abandonne ! Si ces orgueilleux cyprès qui « portoient jadis leur tête dans le ciel sont devenus « des lierres rampants, qu'ils se laissent fouler aux « pieds du chasseur étranger ! Quant au Chicassaws, « déterminé à délivrer la patrie, il adopte le plan « des Natchez. »

Ces paroles furent vivement ressenties par les Iroquois, qui donnèrent aux Chicassaws le nom de daims fugitifs et de furets cruels. Les Chicassaws répliquèrent en appelant les Iroquois oiseaux parleurs, et loups changés en dogues apprivoisés. Toutes ces nations, se divisant, sembloient prêtes à se charger sur la pointe du roc, à se précipiter dans le lac avec l'eau du torrent et les débris du bûcher, lorsque les jongleurs parvinrent à obtenir un moment de silence. Le Grand-Prêtre des Natchez, du milieu des branches d'un pin dont il tient le tronc embrassé, s'écrie :

« Par Michabou, génie des eaux, dont vous trou-« blez ici l'empire, cessez vos discordes funestes ! « Aucune nation présente à cette assemblée n'est « obligée de suivre l'opinion d'une autre nation : tout « ce qu'elle a promis, c'est le secret, et elle ne peut

« le dévoiler sans périr subitement. Trois opinions « divisent le conseil : la première rejette le plan des « Natchez, la seconde l'adopte, la troisième veut « garder la neutralité. Eh bien! que chaque peuple « suive l'opinion à laquelle il se range, cela n'em- « pêchera pas ceux qui veulent une vengeance écla- « tante de l'accomplir. Quand nos frères demeurés « en paix sur leurs nattes verront nos succès, peut- « être se détermineront-ils à nous imiter. »

La sagesse du jongleur fut louée et son avis adopté. Alors se fit la séparation dans l'assemblée : les Indiens du nord et de l'est, les Iroquois à leur tête, se déclarèrent opposants au projet des Natchez; les peuples de l'ouest, les Mexicains, les Sioux, les Pannis, dirent qu'ils ne blâmoient ni ne désapprouvoient le projet, mais qu'ils vouloient vivre en paix; les peuples du midi, et ceux qui, en remontant vers le septentrion, habitoient les rives du Meschacebé, les Chicassaws, les Yazous, les Miamis entrèrent dans la conjuration. Mais tous ces peuples, quelles que fussent leurs diverses opinions, avoient juré sur la cendre des morts qu'ils garderoient un secret inviolable, et tous déclarèrent de nouveau avec cette foi indienne rarement démentie, qu'ils seroient fidèles à leur serment.

« Le voilà donc décidé le sort des Blancs aux Nat- « chez! » s'écria Ondouré dans un transport de joie, en voyant le nombre considérable des nations du midi engagées dans le complot.

Jusqu'alors un rayon d'espérance avoit soutenu le malheureux Outougamiz; mais quand un tiers

de l'assemblée se fut déclaré pour le projet du tuteur du Soleil, l'ami de René se sentit comme un homme dont le Créateur a détourné sa face. Il s'avance, ou plutôt il se traîne au milieu de l'assemblée : les uns, selon leur position, le voyoient comme une ombre noire sur la flamme du bûcher ; les autres l'apercevoient comme le Génie de la douleur, à travers le voile mobile de la flamme.

« Eh bien ! » dit-il d'une voix concentrée, mais qu'on entendoit dans l'immense silence de la terre et du ciel, « il faut que je tue mon ami ! C'est moi, « sans doute, Ondouré, que tu chargeras de porter « le coup de poignard. Nations, vous avez surpris « ma foi ; hélas ! elle n'étoit pas difficile à surpren- « dre ! Je suis simple ; mais ce que vous ne sur- « prendrez pas, c'est l'amitié d'Outougamiz. Il se « taira, car il a prêté le serment du secret, mais « quand vous serez prêts à frapper, Outougamiz, « avec le Manitou d'or que voici, sera debout de- « vant René. Forgez le fer bien long : pour atteindre « le cœur de mon ami, il faut que ce fer passe par « le mien. »

Le jeune homme se tut : ses yeux étoient levés vers le firmament ; c'étoit l'Ange de l'Amitié redemandant sa céleste patrie. Les Sachems écoutoient pleins de pensées ; ils entrevoyoient un secret qu'ils croyoient important de connoître ; ils commandoient le silence au conseil : les prodiges de l'amitié d'Outougamiz, connus de toute la solitude, faisoient l'admiration des jeunes Sauvages.

Le frère de Céluta ramenant ses regards sur l'as-

semblée : « Guerriers, pourquoi êtes-vous muets ? « Enseignez-moi donc ce qu'il faut que je dise à ma « sœur et à ma femme lorsqu'elles viendront au-« devant de moi. Que dirai-je à René lui-même ? « Lui dirai-je : « Chevreuil, que j'avois trouvé dans « le marais des Illinois, viens que je rouvre la bles-« sure que ma main avoit fermée ? »

Outougamiz, portant tout à coup ses deux mains à sa poitrine : « Je t'arracherai bien de mon sein, « affreux secret ! s'écria-t-il. Os de mes pères, vous « avez beau vous soulever et marcher devant moi, « je parlerai ; oui, je parlerai ; je ne serai point un « assassin ! René, écoute, entends-tu ?... Voilà tout « ce qui s'est passé au conseil ; ne va pas le répéter ! « Mais, René, n'es-tu pas coupable ?... Ah ! Dieu ! j'ai « parlé, j'ai violé mes serments, j'ai trahi la patrie ! » Outougamiz défaillit devant le bûcher ; si les guerriers voisins ne l'eussent retenu, il tomboit dans la flamme. On le couche à l'écart sur des branches.

Cet évanouissement donna le temps au jongleur et à Ondouré de répéter ce qu'ils avoient déja dit de la frénésie d'Outougamiz, causée par un maléfice. Impatientes de partir, les nations se levèrent, et l'on oublia le frère de Céluta.

Les tribus qui avoient adopté le plan des Natchez reçurent du jongleur les gerbes funéraires : dans chaque gerbe il y avoit douze roseaux. L'époque des grands jeux, qui duroient douze jours, commençoit le dix-huitième jour de la lune des chasses ; c'étoit ce jour-là même que les jongleurs, chez les différentes nations conjurées, devoient

brûler le premier roseau : les autres roseaux, successivement retirés pendant onze nuits, annonceroient le massacre avec l'épuisement de la gerbe.

Les Indiens commencèrent à descendre le sentier étroit et dangereux qui conduisoit au bas du rocher. Lorsqu'ils arrivèrent au rivage, le jour éclairoit l'horizon, mais il étoit sombre; et le soleil, enveloppé dans les nuages d'une tempête, s'étoit levé sans aurore. Les Indiens se rembarquèrent dans leurs canots, se dirigeant vers tous les points de l'horizon : la flotte bientôt dispersée s'évanouit dans l'immensité du lac. Le jongleur et Ondouré abandonnèrent les derniers le rocher du conseil. Ils invitèrent Outougamiz, qui avoit repris ses sens, à les suivre; l'ami de René, les regardant avec horreur, leur répondit que jamais il ne se trouveroit dans la société de deux pareils méchants; ils le quittèrent sans insister davantage. Qu'importoit à Ondouré qu'Outougamiz se précipitât ou non du haut du rocher? Outougamiz étoit lié par un serment qu'il ne romproit sans doute jamais; mais si, dans son désespoir, il attentoit à sa vie, le secret de la tombe paroissoit encore plus sûr à Ondouré que celui de la vertu.

Outougamiz demeura assis sur la pointe du rocher, en face du lac, à l'endroit où le torrent, quittant la terre, s'élançoit dans l'abîme ; la grandeur des sentiments que ce spectacle inspiroit s'allioit avec la grandeur d'une amitié sublime et malheureuse. Les flots du lac, poussés par le vent, mordoient leurs rivages dont ils emportoient les

débris : partout des déserts autour de cette mer intérieure, elle-même solitude vaste et profonde ; partout l'absence des hommes et la présence de Dieu dans ses œuvres.

Le coude appuyé sur son genou, la tête posée dans samain, les pieds pendants sur l'abîme, ayant derrière lui le bois du conseil, naguère si animé, maintenant rendu à la solitude, Outougamiz fut long-temps à fixer ses résolutions : il se détermina à vivre. Si les Blancs alloient découvrir le complot, qui défendroit la patrie, qui défendroit Céluta, qui défendroit Mila, dont le sein porte peut-être le fils d'Outougamiz ? On ne peut pas révéler le secret à René, puisque René est peut-être coupable, comme l'affirment les Sachems; mais n'y a-t-il pas quelque moyen de sauver l'homme blanc? Chactas reviendra, Chactas sera initié au mystère : la sagesse de ce Sachem ne peut-elle prévenir tant de malheurs? Si Outougamiz se précipite dans le lac, sa mort sera inutile à René : celui-ci n'en périra pas moins : Outougamiz, en prolongeant sa vie, peut trouver une occasion inespérée de mettre à l'abri les jours de son ami. Ah! si l'on pouvoit faire savoir le secret à Mila, qui a tant d'esprit, elle auroit bientôt tout arrangé! Qui sait aussi si l'innocence de René ne sera pas découverte? Alors, quel bonheur! comme les obstacles s'aplaniroient, comme on passeroit du désespoir au comble de la joie!

Outougamiz, après avoir roulé toutes ces pensées dans son ame, se lève : « Vivons, dit-il, ne laissons

« pas à Céluta le poids de tous les maux; ne nous « reposons pas lâchement dans la tombe. Adieu, « bois du sang! adieu, rocher de malédiction: « puisse Athaënsic te prendre pour son autel! »

Outougamiz se précipite par l'étroit sentier, laissant au bûcher du Conseil quelques cendres qui fumoient encore; image de ce qui reste des vains projets des hommes.

Le frère de Céluta marcha tout le jour et une partie de la nuit suivante : des Sioux, qu'il rencontra, le portèrent, dans leur canot, de fleuve en fleuve, jusqu'au pays des Illinois: ceux-ci, craignant une nouvelle invasion des Natchez, s'étoient retirés à deux cents lieues plus haut, vers l'Occident. Outougamiz, reprenant sa route par terre, traversa les champs témoins des prodiges de son amitié. Le poteau où René devoit être brûlé étoit encore debout : Outougamiz embrassa ce monument sacré. Il descendit aux marais, et visita la racine sur laquelle il avoit tenu son ami dans ses bras, il retrouva les roseaux séchés dont il couvroit, pendant la nuit, l'objet de sa tendresse; il ramassa quelques plumes des oiseaux dont il avoit nourri son frère. Il dit: « Belles plumes, si jamais je suis heureux, « je vous attacherai avec des fils d'or, et je vous « porterai autour de mon front les jours de fêtes. « Auriez-vous jamais cru que je tuerois mon ami? »

Cet homme excellent cherchoit à puiser dans ses souvenirs de nouvelles forces, pour qu'elles devinssent égales aux périls de René; il se retrempoit, pour ainsi dire, dans ses malheurs passés,

pour s'endurcir contre son malheur présent ; il s'excitoit à l'amitié par son propre exemple, tandis qu'il s'accusoit naïvement d'être changé, et d'avoir juré la mort de René.

Suivant ainsi son amitié à la trace, l'Indien arrive jusqu'aux Natchez : là commencèrent ces douleurs qui ne devoient plus finir. René étoit-il revenu ? Comment soutenir sa première entrevue ? Que dire aux deux femmes affligées ?

René n'étoit point encore aux Natchez. Ondouré seul et le jongleur avoient devancé de deux aurores le retour du malheureux Outougamiz. Les jours de Céluta et de Mila s'étoient écoulés dans la plus profonde retraite. Par l'habitude de souffrir et par la longueur du temps, l'épouse de René étoit tombée dans une tristesse profonde : la tristesse est le relâchement de la douleur; sorte d'intermission de la fièvre de l'ame, qui conduit à la guérison ou à la mort. Il n'y avoit plus que les yeux de Céluta à sourire; sa bouche ne le pouvoit plus.

« Tu me sembles un peu calme, » disoit Mila.

— « Oui, lui répondoit sa sœur, je suis faite à « présent à la mauvaise nourriture : mon cœur s'a« limente du chagrin qu'il repoussoit avant d'y être « accoutumé. »

La nuit qui précéda l'arrivée d'Outougamiz, les deux Indiennes veillèrent plus tard que de coutume : elles s'occupoient de René, inépuisable sujet de leurs entretiens. Lorsqu'elles furent couchées sur la natte, elles continuèrent de parler, et, faisant au milieu de leur adversité des projets de

bonheur, elles s'endormirent avec l'espérance : l'enfant malade s'assoupit avec le hochet qu'on lui a donné dans son berceau.

A leur réveil Mila et Céluta trouvèrent debout devant elles Outougamiz pâle, défait, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte. Elles s'élancent de leur couche : « Mon frère! » — « Mon mari! » dirent-elles « à la fois. » — « Qu'y a-t-il? René est-il mort? Allez-« vous mourir? »

— « C'en est fait, répond l'Indien sans changer « d'attitude, plus d'épouse, plus de sœur! »

— « René est mort! » s'écrie Céluta.

— « Que dis-tu! repartit Outougamiz avec une « joie sauvage, René est mort? Kitchimanitou soit « béni! »

— « Ciel! dit Céluta, tu désires la mort de ton « ami! De quel malheur est-il donc menacé? »

— « Nous sommes tous perdus! » murmure Outougamiz d'une voix sombre. Se dégageant des bras de sa femme et de sa sœur, il se précipite hors de la cabane : Mila et Céluta le suivent.

Elles sont arrêtées tout à coup par Ondouré. « Avez-vous vu Outougamiz? » leur dit-il d'un air alarmé. — « Oui, répondent-elles ensemble; il est « hors de ses sens, nous volons après lui. »

— « Que vous a-t-il dit? » reprit le tuteur du Soleil.

— « Il nous a dit que nous étions tous perdus, » répliqua Céluta.

« Ne le croyez pas, dit le chef rassuré, tout va « bien au contraire; mais Outougamiz est malade : « je vais chercher Adario. »

Comme Ondouré s'éloignoit, Outougamiz, par un autre sentier, se rapprochoit de la cabane : il marchoit lentement, les bras croisés. Les deux femmes qui s'avançoient vers lui l'entendoient parler seul, il disoit : « Manitou d'or, tu m'as privé « de la raison : dis-moi donc maintenant ce qu'il « faut faire. »

Mila et Céluta saisissent l'infortuné par ses vêtements.

« Que voulez-vous de moi ? s'écrie-t-il. Oui, je le « jure, j'aimerai René en dépit de vous ; je me ris « des vers du sépulcre qui déja dévorent mes chaïrs « vivantes. Je frapperai mon ami sans doute, mais « je baiserai sa blessure, je sucerai son sang, et, « quand il sera mort, je m'attacherai à son cada- « vre, jusqu'à ce que la corruption ait passé dans « mes os. »

Les deux Indiennes éplorées embrassoient les genoux d'Outougamiz : il les reconnoît. « C'est nous, « dit Mila, parle ! »

Outougamiz lui met la main sur la bouche : « Qu'as-tu dit ? on ne parle plus, à moins que ce « ne soit comme une tombe : tout vient à présent « des morts. Il y a un secret. »

— « Un secret ! repartit vivement Mila, un secret « pour tes amis ! de quoi s'agit-il donc ? de notre « vie ? de celle de René ? »

Alors Outougamiz : « Arrache-moi le cœur, » dit-il à Mila en lui présentant son sein où la jeune épouse applique ses lèvres de flamme.

« Ne déchirez pas ainsi mes entrailles, dit Céluta :

« parle, mon cher Outougamiz; viens te reposer « avec nous dans ta cabane. »

Une voix foudroyante interrompit cette scène. « As-tu parlé? disoit cette voix; la terre a-t-elle « tremblé sous tes pas? »

— « Non, je n'ai pas parlé, répondit Outougamiz « en se tournant vers Adario que conduisoit On-« douré; mais ne croyez plus trouver en moi le « docile Outougamiz : homme de fer, allez porter « votre vertu parmi les ours du Labrador; buvez « avec délices le sang de vos enfants; quant à moi, « je ne boirai que celui que vous ferez entrer de « force dans ma bouche; je vous en rejetterai une « partie au visage, et je vous couvrirai d'une tache « que la mort n'effacera pas. »

Adario fut terrassé. « Que me reproches-tu? dit-il « à son neveu. Mes enfants?... Barbare, cent fois « plus barbare que moi! »

Il n'en falloit pas tant pour abattre le ressentiment d'Outougamiz. « Pardonne, dit-il au vieillard; « oui, j'ai été cruel; Outougamiz pourtant ne l'est « pas! Je suis indigne de ton amitié, mais laisse-moi « la mienne; laisse-moi mourir; console, après moi, « ces deux femmes. Je t'en avertis, je succomberai, « je parlerai : je n'ai pas la force d'aller jusqu'au « bout. »

— « Nous consoler! dit Céluta; est-ce là l'homme « qui console? Jusqu'ici je me suis tue, j'ai écouté, « j'ai deviné, il s'agit de la mort de René. Allons, « Outougamiz, couronne ton ouvrage, égorge celui « que tu as délivré! Sa voix mourante te remerciera

« encore de ce que tu as fait pour lui; il cherchera « ta main ensanglantée pour la porter à sa bouche; « ses yeux ne te voient déja plus, mais ils te cher- « chent encore; ils se tournent vers toi avec son « cœur expirant. »

— « L'entends-tu, Adario? dit Outougamiz. Ré- « siste, si tu le peux! »

Outougamiz saisit Céluta, et dans les étreintes les plus tendres il se sent tenté de l'étouffer.

« Femmes, s'écrie Adario, retirez-vous avec vos « larmes. »

— « Oui, oui! dit Mila, prends ce ton menaçant, « mais sache que nous sauverons René, malgré toi, « malgré la patrie: il faut que cette dernière périsse « de ma propre main; j'incendierai les cabanes. »

— « Vile Ikouessen[1], s'écria le vieillard, si jamais « tu oses te présenter devant moi avec ta langue « maudite, tu n'échapperas pas à ma colère. »

— « Tu m'appelles Ikouessen! dit Mila, de qui? « de mon libérateur? Tu as raison : je ne serois « pas ce que je suis, si je n'avois dormi sur ses « genoux! »

— « Quitte ces femmes, dit le vieillard à son « neveu; ce n'est pas le moment de pleurer et de « gémir. Viens avec les Sachems qui nous attendent. » Outougamiz se laissa entraîner par Adario et par Ondouré.

Mila et Céluta, voyant leurs premiers efforts inutiles, cherchèrent d'autres moyens de découvrir le secret d'Outougamiz. Par les mots énigmatiques

[1] Courtisane.

du jeune guerrier, elles savoient qu'il y avoit un mystère, et par sa douleur, elles devinoient que ce mystère enveloppoit le frère d'Amélie. Dans cette pensée, avec toute l'activité de l'amitié fraternelle et de l'amour conjugal, elles suspendirent leurs plaintes; elles convinrent de se séparer, d'aller chacune de son côté errer à l'entrée des cavernes où s'assembloit le conseil. Elles espéroient surprendre quelques paroles intuitives de leur destinée.

Dès le soir même, Céluta se rendit à la Grotte des Rochers, et Mila à la Caverne des Reliques.

En approchant de celle-ci, le souvenir des instants passés dans ces mêmes lieux se présenta vivement au cœur de Mila. Les Sachems n'étoient pas dans la caverne; Mila n'entendit rien : la Mort ne raconte point son secret. Céluta n'avoit pas été plus heureuse; les deux sœurs rentrèrent non instruites, mais non découragées, se promettant de recommencer leurs courses.

Outougamiz fut plusieurs jours sans paroître : Adario l'avoit emmené dans le souterrain où s'assembloient les chefs des conjurés, et où l'on s'efforçoit, par les tableaux les plus pathétiques de la patrie opprimée, par les plus grossiers mensonges sur René, par toute l'autorité du Grand-Prêtre, de lutter contre la force de l'amitié. Lorsque le frère de Céluta voulut sortir, les gardes du Soleil eurent ordre de le suivre de loin; des Sachems et Adario lui-même marchoient à quelque distance sur ses traces.

Il se rendit à la cabane de René; Céluta étoit absente; Mila, solitaire, attendoit le retour de son amie. En voyant entrer Outougamiz, elle lui sourit d'un air de tendresse et de surprise. Mila avoit quelque chose de charmant; on auroit passé ses jours à la voir sourire. « Je croyois, dit-elle à son « mari, que tu m'avois abandonnée. Où es-tu donc « allé? Je ne t'avois pas revu depuis le jour où tu « es revenu du désert. » Elle fit signe à Outougamiz de s'asseoir sur la natte. Outougamiz répondit qu'il étoit resté avec les Sachems; et plein d'une joie triste en entendant Mila lui parler avec tant de douceur, il s'assit auprès d'elle.

Mila suspendit ses bras au cou du jeune Sauvage : « Tu es infortuné, lui dit-elle, et moi, je « suis malheureuse. Après une si longue absence, « pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt me consoler? « Tu n'as plus ta raison; j'ai à peine la mienne. « Retirons-nous dans les forêts; je serai ton guide; « tu marcheras appuyé sur moi, comme l'aveugle « conduit par l'aveugle. Je porterai les fruits à ta « bouche, j'essuierai tes larmes, je préparerai ta « couche, tu reposeras ta tête sur mes genoux « lorsque tu la sentiras pesante; tu me diras alors « le secret. René viendra nous trouver, et il pleu-« rera avec nous. »

— « Qu'il ne pleure pas! dit Outougamiz; s'il « pleure, je parlerai. Je veux qu'il me promette de « ne pas m'aimer, afin que je tienne mon serment. « S'il dit qu'il m'aime, je le tuerai, parce que je « trahirois mon pays. »

Mila crut qu'elle alloit découvrir quelque chose; mais toutes ses graces et toutes ses séductions furent inutiles. Ses caresses, dont une seule auroit suffi à tant d'autres hommes pour leur faire vendre la destinée du monde, échouèrent contre la gravité de la douleur et contre la foi du serment. Mila trouva dans son mari une résistance à laquelle elle ne s'étoit pas attendue; elle ignoroit à quel point Outougamiz étoit passionné pour la patrie; quel empire la religion avoit sur lui; quelle force ajoutoit à sa vertueuse résistance l'idée que René étoit coupable, et que ce Blanc pourroit apprendre le secret aux autres Blancs, si le secret lui étoit révélé. Céluta, qui ressembloit davantage à son frère et qui le connoissoit mieux, avoit désespéré dès le premier moment de lui faire dire ce qu'il croyoit devoir taire; elle l'admiroit en versant des larmes.

La saison déclinoit vers l'automne; saison mélancolique où l'oiseau de passage qui s'envole, la verdure qui se flétrit, la feuille qui tombe, la chaleur qui s'éteint, le jour qui s'abrége, la nuit qui s'étend, et la glace qui vient couronner cette longue nuit, rappellent la destinée de l'homme. Les grands jeux devoient être bientôt proclamés: le jour du massacre approchoit. Aucune nouvelle de René ne parvenoit à Céluta; l'Indienne ne savoit plus si elle devoit craindre ou désirer le retour du voyageur. Un matin elle vit entrer dans sa cabane le Religieux d'une mission lointaine. Ce n'étoit pas un prêtre d'autant de science que le père Souël, ni

d'un zèle à provoquer le martyre, mais c'étoit un homme charitable et doux. Il ne se mêloit jamais de ce qui ne le regardoit pas, et ne cherchoit à convertir les ames au Seigneur que par l'exemple d'une bonne vie. Il portoit la robe et la barbe d'un capucin sans orgueil et sans humilité; il trouvoit tout simple que son Ordre eût conservé les usages et les habits d'autrefois, comme il lui sembloit tout naturel que ces usages et ces habits eussent changé.

Céluta s'avança au devant du missionnaire: « Chef « de la Prière, lui dit-elle, tu m'honores de venir à « ma hutte; mais le maître n'est pas ici, et je crains « qu'une femme ne te reçoive pas aussi bien que tu « le mérites. » — Le Père lui répondit en s'inclinant: « Je ne vous aurois pas importunée de ma visite, « si le capitaine d'Artaguette ne m'eût ordonné de « vous apporter une lettre de votre mari. »

Céluta rougit d'espérance et de crainte; elle prit la lettre que le missionnaire lui présentoit, et la pressa sur son cœur.

Mila, qui étoit avec sa sœur dans la cabane, et qui tenoit la petite Amélie sur ses genoux, ne vouloit pas qu'on se donnât le temps de servir la cassine au Religieux, impatiente qu'elle étoit d'entendre l'explication du collier. Céluta, plus hospitalière, prépara le léger repas.

Tandis qu'elle s'occupoit de ce soin, le Religieux voyant la fille de René dans les bras de Mila, la bénit, et demanda si cette petite étoit chrétienne. L'enfant ne paroissoit point effrayé et sourioit au

vieux Solitaire. Celui-ci, interrogé par les deux sœurs, fit, les larmes aux yeux, l'éloge du capitaine d'Artaguette et du brave grenadier Jacques. Céluta apprit avec peine que son frère blanc, fixé à un poste éloigné, étoit souffrant depuis plusieurs mois.

Mila dit au missionnaire : « Chef de la barbe, « n'as-tu jamais été repoussé des huttes? » — « Mon « bâton, répondit le Père, est toujours derrière la « porte. » Céluta servit la cassine. Quand cela fut fait, elle tira la lettre qu'elle avoit mise dans son sein et pria le Père de la traduire.

Inexplicable contradiction du cœur humain! Cette femme qui, la veille, s'alarmoit du silence de son mari, désiroit presque maintenant la continuation de ce silence! Que contenoit la lettre? annonçoit-elle le retour prochain de René? jetoit-elle quelque lumière sur le secret d'Outougamiz? dissiperoit-elle ou confirmeroit-elle les soupçons qui s'étoient élevés contre René? Assises devant le missionnaire, les deux sœurs fixant les yeux sur ses lèvres, écoutoient des sons qui n'étoient pas encore produits. Le Père ouvre la lettre, prend sa barbe dans sa main gauche, élève de sa main droite le papier à la hauteur de ses yeux, et parcourt en silence la première page. A mesure qu'il avançoit dans la lecture, on voyoit l'étonnement se peindre sur son visage. Céluta étoit comme le prisonnier de guerre assis sur le trépied avant d'être livré aux flammes; Mila perdant toute patience s'écria : « Explique - nous donc le collier :

« est-ce que tu ne le comprends pas? » Le Père traduisit en Natchez ce qui suit :

LETTRE DE RENÉ A CÉLUTA.

Au Désert, la trente-deuxième neige de ma naissance.

« Je comptois vous attendre aux Natchez; j'ai « été obligé de partir subitement sur un ordre des « Sachems. J'ignore quelle sera l'issue de mon « voyage : il se peut faire que je ne vous revoie « plus. J'ai dû vous paroître si bizarre que je serois « fâché de quitter la vie sans m'être justifié auprès « de vous.

« J'ai reçu de l'Europe, à mon retour de la « Nouvelle-Orléans, une lettre qui m'a appris « l'accomplissement de mes destinées : j'ai ra- « conté mon histoire à Chactas et au Père Souël : « la sagesse et la religion doivent seules la con- « noître.

« Un grand malheur m'a frappé dans ma pre- « mière jeunesse; ce malheur m'a fait tel que vous « m'avez vu. J'ai été aimé, trop aimé : l'ange qui « m'environna de sa tendresse mystérieuse ferma « pour jamais, sans les tarir, les sources de mon « existence. Tout amour me fit horreur : un modèle « de femme étoit devant moi, dont rien ne pouvoit « approcher; intérieurement consumé de passions, « par un contraste inexplicable je suis demeuré « glacé sous la main du malheur.

« Céluta, il y a des existences si rudes qu'elles « semblent accuser la Providence et qu'elles corri-

« geroient de la manie d'être. Depuis le commencement de ma vie, je n'ai cessé de nourrir des chagrins : j'en portois le germe en moi comme l'arbre « porte le germe de son fruit. Un poison inconnu « se mêloit à tous mes sentiments : je me reprochois « jusqu'à ces joies nées de la jeunesse et fugitives « comme elle.

« Que fais-je à présent dans le monde, et qu'y « faisois-je auparavant ? j'étois toujours seul, alors « même que la victime palpitoit encore au pied « de l'autel. Elle n'est plus, cette victime ; mais le « tombeau ne m'a rien ôté ; il n'est pas plus inexorable pour moi que ne l'étoit le sanctuaire. Néanmoins je sens que quelque chose de nécessaire « à mes jours a disparu. Quand je devrois me réjouir d'une perte qui délivre deux ames, je pleure ; « je demande, comme si on me l'avoit ravi, ce que « je ne devois jamais retrouver ; je désire mourir ; « et dans une autre vie une séparation qui me « tue, n'en continuera pas moins l'éternité durante.

« L'éternité ! peut-être, dans ma puissance d'aimer, ai-je compris ce mot incompréhensible. Le « ciel a su et sait encore, au moment même où ma « main agitée trace cette lettre, ce que je pouvois « être : les hommes ne m'ont pas connu.

« J'écris assis sous l'arbre du désert, au bord « d'un fleuve sans nom, dans la vallée où s'élèvent « les mêmes forêts qui la couvrirent lorsque les « temps commencèrent. Je suppose, Céluta, que « le cœur de René s'ouvre maintenant devant toi :

« vois-tu le monde extraordinaire qu'il renferme ? « il sort de ce cœur des flammes qui manquent « d'aliment, qui dévoreroient la création sans être « rassasiées, qui te dévoreroient toi-même. Prends « garde, femme de vertu ! recule devant cet abîme : « laisse-le dans mon sein ! Père tout-puissant, tu « m'as appelé dans la solitude ; tu m'as dit : « René ! « René ! qu'as-tu fait de ta sœur ? » Suis-je donc « Caïn ? »

CONTINUÉE AU LEVER DE L'AURORE.

« Quelle nuit j'ai passée ! Créateur, je te rends « graces ; j'ai encore des forces, puisque mes yeux « revoient la lumière que tu as faite ! Sans flam- « beau pour éclairer ma course, j'errois dans les « ténèbres : mes pas, comme intelligents d'eux- « mêmes, se frayoient des sentiers à travers les « lianes et les buissons. Je cherchois ce qui me « fuit ; je pressois le tronc des chênes ; mes bras « avoient besoin de serrer quelque chose. J'ai cru, « dans mon délire, sentir une écorce aride palpiter « contre mon cœur : un degré de chaleur de plus, « et j'animois des êtres insensibles. Le sein nu et « déchiré, les cheveux trempés de la vapeur de la « nuit, je croyois voir une femme qui se jetoit dans « mes bras ; elle me disoit : viens échanger des feux « avec moi, et perdre la vie ! mêlons des voluptés « à la mort ! que la voûte du ciel nous cache en « tombant sur nous. »

« Céluta, vous me prendrez pour un insensé : « je n'ai eu qu'un tort envers vous, c'est de vous

« avoir liée à mon sort. Vous savez si René a résisté, « et à quel prodige d'amitié il a cru devoir le sa- « crifice d'une indépendance, qui du moins n'étoit « funeste qu'à lui. Une misère bien grande m'a ôté « la joie de votre amour, et le bonheur d'être père : « j'ai vu avec une sorte d'épouvante que ma vie « s'alloit prolonger au delà de moi. Le sang qui fit « battre mon cœur douloureux animera celui de « ma fille : je t'aurai transmis, pauvre Amélie, ma « tristesse et mes malheurs! Déja appelé par la terre. « je ne protégerai point les jours de ton enfance; « plus tard je ne verrai point se développer en toi « la douce image de ta mère, mêlée aux charmes de « ma sœur et aux graces de la jeunesse. Ne me re- « grette pas: dans l'âge des passions j'aurois été un « mauvais guide.

« Céluta, je vous recommande particulièrement « Amélie : son nom est un nom fatal. Qu'elle ne soit « instruite dans aucun art de l'Europe; que sa mère « lui cache l'excès de sa tendresse : il n'est pas bon « de s'accoutumer à être trop aimé. Qu'on ne parle « jamais de moi à ma fille; elle ne me doit rien : « je ne souhaitois pas lui donner la vie.

« Que René reste pour elle un homme inconnu, « dont l'étrange destin raconté la fasse rêver sans « qu'elle en pénètre la cause : je ne veux être à ses « yeux que ce que je suis, un pénible songe.

« Céluta, il y a dans ma cabane des papiers écrits « de ma main : c'est l'histoire de mon cœur; elle « n'est bonne à personne, et personne ne la com- « prendroit : anéantissez ces chimères.

« Retournez sous le toit fraternel; brûlez celui « que j'ai élevé de mes mains; semez des plantes « parmi ses cendres; rendez à la forêt l'hermitage « que j'avois envahi. Effacez le sentier qui monte « de la rivière à la porte de ma demeure; je ne veux « pas qu'il reste sur la terre la moindre trace de « mon passage. Cependant j'ai écrit un nom sur des « arbres, dans la profondeur des bois : il seroit « impossible de le retrouver; qu'il croisse donc avec « le chêne inconnu qui le porte : le chasseur indien « s'enfuira à la vue de ces caractères gravés par un « mauvais Génie.

« Donnez mes armes à Outougamiz; que cet « homme sublime fasse en mémoire de moi un der- « nier effort : qu'il vive. Chactas me suivra, s'il ne « m'a devancé.

« Si enfin, Céluta, je dois mourir, vous pourrez « chercher après moi l'union d'une ame plus égale « que la mienne. Toutefois ne croyez pas désormais « recevoir impunément les caresses d'un autre « homme; ne croyez pas que de foibles embras- « sements puissent effacer de votre ame ceux de « René. Je vous ai tenue sur ma poitrine au milieu « du désert, dans les vents de l'orage, lorsqu'après « vous avoir portée de l'autre côté d'un torrent, « j'aurois voulu vous poignarder pour fixer le bon- « heur dans votre sein, et pour me punir de vous « avoir donné ce bonheur. C'est toi, Être suprême, « source d'amour et de beauté, c'est toi seul qui « me créas tel que je suis, et toi seul me peux com- « prendre! Oh! que ne me suis-je précipité dans

« les cataractes au milieu des ondes écumantes! je « serois rentré dans le sein de la nature avec toute « mon énergie.

« Oui, Céluta, si vous me perdez, vous resterez « veuve : qui pourroit vous environner de cette « flamme que je porte avec moi, même en n'aimant « pas? Ces solitudes que je rendois brûlantes vous « paroîtroient glacées auprès d'un autre époux. Que « chercheriez-vous dans les bois et sous les om-« brages? il n'est plus pour vous d'illusions, d'en-« nivrement, de délire: je t'ai tout ravi en te don-« nant tout, ou plutôt en ne te donnant rien, car « une plaie incurable étoit au fond de mon ame. « Ne crois pas, Céluta, qu'une femme à laquelle on « a fait des aveux aussi cruels, pour laquelle on a « formé des souhaits aussi odieux que les miens, ne « crois pas que cette femme oublie jamais l'homme « qui l'aima de cet amour ou de cette haine extraor-« dinaire.

« Je m'ennuie de la vie; l'ennui m'a toujours dé-« voré : ce qui intéresse les autres hommes ne me « touche point. Pasteur ou roi, qu'aurois-je fait de « ma houlette ou de ma couronne? Je serois égale-« ment fatigué de la gloire et du génie, du travail « et du loisir, de la prospérité et de l'infortune. En « Europe, en Amérique, la société et la nature m'ont « lassé. Je suis vertueux sans plaisir; si j'étois cri-« minel, je le serois sans remords. Je voudrois « n'être pas né, ou être à jamais oublié.

« Que ce soit ici un dernier adieu, ou que je « doive vous revoir encore, Céluta, quelque chose

« me dit que ma destinée s'accomplit; si ce n'est « pas aujourd'hui même, elle n'en sera que plus « funeste : René ne peut reculer que vers le mal« heur. Regardez donc cette lettre comme un tes« tament. »

La lecture étoit achevée que Céluta ne relevoit point sa tête qui s'étoit penchée sur son sein : toute la sagacité de Mila n'avoit pas suffi pour expliquer le collier; toute la religion du missionnaire n'avoit pu pénétrer le sens de la lettre ; mais le cœur d'une épouse l'avoit mieux compris : rien n'est intelligent comme l'amour malheureux. Céluta apprenoit qu'elle n'étoit point aimée; qu'un lien paternel ne lui avoit pas même attaché René ; qu'il y avoit, dans l'ame de cet homme, du trouble, presque du remords, et qu'il se repentoit d'un malheur comme on se repentiroit d'un crime.

Céluta releva lentement sont front abattu : « Al« lons, dit-elle, mon mari est encore plus infortuné « que je ne le supposois, un méchant Esprit l'a pre« sécuté : je dois être son bon Génie. »

Le Religieux rendit la lettre à l'Indienne en lui disant : « Souffrir est notre partage ; la nouvelle « alliance que Jésus-Christ a faite avec les hommes « est une alliance de douleur : c'est de son sang « qu'il l'a scellée, je vais prier pour vous. »

Le missionnaire tomba à genoux, et, les mains jointes, il répéta dans la langue des Natchez l'Oraison Dominicale : le calme de cette prière fut une espèce de baume répandu sur une plaie vive. Quand le Père prononça ces mots : *délivrez-nous*

du mal, les deux femmes sanglotèrent d'attendrissement. Alors le Religieux, se relevant avec peine, ramena son froc sur sa tête grise, traversa la cabane d'un pas grave, reprit son bâton à la porte et alla, aussi rapidement que le lui permettoit sa vieillesse, consoler d'autres adversités.

Mila, qui portoit toujours Amélie, la rendit à Céluta : celle-ci la reçut en la couvrant de baisers et en fondant en larmes. Mila qui devinoit sa sœur, lui dit : « Tu l'aimeras pour toi, toi qui es sa mère; « moi je l'aimerai pour son père. »

Mais Mila se sentoit aussi un peu découragée. Qui avoit donc pu trop aimer René? Quand on arracheroit le guerrier blanc à la mort, que gagneroit-on à cela, puisqu'il ne vouloit pas vivre? Mila ne s'arrêtant pas long-temps à ces réflexions, et revenant à son caractère :

« C'est assez pleurer pour un collier obscur, mal « interprété, que nous ne comprenons ni toi, ni « moi, ni le Père de la barbe. Le danger est à la « porte de notre cabane : pourquoi mêler à des « peines véritables des peines chimériques? Entre « la réalité du mal et les songes de nos cœurs, nous « ne saurions où nous tourner. Occupons-nous « du présent, nous penserons une autre fois à l'a- « venir. Découvrons le secret, sauvons René, et « quand nous l'aurons sauvé, il faudra bien qu'il « s'explique. »

—« Tu as raison, dit Céluta, sauvons mon mari. » Mila prit Amélie dans ses bras, puis la rendant encore à sa mère : « Tiens, dit-elle, je désirois avoir

« un petit guerrier, je n'en veux plus, garde ta fille :
« elle te préfère à moi quand elle pleure; elle me
« préfère à toi quand elle rit. Ne diroit-on pas que
« le collier lui fait aussi verser des larmes? » Mila
sortit pour aller à la découverte du secret.

René avoit écrit une autre lettre aux Sachems, pour leur annoncer que les Illinois ne paroissoient pas encore disposés à recevoir le calumet de paix. Plus heureux dans sa mission, Chactas avoit tout obtenu des Anglois de la Géorgie : il se disposoit à revenir. Le tuteur du Soleil espéroit que le vieillard seroit mort avant de revoir sa cabane : on racontoit qu'il touchoit à sa fin.

La Femme-Chef, attendant la tête de sa rivale, laissoit en apparence Ondouré plus tranquille, mais elle le surveilloit avec toute l'activité de la jalousie. Le Sauvage, craignant toujours de se trahir, n'échappoit au péril qu'à l'aide de précautions dont il lui tardoit de se délivrer.

D'un autre côté, il étoit difficile que le secret d'une conjuration connue de tant de monde ne transpirât pas au dehors. De temps en temps, il s'élevoit des bruits dont tout Commandant moins prévenu que celui du fort Rosalie eût recherché la source. Le Gouverneur-général avoit écrit à Chépar de ne se pas laisser trop rassurer par la concession des terres. Une lettre d'Adelaïde, adressée à René, s'étant trouvée dans les dépêches, Ondouré, que Fébriano instruisoit de tout, s'empressa d'annoncer une nouvelle trahison du fils adoptif de Chactas; mais, en même temps, pour

achever de tromper le Commandant et pour avoir l'air de ne s'occuper que de plaisirs, il ordonna une chasse au buffle de l'autre côté du Meschacebé.

Mila n'eut pas plus tôt appris cette nouvelle qu'elle dit à Céluta : « Il nous faut aller à cette « chasse, où se trouveront toutes les matrones : « je veux que le jongleur m'apprenne aujour- « d'hui même le secret. » Céluta consentit tristement à suivre Mila ; elle doutoit du succès de sa jeune amie qui refusoit de dire le moyen dont elle se comptoit servir pour faire parler le jongleur.

Le jour de la chasse arrivé, les deux sœurs partirent ensemble : elles marchoient seules hors de la foule, car tout le monde les fuyoit comme on fuit les malheureux. On s'embarque dans les canots ; on traverse le fleuve ; on descend sur l'autre rive ; on entre dans les savanes parsemées d'étangs d'une eau saumâtre, où les buffles viennent lécher le sel.

Divisés en trois bandes, les chasseurs commencent l'attaque : on voyoit bondir les buffles au dessus des grandes forêts de cannes de plus de quinze pieds de hauteur. Mila avoit quitté Céluta. Elle s'étoit attachée aux pas du jongleur qui prononçoit des paroles, afin d'amener les victimes sous la lance des guerriers. Un buffle blessé fond tout à coup sur le magicien qui prend la fuite : le buffle est arrêté par les chasseurs, mais le prêtre continue à s'enfoncer dans les cannes, et enten-

dant courir derrière lui, il fuit encore plus vite : ce n'étoit pourtant que Mila qui voloit sur ses traces comme les colibris volent sur la cime des roseaux. Elle appelle le jongleur; celui-ci tourne enfin la tête, et reconnoissant une femme, il se précipite à terre tout haletant

« Je t'assure, dit Mila en arrivant à lui, que j'ai « eu autant de peur que toi. Je te suivois, parce « que tu m'aurois sauvée. D'une seule parole tu « aurois fait tomber le buffle mort à tes pieds. » — « C'est vrai, dit le jongleur reprenant un air « solennel; mais que j'ai soif! »

Mila portoit à son bras une corbeille, dans cette corbeille un flacon et une coupe.

« Le Grand-Esprit m'a bien inspirée, s'écria Mila; « j'ai par hasard ici de l'essence de feu [1]. Ah! bon « Génie! si un homme comme toi alloit mourir, « que deviendroient les Natchez? »

— « Mila, dit le prêtre essuyant son front et se « rapprochant de la malicieuse enchanteresse, tu « m'as toujours semblé avoir de l'esprit comme une « hermine. »

— « Et toi, dit Mila versant l'essence de feu dans « la coupe, tu m'as toujours paru beau comme le « Génie qui préside aux chasses, comme le Grand-« Lièvre honoré dans les forêts. » Le prêtre vida la coupe.

Les Sauvages, passionnés pour les liqueurs de l'Europe, recherchent les fumées de l'ivresse comme

[1] Eau-de-vie.

les peuples de l'Orient les vapeurs de l'opium. « Je « ne t'avois jamais vu de si près, dit Mila remplis« sant de nouveau la coupe et la présentant à la « main avide du jongleur; que tu es beau! que tu « es beau! on dit que tu parles tant de langues! « Est-ce que tu entends tout ce que tu dis? »

Triplement enivré de vin, d'amour et de louanges, le prêtre commençoit à faire parler ses yeux. Mila remplit encore la coupe, la porte de sa main droite aux lèvres du jongleur, et appuyant doucement sa main gauche sur son épaule, semble regarder avec admiration sa victime déja séduite.

Le lieu étoit solitaire, les roseaux élevés. « Mila? » dit le jongleur.

— « Que veux-tu? » dit l'Indienne affectant un air troublé et un peu honteux.

— « Approche-toi, » repartit le prêtre. Mila parut se vouloir défendre.

— « N'aie pas peur, dit le prêtre, je puis répandre « la nuit autour de nous. »

— « C'est pour cela que j'ai tant de peur! répon« dit Mila; tu es un si grand magicien! » Le prêtre prenant Mila dans ses bras, l'attira sur ses genoux. « Bois donc à ton tour, charmante colombe, » dit-il.

— « Moi! » s'écria Mila : elle feignit de porter la liqueur à sa bouche, tandis que le prêtre, tournant la coupe, cherchoit à boire sur le bord que les lèvres de Mila avoient touché.

Le jongleur commençoit à sentir les effets du poison, les objets flottoient devant ses yeux.

« Ne vois-je pas, dit-il à Mila, une grande ca-« bane ? » C'étoient des roseaux agités par le vent.

— « Oui, dit Mila, c'est la cabane où les Sachems « sont rassemblés pour délibérer sur la mort de René.

— « C'est étonnant, repartit le prêtre balbutiant, « car ce n'est pas encore sitôt. »

Le cœur de Mila tressaillit; elle pressa involontairement le jongleur, qui la serra à son tour dans ses bras.

« Pas encore sitôt? dit Mila; mais c'est... »

— « La douzième nuit pendant la lune des chas-« ses, » dit le prêtre.

— « Je croyois, répondit Mila, que c'étoit la trei-« zième ? »

— « Je sais mieux cela que toi, repartit le jon-« gleur; il y a douze roseaux dans la gerbe; nous « en retirons un chaque nuit. »

— « C'est fort bien imaginé, dit Mila, et René « sera tué quand tu retireras le dernier? — Oui, « dit le prêtre; et il sera tué le premier de tous. »

Le prêtre voulut ravir un baiser à Mila, qui, au lieu de ses lèvres, lui présenta l'essence de feu. « J'aimerois mieux l'autre coupe, » dit le jongleur.

— « Mais, reprit Mila, tu dis que René sera tué le « premier de tous; on tuera donc d'autres chairs « blanches ? » — « Eh! certainement, dit le jongleur « riant de la simplicité de Mila; cela sera d'autant « plus admirable, qu'ils seront assemblés comme « un troupeau de chevreuils pour regarder les « grands jeux. »

— « Oh! comme j'y danserai avec toi, s'écria Mila

« appliquant, avec le dégoût de la nature mais « l'exaltation de l'amitié, un baiser sur le front du « jongleur; je n'avois pas entendu parler de ces « grands jeux! J'aime tant les jeux! »

— « Toutes les nations qui ont juré le secret, dit « le jongleur, se rendront aux Natchez. Outougamiz « le Simple a juré comme les autres; nous le force- « rons de tuer son René. »

Mila se lève, s'arrache aux bras du prêtre qui tombe, et dont le front va frapper la terre. Cet homme eut une idée confuse de la faute qu'il venoit de commettre, mais l'ivresse l'emportant, il s'endormit.

Mila cherche Céluta; elle l'aperçoit seule assise à l'écart; elle lui dit : « Tout est découvert; les Blancs « seront massacrés aux grands jeux : ton mari pé- « rira le premier. »

L'épouse de René est prête à s'évanouir; son amie la soutient : « Du courage, dit-elle; il faut sauver « René. Je cours au fort avertir Chépar. Toi, va « chercher Outougamiz. »

— « Arrête, s'écrie Céluta; qu'as-tu dit ? avertir « Chépar! Malheureuse! ton pays! »

Ces mots retentissent dans le cœur de Mila; immobile, elle fixe ses regards sur sa sœur, puis s'écrie : « Périsse la patrie qui a pu tramer un complot « si odieux! Ce n'est plus qu'un repaire d'assassins. « Je cours les dénoncer. »

Céluta frémit : « Mila, dit-elle, songe à ta mère, « à ton père, à moi, à Outougamiz. Ne vois-tu pas « qu'en prévenant un massacre, tu ne le fais que

« changer en un meurtre beaucoup plus terrible « pour toi. »

Mila frémit; elle n'avoit pas aperçu cet autre péril; mais, tout à coup : « Je ne m'attendois pas, « lorsqu'il s'agissoit de la vie de René, que tu serois « si calme; que tu balancerois prudemment, comme « un Sachem, le bien et le mal. »

—« Femme, reprit Céluta avec émotion, quel que « soit ton cœur, tu ne m'apprendras pas à aimer; « mais ne crois pas non plus m'aveugler : je serai « maintenant aussi malheureuse que mon frère et « aussi discrète que lui. Je sais mourir de douleur; « je ne sais pas perdre ma patrie. »

Mila embrasse Céluta. « Pardonne-moi, dit-elle; « je suis trop au dessous de toi pour te juger. »

Mila raconte à sa sœur comment elle a surpris la foi du jongleur; Céluta blâma doucement son amie : « On ne fait pas impunément ce qui n'est pas bien, « lui dit-elle; quand il n'y auroit que le tourment « du secret que tu viens d'apprendre, secret dont « tu réponds à présent devant ton pays, ne serois-tu « pas déja assez punie ? »

Mila et Céluta se déterminèrent à aller trouver Outougamiz : elles le rencontrèrent sur le bord du fleuve, loin de la chasse, à laquelle il n'avoit pris aucune part. En voyant s'avancer les deux femmes, Outougamiz, pour la première fois, fut tenté de s'éloigner. Que pouvoit-il leur dire? N'étoit-il pas aussi malheureux qu'elles ? Céluta lui dit en l'abordant : « Ne nous fuis pas; nous ne te demandons « plus rien; nous connoissons tes malheurs. Mon

« frère, je ne t'accuse plus; je t'admire : tu es le « Génie de la vertu comme celui de l'amitié. » Outougamiz ne comprit pas sa sœur.

« Pleurons tous trois, dit Mila, nous savons tous « trois le secret. »

— « Vous savez le secret! s'écrie d'une voix for« midable le jeune Indien. Qui vous l'a dit? ce n'est « pas moi! je n'ai pas menti au Grand-Esprit! je n'ai « pas violé le serment des morts! je n'ai pas tué la pa« trie! » Et, plein de l'effroi du parjure, il échappe aux bras dans lesquels il eût voulu mourir. Mila vole sur ses pas sans le pouvoir rejoindre. Céluta, abandonnée, se jette dans une pirogue avec des chasseurs qui repassoient le fleuve, et regagne sa cabane.

Un ami qui disparoît au moment d'un grand danger laisse un vide immense : Céluta appelle sa sœur en approchant de sa demeure; aucune voix ne lui répond : Mila n'étoit point rentrée sous le toit fraternel. Céluta pénètre dans la cabane; elle en parcourt les différents réduits, revient à la porte, regarde dans la campagne et ne voit personne. Accablée de fatigue, elle s'assied près du foyer, tenant sa fille dans ses bras. Là, se livrant à ses pensées, elle est encore moins oppressée par le péril du moment que par le souvenir de la lettre de René. La sœur d'Outougamiz n'étoit point aimée, elle ne le seroit jamais! Et c'étoit celui qu'elle adoroit, celui qu'elle cherchoit à sauver aux dépens de ses jours, qui lui avoit fait ce barbare aveu! Céluta se trouvoit tout à coup jetée hors de la vie : elle sentoit qu'elle s'enfonçoit dans une so-

litude, comme l'être mystérieux qui avoit trop aimé René.

Le maukawis chanta le coucher du soleil, le pois parfumé de la Virginie éclata à la première veille de la nuit, la fin de la nuit fut annoncée par le cri de la cigogne, et l'amie de Céluta ne revint pas. L'aube ouvrit les barrières du ciel sans ramener la nymphe, sa compagne fidèle : couronnée de fleurs, Mila paroissoit chaque matin comme la plus jeune des Heures ; précédant les pas de l'Aurore, elle sembloit lui donner ou tenir d'elle ses charmes et sa fraîcheur.

Quand Céluta vit poindre le jour, ses alarmes augmentèrent : que pouvoit être devenue sa sœur? Une pensée se présente à l'esprit de la fille de Tabamica : en demeurant avec Céluta, Mila n'habitoit point sa propre cabane ; la cabane de Mila étoit celle d'Outougamiz. N'étoit-il pas possible qu'Outougamiz eût voulu retourner à ses foyers, et que son épouse y fût rentrée avec lui?

Céluta passe à son cou l'écharpe où étoit suspendu un léger berceau : elle place dans le berceau cet enfant voyageur qui sourioit par dessus l'épaule de sa mère. Elle sort, elle arrive bientôt au toit qui lui rappelle de si doux et de si tristes souvenirs ; c'étoit là qu'elle habitoit, avec Outougamiz, lorsque René la vint visiter ; c'étoit par la porte entr'ouverte de cette cabane qu'elle avoit aperçu l'étranger dans le buisson d'azaléa. Comme le cœur lui battit lorsque le guerrier blanc s'assit auprès d'elle ! Avec quelles délices elle prépara le festin du

serment de l'amitié! Qu'ils sont déja loin ces jours qui virent naître un amour si tendre! Doux enchantements du cœur, projets d'un bonheur sans terme et sans mesure, qu'êtes-vous devenus? Cabane, qui protégeâtes la jeunesse d'Outougamiz et de Céluta, serez-vous changée comme vos maîtres? aurez-vous vieilli comme eux?

Oui : cette cabane n'étoit plus la même; depuis long-temps inhabitée, elle étoit vide et sans Génies tutélaires : quelques petits oiseaux y faisoient leurs nids, et l'herbe croissoit à l'entour.

Environnée d'assassins, abandonnée de tous ses amis, livrée sans défense à l'amour impur du tuteur du Soleil, accablée du malheur et de l'indifférence de René, Céluta ne désiroit plus qu'une tombe pour y reposer à jamais. Comme elle s'éloignoit de la cabane, où elle n'avoit trouvé personne, elle aperçut Adario qui cheminoit lentement, traînant ses lambeaux et s'appuyant sur le bras d'Outougamiz; elle fut frappée de terreur en remarquant que Mila n'étoit pas avec eux. Le vieillard penchoit vers la terre; le poids dû chagrin paternel avoit enfin courbé ce front inflexible : Adario n'étoit plus qu'un mort resté quelques jours parmi les vivants, pour se venger.

Céluta s'avança vers lui. « Te voilà, ma fille, lui « dit-il d'une voix pleine d'une douceur inaccou- « tumée, j'allois chez toi; mais puisque nous sommes « auprès de la cabane de ton frère, arrêtons-nous là. « Le vieux chasseur commence à trouver la course « un peu longue; il se repose partout où il ren- « contre un abri. »

Touchée du changement du vieillard, et attendrie par sa bonté, Céluta entra avec son frère et son oncle dans la cabane déserte. Ils furent obligés de s'asseoir sur le sol humide : « C'est ma couche de « tous les jours, dit Adario, il faut que je m'habitue « à la terre. »

Incertain, pour la première fois de sa vie, le Sachem avoit l'air de rassembler ses pensées, de chercher ses paroles. Outougamiz se réveillant comme d'un songe, et reconnoissant le lieu où il étoit, dit en secouant la tête : « Adario, tu n'es pas « prudent de m'avoir amené ici : tu veux que je tue « René, et c'est ici même que je lui ai juré une « amitié éternelle. J'ai juré depuis, il est vrai, que « je le tuerois; mais dis-moi auquel des deux ser- « ments dois-je être fidèle? N'est-ce pas au pre- « mier? »

— « C'est à ta patrie que tu as fait le dernier, « répliqua Adario, et tu l'as prononcé sur les os de « tes aïeux. »

— « Sur des ossements apportés par le jongleur, « répondit Outougamiz; mais étoient-ce ceux de mes « ancêtres? J'ai voulu connoître la vérité. Je suis « allé cette nuit sur la tombe de mon père; je me « suis couché sur le gazon; j'ai prêté l'oreille : mon « père étoit dans sa tombe, car je l'entendois creuser « avec ses mains pour venir vers moi. La couche « de poussière, entre nous deux, n'étoit pas plus « épaisse qu'une feuille de platane. Je sentois mon « cœur refroidir à mesure que le cœur du mort « s'approchoit de ma poitrine; il me communiquoit

« ses glaces. J'étois calme et heureux : c'étoit comme « le sommeil. »

— « Insensé! s'écria Adario, ton amitié t'égare. »

— « Pour ce mot-là, dit Outougamiz, ne le pro- « nonce jamais, Adario, tu n'entends rien à l'amitié. « Si tu voulois appeler encore mon père en témoi- « gnage contre moi, tu te tromperois, car il a reçu « mon serment d'amitié dans cette cabane, ainsi « que cette femme que tu ne daignes seulement « pas regarder, et qui pleure.... Je vois René; il « vient réclamer, en ce lieu même, le serment que « je lui ai fait. Le Manitou d'or s'agite sur ma poi- « trine : non, mon ami! non, mon frère! je ne renie « point mon serment! Approche, que je le renou- « velle entre tes mains, entre celles de ma sœur : « je te jure.... »

— « Impie! s'écrie Adario lui portant une main « ridée à la bouche; crains que la terre ne te dévore « comme l'onde a englouti Mila. »

— « Mila! » dirent à la fois le frère et la sœur.

— « Oui, Mila, répète Adario d'une voix inspirée : « elle a su le secret, et elle a péri! »

Outougamiz reste pétrifié; Céluta inonde la terre de ses larmes. Adario, un bras levé entre son neveu et sa nièce, semble encore proférer le mot qui vient de les anéantir : elle a péri!

Outougamiz se lève, prend sa sœur par la main, la contraint de se lever, la regarde quelque temps en silence, et lui dit : « Il ne sera plus aimé. René! « le seul cœur qui t'aimât encore, le seul qui te « voulût sauver, le seul qui protestât de ton inno-

« cence, a cessé de battre; car ma sœur et moi nous « doutons; nous sommes sans force; nous ne savons « nous décider ni pour la patrie, ni pour l'amitié. « Céluta, j'ai perdu ma femme, tu as perdu ta com- « pagne, celle qui t'a suivie à la cité des Blancs, qui t'a « soignée dans mon absence, qui t'a soutenue dans « l'absence de cet autre que nous allons tuer. Mila « morte! René mort! sa petite fille va bientôt mou- « rir! Chactas qui s'en va aussi! Céluta, resterons- « nous seuls? »

Céluta ne pouvoit répondre. Outougamiz se tourne vers Adario toujours assis à terre. Il lève son casse-tête, et dit : « Qui a tué Mila? »

« Athaënsic, répond froidement Adario, l'Esprit « de malheur l'a saisie : elle s'est elle-même préci- « pitée dans le fleuve. »

— « Si je savois, reprit le jeune Sauvage les « dents serrées, qu'un homme eût porté la main « sur Mila, fût-il mon propre père.... Et puis j'irois « trouver Chépar et me mettre à la tête des chairs « blanches. »

Adario se levant indigné et secouant ses lambeaux: « J'ai cru, infame, que tu n'en voulois qu'à mes che- « veux blancs; je te les livrois avec joie, afin de « t'engager à garder le secret, à sauver la patrie. Je « me disois : il lui faut une libation de sang pour « satisfaire au premier serment qu'il a fait : qu'il la « puise à mes veines! Mais que l'ombre même de la « pensée de trahir ton pays ait pu passer dans ton « lâche cœur!.... Retire-toi, scélérat! je te vais « livrer aux Sachems qui te vouloient faire périr

« avec ta sœur, lorsqu'ils ont appris l'indiscrétion « du prêtre. J'avois juré de votre vertu ; je m'étois « engagé pour elle ; je venois demander à Céluta « le serment du secret : vous êtes deux traîtres et « je vous abandonne. »

Adario fait un mouvement pour se retirer; Céluta l'arrête. « Désespérez de moi, lui dit-elle, mais non « pas d'Outougamiz. »

— « Et pourquoi, dit celui-ci, veux-tu qu'il es- « père de moi? Oui, je sauverai mon ami, si l'on ne « me prévient par ma mort. »

— « Allons, dit Adario, épouse fidèle, ami géné- « reux, révélez le secret à René! livrez ensuite votre « pays aux étrangers; mais, dignes enfants, songez « qu'avant cette victoire il faut avoir incendié nos « cabanes, il faut avoir égorgé vos proches et vos « amis, il faut avoir arraché un à un les cheveux « de la tête d'Adario, il faut avoir fait de son crâne « la coupe du festin de René. »

Pendant ce discours affreux, Céluta et Outougamiz ressembloient à deux spectres. Adario s'approche de sa nièce. « Ma Céluta, lui dit-il, faut-il « qu'Adario tombe à tes pieds? parle et tu le verras « à tes genoux celui qui n'a jamais fléchi devant « personne. Mon enfant! René doit mourir quelque « jour, puisqu'il est homme; mais ta patrie, si tu « le veux, ta patrie peut être immortelle. Ta cou- « sine, ma pauvre fille, n'a-t-elle pas perdu son fils « unique, et ne sais-tu pas par quelle main! N'ai-je « pas arraché ma postérité, pour qu'elle ne poussât « pas des racines dans une terre esclave! Regarde-

« moi, et ose dire qu'il ne m'en a rien coûté? ose « dire que mes entrailles déchirées ne saignent plus, « que la plaie que je leur ai faite est guérie? S'il « reste des enfants libres aux Natchez, Céluta, ils te « devront leur liberté; ils te souriront dans les bras « de leur mère; les bénédictions t'accompagneront « quand tu traverseras les villages de ta patrie; les « Sachems se rangeront avec respect sur ton pas-« sage, ils s'écrieront : Faites place à Céluta! Ces « moissons florissantes, c'est toi qui les auras se-« mées; ces cris de joie et d'amour, c'est toi qui « les exciteras. Qu'est-ce que le sacrifice d'une pas-« sion, que le temps doit éteindre, auprès de ces « plaisirs puisés dans la plus grande des vertus? « Peux-tu balancer? peux-tu consentir à n'être « qu'une femme vulgaire dans ta passion, qu'une « femme criminelle dans ta conduite, quand tu peux « te donner en exemple à l'univers? »

Outougamiz avoit écouté dans un sombre silence; Céluta paroissoit suspendue entre la mort et la vie. « Que veux-tu de moi? » dit-elle d'une voix tremblante. — « Un serment pareil à celui de ton frère, « répond Adario : jure entre mes mains que tu gar-« deras le secret; que tu ne le révèleras pas au cou-« pable qui le divulgueroit, à un homme dont tu « ne possèdes pas même l'amour, et qui te trahis-« soit comme la patrie. »

Ces mots entrèrent profondément dans le cœur de Céluta; mais la noble créature s'élevant au dessus de son malheur, répondit : « Pourquoi sup-« poses-tu que je ne possède pas le cœur de mon

« époux ? crois-tu par là me déterminer à l'immoler « à ma tendresse méconnue ? Si René ne m'aime « pas, c'est que je ne suis pas digne de lui ; c'est « une raison de plus de le sauver, et, par mon « dévouement, de mériter son amour. »

Elle s'arrête, car ses larmes qu'elle avoit retenues, et qui couloient intérieurement, l'étouffoient : « Adario, reprit-elle, tu es ingrat : René, à la cité « des Blancs, proposa sa tête pour la tienne.... »

— « Ne crois pas ce mensonge, dit Adario en « l'interrompant ; cette scène étoit arrangée entre « nos ennemis pour nous inspirer plus de con- « fiance dans un traître. »

— « Malheureux René ! s'écria Céluta, quel fatal « génie fait méconnoître jusqu'à ta vertu ! »

— « Céluta, dit Adario, le temps s'écoule. Les « jeux vont être proclamés ; es-tu amie ou ennemie ? « Déclare-toi ; range-toi du côté des Blancs, ou jure « le secret. »

La sœur d'Outougamiz regarde autour d'elle ; elle croit entendre des voix lamentables sortir des Bocages de la Mort ; la fille de René gémit dans son berceau. Après quelques moments de silence : « Voici l'arrêt, » dit Céluta. Adario et Outougamiz écoutent.

« Mon frère a pu jurer parce qu'il ne savoit pas « à quoi l'engageoit son serment ; moi qui connois « d'avance les conséquences de ce serment, je serois « une femme dénaturée si je le prononçois. Je ne « jurerai donc point ; mais pour te consoler, Adario, « sache que si ma vertu ne me fait garder le secret,

« tous les serments de la terre seroient inutiles. »

En prononçant ces mots, Céluta parut transfigurée et rayonnante : « C'est assez! s'écrie Adario « pressant sur son sein la main de cette femme, je « suis satisfait, les Sachems le seront. Tu viens de « faire un serment plus redoutable que celui que je « te demandois. »

Adario retourne au conseil des Sachems, et Outougamiz prête encore au vieillard l'appui de son bras. Céluta reprend le chemin de la cabane de René : son ame étoit comme un abîme où les chagrins divers rouloient confondus.

La plaie la plus récente devint peu à peu la plus vive : lorsque l'épouse de René, descendue au fond de son cœur, commença à débrouiller le chaos de ses souffrances, celle que lui causoit la perte de Mila se fit cruellement sentir. Céluta se représentoit tout ce que valoit sa sœur : quelle inépuisable gaieté avec un cœur profondément sensible! l'oiseau chantoit moins bien que Mila, et elle aimoit mieux. Les peines même qu'elle donnoit étoient mêlées de plaisir, et elle donnoit tant de plaisir sans mélange de peines! Ces cheveux charmants sont maintenant souillés dans les limons du fleuve! cette bouche, que l'amour sembloit entr'ouvrir, est remplie de sable! Cette femme qui étoit tout ame il y a quelques heures, cette femme que la vie animoit de toute sa mobilité, maintenant froide, fixée à jamais dans les bras de la mort! Qu'elle a été vite oubliée, la tendre amie qui n'existoit que pour ses amis! Sa famille n'y pense déja plus; Outouga-

miz même a été entraîné ailleurs : personne ne rendra les honneurs funèbres à la jeune, à l'innocente, à la courageuse Mila.

Ces réflexions, auxquelles s'abandonnoit Céluta en retournant à sa cabane, la firent changer de route; elle chemina vers le fleuve pour y chercher le corps de son amie. Céluta avoit injustement accusé son frère; Outougamiz n'avoit point oublié Mila. Après avoir reconduit Adario, il descendit au rivage du Meschacebé; il regarda d'abord passer l'eau, et côtoya ensuite le fleuve, attentif à chaque objet que le courant entraînoit; il crut ouïr un murmure: « Est-ce toi qui parles, Mila? dit-il; es-tu main-« tenant une vague légère, une brise habitante des « roseaux? Te joues-tu, poisson d'or et d'azur, à « travers les forêts de corail? Mobile hirondelle, « traces-tu des cercles à la surface du fleuve? Sous « ta robe de plume, d'écaille ou de cristal, ton « cœur aime encore et plaint René. »

Un jeune magnolia que le Meschacebé avoit environné dans sa dernière inondation, fixa longtemps les regards d'Outougamiz : il lui sembloit voir Mila debout dans l'onde.

Outougamiz s'assit sur la rive : « Pourquoi, dit-il, « Mila, ne me réponds-tu pas, toi qui parlois si « bien? Quand tu pleurois sur René, tes yeux « étoient comme deux perles au fond d'une source; « ton sein, mouillé de larmes, étoit comme le du-« vet blanc du jonc sur lequel le vent a fait jaillir « quelques gouttes d'eau. Tu étois tout mon esprit: « à présent que je suis seul je ne saurai comment

« enlever mon ami aux Sachems : puis tu étois si « sûre de son innocence ! »

Mila, avant de disparoître, avoit dit au frère et à la sœur qu'ils cherchoient des moyens extraordinaires de sauver René, tandis qu'il y en avoit un tout naturel, auquel ils ne songeoient pas : c'étoit d'aller au devant du guerrier blanc, de le retenir loin des Natchez autant de jours qu'il seroit nécessaire pour le soustraire au péril. Mila avoit ajouté que, si René résistoit, ils l'attacheroient au pied d'un arbre, car elle mêloit toujours les raisons de l'enfance aux inspirations de l'amour et aux conseils d'une sagesse prématurée. Outougamiz, au bord du fleuve, se souvint du dernier conseil de Mila. « Tu « as raison, » s'écria-t-il. Il jette au loin tout ce qui peut retarder la rapidité de sa course, et, trompant la vigilance des Allouez attachés à ses pas, il vole comme une flèche lancée par la main du chasseur.

A peine avoit-il quitté le fleuve, que Céluta parut sur le rivage. Elle s'arrêtoit à chaque pas, regardoit parmi les roseaux, s'avançoit sur la dernière pointe des promontoires, cherchoit, comme on cherche un trésor, la dépouille de sa jeune amie; elle ne trouva rien. « Le Meschacebé est aussi contre nous, » dit-elle; et elle retourna à sa cabane épuisée de fatigue et de douleur.

Revenu de son ivresse, le jongleur avoit conservé le sentiment confus de son indiscrétion : il courut en faire l'aveu au tuteur du Soleil. Ondouré, après s'être emporté contre le prêtre, se hâta de rassem-

bler le conseil. Il déclara qu'il étoit très probable que Mila, instruite du secret, l'auroit révélé à Céluta ; il annonça en même temps aux Sachems qu'il n'y avoit plus rien à craindre de Mila, car déja elle n'existoit plus. Adario s'opposa à tout arrêt de sang contre sa nièce, et s'engagea à obtenir d'elle un serment qu'elle tiendroit aussi religieusement qu'Outougamiz. Les vieillards cédèrent au désir d'Adario; il fut pourtant résolu que, si le frère et la sœur laissoient échapper la moindre parole, on les immoleroit à la sûreté de tous.

On mit aussi en délibération la mort immédiate de René, en cas qu'il revînt avant le jour du massacre ; mais Adario fit remarquer que si l'on frappoit le traître isolément on alarmeroit les Blancs ses complices; qu'on s'exposeroit surtout aux effets du désespoir d'Outougamiz et de Céluta, lorsque ce désespoir pourroit encore nuire à l'exécution général du complot. On trouva donc plus prudent de laisser les choses telles qu'elles étoient, et de ne faire aucun mouvement.

Il ne manquoit au succès des plans d'Ondouré que la mort de Chactas, et les divers messagers commençoient à apporter la nouvelle de cette perte irréparable. Quant à la profanation de Céluta dans les bras d'un monstre, Ondouré se croyoit déja sûr de sa proie. Ces ressorts si compliqués, ces plans si tortueux, cette double intrigue dans le conseil aux Natchez et dans le conseil au fort Rosalie, cette trame si laborieusement ourdie et néanmoins si fragile, tout avoit été imaginé et conduit par

Ondouré, afin de satisfaire une passion criminelle et d'atteindre, par le triomphe de l'amour, au plus haut degré de l'ambition. Mais l'excès de l'orgueil et de la joie fut encore au moment de perdre Ondouré : il ne put s'empêcher d'aller insulter sa victime. Délivré de la présence de Mila, il osa paroître dans la solitude sacrée de Céluta ; il osa prononcer des paroles de tendresse à la plus misérable des femmes, à celle dont presque tous les malheurs étoient son ouvrage. Ondouré oublioit que la jalousie comptoit ses pas, et qu'il pouvoit être puni par la passion même, cause première de tous ses crimes.

Or, des hérauts alloient publiant l'ouverture des grands jeux et la durée de ces jeux, qui devoit être de douze jours. Tout étoit en mouvement parmi les Nachez et dans la colonie, car les François, avides de plaisirs, même dans les bois, se promettoient d'assister à une fête pour eux si funeste. Le commandant, invité, regardant désormais les Natchez comme les sujets du roi de France, accordoit toute sa protection à cette pompe nationale. Il avoit reçu plusieurs fois des avis salutaires, mais Fébriano et les autres créatures d'Ondouré maintenoient Chépar dans son aveuglement ; la fête même contribuoit à le rassurer. « Des gens qui conspirent, « disoit-il, ne jouent pas à la balle et aux osselets. » Il y a un bon sens vulgaire qui perd les hommes communs.

De toutes parts des groupes joyeusement assemblés rioient, chantoient et dansoient en attendant

l'ouverture des jeux. Les Chicassaws, les Yazous, les Miamis, tous les peuples entrés dans la conspiration, arrivoient au grand village. Là étoit campée une famille dont les femmes, encore chargées de bagages, déposoient à terre leur fardeau ou suspendoient aux arbres le berceau de leurs enfants; ici des Indiens allumoient le feu de leur camp et préparoient leur repas. Plus loin, des voyageurs lavoient leurs pieds dans un ruisseau, ou se délassoient étendus sur l'herbe. Au détour d'un bois paroissoit une tribu qui s'avançoit, couverte de poussière, dans l'ordre de marche : les oiseaux s'envoloient, les chevreuils s'enfuyoient ou s'arrêtoient curieusement sur les collines à regarder ce rassemblement d'hommes. Les colons quittant leurs habitations venoient jouir des préparatifs des jeux: ils ignoroient quelle couronne étoit promise aux vainqueurs.

La gerbe de roseaux avoit été déposée dans le temple d'Athaënsic, sous l'autel de ce Génie des vengeances. Un jongleur veilloit à sa garde. Le premier roseau devoit être retiré par trois sorcières dans la nuit qui suivroit l'ouverture des jeux : partout où des colonies européennes étoient établies, même chose devoit s'accomplir.

Un rayon d'espoir se glissoit au fond du cœur de Céluta. René n'arrivoit pas : encore quatorze jours d'absence et il échappoit à sa destinée. Quelque accident l'auroit-il retenu? Outougamiz l'auroit-il rencontré? car Céluta ne doutoit point que son frère, qu'on avoit vu passer dans les bois, n'eût

volé au devant de son ami. Se laissant aller un moment à ces rêves de bonheur, qui nous poursuivent jusqu'au sein de l'infortune, l'Indienne oublioit et les périls de chaque heure, et les torts que pouvoit avoir René : elle s'élevoit en pensée au séjour des Anges, tandis qu'elle étoit attachée à la terre, semblable au palmier qui réjouit sa tête dans la rosée du ciel, mais dont le pied s'enfonce dans un sable aride.

Les espérances de Céluta auroient été des craintes pour Ondouré, s'il n'avoit su que le frère d'Amélie revenoit après avoir échoué dans ses négociations, ce qui rendoit l'auteur de la guerre des Illinois plus suspect que jamais aux Natchez. Ondouré savoit encore qu'Outougamiz n'avoit point rencontré René : les Allouez envoyés sur les traces du jeune Sauvage ne laissoient rien ignorer au tuteur du Soleil. Le bruit du prochain retour de René se répandit bientôt au grand village, et, en dissipant la dernière illusion de Céluta, acheva d'accabler cette femme déja trop malheureuse.

Le jour de l'ouverture des jeux étoit enfin arrivé. A quelque distance du grand village s'étendoit une vallée tout environnée de bois qui croissoient en amphithéâtre sur les collines, et qui formoient les entours de cette belle salle bâtie des mains de la nature : là devoient se célébrer les jeux ; le jeu de balle et ensuite celui des osselets. La fête commença au lever du soleil.

Le Grand-Prêtre s'avançoit à la tête des joueurs : il tenoit en main une crosse peinte en bleu, ornée

de banderoles de joncs et de queues d'oiseaux ; des jongleurs, couronnés de lierre, suivoient le Grand-Prêtre. Venoit ensuite Ondouré conduisant son pupille, le jeune soleil, âgé de huit ans : la Femme-Chef, le front pâle, accompagnoit son fils. Derrière elle, rangés deux à deux, paroissoient les vieillards des Chicassaws, des Yazous, et des autres alliés. Une bande nombreuse de musiciens avec des conques, des fifres et des tambourins, escortoient les Sachems. Les jeunes guerriers demi-nus, et armés de raquettes, se pressoient pêle-mêle sur les pas de leurs pères. Une foule immense, composée d'enfants, de femmes, de colons, de soldats, de nègres, remplissoit les bois de l'amphithéâtre. Chépar même étoit là, entouré de ses officiers. Toutes les cabanes étoient désertes : la douleur seule étoit restée au foyer de René.

Les joueurs descendus dans l'arène, le Grand-Prêtre frappe des mains, et l'hymne des jeux est entonné en chœur. La première acclamation de cinq ou six peuples réunis fut étonnante : Céluta l'entendit sous son toit abandonné; c'étoit la voix de la mort appelant le frère d'Amélie.

CHŒUR GÉNÉRAL.

« Est-ce l'aile de l'oiseau qui fend l'air? Est-ce « la flèche qui siffle à mon oreille? Non, c'est la « balle qui fuit devant la raquette. O mon œil! sois « attentif à la balle, ou je t'arracherai. Que diroit « la raquette si elle restoit veuve de la balle qu'elle « aime? »

LES JEUNES GUERRIERS.

« Empruntons les pieds du chevreuil pour marier « la raquette à la balle. »

UN PRÊTRE.

« Les femmes étoient nées d'abord sans la moitié « de leurs graces : un jour, le Génie de l'Amour « jouoit à la balle dans les bois du ciel; la balle va « frapper à la poitrine la plus jeune des épouses du « Génie; brisé par le coup, le globe se transforme « en un double sein dont la bouche d'un nouveau- « né fit éclore le dernier charme. »

UN GUERRIER.

« La balle est un jeu noble et viril; mais qui « pourroit chanter les osselets? C'est aux osselets « que l'on gagne les richesses, c'est aux osselets « qu'on obtient une tendre épouse. »

LES SACHEMS.

« C'est aux osselets qu'on perd la raison; c'est aux « osselets qu'on vend sa liberté. »

LES JONGLEURS.

« Deux parts ont été faites de nos destinées : l'une « bonne, l'autre mauvaise. Le Grand-Esprit mit la « première dans un osselet blanc, la seconde dans « un osselet noir. Chaque homme en naissant, avant « qu'il ait les yeux ouverts, prend son osselet dans « la main du Grand-Esprit. »

LES SACHEMS.

« Qu'importe que l'osselet de notre destinée soit
« noir ou blanc, nous jouons dans la vie assis sur
« une tombe : à peine avons-nous tiré notre osselet
« heureux ou fatal, la Mort, qui marque la partie,
« nous le redemande. »

*

Les joueurs se séparent en deux bandes; les Natchez d'un côté, les Chicassaws de l'autre. A un signal donné, le plus adroit des guerriers Natchez, placé à son poteau, frappe d'un coup de raquette la balle qui fuit, comme le plomb sort du tube enflammé des chasseurs; un Chicassaws la reçoit et la renvoie avec la même rapidité. Elle est repoussée vers les Chicassaws qui la reprennent de nouveau. Un mouvement général commence; la balle est chassée et rechassée : tantôt elle vole horizontalement, et vous verriez les joueurs se baisser tour à tour comme des épis sous le passage d'une brise; tantôt elle est lancée au ciel à perte de vue : tous les yeux sont levés pour la découvrir dans les airs, toutes les mains tendues pour la recevoir dans sa chute. Soudain des guerriers se jettent à l'écart, se groupent, s'entremêlent, se déploient, se rassemblent encore; la balle saute à petits bonds sur leurs raquettes jusqu'au moment où un bras vigoureux la dégageant du conflit, la reporte au centre de l'arène. Les cris d'espérance ou de crainte, les applaudissements et les risées, le bruit de la course, le sifflement de la balle, les coups des raquettes, la

voix des marqueurs, les ronflements de la conque, font retentir les bois.

Au milieu de ce bruit et de ce mouvement les ames étoient diversement occupées : les François jouissoient en pleine confiance de ce spectacle, tandis que les conjurés comptoient leurs victimes. Il n'y avoit rien de plus affreux que ces plaisirs qui couvroient le massacre de toute une colonie. Que d'hommes ont pris pour un jour de fête celui qui devoit leur apporter la mort!

Les jeux furent suspendus pour le festin, servi à l'ombre d'une futaie d'érables, au bord d'un courant d'eau; ils recommencèrent ensuite : on ne savoit de quel côté se décideroit la victoire, dont le prix étoit réglé à mille peaux de bêtes sauvages. Tout à coup le spectacle est interrompu; les Sachems se lèvent, la foule se porte vers la colline du nord, on entend répéter ces mots : « Voici notre « père, voici Chactas! Hélas! il est mourant! Ou« tougamiz vient d'annoncer son arrivée. »

En effet, Outougamiz, qui n'avoit pas rejoint René, avoit rencontré le Sachem que portoit une troupe de jeunes Chéroquois. La réputation de Chactas étoit telle, que le commandant françois lui-même suivit la multitude pour aller au devant du vieillard. La foule poussoit des cris d'amour sur le passage de l'homme vénérable; mais les yeux étoient remplis de larmes, car on voyoit que Chactas n'avoit plus que quelques heures à vivre : son visage toujours serein annonçoit l'extrême fatigue et la décrépitude; sa voix étoit si foible qu'on

avoit de la peine à l'entendre. Cependant le Sachem répondoit avec sa bonté et son calme ordinaires à ceux qui lui adressoient la parole. Un jeune guerrier remarquant que les cheveux argentés du vieillard avoient encore blanchi: « C'est vrai, « mon enfant, dit Chactas; j'ai pris ma parure d'hi« ver, et je vais m'enfermer dans la caverne. » Un Sachem du parti d'Ondouré lui parloit des jeux et de la paix de la patrie; il répondit: « L'eau est pai« sible au dessus de la cataracte; elle n'est troublée « qu'au dessous. »

Outougamiz qui marchoit auprès du lit de feuillage sur lequel les Chéroquois portoient Chactas, passoit d'un profond abattement à une incompréhensible joie: « Ah! disoit-il tout haut, c'est ainsi « que j'ai vu porter René quand je l'aimois, et que « je ne le voulois pas tuer, avant que Mila m'eût « quitté pour toujours. »

Ces deux noms frappèrent l'oreille de Chactas. « Mon excellent Outougamiz, lui dit-il, tu parles « de René et de Mila; et Céluta, où est-elle? où sont « mes chers enfants, pour que je les embrasse avant « de mourir? »

—« Chêne protecteur! » s'écria Outougamiz, nous « allons tous nous mettre à l'abri sous ton ombre, « excepté Mila, qui s'est fait une couche au fond « des eaux. » — « Héroïque et bon jeune homme, « dit Chactas, je crains que le chêne ne soit tombé « avant qu'il t'ait pu garantir de l'orage. » Chactas demanda où étoit Adario; on lui dit qu'il habitoit les forêts.

Ondouré, à ce triomphe de la vertu, éprouvoit de mortelles inquiétudes. L'arrivée inattendue et la prolongation de la vie de Chactas sembloient déranger les projets du conspirateur. Il craignoit que le Sachem ne découvrît ses trames, et qu'un entretien secret d'un moment avec Céluta et Outougamiz ne détruisît l'œuvre de deux années. Désirant séparer le plus tôt possible Outougamiz de Chactas, Ondouré eut l'imprudence de s'avancer jusqu'à la couche du vieillard, pour le supplier de se livrer au repos. Chactas le reconnoissant à la voix, lui dit :

« O le plus faux des hommes! tu n'as donc pas « encore appris à rougir? »

— « Courage, Chactas! » s'écria Outougamiz; tu « parles tout comme Mila! » Ondouré, balbutiant, avoit perdu son effronterie accoutumée.

« Mes enfants! » dit Chactas élevant la voix et s'adressant à la foule qu'il entendoit autour de lui, mais qu'il ne voyoit pas; « voilà un des « plus dangereux scélérats que la terre ait pro- « duits. C'est notre foiblesse qui fait sa tyrannie; « il y a long-temps que j'ai deviné les secrets de « ce traître. »

Ces paroles violentes dans la bouche d'un vieillard si modéré et si sage produisirent un effet extraordinaire. Ondouré se crut perdu. Outougamiz encourageoit le tumulte : « Allez chercher Céluta, « s'écrioit-il; voici que tout est arrangé : René est « sauvé! Je ne le tuerai pas! Quel dommage que « Mila soit morte! »

Quelques Sachems restés fidèles à Chactas racontoient qu'Ondouré étoit vraisemblablement le meurtrier du vieux Soleil; qu'il avoit séduit la Femme-Chef; qu'il s'étoit emparé de l'autorité par violence; qu'il méditoit dans ce moment même d'autres forfaits. Les Sauvages étrangers paroissoient troublés. Le commandant françois commençoit à s'étonner de ce mot de complot redit de toute part. La destinée d'Ondouré ne sembloit plus tenir qu'à un fil, lorsque les prêtres et les Sachems du parti du traître répétèrent l'histoire du maléfice jeté par un magicien de la chair blanche sur Outougamiz et sur le vénérable Chactas. Les absurdités religieuses employées précédemment dans des occasions pareilles eurent leur succès accoutumé; la foule superstitieuse les crut de préférence à la vérité. Chactas fut porté à sa cabane. Chépar retourna au fort, toujours disposé par Fébriano à se confier à Ondouré, et à soupçonner le frère d'Amélie. Le soleil étant couché, les Sauvages remirent au lendemain la continuation des jeux.

Mais l'orage conjuré pour un moment menaçoit d'éclater de nouveau. Chactas, à peine déposé dans sa cabane, avoit demandé la convocation d'un conseil, désirant s'entretenir avec les Sachems avant d'expirer. Il étoit impossible aux conjurés de se refuser au dernier vœu de l'illustre vieillard, sans se rendre suspects et odieux à la nation. Ondouré s'empressa de chercher Adario, et de lui parler de Chactas, dont la tête, disoit-il, étoit affoiblie par les approches de la mort. Adario, regardant de

travers le Sauvage : « Il te convient bien, misérable « guerrier, de t'exprimer de la sorte sur le plus « grand des Sachems et sur l'ami d'Adario ! Ote-toi « de devant mes yeux si tu ne veux que je punisse « tes paroles insensées. »

Ces deux vieillards étoient le désespoir d'Ondouré : Chactas ne connoissoit point les desseins du scélérat, et les auroit renversés s'il les eût connus ; Adario méprisoit le tuteur du Soleil, et l'auroit poignardé s'il avoit pu croire que, par le massacre des Blancs, il aspiroit à la tyrannie. Les Sachems s'empressèrent de tenir le conseil dans la cabane de Chactas ; Adario s'y rendit le premier.

Outougamiz étoit allé trouver sa sœur. Assise à ses foyers solitaires, et descendue dans son propre cœur, Céluta y avoit remué, pour ainsi dire, tous ses chagrins ; elle les en avoit tirés l'un après l'autre : sa fille, Mila, Outougamiz, René, s'étoient tour à tour présentés à ses craintes et à ses regrets ; elle n'avoit oublié de pleurer que sur elle. Les grandes douleurs abrégent le temps comme les grandes joies ; et les larmes qui coulent avec abondance emportent rapidement les heures dans leur cours. Céluta ignoroit l'interruption des jeux, le retour de son frère, et l'arrivée de Chactas. Outougamiz se précipite dans la cabane, et s'écrie :

« Me voici ! le voilà ! Chactas, Chactas lui-même ! « Je l'ai trouvé au lieu de René ; il est arrivé ! Nous « serons tous sauvés ! Ah ! si Mila n'étoit pas morte ! « Elle s'est trop pressée ! Allons, prends ton manteau « et ta fille, allons vite voir Chactas. Il est peut-être

« mort à présent, mais nous n'en sommes pas moins « sauvés. »

A ces paroles inintelligibles pour tout autre que pour Céluta, l'Indienne éleva son cœur vers le Grand-Esprit et se hâta de chercher son manteau. Outougamiz lui ordonnoit d'aller vite, prétendoit l'aider, et ne faisoit que retarder ses apprêts. Quand le frère et la sœur sortirent de la cabane, la nuit atteignoit le milieu de son cours. Dans ce moment même les trois vieilles femmes attachées au culte d'Athaënsic entroient dans le temple, et, en présence du chef des prêtres, brûloient un des roseaux de la gerbe : on auroit dit des Parques coupant le premier fil de la vie de René.

Outougamiz et Céluta arrivèrent à la cabane de Chactas : le conseil n'étoit pas fini, et les Allouez placés à l'entour les empêchèrent d'approcher. On n'a jamais su ce qui se passa dans ce conseil assemblé au bord du lit funèbre de Chactas, et présidé par la vertu mourante. Les gardes les plus voisins de la porte saisirent seulement quelques mots lorsque les voix s'élevoient au milieu d'une discussion animée. Une fois Chactas répondit à Adario :

« Je crois aimer la patrie autant que toi; mais je « l'aime moins que la vertu. »

Quelque temps après il dit : « J'ignore ce que vous « prétendez; mais quiconque est obligé de cacher ses « actions ne fait rien d'agréable au Grand-Esprit. »

On entendit ensuite la Femme-Chef discourir d'un ton passionné sans pouvoir recueillir ses paroles. Chactas dit après elle :

« Vous le voyez, cette femme est en proie aux « remords, elle ne dit pas tout; mais sa conscience « lui pèse : pourquoi son complice, l'infame On- « douré, n'est-il pas ici ? »

Sur une observation qu'on lui faisoit sans doute, Chactas répondit ainsi :

« Je le sais : les jeunes guerriers doivent préférer « les conseils d'Adario aux miens; la jeunesse aime « les brasiers qui se font sentir à une grande dis- « tance, et qui la forcent à reculer. Elle dédaigne « ces feux mourants dont il se faut approcher pour « recueillir une chaleur prête à s'éteindre. »

Adario répliqua quelque chose.

« Mon vieil ami, répondit Chactas, nous avons « parcouru ensemble un long chemin. Je vous aime « et vais vous attendre. Ne calomniez pas René : par- « donnez-lui l'excès dans le bien, et ni vous ni moi « ne vaudrons mieux que lui. »

Ici le trouble parut régner dans le conseil : les Sachems parloient ensemble; la voix de Chactas ramena le silence, il disoit :

« Qu'entends-je ? il y a eu une assemblée générale « des Natchez au rocher du lac! Mila s'est préci- « pitée dans le fleuve! René est absent, et on l'ac- « cuse sans l'entendre! Céluta est plongée dans la « douleur! Outougamiz paroît insensé! Akansie se « repent! Les jeux proclamés semblent cacher quel- « que résolution funeste. On m'a éloigné, et mon « retour jette de la confusion parmi vous!... Grand- « Esprit! tu me rappelles à toi avant que j'aie pu « pénétrer ces mystères! que ta volonté soit faite :

« prends dans ta main puissante ce qui échappe à « ma foible main. Adieu, chère patrie! je dois à « mon ame le dernier moment qui me reste. Ici « finissent entre moi et les hommes les scènes de « la vie. Sachems, vous me donnez mon congé en « me cachant vos secrets : je vais apprendre ceux « de l'éternité. »

Après ces paroles, on n'entendit plus rien. Les Sachems sortirent bientôt en silence, les yeux baissés et chargés de pleurs : ainsi de vieux chênes laissent tomber de leurs feuilles flétries les gouttes de rosée qu'y déposa une belle nuit. L'aube blanchissoit l'horizon, et la Femme-Chef envoya chercher le tuteur du Soleil.

Outougamiz et Céluta entrèrent alors dans la cabane de Chactas. Le vieillard éprouvoit dans ce moment une défaillance. Il avoit prié, avant son évanouissement, qu'on le portât au pied d'un arbre, et qu'on lui tournât le visage vers l'orient, pour mourir. Quand il reprit ses sens, il reconnut à la voix Outougamiz et Céluta; mais il ne leur put parler.

Adario n'étoit point sorti de la cabane avec les autres Sachems; il y étoit resté afin de faire exécuter la dernière volonté de son ami. Chactas fut porté sous un tulipier planté au sommet d'un tertre d'où l'on découvroit le fleuve et tout le désert.

L'aurore entr'ouvroit le ciel; à mesure que la terre accomplissoit sa révolution d'occident en orient, il sortoit de dessous l'horizon des zones de pourpre et de rose; magnifiques rubans déroulés

de leur cylindre. Du fond des bois s'élevoient les vapeurs matinales; elles se changeoient en fumée d'or, en atteignant les régions éclairées par la lumière du jour. Les oiseaux-moqueurs chantoient; les colibris voltigeoient sur la tige des anémones sauvages, tandis que les cigognes montoient au haut des airs pour découvrir le soleil. Les cabanes des Indiens, dispersées sur les collines et dans les vallées, se peignoient des rayons du levant : jusqu'aux Bocages de la Mort, tout rioit dans la solitude.

Outougamiz et Céluta se tenoient à genoux à quelque distance de l'arbre sous lequel le Sachem rendoit le dernier soupir. Un peu plus loin, Adario debout, les bras croisés, le vêtement déchiré, le poil hérissé, regardoit mourir son ami : Chactas étoit assis et appuyé contre le tronc du tulipier : la brise se jouoit dans sa chevelure blanchie, et le reflet des roses de l'aurore coloroit son front pâlissant.

Faisant un dernier effort, le Sachem tira de son sein un crucifix que lui avoit donné Fénelon. « Atala, « dit-il, d'une voix ranimée, que je meure dans ta « religion! que j'accomplisse ma promesse au Père « Aubry! Je n'ai point été purifié par l'eau sainte; « mais je demande au Ciel le baptême de désir. Ver- « tueux chef de la prière, qui remis dans mes mains « ce signe de mon salut, viens me chercher aux « portes du ciel. Je donnerai peu de peine à la mort; « une partie de son ouvrage est déja faite; elle « n'aura point à clore mes paupières comme celles

« des autres hommes : je vais au contraire ouvrir à « la clarté divine des yeux fermés depuis long-temps « à la lumière terrestre. »

Chactas exhala la vertu avec son dernier soupir : l'arbre parfumé des forêts américaines embaume l'air quand le temps ou l'orage l'ont renversé sur son sol natal. Outougamiz et Céluta, ayant vu le Sachem s'affaisser, se levèrent, s'approchèrent du tulipier et embrassèrent les pieds déja glacés du vieillard : ils perdoient en lui leur dernière espérance. Adario s'éloigna sans prononcer un mot, comme le voyageur qui va bientôt rejoindre son compagnon parti quelques heures avant lui.

Les Sauvages étoient déja rassemblés dans la vallée des Bois pour recommencer la partie de balle, lorsque la nouvelle du trépas de Chactas se répandit parmi la foule. On disoit de toutes parts : « La « gloire des Natchez est éteinte ! Chactas, le grand « Sachem n'est plus ! » Les jeux furent interrompus de nouveau ; la douleur étoit universelle. Quelques tribus indiennes, frappées de ce deuil qui venoit se mêler à des fêtes, commencèrent à craindre la colère du Ciel ; elles plièrent leurs tentes de peaux, et reprirent le chemin de leur pays.

Tout menaçoit de ruine, encore une fois, les desseins d'Ondouré ; ses messagers secrets avoient perdu les traces du frère d'Amélie ; le conseil rassemblé autour de Chactas avoit montré de l'hésitation ; la Femme-Chef qui s'étoit presque dénoncée, ne vouloit plus qu'une entrevue avec son complice pour céder ou pour résister aux remords. Au fort

Rosalie, Chépar, malgré son aveuglement, ne se pouvoit empêcher de réfléchir sur les avis que lui transmettoient chaque jour le Père Souël, le gouverneur-général de la Louisiane, et même le capitaine d'Artaguette; avis que paroissoit confirmer la désertion d'un grand nombre de nègres réfugiés dans les bois. Le ciel sembloit enfin se déclarer pour l'innocence.

Les plus vieux parents de Chactas vinrent enlever son corps; la cérémonie funèbre fut fixée au lendemain à la troisième heure du jour. Céluta, comme femme du fils adoptif de Chactas, Outougamiz comme frère de ce fils absent, furent prévenus qu'ils seroient chargés des fonctions d'usage; ils reçurent l'ordre de s'y préparer.

Céluta passa sa solitaire journée à déplorer dans sa cabane la nouvelle perte qu'elle venoit de faire. Ce retour continuel à un foyer désert, où elle ne trouvoit personne pour la consoler, remplissoit son imagination de terreur et son ame de tristesse. Où étoient René, Mila, Chactas, ces parents, ces amis, qui la soutenoient autrefois? Adario n'habitoit plus que les lieux sauvages; Outougamiz, chargé de sa propre douleur, jouissoit à peine de sa raison. Dans la foule, aucun signe de pitié et de bienveillance; partout des visages ennemis ou des sentiments pires que la haine.

René cependant ne paroissoit point, bien que son retour fût annoncé, et dans cette absence prolongée, Céluta entrevoyoit une lueur d'espérance. Le malheur est religieux; la solitude appelle la

prière : Céluta pria donc. Tantôt elle demandoit des conseils au Grand-Esprit des Indiens, tantôt elle s'adressoit au Grand-Esprit des Blancs : elle présentoit à celui-ci l'innocente Amélie que l'eau du baptême avoit rendue chrétienne, et qui pouvoit invoquer mieux que sa mère le Dieu de René. Une idée frappe tout à coup Céluta, elle se lève, elle s'écrie : « Manitou, protecteur de René, est-ce toi « qui m'inspires ? »

Céluta s'efforce de calmer sa première émotion afin de mieux réfléchir à son dessein : plus elle l'examine, plus elle le trouve propice; elle n'attend plus que la nuit pour l'exécuter.

Les ombres régnoient sur la terre; la lune n'étoit point dans le ciel; on distinguoit seulement les grandes masses des bois et des rochers qui se dessinoient sur le fond bleu du firmament comme des découpures noires. Céluta sort de sa cabane avec une petite lumière enfoncée dans un nœud de roseau; elle portoit en outre des cordons de lin sauvage et un rouleau d'étoffe de mûrier. Plus légère qu'une ombre, elle vole à la caverne des Reliques; elle y descend sans crainte; elle se pare des débris de la mort qu'elle attache autour d'elle et sur son front, comme une jeune fille orneroit sa tête et son sein pour plaire dans l'éclat d'une fête. Elle s'enveloppe ensuite du long voile de mûrier blanc, et sous ce voile, elle cache sa lampe de roseau.

Quittant l'asile funèbre, elle traverse les campagnes que couvroit un brouillard, elle dirigeoit

ses pas vers le temple d'Athaënsic, pour dérober la gerbe fatale.

« Si j'enlève la gerbe, s'étoit-elle dit, les conjurés « aux Natchez ne sauront plus à quoi se résoudre; « ils se croiront découverts; ils se diviseront; les « uns voudront hâter l'exécution du complot, les « autres l'abandonner; il faudra envoyer des mes- « sagers aux nations qui doivent de leur côté exé- « cuter le massacre, afin de les prévenir de l'acci- « dent arrivé aux Natchez. Quelques rumeurs con- « fuses parviendront aux oreilles des François. Il « est impossible que le projet n'avorte pas au milieu « de cette confusion. Céluta, tu épargneras ainsi un « crime à ta patrie, ou si le meurtre général a lieu, « René arrivera quand le coup sera porté : tu auras « sauvé ton mari sans avoir révélé le secret, sans « avoir menti à la promesse que tu as faite à « Adario. »

Le temple d'Athaënsic étoit bâti au milieu d'une cyprière qui lui servoit de bois sacré. Les révélations de Mila avoient appris à Céluta que la gerbe de roseau étoit déposée sous l'autel. Dans l'intérieur du temple, un jongleur, remplacé de deux heures en deux heures par un autre jongleur, veilloit au trésor de la vengeance; au dehors une garde d'Allouez avoit ordre de tuer quiconque s'approcheroit du fatal édifice. Que ne peut l'amour dans le cœur d'une femme, même lorsqu'elle n'est pas aimée! c'étoit cet amour qui avoit inspiré à l'épouse de René l'idée d'emprunter la forme d'un fantôme. Intrépides sur le champ de bataille, les Sauvages pren-

nent dans le silence ou le bruit de leurs forêts la croyance et la frayeur des apparitions. Leurs prêtres même, par une justice divine, éprouvent les terreurs superstitieuses qu'ils emploient pour tromper les hommes.

Arrivée à la cyprière, Céluta, se glissant d'arbre en arbre, se trouve bientôt à quelques pas du temple; elle entr'ouvre son voile blanc, et laisse voir la figure de la mort à l'aide de la petite lampe. Le froissement du linceul qui traînoit sur les feuilles parvient à l'oreille des Allouez : ils tournent les yeux du côté du bruit et aperçoivent le spectre. Les armes échappent à leurs mains; les uns fuient, les autres, sentant défaillir leurs genoux, ont à peine assez de force pour se traîner dans les buissons voisins.

Céluta marche au temple, ouvre une des portes, se place sur le seuil. Le prêtre gardien étoit assis à terre; l'apparition le frappe tout à coup : ses prunelles se dilatent, sa bouche s'entr'ouvre, sa peau frémit. L'Indienne franchit le seuil; elle s'avance à pas mesurés, s'arrête, s'avance encore, et étend la main d'un squelette sur la tête du jongleur. Celui-ci veut crier et ne peut trouver de voix : une sueur froide inonde son corps, ses dents claquent dans le frisson de la peur. Céluta achève sa victoire, touche d'une main glacée le front du prêtre : la victime tombe évanouie.

La fille de Tabamica est à l'autel, elle en cherche de toutes parts l'ouverture; vingt fois elle fait le tour de la pierre sans rien découvrir ; elle essaie

de soulever la table sacrée, se baisse, se relève, porte la lampe à tous les points du tabernacle, renverse l'idole : le dépôt mystérieux échappe à ses perquisitions !

Le temps presse, les gardes et le jongleur peuvent revenir de leur épouvante. La sœur d'Outougamiz croit entendre des pas et des voix au dehors ; elle adresse des prières à l'Amour et à la Patrie ; elle promet des dons, des offrandes : s'il faut du sang pour celui qu'elle veut épargner, elle offre le sien. Les yeux obscurcis par les larmes du désespoir, l'Indienne tantôt regarde vers la porte du temple, tantôt examine de nouveau l'autel. N'a-t-elle pas senti fléchir une des marches de cet autel ? Son cœur bat ; elle s'agenouille, presse le cèdre obéissant, l'ébranle : la planche fuit horizontalement sous sa main. Joie et terreur ! espérance et crainte ! Céluta plonge son bras nu dans l'ouverture et touche du bout des doigts la gerbe de roseaux.

Mais comment la retirer ? l'ouverture n'est pas assez large, et la planche arrêtée refuse de s'écarter. Il ne reste qu'un seul moyen, c'est de saisir les roseaux un à un : trois fois Céluta plonge son bras dans l'ouverture, trois fois elle ramène quelques roseaux, comme si elle arrachoit les jours de René à la destinée ! Mais elle ne peut tout enlever ; les roseaux du dessous de la gerbe sont hors de la portée de sa main. La pieuse sacrilége se détermine à fuir avec son larcin : elle avoit retiré huit roseaux, il n'en restoit plus que trois dans l'habitacle, le douzième ayant été déja brûlé. Elle sort du temple au

moment même où le prêtre revenoit de son évanouissement. Bientôt, enfoncée dans l'endroit le plus épais de la cyprière, elle détache son effroyable parure, roule son voile, rend les ossements à la terre, leur demandant pardon d'avoir troublé leur repos éternel. « Dépouille sacrée, leur dit-elle, vous « apparteniez peut-être à un infortuné, et vous avez « secouru l'infortune! »

Son succès n'étoit pas complet, mais du moins Céluta croyoit avoir augmenté les chances de salut pour René. Si le massacre étoit avancé de huit jours, c'étoit huit jours à retrancher du nombre de ceux qui menaçoient la vie du frère d'Amélie. Il n'y avoit plus que trois jours de péril : qui sait si l'absence de l'homme menacé ne se prolongeroit pas au delà d'un terme désormais si court? Céluta, rentrée dans sa cabane, jette aux flammes les roseaux, s'approche de sa fille endormie sur un lit de mousse, la regarde à la lumière de cette même lampe qui avoit servi à éclairer les ossements des morts. L'enfant s'éveille et sourit à sa mère; la mère se penche sur l'enfant, le couvre de baisers : elle prenoit le sourire de l'innocence pour une approbation de l'enlèvement des roseaux. Céluta n'avoit d'autre conseil que cette petite Amélie qui, en venant au monde, n'avoit pas réjoui le cœur paternel, que cette Amélie dont René vouloit rester à jamais inconnu. C'étoit sur un berceau délaissé qu'une femme abandonnée consultoit le Ciel pour un époux malheureux, et interrogeoit l'avenir.

Outougamiz se fait entendre et paroît sur le

seuil de la cabane. Il avoit passé le jour précédent et une grande partie de la nuit à explorer les chemins par où son ami pouvoit revenir. Rien ne s'étoit présenté à sa vue. Il remarqua quelque chose de plus animé dans les regards de sa sœur. « Tu prends « courage, lui dit-il, pour assister aux funérailles « de notre père. Dépêchons-nous, il est temps de « partir. »

Céluta ne crut pas devoir révéler à Outougamiz le larcin qu'elle venoit de commettre, ni embarrasser son frère d'un nouveau secret. Elle se hâta de prendre ses habits de deuil. En se rendant de bonne heure au lit funèbre de Chactas, elle espéroit éloigner encore les soupçons qui pourroient planer sur elle, lorsque la disparition des roseaux seroit connue.

Quand le frère et la sœur arrivèrent à la cabane de Chactas, le jour naissoit. Les parents allument un grand feu ; on purifie la hutte avec l'eau lustrale; on revêt le corps du Sachem d'une superbe tunique et d'un manteau qui n'avoit jamais été porté. Dans la chevelure blanche du vieillard on place une couronne de plumes cramoisies. Céluta et Outougamiz furent chargés de peindre les traits du décédé. Quel triste devoir! Ils se mirent à genoux des deux côtés du corps étendu sur une natte. Lorsque les deux orphelins vinrent à se pencher sur le visage de leur père, leurs têtes charmantes se touchèrent et formèrent une voûte au dessus du front de Chaetas.

Un Sachem, maître de la cérémonie funèbre,

donnoit les couleurs et en expliquoit les allégories: le rouge étendu sur les joues devoit être de différentes nuances selon les morts: l'amour ne se colore pas du même vermillon que la pudeur, et le crime rougit autrement que la vertu. L'azur appliqué aux veines est la couleur du dernier sommeil; c'est aussi celle de la sérénité. Les pleurs de Céluta effaçoient son ouvrage. Il fallut finir par le terrible baiser d'adieu : les lèvres de l'amitié et de l'amour vinrent toucher ensemble celles de la mort.

Cela étant fait, des matrones donnèrent au vieillard l'attitude que l'enfant a dans le sein de sa mère: ce qui vouloit dire que la mort nous rend à la terre, notre première mère, et qu'elle nous enfante en même temps à une autre vie.

Déja la foule s'assembloit: les congrégations des prêtres, des Sachems, des guerriers, des matrones, des jeunes filles, des enfants, arrivoient tour à tour et prenoient leur rang. Les Sachems avoient tous un bâton blanc à la main; leurs têtes étoient nues et leurs cheveux négligés: Adario menoit ces vieillards. Les François et le commandant du fort se joignirent à la pompe funèbre, comme ils s'étoient mêlés aux jeux: le cortége, attendant la marche, formoit un vaste demi-cercle à la porte de la cabane.

Alors on enleva les écorces de cette cabane du côté qui touchoit au cortége, et l'on aperçut Chactas assis sur un lit de parade : derrière lui étoit couché, en travers, son cercueil fait de bois de cèdre

et de petits ossements entrelacés. Debout, derrière cette redoutable barrière, se tenoit un Sachem représentant Chactas lui-même, et qui devoit répondre aux harangues qu'on lui alloit adresser.

Les deux chiens favoris du mort étoient enchaînés à ses pieds; on ne les avoit point égorgés, selon l'usage, parce que le Sachem abhorroit le sang; d'ailleurs, il n'auroit aucun besoin de ses dogues pour chasser dans le pays des ames, car il y seroit employé, disoit la foule, à gouverner les ombres. Le calumet de paix du vieillard reposoit pareillement à ses pieds; à sa gauche on voyoit ses armes, honneur de sa jeunesse; à sa droite le bâton sur lequel il appuyoit ses vieux ans. Comme on est plus touché des vertus du sage que de celles du héros, la vue de ce simple bâton portoit l'attendrissement dans tous les cœurs.

Adario commença les discours au nom des Sachems; il s'avança à pas lents dans le cercle des spectateurs. Les bras croisés et le visage tourné vers son ami, il lui dit :

« Frère, vous aimâtes la patrie; frère, vous com-
« battîtes pour elle; frère, vous l'enseignâtes de
« votre sagesse. Dire ce que vous avez fait est inu-
« tile: ennemi de l'oppresseur, vengeur de l'opprimé,
« tout en vous étoit indépendance. Votre pied étoit
« celui du chevreuil qui ne connoît point de bar-
« rière dont il ne puisse franchir la hauteur; votre
« bras étoit un rameau de chêne qui se roidit aux
« coups de la tempête; votre voix étoit la voix du
« torrent que rien ne peut forcer au silence. Ceux

« qui ont habité votre cœur savent qu'il étoit trop « grand pour être resserré dans la petite main de la « servitude. Quant à votre ame, c'étoit un souffle « de liberté. »

Le Sachem, représentant Chactas, répondit de derrière le cercueil :

« Frère, je vous remercie : je fus libre et le suis « encore; si mon corps vous semble enchaîné, vos « yeux vous trompent : il est sans mouvement, « mais on ne le peut faire souffrir; il est donc libre. « Quant à mon ame, je garde le secret. Adieu, « frère! »

— « Vous n'avez point parlé de votre amitié mu-« tuelle! » s'écria Outougamiz en se levant, à la grande surprise des spectateurs.

Adario, et le Sachem représentant Chactas, se regardèrent sans répliquer une parole.

Le tuteur du Soleil s'avança pour prononcer un discours au nom des jeunes guerriers, mais un des bras de Chactas, plié de force, s'échappa comme pour repousser Ondouré. Une voix s'élève : « Il est désagréable aux morts, qu'il s'é-« loigne! »

Céluta, fille adoptive de Chactas, fut chargée de rattacher le bras du vieillard. Dans sa tunique noire et sa beauté religieuse on l'eût prise pour une de ces femmes qui se consacrent en Europe aux œuvres les plus pénibles de la charité.

Céluta, s'adressant au mort, lui dit : « Mon père, « êtes-vous bien ? »

— « Oui, ma fille, répliqua le Sachem interprète;

« si dans le tombeau je me retourne pour me dé-
« lasser, ma main s'étendra sur toi. »

Le représentant de Chactas répondit aux discours des mères, des veuves, des jeunes filles et des enfants.

Ces harangues extraordinaires finies, les parents poussèrent trois cris; trois sons des conques funèbres annoncèrent la levée du corps. Les huit Sachems les plus âgés, au nombre desquels étoit Adario, s'avancèrent en exécutant la marche de la mort pour emporter Chactas : ils imitoient le bûcheron, le moissonneur, le chasseur, qui coupe l'arbre, rompt l'épi, perce l'oiseau. Adario dit à Chactas: « Frère, voulez-vous vous coucher? »

Le truchement de la tombe répondit : « Frère, « j'ai besoin de sommeil. »

Alors quatre des huit Sachems de la mort formèrent en s'agenouillant un carré étroit; les autres Sachems prennent le lit où reposoit le défunt, le posent sur les quatre épaules des quatre Sachems à genoux; ceux-ci se relèvent, et montrent à la foule ce qui n'étoit plus qu'une idole pour la patrie. Les quatre vieillards libres appuyoient de leurs bâtons, comme avec des arcs-boutants, le lit de Chactas : le cercueil traîné sur des roues suivoit son maître comme le char vide du triomphateur. On marche aux Bocages de la Mort.

La tombe avoit été marquée près du ruisseau de la Paix; la fosse étoit large et profonde, les parois en étoient tapissées des plus belles pelleteries. Les huit Sachems de la mort déposèrent leur frère dans

le cercueil que l'on planta debout à la tête de la fosse ouverte. Le vieillard ainsi placé ressembloit à une statue dans un tabernacle. Les jeux funèbres commencèrent le long d'une vallée verte qui se prolonge à travers les bocages.

Ces jeux s'ouvrirent par la lutte des jeunes filles; la course des guerriers suivit la lutte, et le combat de l'arc, la course.

A un poteau peint de diverses couleurs étoit attaché par un pied, au bout d'une longue corde, un écureuil, symbole de la vie chez les Sauvages. L'animal agile tournoit autour du poteau, descendoit, remontoit, descendoit encore, sautoit, couroit sur le gazon, puis regagnoit le haut du poteau, où il se tenoit planté sur les pieds de derrière, en se couvrant de sa queue de soie : c'étoit le but que la flèche devoit atteindre, et dont la mobilité fatiguoit les regards. Un arc de bois de cyprès étoit le prix désigné au vainqueur.

Ce prix, ainsi que celui de la course, fut remporté par Outougamiz, qui disoit à Céluta : « A qui « l'offrirai-je? Mila est morte, René est absent, et « je dois tuer mon ami, s'il revient. »

Tandis qu'on étoit occupé de ces jeux, on vit arriver le Grand-Prêtre, l'air effaré, le vêtement en désordre, cherchant et demandant partout le tuteur du Soleil; on le lui montra dans la foule. Il courut à lui, l'entraîna au fond d'un des bocages, d'où il sortit avec lui quelque temps après. Ondouré paroissoit ému; on le vit se pencher à l'oreille d'Adario et parler à plusieurs autres Sachems. Le

jongleur déclara qu'il avoit vu des signes dans le ciel, que les augures n'étoient pas favorables, qu'il falloit abréger la cérémonie.

On se hâta de faire au trépassé les présents d'usage. Chactas fut descendu dans son dernier asile; et tandis qu'on élevoit le mont du tombeau, le jongleur entonnoit l'hymne à la Mort.

LE GRAND-PRÊTRE.

« Est-ce un fantôme que j'aperçois, ou n'est-ce « rien ? c'est un fantôme! A moitié sorti d'une tombe « fermée, il s'élève de la pierre sépulcrale comme « une vapeur. Ses yeux sont le vide, sa bouche est « sans langue et sans lèvres, il est muet et pourtant « il parle; il respire et il n'a point d'haleine : quand « il aime, au lieu de donner l'être, il donne le néant. « Son cœur ne bat point. Fantôme, laisse-moi vivre. »

UNE JEUNE FILLE.

« Ma sœur, vois-tu ce petit ruisseau qui se perd « tout à coup dans le sable ? comme il est charmant « le long de ses rivages semés de fleurs; mais comme « il disparoît vite! Entre son berceau caché sous « les aunes et son tombeau sous l'érable, on compte « à peine seize pas. »

CHŒUR DES JEUNES FILLES.

« Nous avons vu la jeune Ondoïa : ses lèvres « étoient pâles, ses yeux ressembloient à deux « gouttes de rosée troublées par le vent sur une « feuille d'azaléa. Nous la vîmes entr'ouvrir un peu

« la bouche et rester la tête penchée. Nos mères « nous dirent que c'étoit là mourir, qu'une seule « nuit avoit ainsi fané la jeune fille. Mères, est-ce « qu'il est doux de mourir ? »

LES JEUNES GUERRIERS.

« Qu'il est insensé, celui qui s'écrie : Sauvez-moi « de la mort ! Il devroit plutôt dire : Sauvez-moi de « la vie ! O mort ! que tu es belle au milieu des « combats ! que tu nous paroissois éloquente lors- « que tu nous parlois de la patrie, en nous montrant « la gloire ! »

LES ENFANTS.

« Il nous faut un berceau de trois pieds ; notre « tombeau n'est pas plus long. Notre mère nous « suffit pour nous porter dans ses bras aux Bocages « de la Mort. Nous tomberons de son sein sur le « gazon de la tombe, comme une larme du matin « tombe de la tige d'un lis parmi l'herbe où elle « se perd. »

LES SACHEMS.

« La mort est un bien pour les sages ; lui plaire « est leur unique étude ; ils passent toute leur vie à « en contempler les charmes. Cet infortuné se roule « sur sa couche ; ses yeux sont ardents, jamais ses « paupières ne les recouvrent ; son cœur est plein « de soupirs : mais tout à coup les soupirs de son « cœur s'exhalent ; ses yeux se ferment doucement ; « il s'allonge sur sa couche. Qu'est-il arrivé ? la « mort. Infortuné, où sont tes douleurs ? »

CHOEUR DES PRÊTRES.

« La vie est un torrent : ce torrent laisse après lui, « en s'écoulant, une ravine plus ou moins profonde, « que le temps finit par effacer. »

L'hymne de la mort étoit à peine achevé que la foule se dispersa. Les paroles du Grand-Prêtre, au milieu de la pompe funèbre, faisoient le sujet de tous les entretiens et l'objet de toutes les inquiétudes. Mais déja les Sachems et les chefs des jeunes gens qui connoissoient le secret étoient convoqués au Rocher du Conseil : le jongleur leur raconte l'apparition du fantôme, et la soustraction d'une partie des épis de la gerbe.

Les conjurés pâlissent. Outougamiz se lève, il s'écrie :

« Vous le voyez, Sachems, jamais complot plus « impie ne fut formé par des hommes. Le Grand-« Esprit le désapprouve ; il rappelle de la mort un « de nos ancêtres pour enlever les roseaux san « glants. Le ciel a parlé, abandonnons un projet « funeste. Quoi ! ce sont ces hommes que vous avez « invités à vos fêtes qui, aujourd'hui même, ont « rendu les derniers honneurs à Chactas, ce sont « ces hommes que vous prétendez égorger ! Ils « avoient partagé vos plaisirs et vos douleurs ; leurs « rires et leurs larmes étoient sincères, et vous leur « répondiez par de faux sourires et des larmes feintes ! « Sachems ! Outougamiz ne sait point savourer le « meurtre et le crime : il n'est point un vieillard, il « n'est point un oracle, mais il vous annonce, par la

« voix de ce Manitou d'or qu'il porte sur son cœur, « qu'un pareil forfait, s'il est exécuté, amènera l'ex« termination des Natchez et la ruine de la patrie. »

Ce discours étonna le conseil : on ne savoit où Outougamiz le Simple avoit trouvé de telles paroles ; mais, à l'exception de deux ou trois Sachems, tous les autres repoussèrent l'opinion généreuse du jeune guerrier. Adario donna des louanges aux sentiments de son neveu; mais il s'éleva avec force contre les étrangers.

« Cessons, s'écria-t-il, de nous apitoyer sur le « sort des Blancs. A entendre Outougamiz, ne di« roit-on pas que notre pays est libre, que nous « cultivons en paix nos champs? Qu'est-il donc « arrivé ? quel heureux soleil a tout à coup brillé « sur nos destinées? J'en appelle à tous les guer« riers ici présents, ne sommes-nous pas dépouillés « et plus opprimés que jamais ? Il suffiroit donc « que ces étrangers qui ont tué mon fils, qui ont « massacré la vieille compagne de mes jours, qui « ont réduit ma fille au dernier degré de misère; il « suffiroit que ces étrangers vinssent se promener « au milieu de nos fêtes, pour qu'Adario oubliât ce « qu'il a perdu, pour qu'il renonçât à une ven« geance légitime, pour qu'il consentît à la servi« tude de sa patrie, pour qu'il trompât tant de « nations associées à notre cause, et dont l'indé« pendance a été confiée à nos mains? Puisse la « terre dévorer les Natchez avant qu'ils se rendent « coupables d'une telle lâcheté, d'un aussi abomi« nable parjure! »

Adario fut interrompu par les acclamations les plus vives et par le cri répété de *mort aux Blancs!*

Aussitôt que le vieillard se put faire entendre de nouveau, il reprit la parole :

« Sachems, abandonner l'entreprise est impos- « sible ; mais exécuterons-nous notre dessein le « jour où le dernier des trois roseaux qui restent « sera brûlé; attendrons-nous le jour qui avoit été « marqué avant l'enlèvement des huit roseaux? Sa- « chems, prononcez. »

Une violente agitation se manifesta dans l'assemblée: les uns demandoient que le massacre eût lieu aussitôt que les roseaux restants seroient brûlés; ils prétendoient que telle étoit la volonté des Génies, puisqu'ils avoient permis qu'une partie de la gerbe fût ravie sous l'autel; les autres insistoient pour qu'on ne frappât le grand coup qu'à l'expiration du terme primitivement fixé.

« Quelle folie! s'écrioit le chef des Chicassaws, « d'entreprendre la destruction de vos ennemis avant « que toutes les chairs rouges soient arrivées. Il nous « manque encore cinq tribus des plus puissantes. « D'ailleurs ne ferons-nous pas avorter le dessein « général en commençant trop tôt? Si le plan est « exécuté ici huit jours avant qu'il le soit ailleurs, « n'est-il pas certain que les autres colonies de nos « oppresseurs échapperont à la vengeance com- « mune, et que bientôt réunies elles viendront nous « exterminer? Pour attaquer nos ennemis dans trois « jours, il faudroit pouvoir prévenir de cette nou- « velle résolution les divers peuples conjurés ; or,

« trois jours suffisent-ils aux plus rapides messagers « pour se rendre chez tous ces peuples ?

Ondouré appuya l'opinion des Chicassaws : René n'étoit pas arrivé ; le seroit-il dans trois jours, et si l'on précipitoit le massacre, n'y pourroit-il pas échapper ? Le tuteur du Soleil rejeta avec mépris l'idée que le Grand-Esprit avoit envoyé un mort dérober les roseaux du temple ; il accusa de lâcheté les gardiens et déclara que bientôt il connoîtroit le prétendu fantôme.

Le jongleur repoussa vivement cette attaque : soit qu'il crût ou ne crût pas au fantôme, il lui importoit de défendre son art et de soutenir l'honneur des prêtres. Les Yazous, les Miamis et une partie des Natchez combattirent à leur tour l'avis des Chicassaws et d'Ondouré. Tous les guerriers parloient à la fois ; des contradictions on en vint aux insultes : les conjurés se levoient, se rasseyoient, crioient, se saisissoient les uns les autres par le manteau, se menaçoient du geste, des regards et de la voix ; enfin, un Sachem Yazou, renommé parmi les Sauvages, parvint à se faire écouter : il combattit l'avis des Chicassaws.

Il soutint d'abord qu'il étoit possible qu'avant l'enlèvement d'une partie de la gerbe, il y eût déja erreur ou dans le nombre des roseaux aux Natchez, ou dans celui des roseaux placés chez les autres nations ; qu'ainsi rien ne prouvoit que la vengeance pût être exécutée partout le même jour. Ensuite il ajouta que la disparition des huit roseaux dans le temple des Natchez étoit certainement un effet de

la volonté des Génies; que cette même volonté auroit aussi retiré le même nombre de roseaux chez tous les peuples conjurés, et que par conséquent l'extermination auroit lieu partout le même jour. A ces raisons politiques et religieuses le chef des Yazous joignit une raison d'intérêt qui, faisant varier les Chicassaws, fixa l'opinion du conseil :

« Des pirogues chargées de grandes richesses « pour les Blancs du haut fleuve se sont, dit le « Sachem, arrêtées au fort Rosalie; elles n'y reste- « ront que quelques jours : si nous exterminons les « François avant le départ de ces pirogues, nous « nous emparerons de ce trésor. »

Les Chicassaws, dont la cupidité étoit connue de tous les Indiens, feignirent d'être convaincus par l'éloquence du Yazou; ils ne l'étoient que par leur avarice ; ils revinrent à l'avis d'exécuter le plan arrêté dans la nuit où seroit brûlé le dernier des trois roseaux restés sous l'autel. L'immense majorité du conseil adopta cette résolution.

On convint de continuer les grands jeux, comme si Chactas n'étoit pas mort et comme si le jour de l'exécution n'étoit pas avancé. On convint encore de n'instruire les jeunes guerriers de la conjuration que quelques heures avant le massacre.

Ces délibérations prises, l'assemblée se sépara : Outougamiz sortit du conseil avec une espèce de joie. En traversant les forêts, au milieu de la nuit, pour retourner à la cabane de Céluta, il se disoit. « Si René n'arrive pas dans trois jours, il est sauvé! » Mais bientôt il vint à penser que si René revenoit

avant l'expiration de ces trois jours, l'heure de sa mort seroit considérablement avancée, et que l'on auroit huit jours de moins pour profiter des chances favorables.

Le jeune Sauvage se mit alors à compter le peu de moments que le frère d'Amélie avoit peut-être à passer sur la terre; la nouvelle détermination du conseil avoit forcé ses idées de se fixer sur un objet affreux; elle avoit ravivé ses blessures; elle avoit fait sortir son ame de l'engourdissement de la douleur. Le désespoir d'Outougamiz lui arracha des cris épouvantables; les échos répétèrent ses cris, et les Natchez, qui les entendirent, crurent ouïr le dernier soupir de la patrie.

Céluta reconnut la voix de son frère; elle sort précipitamment de son foyer, elle court dans les bois, elle appelle l'ami de René, elle le suit au cri de sa douleur.

— « Qui m'appelle? » dit Outougamiz.

— « C'est ta sœur, » répond Céluta.

— « Céluta! dit Outougamiz s'approchant d'elle; « si c'est toi, Céluta, oh! que tu es malheureuse! »

— « René est-il mort! » s'écria Céluta en arrivant à son frère.

— « Non, repartit Outougamiz, mais l'heure de « sa mort est avancée. C'est dans trois jours le jour « fatal! Dans trois jours c'en est fait de René, de « moi, de toi, de toute la terre! »

A peine avoit-il prononcé ces mots, que Céluta, d'une voix extraordinaire et étouffée, murmura ces mots : « C'est moi qui le tue! »

Par les paroles de son frère, Céluta avoit tout à coup compris l'autre conséquence de l'anticipation du jour du massacre. En effet, si René, au lieu de prolonger son absence, reparoissoit tout à coup aux Natchez, c'étoit sa femme alors qui, au lieu de le sauver par l'enlèvement des roseaux, auroit précipité sa perte. Long-temps Céluta, affaissée par la douleur, fit de vains efforts pour parler; enfin, la voix s'échappant en sanglots du fond de sa poitrine: « C'est moi qui ai dérobé les roseaux! »

— « Malheureuse! s'écrie son frère, c'est toi!... « toi! sacrilége, parjure, homicide! »

— « Oui, reprit Céluta désespérée, c'est moi, « moi qui ai tout fait! punis-moi; dérobe-moi pour « jamais à la lumière du jour, rends-moi ce service « fraternel. Les tourments de ma vie sont mainte- « nant au dessus de mon courage. »

Outougamiz anéanti s'appuyoit contre le tronc d'un arbre : il ne parloit plus, sa douleur le submergeoit. Il rompt enfin le silence :

« Ma sœur, dit-il, vous êtes très malheureuse! « très malheureuse! plus malheureuse que moi! »

Céluta restoit muette comme le rocher. Outougamiz reprit : « Vous êtes obligée en conscience « d'être une seconde fois parjure, de révéler le se- « cret à René : ce secret est maintenant le vôtre, « c'est vous qui assassinez mon ami; mais je dois « aussi vous dire une chose, c'est que moi me voilà « forcé d'avertir les Sachems : vous ne voulez pas « que je sois votre complice, que je trahisse mon « serment. »

Outougamiz s'arrêta un moment après ces mots, puis ajouta : « Oui, c'est là notre devoir à tous deux : « Dites le secret à René, quand René reviendra, « moi je dirai votre secret aux Sachems : si mon ami « a le temps de se sauver, ma joie sera comme celle « du ciel ; mais soyez prompte, car il faut que je « révèle ce que vous allez faire. »

Le simple et sublime jeune homme s'éloigna.

Ondouré étoit revenu du conseil l'esprit agité : la majorité de l'assemblée s'étoit prononcée contre son opinion. Le crime perdoit aux yeux de cet homme la plus grande partie de son charme, si René n'étoit enveloppé dans le massacre, et si Céluta n'étoit le prix du forfait. Il résolut de se rendre à la demeure de cette femme que tout sembloit abandonner, jusqu'à Outougamiz lui-même. Peut-être Céluta avoit-elle reçu quelques nouvelles de René ; peut-être étoit-ce cette épouse ingénieuse et fidèle qui avoit dérobé les roseaux du temple : il importoit au tuteur du Soleil de s'éclairer sur ces deux points.

Il arriva à la cabane de Céluta au moment où la sœur d'Outougamiz venoit d'en sortir, attirée au dehors par les cris de son frère. L'intérieur de la hutte étoit à peine éclairé par une lampe suspendue au foyer. Ondouré visita tous les coins de cet asile de la douleur ; il ne trouva personne, excepté la fille de René, qui dormoit dans un berceau auprès du lit de sa mère, et qu'il fut tenté de plonger dans un éternel sommeil.

La couche de la veuve et de l'enfant, au lieu

d'appeler dans le cœur du monstre la pitié et le remords, n'y réveilla que les feux de l'amour et de la jalousie. Ondouré sentit une flamme rapide courir dans la moelle de ses os : ses yeux se chargèrent de volupté, ses sens s'embrasèrent : l'obscurité, la solitude et le silence sollicitoient le désir. Ondouré se précipite sur la couche pudique de Céluta et lui prodigue les embrassements et les caresses; il y cherche l'empreinte des graces d'une femme; il y colle ses lèvres avides et couvre de baisers ardents les plis du voile qui avoient pu toucher ou la bouche ou le sein de la beauté. Dans sa frénésie, il jure qu'il périra ou qu'il obtiendra la réalité des plaisirs dont la seule image allume le désir des passions dans son ame. Mais Céluta qui pleure au fond des bois avec son frère ne reparoît pas, et Ondouré, dont tous les moments sont comptés, est obligé de quitter la cabane.

Une femme, ou plutôt un spectre, s'avance vers lui : à peine eut-il quitté le toit souillé de sa présence, qu'il se trouve face à face d'Akansie.

« J'ai trop long-temps, dit la mère du jeune So-
« leil, j'ai trop long-temps supporté mes tourments.
« Lorsqu'après avoir appris ta visite à ma rivale, je
« t'ai ordonné de comparoître devant moi, tu ne
« m'as pas obéi. Je te retrouve sortant encore de ce
« lieu où tes pas et les miens sont enchaînés par
« Athaënsic; misérable! je ne t'adresse plus de re-
« proches; l'amour s'éteint dans mon cœur; tu es
« au dessous du mépris; mais j'ai des crimes à
« expier, une vengeance à satisfaire. Je t'en ai pré-

« venu, je vais me dénoncer aux Sachems et te dé-
« noncer avec moi : tes complots, tes forfaits, les
« miens, vont être révélés ; justice sera faite pour
« tous. »

Ondouré fut d'autant plus effrayé de ces paroles, qu'à la lumière du jour naissant il n'aperçut point sur le visage d'Akansie cette langueur qui lui apprenoit autrefois combien la femme jalouse étoit encore amante ; il n'y avoit que sécheresse et désespoir dans l'expression des traits d'Akansie. Ondouré prend aussitôt son parti.

Non loin de la cabane de Céluta étoit un marais, repaire impur des serpents. Ondouré affecte un violent repentir ; il feint d'adorer celle qu'il n'a jamais aimée ; il l'entoure de ses bras suppliants, la conjure de l'écouter. Akansie se débat entre les bras du scélérat, l'accable de ces reproches que la passion trahie, que le mépris long-temps contenu, savent si bien trouver : « Si vous ne voulez pas « m'entendre, s'écrie le tuteur du Soleil, je vais me « donner la mort. »

Akansie étoit bien criminelle, mais elle avoit tant aimé ! il lui restoit de cet amour une certaine complaisance involontaire ; elle se laisse entraîner vers le marais, prêtant l'oreille à des excuses qui ne la trompoient plus, mais qui la charmoient encore. Ondouré, toujours se justifiant et toujours marchant avec sa victime, la conduit dans un lieu écarté. Il affecte le langage de la passion : que son amante offensée daigne seulement lui sourire, et il va passer à ses pieds une vie de reconnoissance et

d'adoration! Akansie sent expirer sa colère; Ondouré feignant un transport d'amour, se prosterne devant son idole.

Akansie se trouvoit alors sur une étroite levée qui séparoit des eaux stagnantes, où une multitude de serpents à sonnettes se jouoient avec leurs petits aux derniers feux de l'automne. Ondouré embrasse les pieds d'Akansie, les attire à lui; l'infortunée tombe en arrière, et roule dans l'onde empoisonnée; elle y plonge de tout son poids. Les reptiles dont le venin augmente de subtilité quand ils ont une famille à défendre, font entendre le bruit de mort; s'élançant tous à la fois, ils frappent de leur tête aplatie et de leur dent creuse l'ennemie qui vient troubler leurs ébats maternels.

La joie du crime rayonna sur le front d'Ondouré. Akansie luttant contre un double trépas, au milieu des serpents et de l'onde, s'écrioit : « Je l'ai bien « mérité! homme affreux! couronne tes forfaits; va « immoler tes dernières victimes, mais sache que « ton heure est aussi arrivée. »

— « Eh bien! répondit l'infame jetant le masque, « oui, c'est moi qui te tue parce que tu voulois me « trahir. Meurs, tous mes forfaits sont les tiens. Je « brave tes menaces! désormais il n'est plus de ré- « mission pour moi, mon dernier soupir sera pour « un nouveau crime et pour un amour qui fait ton « supplice. Tu n'auras pas la tête de Céluta, mais « je lui prodiguerai les baisers que tu m'as permis « de donner à cette tête charmante! »

Ondouré mugissant comme s'il eût déja habité

l'enfer, abandonne la femme qui lui avoit fait tous les sacrifices.

Dieu fit sentir à l'instant même à ce réprouvé un avant-goût des vengeances éternelles. Quelques chasseurs se montrèrent sur la levée; ils avoient reconnu le tuteur du Soleil et s'avançoient rapidement vers lui. Akansie flottoit encore sur les eaux; il étoit impossible de la dérober à la vue des chasseurs; ils alloient s'empresser de la secourir : ne pouvoit-elle pas conserver assez de vie pour parler quand elle seroit déposée sur le rivage? L'effroi d'Ondouré glaça un moment son cœur, mais il revint bientôt à lui et se montra digne de son crime. Le moyen de tromper qu'il prit n'étoit pas complètement sûr; mais il étoit le seul qui lui restât à prendre; il l'auroit du moins opposé à une accusation d'assassinat. Ondouré appelle donc les guerriers avec tous les signes du plus violent désespoir: « A moi, s'écrioit-il, aidez-moi à sauver la Femme-« Chef qui vient de tomber dans cet abîme, » et feignant de secourir Akansie, il essayoit de lui plonger la tête dans l'eau.

Les chasseurs se précipitent, écartent les serpents avec des branches de tamarin et retirent du marais la mère du jeune Soleil.

Elle ne donna dans le premier moment aucun signe de vie, mais bientôt quelques mouvements se manifestèrent, ses yeux s'ouvrirent, son regard fixe tomba sur Ondouré qui recula trois pas comme sous l'œil du Dieu vengeur.

Des cris étouffés, qui ressembloient au râle de la

mort, s'échappèrent peu à peu du sein d'Akansie! Elle s'agite et rampe sur la terre; on eût dit des reptiles qui l'avoient frappée. Sa peau, par l'effet ordinaire de la morsure du serpent à sonnettes, étoit marquée de taches noires, vertes et jaunes; une teinte livide et luisante couvre ces taches, comme le vernis couvre un tableau. Les doigts de la femme coupable étoient crevés; une écume impure sortoit de sa bouche; les chasseurs contemploient avec horreur le vice châtié de la main du Grand-Esprit.

Céluta, qui revenoit des bois voisins et qui regagnoit sa cabane par la levée du marais, fut un nouveau témoin envoyé du ciel à cette scène. A l'aspect de la femme punie, elle fut saisie d'une pitié profonde et lui prodigua des soins et des secours. Akansie reconnoissant la généreuse Indienne fit des efforts extraordinaires pour parler, mais sa langue enflée ne laissoit sortir de sa bouche que des sons inarticulés. Lorsqu'elle s'aperçut qu'elle ne se pouvoit faire entendre, le désespoir s'empara d'elle; elle se roula sur la terre qu'elle mordoit dans les convulsions de la mort.

« Grand-Esprit, s'écria Céluta, accepte le repentir « de cette pauvre femme! Pardonne-lui comme je « lui pardonne, si jamais elle m'a offensée! »

A cette prière, des espèces de larmes voulurent couler des yeux d'Akansie; il se répandit sur son front une sérénité qui l'auroit embellie, si quelque chose avoit pu effacer l'horreur de ses traits. Ses lèvres ébauchèrent un sourire d'admiration et de

gratitude : elle expira sans douleur, mais en emportant le fatal secret. Ondouré délivré de ses craintes remercia intérieurement le ciel épouvanté de sa reconnoissance. Céluta, reprenant le chemin de sa retraite, disoit au soleil qui se levoit : « Soleil, « tu viens de voir en deux matins la mort de Chactas et celle d'Akansie : rends la mienne semblable « à la première. »

Ondouré fit avertir les parents de la Femme-Chef d'enlever le corps d'Akensie : afin de ne pas effrayer l'imagination des conjurés par le spectacle d'une seconde pompe funèbre, les Sachems décidèrent que les funérailles (qui ne devoient jamais être célébrées) n'auroient lieu qu'après le massacre.

Devenu plus puissant que jamais par la mort de la Femme-Chef, le tuteur du Soleil ne se souvenant ni d'avoir été aimé d'Akansie, ni de l'avoir assassinée, se rendit à la vallée des Bois. Les jeux avoient recommencé : Outougamiz, par ordre des vieillards, s'étoit venu mêler à ces jeux. Quelques moments de réflexion lui avoient suffi pour le tranquilliser sur le pieux larcin de sa sœur; il lui sembloit moins nécessaire d'en instruire immédiatement le conseil, puisque René n'étoit pas arrivé, et que Céluta ne pouvoit confier le secret à René absent. En supposant même le retour du frère d'Amélie, Outougamiz avoit une telle confiance dans la vertu de Céluta, qu'il étoit sûr qu'elle se tairoit, même après avoir rendu le secret plus fatal. Enfin, quand Outougamiz se hâteroit de tout apprendre aux Sachems, les Sachems feroient peut-

être mourir Céluta sans utilité pour personne; car le massacre n'en auroit pas moins lieu. Et qui pouvoit dire s'il étoit bon ou mauvais que le jour de ce massacre fût retardé ou avancé pour le destin du guerrier blanc?

Telles étoient les réflexions d'Outougamiz. Le frère et la sœur comptoient maintenant chaque heure écoulée; ils regardoient si le soleil baissoit à l'horizon, si l'éphémère qui sort des eaux à l'approche du soir, commençoit à voler dans les prairies; ils se disoient: «Encore un moment passé, «et René n'est pas revenu!» Nos illusions sont sans terme; détrompés mille fois par l'amertume du calice, nous y reportons sans cesse nos lèvres avides.

Les ennemis s'étant refusés à recevoir le calumet de paix, René avoit renvoyé les guerriers porteurs des présents pour les Illinois, et il revenoit seul aux Natchez. Accablé du passé, n'espérant rien de l'avenir, insensible à tout, hors à la raison de Chactas, à l'amitié d'Outougamiz et à la vertu de Céluta, il ne soupçonnoit pas qu'on en voulût à sa vie; ses ennemis étoient loin de savoir à leur tour à quel point il y tenoit peu. Les Natchez l'accusoient de crimes imaginaires; ils l'avoient condamné pour ces crimes, et il ne pensoit pas plus aux Natchez qu'au reste du monde; ses idées comme ses désirs habitoient une région inconnue.

Un jour, dans la longue route qu'il avoit à parcourir, il arriva à une grande prairie dépouillée d'arbres; on n'y voyoit qu'une vieille épine couverte

de fleurs tardives, qui croissoit sur le bord d'un chemin indien. Le soleil approchoit de son couchant lorsque le frère d'Amélie parvint à cette épine. Résolu de passer là nuit dans ce lieu, il aperçut un gazon sur lequel étoient déposées des gerbes de maïs; il reconnut la tombe d'un enfant et les présents maternels. Remerciant la Providence de l'avoir appelé au festin des morts, il s'assit entre deux grosses racines de l'épine, qui se tordoient au dessus de la terre. La brise du soir souffloit par intervalles dans le feuillage de l'arbre; elle en détachoit les fleurs, et ces fleurs tomboient sur la tête de René en pluie argentée. Après avoir pris son repas, le voyageur s'endormit au chant du grillon.

La mère, qui avoit couché l'enfant sous l'herbe au bord du chemin, vint à minuit apporter des dons nouveaux et humecter de son lait le gazon de la tombe. Elle crut distinguer une espèce d'ombre ou de fantôme étendu sur la terre; la frayeur la saisit, mais l'amour maternel, plus fort que la frayeur, l'empêche de reculer. S'avançant à pas silencieux vers l'objet inconnu, elle vit un jeune Blanc qui dormoit la face tournée vers les étoiles, un bras jeté sur sa tête. L'Indienne se glisse à genoux jusqu'au chevet de l'étranger qu'elle prenoit pour une divinité propice. Quelques insectes voltigeant autour du front de René, elle les chassoit doucement dans la crainte de réveiller l'Esprit, et dans la crainte aussi d'éloigner l'ame de l'enfant, qui pouvoit errer autour du bon Génie. La rosée descendoit avec abondance; la mère étendit son

voile sur ses deux bras, et le soutint ainsi au dessus de la tête de René : « Tu réchauffes mon enfant, « disoit-elle en elle-même, il est juste que je te fasse « un abri. »

Quelques sons confus et bientôt quelques paroles distinctes échappent aux lèvres du frère d'Amélie; il rêvoit de sa sœur : les mots qu'il laissoit tomber étoient tour à tour prononcés dans sa langue maternelle et dans la langue des Sauvages. L'Indienne voulut profiter de cet oracle; elle répondoit à René à mesure qu'il murmuroit quelque chose. Il s'établit entre elle et lui un dialogue : « Pourquoi m'as-tu « quitté ? dit René en natchez. »

— « Qui ? » demanda l'Indienne.

René ne répondit point.

— « Je l'aime, » dit le frère d'Amélie un moment après.

— « Qui ? » dit encore l'Indienne.

—« La mort, » repartit René en françois.

Après un assez long silence, René dit : « Est-ce « là le corps que je portois ? » Et il ajouta d'une voix plus élevée : « Les voici tous : Amélie, Célutá, Mila, « Outougamiz, Chactas, d'Artaguette ! »

René poussa un soupir, se tourna du côté du cœur et ne parla plus.

Le bruit que l'Indienne fit malgré elle, en se voulant retirer, réveilla le frère d'Amélie. Il fut d'abord étonné de voir une femme à ses côtés, mais il comprit bientôt que c'étoit la mère de l'enfant dont il fouloit le tombeau. Il lui imposa les mains, poussa les trois cris de douleur, et lui dit : « Pardonne-

« moi, j'ai mangé une partie de la nourriture de ton « fils; mais j'étois voyageur, et j'avois faim; ton fils « m'a donné l'hospitalité. »

— « Et moi, dit l'Indienne, je croyois que tu « étois un Génie et je t'ai interrogé pendant ton som- « meil. »

— « Que t'ai-je dit? » demanda René. — « Rien, » repartit l'Indienne.

René s'étoit égaré : il s'enquit du chemin qu'il devoit suivre : « Tu tournes le dos aux Natchez, « répondit la femme sauvage; en continuant à mar- « cher vers le nord, tu n'y arriveras jamais. » Destinée de l'homme! si René n'eût point rencontré cette femme il se fût éloigné de plus en plus du lieu fatal. L'Indienne lui montra sa route, et le quitta après lui avoir recommandé l'enfant qu'elle avoit perdu.

Il se leva enfin le jour qui devoit être suivi d'une nuit si funeste! Céluta et son frère le passèrent à parcourir les bois, toujours dans la crainte d'y rencontrer René, toujours dans l'espoir de l'arrêter s'ils le rencontroient, toujours regrettant Mila si légère dans sa course, si heureuse dans ses recherches.

Le jeu des osselets, commencé après la partie de la balle gagnée par les Natchez, avoit continué dans la vallée des Bois. Une heure avant le coucher du soleil, le Sachem d'ordre se présente aux différents groupes des joueurs, et dit à voix basse :

« Quittez le jeu, retournez à vos tentes; attendez-y « le Sachem de votre nation. »

Les jeunes gens se regardent avec étonnement, et, laissant tomber les osselets, se retirent. La nuit vint. Le ciel se couvrit d'un voile épais : toutes les brises expirèrent; des ténèbres muettes et profondes enveloppèrent le désert.

Après mille courses inutiles, Céluta étoit rentrée dans sa cabane : quelques heures de plus écoulées, et René étoit mort ou sauvé! L'amante qui tant de fois avoit désiré le retour de son bien-aimé, l'épouse qui si souvent s'étoit levée avec joie, croyant reconnoître les pas de son époux, trembloit à présent au moindre bruit, et n'imploroit que le silence. Naguère Céluta eût donné tout son sang pour épargner la plus petite douleur au frère d'Amélie; maintenant elle eût béni un accident malheureux qui, sans être mortel, eût arrêté le guerrier blanc loin des Natchez.

Au fort Rosalie on étoit loin d'être rassuré : Chépar seul s'obstinoit à ne vouloir rien voir. De nouveaux courriers du gouverneur-général, du capitaine d'Artaguette et du père Souël annonçoient l'existence d'un complot. Le conseil étoit rassemblé, et le nègre Imley, saisi dans les bois, avoit été amené devant ce conseil.

Les renseignements envoyés par le missionnaire étoient exacts et détaillés ; ils désignoient Ondouré comme chef de la conjuration. Imley interrogé nia tout, hors ce qu'il ne pouvoit nier, sa propre fuite. Il dit qu'il avoit quitté son maître comme l'oiseau reprend sa liberté quand il trouve la porte de sa cage ouverte. Pressé par des questions insidieuses,

et certain qu'il étoit d'être condamné à mort, le nègre, au lieu de répondre, se prit à railler ses juges : il répétoit leurs gestes, affectoit leur air, contrefaisoit leur voix avec un talent d'imitation extraordinaire. Fébriano surtout excitoit sa verve comique, et il fit du commandant une copie si ressemblante, qu'un rire involontaire bouleversa le conseil. Chépar, furieux, ordonna d'appliquer l'esclave à la torture, ce qui fut sur-le-champ exécuté. L'Africain brava les tourments avec une constance héroïque, continuant ses moqueries au milieu des douleurs, et ne laissant pas échapper un mot qui pût compromettre le secret des Sauvages. On le retira de la gêne pour le réserver au gibet. Alors il se mit à chanter Izéphar, à rire, à tourner sur lui-même, à frapper des mains, à gambader malgré le disloquement de ses membres, et tout à coup il tomba mort : il s'étoit étouffé avec sa langue, genre de suicide connu de plusieurs peuplades africaines. Mélange de force et de légèreté, le caractère d'Imley ne se démentit pas un moment : ce Noir n'aima que l'amour et la liberté, et il traita l'un et l'autre avec la même insouciance que la mort et la vie.

Le commandant regarda l'aventure d'Imley comme celle d'un esclave fugitif qui n'avoit aucun rapport avec les desseins qu'on supposoit aux Sauvages. Il traita les missionnaires de poltrons ; il accusa les colons de répandre inconsidérément des alarmes aussitôt qu'ils perdoient un nègre. Poussé par Fébriano, vendu aux intérêts d'Ondouré, mais

qui ignoroit le complot, Chépar s'emporta jusqu'à faire mettre aux fers des habitants qui demandoient à s'armer et parloient de se retrancher sur les concessions. Il refusoit de croire à une conjuration qui s'achevoit en ce moment même sous ses pas, dans le sein de la terre.

Les jeunes guerriers, après avoir quitté les jeux, s'étoient armés. Le Sachem d'ordre avoit reparu : heurtant doucement dans les ténèbres à la porte de chaque cabane, il avoit dit :

« Que les jeunes guerriers se rendent par des « chemins divers au lac souterrain ; ils y trouve- « ront les Sachems ; que les femmes, après le départ « des guerriers, s'enferment dans leurs cabanes ; « qu'elles y veillent en silence et sans lumière. »

Aussitôt les jeunes guerriers se glissent à travers les ténèbres jusqu'au lieu du rendez-vous. Les portes des huttes se referment sur les femmes et sur les enfants ; les lumières s'éteignent : tous les Sauvages quittent le désert, hors quelques sentinelles placées çà et là derrière les arbres. Outougamiz, avec le reste de sa tribu, descendit au lac souterrain.

A l'orient du grand village des Natchez, dans la même cyprière où s'élevoit le temple d'Athaënsic, s'ouvre perpendiculairement, comme le soupirail d'une mine, une caverne profonde. On n'y peut pénétrer qu'à l'aide d'une échelle et d'un flambeau. A la profondeur de cent pieds se trouve une grève qui borde un lac. Sur ce lac, semblable à celui de l'empire des ombres, quelques Sauvages, pourvus de

torches et de fanaux, eurent un jour l'audace de s'embarquer. Autour du gouffre ils n'aperçurent que des rochers stériles hérissant des côtes ténébreuses, ou suspendus en voûte au dessus de l'abîme. Des bruits lamentables, d'effayantes clameurs, d'affreux rugissements, assourdissoient les navigateurs à mesure qu'ils s'enfonçoient dans ces solitudes d'eau et de nuit. Entraînés par un courant rapide et tumultueux, ce ne fut qu'après de longs efforts que ces audacieux mortels parvinrent à regagner le rivage, épouvantant de leurs récits quiconque seroit tenté d'imiter leur exemple.

Tel étoit le lieu que les conjurés avoient fixé pour celui de leur assemblée. C'étoit de cette demeure souterraine que la liberté du Nouveau-Monde devoit s'élancer, qu'elle devoit rappeler à la lumière du jour ces peuples ensevelis par les Européens dans les entrailles de la terre. Déja les jeunes guerriers étoient réunis et attendoient la révélation du mystère que les Sachems leur avoient promise.

Au bord du lac étoit un grand fragment de rocher; les jongleurs l'avoient transformé en autel. On y voyoit, à la lueur d'une torche, trois hideux marmousets de tailles inégales. Celui du centre, Manitou de la liberté, surpassoit les autres de toute la tête; dans ses traits grossièrement sculptés on reconnoissoit le symbole d'une indépendance rude, ennemie du joug des lois, impatiente même des chaînes de la nature. Les deux autres figures repré-

sentoient l'une les chairs rouges, l'autre les chairs blanches. Un feu d'ossements brûloit devant ces idoles, en jetant une lumière enfumée et une odeur pénétrante. Du sang humain, des poisons exprimés de divers serpents, des herbes vénéneuses, cueillies avec des paroles cabalistiques, remplissoient un vase de cyprès. Un vent nocturne se leva sur le lac, dont les flots montèrent aux voûtes de l'abîme : la tempête dans les flancs de la terre, les idoles menaçantes, le bassin de sang, le feu mortuaire, les prêtres agitant des vipères avec des évocations épouvantables, la foule des Sauvages, dans leurs habillements bizarres et divers, toute cette scène, entourée par les masses des rochers souterrains, donnoit une idée du Tartare.

Soudain un des jongleurs, les bras tendus vers le lac, s'écrie : « Divinité de la vengeance, est-ce « toi qui sors de l'abîme avec cet orage ? Oui, tu « viens : reçois nos vœux ! »

Le jongleur lance une vipère dans les flots; un autre prêtre répand le bassin de sang sur le feu : une triple nuit s'étend sous les voûtes.

Quelques minutes s'écoulent dans l'obscurité; puis tout à coup une vive clarté illumine les vagues orageuses et les rochers fantastiques. Les idoles ont disparu; on n'aperçoit plus sur la pierre, autel de la vengeance, que le vieillard Adario vêtu de la tunique de guerre, appuyé d'une main sur son casse-tête, tenant de l'autre un flambeau.

« Guerriers, dit-il, la liberté se lève, le soleil

« de l'indépendance, resté depuis deux cent cin- « quante neiges sous l'horizon, va éclairer de nou- « veau nos forêts. Jour sacré, salut ! Mon cœur se « réjouit à tes rayons, comme le chêne décrépit « au premier sourire du printemps ! Pour toi Ada- « rio a dépouillé ses lambeaux, il a lavé sa cheve- « lure comme un jeune homme, il renaît au souffle « de la liberté. .

« Donnez trois poignards. »

Le Sachem jette trois poignards du haut du roc.

« Jeunes guerriers, vous n'êtes pas assemblés ici « pour délibérer; vos Sachems ont prononcé pour « vous au Rocher du Lac, dans le conseil général « des peuples; ils ont juré de purger nos déserts « des brigands qui les infestent. Vous êtes venus « seulement pour dévorer les ours étrangers. Le « moment du festin est arrivé. Vous ne quitterez « ces voûtes que pour marcher à la mort ou à la « liberté. C'est la dernière fois que vous aurez été « obligés de vous cacher dans les profondeurs de « la terre, pour parler le langage des hommes.

« Donnez la hache. »

Adario jette à ses pieds une hache teinte de sang.

Un cri de surprise mêlé de joie échappe au bouillant courage des jeunes guerriers. Adario reprend la parole :

« Tout est réglé par vos pères. Plongés dans le « sommeil, nos oppresseurs ne soupçonnent pas la « mort. Nous allons sortir de cette caverne divisés « en trois compagnies : je conduirai les Natchez, et

« les mènerai, au travers des ombres, à l'escalade « du fort. Vous, Chicassaws, sous la conduite de « vos Sachems, vous formerez le second corps; « vous attaquerez le village des Blancs au fort « Rosalie. Vous, Miamis et Yazous, composant le « troisième corps, guidés dans vos vengeances par « Ondouré et par Outougamiz, vous détruirez les « Blancs dont les demeures sont dispersées dans « les campagnes. Les esclaves noirs, qui comme « nous vont briser leurs chaînes, seconderont nos « efforts.

« Tels sont, ô jeunes guerriers! les devoirs que « vous êtes appelés à remplir. Il ne s'agit pas de la « cause particulière des Natchez : le coup que vous « allez porter sera répété dans un espace immense. « A l'instant où je vous parle, mille nations, comme « vous cachées dans les cavernes, vont en sortir, « comme vous, pour exterminer la race étrangère; « le reste des chairs rouges ne tardera pas à vous « imiter.

« Quant à moi, je n'ai plus qu'un jour à vivre : la « nuit prochaine j'aurai rejoint Chactas, ma femme « et mes enfants : il ne m'a été permis de leur sur- « vivre que pour les venger. Je vous recommande « ma fille. »

Il dit et jette son casse-tête au milieu des jeunes guerriers.

Une acclamation générale ébranle les dômes funèbres : « Délivrons la patrie! »

On vit alors un jeune guerrier monter sur la pierre auprès d'Adario, c'étoit Outougamiz, il dit :

« Vous avez voulu me faire tuer le guerrier « blanc, mon ami. Il n'est point arrivé ; ainsi je ne « le tuerai pas, mais je tuerai quiconque le tuera ! « Vous voulez que j'égorge des chevreuils étrangers « pendant la nuit ; je n'assassinerai personne. Quand « le jour sera venu, si l'on combat, je combattrai. « J'avois promis le secret, je l'ai tenu : dans quel- « ques heures la borne de mon serment sera pas- « sée, je serai libre ; j'userai de ma liberté comme « il me plaira. Guerriers, je ne sais point parler « parce que je n'ai point d'esprit ; mais si je suis « comme un ramier timide pendant la paix, je suis « comme un vautour pendant la guerre : Ondouré, « c'est pour toi que je dis cela : souviens-toi des pa- « roles d'Outougamiz le Simple. »

Outougamiz saute en bas du rocher comme un plongeur qui se précipite dans les vagues ; quelque temps après on le chercha, et on ne le trouva plus. . . . .

Ondouré n'avoit remarqué du discours du frère de Céluta que le passage où le jeune homme s'étoit applaudi de l'absence de René. Le tuteur du Soleil ressentoit de cette absence les plus vives alarmes ; il se voyoit au moment d'exécuter le dessein qu'il avoit conçu sans atteindre le principal but de ce dessein. Céluta, en dérobant les roseaux, pouvoit s'applaudir d'avoir obtenu ce qu'elle avoit désiré, d'avoir sauvé son époux. Il n'y avoit aucun moyen pour Ondouré de reculer la catastrophe ; et, comme dans toutes les choses humaines, il falloit prendre l'événement tel que le ciel l'avoit fait.

Les guerriers sortirent du lac souterrain, et, cachés dans l'épaisseur de la cyprière, ils se divisèrent en trois corps. Assis à terre dans le plus profond silence, ils attendirent l'ordre de la marche. Minuit approchoit; le dernier roseau alloit être brûlé dans le temple.

Que différemment occupée étoit Céluta dans sa cabane! Tressaillant au plus léger murmure des feuilles, les yeux constamment fixés sur la porte, comptant, par les battements de son cœur, toutes les minutes de cette dernière heure, elle n'auroit pu supporter long-temps de telles angoisses sans mourir. A force d'avoir écouté le silence, ce silence s'étoit rempli pour elle de bruits sinistres : tantôt elle croyoit ouïr des voix lointaines, tantôt il lui sembloit entendre des pas précipités. Mais n'est-ce point en effet des pas qui font retentir le sentier désert? Ils approchent rapidement. Céluta ne peut plus se tromper; elle se veut lever, les forces lui manquent; elle reste enchaînée sur sa natte, le front couvert de sueur. Un homme paroît sur le seuil de la porte : ce n'est pas René! c'est le bon grenadier de la Nouvelle-Orléans, le fils de la vieille hôtesse de Céluta, le soldat du capitaine d'Artaguette.

Il apportoit un billet écrit du poste des Yazous par son capitaine. Quel bonheur, quel soulagement, dans la crainte et l'attente d'une grande catastrophe, de voir entrer un ami au lieu de la victime ou de l'ennemi que l'on attendoit! Céluta retrouve ses forces, se lève, court les bras ouverts

au grenadier, mais tout à coup elle se souvient du péril général; René n'est pas le seul François menacé, tous les Blancs sont sous le poignard; un moment encore et Jacques peut être égorgé. « Fils « de ma vieille mère de la chair blanche, s'écrie-« t-elle, celui que vous cherchez n'est pas ici; re-« tournez vite sur vos pas, vous n'êtes pas en sûreté « dans cette cabane; au nom du Grand-Esprit, reti-« rez-vous! »

Le grenadier n'entendoit point ce qu'elle disoit; il lui montroit le billet qui n'étoit point pour René, mais pour elle-même. Céluta ne pouvoit lire ce billet. Jacques et Céluta faisoient des gestes multipliés, tâchoient de se faire comprendre l'un de l'autre sans y pouvoir réussir. Dans ce moment un sablier qui appartenoit à René, et avec lequel l'Indienne avoit appris à diviser le temps, laisse échapper le dernier grain de sable qui annonçoit l'heure expirée. Céluta voit tomber dans l'éternité la minute fatale: elle jette un cri, arrache le billet de la main de Jacques, et pousse le soldat hors de sa cabane. Celui-ci ayant rempli son message, et ne se pouvant expliquer les manières extraordinaires de Céluta, court à travers les bois afin de gagner le fort Rosalie, avant le lever du jour.

Que contenoit le billet du capitaine? On l'a toujours ignoré. A force de regarder la lettre, de se souvenir des paroles et des gestes du soldat qui n'avoit pas l'air triste, Céluta laisse pénétrer dans son cœur un rayon d'espérance; pâle crépuscule bientôt éteint dans cette sombre nuit.

Maintenant chaque minute aux Natchez appartenoit à la mort : quelques heures de plus d'absence, et René étoit à l'abri de la catastrophe, deja commencée peut-être pour ses compatriotes. Ah! si Céluta, aux dépens de sa vie, eût pu précipiter la fuite du temps! Un nouveau bruit se fait entendre : sont-ce les meurtriers qui viennent chercher René dans sa cabane? ils ne l'y trouveront pas! Seroit-ce le frère d'Amélie lui-même? Céluta s'élance à la porte : ô prodige! Mila! Mila échevelée, pâle, amaigrie, recouverte de lambeaux comme si elle sortoit du sépulcre, et charmante encore! Céluta recule au fond de la cabane; elle s'écrie : « Ombre « de ma sœur, me viens-tu chercher? le moment fa-« tal est-il arrivé? »

— « Je ne suis point un fantôme, répondit Mila, « déja tombée dans le sein de son amie; je suis ta « petite Mila. »

Et les deux sœurs entrelaçoient leurs bras, mêloient leurs pleurs, confondoient leurs ames. Mila dit rapidement :

« Après la découverte du secret, Ondouré me fit « enlever. Ils m'ont enfermée dans une caverne et « m'ont fait souffrir toutes sortes de maux; mais je « me suis ri des Allouez : cette nuit, je ne sais « pourquoi, mes geôliers se sont éloignés de moi « un moment; ils étoient armés et ils sont allés « parler à d'autres guerriers sous des arbres. Moi, « qui cherchois toujours les moyens de me sauver, « j'ai suivi ces méchants. Je me suis glissée derrière « eux : une fois échappée, ils auroient plus tôt at-

« trapé l'oiseau dans la nue que Mila dans le bois. « J'accours. Où est Outougamiz? Le guerrier blanc « est-il arrivé? Lui as-tu dit le secret, comme je « le lui vais dire? Il y a encore huit nuits avant la « catastrophe, si ce beau jongleur amoureux m'a « dit vrai sur le nombre des roseaux. »

— « Oh, Mila! s'écrie Céluta, je suis la plus cou- « pable, la plus infortunée des créatures! J'ai avancé « la mort de René; j'ai dérobé huit roseaux; c'est « à l'heure même où je te parle que le coup est « porté. »

— « Tu as fait cela? dit Mila; je ne t'aurois pas « crue si courageuse! René est-il arrivé? »

— « Non, » reprit Céluta. — « Eh bien! dit Mila, « que te reproches-tu? Tu as sauvé mon libérateur; « tu n'as plus que quelques heures à attendre. Mais « que fais-tu? que fait Outougamiz pendant ces « heures? Tu commences toujours bien, Céluta, et « tu finis toujours mal. Crois-tu que tu sauveras « René en te contentant de pleurer sur ta natte? Je « ne sais point demeurer ainsi tranquille; je ne « sais point sacrifier mes sentiments; je ne sais « point douter de la vertu de mes amis, les soup- « çonner, m'attendrir sur une patrie impitoyable et « garder le secret des assassins. Méchants, vous « m'avez laissé échapper de mon tombeau, je viens « révéler vos iniquités! je viens sauver mon libéra- « teur, s'il n'est point encore tombé entre vos « mains! » Mila échappée aux bras de sa sœur fuit en s'écriant : « Nous perdons des moments irrépa- « rables. »

Depuis le jour où René avoit rencontré l'Indienne qui lui enseigna sa route, il s'étoit avancé paisiblement vers le pays des Natchez. A mesure qu'il marchoit, il se trouvoit moins triste; ses noirs chagrins paroissoient se dissiper; il touchoit au moment de revoir sa femme et sa fille, objets charmants qui n'avoient contre eux que le malheur dont le frère d'Amélie avoit été frappé. René se reprochoit sa lettre; il se reprochoit cette sorte d'indifférence qu'un chagrin dévorant avoit laissée au fond de son cœur : démentant son caractère, il se laissoit aller peu à peu aux sentiments les plus tendres et les plus affectueux : retour au calme qui ressembloit à ce soulagement que le mourant éprouve avant d'expirer. Céluta étoit si belle! Elle avoit tant aimé René! elle avoit tant souffert pour lui! Outougamiz, Chactas, d'Artaguette, Mila, attendoient René. Il alloit retrouver cette petite société supérieure à tout ce qui existoit sur la terre; il alloit élever sur ses genoux cette seconde Amélie qui auroit les charmes de la première, sans en avoir le malheur.

Ces idées, si différentes de celles qu'il nourrissoit habituellement, amenèrent René jusqu'à la vue des bois des Natchez : il sentit quelque chose d'extraordinaire en découvrant ces bois. Il en vit sortir une fumée qu'il prit pour celle de ses foyers; il étoit encore assez loin, et il précipita sa marche. Le soleil se coucha dans les nuages d'une tempête; et la nuit la plus obscure (celle même du massacre) couvrit la terre.

René fit un long détour afin d'arriver chez lui par la vallée. La rivière qui couloit dans cette vallée ayant grossi, il eut quelque peine à la traverser; deux heures furent ainsi perdues dans une nuit dont chaque minute étoit un siècle. Comme il commençoit à gravir la colline sur le penchant de laquelle étoit bâtie sa cabane, un homme s'approcha de lui dans les ténèbres, pour le reconnoître, et disparut.

Le frère d'Amélie n'étoit plus qu'à la distance d'un trait d'arc de la demeure qu'il s'étoit bâtie: une foible clarté s'échappant par la porte ouverte en dessinoit le cadre au dehors sur l'obscurité du gazon. Aucun bruit ne sortoit du toit solitaire. René hésitoit maintenant à entrer; il s'arrêtoit à chaque demi-pas; il ne savoit pourquoi il étoit tenté de retourner en arrière, de s'enfoncer dans les bois et d'attendre le retour de l'aurore. René n'étoit plus le maître de ses actions; une force irrésistible le soumettoit aux décrets de la Providence: poussé presque malgré lui jusqu'au seuil qu'il redoutoit de franchir, il jette un regard dans la cabane.

Céluta, la tête baissée dans son sein, les cheveux pendants et rabattus sur son front, étoit à genoux, les mains croisées, les bras levés dans le mouvement de la prière la plus humble et la plus passionnée. Un maigre flambeau, dont la mèche allongée par la durée de la veille obscurcissoit la clarté, brûloit dans un coin du foyer. Le chien favori de René, étendu sur la pierre de ce foyer, aperçut son

maître et donna un signe de joie, mais il ne se leva point, comme s'il eût craint de hâter un moment fatal. Suspendue dans son berceau à l'une des solives sculptées de la cabane, la fille de René poussoit de temps en temps une petite plainte, que Céluta, absorbée dans sa douleur, n'entendoit pas.

René, arrêté sur le seuil, contemple en silence ce triste et touchant spectacle; il devine que ces vœux adressés au Ciel sont offerts pour lui : son cœur s'ouvre à la plus tendre reconnoissance; ses yeux, dans lesquels un brûlant chagrin avoit depuis longtemps séché les larmes, laissent échapper un torrent de pleurs délicieux. Il s'écrie : « Céluta! ma « Céluta! » Et il vole à l'infortunée qu'il relève, qu'il presse avec ardeur. Céluta veut parler, l'amour, la terreur, le désespoir, lui ferment la bouche; elle fait de violents efforts pour trouver des accents; ses bras s'agitent, ses lèvres tremblent; enfin un cri aigu sort de sa poitrine; et lui rendant la voix : »Sauvez-le, sauvez-le! Esprits secourables, empor-« tez-le dans votre demeure! »

Céluta jette ses bras autour de son époux, l'enveloppe, et semble vouloir le faire entrer dans son sein pour l'y cacher.

René prodigue à son épouse des caresses inaccoutumées. « Qu'as-tu, ma Céluta? lui disoit-il; rassure-« toi. Je viens te protéger et te défendre. »

Céluta regardant vers la porte s'écrie : « Les « voilà, les voilà! » Elle se place devant René pour le couvrir de son corps. « Barbares, vous n'arrive-« rez à lui qu'à travers mon sein. »

— « Ma Céluta, dit René, il n'y a personne; qui « te peut troubler ainsi? »

Céluta frappant la terre de ses pieds: « Fuis, « fuis! tu es mort! Non, viens; cache-toi sous les « peaux de ma couche; prends des vêtements de « femme. » L'épouse désolée, arrachant ses voiles, en veut couvrir son époux.

« Céluta, disoit celui-ci, reprends ta raison; au-« cun péril ne me menace. »

— « Aucun péril! dit Céluta l'interrompant. « N'est-ce pas moi qui te tue? n'est-ce pas moi qui « hâte ta mort? n'est-ce pas moi qui en ai fixé le « jour en dérobant les roseaux?.... Un secret... « O ma patrie! »

— « Un secret? repartit René. Je ne te l'ai pas « dit! s'écrie Céluta. Oh! ne perds pas ce seul « moment laissé à ton existence! Fuyons tous « deux! viens te précipiter avec moi dans le « fleuve! »

Céluta est aux genoux de René; elle baise la poussière de ses pieds, elle le conjure par sa fille de s'éloigner seulement pour quelques heures: « Au « lever du soleil, dit-elle, tu seras sauvé; Outouga-« miz viendra; tu sauras tout ce que je ne puis te « dire dans ce moment! »

— « Eh bien! dit René, si cela peut guérir ton « mal, je m'éloigne; tu m'expliqueras plus tard ce « mystère, qui n'est sans doute que celui de ta rai-« son troublée par une fièvre ardente. »

Céluta ravie s'élance au berceau de sa fille, présente Amélie au baiser de son père, et avec ce même

berceau pousse René vers la porte. René va sortir : un bruit d'armes retentit au dehors. René tourne la tête ; la hache lancée l'atteint et s'enfonce dans son front, comme la coignée dans la cime du chêne, comme le fer qui mutile une statue antique, image d'un Dieu et chef-d'œuvre de l'art. René tombe dans sa cabane : René n'est plus !

Ondouré a fait retirer ses complices : il est seul avec Céluta évanouie, étendue dans le sang et auprès du corps de René. Ondouré rit d'un rire sans nom. A la lueur du flambeau expirant, il promène ses regards de l'une à l'autre victime. De temps en temps il foule aux pieds le cadavre de son rival et le perce à coups de poignard. Il dépouille en partie Céluta et l'admire. Il fait plus... Éteignant ensuite le flambeau, il court présider à d'autres assassinats, après avoir fermé la porte du lieu témoin de son double crime.

Heureuse, mille fois heureuse, si Céluta n'avoit jamais rouvert les yeux à la lumière ! Dieu ne le voulut pas. L'épouse de René revint à la vie quelques instants après la retraite d'Ondouré. D'abord elle étend les bras, et trempe ses mains dans le sang répandu autour d'elle, sans savoir ce que c'étoit. Elle se met avec effort sur son séant, secoue la tête, cherche à rassembler ses souvenirs, à deviner où elle est, ce qu'elle est. Par un bienfait de la Providence l'Indienne n'avoit pas sa raison : elle ne se formoit qu'une idée confuse de quelque chose d'effroyable. Elle plia ses bras devant elle, promena ses regards dans la cabane où les ténèbres étoient

profondes. Le silence de la mort n'étoit interrompu de temps en temps que par les hurlements du chien. Céluta voulut inutilement murmurer quelques mots.

Dans ce moment elle crut voir Tabamica sa mère. Les mamelles qui nourrirent Céluta avoient disparu; les lèvres de la femme des morts s'étoient retirées et laissoient à découvert des dents nues; elle étoit sans nez et sans yeux : d'une main décharnée Tabamica sembloit presser des entrailles qu'elle n'avoit pas. Céluta veut s'avancer vers sa mère; elle se lève, retombe sur ses genoux et se traîne au hasard dans sa cabane : ses vêtements à demi détachés faisoient entendre le froissement d'une draperie pesante et mouillée. Elle rencontra le corps de René; épuisée par ses efforts, elle s'assied, sans le reconnoître, sur ce siége : elle s'y trouva bien, et s'y reposa.

Au bout de quelque temps la porte de la cabane s'entr'ouvrit, et une voix dit tout bas : « Es-tu là ? » Céluta, rappelée par cette voix à une demi-existence, répondit : « Oui, je suis là. »

— « Ah! dit Mila, est-il venu ? »

— « Qui ? » demanda Céluta.

— « René ? » repartit Mila.

— « Je ne l'ai pas vu, » dit Céluta.

— « Et moi, je ne l'ai pu trouver, dit Mila toujours à voix basse. Les assassins n'ont donc pas encore paru ? Ton mari n'est donc pas revenu ? Il est donc sauvé ? » Céluta ne répondit rien.

— « Pourquoi, reprit Mila, es-tu sans lumière ?

« j'ai peur et je n'ose entrer. » Céluta répondit qu'elle ne savoit pourquoi elle étoit sans lumière.

« Comme ta voix est extraordinaire? s'écria Mila; « es-tu malade? La cabane sent le carnage : attends; « je viens à toi. »

Mila franchit le seuil et laissa retomber la porte : « Qu'as-tu répandu sur les nattes? dit-elle en marchant dans l'obscurité; mes pieds s'attachent à la « terre? où es-tu? tends-moi la main. »

— « Ici, » dit Céluta.

— « Je ne puis aller plus loin, repartit Mila; je « me sens défaillir. »

« La porte de la cabane s'entr'ouvrit de nouveau : la voix d'Outougamiz appelle Céluta. « C'est Outou- « gamiz! s'écria Mila, Dieu soit loué! nous sommes « sauvés! »

— « Qui parle? dit Outougamiz saisi de terreur, « n'est-ce pas Mila? Cher fantôme, es-tu venu sau- « ver René? »

— « Oui, repartit Mila; mais entre vite, Céluta « n'est pas bien. »

Outougamiz, croyant entendre le fantôme de Mila, entre en frissonnant dans la cabane : « Donne- « moi la main, dit Mila; appuie-la sur mon cœur; « tu verras que je ne suis pas un spectre : on « m'avoit enfermée dans une caverne, je me suis « échappée. »

Mila avoit saisi la main d'Outougamiz étendue dans les ténèbres, et avoit posé cette main sur son cœur.

« C'est comme la vie, dit Outougamiz; mais je « sais bien que tu es morte; je te sais toujours gré

« d'être revenue pour sauver René. Mais, Céluta, « parle donc. » . .

— « M'appelle-t-on? » dit Céluta.

— « Est-ce que tu réponds du fond d'une tombe, « s'écria Outougamiz frappé de la voix sépulcrale « de sa sœur; je respire un champ de bataille; j'ai « du sang sous mes pieds. »

— « Du sang! s'écria Mila; allume donc un flam« beau. »

— « Fantôme, répond Outougamiz, donne-moi « la lumière des morts. »

Outougamiz cherche en tâtonnant le foyer; il y trouve de la mousse de chêne et deux pierres à feu; il frappe ces deux pierres l'une contre l'autre : une étincelle tombe sur la mousse, et soudain une flamme s'élève au milieu du foyer. Trois cris horribles s'échappent à la fois du sein de Céluta, de Mila et d'Outougamiz.

La cabane inondée de sang, quelques meubles renversés par les dernières convulsions du cadavre, les animaux domestiques montés sur les siéges et sur les tables pour éviter la souillure de la terre, Céluta assise sur la poitrine de René, et portant les marques de deux crimes qui auroient fait rebrousser l'astre du jour; Mila debout, les yeux à moitié sortis de leur orbite; Outougamiz le front sillonné comme par la foudre, voilà ce qui se présentoit aux regards!

Mila rompt la première le silence; elle se précipite sur le cadavre de René, le serre dans ses bras, le presse de ses lèvres.

« C'en est donc fait! s'écrie-t-elle. O mon libéra-« teur, faut-il que je te revoie ainsi! Lâches amis, « cœurs pusillanimes, c'est vous qui l'avez assassiné « par vos indignes soupçons, par vos irrésolutions « éternelles! Félicite-toi, Outougamiz, d'avoir bien « gardé ton secret. Mais, à présent, ranime donc ce « cœur qui palpitoit pour toi d'une amitié si sainte! « Oh! tu es un sublime guerrier! Je reconnois ta « vertu; mais ne m'approche jamais : je préfèrerois « à tes embrassements ceux du monstre dont tu « vois l'œuvre dans cette cabane. »

Le désespoir ôtoit la raison à la jeune Indienne, d'abord amante et ensuite amie de René. Outougamiz l'écoutoit, muet comme la pierre du sépulcre; puis, tout à coup : « Hors d'ici, fantôme exécrable, « ombre sinistre, ombre affamée qui veux dévorer « mon ami! »

— « Ton ami! dit Mila en relevant la tête : tu « oses te dire l'ami de René! Ne devrois-tu pas plutôt, « comme cette femme sans amour, évanouie main-« tenant sur cette dépouille sanglante, ne devrois-tu « pas supplier la terre de t'engloutir? Moi seule j'ai « aimé René! En vain tu feins de me croire un fan-« tôme : j'existe, je sors de la caverne où m'avoient « plongée les scélérats dont j'allois révéler les des-« seins. As-tu pu jamais croire que tu étois obligé « au secret? As-tu pu te figurer que la liberté seroit « le fruit du crime? »

Ici Céluta parut revenir à la vie, elle ouvrit les yeux et se souleva; ses idées se débrouillèrent : elle se ressouvient de ses malheurs; elle reconnoît Mila

et Outougamiz; elle reconnoît la dépouille mortelle du plus infortuné des hommes. La douleur lui rend les forces; elle se lève, elle s'écrie : « C'est moi qui l'ai assassiné! »

— « Oui, c'est toi! » s'écrie à son tour Mila devenue cruelle par le désespoir.

— René, dit Céluta du ton le plus passionné, « parlant au cadavre de son époux, je te voulois « dire, avant de mourir, que mon ame t'adoroit « comme elle adoroit le Grand-Esprit; que ta lettre « n'avoit rien changé au fond de mon cœur; que je « te révérois comme la lumière du matin; que je te « croyois aussi innocent que l'enfant qui n'a fait « encore que sourire à sa mère. »

— « Pourquoi donc, dit Mila, as-tu gardé le se- « cret? Que n'en instruisois-tu les François, puisque « tu ne pouvois l'apprendre à ton mari absent? »

Mila pousse des sanglots, et ses larmes descendent à flots pressés comme la pluie de l'orage.

Le frère de Céluta s'approchant alors avec respect du corps de son ami : « Mila dit que tu n'étois « pas coupable : quel bonheur! Tu as donc pu « mourir. »

Malgré son désespoir, Mila comprit ce mot, et tendit une main désarmée au jeune Sauvage.

Outougamiz continuant : « Je leur avois bien dit « que je n'aimois point, que j'étois un mauvais ami, « que je te tuerois. Je suis pourtant sorti du lac « souterrain pour te sauver; j'ai couru de toutes « parts; des guerriers qui prétendoient t'avoir vu « m'ont égaré : je suis simple, on me trompe tou-

« jours. Tu es mort seul, je mourrai aussi; mais il « faut auparavant... J'attendrai pourtant que la pa« trie n'ait plus besoin de lui, car il faudra main« tenant défendre la patrie. »

Dans ce moment Céluta fut saisie de convulsions. Un ruisseau de sueur glacée sillonne son front : elle cherche à s'étrangler, se roule d'un côté sur l'autre, pousse des espèces de mugissements. Outougamiz et Mila volent à son secours; Céluta les regarde et leur dit en pressant ses flancs : « Le savez-vous? La « mort m'a-t-elle fait violence? »

Mila jette un cri : elle a deviné! Outougamiz, qui n'a pas compris, veut parler encore : « Tu ne « sais rien, lui dit Mila en l'interrompant, le ca« davre de ton ami est un spectacle délicieux auprès « de ce que j'entrevois! »

Le jour commençoit à poindre; le canon se fait entendre du côté du fort Rosalie; les parentes de Chactas arrivent à la cabane de René; elles venoient féliciter Céluta de l'absence de son mari : elles rencontrent cette scène épouvantable.

« Femmes, dit Outougamiz, on se bat : je dois « mon sang à mon pays, quelque coupable qu'il « puisse être. Je laisse entre vos mains ce que j'ai « de plus cher au monde : ma femme, qui n'est point « morte comme on l'avoit dit, ma sœur, si misé« rable, et les restes de mon ami. Je reviendrai « bientôt. » Il sort et marche vers le lieu où l'appeloit le bruit des armes.

Les femmes enlevèrent Céluta et Mila, qu'elles placèrent dans les bras l'une de l'autre sur un lit

de feuillage. Elles laissèrent le corps de René dans la cabane qu'elles fermèrent. Elles portèrent les deux amies à l'ancienne demeure de Chactas, et leur prodiguèrent les soins les plus tendres : il eût été plus humain de les laisser mourir.

Tous les colons périrent aux Natchez; dix-sept personnes seulement échappèrent au massacre. Parmi les soldats blessés qui se défendirent et se sauvèrent se trouva le grenadier Jacques. Le fort avoit été escaladé dans les ténèbres, et les sentinelles égorgées avant qu'on sût que les Indiens étoient en armes. Par l'imprudence du commandant, la garnison étoit à peine d'une centaine d'hommes, tout le reste ayant été dispersé dans différents postes le long du fleuve. Chépar, qui n'avoit jamais voulu croire à la conjuration, accourut au bruit qui se faisoit sur les remparts, et tomba sous la hache d'Adario. Fébriano, qui fut rencontré par Ondouré, reçut la mort de la main de ce Sauvage, son corrupteur et son complice. Il n'y eut de résistance chez les François que dans une maison particulière. Adario, qui commandoit l'attaque, y fut tué : il expira plein d'une grande joie; il crut avoir délivré sa patrie et vengé ses enfants. Les coups de canon entendus d'Outougamiz avoient été tirés en signal de victoire par les Indiens eux-mêmes, après la conquête du fort.

Le frère de Céluta, trouvant que son bras étoit inutile, retourna à la cabane de René. Il s'assit auprès des restes inanimés du guerrier blanc. D'un air de mystère, il approcha l'œil d'une des bles-

sures de son ami, comme pour voir dans le sein de René. Joignant les mains avec admiration, l'insensé dit quelques mots d'une tendresse passionnée. Il prit ensuite un petit vase de pierre sur une table, recueillit du sang de René qu'il réchauffa avec le sien, après s'être ouvert une veine. Il trempa le Manitou d'or dans le filtre de l'amitié, et il remit la chaîne à son cou.

La rage d'Ondouré étoit assouvie, mais non sa passion. Sortant d'une épouvantable orgie, enivré de vin, de succès, d'ambition et d'amour, il voulut revoir Céluta. Dans toute la pompe du meurtre et de la débauche, il s'avance au sanctuaire de la douleur; ses crimes marchoient avec lui, comme les bourreaux accompagnent le condamné. Les bruyants éclats de rire du tuteur du Soleil et de ses satellites se faisoient entendre au loin.

Ondouré arrive à la cabane : il avoit ordonné à ses amis de se tenir à quelque distance, car il avoit ses desseins. Il recule quelques pas, lorsqu'au lieu de Céluta, il n'aperçoit qu'Outougamiz. Reprenant bientôt son assurance : « Que fais-tu là ? » dit-il à l'Indien...

— « Je t'attendois, répondit celui-ci; j'étois sûr « que tu viendrois avec tes enfants célébrer le festin « du prisonnier de guerre. Apportes-tu la chaudière « du sang? C'est un excellent mets qu'une chair « blanche! Ne dévore pas tout : je ne te demande « que le cœur de mon ami. »

— « C'est juste, dit l'atroce Ondouré, nous te le « réserverons. »

De nouveaux rires accompagnèrent ces paroles.

« Mais, dis-moi, continua le pervers à qui la va-« peur du vin ôtoit la prévoyance, où est ta sœur? « Comme elle a été fidèle cette nuit à ce beau guer-« rier blanc! Elle a perdu pour moi toute sa haine; « elle m'a pardonné mon amour pour Akansie. Viens, « ma charmante colombe; où es-tu donc? m'accor-« deras-tu un second rendez-vous? » et Ondouré entra dans la cabane.

Outougamiz se lève, s'appuyant sur un fusil de chasse que lui avoit donné René: « Illustre chef, « dit-il, changeant tout à coup de langage et de « contenance, tous nos ennemis sont-ils morts? »

— « En doutes-tu? » s'écria Ondouré.

— « Ainsi, dit Outougamiz, la patrie est sauvée; « elle n'a plus besoin de défenseurs? Tout est-il en « sûreté pour l'avenir? Peux-tu, fameux guerrier, te « reposer en paix? »

— « Oui, mon cher Outougamiz, » répondit le tuteur du Soleil, qui n'avoit pas ce qu'il falloit pour comprendre à la fois et le danger et la magnanimité de la question, « oui, je puis me reposer cent « neiges avec ta sœur sur la natte du plaisir. »

Le corps de René séparoit Ondouré d'Outougamiz : « La nuit, dit celui-ci, a été fatigante pour « toi, Ondouré : va donc à ton repos, puisque ton « bras n'est plus nécessaire à la patrie. Je te vais « rendre ta hache. »

Outougamiz relève la hache avec laquelle le tuteur du Soleil avoit frappé René; elle étoit restée dans la cabane. Ondouré avance le bras pour la

reprendre. « Non, pas comme cela, » dit Outougamiz; et, levant la hache avec les deux mains, il fend d'un seul coup la tête du monstre, qui tombe sur le corps de René, sans avoir le temps de proférer un blasphème. Outougamiz sort, couche en joue les satellites d'Ondouré, et leur crie de cette voix de l'homme de bien si foudroyante pour le méchant : « Disparoissez, race impure, ou je vous « immole auprès de votre maître! » Ces misérables, qui voyoient s'avancer une troupe de jeunes guerriers, amis du frère de Céluta, prennent la fuite.

Les guerriers survenus déplorèrent de si grands malheurs. « Allons, leur dit Outougamiz, je revien-« drai bientôt ici; mais il faut que j'aille dire à Mila « et à ma sœur ce que le Manitou d'or a fait. »

Céluta ne put entendre le récit de son frère; à chaque instant on craignoit de la voir expirer. Mila apprit la mort d'Ondouré avec indifférence. « C'étoit « plus tôt, dit-elle, que tu devois donner cette pâ-« ture aux chiens. »

Outougamiz revint la nuit suivante chercher les restes sacrés du frère d'Amélie; il les porta sur ses épaules au bas de la colline, creusa dans un endroit écarté une fosse qu'il ne voulut montrer à personne : il y déposa le corps de celui qui, pendant sa vie, n'avoit cherché que la solitude. « Je « sais, dit-il en se retirant, que je suis un faux ami: « je t'ai tué; mais, attends-moi : nous nous expli-« querons dans le pays des ames. »

Le frère de Céluta n'avoit plus rien à faire de la vie, mais il se vouloit assurer que sa sœur n'avoit

plus besoin de lui, et que Mila se pouvoit passer d'un protecteur.

Déja la lune avoit parcouru trois fois sa carrière depuis la catastrophe tragique, et Céluta, toujours près de rendre le dernier soupir, sembloit sans cesse revivre. La coupe de la colère céleste n'étoit point épuisée; le Génie fatal de René poursuivoit encore Céluta, comme ces fantômes nocturnes qui vivent du sang des mortels. Elle refusoit pourtant toute nourriture : ses barbares amis étoient obligés de lui faire prendre de force quelques gouttes d'eau d'érable. Son corps, modèle de grace et de beauté, n'étoit plus qu'un léger squelette, semblable à un jeune peuplier mort sur sa tige. Les longues paupières de Céluta n'avoient pas la force de se replier et de découvrir ses yeux dans les larmes. Quand la veuve infortunée recouvroit la raison, elle étoit muette; quand elle tomboit dans la folie de la douleur, elle poussoit des cris. Alors elle faisoit des efforts pour écarter deux spectres qui vouloient la dévorer à la fois, Ondouré et le frère d'Amélie; elle voyoit aussi une femme qui lui étoit inconnue, et qui lui sourioit d'un air de pitié du haut du ciel.

Témoin des maux de son amie, la courageuse Mila avoit eu honte de ses propres chagrins : elle passoit ses jours auprès de sa sœur, veillant à ses souffrances, la retournant sur sa couche, servant de mère à la fille de René. La tendre orpheline étoit déja belle, mais sérieuse; dans le sein de Mila, elle avoit l'air d'une petite colombe blanche, sous l'aile du plus brillant oiseau des forêts américaines.

De temps en temps Outougamiz venoit voir sa femme et sa sœur; il s'asseyoit au bord de la couche, prenoit la main de Céluta, ou faisoit danser Amélie sur ses genoux. Il se levoit bientôt après, remettoit l'enfant dans les bras de Mila et se retiroit en silence. Le jeune homme dépérissoit : chaque jour son front devenoit plus pâle et son air plus languissant; il ne parloit ni de René, ni de Céluta, ni de Mila. Tous les soirs il visitoit la petite urne de pierre remplie du sang de René, et l'on remarquoit avec surprise que ce sang ne se desséchoit point. Outougamiz laissoit suspendu autour de l'urne le Manitou d'or qu'il ne portoit plus.

Un soir il étoit venu rendre sa visite accoutumée à sa sœur. Mila et plusieurs Indiennes étoient rangées autour du lit des tribulations : tout à coup, à leur profond étonnement, Céluta se soulève et s'assied d'elle-même sur sa couche. On ne lui avoit point encore vu l'air qu'elle avoit dans ce moment : c'étoit pour la douleur et la beauté quelque chose de surhumain. Elle baissa d'abord la tête dans son sein, mais relevant bientôt son front pâle où s'évanouissoit une foible rougeur, elle dit d'une voix assurée : « Je voudrois manger. »

Ces mots surprirent Outougamiz : c'étoient les premiers que Céluta eût prononcés depuis la nuit de ses malheurs, et elle avoit constamment repoussé toute nourriture. Pendant qu'elle revenoit de son désespoir et qu'elle se déterminoit à vivre, les matrones firent une exclamation de joie et s'empressèrent de lui porter du maïs nouveau.

Mais Mila regardant Céluta lui dit : « Tu veux « manger ? »

— « Oui, repartit Céluta la regardant à son tour ; « il faut à présent que je vive. »

Mila lève les mains au ciel et s'écrie : « O vertu ! »

Outougamiz rompant lui-même son silence obstiné dit : « Qu'avez-vous ? »

— « Adore, reprit Mila : ce que tu vois ici n'est « pas une femme ; c'est la compagne d'un Génie. »

« Pourquoi le tromper, dit Céluta ? Mon ami, « ajouta-t-elle en se tournant vers son frère, ma « destinée s'accomplit au delà de moi : je viens de « découvrir dans mon sein un fantôme né de la « mort » Outougamiz s'enfuit.

Céluta étoit mère : elle se résigna à la vie : dernier degré de vertu et de malheur où jamais fille d'Adam soit parvenue. Mais la nature ne s'élève pas ainsi au dessus d'elle-même, sans souffrir jusque dans sa source : le lendemain, aux rayons du jour, on s'aperçut que le visage de la veuve de René étoit devenu de la couleur de l'ébène, et ses cheveux de celle du cygne. Quelques soleils éclaircirent les ombres du front de Céluta, mais ne firent point disparoître de sa chevelure la vieillesse de l'adversité.

Lorsque le capitaine d'Artaguette apprit la catastrophe des Natchez, l'assassinat de René et les misères de Céluta, il se sentit frappé au cœur : il étoit attaché au frère d'Amélie par une noble amitié ; il avoit nourri en secret une tendre passion pour la femme qui lui conserva la vie, en lui donnant le doux nom de frère. Rappelé à la Nouvelle-Orléans,

il pleura avec Adelaïde, Harlay, le grenadier Jacques et sa vieille mère. Outougamiz avoit caché la tombe de René; d'Artaguette fit célébrer un service à la mémoire du frère d'Amélie : il pria Dieu de se souvenir de celui qui avoit voulu être oublié.

Cependant des troupes se rassembloient de toutes parts pour aller châtier les Indiens. Les huit roseaux retirés du temple avoient fait avorter le complot général chez les autres nations conjurées, excepté chez les Yazous, où le Père Souël fut massacré. L'armée françoise arriva au fort Rosalie. Bien que divisés entre eux, les Natchez se défendirent avec courage, et Outougamiz, qui pouvoit à peine porter le poids de ses armes, fit admirer de nouveau sa valeur. Mais enfin il fallut céder au torrent, et quitter à jamais la patrie.

Une nuit les Natchez déterrèrent les os de leurs pères, les chargèrent sur leurs épaules, et mettant au milieu des jeunes guerriers les femmes, les vieillards et les enfants, ils prirent la route du désert sans savoir où ils trouveroient un asile. Le capitaine d'Artaguette se trouvoit dans la division des troupes chargée d'attaquer les Chicassaws; il exécuta devant l'ennemi une retraite où il s'acquit la plus grande gloire, mais où il perdit la vie avec son fidèle grenadier. Comme il ne périt qu'après avoir sauvé l'armée, on crut généralement qu'il avoit cherché la mort. Adelaïde et Harlay avoient quitté l'Amérique; la mère de Jacques s'étoit éteinte dans sa vieillesse.

Le foible reste des Natchez exilés étoit déja loin

dans la solitude. Outougamiz expira cinq lunes après avoir quitté la terre de la patrie. On sut alors qu'il avoit continué à s'ouvrir les veines toutes les nuits pour rafraîchir l'urne du sang; son sang s'épuisa avant son amitié. Il montra une joie excessive de mourir, et laissa en héritage (c'étoit tout son bien) l'urne du sang et le Manitou d'or à la fille de René. On l'enterra, comme il avoit enseveli son ami, sous un arbre inconnu.

Quelques jours après sa mort, Céluta mit au monde une fille : elle ferma les yeux en la portant à son sein; et quand elle l'eut allaitée, elle la suspendit à ses épaules. Elle continua d'en agir ainsi dans la suite, de sorte qu'elle ne vit jamais l'enfant qu'elle n'appeloit que le fantôme.

Mila, devenue veuve à son tour, portoit toujours la fille de René, que Céluta ne voulut plus toucher de peur de la flétrir, après avoir enfanté une autre fille. Céluta ne pressoit jamais sur son cœur cette autre fille sans éprouver des convulsions. L'amour maternel demandoit des baisers que l'amour conjugal refusoit : dans les plaintes de l'innocence, Céluta entendoit la voix du crime. Quelquefois l'épouse de René étoit prête à déchirer l'enfant; un sentiment plus fort, celui de la mère, rendoit ses mains impuissantes. Qui pourroit peindre de pareils combats, de tels supplices?

Mila faisoit l'admiration des exilés. A peine ornée de dix-sept printemps, elle déployoit un courage et une raison extraordinaires. Elle ne vivoit que pour Céluta; elle préparoit sa couche, ses vête-

ments, sa nourriture; elle étoit devenue la mère de la fille de René. Ses manières vives n'étoient point changées; mais elle gardoit le silence, et ne parloit plus que par signes et par sourires.

Les Natchez trouvèrent enfin l'hospitalité chez une nation autrefois alliée de la leur. Un exilé, commençant la danse du suppliant, présenta le calumet des bannis; il fut accepté. Un enfant apporta en échange une calebasse pleine du jus de l'érable et couronnée de fleurs. Alors les tentes de la patrie furent plantées dans la terre étrangère, et les ossements des aïeux déposés à ces nouveaux foyers.

Pour premier bienfait du Ciel, la seconde fille de Céluta mourut. Le fantôme se replongea dans la nuit éternelle. Aucune mère n'alla répandre son lait sur le gazon funèbre : Céluta eût encore rempli ce pieux devoir, si elle n'avoit craint que le fantôme ne rentrât dans son sein avec le parfum des fleurs. La fille de René avoit trouvé une patrie; la fille d'Ondouré étoit retournée à la terre : on s'aperçut que Céluta ne se croyoit plus obligée de vivre, et l'on devina que Mila ne quitteroit pas son amie.

Un soir, lorsque les bannis prenoient leur repas à la porte de leurs tentes, Céluta sortit de la sienne. Elle étoit vêtue d'une robe de peaux d'oiseaux et de quadrupèdes cousues ensemble, ouvrage ingénieux de Mila : ses cheveux blancs flottoient en boucles sur sa jeune tête ornée d'une couronne de ronces à fleurs bleues; elle portoit dans ses bras la fille de

René, et Mila, à moitié nue, suivoit sa compagne. Les bannis, étonnés et charmés de les voir, se levèrent, les comblèrent de bénédictions, et leur formèrent un cortége. Ils arrivèrent tous ainsi au bord d'une cataracte dont on entendoit de loin les mugissements. Cette cataracte qu'aucun voyageur n'avoit visitée, tomboit entre deux montagnes dans un abîme. Céluta donna un baiser à sa fille, la déposa sur le gazon, mit sur les genoux de l'enfant le Manitou d'or et l'urne où le sang s'étoit desséché. Mila et Céluta, se tenant par la main, s'approchèrent du bord de la cataracte comme pour regarder au fond, et, plus rapides que la chute du fleuve, elles accomplirent leur destinée. Céluta s'étoit souvenue que René, dans sa lettre, avoit regretté de ne s'être pas précipité dans les ondes écumantes.

Les femmes prirent dans leurs bras la fille de René laissée sur la rive; elles la portèrent au plus vieux Sachem qui en confia le soin à une matrone renommée. Cette matrone suspendit au cou de l'enfant le Manitou d'or, comme une parure. Le nom françois d'Amélie étant ignoré des Sauvages, les Sachems en imposèrent un autre à l'orpheline, qui vit ainsi périr jusqu'à son nom.

Lorsque la fille de Céluta eut atteint sa seizième année, on lui raconta l'histoire de sa famille. Elle parut triste le reste de sa vie qui fut courte. Elle eut elle-même, d'un mariage sans amour, une fille plus malheureuse encore que sa mère. Les Indiens chez lesquels les Natchez s'étoient retirés périrent

presque tous dans une guerre contre les Iroquois, et les derniers enfants de la nation du Soleil se vinrent perdre dans un second exil au milieu des forêts du Niagara.

Il y a des familles que la destinée semble persécuter : n'accusons pas la Providence. La vie et la mort de René furent poursuivis par des feux illégitimes qui donnèrent le ciel à Amélie et l'enfer à Ondouré : René porta le double châtiment de ses passions coupables. On ne fait point sortir les autres de l'ordre sans avoir en soi quelque principe de désordre; et celui qui, même involontairement, est la cause de quelque malheur ou de quelque crime, n'est jamais innocent aux yeux de Dieu.

Puisse mon récit avoir coulé comme tes flots, ô Meschacebé!

FIN DES NATCHEZ.

NOTE.

J'avois renvoyé, dans la Préface des *Natchez*, les lecteurs à l'*Histoire de la Nouvelle-France*, par le père Charlevoix; mais, en y réfléchissant, j'ai pensé qu'il étoit plus simple de leur éviter cette recherche, s'ils avoient envie de la faire, en insérant ici quelques pages de Charlevoix.

Le premier extrait de cet auteur renferme la description du pays et des mœurs des Natchez. On verra que je n'ai été, sous ce rapport, qu'*historien* fidèle; Charlevoix n'a pas été d'ailleurs le seul historien et le seul voyageur que j'aie consulté.

Le second extrait contient la relation de la conspiration des Natchez et de leurs alliés. On reconnoîtra ce que le *poète* a ajouté à la vérité.

Le père Charlevoix ne parle point des *roseaux* ou *bûchettes* déposés dans le Temple pour fixer le jour du massacre, mais j'ai lu cette circonstance dans un voyageur dont je ne puis me rappeler le nom, si ce n'est Carter. Ce voyageur disoit qu'une partie des *bûchettes* avoit été dérobée par une jeune Sauvage, amoureuse d'un François.

Le chevalier d'Artaguette, frère du général Diron d'Artaguette, est, comme le commandant du fort Rosalie, M. de Chépar, un personnage historique. Le chevalier d'Artaguette fut réellement tué dans une retraite devant les Sauvages.

Je n'ai point, au reste, exagéré l'état de civilisation des Natchez; cette civilisation étoit très avancée chez

ce peuple. J'ai seulement donné le nom d'*édile* à un Natchez qui remplissoit les fonctions attribuées à l'édile chez les Romains. Il m'eût été difficile de conserver dans un *poëme* le titre de *Chef de la farine* que l'édile portoit chez la nation du Soleil.

Ce *Chef de la farine*, au moment de la conspiration contre les François, étoit un homme qui avoit une partie des vices, de la capacité et du caractère que j'ai attribués à Ondouré.

On trouvera dans mon *Voyage en Amérique* la description générale des mœurs des Sauvages de l'Amérique septentrionale. Elle servira de commentaire aux *Natchez* : je dois dire seulement ici que quelques uns des traits que j'ai ajoutés à la peinture des usages des Esquimaux sont empruntés aux derniers Voyages du capitaine Parry et du capitaine Lyon.

PREMIER EXTRAIT DE CHARLEVOIX.

DESCRIPTION DU PAYS DES NATCHEZ.

Ce canton, le plus beau, le plus fertile et le plus peuplé de toute la Louisiane, est éloigné de quarante lieues des Yazous, et sur la même main. Le débarquement est vis-à-vis une butte assez haute et fort escarpée, au pied de laquelle coule un petit ruisseau qui ne peut recevoir que des chaloupes et des pirogues. De cette première butte on monte à une seconde, ou plutôt sur une colline dont la pente est assez douce, et au sommet de laquelle on a bâti une espèce de redoute fermée par une simple palissade. On a donné à ce retranchement le nom de *fort*.

Plusieurs monticules s'élèvent au dessus de cette colline, et quand on les a passés, on aperçoit de toutes parts de grandes prairies séparées par de petits bouquets de bois qui font un très bel effet. Les arbres les plus communs dans ces bois sont le noyer et le chêne, et partout les terres sont excellentes. Feu M. d'Iberville, qui le premier entra dans le Mississipi par son embouchure, étant monté jusqu'aux Natchez, trouva ce pays si charmant et si avantageusement situé, qu'il crut ne pouvoir mieux placer la métropole de la nouvelle colonie. Il en traça le plan et lui destina le nom de *Rosalie*, qui étoit celui de madame la chancelière de Pont-Chartrain. Mais ce projet ne paroît pas devoir s'exécuter sitôt, quoique nos géographes aient toujours à bon compte marqué sur leurs cartes la ville de Rosalie aux Natchez.

Il est certain qu'il faut commencer par un établissement plus près de la mer; mais si la Louisiane devient jamais une colonie florissante, comme il peut fort bien arriver, il me semble qu'on ne peut mieux placer sa capitale qu'en cet endroit. Il n'est point sujet au débordement du fleuve,

38.

l'air y est pur, le pays fort étendu, le terraïn propre à tout et bien arrosé; il n'est pas trop loin de la mer, et rien n'empêche les vaisseaux d'y monter; enfin, il est à portée de tous les lieux où l'on paroît avoir dessein de s'établir. La compagnie y a un magasin, et y entretient un commis principal qui n'a pas encore beaucoup d'occupation.

Parmi un grand nombre de concessions particulières, qui sont déja ici en état de rapporter, il y en a deux de la première grandeur, je veux dire de quatre lieues en carré; l'une appartient à une société de Maloins, qui l'ont achetée de M. Hubert, commissaire ordonnateur et président du conseil de la Louisiane; l'autre est à la compagnie, qui y a envoyé des ouvriers de Clairac pour y faire du tabac. Ces deux concessions sont situées de manière qu'elles forment un triangle parfait avec le fort, et la distance d'un angle à l'autre est d'une lieue. A moitié chemin des deux concessions est le grand village des Natchez. J'ai visité avec soin tous ces lieux, et voici ce que j'y ai remarqué de plus considérable.

La concession des Maloins est bien placée; il ne lui manque, pour tirer parti de tout son terrain, que des nègres ou des *engagés*. J'aimerois encore mieux les seconds que les premiers; le temps de leur service expiré, ils deviennent des habitants, et augmentent le nombre des sujets naturels du roi, au lieu que ceux-là sont toujours des étrangers: et qui peut s'assurer qu'à force de se multiplier dans nos colonies, ils ne deviendront pas un jour des ennemis redoutables? Peut-on compter sur des esclaves qui ne nous sont attachés que par la crainte, et pour qui la terre même où ils naissent n'a jamais le doux nom de patrie?

La première nuit que je passai dans cette habitation, il y eut, vers les neuf heures du soir, une grande alarme; j'en demandai le sujet, et on me répondit qu'il y avoit dans le voisinage une bête d'une espèce inconnue, d'une grandeur extraordinaire, et dont le cri ne ressembloit à celui d'aucun animal que nous connoissons. Personne n'as-

suroit pourtant l'avoir vue, et on ne jugeoit de sa taille que par sa force : elle avoit déja enlevé des moutons et des veaux, et étranglé quelques vaches. Je dis à ceux qui me faisoient ce récit qu'un loup enragé pouvoit faire tout cela, et, quant au cri, qu'on s'y trompoit tous les jours. Je ne persuadai personne : on vouloit que ce fût une bête monstrueuse, on venoit de l'entendre, on y courut armé de tout ce qu'on trouva sous sa main, mais ce fut inutilement.

La concession de la compagnie est encore plus avantageusement située que celle des Maloins. Une même rivière arrose l'une et l'autre, et va se décharger dans le fleuve à deux lieues de celle-là, à laquelle une magnifique cyprière de six lieues d'étendue fait un rideau qui en couvre tous les derrières. Le tabac y a très bien réussi, mais les ouvriers de Clairac s'en sont presque tous retournés en France.

J'ai vu dans le jardin du sieur Le Noir, commis principal, de fort beau coton sur l'arbre, et un peu plus bas on commence à voir de l'indigo sauvage. On n'en a pas encore fait l'épreuve, mais il y a beaucoup d'apparence qu'il ne réussira pas moins que celui qu'on a trouvé dans l'île de Saint-Domingue, où il est aussi estimé que celui qu'on y a transplanté d'ailleurs; et puis l'expérience nous apprend qu'une terre qui produit naturellement cette plante est fort propre à porter l'étrangère qu'on y veut semer.

Le grand village des Natchez est aujourd'hui réduit à fort peu de cabanes : la raison qu'on m'en a apportée est que les Sauvages, à qui leur Grand-Chef a droit d'enlever tout ce qu'ils ont, s'éloignent de lui le plus qu'ils peuvent, et par là plusieurs bourgades de cette nation se sont formées à quelque distance de celle-ci. Les Tioux, leurs alliés et les nôtres, en ont aussi établi une dans leur voisinage.

Les cabanes du grand village des Natchez, le seul que j'aie vu, sont en forme de pavillon carré, fort basses, et sans fenêtres; le faîte est arrondi à peu près comme un

four. La plupart sont couvertes de feuilles et de paille de maïs; quelques unes sont construites d'une espèce de torchis qui me parut assez bon, et qui est revêtu en dehors et en dedans de nattes fort minces. Celle du Grand-Chef est fort proprement crépie en dedans; elle est aussi plus grande et plus haute que les autres, placée sur un terrain un peu élevé, et isolée de toutes parts. Elle donne sur une grande place, qui n'est pas des plus régulières, et a son aspect au nord. J'y trouvai pour tout meuble une couche de planches fort étroites, élevée de terre de deux ou trois pieds; apparemment que quand le Grand-Chef veut se coucher, il y étend une natte ou quelque peau.

Il n'y avoit pas une ame dans le village: tout le monde étoit allé dans une bourgade voisine, où il y avoit une fête, et toutes les portes étoient ouvertes; mais il n'y avoit rien à craindre des voleurs, car il ne restoit partout que les quatre murailles. Ces cabanes n'ont aucune issue pour la fumée; néanmoins toutes celles où j'entrai étoient assez blanches. Le temple est à côté de celle du Grand-Chef, tourné vers l'orient, et à l'extrémité de la place. Il est composé des mêmes matériaux que les cabanes, mais sa figure est différente; c'est un carré long, d'environ quarante pieds sur vingt de large, avec un toit tout simple, de la figure des nôtres. Il y a aux deux extrémités comme deux girouettes de bois, qui représentent fort grossièrement deux aigles.

La porte est au milieu de la longueur du bâtiment, qui n'a point d'autres ouvertures; des deux côtés il y a des bancs de pierre. Les dedans répondent parfaitement à ces dehors rustiques. Trois pièces de bois, qui se joignent par les bouts, et qui sont placées en triangle, ou plutôt également écartées les unes des autres, occupent presque tout le milieu du temple, et brûlent lentement. Un Sauvage, que l'on appelle le gardien du temple, est obligé de les attiser et d'empêcher qu'elles ne s'éteignent. S'il fait froid, il peut avoir son feu à part, mais il ne lui est pas permis de se chauffer à celui qui brûle en l'honneur du Soleil.

Ce gardien étoit aussi à la fête, du moins je ne le vis point, et ses tisons jetoient une fumée qui nous aveugloit.

D'ornements, je n'en vis aucuns, ni rien absolument qui dût me faire connoître que j'étois dans un temple. J'y aperçus seulement trois ou quatre caisses rangées sans ordre, où il y avoit quelques ossements secs, et par terre quelques têtes de bois un peu moins mal travaillées que les deux aigles du toit. Enfin, si je n'y eusse pas trouvé du feu, j'eusse cru que ce temple étoit abandonné depuis long-temps, ou qu'il avoit été pillé. Ces cônes enveloppés de peaux, dont parlent quelques relations, ces cadavres des Chefs, rangés en cercle dans un temple tout rond, et terminé en manière de dôme ; cet autel, etc., je n'ai rien vu de tout cela : si les choses étoient ainsi du temps passé, elles ont bien changé depuis.

Peut-être aussi, car il ne faut condamner personne que quand il n'y a aucun moyen de l'excuser, peut-être, dis-je, que le voisinage des François a fait craindre aux Natchez que les corps de leurs Chefs et tout ce que leur temple avoit de plus précieux, ne courussent quelque risque s'ils ne les transportoient pas ailleurs, et que le peu d'attention qu'on apporte présentement à bien garder ce temple vient de ce qu'on l'a dépouillé de ce qu'il avoit de plus sacré pour ces peuples. Il est pourtant vrai que contre la muraille, vis-à-vis de la porte, il y avoit une table dont je ne pris pas la peine de mesurer les dimensions, parce que je ne soupçonnai point que ce fût un autel : on m'a assuré depuis qu'elle a trois pieds de haut, cinq de long et quatre de large.

On m'a ajouté qu'on y fait un petit feu avec des écorces de chêne, et qu'il ne s'éteint jamais ; ce qui est faux, car il n'y avoit alors ni feu, ni rien qui fît connoître qu'on y en eût jamais fait. On dit encore que quatre vieillards couchent tour à tour dans le temple pour y entretenir ce feu ; que celui qui est de garde ne doit point sortir pendant les huit jours qu'il doit être en faction ; qu'on a soin de prendre de la braise allumée des bûches qui brûlent

au milieu du temple pour mettre sur l'autel; qu'il y a douze hommes entretenus pour fournir des écorces de chêne; qu'il y a des marmousets de bois et une figure de serpent à sonnettes, aussi de bois, qu'on met sur l'autel, et auxquels on rend de grands honneurs; que, quand le Chef meurt, on l'enterre et d'abord, que, quand on juge que les chairs sont consumées, le gardien du temple les exhume, lave les ossements, les enveloppe de ce qu'il peut avoir de plus précieux, et les met dans de grands paniers faits de cannes, qu'il ferme bien; qu'il enveloppe ces paniers de peaux de chevreuil très propres, et les place devant l'autel, où ils restent jusqu'à la mort du Chef régnant; qu'alors ils renferment ces ossements dans l'autel même, pour faire place au dernier mort.

Je ne puis rien dire sur ce dernier article, sinon que je vis quelques ossements dans une ou deux caisses, mais qu'ils ne faisoient pas la moitié d'un corps humain, qu'ils me paroissoient bien vieux, et qu'ils n'étoient point sur la table qu'on dit être l'autel. Quant aux autres articles, 1° comme je n'ai été que le jour dans le temple, j'ignore ce qui s'y passe la nuit; 2° il n'y avoit aucun garde dans le temple quand je l'ai visité. J'y aperçus bien, comme je l'ai déja dit, quelques marmousets, mais je n'y remarquai point de figure de serpent.

Quant à ce que j'ai vu dans des relations, que ce temple est tapissé et son pavé couvert de nattes de cannes; qu'on y met ce qu'on a de plus propre, et qu'on y apporte tous les ans les prémices de toutes les récoltes, il en faut assurément rabattre beaucoup : je n'ai jamais rien vu de plus maussade, de plus malpropre, qui fût plus en désordre : les bûches brûloient sur la terre nue, et je n'y aperçus point de nattes, non plus qu'aux murailles. M. Le Noir, avec qui j'étois, me dit seulement que tous les jours on mettoit au feu une nouvelle bûche, et qu'au commencement de chaque lune on en faisoit la provision pour tout le mois. Il ne le savoit pourtant que par ouï-dire, car c'étoit la première fois qu'il voyoit ce temple aussi bien que moi.

Pour ce qui regarde la nation des Natchez en général, voici ce que j'en pus apprendre. On ne voit rien dans leur extérieur qui les distingue des autres Sauvages du Canada et de la Louisiane. Ils font rarement la guerre, et ne mettent point leur gloire à détruire des hommes. Ce qui les distingue plus particulièrement, c'est la forme de leur gouvernement, tout à fait despotique; une grande dépendance, qui va même jusqu'à une espèce d'esclavage dans les sujets; plus de fierté et de grandeur dans les Chefs; et leur esprit pacifique, qui cependant s'est un peu démenti depuis plusieurs années.

Les Hurons croient aussi bien qu'eux leurs Chefs héréditaires issus du Soleil; mais il n'y en a pas un qui voulût être son valet, ni le suivre dans l'autre monde pour y avoir l'honneur de le servir, comme il arrive souvent parmi les Natchez. Garcilasso de la Vega parle de cette nation comme d'un peuple puissant, et il n'y a pas six ans qu'on y comptoit quatre mille guerriers. Il paroît qu'elle étoit encore plus nombreuse du temps de M. de La Salle, et même lorsque M. d'Iberville découvrit l'embouchure du Mississipi. Aujourd'hui les Natchez ne pourroient pas mettre sur pied deux mille combattants. On attribue cette diminution à des maladies contagieuses, qui, ces dernières années, ont fait parmi eux de grands ravages.

Le Grand-Chef des Natchez porte le nom de *Soleil*, et c'est toujours, comme parmi les Hurons, le fils de sa plus proche parente qui lui succède. On donne à cette femme la qualité de Femme-Chef, et quoique pour l'ordinaire elle ne se mêle pas du gouvernement, on lui rend de grands honneurs. Elle a même, aussi bien que le Soleil, droit de vie et de mort : dès que quelqu'un a eu le malheur de déplaire à l'un ou à l'autre, ils ordonnent à leurs gardes, qu'on nomme *Allouez*, de le tuer. *Va me défaire de ce chien*, disent-ils, et ils sont obéis sur-le-champ. Leurs sujets et les Chefs mêmes des villages ne les abordent jamais qu'ils ne les saluent trois fois, en jetant un cri qui est une espèce de hurlement; ils font la même chose en se retirant, et se

retirent en marchant à reculons. Lorsqu'on les rencontre, il faut s'arrêter, se ranger du chemin, et jeter les mêmes cris dont j'ai parlé, jusqu'à ce qu'ils soient passés. On est aussi obligé de leur porter ce qu'il y a de meilleur dans les récoltes, dans le produit de la chasse et dans celui de la pêche. Enfin personne, non pas même leurs plus proches parents et ceux qui composent les familles nobles, lorsqu'ils ont l'honneur de manger avec eux, n'a droit de boire dans le même vase, ni de mettre la main au plat.

Tous les matins, dès que le soleil paroît, le Grand-Chef se met à la porte de sa cabane, se tourne vers l'orient, et hurle trois fois en se prosternant jusqu'à terre. On lui apporte ensuite un calumet, qui ne sert qu'en cette occasion : il fume et pousse la fumée de son tabac vers l'astre du jour, puis il fait la même chose vers les trois autres parties du monde. Il ne reconnoît sur la terre de maître que le soleil, dont il prétend tirer son origine, exerce un pouvoir sans borne sur ses sujets, peut disposer de leurs biens et de leur vie, et, quelques travaux qu'il leur commande, ils n'en peuvent exiger aucun salaire.

Lorsque le Chef ou la Femme-Chef meurent, tous leurs Allouez sont obligés de les suivre en l'autre monde; mais ils ne sont pas les seuls qui ont cet honneur, car c'en est un, et qui est fort recherché. Il y a tel Chef dont la mort coûte la vie à plus de cent personnes, et on m'a assuré qu'il meurt peu de Natchez considérables, à qui quelques uns de leurs parents, de leurs amis, ou de leurs serviteurs ne fassent pas cortége dans le pays des ames. Il paroît, par les diverses relations que j'ai vues de ces horribles cérémonies, qu'elles varient beaucoup. En voici une des obsèques d'une Femme-Chef, que je tiens d'un voyageur qui en fut témoin, et sur la sincérité duquel j'ai tout lieu de compter.

Le mari de cette femme n'étant pas noble, c'est-à-dire de la famille du Soleil, son fils aîné l'étrangla selon la coutume; on vida ensuite la cabane de tout ce qui y étoit, et on y construisit une espèce de char de triomphe, où le

corps de la défunte et celui de son époux furent placés. Un moment après, on rangea autour de ces cadavres douze petits enfants que leurs parents avoient aussi étranglés par ordre de l'aînée des filles de la Femme-Chef, et qui succédoit à la dignité de sa mère. Cela fait, on dressa dans la place publique quatorze échafauds ornés de branches d'arbres et de toiles, sur lesquelles on avoit peint différentes figures. Ces échafauds étoient destinés pour autant de personnes qui devoient accompagner la Femme-Chef dans l'autre monde. Leurs parents étoient tous autour d'elles, et regardoient comme un grand honneur pour leurs familles la permission qu'elles avoient eue de se sacrifier ainsi. On s'y prend quelquefois dix ans auparavant pour obtenir cette grace, et il faut que ceux ou celles qui l'ont obtenue filent eux-mêmes la corde avec laquelle ils doivent être étranglés.

Ils paroissent sur leurs échafauds revêtus de leurs plus riches habits, portant à la main droite une grande coquille. Leur plus proche parent est à leur droite, ayant sous son bras gauche la corde qui doit servir à l'exécution, et à la main droite un casse-tête. De temps en temps il fait le cri de mort, et à ce cri les quatorze victimes descendent de leurs échafauds, et vont danser toutes ensemble au milieu de la place, devant le temple et devant la cabane de la Femme-Chef. On leur rend ce jour-là et les suivants de grands respects : ils ont chacun cinq domestiques, et leur visage est peint en rouge. Quelques uns ajoutent que pendant les huit jours qui précèdent leur mort ils portent à la jambe un ruban rouge, et que, pendant tout ce temps-là, c'est à qui les régalera. Quoi qu'il en soit, dans l'occasion dont je parle, les pères et les mères qui avoient étranglé leurs enfants les prirent entre leurs mains, et se rangèrent des deux côtés de la cabane ; les quatorze personnes qui étoient aussi destinées à mourir s'y placèrent de la même manière, et ils étoient suivis des parents et des amis de la défunte, tous en deuil, c'est-à-dire les cheveux coupés. Tous faisoient retentir les airs de

cris si affreux, qu'on eût dit que tous les diables étoient sortis des enfers pour venir hurler en cet endroit. Cela fut suivi de danses de la part de ceux qui devoient mourir, et de chants de la part des parents de la Femme-Chef.

Enfin on se mit en marche : les pères et mères, qui portoient leurs enfants morts, paroissoient les premiers, marchant deux à deux : ils précédoient immédiatement le brancard où étoit le corps de la Femme-Chef, que quatre hommes portoient sur leurs épaules. Tous les autres venoient après dans le même ordre que les premiers. De dix pas en dix pas ceux-ci laissoient tomber leurs enfants par terre; ceux qui portoient le brancard marchoient dessus, puis tournoient tout autour d'eux; en sorte que quand le convoi arriva au temple ces petits corps étoient en pièces.

Tandis qu'on enterroit dans le temple le corps de la Femme-Chef, on déshabilla les quatorze personnes qui devoient mourir, on les fit asseoir par terre devant la porte, chacune ayant deux Sauvages, dont l'un étoit assis sur ses genoux, et l'autre lui tenoit les bras par derrière. On leur passa une corde au cou, on leur couvrit la tête d'une peau de chevreuil, on leur fit avaler trois pilules de tabac et boire un verre d'eau, et les parents de la Femme-Chef tirèrent des deux côtés les cordes en chantant, jusqu'à ce qu'elles fussent étranglées. Après quoi on jeta tous ces cadavres dans une même fosse qu'on couvrit de terre.

Quand le Grand-Chef meurt, s'il a encore sa nourrice, il faut qu'elle meure aussi. Mais il est arrivé plusieurs fois que les François, ne pouvant empêcher cette barbarie, ont obtenu la permission de baptiser les petits enfants qui devoient être étranglés, et qui, par conséquent, n'accompagnoient pas ceux en l'honneur desquels on les immoloit dans leur prétendu paradis.

Nous ne connoissons point de nation, dans ce continent, où le sexe soit plus débordé que celle-ci. Il est même forcé par le Soleil et les Chefs subalternes à se prostituer à tout venant; et une femme, pour être publique, n'en est pas moins estimée. Quoique la polygamie soit permise,

et que le nombre des femmes qu'on peut avoir ne soit pas limité, ordinairement chacun n'a que la sienne; mais il peut la répudier quand il veut, liberté dont il n'y a pourtant guère que les Chefs qui fassent usage. Les femmes sont assez bien faites pour des Sauvages, et assez propres dans leur ajustement et dans tout ce qu'elles font. Les filles de la famille noble ne peuvent épouser que des hommes obscurs, mais elles sont en droit de congédier leur mari quand bon leur semble, et d'en prendre un autre, pourvu qu'il n'y ait point d'alliance entre eux.

Si leurs maris leur font une infidélité, elles peuvent leur faire casser la tête, et elles ne sont point sujettes à la même loi. Elles peuvent même avoir autant de galants qu'elles le jugent à propos, sans que le mari puisse le trouver mauvais : c'est un privilége attaché au sang du Soleil. Il se tient debout en présence de sa femme, dans une posture respectueuse; il ne mange point avec elle; il la salue du même ton que ses domestiques : le seul privilége que lui procure une alliance si onéreuse, c'est d'être exempt de travail et d'avoir autorité sur ceux qui servent son épouse.

Les Natchez ont deux Chefs de guerre, deux maîtres des cérémonies pour le temple, deux officiers pour régler ce qui se doit pratiquer dans les traités de paix ou de guerre; un qui a l'inspection sur les ouvrages, et quatre autres qui sont chargés d'ordonner tout dans les festins publics. C'est le Grand Chef qui donne ces emplois, et ceux qui en sont revêtus sont respectés et obéis comme il le seroit lui-même. Les récoltes se font en commun; le Soleil en marque le jour et convoque le village. Vers la fin de juillet, il indique un autre jour pour le commencement d'une fête qui en dure trois, et qui se passe en jeux et en festins.

Chaque particulier y contribue de sa chasse, de sa pêche et de ses autres provisions, qui consistent en maïs, fèves et melons. Le Soleil et la Femme-Chef y président dans une loge élevée et couverte de feuillages : on les y porte dans un brancard, et le premier tient en sa main

une manière de sceptre orné de plumages de diverses couleurs. Tous les nobles sont autour d'eux dans une posture respectueuse. Le dernier jour, le Soleil harangue l'assemblée : il exhorte tout le monde à remplir exactement ses devoirs, surtout à avoir une grande vénération pour les Esprits qui résident dans le temple, et à bien instruire les enfants. Si quelqu'un s'est signalé par quelque action de zèle, il fait son éloge. Il y a vingt ans que le feu du ciel ayant réduit le temple en cendres, sept ou huit femmes jetèrent leurs enfants au milieu des flammes pour apaiser les Génies; le Soleil fit aussitôt venir ces héroïnes, leur donna publiquement de grandes louanges, et finit son discours en exhortant les autres femmes à imiter dans l'occasion un si bel exemple.

Les pères de famille ne manquent jamais d'apporter au temple les prémices de tout ce qu'ils recueillent, et on fait de même de tous les présents qui sont offerts à la nation. On les expose à la porte du temple, dont le gardien, après les avoir présentés aux Esprits, les porte chez le Soleil, qui les distribue à qui bon lui semble. Les semences sont pareillement offertes devant le temple avec de grandes cérémonies; mais les offrandes qui s'y font de pains et de farine à chaque nouvelle lune, sont pour le profit des gardiens du temple.

Les mariages des Natchez ne diffèrent presque pas de ceux des Sauvages du Canada : la principale différence qui s'y trouve consiste en ce qu'ici le futur époux commence par faire aux parents de la fille les présents dont on est convenu, et que les noces sont suivies d'un grand festin. La raison pour laquelle il n'y a guère que les Chefs qui aient plusieurs femmes, c'est que pouvant faire cultiver leurs champs par le peuple, sans qu'il leur en coûte rien, le nombre de leurs épouses ne leur est point à charge. Les chefs se marient avec encore moins de cérémonie que les autres. Ils se contentent de faire avertir les parents de la fille sur laquelle ils ont jeté les yeux, qu'ils la mettent au nombre de leurs femmes; mais ils n'en gardent qu'une

ou deux dans leurs cabanes; les autres restent chez leurs parents, où leurs maris les visitent quand il leur plaît. La jalousie ne règne point dans ces mariages; les Natchez se prêtent même sans façon leurs femmes, et c'est apparemment de là que vient la facilité avec laquelle ils les congédient pour en prendre d'autres.

Lorsqu'un Chef de guerre veut lever un parti, il plante dans un endroit marqué pour cela deux arbres ornés de plumes, de flèches et de casse-têtes, le tout peint en rouge, aussi bien que les arbres, qui sont encore piqués du côté où l'on veut porter la guerre. Ceux qui veulent s'enrôler se présentent au Chef, bien parés, le visage barbouillé de différentes couleurs, et lui déclarent le désir qu'ils ont de pouvoir apprendre sous ses ordres le métier des armes; qu'ils sont disposés à endurer toutes les fatigues de la guerre, et prêts à mourir, s'il le faut, pour la patrie.

Quand le Chef a le nombre de soldats que demande l'expédition qu'il médite, il fait préparer chez lui un breuvage qui se nomme la *médecine de la guerre*. C'est un vomitif fait avec une racine bouillie dans l'eau : on en donne à chacun deux pots, qu'il faut avaler tout de suite, et que l'on rend presque aussitôt avec les plus violents efforts. On travaille ensuite aux préparatifs, et, jusqu'au jour fixé pour le départ, les guerriers se rendent soir et matin dans une place où, après avoir bien dansé et raconté leurs beaux faits d'armes, chacun chante sa chanson de mort. Ce peuple n'est pas moins superstitieux sur les songes que les Sauvages du Canada : il n'en faut qu'un de mauvais augure pour rebrousser chemin quand on est en marche.

Les guerriers marchent avec beaucoup d'ordre, et prennent de grandes précautions pour camper et pour se rallier. On envoie souvent à la découverte, mais on ne pose point de sentinelles pendant la nuit : on éteint tous les feux : on se recommande aux Esprits, et on s'endort avec sécurité, après que le Chef a averti tout le monde de ne point ronfler trop fort, et d'avoir toujours près de soi ses armes en bon état. Les idoles sont exposées sur une perche

penchée du côté des ennemis; et tous les guerriers, avant que de s'aller coucher, passent les uns après les autres, le casse-tête à la main, devant ces prétendues divinités. Ils se tournent ensuite vers le pays ennemi, et font de grandes menaces que le vent emporte souvent d'un autre côté.

Il ne paroît pas que les Natchez exercent sur leurs prisonniers, durant la marche, les cruautés qui sont en usage dans le Canada. Lorsque ces malheureux sont arrivés au grand village, on les fait chanter et danser plusieurs jours de suite devant le temple, après quoi ils sont livrés aux parents de ceux qui ont été tués durant la campagne. Ceux-ci, en les recevant, fondent en pleurs; puis après avoir essuyé leurs larmes avec les chevelures que les guerriers ont rapportées, ils se cotisent pour récompenser ceux qui leur ont fait présent de leurs esclaves, dont le sort est toujours d'être brûlés.

Les guerriers changent de nom à mesure qu'ils font de nouveaux exploits; ils les reçoivent des anciens Chefs de guerre, et ces noms ont toujours quelque rapport à l'action par laquelle on a mérité cette distinction; ceux qui, pour la première fois, ont fait un prisonnier ou enlevé une chevelure, doivent pendant un mois s'abstenir de voir leurs femmes et de manger de la viande. Ils s'imaginent que, s'ils y manquoient, les ames de ceux qu'ils ont tués ou brûlés les feroient mourir, ou que la première blessure qu'ils recevroient seroit mortelle, ou du moins qu'ils ne remporteroient plus aucun avantage sur leurs ennemis. Si le Soleil commande ses sujets en personne, on a grand soin qu'il ne s'expose pas trop, moins peut-être par zèle pour sa conservation, qu'à cause que les autres Chefs de guerre et les principaux du parti seroient mis à mort pour ne l'avoir pas bien gardé.

Les jongleurs des Natchez ressemblent assez à ceux du Canada, et traitent les malades à peu près de la même façon. Ils sont bien payés quand le malade guérit; mais, s'il meurt, il leur en coûte souvent à eux-mêmes la vie.

Il y a, dans cette nation, une autre espèce de jongleurs qui ne courent pas moins de risques que ces médecins : ce sont certains vieillards fainéants, qui, pour faire subsister leurs familles sans être obligés de travailler, entreprennent de procurer la pluie ou le beau temps, selon les besoins. Vers le printemps on se cotise pour acheter de ces prétendus magiciens un temps favorable aux biens de la terre. Si c'est de la pluie qu'on demande, ils se remplissent la bouche d'eau, et avec un chalumeau dont l'extrémité est percée de plusieurs trous comme un entonnoir, ils soufflent en l'air du côté où ils aperçoivent quelque nuage, tandis que, le chichikoué d'une main et leur Manitou de l'autre, ils jouent de l'un et lèvent l'autre en l'air, invitant, par des cris affreux, les nuages à arroser les campagnes de ceux qui les ont mis en œuvre.

S'il est question d'avoir du beau temps, ils montent sur le toit de leurs cabanes, font signe aux nuages de passer outre; et, si les nuages passent et se dissipent, ils dansent et chantent autour de leurs idoles, puis avalent de la fumée de tabac, et présentent au ciel leurs calumets. Tout le temps que durent ces opérations, ils observent un jeûne rigoureux, et ne font que danser et chanter; si on obtient ce qu'ils ont promis, ils sont bien récompensés; s'ils ne réussissent pas, ils sont mis à mort sans miséricorde. Mais ce ne sont pas les mêmes qui se mêlent de procurer la pluie et le beau temps : leurs Génies, disent-ils, ne peuvent donner que l'un ou l'autre.

Le deuil, parmi ces Sauvages, consiste à se couper les cheveux, à ne se point peindre le visage, et à ne se point trouver aux assemblées; mais j'ignore combien il dure. Je n'ai pu savoir non plus s'ils célèbrent la grande Fête des Morts dont je vous ai donné la description; il paroît que, dans cette nation, où tout est en quelque façon esclave de ceux qui commandent, tous les honneurs mortuaires sont pour ceux-ci, surtout pour le Soleil et pour la Femme-Chef.

Les traités de paix et d'alliance se font avec beaucoup

d'appareil, et le Grand-Chef y soutient toujours sa dignité en véritable souverain. Dès qu'il est averti du jour de l'arrivée des ambassadeurs, il donne ses ordres aux maîtres des cérémonies pour les préparatifs de leur réception, et nomme ceux qui doivent nourrir tour à tour ces envoyés; car c'est aux dépens de ses sujets qu'il fait tous les frais de l'ambassade. Le jour de l'entrée des ambassadeurs, chacun a sa place marquée selon son rang; et, quand ces ministres sont à cinq cents pas du Grand-Chef, ils s'arrêtent et chantent la paix.

Ordinairement l'ambassade est composée de trente hommes et de six femmes. Six des meilleures voix marchent à la tête du cortége, et entonnent; les autres suivent, et le chichikoué sert à régler la mesure. Quand le Soleil fait signe aux ambassadeurs d'approcher, ils se remettent en marche; ceux qui portent le calumet dansent en chantant, se tournent de tous côtés, se donnent de grands mouvements, et font quantité de grimaces et de contorsions. Ils recommencent le même manége autour du Grand-Chef, quand ils sont arrivés auprès de lui; ils le frottent ensuite avec leur calumet depuis les pieds jusqu'à la tête, puis ils vont rejoindre leur troupe.

Alors ils remplissent un calumet de tabac, et, tenant du feu d'une main, ils avancent tous ensemble vers le Grand-Chef, et lui présentent le calumet allumé. Ils fument avec lui, poussent vers le ciel la première vapeur de leur tabac, la seconde vers la terre, et la troisième autour de l'horizon. Cela fait, ils présentent leurs calumets aux parents du Soleil et aux chefs subalternes. Ils vont ensuite frotter de leurs mains l'estomac du Soleil, puis ils se frottent eux-mêmes tout le corps; enfin ils posent leurs calumets sur des fourches, vis-à-vis le Grand-Chef, et l'orateur de l'ambassade commence sa harangue, qui dure une heure.

Quand il a fini, on fait signe aux ambassadeurs, qui jusque là étoient demeurés debout, de s'asseoir sur des bancs placés pour eux près du Soleil, lequel répond à

leurs discours, et parle aussi une heure entière. Ensuite un maître des cérémonies allume un grand calumet de paix, et y fait fumer les ambassadeurs, qui avalent la première gorgée. Alors le Soleil leur demande des nouvelles de leur santé; tous ceux qui assistent à l'audience leur font le même compliment; puis on les conduit dans la cabane qui leur est destinée, et où on leur donne un grand repas. Le soir du même jour le Soleil leur rend visite; mais, quand ils le savent prêt à sortir de chez lui pour leur faire cet honneur, ils le vont chercher, le portent sur leurs épaules dans leur logis, et le font asseoir sur une grande peau. L'un d'eux se place derrière lui, appuie ses deux mains sur ses épaules, et le secoue assez long-temps, tandis que les autres, assis en rond par terre, chantent leurs belles actions à la guerre.

Ces visites recommencent tous les matins et tous les soirs, mais à la dernière le cérémonial change. Les ambassadeurs plantent un poteau au milieu de leur cabane, et s'asseyent tout autour: les guerriers qui accompagnent le Soleil, parés de leurs plus belles robes, dansent, et tour à tour frappent le poteau, et racontent leurs plus beaux faits d'armes; après quoi ils font des présents aux ambassadeurs. Le lendemain ceux-ci ont, pour la première fois, la permission de se promener dans le village, et tous les soirs on leur donne des fêtes qui ne consistent que dans des danses. Quand ils sont sur leur départ, les maîtres des cérémonies leur font fournir toutes les provisions nécessaires dont ils ont besoin pour leur voyage, et c'est toujours aux dépens des particuliers.

La plupart des nations de la Louisiane avoient autrefois leur temple aussi bien que les Natchez, et dans tous ces temples il y avoit un feu perpétuel. Il semble même que les Maubiliens avoient sur tous les peuples de cette partie de la Floride une espèce de primatie de religion, car c'étoit à leur feu qu'il falloit rallumer celui que, par négligence ou par malheur, on avoit laissé éteindre. Mais aujourd'hui le temple des Natchez est le seul qui subsiste,

et il est en grande vénération parmi tous les Sauvages qui habitent dans ce vaste continent, et dont la diminution est aussi considérable et a été encore plus prompte que celle des peuples du Canada, sans qu'il soit possible d'en savoir la véritable raison. Des nations entières ont absolument disparu depuis quarante ans au plus. Celles qui subsistent encore ne sont plus que l'ombre de ce qu'elles étoient lorsque M. de La Salle découvrit ce pays.

DEUXIÈME EXTRAIT DE CHARLEVOIX.

Il y avoit déja plusieurs années que les Chichaeas, à l'instigation de quelques Anglois, avoient formé le dessein de détruire de telle sorte toute la colonie de la Louisiane, qu'il n'y restât pas un seul François. Ils avoient conduit leur intrigue avec un si grand secret, que les Illinois, les Acansas et les Thonicas, à qui ils n'avoient pas osé le communiquer, parce qu'ils savoient que leur attachement pour nous étoit à toute épreuve, n'en avoient pas eu le moindre vent. Toutes les autres nations y étoient entrées; chacune devoit faire main-basse sur tous les habitants qu'on lui avoit marqués, et toutes devoient frapper le même jour, à la même heure. Les Tchactas mêmes, la plus nombreuse nation de ce continent, et de tout temps nos alliés, avoient été gagnés, du moins ceux de l'Est, qu'on appelle la grande nation; ceux de l'Ouest, ou la petite nation, n'y avoient point pris de part, mais ils gardèrent long-temps le secret, et ce ne fut que par hasard qu'ils le découvrirent, et lorsqu'il étoit déjà trop tard pour donner avis à tout le monde de se tenir sur ses gardes.

M. Perrier ayant appris que les premiers avoient quelque démêlé avec M. Diron d'Artaguette, lieutenant du roi et commandant au fort de la Maubile, fit inviter les chefs de toute la nation à le venir trouver à la Nouvelle-Orléans, leur faisant espérer une entière satisfaction sur tous leurs griefs. Ils y vinrent, et après qu'ils se furent expliqués sur le sujet qui les avoit fait appeler, ils dirent au com-

mandant-général que la nation étoit charmée qu'il lui eût envoyé un officier pour résider dans leur pays, et qu'il les eût invités à le venir voir. Ils n'en dirent pas davantage, mais ils s'en retournèrent fort disposés, 1° à manquer de parole aux Chichacas à qui ils avoient promis de détruire toutes les habitations qui dépendoient du fort de la Maubile; en second lieu, à faire en sorte que les Natchez exécutassent leur projet. C'est ce que les Natchez leur ont depuis reproché en face et en présence des François, sans qu'ils aient osé le nier. On n'a jamais douté que leur dessein n'ait été de nous obliger d'avoir recours à eux, et par ce moyen de profiter et de ce que nous leur donnerions pour les engager à nous secourir, et du butin qu'ils feroient sur les Natchez.

Ainsi le commandant-général étoit, sans le savoir, à la veille de voir une partie de la colonie détruite par des ennemis dont il ne se défioit point, et trahi par les alliés sur lesquels il croyoit pouvoir compter; et qui étoient en effet une de ses grandes ressources, mais qui vouloient profiter de nos malheurs. Au reste il étoit d'autant plus aisé à ceux que les Chichacas avoient mis dans leurs intérêts de réussir dans leurs projets, qu'aucune habitation françoise n'étoit à l'épreuve d'une surprise et d'un coup de main. Il y avoit bien en quelques endroits des forts, mais, à l'exception de celui de la Maubile, ils n'étoient que de pieux, dont les deux tiers étoient pourris; et, eussent-ils été en état de défense, ils ne pouvoient garantir de la fureur des Sauvages qu'un petit nombre d'habitations voisines. On étoit d'ailleurs partout dans une sécurité qui auroit mis ces Barbares en état de massacrer tous les François jusque dans les places les mieux gardées, comme il arriva le 28 de novembre aux Natchez, de la manière que je vais dire.

M. de Chépar, qui commandoit dans ce poste, s'étoit un peu brouillé avec ces Sauvages; mais il paroît que ceux-ci avoient porté la dissimulation jusqu'à lui persuader que les François n'avoient point d'alliés plus fidèles qu'eux.

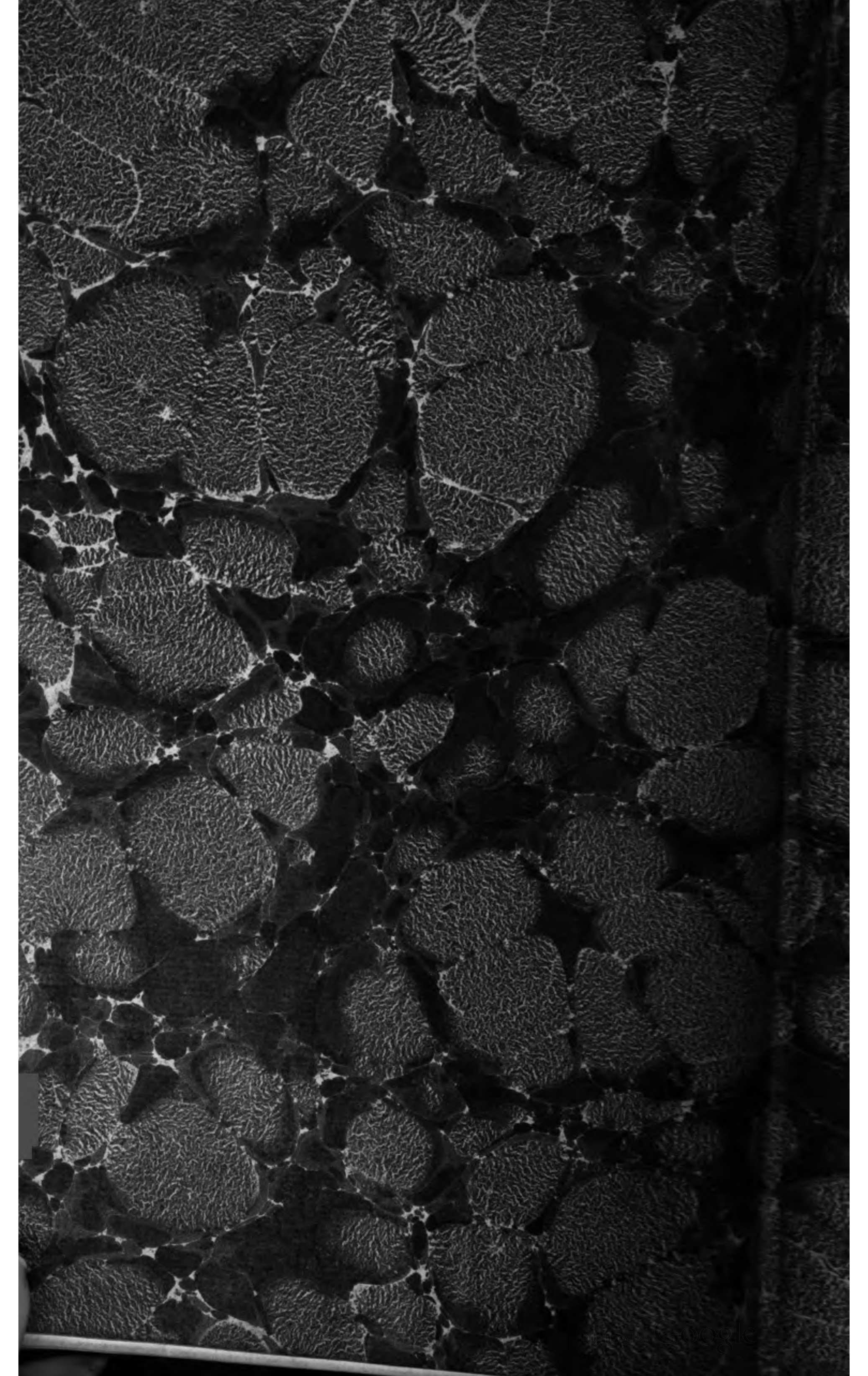
Le jour destiné pour l'exécution du complot général n'é-

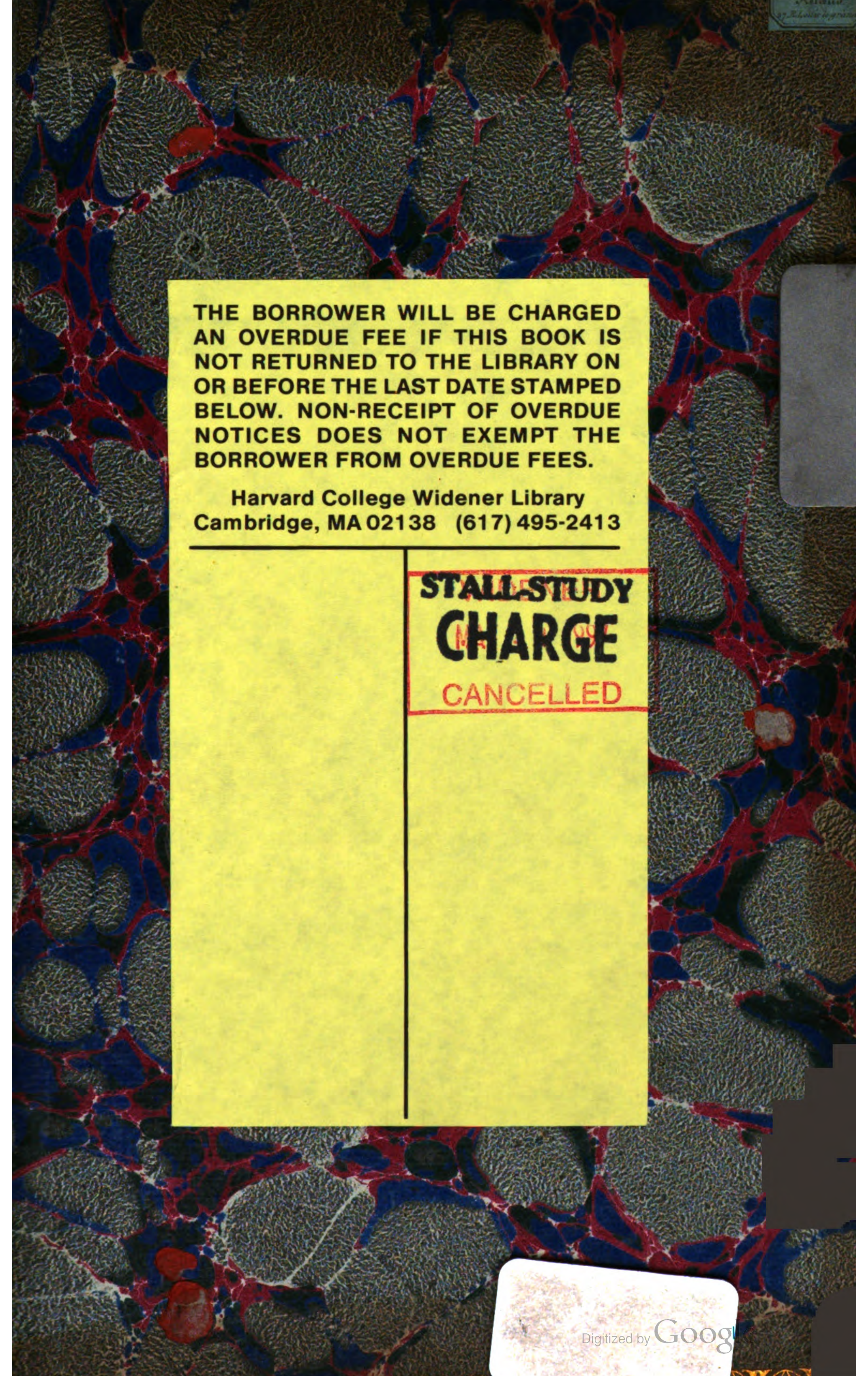
toit point encore venu; mais deux choses déterminèrent les Natchez à l'anticiper: la première est qu'il venoit d'arriver au débarquement quelques bateaux assez bien pourvus de marchandises pour la garnison de ce poste, pour celle des Yazous, et pour plusieurs habitants, et qu'ils vouloient s'en emparer avant que la distribution s'en fît: la seconde que le commandant avoit reçu la visite de MM. Kolly père et fils, dont la concession n'étoit pas éloignée de là, et de plusieurs autres personnes considérables; car ils comprirent d'abord qu'en prétextant d'aller à la chasse pour donner à M. de Chépar de quoi régaler ses hôtes, ils pourroient s'armer tous, sans qu'on se défiât de rien. Ils en firent la proposition au commandant; elle fut agréée avec joie, et sur-le-champ ils allèrent traiter avec les habitants pour avoir des fusils, des balles et de la poudre, qu'ils payèrent comptant.

Cela fait, ils se répandirent, le lundi 28, de grand matin, dans toutes les habitations, publiant qu'ils alloient partir pour la chasse, observant d'être partout en plus grand nombre que les François. Ils chantèrent ensuite le calumet en l'honneur du commandant et de sa compagnie; après quoi ils retournèrent chacun à leur poste. Un moment après, au signal de trois coups de fusil tirés consécutivement à la porte du logis de M. Chépar, ils firent main-basse en même temps partout. Le commandant et M. Kolly furent tués des premiers. Il n'y eut de résistance que dans la maison de M. de La Loire des Ursins, commis principal de la compagnie des Indes, où il y avoit huit hommes. On s'y battit bien. Huit Natchez y furent tués, six François le furent aussi; les deux autres se sauvèrent. M. de La Loire venoit de monter à cheval: au premier bruit qu'il entendit, il voulut retourner chez lui, mais il fut arrêté par une troupe de Sauvages, contre lesquels il se défendit assez long-temps, jusqu'à ce que, percé de plusieurs coups, il tomba mort, après avoir tué quatre Natchez. Ainsi ces Barbares perdirent en cet endroit douze hommes; mais ce fut tout ce que leur coûta leur trahison.

Avant que d'exécuter leur coup, ils s'étoient assurés de plusieurs nègres, entre lesquels étoient deux commandants. Ceux-ci avoient persuadé aux autres qu'ils seroient libres avant les Sauvages; que nos femmes et nos enfants seroient leurs esclaves, et qu'ils n'auroient rien à craindre des François des autres postes, parce que le massacre se feroit en même temps partout. Il paroît néanmoins que le secret n'avoit été confié qu'à un petit nombre.

FIN.




THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.
Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 (617) 495-2413
STALL-STUDY
CHARGE
CANCELLED
Digitized by Google

